MASTER NEGATIVE
NO. 93-81182-1

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

SAMBUCY DE LUSANCON, CHARLES

TITLE:

MUSEE MORAL; OU PRECEPTES ...

PLACE:

PARIS

DATE:

1828-1829

Master Negative #

93-81182-1

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

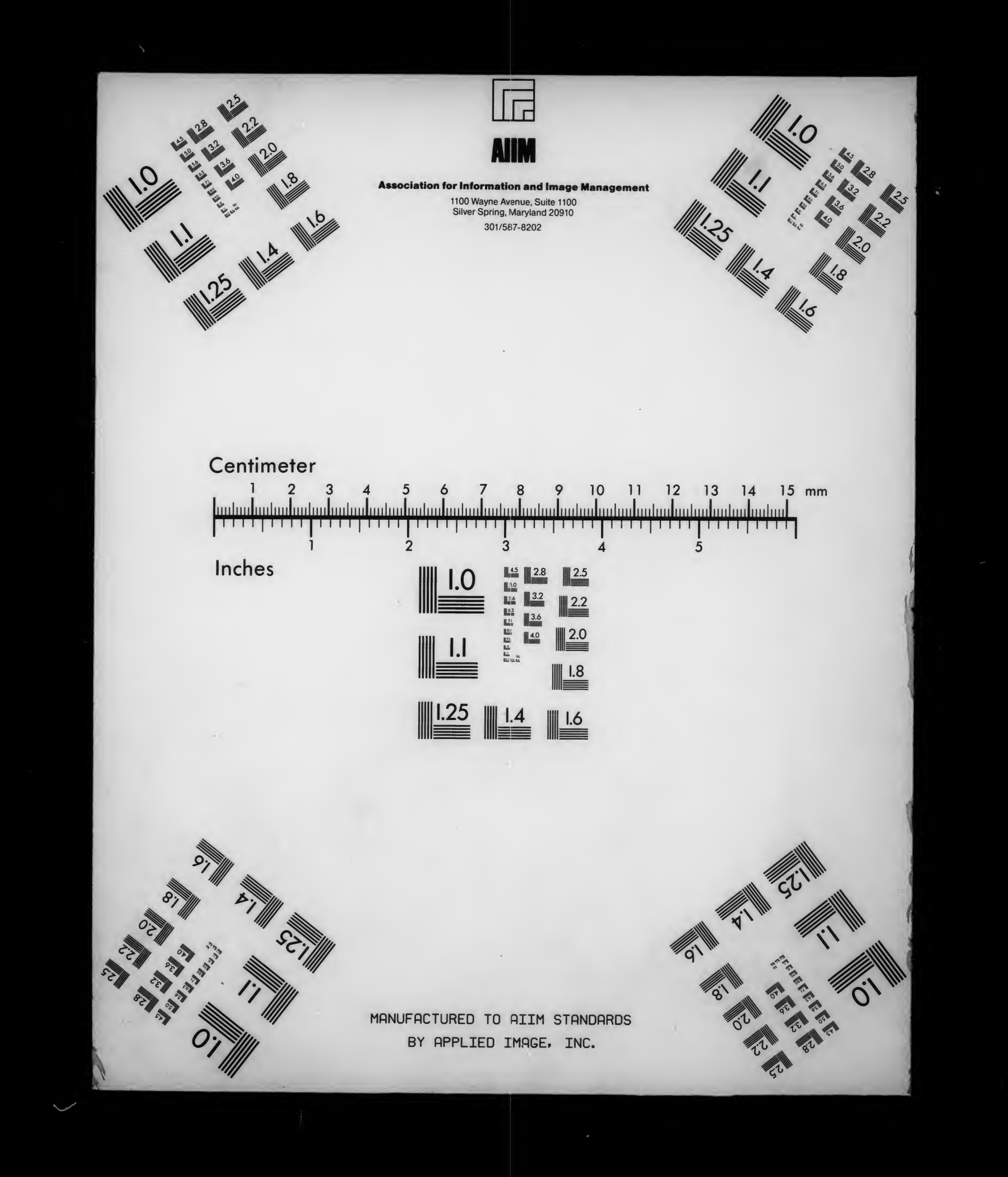
170
S5 Stambuc[y] de L[usançon], Charles
Musée moral; ou, Préceptes, conseils et exemples recucillis ...
Paris 1828-29 0 2 v

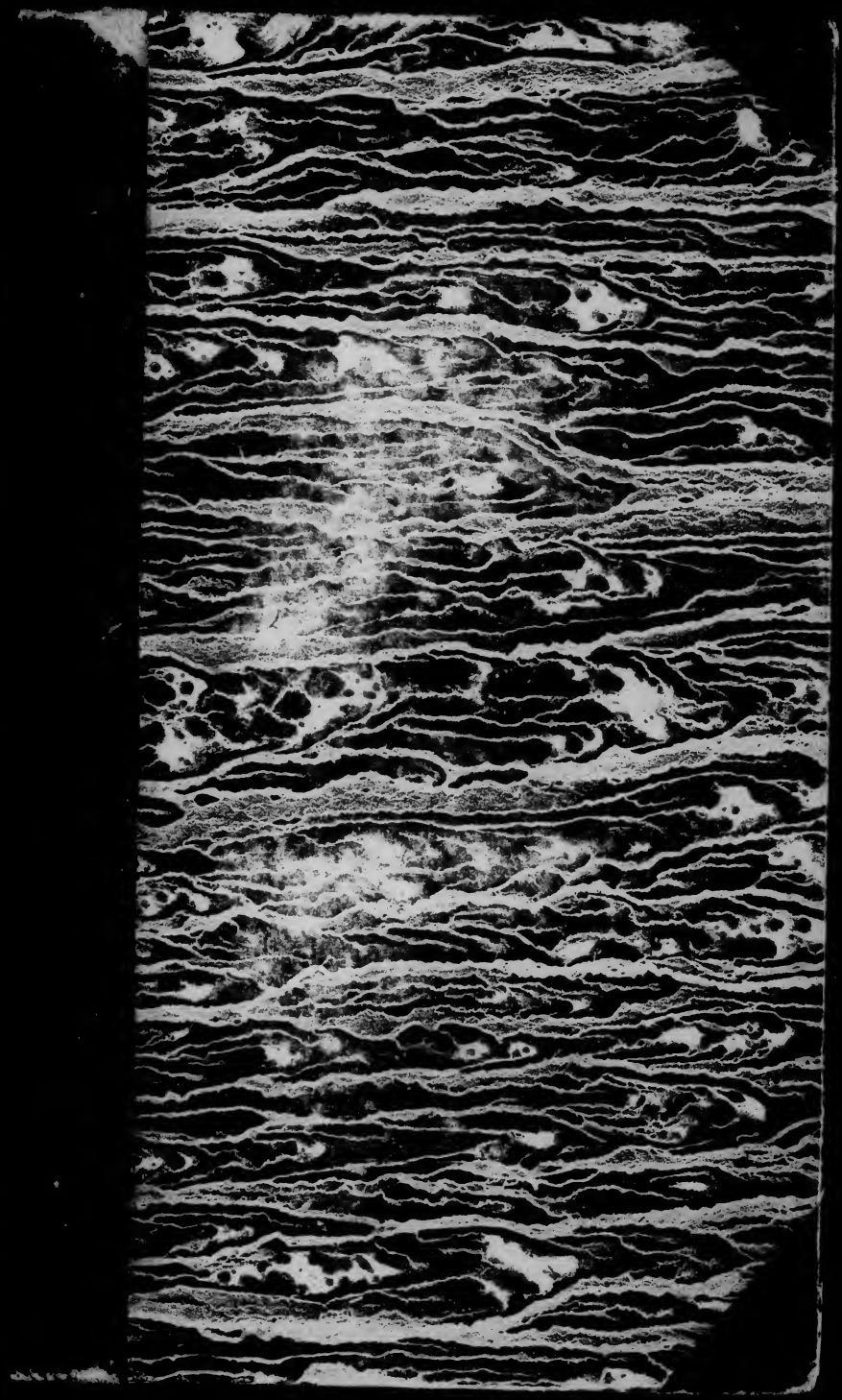
Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 3-15-93 INITIALS JAMES
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

VOLUME 1


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm
Inches
1 2 3 4 5
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.



Class
170

Book
S5
1

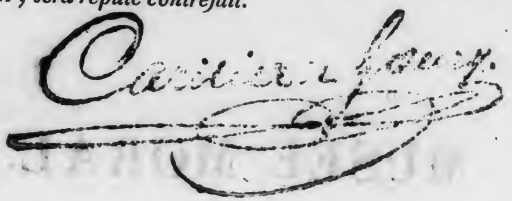
Madison Ave. and 49th Street, New York.

Beside the main topic, this book also treats of

Subject No.	*On page*	*Subject No.*	*On page*

MUSÉE MORAL.

Tout exemplaire non revêtu de la signature de M. CARILIAN-GOEURY, *sera réputé contrefait.*



PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN, RUE SAINT-JACQUES, N. 58.

MUSÉE MORAL

OU

PRÉCEPTES, CONSEILS ET EXEMPLES

RECUEILLIS CHEZ LES ANCIENS MORALISTES,
ET DIVERS AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE L'ANTIQUITÉ,

PAR M. CH. S... DE L...

Première Livraison,

COMPRENANT LES NEUF DERNIERS SIÈCLES AVANT JÉSUS-CHRIST.

Cupio in te transfundere ista quæ efficacia experius sum.
SEN. *ad Lucil.*

PARIS,

CHEZ CARILIAN-GOEURY, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N. 41;
GÉRARD, LIBRAIRE, RUE POUPÉE-SAINT-GERMAIN, N. 11.

M DCCC XXVIII.

AVERTISSEMENT.

L'ouvrage que nous publions n'a point pour but de satisfaire une vaine curiosité ; c'est un choix de règles et de maximes, de traits et d'exemples dus à un temps déjà loin de nous, mais qui, pouvant servir de guide dans une infinité de circonstances, sont autant d'objets intéressants, que l'on ne saurait trop remettre sous les yeux et rappeler à la mémoire.

Exempte de détails étrangers ou superflus, cette collection, à laquelle des tables chronologique, alphabétique, et par ordre de matières ont été réunies, présentera, succinctement et méthodiquement, ce que pendant quinze siècles consécutifs, depuis le neuvième avant notre ère jusqu'au sixième après, les hommes les plus renommés, comme les plus divergents et les plus opposés dans leurs opinions, ont pensé des bonnes et des mauvaises mœurs, du juste et de l'injuste.

C'était pour nous une occasion de payer un léger tribut à la société, et de prouver à la jeunesse, avec le tendre intérêt qu'elle inspire, le vif désir de lui être utile ; nous l'avons saisie avec un empressement soutenu par l'espoir que les motifs qui nous ont dirigés disposeront nos lecteurs à l'indulgence.

Dans un temple de la ville de Thèbes, en Égypte, était la bibliothèque sacrée, avec cette inscription : *Remèdes de l'âme*. Ce titre, moins fastueux que disposant à une douce confiance, est bien celui dont nous aurions le plus souhaité que ce recueil eût été digne ; nous nous estimerons heureux s'il mérite celui de *Musée moral* que nous nous sommes décidés à lui donner. Personne au moins n'hésitera à reconnaître que l'Antiquité n'a

10729

été reproduite ici que pour offrir, dans un même tableau, ce qu'elle a laissé de plus éminemment propre à détourner du vice, à faire aimer la vertu, et à graver dans le cœur ces principes invariables et ces sentiments élevés, qui seront toujours les garants les plus sûrs de la vraie félicité de l'homme.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

EMPLOYÉES DANS CET OUVRAGE.

(*Apoph. ou Ap.*)	Apophtegmes.
(*Ath.*)	Athénée.
(*Aul. Gell.*)	Aulu-Gelle.
(*B. U.*)	Biographie Universelle.
(*C.*)	Chapitre.
(*Cic.*)	Cicéron.
(*Com. de Cés.*)	Commentaires de César.
(*Corn. Nép.* ou *C. N.*)	Cornélius Népos.
(*Dict. de Ladv.*)	Dictionnaire de Ladvocat.
(*D. H.*)	Dictionnaire historique.
(*Diog.-Laër.*)	Diogène-Laërce.
(*El.*)	Élien.
(*Ep.*)	Épître.
(*Esp. des L.*)	Esprit des Lois.
(*Géog. de d'Anv.*)	Géographie de d'Anville.
(*Hér.*)	Hérodote.
(*Hist. Anc.*)	Histoire Ancienne.
(*Ili.*)	Iliade.
(*Lett. Ath.*)	Lettres Athéniennes.
(*M. de l'Acad.*)	Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
(*Mor. anc.*)	Moralistes anciens.
(*Mor. Chin.*)	Moralistes Chinois.
(*Mor. Orien.*)	Moralistes Orientaux.
(*Ody.*)	Odyssée.
(*Paus.*)	Pausanias.
(*Plut.*)	Plutarque.
(*Quint.-Cur.*)	Quinte-Curce.
(*Sall.*)	Salluste.
(*Sén.*)	Sénèque.
(*Soir. litt.* ou *S. L.*)	Soirées littéraires.
(*Thuc.*)	Thucydide.
(*Tit. Liv.*)	Tite-Live.
(*Val. Max.*)	Valère-Maxime.
(*Voy. d'Anach.* ou *V. d'A.*)	Voyage du jeune Anacharsis.
(*Xén.*)	Xénophon.

MUSÉE MORAL.

NEUVIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

HOMÈRE. Ce poète, dont le génie n'a cessé d'être admiré depuis près de trente siècles, attribuait aux dieux les faiblesses et les vices des hommes. Cicéron aurait préféré voir les hommes ornés et enrichis des perfections des dieux. (*Tusc.*, I, 26.) Horace ne craint pourtant pas d'assurer qu'on trouve dans les ouvrages d'Homère une pureté de morale supérieure à celle que nous offrent les écrits des anciens philosophes.

> Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.
> L. I, Ep. 2.....

On ne regardera donc pas comme un soin superflu de rappeler ici quelques-uns des traits de lumière que l'immortel auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* a si abondamment répandus dans ses poèmes, pour donner à la plus importante de toutes les instructions le plus haut degré de force et d'efficacité.

I. *Dieu suprême, unique, puissant, dont les décrets forment la destinée.*

Malgré le nombre infini des immortels qu'Homère fait intervenir dans ses fictions, on voit que ce poète reconnaît une Divinité fort au-dessus de toutes les autres. Jupiter parle et agit en maître; d'une seule parole il peut chasser du ciel tous les dieux, et les jeter dans le ténébreux empire. « Divinités de l'Olympe, leur dit-il, prêtez une oreille attentive à ma voix; connaissez ma volonté suprême; que mes ordres soient respectés : ce n'est pas impunément que rentrérait dans l'Olympe celui de vous qui tenterait de secourir les Grecs ou les Troyens. Je le précipiterais dans le Tartare, région reculée et défendue par des portes d'airain; abyme profond, autant au-dessous de l'empire des morts que le ciel est au-dessus de la terre; aucune puissance ne peut égaler la mienne. Pourriez-vous en douter? De la voûte céleste je ferai descendre une chaîne d'or; divinités réunies et suspendues à cette chaîne, essayez de la tirer à vous; vous ne parviendrez point à ébranler sur son trône Jupiter votre souverain maître. Et moi, que je le veuille, vous serez enlevés tous; la terre, la mer, les fleuves, le seront aussi; j'attacherai cette chaîne au sommet de l'Olympe, et tout restera suspendu dans l'espace. »

Frappés de ces paroles, les dieux demeurent étonnés et interdits; ils reconnaissent que la force de Jupiter est invincible, et que rien ne peut lui résister. (*Ili.*, VIII.)

II. *Providence qui préside à tout, qui règle tout.*

Homère fait dépendre de la Providence tous les événements humains, et jusqu'au temps précis où chaque chose arrive; comme le séjour d'Ulysse dans l'île d'Ogygie, d'où il ne doit sortir qu'au moment fixé par les dieux pour son retour à Ithaque. (*Ody.*, I.)

Ce n'est pas seulement par l'ingénieuse fiction des deux urnes profon-

des, remplies de biens et de maux, qu'Homère peint l'attention de la Providence sur les hommes (*Ili.*, XXIV); pour montrer que la distribution de ces biens et de ces maux se fait avec une souveraine équité, il place dans les mains de Jupiter les balances où doit être pesée la destinée des mortels (*Ili.*, VIII et XXII); ce qui signifie que c'est la Providence qui préside à tous les événements, qui règle les châtiments et les récompenses, qui en détermine le temps et la mesure, et que ses décrets sont toujours fondés sur la justice.

III. *Respect pour les dieux.*

Diomède avait osé combattre contre une déesse : Dioné, la mère de cette déesse, s'exprime en ces termes : « Les dieux sont supérieurs aux coups de la mort; malheur cependant au téméraire qui ne craint point de les outrager, et qui ose attaquer les maîtres de l'Olympe! l'insensé ne sait pas que ceux qui ont cette audace ne demeurent pas longtemps sur la terre, et qu'au retour de leurs expéditions sanglantes, ils ne reçoivent pas les tendres caresses de leurs enfants! » (*Ili.*, V.)

L'ordre de partir venait d'être donné par Agamemnon; les autres chefs de la Grèce gardaient le silence; Diomède prenant la parole : « Pars, Atride, lui dit-il, pars si tu le veux, et fais-toi suivre de tous les Grecs qui ne songent qu'à fuir; Sténélus et moi nous resterons et combattrons jusqu'à ce que le dernier jour d'Ilion soit arrivé; car nous ne sommes venus ici que par la volonté des dieux. » (*Ili.*, IX.)

IV. *C'est des dieux qu'émanent toutes choses.*

S'adressant à Achille, que son courage rendait fier et intraitable, Agamemnon lui dit : « Vous ne respirez que discordes, guerres et combats; si vous avez tant de valeur, n'est-ce pas aux dieux que vous en êtes redevable? » (*Ili.*, I.)

Les remontrances des trois députés étaient restées infructueuses; Nestor ne perd pas tout espoir; il exhorte Patrocle à faire une tentative nouvelle : « Tâchez par vos conseils, ajoute-t-il, de vaincre le ressentiment du grand Achille; qui sait si quelque dieu favorable ne vous donnera pas la force de le persuader? » (*Ili.*, XI.)

La vieille Euriclée venait de réveiller Pénélope, et de lui annoncer l'arrivée d'Ulysse d'une manière peu croyable : « Jusqu'ici, répliqua cette princesse, tu ne m'as paru manquer ni de sens, ni de prudence; il faut que tout-à-coup les dieux t'aient jetée dans le délire; que leur en coûte-t-il de changer la plus haute sagesse en folie, et la folie en sagesse? » (*Ody.*, XXIII.)

V. *Immortalité de l'âme. Peines et récompenses après la mort.*

Ce que dit Homère, en parlant de la descente d'Ulysse aux enfers, prouve jusqu'à l'évidence que l'immortalité de l'âme était non-seulement l'opinion de ce poète, mais encore une opinion ancienne, dominante, universelle. (*Ody.*, X et XI.)

Cette vérité, suite de la précédente, que les vertus sont récompensées et les crimes punis dans l'autre vie, n'est pas exprimée moins clairement. Homère représente, dans les enfers, Minos, qui, le sceptre à la main, rend justice aux morts assemblés en foule autour de son tribunal, et prononce sur leur sort des jugements irrévocables. (*Ili.*, III, VIII, et XIX. *Ody.*, XI.)

VI. *Respect pour les rois.*

Homère pose en deux mots le fondement inébranlable du respect que l'on doit aux souverains : « Sa dignité, dit-il en parlant d'Agamemnon, lui vient de Jupiter; » et il ajoute : « C'est Jupiter lui-même qui donne aux monarques le sceptre, et qui les fait dépositaires des lois pour gouverner les peuples. » (*Ili.*, II.)

VII. *Respect dû aux pères et mères.*

En plusieurs endroits de l'*Iliade*, les imprécations des pères et des mères contre leurs enfants qui ont manqué de respect à leur égard se trouvent exaucées de la manière la plus effrayante. On voit les Furies vengeresses envoyées par les dieux pour punir un crime si horrible. (*Ili.*, IX et XXI.)

VIII. *Sagesse et justice.*

Ulysse ne se bornait pas à reprocher à Agamemnon ses torts envers Achille : « Illustre fils d'Atrée, lui disait-il, souvenez-vous d'être à l'avenir plus juste et plus modéré, et ne regardez jamais comme indigne d'un roi de donner satisfaction à ceux qu'il a offensés. »

Le père de Télémaque adresse ces paroles à Pénélope : « Le souverain qui règne avec sagesse fait fleurir la justice; sous ses lois, les campagnes sont couvertes de riches moissons; les fruits font courber les arbres; les troupeaux se multiplient; la mer abonde en poissons, et les peuples sont toujours heureux : car ce sont là les effets d'un gouvernement juste et sage. » (*Ody.*, XIX.)

IX. *Vigilance.*

Les rois dans l'Iliade et l'Odyssée sont appelés *les pasteurs des peuples;* l'on sait que le principal devoir d'un pasteur est de veiller sur son troupeau; de là cette belle sentence : « Un général qui préside à tant de conseils, qui a sous sa conduite tant de peuples, et qui est chargé de tant de soins, ne doit pas dormir les nuits entières. » (*Ili.*, II.)

Homère le prouve encore par deux fictions ingénieuses :

Enfermés dans une outre, tous les vents orageux venaient d'être livrés par Éole à Ulysse. Pendant que celui-ci reposait, ses compagnons ouvrent cette outre, la croyant remplie de richesses. Les vents déchaînés excitent une horrible tempête. (*Ody.*, X.)

Dans un autre moment, abandonnés à eux-mêmes, ces hommes, malgré la défense de leur chef, tuent les génisses du Soleil. Ils périssent victimes de leur désobéissance. (*Ody.*, XII.)

X. *Sincérité, bonne foi.*

« Je hais comme les portes de l'enfer celui qui parle d'une manière et qui pense d'une autre. » Ainsi s'exprime Achille, quand il veut manifester toute son horreur, non-seulement pour le parjure, mais encore pour le mensonge et la dissimulation. (*Ili.*, IX.)

XI. *Dangers de la colère.*

Voici la touchante leçon qu'Achille reçut de son père au moment où il s'en séparait pour se rendre sous les murs d'Ilion : « Mon fils, lui dit Pélée en l'embrassant, c'est quand elles le jugeront à propos que Minerve et Junon vous accorderont la victoire sur vos ennemis; mais souvenez-vous de modérer votre fierté et vos emportements; évitez les querelles, source féconde de toutes sortes de malheurs; et croyez que ce qui vous fera honorer sera bien moins la dureté et la violence que la douceur et la modération. » (*Ili.*, IX.)

Dans leurs harangues, Ulysse, Phénix, Ajax, emploient également toute leur éloquence pour prouver combien la colère est redoutable. (*Ibid.*)

Uniquement occupé de satisfaire son ressentiment, Achille avait laissé périr, presque sous ses yeux, le meilleur de ses amis; il reconnut, mais trop tard, les funestes effets d'une passion qui va toujours croissant, quand elle n'est pas réprimée dès sa naissance. « Périssent à jamais, s'écria-t-il, les animosités et les querelles! périsse la colère qui, d'abord plus douce que le miel, rend l'homme furieux, et le met hors de lui-même! » (*Ili.*, XVIII.)

XII. *Modestie.*

Les paroles suivantes, prononcées par Télémaque, renferment une leçon de modestie, de retenue, de méfiance même de ses propres lumières, bien digne d'être méditée. Près d'arriver chez Nestor, le jeune prince demande à son gouverneur comment il doit se conduire : « O Mentor, lui dit-il, je n'ai encore acquis aucune expérience dans

l'art de parler avec sagesse ; à mon âge peut-on sans crainte interroger un vieillard vénérable comme Nestor ? » (*Ody.*, III).

XIII. *Hospitalité.*

Il n'y a rien de plus remarquable que les maximes répandues dans l'Iliade, et surtout dans l'Odyssée, au sujet des hôtes, des étrangers et des pauvres.

Télémaque aperçoit un inconnu qui n'osait entrer, il court vers lui, le prend par la main, l'introduit ; ne pouvant, ajoute le poète, souffrir qu'un étranger reste plus long-temps à sa porte. (*Ody.*, I.)

Un des principaux officiers de Ménélas était venu demander à ce prince si l'on devait recevoir des hôtes qui se présentaient; offensé de cette question, Ménélas répondit : « Quelle demande dépourvue de sagesse ! l'hospitalité que je reçus à mon retour dans mes états pourra-t-elle jamais sortir de ma mémoire ? si elle me devenait encore nécessaire, veuille le grand Jupiter que je la retrouve toujours !.... Allez donc promptement recevoir ces étrangers, et les amenez à ma table. » (*Ody.*, IV.)

Dans un des festins qui se faisaient chez Pénélope, Antinoüs traitait Ulysse avec une barbare insolence : voici l'allocution sévère, mais juste, qu'Homère lui fait adresser par un des assistants : « Antinoüs, vous avez grand tort de traiter ainsi cet étranger malheureux ; qui sait si ce n'est pas quelque divinité cachée ? Souvent les immortels, sous la figure de voyageurs, parcourent les villes et les campagnes pour être témoins des violences qu'on y commet, et de la justice qu'on y observe. » (*Ody.*, XVII.)

Homère nous offre encore d'autres fictions, qui semblent n'avoir pour but que de prémunir contre les dangers de la mollesse et de la volupté.

Les compagnons d'Ulysse entrent chez Circé, sans avoir pris aucune précaution, sans avoir rien prévu ; ils y reçoivent l'accueil le plus flatteur : un festin splendide leur est offert ; mais tout y recèle un poison qui ne doit leur laisser aucun souvenir de leur patrie. Bientôt la déesse les frappe de sa baguette ; les voilà changés en pourceaux, et relégués dans une étable.

Est-il une image plus sensible du triste état où la volupté réduit l'homme qui a le malheur de s'y abandonner ? Il est vrai qu'Ulysse échappe aux dangereux attraits de Circé ; mais il ne les avait affrontés que pour délivrer ses camarades, et Mercure était venu tout exprès lui montrer une racine seule capable de le garantir du funeste poison de cette déesse. (*Ody.*, X.)

Les sirènes, que *Martial* appelle spirituellement la douce peine, la joie cruelle, l'agréable mort des passants, forment le sujet d'une fable non moins digne d'admiration.

Averti du danger auquel il allait être exposé, Ulysse eut soin de boucher avec de la cire les oreilles de tous ses compagnons ; quant à lui, il se fit attacher au mât de son vaisseau, et s'assura qu'il ne serait délié qu'après avoir été mis hors de tout péril. Aussitôt que les sirènes s'aperçurent qu'Ulysse était à portée de les entendre : « Approchez, lui dirent-elles d'une voix douce et harmonieuse, approchez de nous, généreux prince, qui méritez tant d'éloges, et qui êtes l'ornement et la gloire des Grecs ; écoutez nos doux accents ; personne ne passe ici sans y donner son attention ; on ne peut nous entendre sans se trouver également instruit et charmé... » Dans ces premières paroles, que de louanges et de flatterie ! appâts auxquels il est si difficile de ne point se laisser prendre. Les expressions qui suivent ne sont pas moins pressantes ni moins insidieuses ; car il est assez naturel à des personnes fatiguées d'une longue navigation de désirer de s'instruire en écoutant de doux concerts. Enfin les sirènes ne négligent rien pour s'emparer, en même temps, et de l'esprit par la curiosité, et des sens par l'attrait du plaisir. En quoi la condescendance devait-elle paraître criminelle ? quels risques pouvait-on appréhender ? cependant, sans les sages précautions d'Ulysse, c'en était fait de ce héros et de ses compagnons.

Homère ne pouvait faire mieux sentir que par cette fable, une des plus belles de l'antiquité, que le seul moyen d'échapper aux attraits de la volupté et de la mollesse, dangereuses sirènes, surtout pour le jeune âge, c'est de fuir comme les compagnons d'Ulysse, ou d'être fortement lié comme le fut Ulysse lui-même. (*Ody.*, XII.)

(*Tr. des étud.*)

HÉSIODE. Réduit à l'indigence, le père de ce poète célèbre s'était éloigné de Cumes, sa patrie. Après avoir fait quelques profits dans le commerce maritime, il s'était fixé à Ascra, où il mourut, laissant deux fils, Hésiode et Persée. Ce dernier, par des moyens peu délicats, obtint une portion plus considérable dans le partage de la succession commune ; mais il l'eut bientôt dissipée. Forcé alors de recourir à son frère Hésiode, devenu prêtre des Muses sur le mont Hélicon, il en reçut tous les secours qu'il pouvait espérer de l'amitié la plus tendre.

L'exposition de ces faits trouvée dans le poème *des Travaux et des Jours*, qui fournit à Virgile l'idée première de ses admirables Géorgiques, et qui avait été composé par Hésiode, pour détourner son frère de l'oisiveté, méritait de servir d'introduction aux beaux préceptes de morale que nous devons à ce poète.

Maximes et préceptes.

Les dieux ont posé le travail pour sentinelle de la vertu. — La justice fait fleurir les cités. — Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie. — Le méchant, qui ourdit la perte d'un homme, prépare souvent la sienne. — Le conseil perfide retombe avec un poids énorme sur celui qui l'a donné. — Le chemin du crime est court et aisé : celui de la vertu est long et difficile ; mais, près du but, il est délicieux. — C'est un trésor qu'une femme estimable ; c'est un fléau qu'une femme peu réservée dans sa conduite : celle-là fait le bonheur et la joie de son mari ; celle-ci consume un homme de cœur, et le précipite dans une vieillesse précoce. — Les décrets célestes sont inévitables ; mais ils nous sont inconnus ; tel est aujourd'hui, dans l'abyme du désespoir, qui s'en relèvera glorieusement par la faveur des dieux, dès que le temps en sera arrivé.

Fais aux immortels, avec un cœur pur et chaste, des sacrifices proportionnés à tes facultés : prie-les le soir, quand tu te couches, et le matin à ton réveil, afin de mériter leur protection. — Abstiens-toi des gains injustes ; de tels profits sont des pertes. — Ne sois ni le compagnon des méchants, ni le calomniateur des bons. — Aie en horreur le mensonge, même dans les jeux. — Appelle un témoin dans tes jeux, même avec un frère. — Respecte-toi jusque dans ta maison, près de tes foyers. — Respecte l'opinion des hommes ; la Renommée est une déesse ; elle ne meurt point.

O rois ! c'est à vous surtout de respecter la justice ; les dieux, qui, sans être vus, se mêlent tous les jours au milieu des hommes, découvrent les iniquités qui accablent l'innocent, comme celles dont on se rend plus particulièrement coupable envers les dieux. La justice est une fille de Jupiter : elle est belle, elle est un objet de respect même pour les habitants du ciel : quand on la blesse, quand on lui fait la moindre injure, pleine de confiance en son auguste père, elle va se plaindre à lui de la méchanceté des hommes.

Fable.

Un épervier avait saisi un rossignol harmonieux ; il l'emportait dans les nues, et l'innocent oiseau, percé d'une serre barbare, se lamentait, et se débattait en vain. L'impérieux épervier lui tint ce langage : « Malheureux ! pourquoi ces efforts et ces cris superflus ? te voilà retenu par une puissance supérieure à la tienne ;

il ne m'est pas plus difficile de t'avaler que de te rendre le libre usage de tes ailes. C'est une folie de lutter contre un plus fort que soi : non-seulement on n'obtient point la victoire, mais, par la nouvelle insulte qu'on s'attire, on aggrave encore ses peines. » Ainsi parla l'épervier, ce redoutable ennemi des faibles habitants des airs. (*S. L.* II, 155.)

LYCURGUE, FILS D'EUNOMUS. On trouve dans Plutarque, à la fin de la vie de ce législateur lacédémonien, la réflexion suivante qui seule en serait un grand éloge. « Platon, Diogène, Zénon, et tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un état politique, ont pris pour modèle la république de Lycurgue ; avec cette différence qu'ils se sont bornés à des paroles et à des discours, au lieu que Lycurgue a su mettre en œuvre et produire au grand jour une police admirable et former une ville entière de sages. »

Monter sur le trône de Sparte n'eût pas été difficile à ce législateur, après la mort de Polydecte son frère aîné, qui n'avait point laissé d'enfant mâle ; mais il se fit un devoir d'attendre les couches de la reine, sa belle-sœur, qui alors était enceinte, et, après l'heureux accouchement de cette princesse, il se rendit lui-même le tuteur et le protecteur de l'enfant contre les attentats de sa propre mère.

Dans une émeute, Lycurgue eut un œil crevé d'un coup de bâton que lui donna le jeune Alcandre. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme à la disposition de Lycurgue. Celui-ci sut en tirer une belle vengeance : il le traita avec tant de bonté et de douceur, que bientôt il parvint à rendre constamment sage et modéré celui qui jusqu'alors ne s'était fait connaître que par sa violence et son emportement.

THALÈS, DE GORTYNE, EN CRÈTE. Les vers de ce poète, qui excellait dans le genre lyrique, étaient remplis de préceptes et de maximes admirables pour diriger les hommes dans leur conduite, et leur inspirer le goût des vertus sociales. Ses chants nobles et guerriers secondèrent les institutions de Lycurgue. En paraissant ne composer que de simples airs, Thalès faisait ce qu'on aurait pu attendre des législateurs les plus expérimentés. Ses odes, qui étaient autant d'exhortations à l'obéissance et à la concorde, contribuaient, par l'agrément et la gravité de leur mélodie, à rendre insensiblement plus douces les mœurs de ceux qui les écoutaient, portaient ceux-ci à mettre fin aux animosités qui régnaient entre eux, et à réserver leur estime pour ce qui est juste et honnête. (*Plut., Vie de Lyc.*)

HUITIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

ZALEUCUS, DE LOCRES. Tous les hommes, disait ce législateur, doivent être persuadés de l'existence des dieux : l'ordre et la beauté de l'univers les convaincront aisément que ce grand et majestueux ouvrage n'est dû ni au hasard ni à la main des faibles mortels.

Il faut adorer les dieux, parce qu'ils sont les auteurs des vrais biens ; il faut aussi régler et purifier son âme, car la divinité n'est point honorée par l'hommage des méchants. On ne se la rend point favorable par les sacrifices pompeux, ni par les spectacles brillants dont on embellit les fêtes. On ne peut lui plaire que par les bonnes actions, par une vertu constante dans ses principes et dans ses effets ; par une résolution ferme de préférer la justice et la pauvreté à l'injustice et aux richesses.

Respectez vos parents, vos lois, vos magistrats ; chérissez votre patrie, n'en désirez point d'autre ; ce désir serait un commencement de trahison.

C'est aux gardiens des lois à veiller sur les coupables ; mais, avant de les punir, ils doivent tâcher de les ramener par leurs conseils. Les magistrats, dans leurs jugements, doivent ne se souvenir ni de leurs liaisons, ni de leurs inimitiés particulières.

Si, parmi les habitants de cette ville, hommes, femmes, citoyens, étrangers, il s'en trouve qui ne goûtent point ces vérités, et qui soient naturellement portés au mal, qu'ils sachent que rien ne pourra soustraire le coupable à la vengeance céleste ; qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie ; ce moment où l'on se rappelle, avec tant de regrets, tant de remords, et le mal qu'on a fait, et le bien qu'on a négligé de faire.

Un génie malfaisant vous entraîne-t-il vers le crime ? hâtez-vous de vous réfugier dans les temples, au pied des autels, dans tous les lieux sacrés, pour implorer l'assistance divine. Sauvez-vous auprès des gens de bien qui soutiendront votre faiblesse par le tableau des récompenses destinées à la vertu, et des malheurs attachés à l'injustice.

Zaleucus, par une de ses lois, condamnait celui qui se rendrait coupable d'adultère à avoir les yeux crevés. Le fils de ce législateur se rendit passible de cette punition. Les Locriens qui aimaient beaucoup celui auquel ils devaient des lois utiles, ayant voulu faire grâce à son fils, Zaleucus s'opposa lui-même à cette indulgence, qui, par une première exception, aurait énervé l'empire de la loi ; mais, généreux père autant que sage législateur, il prit sur lui la moitié de la peine, donnant un de ses yeux pour en conserver un à son fils. (*D. H.*)

CHARONDAS, NÉ A CATANE. Persuadé que les liaisons et l'amitié, contractées par les hommes vertueux avec des gens de mauvaises mœurs, ont les plus fâcheuses conséquences, ce législateur publia une loi contre la fréquentation des méchants. « La pente vers le mal, disait-il, est très-grande, et plusieurs de ceux qui d'abord ont aimé la vertu se sont laissé entraîner aux plus grands vices par leurs rapports inconsidérés avec des personnes sans principes. »

« Dans vos projets et dans vos actions, ajoutait-il, commencez par implorer le secours des dieux qui sont les auteurs de toutes choses; pour l'obtenir, fuyez le mal, car il n'y a point de société entre Dieu et l'homme injuste.

« Qu'il règne, entre les simples citoyens et ceux qui sont à la tête du gouvernement, la même tendresse qu'entre les enfants et les pères.

« Que les jeunes gens déférent aux avis des vieillards attentifs à s'attirer le respect par la régularité de leur vie. Si ces derniers se dépouillaient de la pudeur, ils introduiraient dans l'état le mépris, la honte, et tous les vices qui en sont la suite.

« Sacrifiez vos jours pour la patrie, et songez qu'il vaut mieux mourir que de vivre dans l'opprobre.

« Détestez l'infamie et le mensonge; aimez la vertu, fréquentez ceux qui la cultivent. Volez au secours du citoyen opprimé; soulagez la misère du pauvre, pourvu qu'elle ne soit point le fruit de l'oisiveté. Méprisez l'homme qui se rend l'esclave de ses richesses, et vouez à l'ignominie celui qui se construit une maison plus magnifique que les édifices publics. Mettez de la décence dans vos expressions; réprimez votre colère, et ne faites point d'imprécations contre ceux mêmes qui vous ont fait du tort.

« Que ces préceptes ne soient jamais perdus de vue, et qu'aux jours de fête on les récite à haute voix, afin qu'ils se gravent encore mieux dans les esprits. »

ARCHÉLAUS, roi de Sparte. La douceur de caractère de son collègue Charillus était signalée comme un précieux avantage. « Trouvez-vous, dit Archélaüs, qu'elle mérite des éloges si l'on en fait usage même à l'égard des méchants? » (*Plut.*)

ALCAMÉNÈS. On faisait observer à ce monarque lacédémonien qu'il vivait trop simplement: « Il est beau, même avec des richesses, dit Alcaménès, de vivre suivant la raison, et non au gré de ses penchants et de ses caprices. »

Il répondit à une autre personne qui lui demandait quel était le moyen le plus sûr de conserver la république: « C'est de ne rien faire en vue de l'intérêt particulier. »

Les Messéniens avaient fait offrir des présents à Alcaménès; il les refusa; ses courtisans en témoignèrent quelque surprise: « Je les refuse, dit-il, pour obéir aux lois qui défendent de les accepter. » (*D. H.*)

CHARILLUS, ou CHARILAUS, roi de Sparte et neveu de Lycurgue. Quelqu'un, devant ce monarque, parlait des lois de Lycurgue, et se plaignait de ce que ce législateur n'en avait pas fait davantage: « Il n'en faut pas beaucoup, dit le roi, à ceux qui parlent peu. » (*Plut.*)

Il dit à un Ilote qui lui résistait avec violence: « Si je n'étais pas en colère, tu passerais un bien mauvais moment. »

THÉOPOMPE, roi de Sparte. Les habitants de Pyle voulaient lui décerner de grands honneurs; le prince les détourna de ce projet en leur disant: « Le temps ajoute aux fortunes modérées; il efface celles qui sont portées jusqu'à l'excès. »

« Il faut, disait encore Théopompe, qu'un monarque, pour avoir à craindre le moins possible, permette à ses amis de lui dire librement leur pensée, et qu'il soit lui-même toujours prêt à punir les méchants. »

Le voyant mettre des bornes à son autorité, sa femme lui en faisait des reproches, et lui représentait qu'il laisserait à ses enfants la royauté moins imposante qu'il ne l'avait reçue; le roi répondit: « Je la leur laisserai plus grande et plus forte, puisqu'elle sera plus durable. » (*B. U.*)

Un étranger se vantait d'être appelé dans son pays l'ami des Lacédémoniens; Théopompe l'interrompit par ces mots: « Il vaudrait mieux qu'on t'appelât l'ami de tes concitoyens et de ta patrie. » (*Plut.*)

PŒDARÈTE, citoyen de l'antique Lacédémone. Faire partie des trois cents qui formaient le conseil était le plus haut degré de gloire à Sparte. Pœdarète, n'ayant pas été choisi pour occuper ce poste, l'objet de tant de vœux, se retirait fort satisfait, et même en riant; les Éphores le rappelèrent pour lui demander ce qui le rendait si gai: « Je me réjouis, dit-il, pour la république, de ce qu'elle a trouvé trois cents citoyens qui valent mieux que moi. » (*Plut.*)

PISISTRATIDAS. Envoyé en ambassade avec plusieurs Lacédémoniens vers les lieutenants du roi de Perse, il fut sommé de déclarer s'ils étaient venus de la part de la république ou de leur propre mouvement: « Si nous obtenons ce que nous demandons, répondit Pisistratidas, nous venons de la part de la république; sinon, c'est de notre propre mouvement. » (*Plut.*)

ARISTOMÈNE, roi de Messénie. Le prix de la gloire devant être adjugé à celui des Messéniens qui s'était le plus distingué par sa bravoure dans le sanglant combat qui eut lieu près d'Ithome pendant la première guerre de Messénie, Aristomène l'emporta sur Cléonis, qui cependant avait tué de sa main huit Spartiates, et reçu plusieurs blessures, toutes pardevant. Peu de temps après, le roi Euphaès mourut sans enfants, et laissa aux Messéniens le soin de lui choisir un successeur. Cléonis et Damis se mirent sur les rangs avec Aristomène; mais celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut monté sur le trône, ce fut à ses deux rivaux qu'il accorda les charges publiques les plus honorables. (*Paus.*, IV, 216.)

ROMULUS, premier roi de Rome. C'est moins peut-être sur ses exploits, que sur les institutions politiques qu'on lui attribue, que se trouve fondée la gloire de ce prince. La plus remarquable de ces institutions est celle qui avait pour objet de conserver et de fortifier entre les patriciens et les plébéiens les sentiments d'affection et de confiance qui devaient les unir. (*D. d'Hal.*)

Acron, roi des Céninéens, se trouvant avec son armée en présence de celle de Romulus, proposa à celui-ci un combat singulier. Le monarque romain, malgré l'avantage qu'il avait sur l'ennemi, et par le nombre et par la bravoure de ses soldats, saisit avec empressement le présage d'une victoire qu'il ne devra qu'à sa valeur. La fortune seconde ses vœux; Romulus tue Acron, met les Céninéens en fuite, et, revenant chargé des dépouilles opimes, les consacre, le premier, à Jupiter, surnommé Férétrien. (*El.*)

« On juge d'un homme par les paroles, disait Romulus, comme d'un vase de terre par le son qu'il rend. »

NUMA-POMPILIUS, deuxième roi de Rome. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment royales, Numa bannit cet appareil de grandeur qui n'impose qu'aux sens, et dont sa vertu pouvait se passer. Il ne conserva point la cohorte que Romulus avait tenue toujours auprès de sa personne; il la congédia, en déclarant qu'il ne voulait pas se défier de ceux qui se fiaient à lui. (*D. d'Hal.*)

Sous ce prince, les nombreux et divers exercices qui faisaient intervenir la divinité dans toutes les actions humaines, avaient rendu les esprits si religieux, qu'un serment et une parole donnée n'avaient pas moins de force à Rome que les lois et la crainte des châtiments. Non-seulement les Romains prirent le caractère et les mœurs pacifiques de Numa, se formant sur lui comme sur un modèle parfait; mais encore les nations voisines, qui n'avaient cessé de regarder Rome, moins comme une ville que comme un camp destiné à troubler la paix de tous les peuples, conçurent une si profonde vénération pour le successeur de Romulus et pour ses sujets, qu'elles auraient cru commettre un crime et une espèce de sacrilége, en attaquant une ville tout occupée du culte et du service des dieux. (*Tit.Liv.*)

SEPTIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

TYRTÉE, d'Athènes. Tous les anciens qui ont parlé de ce poète, placé par Horace à côté d'Homère, font remarquer que ses poésies étaient pleines d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme, qui enflammaient les esprits, les élevaient au-dessus de toute crainte, et ne les rendaient attentifs qu'au salut de la patrie.

Ce fut l'effet que les vers de Tyrtée produisirent, lorsque les monarques lacédémoniens, abattus par plusieurs revers, voulaient absolument retourner à Sparte, et y ramener les troupes. D'une voix unanime, les soldats demandèrent d'être conduits à l'ennemi. Ils attachèrent à leurs bras des bandelettes où ils avaient écrit leurs noms, afin de pouvoir être reconnus, s'ils venaient à perdre la vie en combattant, et la bataille commença : elle fut des plus sanglantes; mais enfin la victoire, long-temps disputée, resta aux Lacédémoniens.

Fragments des poésies de Tyrtée, sur la vertu guerrière.

.... Il est beau pour un homme courageux de mourir aux premiers rangs d'une armée, en combattant pour sa patrie. Le comble du malheur est d'être obligé d'abandonner sa ville et ses campagnes; d'aller chercher sa subsistance, errant avec un père et une mère chargés d'années, avec de tendres enfants et une jeune épouse. Réduit à la plus triste indigence, odieux à tous ceux qu'il visite, le malheureux, vaincu avilit sa noble origine et déshonore la beauté de ses traits. Accompagné de la confusion et de tout ce qui ne peut qu'humilier, dans sa course vagabonde il perd jusqu'au sentiment des bienséances.

Nous devons signaler notre courage pour notre pays et pour nos enfants, sans redouter le péril ni la mort. Jeunes guerriers, combattez, serrés les uns contre les autres. Ne donnez l'exemple ni de la fuite ni de la crainte. Animés d'une noble ardeur, attaquez sans aucun ménagement ceux qui veulent vous vaincre et vous réduire sous leur puissance. N'abandonnez pas dans la mêlée les vieillards dont les pieds ne sont plus agiles... Un jeune homme est vu partout avec plaisir; il est chéri de tout le monde; mais il n'est pas moins admiré lorsqu'il meurt en héros, que lorsqu'il peut se montrer encore dans la fleur de l'âge et de la santé. Que chacun reste donc ferme à son poste, avec cette contenance fière qui réjouit le dieu Mars, et épouvante l'ennemi. (*S. L.*, IV, 194.)

STÉSICHORE, né a Himéra, en Sicile. Ce poète était un homme de bien; témoin le proverbe vulgaire qui resta long-temps après lui dans la Grèce : « Connaissez-vous les trois qualités de Stésichore? » Ces trois qualités étaient la probité, l'obligeance, et l'art des vers. Trois choses fort bonnes en effet. Par la probité, il avait le trésor d'une conscience pure; par l'obligeance, il faisait le bonheur des autres; par l'art des vers, il charmait tous les instants de sa vie. Tant de vertus déterminèrent les habitants de Catane à consacrer à leur compatriote un monument qui consistait en un octogone élevé sur des colonnes de marbre.

« Pleurer les morts, disait Stésichore, c'est une désolation sans effet et sans but; ceux qui ne sont plus n'ont pas besoin de nos larmes. » (*S. L.*, VI, 242.)

DRACON, d'Athènes. On assure que ce législateur avait composé trois mille vers de morale. Il ne se rendit pas moins célèbre par sa probité que par ses lumières; malheureusement son zèle l'emporta trop souvent au-delà des bornes d'une sage modération. Une de ses lois condamnait à mort tout homme convaincu de mener une vie oisive. Lorsqu'on lui demandait les motifs de sa rigueur : « Les plus petites transgressions, répondit-il, m'ont paru mériter la mort; et, pour les plus grandes, je n'ai pas trouvé d'autre punition. » (*Plut., Vie de Sol.*) Réponse peu satisfaisante, sans doute, mais qui prouve du moins chez Dracon une grande horreur pour le vice, un grand amour pour la vertu.

ALCÉE, de Mitylène, ile de Lesbos. « Il y a deux sortes de pudeur, disait ce poète lyrique, l'une salutaire, qui fournit à la beauté son plus grand lustre, l'autre qui dégénère en honte, qui mène à la pusillanimité, et qui devient la ruine des maisons.

« Que n'est-il accordé à l'homme de pouvoir percer de la vue tous les voiles qui nous dérobent les replis secrets du cœur humain; de juger celui-ci tel qu'il est, et d'avoir la liberté de choisir alors son ami!... »

Ce poète, à qui l'on attribuait un archet d'or, chantait les dieux avec majesté. « O Pallas, disait-il, glorieuse reine de l'onde du Triton, gouvernez notre cité : que sous vos auspices elle ne répande jamais un sang qui doit lui être cher; qu'elle soit exempte de douleurs, de dissensions et de troubles! Et vous, père des dieux, vous, Olympie, mère de l'abondance, accordez-nous les dons de Cérès. Que les heures nous les apportent, en brillant, sous leurs belles couronnes. Exaucez aussi nos vœux, ô respectable Proserpine! et que toujours, obéissante aux lois, Lesbos soit toujours heureuse! »

Apologue.

Une écrevisse ayant vu prendre un serpent par une tortue ne put s'empêcher de dire : « Si mon frère le serpent n'avait pas usé de tant de détours, il ne serait pas mort. Le parti le plus sûr est de marcher toujours droit. » (*S. L.*, VI, 198.)

SAPHO, plus exactement Sappho, de Mitylène. Par ses étonnants succès en poésie, cette femme mérita d'être appelée la dixième Muse. Alcée conçut de l'attachement pour elle; il lui écrivit : « Je voudrais m'expliquer, la honte me retient. » « Votre front n'aurait pas à rougir, lui répondit-elle, si votre cœur n'était pas coupable. » (*V. d'A.*)

« Cette personne, disait Sapho, est distinguée par sa figure, celle-ci par ses vertus. L'une paraît belle au premier coup d'œil; l'autre, au second, ne le paraît pas moins. » (*S. L.*, VI, 97.)

ÉPIMÉNIDE, de Crète. Regardé comme un homme aimé des dieux, ce philosophe fut appelé par les Athéniens pour leur donner des conseils dont ils avaient besoin dans une circonstance difficile : Épiménide acquiesça à cette prière. Arrivé à Athènes où il eut bientôt fait connaissance avec Solon, il invita et disposa les Athéniens à être plus dociles, et à vivre désormais en bonne intelligence. A ces exhortations Épiménide joignit quelques cérémonies religieuses pour les rendre plus efficaces; il fit aussi des expiations et des fondations de temples. Charmés de la vertu et de la sagesse de ce grand personnage, les Athéniens voulurent le combler d'honneurs et de présents. Épiménide refusa tout, à l'exception d'une branche d'olivier sacré qu'il apporta dans son pays.

ANAXANDRE. Ce roi de Lacédémone répondit à ceux qui lui demandaient pourquoi les Spartiates n'avaient point un trésor public : « De peur qu'il ne corrompe ceux qui seraient chargés de le garder. »

PHOCYLIDES, de Milet.

Maximes attribuées à ce poète.

C'est dès l'enfance qu'il faut s'exercer aux bonnes actions. — Vivre avec des criminels c'est s'exposer à mourir avec eux. — Tout ravisseur est l'objet de l'exécration publique. — Quel que soit le parjure, la haine de Dieu le poursuit. — L'homme d'un caractère doux et aimable fait le bonheur de ses concitoyens.—Dieu a distribué des armes à tout ce qui existe: l'oiseau a reçu la vitesse, le lion la force ; le taureau se défend par son front large et terrible, l'abeille par son aiguillon; la raison est la défense de l'homme.

La sagesse est inspirée par le ciel même. Rien n'est supérieur à l'homme qui se met sous son égide. Celui qui n'a que la force du corps ne peut se mesurer avec le sage. C'est la sagesse qui règle les travaux du laboureur, qui dompte les mers, qui régit les cités.

L'ignorance est incapable d'entendre les choses élevées. On n'est propre à rien quand on n'a point cultivé son esprit. — Les plaintes et les querelles n'engendrent que plaintes et querelles nouvelles. — Il faut souvent se défier, dans la vie, de ce qui paraît le plus assuré. — Il èst beau de l'emporter en beaucoup de choses, même sur ceux qui font bien.

Ne verse pas les bienfaits sur les méchants : c'est semer sur les vagues de la mer.—Ne suis pas de dangereux exemples. — Ne repousse l'injustice que par l'équité. — Non content d'être juste, ne permets pas l'injustice. — Ne crois pas légèrement ; considère d'abord le but de celui qui te parle.

Apprends à te conformer aux circonstances, et ne souffle pas contre le vent. Un instant amène la douleur ; un instant amène la consolation. — Sache commander à ta main et mettre un frein à ta colère. — Coupe le mal dans sa racine ; guéris la plaie avant qu'elle soit envenimée.— Ne te pique pas d'une ambitieuse et bruyante éloquence ; cherche, dans tes discours, non à briller, mais à te rendre utile. — N'aie point un sentiment dans ton cœur et un autre sur tes lèvres. Ne ressemble pas au caméléon qui change de couleur comme de place.

N'envie pas le bonheur des autres; ils ont des défauts ; n'aie que de l'indulgence. La lune n'est pas jalouse de la clarté du soleil; la terre est contente de sa place.

Ne t'enorgueillis ni de tes richesses, ni de ta force, ni de ta sagesse; Dieu seul est sage, riche, puissant. — Ne sois pas, pour les pauvres, un créancier rigoureux.—Ne prive pas les ministres des autels de la portion de victime qui leur appartient.

Sers de guide à l'aveugle ; ouvre ta maison à l'exilé ; prends pitié du malheureux qui a fait naufrage; présente ta main à celui qui tombe; sauve l'infortuné qui ne peut trouver de secours.

Accorde à tes domestiques une nourriture saine et abondante. Tu veux qu'ils te chérissent? ne leur refuse point ce qu'ils ont droit d'attendre; n'abuse pas du pouvoir que la fortune t'a donné sur eux; n'ajoute pas à leurs maux de nouvelles peines, à leur humiliation, un nouvel avilissement.

Mange, bois, parle avec mesure ; en tout évite l'excès. — Ne te nourris point des restes d'une table étrangère. Tu dois à toi-même ta subsistance; ne l'achète pas au prix de l'ignominie.

Travaille, tu dois payer ta vie par tes travaux. Le paresseux fait un vol à la société. Le travail ajoute encore à la vertu. — N'as-tu pas appris de métier? va bêcher la terre. Veux-tu trouver des occupations champêtres? les campagnes sont assez vastes. Veux-tu te livrer à la navigation? les mers te sont ouvertes.

Respecte les cheveux blancs ; cède ta place à la vieillesse; ne dispute pas les honneurs dus à cet âge vénérable. — Respecte les secondes noces de ton père; révère sa nouvelle épouse comme ta mère dont elle occupe la place. — Respecte la pureté des vierges.

Ne montre pas à tes enfants un visage sévère ; que ta douceur gagne leur amour. S'ils font quelque faute, faisles corriger par leur tendre mère; fais-les reprendre par les plus anciens de ta famille, ou par d'autres respectables vieillards. — Tes enfants ont-ils reçu le dangereux avantage de la beauté ? veille sur eux; défends-les des attaques de la fureur licencieuse. C'est une garde difficile que celle de la jeunesse unie à la beauté.

Conforme ta conduite aux lois de la justice, le bonheur t'accompagnera jusqu'à l'extrême vieillesse. (*S. L.*, iv, 49.)

TULLIUS HOSTILIUS, troisième roi de Rome. Ce monarque qui, après le combat des Horaces et des Curiaces, fit détruire la ville d'Albe, et en transporta les richesses à Rome, était né dans une chaumière. Il avait employé sa jeunesse à faire paître des troupeaux. Dans l'âge mûr il gouverna l'empire romain, et en doubla la puissance. Sa vieillesse fut comblée d'honneur et de gloire. (*Val. Max.*, iii, 4.)

« Rome, dit Bossuet, en étendant ses conquêtes, réglait sa milice; et ce fut sous Tullius Hostilius qu'elle commença à se distinguer par cette belle discipline qui la rendit dans la suite la maîtresse de l'univers. »

TARQUIN L'ANCIEN (lucilius priscus), cinquième roi de Rome. Né en Étrurie, Tarquin, que la fortune conduisit à Rome pour la gouverner, était fils du marchand Démarate. Par les événements les plus heureux, ses talents effacèrent les taches de son origine, et sa gloire ne fit point d'envieux. Il ne recula pas seulement les bornes de l'empire romain, il releva avec magnificence les murs de la capitale, et reconstruisit les fameux aqueducs par lesquels la salubrité de la ville fut assurée. Il orna le Forum de temples ; il affecta des salles spacieuses aux tribunaux et aux écoles publiques. Il rendit plus imposante la majesté du culte religieux; et, ce qui met le comble à sa gloire, il empêcha, par l'éclat de ses vertus, que Rome ne se repentît d'avoir choisi un roi chez ses voisins, plutôt que dans ses foyers. (*Val. Max.*, iii, 4.)

PHILÈNES. Ce mot, qui signifie *amis de la gloire*, fut donné à deux jeunes Carthaginois qui étaient frères, et qui sacrifièrent leurs jours pour le bien de leur patrie. Une grande contestation étant survenue entre les habitants de Carthage et ceux de Cyrène, concernant les limites de leurs pays, il fut convenu de choisir deux hommes de chacune de ces deux villes, qui en partiraient dans le même temps, et que le lieu où ils se rencontreraient servirait de bornes aux deux états. Les Philènes étaient déjà assez avancés sur les terres des Cyréniens, lorsque la rencontre se fit. Ceux-ci qui étaient les plus forts prétendirent que les Philènes étaient partis avant l'heure, et refusèrent de s'en tenir aux conventions, à moins que les deux frères, pour écarter tout soupçon de supercherie, ne consentissent à être ensevelis vivants dans le lieu même. Ils y consentirent, aimant mieux souffrir cette cruelle mort que de sacrifier les intérêts de leur patrie. Pour immortaliser leur gloire la ville de Carthage fit élever sur leur tombeau, avec une inscription qui contenait leur éloge, deux autels servant de limites à l'empire des Carthaginois, qui s'étendait depuis ce monument jusqu'aux colonnes d'Hercule. (*Sal., hist. de la guerre de Jug.*)

AGASICLÈS, roi de Lacédémone. On disait à ce prince, jeune encore, que l'on s'étonnait de ce qu'étant avide de s'instruire, il ne faisait pas venir le sophiste Philophanes : « Je veux, répondit Agasiclès, être le disciple de ceux dont j'ai reçu le jour. »

Quelqu'un lui demanda comment un roi pouvait vivre tranquille : — « En traitant ses sujets comme un père traite ses enfants. »

ZARINE. Aussi fameuse par son courage et sa vertu que par son génie et sa beauté, cette reine des Scythes commanda en personne son armée contre celle de Cyaxare, qui était conduite par le gendre de ce prince, nommé Stryangès, jeune héros qui se distingua également par sa générosité et sa valeur.

Après une guerre dont l'habileté des chefs rendit les événements douteux pendant deux ans, Zarine fut enfin vaincue par Stryangès qui, la voyant abattue sous son cheval, la releva, lui laissa la liberté ainsi que ses états, et en devint passionnément amoureux. Zarine éprouva pour lui de tendres sentiments; mais elle sut les vaincre : Stryangès désespéré se donna la mort.

Rendue à ses sujets, cette princesse se conduisit en grand homme; elle civilisa des nations, défricha des terres, bâtit un grand nombre de villes, et se fit craindre au-dehors, en se faisant chérir et respecter au-dedans. (*D. de Ladv.*)

ACHÉMÉNIDE, aïeul du grand Cyrus. Attaché aux antiques lois et fidèle aux anciennes mœurs, ce prince donnait à ses peuples l'exemple de toutes les vertus qu'il désirait leur voir pratiquer; leur bonheur était son seul but; sévère sans dureté, clément sans faiblesse, généreux sans faste, économe sans avarice, guerrier sans ambition, il ne fondait sa force que sur la justice. Peu occupé de l'éclat des honneurs et des jouissances vulgaires du trône, il ne regardait la royauté que comme la plus pesante des charges, et ne croyait pouvoir la supporter que par le secours de la vertu.

« Chaque citoyen, disait-il au grand mage Sadoc, n'a que son devoir à remplir, tandis que ceux de tous me sont imposés : chargé des affaires de l'État, étant l'homme de la nation, le peuple ne m'appartient pas, c'est moi qui appartiens au peuple; je lui dois tous mes soins, tout mon temps; je suis responsable de tout le bien qui lui manquerait; de tout le mal qui pourrait lui arriver. Une heure perdue par moi est un vol fait à ma patrie; je dois compte à mon siècle et à la postérité de tous mes instants, et je ne peux jamais oublier que chacune de mes journées est une page de l'histoire de mon pays.....»

SIXIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

THALÈS, de Milet. Le premier des Grecs auquel le titre de sage parut devoir être décerné. Ce philosophe préféra la douceur du célibat aux soins qui accompagnent le mariage. « Quand on est jeune, il n'est pas temps, disait-il, de se marier encore : quand on est vieux, il est trop tard. On ne peut, entre ces deux âges, avoir le temps nécessaire pour se choisir une femme. »

Le désir de voir Thalès engagea Solon à faire un voyage à Milet. La conversation tomba sur le mariage, et Solon ne put s'empêcher de témoigner sa surprise de l'éloignement que Thalès montrait à cet égard. Celui-ci n'opposa d'abord que le silence aux objections et aux reproches. Quelques jours après, pendant qu'ils étaient ensemble, un homme, se disant tout récemment arrivé d'Athènes, les aborda. Empressé d'avoir des nouvelles de la ville où il avait laissé un enfant chéri, Solon chercha à satisfaire sa curiosité. « Je n'ai entendu parler, lui répondit-on, que de la mort d'un jeune homme regretté de toute la ville, et dont le père était en voyage. — Et comment appelez-vous ce père infortuné?—On m'a dit son nom, mais je ne m'en souviens plus.—Ne serait-ce pas Solon? — C'est lui-même. » Solon alors fit éclater le plus affreux désespoir, se frappa la tête, s'arracha la barbe et les cheveux : « Consolez-vous, lui dit Thalès, votre fils se porte bien; mais convenez que je n'ai pas mal fait de m'épargner la faiblesse que vous venez de montrer. » (*M. de l'A...* x, 5.)

« Rien, disait Thalès, de plus actif que la pensée; elle se porte dans tout l'univers. — Rien de plus fort que la nécessité; tout lui est soumis. — Rien de plus habile que l'homme; on lui doit toutes les découvertes. — Rien de plus funeste que la malignité; elle blesse même l'homme de bien qu'elle touche.

« On doit assister ses père et mère pour mériter d'être assisté de ses enfants.—On doit se souvenir également de ses amis présents et absents. — Il ne faut point faire ce que l'on blâme dans les autres. — L'espérance est le seul bien qui soit commun à tous les hommes; ceux qui ont le plus perdu la possèdent encore. — Ce qui peut nous consoler dans notre mauvaise fortune c'est de nous rappeler que ceux qui nous tourmentent ne sont pas moins malheureux que nous. — Parler beaucoup n'est pas une marque d'esprit. — Un riche n'est pas toujours sage; mais un sage est toujours riche.

« N'insulte point aux maux de l'infortune; la vengeance du ciel est toute prête en sa faveur. Tu es homme, tu es citoyen du monde; tu es frère de tous les hommes; tu es sénateur ou dans quelque autre dignité; père ou fils; maître ou subordonné : pense à quoi tous ces noms t'engagent, et tâche de n'en déshonorer aucun. »

Thalès croyait qu'il n'y avait rien de mieux, mais en même temps de si difficile, que de se bien connaître; c'est ce qui lui fit adopter plus particulièrement cette belle maxime, qui fut depuis gravée sur une lame d'or, et conservée dans le temple d'Apollon :

« Connais-toi toi-même. »

présomption, si vous n'avez pu venir à bout de votre entreprise. — Ne parlez jamais mal de personne, pas même de vos ennemis. — Ne reprochez à personne sa mauvaise fortune, de peur que vous ne vous trouviez quelque jour dans une position semblable.—Ne révélez jamais un secret, et rendez fidèlement le dépôt qui vous aura été confié. — Aimez la vérité, la chasteté, la frugalité. — Ménagez-vous une retraite agréable dans vos propres cœurs; renfermez-vous-y souvent pour vous dérober aux importunités de la flatterie.

« Sois pur dans tes pensées, disait encore Pittacus, sois pur dans tes paroles, sois pur dans tes actions. — Règle tes pensées à tel point que, si l'on venait te demander à quoi tu penses, tu puisses répondre aussitôt: « Je pense à cela et à cela; » en sorte que, par ta réponse, on voie que tu n'as dans ton âme rien que de simple, de bon, et de convenable à un être qui doit vivre en société. »

Un fils plaidait un jour contre son père: « Vous serez condamné, lui dit Pittacus, si votre cause est moins juste que la sienne; si elle est plus juste, vous serez encore condamné. »

Le poète Alcée avait exhalé contre Pittacus toute l'amertume de la haine, et employé pour le perdre toutes les ressources de son génie : parvenu à la souveraineté, Pittacus se contenta d'avertir son ennemi de la facilité qu'il aurait de se venger de lui.

Abdiquant le souverain pouvoir, Pittacus répondit à ceux qui lui en demandaient le motif: « J'ai été effrayé de voir Périandre, de Corinthe, devenir le tyran de ses sujets après en avoir été le père. »

Ses concitoyens lui firent l'offre de plusieurs milliers d'arpents de terre: « Votre libéralité, leur dit-il, m'attirerait l'envie de beaucoup de monde. Je n'accepte que cent arpents, qui attesteront à la fois ma modération et votre bienveillance. »

Il fit placer un char dans le temple de Mitylène, comme un emblème de l'inconstance de la fortune et de l'instabilité des choses humaines.

MYSON, de Laconie, un des sept sages de la Grèce. « Il ne faut point, disait ce sage, juger les actions par les paroles; mais les paroles par les actions. »

Les personnes chargées de présenter à Myson le fameux trépied d'or, pris dans les filets des pêcheurs de Milet, trouvèrent ce philosophe vêtu comme un esclave, et occupé à labourer ses terres.

Un jour qu'on lui demandait pourquoi il riait étant seul, il répondit : « Parceque je suis seul; » voulant faire entendre, par cette réponse, combien la solitude était pour lui douce et agréable.

SOLON, né a Salamine, un des sept sages. Grand homme de guerre, magistrat intègre, administrateur habile, philosophe, orateur et poète, ce législateur, qui a été placé au rang des plus célèbres bienfaiteurs de l'humanité, présentait les maximes morales les plus instructives sous les formes séduisantes de la poésie.

« Il faut garder la médiocrité en toutes choses, » paraissait être sa maxime de prédilection.

Ce sage disait aussi :

« Il faut honorer les dieux, respecter les auteurs de ses jours, et n'avoir aucun commerce avec les méchants. — Il ne faut se hâter ni de faire des amis ni de quitter ceux que l'on a. — Le mensonge doit être en horreur à tout le monde. — Il faut donner les conseils les plus avantageux, et non les plus agréables. — Le moyen le plus sûr et le plus prompt pour repousser l'injure c'est de l'oublier. — Il ne faut jamais s'ingérer de commander sans avoir appris à obéir. — Celui qui va pas à pas dans le droit chemin arrive plus tôt que celui qui court et s'en écarte. — La maison la plus heureuse est celle qui ne doit pas ses richesses à l'injustice, qui ne les conserve point par la mauvaise foi, dont les dépenses ne coûtent pas un repentir.

« Voudrais-je donner ma vertu pour les trésors du méchant? Non, sans doute; je puis conserver mon cœur dans toute son intégrité : les richesses changent tous les jours de maître. — Si tous les hommes réunissaient leurs maux en un même lieu, chacun n'hésiterait pas à remporter les siens, plutôt que de partager par portions égales ce tas de misères. — Redoute la volupté; elle est la mère de la douleur. »

Voyant un de ses amis rongé par le chagrin, Solon le conduisit à la citadelle d'Athènes :« Promenez, lui dit-il, vos regards sur les maisons dont vous êtes entouré, en pensant à toutes les afflictions qui y ont logé, qui y logent encore, et qui y logeront par la suite du temps, vous serez bientôt convaincu que ces infortunes pèsent également sur tout le monde; et vous cesserez de vous désoler, comme si elles étaient votre partage exclusif. »

Crésus, roi de Lydie, qui était regardé comme le prince le plus riche, ayant fait l'étalage de ses trésors devant Solon, lui demanda s'il le croyait l'homme le plus heureux de l'univers? « Non, répondit Solon; j'en connais un dont le bonheur me paraît supérieur au vôtre; c'est un habitant de la Grèce, qui, n'étant ni pauvre ni riche, n'a que très peu de besoins auxquels il pourvoit sans aucun secours étranger. — Mais, répliqua le monarque, vous me croyez au moins fort heureux? — Eh! peut-on juger du bonheur d'un homme avant sa mort? » (*Plut.*)

On raconte que, dans une autre circonstance, ce même monarque, assis sur son trône, revêtu de ses ornements royaux, et entouré de toute la pompe imaginable, demanda à Solon s'il avait jamais vu un spectacle plus beau? « Sans doute, répondit-il, c'est celui des coqs, des faisans et des paons: car ces animaux sont parés de mille couleurs qu'ils tiennent de la nature. » (*Plut. V. de Lyc.*)

Solon, en vieillissant, se glorifiait d'apprendre tous les jours quelque chose.

Lorsque tout Athènes tremblait et se taisait en présence de la garde du tyran Pisistrate, le vieux Solon seul ne la redoutait point, et défendait la liberté mourante. Un Athénien lui demanda ce qui pouvait lui inspirer cette audace, il répondit : « Ma vieillesse. »

ANACHARSIS. Contemporain des sept sages de la Grèce, ce Scythe tenait parmi eux un rang distingué. Voici quelques-unes de ses maximes :

Il est moins dangereux de broncher du pied que de la langue. — Les marchés sont des lieux que les hommes semblent avoir établis pour se tromper les uns les autres. — Il vaut mieux n'avoir qu'un ami, pourvu qu'il soit vrai, que plusieurs toujours prêts à suivre la fortune. — Le souverain le plus illustre, c'est le plus sage. — Le meilleur moyen de guérir de l'ivrognerie c'est de considérer attentivement un homme ivre. — La vigne porte trois sortes de fruits : le plaisir, l'ivrognerie, le repentir.

Un jour qu'on demandait à Anacharsis s'il n'y avait point de musique dans son pays, il répondit qu'il n'y avait pas même de vignes.

Il dit à un débauché : « Si tu ne portes pas mieux ton vin dans ta jeunesse, tu seras forcé de boire de l'eau dans ta vieillesse. »

Anacharsis écrivit un jour au roi Crésus : « Sachez qu'à l'académie d'Athènes l'on apprend, non à commander, mais à obéir; non à bien parler, mais à se taire; non à disputer, mais à bien exécuter; non à se venger, mais à pardonner; non à se rendre maître du bien d'autrui, mais à donner du sien propre aux autres; non à acquérir beaucoup, mais à se contenter de peu; non à être honoré, mais à se rendre digne de l'être. »

Plutarque nous apprend que les sept sages de la Grèce se réunirent à Lechæum, au palais de Périandre, et que, dans leurs entretiens, il s'établit une discussion sur le gouvernement populaire le plus parfait. Solon prétendait que c'était celui où l'injure faite à un particulier est regardée comme faite à tous les citoyens; Bias, où la loi tient lieu de souverain; Thalès, où les habitants ne sont ni trop riches ni

trop pauvres; Pittacus, celui où les dignités ne s'accordent qu'aux gens de bien; Cléobule, celui où les citoyens craignent plus le blâme que la loi; et Chillon, que c'était celui où les lois étaient écoutées plus que les orateurs. Anacharsis, qui se trouva à cette réunion, fut pour celui où la vertu est en honneur et le vice abhorré. Périandre en conclut que le gouvernement démocratique le plus parfait serait celui qui approcherait le plus de l'aristocratie, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens de bien. (*Géog. de d'Anv.* I, 328.)

PISISTRATE. Ce fut, dit-on, le premier qui enrichit Athènes d'une bibliothèque publique. (*Aulug.*, VI, 17.) Il eût été, nous dit Solon, le meilleur des Athéniens, s'il n'en avait pas été le plus ambitieux. Après s'être emparé du souverain pouvoir, Pisistrate se vit abandonné de ses amis qui s'étaient retirés à Phila. Il courut les y joindre, portant avec lui son bagage de nuit. Étonnés de le voir arriver ainsi, ils lui demandèrent ce qu'il voulait : « Je veux, leur dit-il, ou vous ramener avec moi, ou rester avec vous si je ne puis vous ramener. » (*B. U.*)

Injustement accusé d'un meurtre, au lieu de punir ses accusateurs, Pisistrate alla lui-même se justifier devant l'aréopage.

Chargé d'injures par un convive pris de vin, ses courtisans l'excitaint à en tirer vengeance. Pisistrate, jugeant qu'il y avait à prendre un parti beaucoup plus raisonnable, répondit qu'il n'était pas plus fâché contre cet homme que contre un aveugle qui, sans vouloir le frapper, se serait jeté sur lui.

Il assigna à chaque citoyen indigent des fonds de terre dans les campagnes de l'Attique, en disant : « Il vaut mieux accroître les forces d'un état, que de rendre une ville fastueuse. »

ÉSOPE, NÉ DANS LA PHRYGIE. Pour faire entendre que la vie de l'homme est remplie de misères, et qu'un plaisir est accompagné de mille douleurs, ce célèbre fabuliste disait : Que Prométhée, ayant pris de la boue pour en former l'homme, la détrempa, non avec de l'eau, mais avec des larmes.

Chillon demandait quelle était l'occupation de Jupiter : « Il abaisse, répondit Ésope, les choses hautes, et élève celles qui ne le sont pas. » (*C'est ce que Bayle appelle l'abrégé de la vie humaine.*)

Instruit de bonne heure que les hommes sont de glace pour la vérité, et de feu pour le mensonge, Ésope présenta ses leçons sous le voile de la fable, et donna à ses préceptes tous les ornements de la fiction. Il prêta un langage aux animaux, et des sentiments aux plantes, aux arbres, et à toutes les choses inanimées : par cet ingénieux artifice Ésope enseigna la véritable sagesse, et parvint à porter au plus haut degré l'attention même de l'enfance.

Crésus, roi des Lydiens, fit sommer les habitants de Samos de se rendre ses tributaires, sous peine d'y être contraints par la force. Les ordres du roi allaient être exécutés : Ésope conseilla le contraire, et son avis prévalut. L'ambassadeur fut renvoyé. Celui-ci, de retour chez Crésus, lui avoua qu'il ne serait point aisé de soumettre les Samiens tant qu'ils auraient Ésope parmi eux. Crésus le leur fit demander, avec promesse, s'ils le lui livraient, de leur laisser la liberté. Ils étaient sur le point de souscrire à cette nouvelle condition; le Phrygien les fit changer encore de sentiment : il ne laissa pas de se rendre auprès de Crésus, après avoir assuré les habitants de Samos qu'il leur serait plus utile à la cour de ce prince. En effet, Crésus admirant la haute sagesse qui règnait dans les apologues d'Ésope, non-seulement pardonna à leur auteur, mais encore, à sa considération, laissa les Samiens en repos.

Moralités des fables d'Ésope.

La prudence veut que, avant de rien entreprendre, on s'assure des moyens de réussir. — Le travail est le trésor de l'homme. — Les malheurs servent d'instruction. — La pauvreté, compagne de la paix, est préférable aux richesses avec l'ignominie. — Le courage vaut mieux que la multitude. — Il n'est pas sage de s'attrister, quand nos espérances sont déçues. — Il ne faut point s'enorgueillir des louanges d'un flatteur. — Le flatteur est le plus odieux des hommes. — Les méchants doivent être craints, lors même qu'ils semblent accorder des bienfaits. — Souvent ce qui paraît dangereux est utile, et ce que nous regardons comme utile cause notre perte. — Que de risques ne court-on pas en trouvant un trésor! — Il est beau de terminer les querelles et les procès; négliger ce soin est dangereux pour tout le monde. — En feignant d'être vaincus, combien d'hommes ont gagné la victoire! — Bien des gens promettent ce qu'ils espèrent n'être point obligés de tenir. — Les plus grands faiseurs de promesses sont ceux dont le pouvoir est le plus borné.

LASUS, ou LASSUS, POÈTE ET MUSICIEN GREC, NÉ A HERMIONE. Compté au nombre des sept sages de la Grèce, après la mort de Périandre, Lasus fut fort considéré de son temps. On a conservé le souvenir de sa réponse à un homme qui lui demandait ce qui était le plus capable de rendre la vie sage. L'expérience. (*Dict. h.*)

LÉOPRÉPÈS. Ce poète, qui fut le père de Simonide, mérite d'être cité pour un conseil d'un fort bon sens. Deux jeunes amis lui demandaient quel était le meilleur moyen de rendre leur amitié éternelle : « C'est, leur répondit-il, de n'être jamais en colère tous deux à la fois, et de respecter l'un la colère de l'autre. » (*El.*, IV, 24.)

ANAXANDRIDE. Pour être heureux, disait quelqu'un devant ce roi de Sparte, il faut se mettre au-dessus de l'opinion. « Les plus heureux selon toi, répondit Anaxandride, seraient donc les malhonnêtes gens, car assurément les scélérats et les sacriléges se mettent au-dessus de l'opinion. »

Stobée rapporte qu'Anaxandride, en parlant d'une femme qui abandonne son mari pour retourner dans la maison paternelle, faisait remarquer que la lice qu'elle parcourt n'est pas exempte d'infamie. » (*Mém. de l'Acad.*, III.)

SERVIUS TULLIUS, SIXIÈME ROI DE ROME. La fortune signala bien sa puissance en plaçant ce Romain sur le trône, dans une ville où elle l'avait fait naître esclave. Il y fit quatre fois le dénombrement des citoyens, et reçut trois fois les honneurs du triomphe. Il eut aussi le bonheur de jouir du plus long règne; enfin, pour connaître son origine et le rang auquel il sut s'élever, il suffit de lire l'inscription de sa statue, où se trouvent réunies et la dénomination d'esclave et le titre de roi. (*Val. Max.*, III, 14.)

PHALARIS. Ce qu'on va raconter de ce tyran d'Agrigente pourra paraître peu croyable; car c'est un trait d'humanité, et, par conséquent, tout à fait étranger au caractère de ce prince.

Outré d'une injustice qu'il avait reçue de Phalaris, Mélanippe courut chez son ami Chariton, et le conjura de l'aider dans son projet de se venger du tyran : Chariton lui déclara qu'il avait la même pensée, et qu'il cherchait le moyen de délivrer sa patrie de la servitude dans laquelle elle gémissait; mais, attendu le danger de multiplier les confidents, il pria son ami de le laisser réfléchir et épier le moment le plus favorable à l'exécution : Mélanippe y consentit.

Croyant avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait, Chariton se saisit d'un poignard : déjà il allait se jeter sur le tyran, lorsque son mouvement fut aperçu par les gardes qui veillaient sans cesse pour prévenir de pareils

attentats. Phalaris ordonna qu'on le mit en prison et qu'on le forçât, par les tourments, à déclarer ses complices. Chariton souffrit courageusement la torture; rien ne put ébranler sa constance : ce supplice continuait depuis long-temps, lorsque Mélanippe vint s'accuser devant Phalaris, non-seulement d'être le complice de Chariton, mais encore d'avoir, le premier, formé le projet de la conjuration. « Eh! quel motif peut vous y avoir porté, demanda le tyran? » Mélanippe, reprenant toute l'affaire depuis son origine, déclara que l'injustice qu'il avait reçue l'avait porté à cet acte de violence. Étonné de tant de générosité entre les deux amis, Phalaris fit grâce à l'un et à l'autre, n'exigeant d'eux que leur prompt éloignement de la ville d'Agrigente. (*El.* II, 4.)

On rapporte aussi qu'un sculpteur athénien, nommé Pérille, se flattant d'obtenir une grande récompense, présenta à Phalaris un taureau d'airain, dans les flancs duquel on pouvait enfermer une victime, et l'y faire brûler lentement; mais que Phalaris, indigné, fit mourir Pérille par le supplice qu'il avait inventé, et consacra ensuite cette horrible machine dans le temple d'Apollon. (*B. U.*)

AMASIS, roi d'Égypte. D'abord simple soldat, puis revêtu de la pourpre royale, ce monarque fit oublier la bassesse de sa naissance par sa justice et ses talents.

« Vos prospérités m'épouvantent, écrivait-il un jour à Polycrate; je souhaite à ceux qui m'intéressent un mélange de biens et de maux; car une divinité jalouse ne souffre pas qu'un mortel jouisse d'une félicité inaltérable : tâchez de vous ménager des peines et des revers pour les opposer aux faveurs opiniâtres de la fortune. » (*B. U.*)

ARISTON, fils d'Agasiclès. Selon ce monarque, « Un bain et un discours qui ne nettoient pas sont des choses inutiles. — Au lieu de faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, il vaut mieux faire du bien à nos amis, et forcer nos ennemis à nous accorder leur amitié. »

Ayant appris qu'on avait fait un éloge funèbre des Athéniens qui avaient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens : « Quand on honore tant les vaincus, dit Ariston, que méritent ceux qui ont remporté la victoire? »

MIMNERME. « La jeunesse, disait ce poète grec, ne dure qu'un instant. A peine le soleil a-t-il répandu ses rayons sur la terre, que le terme fatal arrive : dès-lors la vie devient importune et la mort désirable. Les infirmités viennent nous accabler en foule. Tantôt ce sont les chagrins domestiques qui nous minent en silence; tantôt c'est la pauvreté qui nous oppresse : celui-ci, avant de finir, voudrait avoir des enfants, et c'est lorsqu'il le désire le plus qu'il est contraint de payer le tribut à la nature. Celui-là languit sous le poids d'une maladie qui énerve et accable son âme. Enfin, il n'existe pas un mortel que le malheur n'attende sur le chemin de la vie. » (*S. L.* V, 89.)

SIMONIDE, de Céos. Personne mieux que ce poète n'a connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir : personne n'a peint avec plus de vérité les situations et les infortunes qui inspirent la pitié : ce n'est pas lui qu'on entend, ce sont des cris et des sanglots; c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un père ou d'un fils... c'est Danaé, c'est une mère tendre, qui lutte avec son fils contre la fureur des flots, qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur..... C'est Achille qui sort du tombeau, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter le rivage d'Ilion, les maux innombrables que le ciel et la mer leur préparent...

Les tableaux que Simonide a remplis de passion et de mouvement sont autant de bienfaits; car c'est rendre un grand service que d'exciter ces larmes qu'on verse avec tant de plaisir, et de ranimer dans le cœur les sentiments de compassion destinés par la nature à rapprocher les hommes, et empêcher les malheureux de rester étrangers les uns aux autres. (*V. d'A.*)

Maximes.

« Faisons-nous un plaisir de louer les actions qui sont belles; fermons les yeux sur celles qui ne le sont point; par devoir, lorsque le coupable nous est cher à d'autres titres, ou par indulgence, lorsqu'il nous est indifférent. — Loin de censurer les hommes avec tant de rigueur, souvenons-nous qu'ils ne sont que faiblesse; qu'ils sont destinés à rester un moment sur la terre, et pour toujours dans son sein. — Que les hommes ne se glorifient point d'une perfection à laquelle ils ne sauraient atteindre. — Sans les dieux, on ne peut parvenir à la vertu, et la vertu est toujours bien imparfaite chez les hommes. — Le temps vole, mille siècles, par rapport à l'éternité, ne sont qu'un point ou même qu'une très petite partie d'un point imperceptible.

« Faibles mortels, ne cherchez pas à soulever le voile qui vous cache l'avenir; vos regards ne sont pas assez pénétrants pour découvrir le terme de la vie : en un instant, tout ce que vous voyez peut disparaître, comme la mouche agile qui s'enfuit. — Ce qui nous arrive contre notre attente n'est pas un mal; bientôt avec la même rapidité le temps nous en délivrera. — Si l'on voulait m'en croire, nous n'aimerions point ces biens fragiles qui causent nos maux; nous n'attacherions pas notre ame à tous ces objets de douleur; nous ne serions pas nos propres bourreaux. » (*V. d'A.*, VI, 386.)

Un jour, dans un repas, Pausanias, roi de Lacédémone, pria Simonide de confirmer, par quelques traits lumineux, la haute opinion que l'on avait de sa philosophie. Simonide qui, pénétrant les secrets ambitieux de ce prince, en avait prévu le terme fatal, lui dit : « Souvenez-vous que vous êtes homme. » Le monarque ne vit d'abord dans cette réponse qu'une maxime frivole ou commune; mais, dans les disgrâces qu'il éprouva bientôt, il découvrit une vérité nouvelle, et la plus importante de celles que les rois ignorent.

Cicéron nous apprend que Simonide avait beaucoup d'ascendant sur l'esprit d'Hiéron, roi de Syracuse, et qu'il s'en servait pour le porter à la vertu.

La réponse que Simonide fit à ce prince, qui désirait qu'on lui donnât la définition de Dieu, est fort célèbre. Le poète demanda un jour pour examiner la question qu'on lui proposait. Le lendemain il en demanda deux, et continua de la sorte à mesure qu'on le sommait de répondre. Surpris de cette conduite, le roi voulut en savoir la cause : « J'en use ainsi, répondit Simonide, parceque plus j'examine cette matière, plus elle me paraît obscure. » Réponse bien sage, si elle venait d'une grande idée de la majesté divine que nulle intelligence ne peut comprendre et nulle langue expliquer. (*Cic. de Nat. Deor.*)

XÉNOPHANE, de Colophon. Voyant les Égyptiens faire des lamentations pendant leurs fêtes funèbres, « Si les objets de votre culte, leur dit ce philosophe, sont des dieux, ne pleurez pas; s'ils sont des hommes, ne leur offrez point de sacrifices. »

Sa réponse à un homme avec qui il avait refusé de jouer aux dés est digne d'un philosophe; cet homme l'appela poltron : « Oui, répondit Xénophane, je le suis extrêmement pour les actions honteuses. » (*Bayle.*)

Les actes de bienfaisance, disait Xénophane, sont des trophées que les hommes érigent dans les cœurs de leurs semblables.

THÉOGNIS, de Mégare. « Il n'est point permis aux mortels, disait ce poète, de combattre contre les dieux, ni de leur demander raison de leurs décrets. — Point de projets sans danger. Dieu seul peut nous détourner de

l'erreur, et couronner de succès nos bons et même nos meilleurs desseins.

« Quelque projet qui se présente à votre esprit, consultez-vous deux ou trois fois; quand on agit avec précipitation on ne peut éviter le reproche.

« Se tenir toujours éloigné de la société des méchants; rechercher constamment celle des gens de bien, c'est avoir beaucoup appris. — Avec les bons on apprendra à chérir la vertu; auprès des méchants on sentira dans le cœur s'affaiblir la haine du vice, et l'on perdra jusqu'à la raison qui éclaire. — D'un homme de bien il n'est que trop facile de faire un méchant; mais d'un méchant qui peut faire un homme de bien?

« Je n'aime pas la femme que je rencontre partout; je n'aime pas l'homme qui néglige son champ et veut cultiver celui de son voisin.

« Avant de donner des éloges à quelqu'un, apprenez à le bien connaître; étudiez ses mœurs, son caractère, ses inclinations.

« L'orgueilleux se vante, s'élève, et veut en imposer : sait-il comment la journée finira pour lui?

« On ne peut laisser à ses enfants d'héritage plus précieux que cette pudeur qui accompagne la vertu.

« On veut toujours avoir plus de bien qu'on n'en possède; cependant la disette a perdu bien moins de monde que la satiété.

« Ne fondez pas votre gloire sur les richesses et la puissance : ces avantages ne vous appartiendraient pas, et seraient toujours du ressort de la fortune. — Préférez la pauvreté dans le sein de la justice, à l'abondance produite par l'iniquité.

« Souvent ceux qui ont des richesses manquent de lumières; ceux qui voient et qui désirent le bien sont opprimés par la pauvreté; tous éprouvent de grands obstacles : les uns sont arrêtés par la misère, les autres par l'ignorance.

« Si l'on vous demande comment je vis, répondez que je me soutiens avec peine; mais enfin que je me soutiens : que je suis trop pauvre pour secourir un grand nombre de malheureux; mais que je ne repousse pas l'ami qui se réfugie dans mon sein.

« O mes amis, enrichissez-vous s'il est possible, mais sans vous rendre injustes : soyez habiles, mais sans devenir coupables.

« Il est des circonstances fâcheuses et critiques où l'ami vertueux et fidèle est le plus précieux des trésors. — Vous trouverez peu de ces amis à toute épreuve, qui, dans l'adversité, osent vous reconnaître; qui, n'ayant qu'une âme avec vous, partagent avec un courage égal vos revers et vos succès.

« Tu trompes l'ami que tu as séduit par les dehors de l'hospitalité; tu repousses le malheureux qui t'implore; les dieux le savent.... Un cœur double est plus dangereux pour un ami que pour un ennemi. — Cet homme parle d'une manière et pense d'une autre; il ne cesse de te louer en ta présence; et lorsque tu t'éloignes, il affecte peu d'estime pour toi. — Il peut être un agréable convive, mais c'est un très méchant ami. Quels avantages attends-tu de sa fausse tendresse? Ce n'est pas lui qui te consolera dans l'adversité. Il réunirait tous les biens de la fortune sans penser à t'en faire part.

« Cultive la sagesse, le vice a quelquefois surpris le cœur de celui qui se croyait le plus à l'abri de ses atteintes. — Les uns diront du mal de toi; les autres en diront du bien. Le sage doit s'attendre aussi à la satire. — Le plus heureux des mortels est celui dont on s'occupe le moins.

« Ne me parle plus que de l'aimable sagesse; qu'elle seule m'occupe tout entier : alors je serai sensible aux doux sons de la lyre; alors la danse légère, les vers harmonieux, porteront les plaisirs dans mon âme : alors, content de moi-même, je goûterai l'entretien des hommes vertueux, et je connaîtrai le bonheur, sans offenser l'étranger ni mes concitoyens.

Les humains ne peuvent se soustraire à la mort : la vieillesse vient saisir leurs têtes de ses mains pesantes : elle leur reproche le temps vainement écoulé.

« Jeune et brillant encore des fleurs du bel âge, ne crois pas que les dieux te permettent de parcourir deux fois la carrière de la jeunesse. Profite bien de tes avantages; livre ton âme à la vertu. » (*S. L.*, III, 199.)

CLÉOBULINE, ou ÉMÉTIS. Célèbre par sa beauté et son esprit, Cléobuline partageait avec Cléobule son père le fardeau des affaires publiques, et pour se délasser composait des énigmes ingénieuses. (*B. U.*)

HIPPARQUE, FILS DE PISISTRATE. Anacréon, Simonide, et plusieurs autres savants, furent attirés à la cour de ce prince. Tandis que ceux-ci, par leurs exemples ou par leurs discours, inspiraient dans Athènes le goût de la vertu et des sciences, Hipparque faisait graver les plus beaux préceptes de la morale sur autant de colonnes élevées par ses ordres, dans les bourgs de l'Attique, ainsi que dans les carrefours et les principales rues d'Athènes. Ici on lisait : « Prenez toujours la justice pour guide; » là : « Ne violez jamais les droits de l'amitié. » (*Platon.*)

C'est à ces maximes qu'Aristote attribuait le langage sententieux des habitants de l'Attique.

BACCHYLIDE, DE CÉOS.

Pensées de ce poète lyrique.

L'amour de l'or, en combattant une vertu trop faible, ne remporte que trop souvent la victoire.

La pierre de Lydie (pierre de touche) décèle l'or véritable; la sagesse et la vérité toute-puissante découvrent de même la vertu qui n'est point mensongère; celle-ci renferme en elle un bonheur pur et inaltérable.

Les richesses se trouvent souvent dans des mains bien indignes de les posséder. (*Ath.*)

Écoutons, dit Clément d'Alexandrie, le poète Bacchylide qui nous peint d'une manière si noble l'éternel Créateur. « Les maladies humiliantes, sous lesquelles nous gémissons, n'atteignent point sa nature divine. Par son amour persévérant et nécessaire pour le bien, il ne saurait tomber, comme de faibles mortels, dans la moindre faute. Ce grand conservateur du monde, dont la sagesse est si fort au-dessus des conceptions humaines, n'accorde qu'à bien peu d'entre nous l'avantage de rester constamment vertueux et d'éviter tous les malheurs, avant d'entrer dans l'ornière de la triste vieillesse. »

Ode sur la paix.

La paix, cette grande et favorable déesse, procure l'abondance et les vers harmonieux qui tombent des bouches d'or. Par elle brûlent, en l'honneur des dieux, les victimes les plus dignes de leur être offertes; par elle, les jeunes guerriers ne sont armés que de cestes; ils reprennent leurs exercices du gymnase, leurs doux flageolets, leurs amours innocentes. Ils rejettent, dans un ténébreux réduit, leurs boucliers, que bientôt les araignées recouvrent de leurs toiles; la rouille vient consumer leurs lances homicides. Les oreilles ne sont plus effrayées du bruit menaçant des clairons. Le sommeil, plus doux que le miel, n'est plus arraché de nos paupières : il renaît pour enchanter nos sens par des rêves délicieux. Partout recommencent les agréables festins, si long-temps interrompus, et les chants d'allégresse retentissent dans nos cités.

Ode sur le véritable courage.

Il n'est dans ce monde qu'une route qui conduise vers un but heureux; c'est de maintenir son âme contre l'excès de la douleur, et de ne jamais se laisser abattre par les infortunes dont la vie est assiégée. Quand vous ne savez prendre ce parti généreux, et que mille pensées déchirantes vous renversent; quand, nuit et jour, votre cœur reçoit toutes les inquiétudes de

l'avenir; au milieu de vos vains efforts vous n'êtes plus qu'un lâche, qu'un homme perdu.

Ode sur le bonheur.

Heureux celui auquel le ciel accorde une portion de bien suffisante pour couler doucement ses jours! ils ne sont pas encore entièrement sereins, et souvent bien des nuages viennent en troubler la pureté : le bonheur parfait n'est pas donné à notre faible nature. (*S. L.*, VII, 51.)

PHÉRÉCIDE, NÉ VERS L'AN 600. Ce célèbre philosophe grec ouvrit une école à Samos, et donna à Pythagore les premières leçons de philosophie. Phérécide admettait, comme tous les anciens sages, un Dieu unique, créateur et conservateur de l'univers. De tous les philosophes dont il nous reste des écrits, dit Cicéron, c'est le premier qui ait enseigné l'immortalité de l'âme. (*Tusc.*, I, 16.)

Pythagore consacra un monument à la gloire de son maître.

ANACRÉON, DE TÉOS. « Voyez, disait ce poète lyrique en parlant des ouvrages d'Homère, voyez la terre tremblante au moindre mouvement des sourcils de Jupiter; remarquez la punition des géants, la récompense des héros; quelles images pourraient faire mieux comprendre qu'il existe un être souverain, créateur du monde, rémunérateur des vertus et vengeur des crimes! »

Plusieurs talents avaient été adressés à Anacréon par Polycrate, tyran de Samos. Cette somme empêcha pendant deux nuits le poète de dormir. Il la renvoya à son bienfaiteur, en lui faisant dire que, quelque considérable qu'elle fût, elle ne valait pas la peine d'être conservée.

PYTHAGORE, PHILOSOPHE DE L'ILE DE SAMOS. Doué de tous les avantages extérieurs, d'une éloquence naturelle, surtout d'une passion ardente pour la vérité et d'un profond enthousiasme pour la vertu, Pythagore devint le chef de la secte Italique. Il fut le premier qui, par modestie, refusa le titre de sage.

Il recommandait à ses disciples de garder toujours un extérieur modeste et composé, sans jamais se laisser transporter par des mouvements de joie ni de tristesse.

Il les exhortait à passer tous les jours quelque temps en particulier, pour que chacun se dit à lui-même : « A quoi as-tu employé la journée? Où as-tu été? Qu'as-tu fait à propos ou à contre-temps? »

Il voulait qu'on s'abstînt de faire des demandes pour soi, parce que chacun ignore les choses qui lui conviennent.

Quand il était en colère, il ne châtiait personne, pas même un esclave.

Il se mettait à jouer de la lyre lorsqu'il voulait rétablir le calme dans son âme.

Ce philosophe ne fit jamais servir la religion à flatter les vices des puissants. Appelé par Phalaris pour purifier les cérémonies religieuses d'Agrigente : « Commence, lui dit-il, par purifier ton cœur. »

Après la bataille que les Locriens, au nombre de quinze mille, remportèrent sur les Crotoniates, dont le nombre s'élevait à cent mille, Pythagore, prié par ces derniers de les sauver, leur parla en ces termes : « Les malheurs viennent des dieux, qui veulent quelquefois, par ce moyen, éprouver les hommes et les cités; le désespoir vient toujours de nos mauvais conseils. Vous êtes désespérés aujourd'hui parceque vous avez perdu une bataille; il n'y a pas dix jours que vous étiez fiers de celle que vous aviez gagnée. Si vous étiez sages, vous verriez que vous n'avez pas maintenant plus de raison de désespérer que vous n'en aviez alors pour vous enorgueillir. Quand vous étiez vainqueurs, il ne vous vint jamais dans la pensée que la fortune, toujours inconstante, devait changer un jour. Personne ne vous enseigna à prévenir ou réparer les coups que la fortune pouvait vous porter: quelle reconnaissance n'auriez-vous point pour un homme qui vous aurait appris à éviter les malheurs dont vous êtes accablés aujourd'hui, et qui vous aurait indiqué la manière de conserver vos biens, sans laquelle il est inutile de les acquérir! Eh bien, Crotoniates, ce qu'on vous a laissé ignorer jusqu'à présent, ce que peut-être, dans des temps plus heureux, vous n'auriez pas voulu écouter, je vais vous le dire.

« Tout votre mal est dans vous-mêmes. Vous avez gagné des batailles, et c'est par hasard : vous avez été battus, et c'est par nécessité. Où sont, parmi vous, les vertus et la discipline militaire, l'habitude des travaux, le courage, l'amour de la patrie, qui seuls peuvent vous faire mépriser la mort? Où est la sagesse que l'on devrait trouver toujours dans les assemblées publiques, et qui, dans la prospérité, ne permettant pas d'être présomptueux, sauve des dangers dans l'adversité? Voilà les biens que vous devez chercher à vous procurer : ce n'est que lorsque vous les aurez acquis, que vous pourrez compter sur la victoire.

« Je vois parmi vous beaucoup de jeunes gens; c'est à eux que je m'adresse. Vous êtes l'espoir de la patrie : en naissant, vous avez stipulé avec elle de lui donner tout ce qu'elle exigerait : savez-vous ce que la patrie réclame de votre âge? respect aux vieillards, et surtout aux auteurs de vos jours. L'homme doit se rendre capable de commander; et comment pourrez-vous commander si vous n'apprenez à obéir à ceux qui ont reçu de la nature le premier de tous les empires sur nous, comme pour nous accoutumer, par la plus douce des autorités, à la plus nécessaire, à la plus difficile des vertus? Soyez tempérants, et vous serez justes; tempérants dans le plaisir, et vous saurez ne rien envier à personne; tempérants dans la colère, et vos ennemis deviendront vos amis. La tempérance est la source de toutes les vertus, et la vertu est de tous les âges. Elle vous inspirera l'amour du travail, et l'amour du travail vous donnera le courage nécessaire pour mépriser tous les dangers, parce que nous ne haïssons en eux que la peine qu'il y a pour les surmonter : les jeunes gens sont chers aux dieux.

« Et vous, magistrats, dit-il en portant ses regards vers les sénateurs, rappelez-vous que la patrie est un dépôt : administrateurs, conduisez-vous ainsi que vous vous conduiriez dans votre propre famille : juges, agissez de manière que tout le monde ajoute foi à vos paroles. Mais vous êtes encore plus qu'administrateurs et juges, vous êtes pères; c'est à vous qu'est confiée l'éducation publique : protégez dans votre ville l'étude et l'amour des sciences et de la sagesse; élevez un temple aux Muses, elles sont des divinités bienfaisantes; elles inspirent des conseils forts et bien réfléchis; mais surtout donnez vous-mêmes, dans vos actions, l'exemple de ces vertus que vous commandez par vos lois. Soyez bons citoyens, et, par une folle ambition, ne déchirez point la patrie; quand vous l'aurez détruite, n'aurez-vous point perdu tout le fruit de vos débats? Soyez bons époux, et vous serez aussi bons pères; aimez vos femmes; ne les avez-vous pas conduites dans vos maisons en présence des dieux? aimez-les, parce qu'elles sont mères de vos enfants; considérez-les comme des amies et non comme des esclaves. Les soins qu'elles donneront aux intérêts particuliers de votre famille vous laisseront le temps nécessaire pour les affaires publiques. »

Se tournant ensuite vers les femmes, il leur dit : « Vous habitez vis-à-vis l'île d'Ithaque; j'ai rappelé à vos maris les devoirs d'Ulysse, je vous rappellerai ceux de Pénélope. Aimez, comme elle, vos maris; c'est l'unique attachement dont l'excès ne peut jamais être un mal. Vous êtes dans chaque cité les ministres principaux de la religion; les divinités aiment à prendre vos noms et à s'en décorer, honneur qu'elles n'accordent point aux hommes. Vos devoirs de mères et de nourrices ne donnent-ils pas le nom à Cérès et à Mercure? Voyez donc com-

bien ces devoirs sont sublimes, et craignez de les dégrader par votre conduite. La patrie est en deuil, et je vous vois ici parées d'or et de pierres précieuses, comme si les maux et les besoins de la patrie n'étaient point vos propres maux et vos propres besoins! Si les ennemis viennent égorger vos enfants et font prisonniers vos maris, toutes ces richesses rendront-elles la liberté aux uns, et la vie aux autres? L'ennemi vainqueur, ayant brisé les portes de la ville, entrera et vous dépouillera entièrement : vos richesses serviront à orner les femmes de vos ennemis, et vous deviendrez leurs esclaves. Ne vaut-il pas mieux offrir maintenant ces richesses superflues aux dieux, à votre patrie, à vos familles, à vous-mêmes? Je sais que vous fûtes traitées par vos maris avec trop peu d'égards; que très souvent ils vous donnaient de nouvelles rivales; je sais que méprisées par vos propres enfants, qui étaient corrompus par l'exemple de leurs pères, vous ne pensiez qu'à thésauriser, unique occupation des esclaves et des courtisanes; mais j'ai imposé à vos maris le devoir de vous aimer, et à vos enfants, celui de vous respecter et de vous honorer : ne voulez-vous pas vous rendre dignes de leur amour et de leur respect? la patrie serait-elle un vain nom pour vous?.... Je vous parle avec cette franchise, parce que je ne doute point...» Aussitôt, de tous côtés, on entendit parmi les femmes : « Le raisonnement de cet homme est bon; » et, les larmes aux yeux, elles se portèrent vers le temple de Junon, où elles déposèrent toutes leurs parures en offrande à la déesse et à la patrie.

Les hommes ayant presque honte que des femmes faibles et légères les eussent surpassés dans l'amour de la vertu, jurèrent de changer leur manière de vivre. Ainsi toute la ville, qui auparavant méritait de si justes reproches, devint meilleure et plus chère aux dieux.

Pensées détachées.

Il faut avoir un soin tout particulier d'honorer les dieux et de leur rendre le culte qui leur est dû.

Mieux vaut se priver d'un ami par trop de franchise, que de s'avilir à le tromper pour lui plaire.

La vie est un passage; le monde est une salle de spectacle; on entre, on regarde, on sort.

Tout est perdu quand les méchants servent d'exemple, et les bons de risée.

Qui parle, sème; qui écoute, recueille.

N'entretenez pas de votre bonheur un homme plus malheureux que vous.

Dans le doute, abstiens-toi. (*Mor. des Anc.*)

THÉANO, DE CRÈTE, FEMME DE PYTHAGORE.

Lettre de cette poètesse lyrique et philosophe à Eubule.

J'apprends que vous élevez vos enfants avec trop de délicatesse. Le devoir d'une mère n'est pas de préparer ses enfants à la volupté; il consiste à les former à la tempérance. En voulant remplir auprès des vôtres les fonctions d'une tendre mère, craignez de jouer le rôle d'un flatteur dangereux.

Vous les entretenez dans la mollesse, et vous pensez qu'ils auront la force d'y renoncer! vous ne leur inspirez que le goût des plaisirs, et vous vous flattez qu'un jour ils leur préféreront ce qu'il y a de pénible! ah! ma chère Eubule, vous croyez les bien élever, et vous ne faites que les corrompre! N'est-ce pas précisément ce qui arrive, quand on dispose de jeunes cœurs à la volupté et de jeunes corps à la délicatesse; quand on détruit l'énergie des âmes, et qu'on rend les corps incapables de résister aux moins rudes travaux? Quoi! ce ne sera pas corrompre les enfants que d'en faire des esprits pusillanimes et des masses inactives?... Qu'ils prennent l'habitude de braver les peines et les dangers : un jour ils connaîtront les fatigues, un jour ils sentiront la douleur; si vous voulez qu'ils n'en deviennent point les esclaves, préparez-les à n'en être point vaincus. A leur âge rien n'est indifférent. Ne leur permettez pas de tout dire; ne les abandonnez pas à tous leurs goûts.....

J'ai peine à croire ce que j'entends : on assure que vous frémissez quand vos enfants pleurent; que votre principale étude est de les faire rire; que vous avez la faiblesse de rire vous-même quand ils vous insultent, vous leur mère, et quand ils battent leur nourrice! J'apprends aussi que vous êtes tout occupée à leur procurer de la fraîcheur en été, de la chaleur en hiver. Leurs caprices peuvent-ils être flattés, vous voilà toute prête à les satisfaire, à les prévenir. Ce n'est pas ainsi que les enfants des pauvres sont élevés; on ne les nourrit pas si délicatement; ils n'en croissent que mieux; ils n'en sont que mieux constitués.... Voulez-vous élever une race de Sardanapales, et détruire dans sa naissance la mâle vigueur de votre postérité?.... Dites-moi donc, ma chère Eubule, que prétendez-vous faire d'un enfant qui se met à pleurer si l'on tarde un instant à lui donner à manger, qui refuse de se nourrir si on ne lui présente pas les mets les plus friands, qui tombe dans la langueur dès qu'il a chaud, qui grelotte au moindre froid, qui se fâche si on le reprend, qui s'emporte dès qu'on manque à deviner ses fantaisies, qui s'abandonne à la mollesse, et ne contracte que des habitudes efféminées?

Soyez sûre qu'une éducation voluptueuse ne produira jamais qu'un esclave. Si de vos enfants vous voulez faire des hommes, éloignez-en la délicatesse; que leur éducation soit austère; qu'ils supportent le froid et le chaud, la soif et la faim; qu'ils aient des égards, de la complaisance pour leurs égaux, du respect pour leurs supérieurs; c'est ainsi que vous leur inspirerez la pureté des mœurs et la véritable noblesse des sentiments.

Autre lettre de Théano à Nicostrate.

On ne m'a pas dissimulé, ma chère Nicostrate, l'égarement de votre mari. Le voilà donc infatué d'une courtisane : qu'ils sont à plaindre les hommes attaqués de ce mal! ces femmes-là ont un art tout particulier pour les prendre dans leurs filets, pour les y retenir, pour leur faire tourner la tête : mais la vôtre n'est pas en meilleur état; vous êtes jalouse, vous vous laissez dévorer par le chagrin, vous n'êtes occupée que de projets de vengeance. Songez-y bien, ma chère Nicostrate, vous prenez un mauvais parti. Une femme vertueuse ne voudra point être la gardienne de son époux; elle se contentera d'en être la compagne; et une compagne fidèle doit supporter même la démence du compagnon de son sort.

Surtout n'allez pas aggraver un mal par d'autres maux, ni une folie par une folie plus grande. Le feu qu'on ne souffle pas s'éteint de lui-même. Il en est ainsi des passions. Voulez-vous les combattre, elles s'irritent; ne les remarquez point, elles s'apaisent.....

Connaissez bien toute votre imprudence : votre mari cherche à vous cacher l'outrage qu'il vous fait, et vous avez la maladresse de vouloir l'en convaincre! Eh! ne sentez-vous pas que vous arrachez le voile et qu'on ne se gênera plus pour vous offenser ouvertement? Fondez votre amour non sur l'empressement qu'on vous témoigne, mais sur la probité; c'est elle qui fait le charme de l'union conjugale.

A moins qu'un homme ne soit entièrement dissolu, il ne conserve pas un long attachement pour une femme méprisable. Il renonce bientôt à ses coupables erreurs qui lui coûtent toujours bien cher : votre mari ne tardera pas à sentir qu'il se nuit à lui-même, qu'il se ruine, qu'il risque sa réputation. Il a trop de jugement pour s'obstiner à sa perte. Il reconnaîtra ses torts et à quoi il s'expose; les droits de son épouse le rappelleront vers elle; alors il saura vous apprécier et vous rendre justice; il ne pourra supporter la honte de sa conduite

passée ; vous le retrouverez repentant, digne de vous et de toute votre affection.

Surtout, ma chère Nicostrate, laissez aux courtisanes un art qui leur convient exclusivement. La modestie, la fidélité, le soin de sa famille, sa tendresse pour ses enfants, ses égards pour les amis de son époux ; voilà ce que se propose une femme qui veut se rendre vraiment estimable.

Elle rougit de laisser apercevoir sa jalousie contre une courtisane ; une émulation plus noble doit seule l'animer : qu'elle ne voie de rivales que dans les femmes les plus vertueuses.... Ne conservez pas un funeste ressentiment ; montrez-vous toujours prête à la réconciliation. Songez que cette aménité de mœurs nous concilie la bienveillance même de nos ennemis ; elle seule nous honore ; seule elle nous rend plus fortes que nos époux, et nous donne sur eux un ascendant invincible. Choisissez des deux partis : ou forcez votre époux à vous révérer, ou consentez à servir humblement votre maître.

Il vous reste un moyen de lui adresser de salutaires reproches ; et ce moyen c'est votre vertu. C'est par elle que vous le ferez rougir ; c'est par elle que vous devez le presser d'obtenir son pardon. Il vous en aimera davantage, quand il sentira combien il était injuste, combien vous méritiez plus d'égards, et combien était grande la perte qu'il risquait de faire lui-même en renonçant à votre tendresse. C'est après la maladie qu'on sent mieux le prix de la santé !...

Ne voulez-vous pas m'écouter, eh bien ! livrez-vous à toute l'impétuosité de votre jalousie. L'esprit de votre mari est malade, montrez que le vôtre n'est pas plus sain. Il risque sa réputation, perdez la vôtre ; il néglige sa fortune, aidez à la renverser ; punissez-vous, en croyant le punir, ou bien abandonnez-le, faites divorce, jetez-vous dans les bras d'un autre époux, qui vous sera de même infidèle, et que vous abandonnerez de même. Non, ma chère Nicostrate, ne vous livrez pas à ces excès ; dissimulez les peines de votre cœur, souffrez-les avec patience ; c'est le moyen de les voir plus tôt finir. (*Mor. des Anc.*)

MÉLISSE, PYTHAGORICIENNE. La lettre suivante fut adressée par Mélisse à Cléarète.

On voit que la nature elle-même a placé dans votre cœur le goût de la vertu. Dans l'âge où les personnes de votre sexe ne sont occupées que du soin de leur parure, vous êtes assez indifférente sur la vôtre ; vous réclamez des conseils d'un ordre plus élevé ; c'est nous faire connaître, dès son aurore, que votre vie sera consacrée tout entière à la sagesse.

Une femme honnête et sage doit toujours, dans sa parure, consulter la modestie, négliger la magnificence. Elle recherche dans ses vêtements la plus grande propreté, la décence la plus sévère ; elle rejette tous les ornements superflus, inventés par le luxe, désavoués par la nature.

En apportant sa sagesse et sa soumission à son époux, elle lui apporte la dot la plus précieuse ; car les richesses et les belles qualités de l'âme sont préférables à des charmes qui seront bientôt flétris, et aux présents trompeurs et passagers de la fortune. Une maladie efface la beauté des traits ; la beauté de l'âme dure autant que la vie.

MYA. Vous allez, disait cette femme Pythagoricienne dans une de ses lettres à Phillis, vous allez devenir mère ; la faiblesse de votre constitution vous impose le devoir de choisir une nourrice : qu'elle ait assez d'empire sur elle-même pour vivre constamment dans la plus grande retenue ; qu'elle soit propre et modeste ; qu'elle ne soit portée ni au vin ni à trop dormir ; que son lait soit pur et nourrissant. Du choix qui va être fait dépend la vie entière d'un enfant chéri.

Tous les instants d'une bonne nourrice doivent être partagés entre ses devoirs. Elle doit consulter la prudence, et non sa fantaisie ou son caprice, pour présenter le sein au nourrisson ; c'est ainsi qu'elle en fortifiera la santé. Il n'est pas moins nécessaire que, pour reposer, elle attende que l'enfant lui-même ait besoin de sommeil.

Prenez garde qu'elle ne soit d'une humeur colérique ; je n'apprendrais pas non plus sans déplaisir qu'elle fût bègue ; tâchez même qu'elle soit née non loin d'Athènes, de peur que, par imitation, votre enfant ne contracte un accent vicieux. Surtout qu'elle soit prudente dans le choix de ses aliments, et qu'elle ne prenne même de nourriture saine qu'avec une juste réserve....

Il est bon de laisser dormir les enfants après qu'ils se sont bien nourris de lait ; ce repos agréable, et qu'exige leur faiblesse, rend leur digestion plus facile. S'il faut absolument leur donner quelque autre nourriture, n'oubliez pas qu'elle doit être simple et légère. Je crois que le vin est une boisson trop forte pour eux ; si vous ne le leur refusez pas entièrement, qu'il y ait au moins assez d'eau pour approcher de la douceur du lait.

Je ne conseillerais pas de les baigner tous les jours. Il suffit qu'ils prennent le bain de temps en temps ; et il est essentiel d'en bien ménager la température. N'étudiez pas avec moins d'attention celle de l'air que respirera votre enfant ; qu'il n'éprouve ni une trop grande chaleur, ni un froid rigoureux. Sa chambre ne doit être ni trop close, ni trop exposée au vent ; l'eau qu'il boira, ni trop légère ni trop pesante. Ne lui donnez pas des langes trop rudes ; qu'ils puissent le bien envelopper, mais sans l'incommoder. La nature doit être votre règle et votre guide ; elle demande que ses besoins soient satisfaits ; elle ne veut rien de superflu.

J'ai cru devoir me hâter de vous donner ces conseils sur les premiers soins que votre enfant réclame ; j'espère vous faire part bientôt de mes avis sur son éducation. (*Mor. des Anc.*)

CAMBYSE. Ce roi des Perses avait mis auprès de Cyrus son fils, pour le former dans l'art militaire, un maître sans doute des plus instruits et des plus estimés. Le jeune prince prétendait avoir appris tout ce qui est nécessaire pour bien commander les troupes. « Votre maître, lui dit Cambyse, vous a-t-il donné quelques leçons d'économie, c'est-à-dire sur la manière dont il faut pourvoir aux besoins d'une armée, préparer des vivres, prévenir les maladies, songer à la santé des soldats, fortifier leurs corps par de fréquents exercices, exciter parmi eux de l'émulation ; savoir se faire obéir, se faire estimer, se faire aimer des troupes ? » Sur chacun de ces points, et sur beaucoup d'autres que le roi parcourut, Cyrus répondit qu'on ne lui en avait jamais dit un mot, que tout cela était nouveau pour lui. « Et que vous a-t-il donc montré ? — A faire des armes, reprit le jeune prince, à monter à cheval, à tirer de l'arc, lancer un javelot, dessiner un camp, tracer un plan de fortification, ranger des troupes en bataille, en faire la revue, les voir marcher, défiler, camper. » Le roi se mit à rire, et fit entendre à son fils, qu'on ne lui avait rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon officier et pour un habile général. Dans une seule conversation, qui mériterait certainement d'être étudiée par les jeunes gens destinés à la guerre, il lui en apprit bien plus que n'avait fait pendant long-temps ce maître si renommé.

Le même monarque avait représenté au jeune Cyrus qu'on ne devait former aucune entreprise, soit grande soit petite, sans consulter les dieux. Il lui avait également fait entendre que la prudence et les vues des hommes sont fort bornées ; qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, et que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage devient la cause de leur ruine ; mais que les dieux, étant éternels, savent tout, connaissent l'avenir comme le passé, et inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il convient d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à personne, et qu'ils n'accordent

qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Dans une des instructions particulières sur les devoirs de général, Cambyse n'avait pas négligé de faire comprendre à Cyrus que ce n'est pas tant par le sage emploi des récompenses et des punitions qu'on rend les soldats dociles et soumis, qu'en parvenant à les convaincre qu'on sait mieux qu'eux, ce qui peut leur être utile; car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. « Et comment, demanda Cyrus, peut-on paraître plus prudent et plus habile que les autres? — Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement; et, pour le devenir, on doit se bien appliquer à sa profession, en étudier soigneusement toutes les règles, consulter avec attention les plus habiles maitres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, et surtout implorer le secours des dieux, qui, seuls, donnent la prudence et le succès. (*Tr. des Et.*)

CYRUS, roi des Mèdes. Astyage désirait faire perdre à son petit-fils, qu'il avait appelé à sa cour, l'envie de retourner en Perse: il lui fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. Cyrus regardait avec assez d'indifférence tout ce fastueux appareil. Comme Astyage en témoignait sa surprise: « Les Perses, dit Cyrus, au lieu de tant de détours pour apaiser la faim, arrivent à leur but par un chemin bien plus court; un peu de pain et de cresson les y conduit. » Alors, ayant reçu de son grand-père la permission de disposer à son gré de tous les mets qu'on avait servis, Cyrus en fit la distribution aux officiers du roi qui se trouvaient présent: sil en donna à celui-ci, parce qu'il lui apprenait à monter à cheval; à celui-là, parce qu'il servait bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenait grand soin de sa mère.

Ce prince ne se bornait pas à traiter avec douceur les personnes dont il était entouré; il en usait de même à l'égard des officiers et des soldats de l'armée. Il répandait avec largesse des récompenses sur chacun, suivant son mérite et sa condition. C'est par cette grandeur d'âme et ce penchant à faire du bien qu'il crut qu'un général devait se distinguer, et non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits et des équipages, et encore moins par la hauteur et la fierté.

Il se fit beaucoup aimer et estimer tout le temps qu'il resta en Médie, à la cour de son grand-père: il était doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes seigneurs avaient quelque grâce à demander, c'était lui qui la sollicitait pour eux. Quand il y avait contre eux quelque sujet de plainte, il se rendait leur médiateur auprès du roi. Leurs affaires devenaient les siennes, et il s'y prenait toujours si bien, qu'il obtenait tout ce qu'il voulait.

Dans une occasion, Cyrus venait de servir à boire à Astiage; celui-ci lui témoigna beaucoup d'amitié: « Je suis très-content, mon fils, lui dit-il; aucun échanson ne saurait mieux s'acquitter de son emploi. Vous avez cependant oublié une formalité importante, celle de faire l'essai. — Ce n'est point par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé de la sorte, mais parce que j'ai craint que cette liqueur ne fût du poison. — Du poison! et pourquoi? — Sans doute, répliqua Cyrus; il n'y a pas longtemps que, dans un repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre cour, je m'aperçus qu'après qu'on eût bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives; on criait, on chantait, on parlait dans la plus grande confusion: vous paraissiez avoir oublié, vous, que vous étiez roi; eux, qu'ils étaient vos sujets; enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. — Comment! dit Astyage, n'en arrive-t-il pas autant à votre père? Jamais, reprit Cyrus; quand il a bu, il cesse d'avoir soif; voilà tout.

Rappelé par Cambyse pour achever de se former dans les exercices des

Perses, Cyrus partit aussitôt pour ne donner aucun sujet de plainte ni à son père ni à sa patrie. Ce fut alors qu'on vit combien il était aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, les enfants de son âge, les jeunes gens, les vieillards; Astyage même le conduisit à cheval assez loin: quand il fallut se séparer il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Cyrus repassa en Perse où il demeura encore une année au nombre des enfants. Ses compagnons, après le séjour qu'il avait fait dans une cour aussi voluptueuse et remplie de faste que l'était celle des Mèdes, s'attendaient à voir un grand changement dans ses mœurs. Quand ils virent qu'il se contentait de leur table ordinaire, et que nul n'était ni plus sobre ni plus retenu que lui, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Pendant que Cyrus faisait la revue de son armée qui marchait au secours de Cyaxare fils d'Astyage, le nouveau roi des Mèdes le fit avertir qu'il lui était arrivé des ambassadeurs du roi des Indes, et qu'il le priait de venir le trouver promptement. « Je vous apporte, dit le courrier, un vêtement des plus riches; car le roi souhaite que vous paraissiez superbement vêtu devant les Indiens. » Cyrus part sur-le-champ avec ses troupes, va trouver le roi, sans autre habit que celui qu'il portait, et qui était fort simple, à la manière des Perses. Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent. « Si j'avais mis un habit de pourpre, dit Cyrus, si je m'étais paré de bracelets et de chaînes d'or, et que je fusse arrivé plus tard, vous aurais-je fait plus d'honneur que je ne vous en fais par la sueur de mon visage, et en montrant à tout le monde avec quelle promptitude et quelle diligence on exécute vos ordres?»

Crésus lui représentait qu'à force de donner, il finirait par s'appauvrir, tandis qu'il pouvait amasser de grands trésors. « Et à combien, pensez-vous, reprit Cyrus, que ces trésors pourraient s'élever? Crésus fixa une somme immense. Cyrus fit écrire aux seigneurs de sa cour qu'il avait besoin d'argent. En un moment on lui envoya de toutes parts beaucoup plus que la somme marquée par Crésus. « Voilà mes trésors, dit le généreux prince; le cœur et l'affection de mes sujets sont les coffres où je garde mes richesses. »

Au nombre des prisonniers qui furent faits sur les Assyriens par les Mèdes et les Perses, il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, et que l'on réserva pour Cyrus; elle se nommait Panthée, et était femme d'Abradate, roi de Fusiane. Sur le récit qu'on fit d'une captive si belle, Cyrus refusa de la voir, dans la crainte, dit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudrait, et ne le détournât des grands desseins qu'il avait formés. (*Tr. des Étud.*, III, 217.)

GOBRYAS, beau-père de Darius. Résolu d'affranchir ses compatriotes de l'infâme et cruelle tyrannie des mages, ce seigneur persan en tenait un dans un lieu fort obscur; un des compagnons de sa généreuse entreprise, craignant de se méprendre, n'osait frapper: « Frappe hardiment, lui dit Gobryas, sans prendre garde à moi, et perce-nous tous deux, s'il le faut, pourvu que celui-ci périsse à l'instant. »

Gobryas suivit Darius dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé au monarque persan un oiseau, un rat, une grenouille, et cinq flèches, Gobryas conjectura que ce présent signifiait: *O Perses, si vous ne vous enlevez comme les oiseaux, ou si vous ne vous jetez dans les marais comme les grenouilles, ou si vous ne vous cachez sous terre comme des rats, vous serez percés de flèches.* (*D. H.*)

CURTIUS (Marcus). Un gouffre large et profond s'était formé tout d'un coup au milieu de la place publique, à l'endroit même auquel Métius Curtius, contemporain de Romulus, avait donné son nom. Les aruspices consultés déclarèrent qu'il ne pourrait être comblé qu'avec ce que

le peuple romain avait de plus précieux. Le jeune Curtius, aussi noble par ses sentiments que par sa naissance, croyant que la plus grande richesse de Rome consistait dans les armes et le courage, s'arme de toutes pièces, monte sur son cheval de bataille, et, lui faisant déployer toute son ardeur, se précipite avec lui dans l'abyme. Pénétrés d'admiration, tous les citoyens s'empressèrent de jeter sur la victime les mêmes offrandes que l'on était dans l'usage de présenter aux dieux.

VALÉRIUS, SURNOMMÉ PUBLICOLA (1). Après la mort de Brutus, Valérius, resté seul consul, ne tarda pas à devenir suspect aux Romains. Entre autres reproches, on lui adressait celui d'avoir fait bâtir, sur le mont Vélia, une maison qui ressemblait à une forteresse, et de laquelle on voyait tout ce qui se passait sur la place publique.

Averti par ses amis du mécontentement du peuple, il assemble un grand nombre d'ouvriers, et, dans la nuit même, fait démolir cette maison, l'objet de la jalousie de ses concitoyens; puis, en présence de l'assemblée qu'il avait convoquée, enviant le sort de son collègue, mort dans tout l'éclat de ses vertus civiques, tandis que lui, en butte aux accusations de la haine, se voit confondu avec les tyrans et les traîtres : « Eh quoi! dit-il, n'y aurait-il jamais de vertu assez éprouvée pour être à l'abri du soupçon?..... Ma réputation parmi vous, votre confiance en moi, reposent-elles donc sur de si frêles appuis, que le lieu de ma demeure vous alarme plus que mon caractère ne vous rassure?.... Perdez la crainte que Vélia vous inspire..... Je descendrai du sommet au pied de la montagne, afin de placer au-dessus de ma tête des surveillants d'un citoyen aussi suspect; qu'ils habitent Vélia, ceux à qui la liberté peut être confiée plus sûrement qu'à Valérius. »

(1) Ce fut à lui que l'esclave Vindicius découvrit la conspiration des deux fils de Brutus, en faveur de Tarquin.

Il fit en effet transporter tous les matériaux au pied de la montagne; et le peuple ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'âme de Valérius.

HÉRACLITE, D'ÉPHÈSE. Trop vivement ému par le tableau des misères humaines : « Qu'est-ce que l'homme? s'écriait ce philosophe; son savoir n'est qu'ignorance; sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité, son plaisir que douleur. » (*B. U.*)

« La vie, disait pourtant Héraclite, est un présent du ciel qu'on doit conserver avec soin, et dont on ne doit pas disposer selon son caprice. Il faut attendre que les dieux nous demandent ce qu'ils ont bien voulu nous confier.

« Il faut être plus prompt à apaiser un ressentiment qu'à éteindre un incendie.

«Les envieux sont comme les chiens qui aboient aux personnes même qu'ils ne connaissent point.

« Beaucoup de savoir ne sert souvent de rien; la véritable sagesse consiste dans cette pénétration qui sert à bien diriger l'homme dans toutes les situations et toutes les circonstances. »

Il s'éleva un jour une sédition dans la ville d'Ephèse; quelques personnes prièrent Héraclite de dire, devant tout le peuple, la manière dont il fallait empêcher et prévenir ces désordres : voulant faire entendre qu'on devait bannir de la république le luxe et les délices, et accoutumer les citoyens à se contenter du simple nécessaire, Héraclite demande un peu d'eau, y mêle quelques herbes potagères, l'avale, et se retire.

PARMÉNIDE, D'ÉLÉE. Appelé par sa naissance au gouvernement de sa patrie, ce philosophe se lassa bientôt d'avoir à lutter sans cesse contre les intrigants et les ambitieux; cependant, avant de renoncer aux fonctions publiques, il donna à ses concitoyens des réglements si sages, qu'au rapport de Plutarque, on obligea les magistrats, nouvellement élus, à jurer de ne point s'en écarter.

« Il faut, disait Parménide, que vous

sachiez distinguer la vérité, qui parle toujours sincèrement, des opinions des hommes sur lesquelles il n'y a point de fond à faire.

« Que les apparences diverses ne vous entraînent jamais à juger, sans examen, sur le faux rapport des yeux, des oreilles ou de la langue : discernez toutes choses par la raison. »

DAMO, FILLE DE PYTHAGORE. Ce fut à Damo, douée d'un esprit et d'une sagesse également remarquables, que Pythagore confia tous ses ouvrages avec défense de les publier. Dépourvue des biens de la fortune, et pouvant retirer une somme considérable des écrits dont elle était dépositaire, en fille également soumise et respectueuse, Damo préféra à cette ressource son indigence et l'exécution des dernières volontés de son père.

COCLÈS (PUBLIUS HORATIUS.) Les Romains fuyaient épouvantés devant l'armée victorieuse de Porsenna, roi des Étrusques. L'ennemi était déjà parvenu au pont qui lui donnait entrée dans Rome : cette cité touchait à son dernier moment, lorsqu'Horatius Coclès s'oppose à l'ennemi, et soutient le choc des assaillants, jusqu'à ce que le pont soit rompu derrière lui. Aussitôt que la communication n'existe plus, Horatius se jette dans le Tibre, et rejoint à la nage ses compagnons d'armes, au milieu des plus vifs applaudissements.

On érigea une statue à Horatius Coclès, et on lui accorda, aux frais de l'état, autant de terres qu'il en pourrait entourer en un jour, en traçant lui-même un sillon avec une charrue attelée d'une paire de bœufs. Tous les Romains, hommes et femmes, au nombre de plus de trois cent mille, voulurent contribuer encore à sa récompense, et chacun lui donna la valeur de ce qu'un particulier pouvait dépenser en un jour pour sa nourriture. (*Plut., Vie de Publ.*)

HERMINIUS. Il fut un de ces héros qui se joignirent à Horatius Coclès pour faire tête aux Étruriens, sur le pont de Rome, tandis qu'on le rompait derrière eux. (*D. H.*)

CLÉLIE. Donnée avec d'autres jeunes filles en ôtage à Porsenna, lorsque ce prince, pour rétablir les Tarquins sur le trône, mit le siége devant Rome, Clélie montra une force de caractère et une bonté d'âme dignes d'admiration. Le tumulte du camp lui paraissait insupportable, elle prit la fuite, et passa le Tibre à la nage malgré la foule de traits qui fondait sur elle. Porsenna, à qui elle fut renvoyée, lui fit présent d'un cheval superbement harnaché, et lui permit de s'en retourner avec celles de ses compagnes qui lui conviendraient le mieux. Clélie choisit les plus jeunes, parce qu'elle les considéra comme plus exposées à cause de leur âge. Le sénat fit ériger à cette héroïne une statue équestre dans la place publique. (*D. H.*)

SCÆVOLA (CAIUS MUCIUS.) L'action qui a rendu ce romain célèbre est sans doute moins louable que répréhensible; mais d'un si grand courage et d'un pareil dévouement, mieux dirigés sans doute, que ne pourrait-on pas attendre!

S'imaginant qu'il était glorieux de servir sa patrie, n'importe comment, Mucius pénétra, sous l'habit étrusque, dans le camp de Porsenna, roi de Clusium en Étrurie, et s'introduisit dans sa tente. Deux hommes richement vêtus s'offrent à ses regards; l'un était entouré de plus de monde; c'était le secrétaire du monarque qui distribuait la solde aux troupes. Mucius le prend pour Porsenna, et le poignarde. Il est arrêté; son supplice se prépare. Mais, inaccessible à la crainte des tourments, il brave le prince irrité, et, joignant la ruse à l'audace, il lui déclare que trois cents jeunes patriciens ont fait serment de tuer le roi des Étrusques. Apercevant ensuite un brasier tout en flammes, il y étend sa main, et, comme pour la punir d'avoir manqué le coup qu'il avait médité, il la laisse brûler sans

manifester aucun signe de douleur. Porsenna admira le courage de Mucius, et fut épouvanté de sa fausse révélation. Espérant gagner les Romains par sa clémence, au lieu de livrer le jeune téméraire au supplice, il lui accorda la vie et la liberté, le fit partir pour Rome avec des ambassadeurs, et conclut la paix. (*D. d'Halic.*, v, 4, *et Tit. Liv*, ii, 12.)

DÉMARATE, fils d'Ariston roi de Sparte et roi de Sparte lui-même. On faisait remarquer à ce monarque les mauvais procédés qu'Orontas avait pour lui : « Je n'ai pas à me plaindre de cet homme, répondit Démarate; nous ne devons appréhender que ceux qui nous flattent, et non ceux qui nous haïssent. »

Un joueur de harpe se fit entendre, il excita les plus vifs applaudissements. Le roi de Sparte crut faire assez en disant : « Cet homme ne s'acquitte pas mal d'une bagatelle. »

Chassé du trône par les intrigues de Cléomène, Démarate se retira en Asie, où Darius, fils d'Hystaspe, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demanda pourquoi il s'était laissé exiler. « C'est, répondit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois. »

VICHNOU-SARMA. Ce fameux docteur de l'Inde disait : « Les personnes de toutes conditions peuvent avoir de bonnes qualités; mais, lancées dans la mauvaise compagnie, elles deviennent vicieuses; des rivières roulent des eaux douces; une fois tombées dans la mer elles cessent d'être potables.

« N'hésite pas sur les moyens de secourir un malheureux.

« Exerce l'hospitalité envers ton ennemi s'il vient chez toi; les arbres ne refusent leur ombre à personne, pas même à l'impitoyable bûcheron. » (*Mor. des Orient.*)

PILPAY ou BIDPAI. « Le tranchant de l'acier, disait ce bramine, est moins pénétrant que la douceur; celle-ci triomphe des armes invincibles, et, contre un ennemi, fait plus que les armées.

« Le méchant est mort avant d'avoir cessé de vivre; après sa mort l'homme vertueux vit encore.

« On ne peut rendre service aux méchants, sans faire tort aux gens de bien. » (*Mor. des Orient.*)

CONFUCIUS, né a Téeou-y, dans le royaume de Lu. Philosophe, mandarin et ministre d'état, dans un âge où rien n'est plus rare que de voir ces qualités et ces fonctions réunies, Confucius se hâta d'y renoncer et de se retirer dans le royaume de Sin, pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre qu'en peu de temps on y vit jusqu'à trois mille disciples. Dans toute sa doctrine Confucius avait pour but de dissiper les ténèbres de l'esprit, de bannir les vices du cœur, et de rétablir cette intégrité si rare dans tous les siècles. Obéir à Dieu, le craindre, le servir, aimer tous ses semblables; se vaincre, soumettre ses passions à la raison, rejeter tout ce qui y est contraire, telles étaient les leçons que ce grand homme donnait et pratiquait. Juste, poli, doux, affable, gai, sévère pour lui, indulgent pour les autres, parlant peu, méditant beaucoup, modeste malgré ses talents, et s'exerçant toujours dans la pratique du bien, Confucius fut souvent recherché et applaudi; plus souvent encore il fut en butte à la persécution; plus d'une fois il fut sur le point de perdre la vie. « Mais que m'importe l'ingratitude des hommes? disait-il; elle ne m'empêchera pas de leur faire tout le bien qui dépendra de moi; si mes leçons restent infructueuses, j'aurai du moins la consolation intérieure d'avoir rempli ma tâche.

« La vertu, disait Confucius, occupe tout l'esprit du sage, et l'intérêt tout celui du méchant; elle a ses délices au milieu des souffrances. — Ce n'est pas au dehors qu'il faut la chercher; elle naît dans nous. — L'ami de la vertu doit se garder de l'amour dans la jeunesse, des querelles dans l'âge mûr, de la cupidité dans la vieillesse. — Les gens qui ont l'extérieur de la vertu, sans la porter dans leurs cœurs, ressemblent à ces coquins qui volent quand il fait nuit, et paraissent fort honnêtes gens pendant le jour. — Celui qui possède la vertu en parlera toujours assez bien pour la recommander aux autres; mais celui qui parle bien de la vertu ne la possède pas toujours. — Celui qui, le matin suit la vertu, peut mourir le soir; il ne se repentira pas d'avoir vécu; il se consolera de mourir. — Dans l'exercice de la vertu ne le cédez pas même à votre maître. — La perfection de l'amour filial est de suivre la vertu pour ne pas faire rougir son père, et de faire rejaillir sur lui quelques rayons de sa propre gloire.

« Il est utile de se réjouir de la pratique de ses devoirs, du récit des bonnes actions, de l'amitié d'un grand nombre de sages. — Ce n'est pas seulement dans quelques circonstances que le sage peut être utile; orné d'un grand nombre de qualités diverses, il est propre même aux plus grandes choses. — Le sage perfectionne, ou plutôt crée les vertus des autres; il soutient la faiblesse; il encourage la timidité; il modère ceux qui s'emportent dans la course; il presse ceux qui s'avancent avec trop de lenteur. Princes! choisissez des sages pour ministres. — Il est facile au sage de rendre service; il lui est moins aisé de plaire; l'homme sans mérite sait plaire, mais il n'est bon à rien. — Le sage se fait des amis par sa sagesse; ces amis l'aident à leur tour, et lui rendent plus facile le chemin de la perfection. — L'insensé demande aux autres la cause de ses fautes; le sage la demande à lui-même. — Le sage rougit de ses paroles, quand elles surpassent ses actions. — Que le sage agisse ou n'agisse point, c'est la convenance des choses qui le conduit.

« Avec un cœur faux et des intentions perverses, on a beau faire de belles actions, on n'est point estimable.

« O honte de ce siècle! où trouver un homme qui soit pour lui-même un censeur sévère, un témoin, un accusateur, un juge qui reconnaisse sa faute, s'appelle lui-même au tribunal de sa conscience, et se punisse?

« Se déclarer une guerre opiniâtre, combattre ses défauts nuit et jour, ne pas s'oublier soi-même pour chercher oiseusement et témérairement les défauts des autres, voilà ce que j'appelle habiter en effet avec soi, voilà ce que j'appelle vouloir se corriger.

« Que deux hommes soient avec moi, je saurai bien trouver entre eux un maître, et peut-être tous les deux me donneront-ils des leçons : l'un est-il bon et l'autre méchant, je suivrai les vertus du premier, j'observerai en silence les vices du second; je me sonderai moi-même, et si je me trouve infecté de quelqu'un de ses vices je m'en corrigerai.

« Un homme entêté est sur le bord d'un précipice, et on ne l'avertit point, parce qu'on sait qu'il reçoit impatiemment les avis. Il tombe, et on le laisse tomber, parce qu'il a voulu lui-même sa chute.

« Il ne faut point, par trop de prudence, pécher contre la prudence même.

« Point d'épée plus dangereuse que la cupidité, point de meilleur bouclier que le désintéressement. — On peut réduire en servitude le plus vaillant guerrier; on ne peut ravir au plus faible des hommes la liberté de penser. — L'émulation des hommes honnêtes est louable; celle des méchants est funeste. — La société ne demande que de la candeur et de la bonne foi; il est honteux de flatter ceux qu'on méprise ou qu'on ne peut aimer. — C'est dans la mauvaise saison qu'on s'aperçoit que les pins et les cyprès ne perdent pas leurs feuilles. — C'est au lit de mort que l'homme fait surtout entendre la voix de la vérité. — Il est difficile de bien faire! sera-t-il aisé de bien parler à la hâte et sans réflexion? — Qu'attendre d'un homme qui ne demande jamais le principe des choses? — Un prince parle à tous ses sujets par l'exemple qu'il leur donne. — Il est d'une grande âme de repousser les injures par les bienfaits. — Il est bien doux d'acquérir un ami dans la personne de son ennemi.

« Conduisez-vous toujours comme si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains. — Ne vous affligez point de ce que vous ne sauriez parvenir aux dignités publiques; gémissez plutôt de ce que vous ne possédez pas les vertus qui pourraient vous rendre digne d'y être élevé. — Rectifiez vos pensées; quand elles seront pures, vos actions le seront aussi. — Apprenez à bien vivre, vous saurez bien mourir. — Contemplez ce que les autres ont de bon, comme si vous n'étiez pas encore parvenu jusque-là : contemplez ce que les autres ont de mauvais comme si vous touchiez de l'huile bouillante. — Dans les méchants, haïssez le crime; s'ils reviennent à la vertu, recevez-les comme s'ils n'avaient jamais commis de fautes.

« Considérez sous toutes les faces, observez et cherchez à bien connaître ce qui s'offre à vos regards. — Pénétrez le vrai sens de ce que vous entendez. — Quand vous parlez, soyez vrai et sincère. — Quand vous agissez, donnez tous vos soins à ce que vous faites. — Dans les conjonctures embarrassantes examinez-bien qui vous devez consulter.

« Dans la colère, représentez-vous les suites funestes de la vengeance. — Dans les moyens de vous enrichir pensez toujours à la justice. — Conservez un front serein et tranquille : rien ne vous conciliera plus puissamment les cœurs. — Témoignez par votre maintien de justes égards à ceux avec qui vous vous trouvez.

« Sage magistrat, préférez les fonctions de conciliateur à celles de juge. — Souvenez-vous de la faiblesse humaine; il est de sa nature de tomber, et de faire des fautes : en avez-vous commis, ne craignez pas de les réparer. Votre âme est-elle malade, cherchez à la guérir.

« Êtes-vous seul, observez la modestie. Fréquentez-vous les hommes, conservez bien la candeur. — Une chose malhonnête s'offre-t-elle à vos yeux, ne la voyez point : frappe-t-elle vos oreilles, ne l'entendez-point : se présente-t-elle à votre bouche, taisez-vous. » (*Mor. Anc.*)

Maximes attribuées à quelques autres philosophes ou poètes chinois.

La vertu est belle dans les plus laids; le vice est laid dans les plus beaux.

Le sage est grand dans les petites choses; le méchant est petit dans les plus grandes.

Plus une jeune personne est belle, plus elle perd à n'être point modeste. (*Mor. des Orient.*)

CINQUIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

ESCHYLE. La doctrine que ce poète tragique avait puisée dans le commerce des sages, et qu'il a semée dans presque toutes ses tragédies, tenant les âmes dans une terreur continuelle, les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des dieux, et de se soumettre aux coups du destin. De là ce souverain mépris qu'Eschyle s'attache à montrer pour les faux biens qui nous éblouissent, et cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune.

« O grandeurs humaines, fait-il dire à Cassandre dans sa tragédie d'Agamemnon, brillantes et vaines images qu'une ombre peut obscurcir, une goutte d'eau effacer! La prospérité de l'homme ne fait plus de pitié que ses malheurs... (*In. Agam.*, v. 1335.)

« L'intelligence qui m'anime, dit le poète dans sa pièce de Niobé, est descendue du ciel sur la terre, et me crie sans cesse : N'accorde qu'une faible estime à ce qui est mortel. » (*Ap. Fragm.*, 641.)

Dans *les Suppliantes*, autre tragédie d'Eschyle, on trouve la sentence suivante :

« Sers la justice avec courage, et ne crains point les vains effets de la calomnie. »

Dans la pièce où les mères des chefs qui ont péri devant Thèbes s'adressent à Thésée pour obtenir l'autorisation de rendre aux morts les derniers devoirs, le héraut thébain dit à Thésée : « Ton père, en te formant, t'a-t-il fait invincible? » Thésée répond : « Oui, contre les méchants. »

CYNÉGIRE, FRÈRE DU POÈTE ESCHYLE. Ce soldat athénien s'immortalisa à la bataille de Marathon. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, il ne lâcha prise qu'au moment où cette main fut coupée; il le reprit alors de la main gauche : celle-ci ayant eu le même sort, Cynégire, dit-on, ressaisit le vaisseau avec les dents, et y mourut attaché, triomphant dans sa mort même du soldat persan qui lui trancha la tête.

LÉOTICHIDAS, ROI DE LACÉDÉMONE. On demandait à ce monarque pourquoi les Spartiates buvaient peu de vin : « C'est qu'ils ne veulent pas, répondit-il, que les autres aient de la raison pour eux, et qu'ils veulent eux-mêmes en avoir pour les autres. »

Un serpent s'était entortillé autour d'une clef, à la poete d'une maison. Les devins annonçaient que c'était un présage : « Pour moi, dit Léotichidas, je ne le crois pas; mais peut-être le croirais-je si c'était la clef qui se fût entortillée autour du serpent. »

CORINNE, CÉLÈBRE POÉTESSE, NÉE EN BÉOTIE. Plus jeune que Corinne, Pindare se faisait un devoir de la consulter; ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces : « Dois-je chanter le fleuve Ismènus, la nymphe Mélie, Cadmus, Hercule, Bacchus...? » Tous ces noms étaient accompagnés de pompeuses épithètes. Corinne lui dit en souriant : « Vous avez pris un sac de grains pour ensemencer une pièce de terre; et au lieu de semer avec la main, vous avez, dès les premiers pas, renversé le sac. » (*Plut.*)

PINDARE, de Thèbes. Admirateur et imitateur d'Homère, ce prince des poètes lyriques grecs s'attachait comme lui à faire connaître la dépendance des hommes envers les dieux.

Il rappelait que les actions humaines sont présentes aux yeux de la divinité :

« Celui-là se trompe, disait-il, qui croit pouvoir faire quelque action ignorée des dieux.

« C'est du ciel que viennent la sagesse et la vertu.

« Il n'appartient qu'à l'homme de bien de louer les gens de bien. »

Fragment de l'ode première à Hiéron, de Syracuse.

..... Gouvernez toujours le peuple avec justice, et réglez votre âme sur la vérité. La plus légère imprudence peut avoir les suites les plus graves. O rois! dispensateurs des biens, vous avez une nuée de témoins prêts à vous louer ou à vous blâmer. Persistez toujours dans vos mœurs généreuses, si vous aimez la douce voix d'une renommée pure....

.*.* La gloire qui suit les mortels bien loin derrière eux ne manifeste tout son éclat que lorsqu'ils ne sont plus. Elle vient les remplacer sur la terre, dans les écrits des grands orateurs et des grands poètes.....

Fragment de l'ode deuxième.

..... Dans les rapports sociaux, et pendant le cours ordinaire de la vie, marcher dans la ligne droite, telle doit être constamment la règle d'un homme généreux, soit qu'il se trouve dans une république orageuse où veillent des magistrats prudents, soit qu'il vive sous les lois d'un monarque. Il faut surtout ne jamais lutter contre le ciel; c'est lui qui dispose des choses de ce monde, et qui distribue la gloire et les honneurs. Cette morale n'est pas celle des esprits intrigants et ambitieux; mais, en cherchant à se tirer de l'état pénible où l'on se trouve, on n'en est pas moins entraîné par un contre-poids terrible, et l'on porte à son cœur des blessures bien plus cruelles, sans parvenir même à ses fins.

Fragment de l'ode troisième.

.... Si vous embrassez la pure doctrine que je tiens des premiers habitants du monde, vous saurez que pour un bien les dieux nous envoient toujours deux maux; mais ces maux, que les insensés ne sauraient supporter courageusement, ne surchargent point les épaules du sage. (*Mém. de l'Acad.*)

DARIUS, fils d'Hystaspe. Ce prince contribua à faire fleurir le commerce en chargeant Scylax de Caryandre, célèbre navigateur, de reconnaître le cours de l'Indus et les mers qui s'étendent depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'au golfe Persique.

Ses armes contre les Athéniens eurent le plus malheureux sort; mais la modération avec laquelle il gouverna les Perses et les autres peuples qui vivaient sous ses lois fut un bienfait dont ils aimèrent à conserver le souvenir. (*B. U.*)

AGRIPPA (Ménénius), consul romain. Vainqueur des Sabins et des Samnites, ce héros, qui fut le premier à qui Rome accorda les honneurs du triomphe, était fort éloquent. Député par le sénat au peuple qui s'était retiré sur le Mont-Sacré, il le décida enfin à revenir, par le récit de la fable suivante, que Tite-Live a pris le soin de rapporter :

« Dans le temps où tous les membres du corps humain ne pensaient qu'à eux, et avaient à part leur volonté propre, ils résolurent de se révolter contre l'estomac. A quoi bon, disaient-ils entre eux, travaillerions-nous depuis le matin jusqu'au soir pour l'estomac, pendant que, reposant à son aise au milieu de nous, il s'engraisse paisiblement de nos travaux? Frappés de cette idée, ils convinrent que chacun d'eux, à l'avenir, lui refuserait son service. Les pieds ne voulurent plus se mouvoir sous le fardeau dont ils étaient chargés, les mains jurèrent de ne plus lui présenter aucun aliment, les dents se refusèrent à lui préparer sa nourriture. Ils furent d'abord fidèles à leur engagement. Bientôt ils s'aperçurent qu'en cherchant à punir l'estomac, ils se nuisaient à eux-mêmes, et allaient en dépérissant. Ils reconnurent enfin que c'était à ce même estomac, qu'ils étaient redevables de leur force et de la vigueur avec laquelle ils se soulevaient contre lui. »

Agrippa mourut très-âgé et emporta l'estime de tous ses concitoyens. Il était dans un tel état d'indigence, qu'il ne laissa pas même de quoi payer ses funérailles. Sa famille allait l'inhumer sans aucune pompe, lorsque le peuple s'y opposa, et se taxa à deux onces par tête. Alors le sénat déclara que les funérailles seraient faites aux dépens de l'état; mais le peuple, ne voulant point reprendre la contribution qu'il s'était volontairement imposée, en fit présent aux enfants de Ménénius.

AFRANIE. Éburse, épouse de Ménénius Agrippa, avait deux filles, Pétronie, qu'elle aimait beaucoup, et Afranie qui, non moins digne de la tendresse de sa mère, paraissait en être entièrement privée. En mourant, Eburse institua Pétronie son héritière, et ne laissa qu'une fort modique somme au fils d'Afranie. On proposa à cette fille, injustement déshéritée, de faire déclarer qu'elle l'avait été sans cause valable; elle s'y opposa, aimant mieux honorer les dernières volontés de sa mère, que de les flétrir par une condamnation publique. (*Val. Max.*, vii, 8.)

ANAXILAUS. Accusé de trahison à Lacédémone, pour avoir livré aux Athéniens Bysance sa patrie, il se justifia avec beaucoup d'éclat, et ne déshonora point la beauté de son action par une apologie honteuse.

.... « Je suis Bysantin, dit-il, et non Lacédémonien. Voyant périr non Lacédémone, mais Bysance, où aucune provision ne pouvait entrer, et où le peu de blé qui restait était consommé par les troupes du Péloponèse et de la Béotie, pendant que les Bysantins mouraient de faim avec leurs femmes et leurs enfants, Je n'ai point livré la ville aux ennemis; je lui ai rendu la paix, et je l'ai sauvée des malheurs que la guerre entraîne après elle. En cela j'ai suivi les maximes des plus gens de bien de Sparte, qui ne trouvent qu'une seule chose véritablement juste et belle : celle de faire du bien à son pays. » Confondus par cette réponse, les Lacédémoniens le renvoyèrent absous. (*Plut.*)

ANAXILAS ou ANAXILAUS, roi de Rhégium. « Vous me conseillez, disait ce monarque, de renvoyer les philosophes qui se sont réfugiés à Rhégium; je voudrais au contraire que tous mes concitoyens le devinssent. Il ne me manquerait plus, ce que trop souvent je ne trouve point aujourd'hui, quelqu'un qui veuille et qui sache me dire la vérité. Les uns me disent : Anaxilas, tu es puissant, d'autres : Anaxilas, tu es généreux; certains ajoutent : Tu es heureux, Anaxilas. Quel plaisir puis-je trouver à ces paroles et à d'autres semblables dont la plupart sont dénuées de vérité, et que je ne dois qu'à la fortune? il n'est aucun de ces propos auxquels je puisse ajouter foi. Dans l'état où les dieux m'ont placé, rien de plus commun que d'entendre ce langage; mais, quand un homme me dit la vérité, il me croit digne de l'entendre, il me donne des louanges sincères, et telles que la fortune ne peut y avoir aucune part; louanges qui, pour cette raison, peuvent seules m'être agréables. »

Ce que ce prince regardait comme le plus grand avantage des rois, c'était de ne pouvoir être surpassés en bienfaits.

MICALUS. Anaxilaüs, roi des Rhéginiens, laissa en mourant des en-

fants en bas âge, et en confia la tutelle, à son esclave Micalus, dont la fidélité lui était connue. Celui-ci s'acquitta avec beaucoup de sagesse et de désintéressement de tous les devoirs imposés par cette tutelle : lorsque les jeunes princes furent en âge de gouverner, il leur rendit leurs biens et l'exercice de la royauté. Pour lui, content d'une fortune médiocre, il se retira à Olympie sa patrie, où il passa le reste de ses jours dans une honnête et douce tranquillité.

ARTABANE. Avant de s'engager dans l'expédition qui avait pour but l'envahissement de la Grèce, Xercès jugea convenable de consulter les principaux officiers de sa cour. Mardonius son beau-frère, cherchant à flatter les penchants de ce prince superbe, applaudissait hautement à la résolution de faire la conquête de la Grèce : il peignit les Grecs sous des couleurs très-défavorables, et même comme de mauvais soldats. Artabane, dont les années et une longue expérience avaient mûri la sagesse, répliqua avec assez d'étendue : il releva d'abord les assertions calomnieuses qu'il venait d'entendre; puis, employant tout ce qu'il pouvait alléguer pour détourner Xercès de son projet :

« Permettez-moi, seigneur, lui dit-il, de m'exprimer avec toute la liberté que mon âge et mon attachement à vos intérêts peuvent autoriser. Lorsque Darius votre père et mon frère, conçut la pensée de porter la guerre chez les Scythes, je fis tous mes efforts pour l'en détourner. Le peuple que vous allez attaquer est plus formidable. Si les Athéniens seuls ont pu mettre en fuite l'armée nombreuse que commandaient Dutis et Artapherne, que ne devons-nous pas attendre de la réunion de toutes les forces de la Grèce? Vous voulez jeter un pont sur la mer pour passer d'Asie en Europe; si les Athéniens s'avancent et viennent à le rompre, qu'en résultera-t-il? Gardons-nous bien de nous exposer à de tels dangers, surtout sans en avoir pesé les motifs. Attendons au moins le temps nécessaire pour les réflexions qu'exige l'importance de l'objet; lorsqu'on a bien mûrement considéré une affaire, quelle qu'en soit l'issue, on n'a rien à se reprocher; mais la précipitation n'est pas toujours un garant du succès. Surtout, prince, ne vous laissez point éblouir par l'éclat d'une gloire imaginaire : les arbres les plus élevés sont ceux que la foudre frappe de préférence..... Quant à vous, Mardonius, qui pressez si vivement cette expédition, chargez-vous-en vous-même; que le roi, dont la vie nous est si chère à tous, retourne en Perse. Mettons, vous et moi, nos enfants en otage pour le succès de cette guerre. Si l'issue en est favorable, je consens que les miens soient mis à mort : si, comme je le prévois, il en est autrement, je demande que les vôtres ainsi que vous, receviez le prix de votre témérité et de votre obstination. »

MILTIADE, GÉNÉRAL ATHÉNIEN. Ce général, l'un des plus recommandables citoyens d'Athènes, remporta de grands avantages sur les barbares de la Chersonèse; il prit ensuite Lemnos et soumit toutes les Cyclades. On se bornera à parler ici de la gloire immortelle qu'il s'acquit à la bataille de Marathon.

Une violente tempête venait de jeter une partie des vaisseaux perses contre les rochers du mont Athos, et l'armée de terre commandée par Mardonius avait été taillée en pièces; ces désastres ne firent qu'accroître le ressentiment du roi de Perse contre les Grecs. Darius chargea de sa vengeance Datis, mède de nation, et Artapherne son propre neveu, qui, avec une flotte de six cents voiles, une armée de deux cent mille hommes d'infanterie et dix mille de cavalerie, devaient fondre sur Athènes et Érétrie, et détruire ces villes.

Après s'être vigoureusement défendue, Érétrie fut prise par la trahison de quelques-uns de ses principaux citoyens; la flotte s'étant aussitôt approchée des côtes de l'Attique, les Perses, au nombre de cent dix mille hommes, débarquèrent auprès du bourg de Marathon.

Les Athéniens, toujours divisés entre eux quand ils n'étaient menacés d'aucune guerre étrangère, oublièrent leurs querelles lorsque l'ennemi commun parut à leurs portes; ils rassemblèrent toutes leurs forces avec la plus grande promptitude. Les différentes tribus avaient composé une armée de neuf mille hommes; ce nombre était loin de paraître suffisant. Parmi les autres peuples de la Grèce, les uns s'étaient soumis à Darius, les autres tremblaient au seul nom des Perses; les Platéens seuls envoyèrent mille fantassins.

On vit alors marcher vers Marathon l'armée athénienne, composée de dix mille hommes seulement, conduite par dix généraux qui devaient la commander alternativement pendant un jour. Au nombre de ces généraux se trouvait Miltiade; la guerre qu'il avait longtemps soutenue avec succès lui avait acquis une réputation brillante; il était secondé par Aristide et Thémistocle, deux hommes plus jeunes que lui, mais qui promettaient de le remplacer un jour dignement.

Aristide, et, à son exemple, les autres généraux, cédèrent le commandement à Miltiade qu'ils reconnaissaient comme le plus digne de cet honneur; ils avaient d'ailleurs pressenti les graves inconvénients d'un commandement ainsi partagé. Par égard pour ses collègues, et pour les mettre à l'abri de reproche en cas de fâcheux événements, Miltiade attendit le jour qui le mettait de droit à la tête de l'armée.

Ce jour arrivé, Miltiade, en habile capitaine, s'occupa d'abord de suppléer au petit nombre de ses troupes par l'avantage de la position. Pour que l'ennemi ne pût l'envelopper, il rangea son armée au pied d'une montagne, et sur les deux côtés il fit jeter de grands arbres afin de couvrir ses flancs, et de rendre inutile la cavalerie des Perses. Les Platéens furent placés à l'aile gauche; Callimaque commandait la droite; Aristide et Thémistocle étaient au centre, et Miltiade partout.

Au premier signal, les Grecs franchirent l'espace qui les séparait de l'ennemi. Le combat fut long et opiniâtre; Miltiade avait porté ses principales forces sur les deux ailes de son armée; sa droite dispersa les ennemis dans la plaine, et sa gauche les refoula dans un marais où ils restèrent submergés. Cependant le centre, que Miltiade avait laissé dégarni, commençait à fléchir malgré la rare intrépidité d'Aristide et de Thémistocle. Les deux ailes victorieuses surviennent et forcent l'ennemi à reculer; dès ce moment la déroute devient générale. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne cherchent d'asyle que dans leur flotte qui s'était rapprochée du rivage : le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main, prend, brûle et coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux. Les Athéniens en prirent sept, ils tuèrent à l'ennemi environ six mille quatre cents hommes; leur perte ne fut que de cent quatre-vingt-douze héros, car il n'y en eut pas un qui ne méritât ce nom. Miltiade y fut blessé.

Le combat finissait à peine; un soldat, encore tout fumant du sang des ennemis, excédé de fatigue, veut annoncer le premier cette victoire à ses concitoyens; sans quitter ses armes, il part, vole, arrive devant les magistrats : « Réjouissez-vous, dit-il, nous sommes vainqueurs. » Et il tombe mort à leurs pieds.

Cependant cette victoire n'aurait été d'aucune utilité aux Grecs sans l'activité de Miltiade. Datis vaincu, mais encore bien plus fort que les vainqueurs, conçoit l'espérance de surprendre Athènes qu'il croyait sans défense. Miltiade a prévu ce projet; il se met en marche, et se montre sous les murs d'Athènes le même jour que l'ennemi allait effectuer son débarquement. Datis, déconcerté, ne jugea pas à propos de risquer l'attaque; il fit voile vers l'Asie.

CALLIMAQUE, CAPITAINE ATHÉNIEN. Dans un conseil de guerre, tenu avant la bataille de Marathon, Miltiade dit à Callimaque : « Le sort de la patrie est entre vos mains; un

mot sorti de votre bouche décidera si, désormais, nous serons libres ou esclaves. » Callimaque prononça ce mot, et la bataille fut résolue. Il commanda l'aile droite, combattit avec une extrême valeur, et, après la victoire, fut trouvé parmi les morts percé d'un grand nombre de traits. La peinture le représentait dans le Pœcile à Athènes, et avec un art si ingénieux, qu'il paraissait effacer tous les guerriers de Marathon.

XERCÈS, successeur de Darius. Des hauteurs d'Abidos, Xercès ne pouvait se lasser d'admirer la mer chargée de ses vaisseaux, et les campagnes couvertes de ses soldats. Ravi d'un tel spectacle, glorieux d'un si vaste commandement, le monarque ne put s'empêcher de verser des larmes; et comme on lui en demandait la cause : « Je suis vivement ému, dit-il, en pensant que, dans un siècle, d'une telle multitude il ne restera pas un seul homme. »

Deux Spartiates, Sperthis et Bulis, distingués par leur naissance et leurs richesses, s'offrirent pour aller à la cour de Suze expier le meurtre des hérauts de Darius; ils comparurent devant Xercès qui était alors sur le trône, et lui dirent : « Sparte nous envoie recevoir la peine due au meurtre de vos ambassadeurs. » Touché de cette grandeur d'âme, le roi leur répondit : « Je ne veux pas ressembler à vos concitoyens; en faisant mourir mes hérauts, ils ont violé le droit des gens; je ne commettrai point une action que je leur reproche; et, par la mort de deux hommes, je n'absoudrai point les Lacédémoniens du crime dont ils se sont rendus tous coupables. » Il les renvoya dans leur patrie. (*Hér.*)

PYTHÈS (épouse de). Cette femme, qui vivait du temps de l'expédition de Xercès contre les Grecs, se fit remarquer par sa sagesse et sa beauté. Pythès avait découvert des mines d'or et d'argent, et, pour les faire fouiller, il avait totalement négligé l'agriculture. Un jour son épouse lui fit servir un souper dont tous les mets étaient d'or, imitant des viandes, des fruits, des légumes. Pythès en ayant témoigné son étonnement : « On ne songe ici qu'à l'or, lui dit-elle, on néglige les troupeaux, les champs, les jardins; on n'a rien à recueillir, et je vous donne la seule chose dont nous n'ayons pas à regretter la privation. »

CRATÉSICLÉA. Ptolomée, roi d'Égypte, promettait à Cléomène, roi de Sparte, des secours nécessaires à sa patrie, mais lui demandait pour otage sa mère Cratésicléa. Cléomène, après de longues et pénibles hésitations, finit par en faire l'aveu à celle-ci. « Et quoi ! dit-elle, voilà ce que tu n'osais m'annoncer? fais-moi partir promptement. Avant que la vieillesse vienne me détruire et me consumer dans l'inaction et dans la langueur, envoie-moi partout où tu croiras que je puisse être utile à Sparte. » (*Plut.*)

LÉONIDAS, roi de Sparte. Plein de modération et de douceur, apaisant les discordes qu'il n'avait pu prévenir, Léonidas s'était fait chérir avant qu'il fût revêtu de la royauté; lorsqu'il la posséda, ses talents et ses précieuses qualités brillèrent d'un nouveau lustre. Il fit craindre et respecter sa patrie au-dehors, et la garantit au-dedans des troubles inséparables d'un gouvernement où l'autorité était partagée. Cependant un de ces hommes que la nature a condamnés à ignorer le vrai mérite, dit un jour à Léonidas : « Pour être roi vous ne valez pas plus que nous. » — « Si je n'étais pas vertueux, reprit le prince, je ne voudrais pas être roi. » La sagesse de son administration justifia pleinement cette réponse.

On demandait devant Léonidas quelle était la ville où l'on jouissait de la plus grande sécurité : « C'est, répondit le monarque, celle où la justice règne et où l'injustice est ignorée. » (*Plut. Apoph.*)

On voulait savoir pourquoi les hommes braves étaient capables de préférer la mort à la vie : « Parce qu'ils tiennent celle-ci de la fortune et l'autre de la vertu. »

Un jour on vint lui dire : « Les ennemis sont près de nous. » — « Pourquoi, répliqua Léonidas, ne pas dire que nous sommes près d'eux? »

Xercès lui ayant proposé l'empire de toute la Grèce s'il voulait embrasser sa cause : « J'aime mieux, répondit ce grand homme, mourir pour ma patrie que d'y régner injustement. »

On avait appris de l'oracle qu'il fallait que Lacédémone fût détruite, ou que son roi périt. Léonidas n'hésita point à se sacrifier pour sa patrie.

C'est avec la certitude de mourir que Léonidas se rendit aux Thermopyles pour combattre les Perses; Gorgo, son épouse, lui demanda ce qu'il avait à lui recommander : « D'épouser un homme vertueux, lui dit-il, et de faire des enfants qui lui ressemblent. »

Enfin le combat s'engage, le carnage devient affreux; les Perses tombent par milliers. Les Grecs font des prodiges de valeur. Couvert de blessures, mais aussi couvert de gloire, Léonidas vaut seul un bataillon; il poursuit les barbares fuyant en désordre. Il pénètre jusqu'à la tente de Xercès, lui arrache le diadème, et meurt. Le combat se ranime; les Spartiates, repoussés quatre fois, quatre fois reviennent avec impétuosité, et parviennent à enlever le corps de leur général; mais bientôt serrés dans l'endroit le plus étroit du défilé, environnés de toutes parts, atteints d'un million de traits, les Grecs succombent. (*El.*, III, 25.)

Il fut élevé aux Spartiates un monument sur lequel on grava ces mots : « Passant, va dire à Lacédémone que nous reposons ici pour avoir obéi à ses lois. »

Un lion en pierre fut érigé sur une colline à l'entrée du Pas des Thermopyles. Le poète Simonide fit à ce sujet une inscription dont voici le sens : « Le tombeau que je garde renferme le plus valeureux des hommes. Si, avec mon nom, il n'eût pas eu mon courage, on ne me verrait pas sur ce monument. »

GORGO, fille de Cléomène, roi de Sparte. Aristagoras, de Milet, se rendit auprès de Cléomène, avec l'intention de le séduire et de l'engager dans une entreprise contraire à la gloire des Lacédémoniens. Il obtint audience du roi, qui dans ce moment n'avait auprès de lui que sa fille nommée *Gorgo*, âgée seulement de huit à neuf ans. Aristagoras, lui offrit une somme considérable, s'il voulait favoriser ses projets; mais voyant que Cléomène la refusait, il fit monter ses promesses jusqu'à cinquante talents; tout-à-coup Gorgo l'interrompant et s'adressant au roi : « Mon père, lui dit-elle, si vous ne vous retirez, cet étranger vous corrompra. »

Cléomène profita de l'avertissement, passa dans une autre chambre, et Aristagoras fut renvoyé sans pouvoir augmenter ni réitérer ses offres.

Gorgo épousa dans la suite Léonidas roi de Sparte, et suggéra le moyen de lire l'avis que Démocrate, Lacédémonien réfugié à la cour de Perse, faisait parvenir à sa patrie, concernant les projets de Xercès.

C'est Gorgo qui disait que les femmes de Sparte étaient les seules qui missent des hommes au monde.

ARCHIDAMIDAS. Ce Lacédémonien, qui était archonte, l'an 464 avant J.-C., entendant blâmer l'orateur Hécatéus de ce qu'il avait gardé le silence pendant tout un repas : « Celui, dit-il, qui sait bien parler, sait aussi quand il faut se taire. »

Quelqu'un lui demandait combien ils étaient de Spartiates : « Assez, répondit Archidamidas, pour chasser les méchants. » (*Plut.*)

CORIOLAN (Caïus Marcius). Marcius, après avoir pris Corioles, ville des Volsques, qui lui fit donner le surnom de *Coriolan*, informé que Cominius devait livrer un grand combat, courut aussitôt rejoindre l'armée de ce consul; il le pria de lui dire quelles étaient les meilleures troupes qu'il y aurait à combattre. Cominius lui dit que les bandes Antiates étaient les plus braves et les plus aguerries de

l'armée ennemie : « Faites-moi donc la grâce, reprit Coriolan, de m'opposer à celles-là. » Cette demande ne fut pas refusée; les Volsques furent entièrement défaits, et cette victoire fut due à Coriolan.

Le consul Cominius le combla d'éloges et lui offrit, avec toutes les autres récompenses militaires, un domaine de cent arpents, dix prisonniers à son choix, autant de chevaux avec leurs harnais, un troupeau de cent bœufs, et autant d'argent qu'il pourrait en porter; il ne voulut accepter qu'un cheval de bataille et la liberté d'un prisonnier qui avait été son hôte. Un tel désintéressement laisse dans le doute s'il fut plus glorieux pour Coriolan, d'avoir mérité de pareilles récompenses que de les avoir refusées. (*Val. Max.*)

Après avoir rendu les plus grands services à sa patrie, Coriolan se vit pourtant persécuté, proscrit et obligé de fuir. Conduit par le désespoir et la vengeance, il se retira chez Tullus Attius qui gouvernait alors la petite république des Volsques, et lui offrit d'unir ses ressentiments aux siens. Bientôt les Romains, se repentant de leur injustice, mirent, mais sans succès, tout en usage pour fléchir Coriolan.

Ce Romain aimait tendrement sa mère : qu'elle entendit les louanges qu'il recevait, qu'elle vît et touchât les couronnes qu'il avait gagnées, qu'elle l'embrassât en versant de douces larmes, c'est en cela qu'il faisait consister le comble de sa gloire et sa souveraine félicité. Valérie, sœur du grand Publicola, à la tête des dames romaines, alla chez Véturie, mère de Coriolan, qu'elle trouva avec sa belle-fille et ses deux petits-fils : « Venez, dit Valérie, venez avec nous désarmer Coriolan; sa mère et sa femme peuvent seules le rendre à sa patrie et à la vertu. » A ces mots Véturie, toute en pleurs, se lève, prend ses petits-fils dans ses bras, et, suivie de Volumnie, sa belle-fille, et de toutes les dames romaines se rend auprès de Coriolan.

Cette entrevue, qui décidait du destin de Rome, eut le succès qu'on s'en était promis : Coriolan ne put résister aux larmes d'une mère et d'une épouse suppliantes. « Vous le voulez, leur dit-il, je prévois mon sort; n'importe, je me rends: ce n'est point en vain que vous aurez pleuré à mes genoux. » Véturie et Volumnie se hâtèrent de porter à Rome cette promesse: sur leur demande, le sénat ordonna qu'il fût bâti un temple à la fortune des femmes.

Coriolan ne fut pas assez heureux pour pouvoir rendre son repentir utile à sa patrie, il fut mis à mort par les Volsques.

LYSANDRE. Ce général qui contribua à mettre Agésilas sur le trône, et qui renversa la puissance d'Athènes, fut tué en combattant contre les Thébains, après avoir consacré tous ses jours à la gloire de sa patrie. Son collègue Pausanias lui fit des obsèques magnifiques. Lysandre avait eu mille occasions de s'enrichir, et il laissa si peu de biens, qu'un riche citoyen, qui avait fiancé une de ses filles, la voyant sans dot, refusa de l'épouser. Les Ephores condamnèrent ce citoyen à une amende, en motivant ainsi leur sentence : « Parcequ'il a un caractère assez bas pour aimer mieux prendre une femme dans une maison opulente que dans une maison vertueuse. » (*El.*, VI, 4.)

ADIMANTUS. Les Athéniens, pendant la guerre du Péloponèse, voulant couper le pouce de la main droite aux prisonniers lacédémoniens, pour les rendre inhabiles au métier des armes, le général Adimantus s'y opposa. Cet acte d'humanité lui sauva la vie lors de la prise de la flotte d'Athènes, à Ægros-Potamos, par Lysandre.

ZÉNON, D'ÉLÉE. Ce disciple de Parménide avait résolu de rendre la liberté à sa patrie courbée sous le joug du tyran Néarque. L'entreprise n'ayant pas réussi, Zénon souffrit les plus affreux tourmens, avec une étonnante fermeté. De peur d'être forcé par l'excès de la douleur à révéler ses complices, il coupa sa langue avec ses dents et la cracha au nez de ses bourreaux.

« On peut, disait Zénon, reconnaître, à ses songes, si l'on a fait des progrès dans la vertu. »

DÉMOCRITE, NÉ A ABDÈRE, DANS LA THRACE. Le père de ce philosophe possédait une fortune qui le mit en état de donner, sans se gêner, un repas à l'armée de Xercès. Démocrite pouvait aussi, par ses richesses, tenir un rang distingué: pour se livrer plus librement à l'étude des sciences, il donna tout son bien à sa patrie, et ne se réserva qu'un modique revenu pour sa subsistance. Il demeura plusieurs années à Athènes, sans y être connu, comme il le dit lui-même dans un de ses ouvrages, employant tous ses moments à la recherche et à la pratique de la sagesse.

« Qu'on inspire aux enfants, disait Démocrite, de l'horreur pour les paroles indécentes. Le discours est l'ombre des actions. — Qui trouve un bon gendre gagne un fils; qui en trouve un mauvais, perd sa fille.

« On emploie la vie à chercher des biens imaginaires et à former des projets qui exigeraient un temps fort considérable. Qu'arrive-t-il ? c'est qu'elle échappe au moment même où l'on compte le plus sur sa durée. Ce n'est enfin qu'une illusion perpétuelle qui séduit d'autant plus aisément qu'on porte en soi-même le principe de la séduction. Si l'univers se dévoilait tout d'un coup à nos yeux, qu'y verrions-nous? des hommes faibles, légers, inquiets, passionnés pour des bagatelles, courant après des grains de sable; des inclinations basses et ridicules qu'on masque du nom de vertu; de petits intérêts, des démêlés de famille, des négociations pleines de fausseté, dont on se félicite en secret, et qu'on n'oserait produire au grand jour; des liaisons formées au hasard; des choses que notre faiblesse, notre extrême ignorance nous font regarder comme belles, héroïques, éclatantes, quoiqu'au fond elles ne soient dignes que de mépris ou de pitié. »

PAUSANIAS, GÉNÉRAL LACÉDÉMONIEN, FILS DE CLÉOMBROTE, ROI DE SPARTE. Quelqu'un lui demandait pourquoi à Sparte il n'était point permis de faire des changements aux anciennes coutumes. « C'est qu'à Sparte, répondit-il, les lois commandent aux hommes, et non les hommes aux lois. » (*Diod. de Sic.*)

Mardonius avait fait attacher le corps mort de Léonidas à une potence. Un des citoyens d'Égine alla trouver Pausanias, et l'exhorta à venger cet affront, en traitant de la même sorte le corps de Mardonius. Il espérait l'y déterminer plus aisément, en ajoutant que, satisfaire ainsi aux mânes de ceux qui avaient été tués aux Thermopyles, c'était un moyen sûr de s'immortaliser parmi tous les Grecs et pendant la durée de tous les siècles. « Portez ailleurs vos lâches conseils, lui répliqua Pausanias; il faut que vous vous entendiez bien mal en vraie gloire, pour penser que j'en doive beaucoup acquérir en me rendant semblable aux barbares! S'il faut agir ainsi pour plaire à ceux d'Égine, j'aime mieux me conserver l'estime des Lacédémoniens, chez lesquels on ne met point en comparaison le bas et indigne plaisir de la vengeance avec celui de montrer de la clémence et de la modération à l'égard des ennemis, surtout après leur mort. Pour ce qui regarde les Spartiates, ils sont assez vengés par la mort de tant de milliers de Perses qui sont restés sur la place dans le dernier combat. » (*Hérod.*, IX, 77 et 78.)

Pausanias, à qui la victoire avait offert un butin immense, fit préparer dans une même salle deux repas d'une espèce bien différente. Dans l'un on voyait étalée toute la magnificence des Perses; des lits superbes, des tapis d'un très-grand prix, des vases d'or et d'argent en grand nombre, une prodigieuse variété de mets, apprêtés avec toute la délicatesse possible; des vins et des liqueurs de toute

sorte. L'autre repas n'avait rien que de simple à la manière de Sparte; c'est-à-dire apparemment du pain, de l'eau, et tout au plus du *brouet noir*. Alors Pausanias, s'adressant aux officiers grecs qu'il avait mandés exprès, et leur montrant ces deux tables si différemment servies : « Voyez, leur dit-il, la folie du chef des Mèdes, qui a cru pouvoir nous dompter, nous qui menons une vie si différente de la sienne. »

EUCHIDAS. Après la bataille de Platée, l'oracle de Delphes ordonna aux Platéens d'éteindre tout le feu qui était dans leur pays, parcequ'il avait été profané par les barbares, et d'en venir prendre un plus pur sur l'autel de Delphes. Dans toute la contrée le feu fut éteint, et le jeune Euchidas se chargea d'en aller prendre au lieu désigné. Il partit en toute hâte, et, après avoir parcouru mille stades en un jour, revint, remit le feu sacré à ses concitoyens, et tomba mort de fatigue. Les Platéens lui élevèrent un tombeau.

ARCHIDAMUS II, roi de Lacédémone. Venant de rompre leur ancienne amitié, deux personnes prirent Archidamus pour arbitre. Celui-ci les conduisit dans l'enceinte d'airain consacrée à Pallas, et leur fit prêter serment de se conformer à ce qu'il leur prescrirait : « Ma décision, leur dit-il alors, est que vous ne sortiez d'ici qu'après vous être entièrement réconciliés. »

Voici quelques réponses qu'on attribue à ce monarque :

On donnait de grands éloges à un musicien : « Quels honneurs réservez-vous donc à la vertu? »

Quelqu'un promettait de lui faire boire d'excellent vin : « Cela ne servira qu'à me dégoûter de mon vin ordinaire. »

On lui apporta de la part de Denys de Syracuse, un superbe manteau pour ses filles : « Je crains que cette parure ne les fasse trouver plus laides. »

SOPHOCLE, surnommé la Sirène-attique. Ce poète partagea avec Euripide le suffrage des Athéniens. Élevé à la dignité d'archonte, il commanda l'armée de la république avec Périclès, et signala son courage et ses talents en diverses occasions.

Fatigués de le voir prolonger ses jours au-delà du terme ordinaire de la vie, ses enfants le déférent aux magistrats, comme incapable de régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ces êtres dénaturés? Il montre à ses juges son *Œdipe*, tragédie qu'il venait d'achever. Il n'en fallut pas davantage pour le faire triompher de l'accusation intentée contre lui.

« N'espérez rien cacher, disait Sophocle; le temps voit, entend et dévoile tout.

« Il n'y a que les grandes âmes qui sachent combien on est heureux lorsqu'on est bon.

« Un cœur bienveillant, une âme droite découvrent souvent ce qui échappe à la finesse. »

HÉGÉTORIDE. Les habitants de l'île de Thase, s'étant soulevés contre l'autorité des Athéniens, soutinrent leur révolte avec acharnement, et décernèrent la peine de mort contre le premier qui proposerait de traiter avec l'ennemi. Le siége dura trois ans, et fit souffrir les maux les plus cruels aux assiégés, sans que ceux-ci voulussent se rendre. Les femmes des Thasiens, dans leurs résolutions, ne mirent pas moins d'opiniâtreté que les Thasiens eux-mêmes. Cependant la famine était devenue extrême, et enlevait tous les jours beaucoup de monde. Voyant avec douleur périr ses concitoyens, Hégétoride n'hésita point à sacrifier sa vie pour leur salut. Il passa une corde autour de son cou, et se présentant à l'assemblée : « Mes compatriotes, dit-il, faites de moi ce qu'il vous plaira, et ne m'épargnez point; mais sauvez le reste du peuple en abolissant une loi meurtrière que vous avez publiée contre vos intérêts. » Touchés de ces paroles, les Thasiens abrogèrent la loi et firent grâce à ce généreux citoyen,

Ils se rendirent aux Athéniens qui leur laissèrent la vie sauve.

MÉTRODORE de Chio, philosophe et poète, disciple de Démocrite.

Réfutation de la plainte de Prosidippus ou Posidippus sur la vie humaine.

... Quelque genre de vie qu'il vous plaise d'embrasser, vous y trouverez des avantages : au barreau, de la gloire et des causes honorables; près de vos foyers, un doux repos; à la campagne, le magnifique spectacle de la nature; sur mer, de grandes richesses; jouissant des dons de la fortune, vous avez le bonheur d'en faire usage; sans fortune, vous n'êtes obligé à aucune dépense; époux, vous n'êtes pas seul; célibataire, vous en êtes plus libre; père, vous serez aimé par des enfants que vous chérirez; sans enfants, vous serez plus tranquille; la jeunesse est plus vigoureuse, mais la vieillesse est plus vénérable. Il ne faut donc pas dire qu'il vaudrait mieux ne jamais naître, ou mourir aussitôt après la naissance. (*S. L.*)

CINCINNATUS (Lucius Quintius), dictateur romain. Qu'ils écoutent bien ceci, dit Tite-Live, tous ceux pour qui le mérite personnel n'est rien auprès des richesses, et qui pensent qu'on ne doit placer les grandes dignités, et qu'on ne peut trouver la force du commandement, que là où la fortune a accumulé les grandes possessions. Le seul homme sur lequel le peuple romain comptait pour faire respecter sa puissance était Quintius Cincinnatus, qui ne possédait, en tout, qu'un champ de quatre arpents qu'il cultivait de ses propres mains.

Tiré de la charrue pour être consul, Cincinnatus, après son consulat, se remit à la culture de son champ. On l'en tira de nouveau pour l'opposer aux Èques et aux Volsques; ceux-ci battus de tous côtés furent réduits à demander la paix : Cincinnatus revint à Rome où on lui décerna le triomphe. Il ne tint qu'à lui de se voir aussi riche qu'il était illustre; on lui offrit des terres, des esclaves, des troupeaux. Il refusa tout, et se démit de la dictature. Élu une seconde fois dictateur, il triompha des Prénestiens, et abdiqua encore. Ainsi vécut ce Romain, simple et sublime tour à tour, ou plutôt toujours sublime jusque dans sa simplicité.

CAPITOLINUS (T. Quinctius), frère de Cincinnatus. Il est des hommes qui, dans la crainte d'armer contre eux la haine ou la jalousie, n'osent point déclarer leurs sentiments, quoique très-justes. C'est un défaut contre lequel on ne saurait trop se tenir en garde, surtout dans l'exercice des fonctions publiques; Capitolinus sut s'en préserver. Rome étant déchirée par les dissensions du sénat et du peuple, les Èques et les Volsques, en ravageant les campagnes, arrivèrent jusqu'au pied des murs de la ville; ils se portaient impunément à toutes sortes d'excès, parce que, d'une autre part, les tribuns s'opposaient à la levée des troupes. Consul pour la quatrième fois, Capitolinus assembla le peuple; après lui avoir fait sentir ses torts, et lui avoir librement donné les avis les plus importants, il ajouta : « Je n'ignore point que je pourrais vous tenir un langage qui serait plus de votre goût. Vos intérêts ainsi que mon caractère ne me permettent pas de vous dissimuler la vérité. Je voudrais, Romains, gagner vos bonnes grâces; je leur préfère votre salut, quelque malintentionnés que vous puissiez être à mon égard. »

EMPÉDOCLE, d'Agrigente, en Sicile. Quelqu'un se plaignait devant lui de ne pas trouver de sages : « Je le crois bien, dit-il; pour chercher un sage, il faut être sage soi-même. » Ce philosophe disait aux Agrigentins : « Vous courez après les plaisirs comme si vous deviez mourir demain; et vous bâtissez vos maisons, comme si vous ne deviez jamais mourir. »

TÉLÉSILLA, HÉROÏNE D'ARGOS. Cette femme illustra par ses écrits la ville qui lui avait donné le jour, et la sauva par son intrépidité. Argos allait tomber au pouvoir des Lacédémoniens : elle venait de perdre six mille hommes, parmi lesquels se trouvait l'élite de la jeunesse. Dans ce moment fatal, Télésilla rassemble les femmes les plus propres à seconder ses projets, leur remet les armes dont elle a dépouillé les temples et les maisons des particuliers, court se placer sur les murailles et repousse l'ennemi qui, dans la crainte qu'on ne lui reproche ou la victoire ou la défaite, prend le parti de se retirer.

On rendit les plus grands honneurs à ces guerrières ; celles qui périrent dans le combat furent inhumées le long du chemin d'Argos. On permit aux autres d'élever une statue au dieu Mars. (*V. d'A.*)

PRAXILLA, DE SICYONE, POÈTESSE. « O mon ami, qui savez l'histoire d'Admète, disait la savante Praxilla, ne vous attachez qu'aux hommes vertueux ; fuyez plus que la mort la société des méchants ; ils ne trouvent grâce auprès de personne, pas même auprès de ceux qui leur ressemblent. »

ARISTIDE, DIT LE JUSTE, NÉ A ALOPÈS, BOURG DE L'ATTIQUE. Préférant la pauvreté à l'opulence, Aristide n'accepta jamais les fortes sommes qui lui furent offertes par Callias son proche parent.

« On peut, disait-il, trouver assez de gens qui usent bien ou mal de leurs richesses ; il n'est pas aisé d'en rencontrer qui portent la pauvreté avec courage. Il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux qui peuvent rougir de l'être. »

A la représentation d'une pièce d'Eschyle, l'acteur récitant les vers qui disent qu'Amphiaraüs était moins jaloux de paraître homme de bien que de l'être en effet, tous les regards se tournèrent spontanément vers Aristide.

Un jour qu'il avait à connaître d'un différend entre des particuliers, l'un d'eux, pour se rendre la décision favorable, rapportait les injures que son adversaire avait vomies contre leur juge : « Mon ami, lui dit Aristide, laissons là, je vous prie, les outrages qui m'ont été faits ; parlons de ceux que vous avez reçus ; je suis ici pour juger votre cause, et non la mienne. »

Dans une autre circonstance, il s'était rendu lui-même accusateur : les juges refusaient d'entendre l'accusé, et se préparaient à le condamner sur la seule déposition d'un homme tel qu'Aristide ; mais ce fidèle observateur de la justice se mit à les supplier de ne point s'écarter des règles ordinaires, et de laisser à l'accusé la liberté de produire ses moyens de justification.

Voyant la plupart de ceux qui étaient en place portés à abuser de leur pouvoir par l'influence de leurs amis, Aristide leur adressa les plus sévères remontrances ; il leur fit sentir que le véritable citoyen, l'homme de probité doit s'attacher constamment à faire et conseiller ce qui est juste et honnête.

La plus grande qualité d'un général, disait-on, est de savoir deviner et déjouer les desseins de l'ennemi : « Cette qualité lui est nécessaire, ajouta Aristide ; mais il en est une autre plus belle et plus digne d'un général ; c'est d'avoir toujours les mains pures. »

La faction de Thémistocle accusa Aristide de s'ériger une sorte de royauté d'autant plus dangereuse qu'elle était fondée sur l'amour du peuple, et conclut à la peine de l'ostracisme (1).

Les tribus étaient assemblées et devaient donner leur suffrage par écrit. Un homme du peuple, qui ne connaissait pas Aristide, le pria de tracer sur une coquille son vote portant condamnation. « Vous a-t-il fait quelque tort ? demanda le sage. — Non, répondit l'homme du peuple ; mais je suis las de l'entendre toujours nommer le juste. » Aristide écrivit son nom sans ajouter un seul mot. Il fut condamné, et sortit d'Athènes en disant : « Je prie les dieux que les Athéniens ne voient jamais le jour qui les obligerait de se souvenir de moi. » (*Plut.*)

(1) Exil de dix années qui, loin d'infliger aucune honte, était presque un titre de gloire, puisqu'il était la punition du mérite trop éclatant.

Cependant Aristide, à l'exil duquel Thémistocle avait tant contribué, se trouva enfin rappelé à Athènes. Son premier soin fut d'aller trouver Thémistocle, pour lui donner un avis important, d'où dépendaient le succès de la guerre et le salut de la Grèce. « Si nous sommes sages, lui dit-il, nous renoncerons désormais à cette vaine et puérile discussion qui nous a agités jusqu'ici ; et, par une émulation plus noble et plus salutaire, chacun de nous ne s'occupera qu'à bien servir la patrie, vous, en commandant et faisant le devoir d'un brave et habile capitaine, moi, en vous obéissant, et vous secondant de mon mieux. »

Plutarque ne nous laisse pas ignorer que, pendant toute la durée du commandement de Thémistocle, Aristide l'aida en effet de ses conseils et de toute son influence, travaillant avec joie à la gloire de son plus grand ennemi, par le motif du bien public ; et lorsque, dans la suite, la disgrâce de Thémistocle lui eut donné l'occasion de se venger, il la repoussa constamment, non moins disposé à jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire, qu'il l'avait été auparavant de s'affliger de ses succès.

Quelques jours avant la fameuse bataille de Platée, il s'en fallut de peu que la dissension ne se répandit dans l'armée des Grecs. D'un accord unanime on avait décerné le commandement de l'aile droite aux Spartiates. Les Tégéens, à raison de leurs services passés, réclamaient celui de l'aile gauche dont les Athéniens étaient déjà en possession. Ces débats auraient eu pour les Grecs des suites funestes, sans la modération et la magnanimité d'Aristide. S'adressant aux Spartiates et aux autres confédérés, il leur tint ce discours : « Ce n'est pas le moment, amis, de disputer sur le mérite des services passés : quel avantage pourriez-vous attendre d'une discussion si frivole ? Un brave n'hésitera jamais à avouer que telle ou telle position ne peut ni donner ni énerver le courage. Je commande les Athéniens ; quelque poste qu'on nous assigne, il sera maintenu, il sera le poste de l'honneur.... La dispute n'est pas faite pour les amis. Nous ne nous sommes point assemblés pour vanter nos aïeux, mais pour les imiter : c'est dans le combat que va paraître le mérite de chacune des villes qui y auront concouru. Capitaines et soldats, tous auront part à la gloire de cette journée. »

THÉMISTOCLE, D'ATHÈNES. Ce général sut bien voir que les Athéniens regrettaient Aristide, et désiraient vivement son retour. Quoiqu'il eût été le principal auteur de son bannissement, il n'hésita pas à le rappeler par un décret commun à tous les exilés, et qui leur permettait de rentrer dans leur patrie pour la défendre par leur courage.

Eurybiale, Lacédémonien qui commandait la flotte des Grecs armés contre les Perses, ne pouvant souffrir que Thémistocle, beaucoup moins âgé que lui, soutint trop vivement un avis contraire au sien, leva son bâton avec un geste menaçant et des paroles offensantes. Thémistocle, sans s'émouvoir, lui dit : « Frappe, mais écoute. » Surpris d'une telle modération, Eurybiale en effet écouta, et, conformément à l'avis du jeune Athénien, ayant attaqué l'ennemi dans le détroit de Salamine, il remporta cette célèbre victoire qui sauva la Grèce, et acquit à Thémistocle une gloire immortelle. (*Rollin.*)

Thémistocle avait l'art de terminer les différends sans blesser la justice : « Tu ne serais pas un bon poète, dit-il un jour à Simonide, si tu faisais des vers contre les règles de la poésie, et je ne serais pas un bon magistrat si

j'accordais quelques grâces contre les lois. »

Il était question de l'établissement de sa fille, et on lui proposait de choisir entre deux partis, dont l'un n'avait que du mérite, et l'autre que de la fortune. « J'aime mieux, dit Thémistocle, du mérite sans richesses que des richesses sans mérite. »

Quelqu'un offrait de lui apprendre l'art de perfectionner la mémoire : « J'aimerais mieux, dit-il, l'art d'oublier, à cause des déplaisirs qui arrivent tous les jours et dont le souvenir importune. »

Montrant son enfant, Thémistocle disait : « Voilà le plus puissant des Grecs ; car Athènes commande à la Grèce, je commande aux Athéniens, ma femme me commande, et cet enfant la gouverne. »

Thémistocle nommait la paresse le tombeau des vivants. (*Plut.*)

HÉRODOTE, NÉ A HALICARNASSE, EN CARIE, L'AN 484. On sait l'immense concours de citoyens qu'attiraient de toutes les parties de la Grèce les exercices du gymnase d'Olympie. On y célébrait la 81^e^ olympiade. Hérodote lut le commencement de son histoire, et les morceaux les plus propres à exalter l'enthousiasme et à flatter l'orgueil national de ses compatriotes ; son succès fut complet. Des applaudissements universels et des transports inexprimables éclatèrent à la vue de ce tableau si vrai, si animé, si touchant de la lutte des Grecs contre les Perses, et du triomphe de la liberté sur le despotisme. Thucydide, alors âgé de quinze ans, assistait à cette solennité : des larmes d'émulation coulèrent de ses yeux, en contemplant l'homme sur lequel étaient fixés tous les regards. Hérodote s'en aperçut : il osa prédire au père de cet enfant la brillante destinée qui l'attendait ; et la Grèce dut peut-être à ces paroles d'un grand homme un grand homme de plus. Douze ans après, devenu l'honneur et le sujet des entretiens de toute la Grèce, Hérodote fit, à la fête des Panathénées, une seconde lecture de son ouvrage qui, sans doute, était alors achevé. Les Athéniens ne bornèrent pas leur reconnaissance à des louanges stériles : ils remirent une somme de dix talents (45,000 fr.) à l'écrivain qui avait si bien préconisé les hauts faits de leur nation. (*B. U.*)

« C'est un des crimes les plus grands, disait Hérodote (liv. VII), que de noircir la réputation des autres. Celui qui médit d'un absent, et celui qui croit au médisant, avant d'être éclairci de la vérité, font également injure à cet absent. Celui-ci se trouve donc lésé doublement, sans pouvoir repousser le tort qui lui est fait par le premier, qui le signale comme un méchant, et par le second, qui le prend indiscrètement pour tel, tandis qu'il devrait le défendre et même le le venger, ou s'attendre à devenir, à son tour, l'objet de la médisance sans exciter l'intérêt de qui que se soit. »

CHÉLONIS OU CHÉLONIDE, FILLE DE LÉONIDAS, ET ÉPOUSE DE CLÉOMBROTE. Cette princesse, qui avait quitté son mari pour son père, lorsque celui-ci fut injustement traité par son gendre, quitta ensuite, sans hésiter, son père triomphant, pour son mari malheureux.

L'exil avec une femme si vertueuse devait être un bonheur préférable à la royauté.

GORGIAS, DE LÉONTE, EN SICILE. C'est dans une de ses harangues appelée l'Olympique, et citée par Longin, que se trouve cette pensée trop sévèrement jugée par Aristote : Vous recueillez dans la crainte ce que vous avez semé dans la honte.

Le rhéteur Troïlus, dans un de ses ouvrages, rapporte que les Athéniens appelèrent les jours solennisés par l'éloquence de Gorgias, *les fêtes*, et ses discours, *les flambeaux;* parce que, dit-il, de même que le feu dissipe les ténèbres, ainsi les sages discours dissipent l'ignorance. (*B. U.*)

Gorgias remplit une carrière de 107 ans, étudiant et travaillant sans

cesse. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il était attaché à une vie qui durait depuis si long-temps : « C'est, dit-il, parce que je n'ai aucun reproche à faire à ma vieillesse. » Belle réponse, et bien digne d'un sage ! (*Cic., de Senect.*, IV.)

PRODICUS, DE CÉOS, SOPHISTE, RHÉTEUR. On discute avec ses amis, et l'on dispute avec ses ennemis, disait Prodicus à Protagoras son maître. Bornez-vous donc ici à la discussion : si vous n'obtenez point nos louanges, vous obtiendrez notre estime; mais l'estime est dans le cœur, et la louange n'est souvent que sur les lèvres. (*Lett. Athén.*)

C'est dans les écrits de Prodicus que l'on trouve la fiction ingénieuse de la vertu et de la volupté qui, déguisées en femmes, se présentent à Hercule, et ne négligent rien pour l'attirer à elles : ce héros est enfin persuadé par la vertu, et méprise la volupté. (*Xéno.*)

SOCRATE, PHILOSOPHE, NÉ A ATHÈNES. Tous ceux, disait Xénophon, qui savent apprécier les avantages d'une bonne conduite, et qui ont connu Socrate, le regrettent encore, parce qu'ils trouvaient en lui les plus grands secours dans la recherche de la vertu. J'ai été à portée de le bien connaître. Je l'ai vu si religieux qu'il n'osait rien entreprendre sans un avis du ciel; si juste, qu'il ne s'est jamais permis le moindre tort à l'égard de personne; si tempérant, qu'il ne préféra jamais ce qui paraissait le plus agréable à ce qu'il croyait le plus honnête; si judicieux, qu'il ne se trompait jamais entre le bon et le mauvais parti. Il n'avait besoin pour cela de consulter personne; il lui suffisait de se livrer au sentiment exquis dont il était animé.

Socrate montrait en lui-même, à ses amis, le modèle de l'homme sage et vertueux, en joignant à ses exemples les plus belles leçons sur les devoirs de l'homme.

Il inspirait insensiblement le goût de la vertu aux jeunes gens, et les accoutumait à veiller sur eux-mêmes, en leur faisant espérer de devenir un jour des hommes estimables. Il voulait qu'ils se regardassent quelquefois au miroir, pour ne pas dégrader leur beauté par le vice, s'ils étaient beaux; et, s'ils étaient laids, pour réparer leur laideur par leur éducation, et compenser les défauts du corps par les qualités de l'âme. Il recommandait la soumission aux volontés des parents, quelque dures qu'elles fussent. Il montrait l'obligation de se rendre utile aux hommes, ainsi que de se tenir dans un état de guerre avec ses passions, et dans un état de paix avec les passions des autres.

On ne peut, disait Socrate, rien faire de bon, d'honnête sans la vertu. La vertu est donc une chose qu'il importe essentiellement d'acquérir.

Le mensonge, la tromperie, l'action de nuire aux autres, celle de réduire quelqu'un en servitude, sont autant de choses qui ne peuvent paraître justes.

Toutes les actions justes et vertueuses réunissent une bonté parfaite aux charmes de la beauté.

Par l'exercice, le corps prend les habitudes qu'on veut lui faire contracter; l'exercice n'est pas moins nécessaire à l'âme; c'est par lui seul qu'on s'accoutume à remplir ses devoirs, et à s'abstenir sans peine de ce qui est interdit. Aussi voyons-nous que les pères prudents et sages n'osent se reposer sur le caractère heureux de leurs enfants; ils ont grand soin de les éloigner des sociétés dangereuses, persuadés que la vertu trouve les appuis les plus efficaces dans la fréquentation des hommes vertueux, mais qu'elle se perd dans celle des méchants.

Examinant avec Ménon, un de ses amis, les résultats de l'éducation, Socrate fit observer que les enfants de Thémistocle, d'Aristide et de Périclès, entourés de maîtres de musique, d'équitation, de gymnase, se distinguèrent dans ces différents genres; mais qu'ils ne furent jamais aussi ver-

tueux que leurs pères. (*Voy. du J. Anach.*)

Alcibiade et Critias, qui devinrent les hommes les plus ambitieux d'Athènes, se conduisirent pourtant avec sagesse tant qu'ils fréquentèrent Socrate, non qu'ils le craignissent comme un maître qui aurait droit de les punir de leurs fautes, mais parce qu'ils avaient alors l'idée de la vertu.

Voyant Alcibiade tirer vanité de ses richesses et s'enorgueillir de ses grands domaines, Socrate le mena dans un lieu où était exposée une carte géographique qui représentait la terre entière : « Dans cette carte, lui dit-il, cherchez, je vous prie, l'Attique; quand Alcibiade l'eut trouvée : Cherchez, continua Socrate, les terres qui vous appartiennent. — Elles n'y sont pas marquées, répondit Alcibiade. — Eh quoi! reprit le philosophe, vous vous enorgueillissez pour des possessions qui ne sont pas même un point sur la terre ? » (*Elien.*, III, 28.)

Jeune encore, Alcibiade était saisi de crainte, et tombait presque en défaillance toutes les fois qu'il fallait paraître à la tribune devant le peuple assemblé. Pour l'encourager et l'animer, Socrate lui dit : « Appréhendez-vous un tel »? C'est un cordonnier qu'il lui nommait. — « Non, répondit Alcibiade. — Et le crieur public ou le fabricant de meubles ? — Pas davantage. — C'est bien pourtant de ces gens-là que se compose le peuple d'Athènes. Si vous ne craignez aucun d'eux en particulier, pourquoi, quand ils sont assemblés, ne vous montrez-vous pas avec la même assurance? » (*Elien.*, II, 1.)

Socrate faisait son occupation principale de lire et méditer les écrits des sages qui l'avaient précédé.

Il définissait la beauté *une tyrannie de peu de durée.*

Moins on a de besoins, disait-il, plus on se rapproche de la Divinité.

La simplicité pare les hommes, la recherche les déguise, la malpropreté les dégrade.

Il y a bien de la différence entre les hommes qui se font remarquer par un caractère doux, heureux, aimable, et ceux qui n'offrent que des inclinations basses et perverses.

Le moyen d'acquérir une bonne réputation est de se rendre tel qu'on veut paraître.

La gloire du sage consiste à être vertueux, sans chercher à le paraître, et sa volonté, à le devenir tous les jours davantage.

Plût à Dieu, disait-il aux personnes qui trouvaient sa maison trop petite; plût à Dieu qu'elle fût toujours pleine de vrais amis!

Il est honteux, en se mettant dans la servitude de la volupté, de se rendre tel, que personne ne voudrait avoir de semblables valets.

Employez toute votre énergie à vous considérer, à vous connaître; et, si vous pouvez rendre quelque service à votre patrie, ne le négligez point. Le bien qu'elle recevra de vous se répandra sur tous les citoyens, sur vos amis, sur vous-même.

L'oisiveté avilit, et non le travail.

Il n'est pas de bien plus précieux qu'un excellent ami. Il n'en est aucun dont on tire plus de profit, ni qui procure plus de satisfaction.

Quand on sait bien employer les hommes, on est capable de régir les affaires d'un particulier et celles de toute une nation; mais, dans les unes et les autres, ce talent manque-t-il, on ne fait que des fautes.

Le même homme ne peut être sage en tout; il ne peut l'être que dans ce qu'il sait.

Ne pas se connaître soi-même, et croire que l'on sait ce qu'on ignore, c'est toucher de près à la démence.

Celui qui ne se connaît pas et qui s'abuse sur ses facultés ne juge pas mieux les autres qu'il ne se juge lui-même; il ne sait ce qu'il fait ni ce qu'il lui faut; il se trompe en tout, perd de grands avantages, et tombe dans de graves inconvénients.

Celui qui sait ce qu'il fait réussit dans ses entreprises, parvient aux honneurs, s'élève à la gloire. Les hommes qui lui ressemblent aiment à

l'employer; dans les revers on s'empresse à recevoir ses conseils; on se livre à lui sans réserve; ce n'est que sur lui qu'on fonde l'espoir de sa félicité; on le récompense par un attachement sans bornes.

Les hommes nés avec l'âme la plus fière, la plus énergique, avec le plus d'ardeur pour tout ce qu'ils entreprennent, se distingueront par leurs vertus, par leurs belles actions, par les services qu'ils rendront à l'humanité, si, par l'éducation, ils ont acquis la connaissance de leurs devoirs; mais s'ils ont été abandonnés à eux-mêmes, s'ils sont restés dans l'ignorance, ils seront les plus méchants et les plus nuisibles de tous les hommes; n'ayant pas appris à discerner ce qu'ils doivent faire, ils se jetteront dans de coupables projets : violents, impétueux, ils ne pourront être arrêtés ni contenus; bientôt ils auront accumulé les maux et les crimes.

Il est bien étonnant que les sculpteurs mettent tout leur art à faire ressembler des pierres à des hommes, et que tant d'hommes ne fassent aucun effort pour ne point ressembler à des pierres.

Ne faire rien ou ne rien faire d'utile c'est être indigne de plaire aux dieux.

Les joueurs de dés, les bouffons, ne restent point oisifs; ils n'en sont pas moins des fous; car ils pourraient faire quelque chose de mieux. Quand on connaît le mieux, on ne le quitte pas pour s'adonner au pire.

A quoi, demandait-on à Socrate, l'homme doit-il s'appliquer? — A bien faire. — Y a-t-il des principes pour faire fortune? — Non, car faire fortune c'est ne rien faire du tout. Trouver son bonheur sans le chercher, voilà ce que j'appelle faire fortune. Devoir son bonheur à ses soins, à son travail, c'est ce que j'appelle une bonne conduite; avoir une bonne conduite, c'est faire le bien.

Voyant de brillantes marchandises exposées en vente : Que de choses, dit Socrate, dont je n'ai pas besoin!

Bien des gens vivent pour boire et pour manger; quant à moi, je mange et je bois pour vivre.

L'intempérance arrache les hommes à la sagesse, le plus grand des biens, pour les précipiter dans les désordres les plus déplorables. Toujours excitant au plaisir, elle défend de se livrer à rien d'utile, d'en occuper même sa pensée. Les malheureux qui s'y abandonnent perdent insensiblement toutes les facultés de l'esprit. Quelquefois encore ils distinguent le bien du mal, et c'est le mal qu'elle les force à choisir. La tempérance produit des effets tout opposés. Le contraire de tant de maux n'est-il pas un bien? Ne permettant pas d'endurer la faim, la soif, les veilles, la privation des plaisirs, l'intempérance nous empêche, par cela même, de trouver une véritable douceur à satisfaire les besoins que la nécessité nous impose.

La tempérance nous instruit de la véritable valeur des choses; elle nous apprend à conserver notre santé, à connaître notre intérieur; c'est par elle que nous devenons capables de servir nos amis et notre patrie. C'est elle qui nous soumet nos ennemis; c'est elle enfin à qui nous devons nos plus grands avantages, et la plus inaltérable satisfaction.

Voilà les fruits que nous offre la tempérance et qui sont refusés à la débauche. N'est-il pas bien juste d'en être privé, quand on n'a rien fait pour mériter de les recueillir? quand on ne s'est occupé qu'à saisir de trompeuses délices, qui viennent se présenter d'elles-mêmes?

Quelle différence y a-t-il entre le débauché et l'animal stupide? Comment distinguer de la brute, l'homme qui, incapable d'élever son âme, ne cherche que la volupté, ne vit et n'agit que pour elle?

Celui qui achète à grands frais des fruits précoces désespère apparemment de vivre jusqu'à leur maturité; sans cela on trouverait absurde d'acheter cher ce qu'avec un peu de patience on pourrait avoir de bonne qualité et à bon marché.

Socrate attendait des hôtes, et l'on trouvait trop peu d'apprêts pour les recevoir. « Si ce sont de bons hôtes, répondit le philosophe, ils seront contents; sinon, c'en est encore trop! »

Quelqu'un se plaignait de manquer d'appétit et de ne trouver bon rien de ce qu'il mangeait : « Je sais, lui dit le philosophe, un bon remède à votre mal; mangez moins, les mets vous paraîtront plus agréables; vos dépenses seront diminuées, et vous vous porterez mieux. »

Un autre se plaignant d'être las d'un long chemin qu'il venait de parcourir : « Mais, lui demanda Socrate, votre valet a-t-il pu vous suivre? — Sans doute. — Allait-il les mains vides? — Il portait mes provisions. — Se plaint-il d'être fatigué? — Point du tout. — Comment! celui qui marchait avec vous, en portant votre bagage, ne se plaint point de la fatigue de la route, et vous, qui ne portiez rien, vous vous plaignez de vos fatigues?... Ne rougissez-vous pas de votre mollesse et de votre lâcheté?... »

Un certain maître avait rudement châtié son esclave, à qui il reprochait d'être gourmand et paresseux : « Avez-vous, lui dit Socrate, examiné quelquefois qui de vous ou du valet mérite le plus d'être châtié? »

Toutes les fois que Socrate était prêt à s'emporter, il adoucissait sa voix, prenait un visage serein, donnait à ses regards de l'indulgence, et, se penchant ainsi du côté opposé à celui où l'entraînaient ses passions, il restait en garde contre elles et parvenait à les dompter.

On lui demandait pourquoi il gardait Xantippe, son épouse, qui était si acariâtre. — « En m'accoutumant, à supporter son humeur, j'apprends à me plier aisément à celle des personnes avec lesquelles j'ai à vivre. — Quoi! n'imposerez-vous jamais silence à votre femme? — Voulez-vous, répondit le sage, qu'on se divertisse à nos dépens, et qu'on nous anime en criant : Courage, Xantippe! courage, Socrate! »

Un jour dans sa maison, Xantippe lui débitait toutes les injures qui lui passaient par la tête : las de l'entendre, Socrate alla s'asseoir tranquillement devant la porte; cette femme, encore plus irritée, lui jeta de l'eau sale sur la tête; les passants se mirent à rire, et Socrate riant avec eux : « Je m'attendais bien, dit-il, qu'après un si grand tonnerre, nous aurions de la pluie. »

Socrate soupait chez lui avec Enthydème qu'il avait amené; pendant qu'ils conversaient ensemble, Xantippe ne manqua pas une si belle occasion de l'apostropher; et, comme il ne lui répondait point, elle finit par renverser la table. Troublé de cette scène, Enthydème se levait, et allait se retirer; Socrate l'arrête et lui dit : « L'autre jour je dînais chez vous; une poule, en volant, renversa tout ce qui était sur la table; nous sommes-nous fâchés? »

Éblouis de la gloire de Thémistocle, de Cimon et de Périclès, les jeunes gens d'Athènes prenaient l'ambition et la suffisance pour de la capacité; ces folles idées leur ôtaient tous les agréments de la jeunesse, sans les enrichir des qualités solides de l'âge mûr. Socrate, ne se flattant pas de les ramener tous à la raison, s'adressa à l'un d'eux, appelé Glaucus, frère d'Aristote, et plus intéressant que les autres par son bon naturel; il l'engagea doucement dans une conversation sur la politique : « Vous désirez, lui dit-il, qu'une partie de l'administration vous soit confiée; ce dessein est beau; si vous réussissez, vous pourrez servir vos amis, élever votre famille, ajouter à la gloire de votre pays. Avec de si grands projets, vous avez sûrement un plan fixe et arrêté; dites-moi quel est le premier service que vous vous proposez de rendre à l'état... » Comme Glaucus paraissait embarrassé et méditait sa réponse : « J'imagine, reprit Socrate, que votre projet serait d'augmenter les revenus de la république? — Précisément! — Eh bien! vous m'allez dire à combien ils montent... Vous savez du moins quelles sont les dépenses de la république, afin de pouvoir retrancher celles qui sont superflues? — J'avoue, répondit Glaucus, que je ne me suis point occupé de cette partie : j'ai vu les choses en grand, et je n'ai pas fixé mon attention sur les petits détails. » Socrate questionna encore Glaucus sur beaucoup d'autres objets, et le jeune homme, voyant toujours tout en grand, ne put jamais répondre d'une manière plus satisfaisante : prenant alors un ton plus sérieux, Socrate lui parla avec tant de force et de raison sur son extravagance, que Glaucus en sentit le ridicule et l'abjura. (*Elien.*)

Lorsque Mélitus eut porté son accusation contre Socrate, ce sage s'entretenait de toute autre chose que de son procès : « Vous devriez vous occuper de votre défense, lui dit Hermogène. — Comment! reprit Socrate, ne voyez-vous pas que je m'en suis occupé toute ma vie, en cherchant à distinguer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, en observant la justice, en fuyant toujours l'iniquité? aurais-je pu méditer une plus belle défense? »

Lysias vint lui lire un plaidoyer humble, suppliant, et propre à conjurer l'orage : « De grâce, lui dit Socrate, remportez votre discours; si je pouvais me résoudre à le prononcer, fût-ce dans les solitudes les plus reculées de la Scythie, je me déclarerais moi-même digne de mort. »

Il ne voulut devoir sa vie à aucune lâcheté.... Il aima mieux mourir en Socrate que de sauver ses jours en Lysias. (*Val. Max.*, VI, 4.)

On lui disait, en versant des pleurs : « Vous mourrez donc innocent? — Aimeriez-vous mieux que je mourusse coupable? »

« N'auriez-vous pas quelque chose à nous prescrire à l'égard de vos enfants et de vos affaires? lui demanda Criton. — Je vous réitère le conseil que je vous ai donné souvent, celui de vous enrichir de vertus; si vous le suivez, je n'ai pas besoin de vos promesses; si vous le négligez, elles seraient inutiles à ma famille. »

Dans son dernier entretien, Socrate représenta à ses disciples qu'il n'était permis à personne d'attenter à ses jours, parceque, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux : que pour lui, résigné à leur volonté, il soupirait après le moment qui le mettrait en possession du bonheur qu'il avait tâché de mériter par sa conduite.

De là, passant au dogme de l'immortalité de l'âme, il l'établit par une foule de preuves qui justifiaient ses espérances. Et quand même, ajoutait-il, ces espérances ne seraient pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers moments une joie pure et délicieuse.

Ainsi tout homme qui, renonçant aux voluptés, a pris soin d'enrichir son âme des ornements qui lui sont propres, tels que la justice, la tempérance, et les autres vertus, doit être plein de confiance et attendre paisiblement sa dernière heure. Vous me suivrez quand la vôtre sera venue; la mienne n'est pas loin, et, pour me servir de l'expression d'un de nos poètes : *J'entends déjà sa voix qui m'appelle.*

L'instant de sa mort approchait, et Criton crut devoir lui demander comment il voulait qu'on l'ensevelit : « O mes amis, dit Socrate, j'ai bien perdu mon temps, puisque je n'ai pu encore vous persuader que je m'envolerais d'ici, et qu'il n'y resterait rien de moi! ... Si toutefois vous pouvez me retenir, ensevelissez-moi comme il vous plaira. »

HIPPOCRATE, NÉ DANS L'ÎLE DE Cos. L'antiquité ne nous offre aucun médecin plus célèbre. Ses vertus, son désintéressement, sa modestie, égalaient son habileté. Instruit par des exemples domestiques, par l'étude de la nature, et surtout par celle du corps humain, il délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les désolait au commencement de la guerre du Péloponèse. Le droit

de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mystères, furent la récompense de cet éminent service. Artaxercès-Longuemain lui offrit des sommes considérables et les honneurs que l'on décerne aux princes, s'il voulait se rendre à sa cour. Aussi bon citoyen que grand médecin, Hippocrate les refusa, en faisant observer qu'il se devait moins à des étrangers qu'à ses compatriotes.

On aime à voir les grands hommes avouer qu'ils se sont trompés quelquefois, comme le fait Hippocrate à l'occasion d'une suture de tête. Un tel aveu suppose, dans celui qui le fait, un fond de mérite non commun, et une élévation d'âme qui sent bien qu'agir ainsi n'est point se faire de tort, tandis qu'un petit esprit, qui ne peut dissimuler sa pauvreté, craint de hasarder trop, et de perdre volontairement le peu qu'il possède. (*Celse*, 1, 4.)

Non content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, Hippocrate a laissé pour l'instruction du médecin des règles importantes et précieuses.

Votre élève, dit cet habile homme, a-t-il reçu de la nature un jugement sain, un discernement exquis, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail et du penchant pour les choses honnêtes; concevez des espérances.

Quand vous l'adoptâtes pour disciple, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions une pureté inaltérable; qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment: sans les vertus de son état il n'en remplira jamais les devoirs; mais quelles sont ces vertus? Je n'en excepte aucune, puisque son ministère a cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur. En effet, si l'on n'était assuré de sa sagesse et de sa droiture, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appelant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme et de ses filles? Comment compter sur son humanité, s'il n'abor[illegible] de ses malades qu'avec une gaité révoltante, ou qu'avec une humeur brusque ou chagrine? sur sa fermeté, si par une servile adulation il ménage leurs dégoûts et cède à leurs caprices? sur sa prudence et sa discrétion, si, occupé toujours de sa parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer en faveur de son art des discours étayés du témoignage des poètes? sur ses lumières, si, outre cette justice dont il ne peut s'affranchir envers ses semblables, il ne possède pas celle que le sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir, se trouve encore plus de pénurie que d'abondance? sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur? Si, sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches? si, autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il ne veut apporter aucune modification à ce qui a été convenu, quoique l'état du malade empire d'un moment à l'autre? (*B. U.*)

EURIPIDE, NÉ A SALAMINE. Ce poète, qui insistait avec force sur les dogmes importants de la morale, fut mis au nombre des sages; il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Les facéties l'indignaient : Je hais, dit-il dans une de ses pièces, ces hommes inutiles qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des sages qui les méprisent.

N'avoir point d'enfants, disait Euripide, est un malheur heureux. (*Boëce.*)

Un sage conseil vaut mieux que mille bras.

Le zèle abrège les distances.

Le vice, en fixant les regards sur sa difformité, sert d'exemple aux mortels vertueux.

Aux événements douloureux de leur nature, comme les maladies, les fatigues, la perte de ses amis, on peut opposer ces paroles du poète tragique : « Hélas !..... mais pourquoi me plaindre? les maux que j'endure sont attachés aux mortels. »

On le blâmait, à la représentation d'une de ses tragédies, d'avoir appelé les richesses le souverain bien, et l'admiration des dieux et des hommes. « Attendez la fin de la pièce, » dit Euripide. On y voyait l'admirateur des richesses recevoir le châtiment qu'il méritait.

Un jour que l'usage permettait d'offrir au souverain quelques faibles présents, comme un hommage d'attachement et de respect, Euripide ne se montra point parmi les courtisans et les flatteurs empressés à s'acquitter de ce devoir; Archélaüs lui en fit quelques légers reproches : « Quand le pauvre donne, répondit Euripide, il demande. » (*V. d'A.*)

AGATHON, D'ATHÈNES. Se trouvant chez Archélaüs, roi de Macédoine, Agathon, l'un des poètes les plus recommandables de son temps, disait : Un roi devrait se souvenir de trois choses : qu'il gouverne des hommes, qu'il doit les gouverner suivant les lois, qu'il ne les gouvernera pas toujours.

Ce poète disait aussi : L'industrie et le hasard ont un égal besoin l'un de l'autre.

Il est vraisemblable qu'il survienne des choses qui ne sont pas vraisemblables.

ARISTARQUE, POÈTE, NÉ A TÉGÉE, EN ARCADIE. Lorsqu'on invitait Aristarque à un festin, il fallait lui dire le nom de tous les convives, et même lui dépeindre leur caractère : ce n'était qu'après avoir reçu ces éclaircissements, qu'il se décidait à accepter ou à refuser l'invitation. A-t-on entrepris un voyage sur mer, disait-il, c'est une nécessité de s'accommoder avec ses compagnons de voyage; mais le judicieux appréciateur du temps, l'homme accoutumé à se conduire par la raison, n'ira pas dans un repas essuyer l'impertinence d'une troupe d'affamés et de gloutons, et, ce qui peut être plus fâcheux encore, encenser une idole fière et stupide.

ANAXAGORE, NÉ A CLAZOMÈNE, EN IONIE. Ce philosophe brilla non-seulement par la noblesse de son extraction et par ses richesses, mais encore par des sentiments élevés et généreux qui le portèrent à abandonner son patrimoine à ses parents. Ceux-ci le blâmaient de l'indifférence avec laquelle il envisageait son bien : « Comment, dit-il, est-ce que je ne vous en remets pas le soin? »

Il préférait une goutte de sagesse à des tonnes pleines d'or. — Il pensait que la science est aussi nuisible à ceux qui ne savent pas s'en servir, qu'elle est utile aux autres; que l'âge et le sommeil enseignent peu à peu le chemin de la mort.

Considérant la fastueuse sépulture de Mausole : « Voilà, dit-il, un magnifique tombeau! c'est l'image d'une grande fortune changée en pierres. »

Quand on lui apprit la mort de son fils : « Vous ne m'annoncez, dit-il, rien de nouveau, rien d'inattendu; je savais que je n'avais donné le jour qu'à un mortel. » Voilà les paroles que prononce une vertu nourrie des plus salutaires préceptes de la sagesse. Celui qui les aura retenues et utilement méditées n'oubliera pas qu'en donnant la vie à des enfants on leur impose la nécessité de la rendre, et que, si l'on ne saurait mourir sans avoir vécu, il est également impossible de vivre sans être destiné à mourir.

Contraint de se retirer dans un pays étranger, quelqu'un se plaignait qu'il ne pourrait mourir dans sa patrie : « Qu'importe? lui dit Anaxagore; est-il un endroit dans le monde où l'on ne puisse espérer de trouver une issue? »

Quand il quitta sa ville natale pour faire de longs voyages, il ne témoigna lui-même aucun regret : « Vous ne vous souciez donc guère de votre pa-

trie? lui dit-on. — Je ne m'occupe que d'elle, » dit-il en regardant le ciel.

A son retour, apercevant ses terres incultes, Anaxagore s'écria : « Je serais mal si tout cela eût été mieux. » Réflexion qui prouve que ce n'est pas vainement qu'il avait couru après la sagesse. En effet, si à la culture de son esprit il eût préféré celle de ses champs, il serait resté dans ses foyers simple citoyen, et ne serait point devenu le grand Anaxagore. (*Val. Max.*, v, 10, *et* viii, 7.)

PÉRICLÈS. Aussi bon capitaine qu'excellent politique, cet Athénien donna son nom au siècle le plus brillant de la Grèce : une victoire qui n'aurait été que l'effet d'une heureuse témérité lui paraissait peu digne de louanges, quoique souvent elle fût admirée.

Sa grande maxime, dans la guerre, était de ménager le sang des citoyens, et de ne point hasarder un combat sans être presque assuré du succès.

Une éclipse de soleil couvrit tout d'un coup la ville d'Athènes de ténèbres. L'alarme y fut extrême. Chacun regarda ce prodige comme un avis des dieux qui lui annonçait sa mort. Périclès se présente, il explique ce qu'il a lui-même appris d'Anaxagore, son maître, sur le cours du soleil et de la lune, et ne souffre pas que ses concitoyens soient plus long-temps le jouet d'une vaine frayeur.

A la vue d'une jeune personne, Sophocle s'écriait : « Ah! qu'elle est belle! — Il faut, lui dit Périclès, qu'un magistrat ait non-seulement les mains pures, mais encore les yeux et la langue. »

Cherchant à entraîner le peuple dans une entreprise dangereuse, un général refusait d'écouter les remontrances de Périclès : « Si vous ne voulez pas, lui dit celui-ci, croire à mes conseils, attendez, et consultez le temps : c'est le plus sage conseiller qu'on puisse choisir. »

Pressé de faire un faux serment pour appuyer la cause d'une personne à laquelle il était attaché : « Je suis votre ami, lui dit Périclès, mais jusqu'aux autels. »

On vit quelquefois blâmer hautement sa conduite. Semblable à un habile pilote qui, dans la tempête, n'est attentif qu'aux règles de son art pour sauver le vaisseau, et méprise les pleurs, les cris et les prières de tout l'équipage, Périclès, après avoir pris toutes ses précautions pour la sûreté de l'état, se mettait peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chansons injurieuses, des insultes, des accusations intentées contre lui. (*Plut.*)

Les Athéniens venaient de perdre une grande bataille; ils rappelèrent Cimon; ce fut Périclès lui-même qui dressa et proposa le décret de son rappel. Périclès, dit Plutarque, employa tout son crédit pour faire revenir son rival : tant les querelles même des citoyens étaient tempérées par le motif de l'utilité publique, et leurs animosités toujours prêtes à s'apaiser, dès que le bien de l'état le demandait; et tant l'ambition, qui est la plus vive et la plus forte des passions de l'homme, cédait et se conformait aux besoins et aux intérêts de la patrie.

Rassemblés autour de son lit, peu avant sa mort, et ne croyant pas être entendus, les amis de Périclès louaient son administration et ses exploits; il les interrompit en disant : « Je m'étonne que vous conserviez dans votre mémoire, et que vous releviez des choses auxquelles la fortune a le plus de part, et qui me sont communes avec tant d'autres capitaines; lorsque vous oubliez ce qu'il y a de plus grand et de plus glorieux pour moi : c'est qu'il n'est pas un citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil. » Belle parole qui seule fait l'éloge le plus accompli d'un chef de gouvernement.

Voici quelques-unes des pensées de Périclès.

Nous devenons amis plutôt en accordant qu'en recevant des bienfaits.

L'amitié du bienfaiteur est la plus solide; on veut conserver la bienveillance qui est due pour le bien qu'on a fait. Celui qui ne sait que payer de retour éprouve un sentiment obtus. Il sait que sa reconnaissance est une dette qu'il acquitte, et qu'elle n'a rien de recommandable.

Il n'y a point de honte à avouer que l'on est pauvre; ne point chasser la pauvreté par le travail, voilà ce qui est honteux.

La douleur n'est pas dans l'absence d'un bien qu'on n'a point éprouvé; elle est dans la privation de celui dont on avait contracté l'habitude.

L'amour de la gloire est le seul qui ne vieillit pas; et, dans l'infirmité du dernier âge, ce que l'on désire le plus n'est pas, comme on le prétend, d'amasser des richesses, c'est d'obtenir des respects.

Là où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là aussi se trouvent les meilleurs citoyens.

ASPASIE, de Milet. Célèbre par ses talents et l'attachement qu'elle inspira à Périclès, Aspasie eut avec la femme de Xénophon et Xénophon lui-même un entretien qu'Eschine et Cicéron n'ont pas voulu nous laisser ignorer. « Si votre voisine, disait-elle à la femme de Xénophon, avait des bijoux plus beaux que les vôtres, ne les préféreriez-vous pas?—Sans doute.— Et si ses meubles et ses vêtements valaient plus que les vôtres, lesquels aimeriez-vous mieux? — Les siens. — Mais si son mari était meilleur que le vôtre?... » Ici la femme de Xénophon rougit sans rien répondre. Aspasie embarrassa Xénophon par des questions semblables, et le réduisit au silence. « Puisque vous refusez l'un et l'autre, dit-elle alors, de m'éclairer sur ce que je voulais entendre de votre bouche, je vais moi-même y suppléer. Vous, Xénophon, vous souhaitez la femme la plus digne d'être aimée, et vous, le meilleur des maris; si donc vous ne venez à bout de vous rendre parfaits, aucun de vous ne remplira jamais les désirs de l'autre. »

On voit, comme le remarque l'orateur romain, que la manière de raisonner d'Aspasie se rapprochait de celle de Socrate. (*M. de l'A.* xxxi, 70.)

Dans son dialogue de Ménexène, Platon cite une très belle harangue d'Aspasie en l'honneur des Athéniens morts à Léchée.

Après avoir étalé avec magnificence les exploits glorieux des Athéniens depuis le commencement des guerres des Perses, par une de ces figures hardies que l'éloquence met en œuvre dans des sujets importants, Aspasie fait sortir des tombeaux les pères des Athéniens, et leur prête ces paroles adressées à ces derniers : « Enfants! vos victoires présentes donnent un nouvel éclat à notre valeur passée. Nous pouvions vivre sans honneur, nous avons mieux aimé mourir avec gloire que de couvrir de honte et nos aïeux et notre postérité, persuadés qu'un homme qui déshonore les siens ne mérite pas de vivre, et qu'il ne trouve d'amis ni sur la terre parmi les hommes, ni après sa mort parmi les dieux. Souvenez-vous des instructions que nous vous avons laissées; que toutes les actions de votre vie soient guidées par la vertu; songez que, sans elle, tout ce qu'on possède, tout ce qu'on pratique n'est d'aucun prix.....

« L'homme dénué de sentiments généreux n'est point riche; il n'est que le porteur de ses biens..... Pour une âme faible et vicieuse, la beauté et la force sont des ornements messéants, qui font ressortir davantage sa laideur; la science même, séparée de la justice et de la vertu, n'est qu'une finesse artificieuse; non, ce n'est point la sagesse..... Faites donc de continuels efforts, employez toute l'étendue de vos moyens pour vous élever au-dessus de nous et de nos ancêtres; si nous demeurons au-dessus de vous nous rougirons de notre victoire; nous applaudirons à la vôtre, si vous nous surpassez; et vous nous surpasserez si, loin de descendre du rang où nous vous avons établis, vous vous en servez comme d'un point fixe, pour prendre un nouvel essor. Quelle humiliation pour celui qui prétend aux distinctions honorables, de ne

valoir que par ses aïeux ! Il est vrai que l'honneur des ancêtres est un magnifique trésor; mais consumer soi-même ce trésor d'honneur et de richesses, sans en rien laisser à ses enfants, faute de l'entretenir par des acquisitions nouvelles, c'est une impardonnable dissipation, c'est une lâcheté.... Si vous pratiquez ces maximes, nous vous recevrons avec tendresse quand vous viendrez nous rejoindre; si vous ne nous apportez qu'une ombre flétrie et dégradée, ne vous attendez qu'à nos justes mépris. »

PHIDIAS, SCULPTEUR CÉLÈBRE. A la majesté sublime qui brillait dans les traits et dans toute la figure de Minerve placée au *Parthénon*, dans la citadelle d'Athènes, la main de Phidias se faisait aisément reconnaître. (Quint., XII, 10.) Cet artiste, dont les idées avaient un si grand caractère, représentait les dieux encore mieux que les hommes : on eût dit qu'il voyait les seconds de trop haut, et les premiers de fort près. (*V. d'A.*)

Une tortue, placée par Phidias aux pieds de la *Vénus pudique*, rappelait à la beauté le devoir de se défendre, de rester dans ses foyers, et de ne point prodiguer ses charmes aux regards indiscrets.

Tous les hommes de goût ont vanté la délicatesse de cette épigramme : « Vous admirez ce groupe de poissons, chef-d'œuvre de Phidias, donnez-leur de l'eau, ils nageront. *Adde aquam natabunt.* »

THUCYDIDE, CÉLÈBRE HISTORIEN. Un recueil de vérités historiques, disait Thucydide, est plutôt un trésor pour l'avenir que la jouissance d'un plaisir momentané.

La recherche de la vérité est pénible, et les hommes s'attachent volontiers à tout ce qui flatte leur paresse. Par l'attention que j'ai mise dans l'examen de tout ce que je viens de rapporter, il est aisé de voir que je n'ai pris pour modèle ni l'exagération des poètes, ni l'infidélité des historiens qui, s'attachant plus à flatter l'oreille de leurs lecteurs, qu'à les instruire de la vérité, ont rassemblé sans critique et sans choix mille événements dignes d'être mis au rang des fables. (*Mém. de l'Acad.*, XXXIX, 4.)

ÉPICHARME, POÈTE. Quelques amis, de l'âge d'Épicharme, s'entretenant un jour avec lui : « Je serais content, dit l'un, d'avoir encore cinq ans à vivre. — Je n'en demanderais que trois, dit un autre. — Et moi, quatre, dit un troisième. » Épicharme prenant alors la parole : « Nous touchons tous, dit-il, au terme de la vie; ne serions-nous pas plus heureux d'y parvenir avant d'éprouver les maux attachés à la vieillesse ? » (*Elien.*, II, 24.)

POLYGNOTE, CÉLÈBRE PEINTRE DE THASOS. Sur un des murs du Lesché, édifice où se réunissaient souvent les habitants de Delphes, Polygnote avait représenté Ulysse descendu aux enfers, conformément aux récits d'Homère et des autres poètes. La barque de Caron, l'évocation de l'ombre de Tirésias, l'Élysée, séjour des héros; le Tartare, rempli de scélérats : tels étaient les principaux objets qui frappaient le spectateur. On pouvait y remarquer encore un genre de supplice bien capable de faire une impression vive et profonde sur les enfants dénaturés : c'était un de ces enfants mis à mort par son père. Ce trait est révoltant et contre nature : il est cependant une preuve des efforts généreux de Polygnote, pour inspirer aux jeunes gens toute l'horreur qu'ils doivent avoir pour le vice et les actions infâmes.

CIMON, FILS DE MILTIADE. Citant les propres paroles de Gorgias, Plutarque dit que Cimon possédait de grands biens pour en user, et qu'il en usait pour se faire aimer et honorer. En effet, Cimon, qui d'abord n'avait pas donné de lui une idée avantageuse, se montra ensuite aussi grand dans la paix que dans la guerre. Par ses libéralités il rendit heureux beaucoup de ses concitoyens; sa maison devint l'asile de l'indigent : il fut le premier qui établit des écoles publiques à Athènes, comme Pythagore en avait fondé en Italie. (*Plut.*)

Ce général, si recommandable, se trouvant banni par l'ostracisme, vint néanmoins se placer à son rang, dans sa tribu, pour combattre contre les Lacédémoniens qu'il avait toujours affectionnés, et avec lesquels, pour cette raison, on l'accusait d'avoir de secrètes intelligences : sur la défense qui lui fut faite de se trouver à la bataille, il se retira en conjurant ses amis de se conduire de manière à ne laisser aucun doute sur son innocence et sur la leur. Ceux-ci prirent l'armure de Cimon, la placèrent dans le poste qu'il devait occuper, et combattirent avec tant de valeur, qu'ils se firent presque tous tuer, laissant à la ville d'Athènes un regret infini de leur perte et un grand repentir de les avoir accusés injustement.

Après avoir perdu une bataille, les Athéniens se décidèrent à rappeler Cimon : ce général, sans se faire prier, sans se plaindre, et sans chercher à faire durer une guerre qui le rendait nécessaire à sa patrie, lui rendit le service qu'elle attendait, en lui procurant sans délai la paix dont elle avait besoin.

ARGILÉONIS, MÈRE DE BRASIDAS. On louait en sa présence les qualités distinguées, et les grandes actions de son fils, qu'on mettait sans exception au-dessus de tous les Lacédémoniens. « Vous vous trompez, dit-elle; mon fils est brave; mais Sparte a plusieurs citoyens qui le sont encore plus que lui. »

Cette générosité d'une mère qui préférait la gloire de l'état à celle de son fils fut admirée, et ne demeura point sans récompense : les Éphores lui rendirent les honneurs publics. (*Roll.*)

SPURIUS (CASSIUS.) Le seul désir d'arriver au souverain pouvoir effaça le souvenir des trois glorieux consulats et des deux triomphes de ce Romain. En effet, le sénat et le peuple ne se bornant pas à infliger la peine capitale à Spurius, ajoutèrent à son supplice la destruction de sa maison, afin de le punir encore par la ruine de ses pénates.

Valère Maxime, à la suite de ce trait, ajoute que la même audace dans Sp. Mélius reçut la même punition; et, pour transmettre à la postérité le souvenir de son juste châtiment, on nomma l'emplacement de sa maison *Place de Mélius.*

CLINIAS, PÈRE D'ALCIBIADE. Cet Athénien passait pour descendant d'Ajax. Il fit revivre l'hospitalité entre ses compatriotes et les Lacédémoniens, et combattit avec valeur à la bataille de Salamine sur un vaisseau qu'il avait équipé à ses frais.

COSSUS (AULUS-CORNÉLIUS.) Simple tribun des soldats, Cornélius Cossus, le plus bel homme de l'armée, et le plus vaillant guerrier suivant Tite-Live, s'apercevant que Volumnius, partout où il se présentait, faisait fléchir les légions romaines, s'élance contre ce général des Fidénates, le renverse de cheval et le perce de sa lance. Après ce fait d'armes mémorable, Cossus porta les dépouilles *opimes* dans le temple de Jupiter Férétrien, honneur réservé aux dictateurs et aux consuls romains. Nommé, par la suite, consul et dictateur, il vainquit les ennemis de Rome, abdiqua, et finit ses jours dans la paisible retraite qu'il s'était choisie. (*Val. Max.*, III, 2.)

GÉLON, FILS DE DINOMÉNÈS. Vainqueur d'une armée carthaginoise des plus nombreuses, et qui avait fait une invasion dans la Sicile, Gélon donna une bien grande preuve de sa modération; les vaincus obtinrent la paix aux seules conditions suivantes :

Qu'ils paieraient deux mille talents pour les frais de la guerre;

Qu'ils feraient bâtir deux temples dans lesquels le traité serait gardé;

Et enfin, qu'à l'avenir ils renonceraient à l'infâme superstition qui les portait à sacrifier leurs enfants.

C'est ainsi que Gélon, dans ce traité qui lui fit tant d'honneur, s'occupait surtout de ses ennemis, ou pour mieux

dire, de ceux du genre humain. (*Esprit des Lois.*)

Justes appréciateurs de Gélon, et touchés des éminents services qu'ils en avaient reçus, les Syracusains lui décernèrent l'autorité souveraine, avec le titre de roi. Quelques séditieux conspirèrent cependant contre lui; dès que Gélon le sut, il fit assembler les Syracusains; et, s'avançant tout armé au milieu d'eux, il leur déclara qu'il avait découvert la conjuration : alors se dépouillant de ses armes et leur adressant la parole à tous : « Me voici, dit-il, au milieu de vous, sans défense, couvert de ma seule tunique; je me livre entre vos mains... » Remplis d'admiration, les Syracusains lui confirmèrent le pouvoir suprême et le laissèrent le maître du sort des coupables; mais il voulut que le peuple restât chargé du soin de les punir.

Les plus grands honneurs furent décernés à Gélon après sa mort; on lui érigea un superbe monument où les Syracusains, qui transmirent leur reconnaissance à leurs descendants, allaient pleurer la perte de leur roi; et, lorsque Timoléon fit rendre la liberté à Syracuse, et détruisit les statues des tyrans qui l'avaient gouvernée jusqu'alors, celles de Gélon furent conservées.

Dans la suite, Platon, qui s'était rendu à la cour de Denys, lui dit : « Vous régnez, et, à cause de Gélon, on se fie à vous; mais, à cause de vous, on ne se fiera plus à personne. » (*El.*, VI, II.)

HIÉRON, FRÈRE ET SUCCESSEUR DE GÉLON. Si quelques taches obscurcirent les premières années du règne d'Hiéron, il faut, sans doute, les attribuer à l'incertitude presque inséparable du rang où il se trouvait placé : il racheta ses fautes par les belles actions qui ont illustré sa vie; il donna aux habitants de Cumes des secours contre les Tyrrhéniens; il se plut à soutenir ses alliés dans leurs guerres, et surtout à protéger les plus faibles; mais ce qui rend son nom encore plus célèbre c'est la protection spéciale qu'il accorda aux sciences, et l'accueil qu'il fit à ceux qui les cultivaient.

Nommer Simonide et Pindare, comme ses courtisans les plus assidus, c'est montrer quel discernement il apportait dans le choix de ses amis.

Eschyle à qui les succès de Sophocle commençaient à rendre peu agréable le séjour d'Athènes était, ainsi que Bacchylide et Épicharme, également admis dans son intimité; enfin, si nous en croyons Elien, ainsi que Pindare, peu de rois peuvent lui être comparés.

LYSIS, DE TARENTE.

Vers dorés de ce philosophe.

Garde-toi d'entreprendre ce que tu ne sais pas faire. — Instruis-toi d'abord de ce que tu dois savoir. — Crains, par trop de précipitation, d'avoir à rougir de ta folie. — Dire et faire des folies sont aussi le partage des sots.

Si tu peux faire le bien tu le dois. La puissance est ici voisine de la nécessité. — Ne fais rien de honteux en présence des autres, ni dans le secret. — Songe toujours à te respecter toi-même.

Que l'équité préside à toutes tes actions; qu'elle accompagne toutes tes paroles. — Que la raison te guide jusque dans les moindres choses.

Tu connaîtras que les hommes sont eux-mêmes les artisans de leurs malheurs. Infortunés! ils ne savent pas apercevoir les biens qui sont sous leurs yeux; leurs oreilles se ferment à la vérité qui leur parle. Combien peu connaissent les vrais remèdes à leurs maux!

Souviens-toi que tous les hommes sont destinés à la mort. — Sois vertueux, et tu ne trouveras rien au dessus de tes forces.

Ne cherche point à briller par des dépenses déplacées, comme si tu ignorais ce qui est convenable et beau. — Ne te pique pas non plus d'une épargne excessive. — Rien n'est préférable à la juste mesure qu'il faut observer en tout.

Prends l'habitude de commander à la gourmandise, à la volupté, à la colère, au sommeil.

Choisis pour ton ami l'homme que tu reconnais pour le plus vertueux. — Ne résiste pas à la douceur de ses conseils. — Suis ses utiles exemples. — Crains de te brouiller avec lui, pour des causes légères.

La fidélité de Lysis à tenir ses promesses a été louée par différents écrivains. Jamblique rapporte même, qu'invité par un de ses amis à l'attendre pendant qu'il ferait sa prière dans le temple de Junon, Lysis le lui promit, et s'assit sur un banc à l'entrée du temple; l'ami, absorbé par ses méditations, oublia le rendez-vous, et sortit par une autre porte. Lysis ne quitta sa place qu'au moment où son ami vint le lendemain le dégager de sa parole.

ÉPHIALTE, FILS DE SOPHRONIDE. Cet orateur refusa dix talents que ses amis voulaient lui donner pour soulager sa misère : « Si je les acceptais, leur dit-il, je m'exposerais à me faire juger capable de quelque injustice, par égard pour vous; ou à passer pour ingrat, si je ne faisais point ce que vous auriez désiré. » (*Elien*, XIII., 39.)

Il rougit si peu de sa pauvreté, qu'il répondit à un homme qui la lui reprochait : « Que ne me reprochez-vous aussi d'aimer la justice ? » (*Elien.*)

CÉPHALE. Ce célèbre orateur Athénien florissait vers la fin de la guerre du Péloponèse, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à renverser la tyrannie des Trente. Quoiqu'il vécût à une époque très-orageuse, et que personne n'eût proposé ni fait adopter autant de lois que lui, il n'eut jamais à se défendre contre aucune accusation; ce qui est un exemple unique dans l'histoire d'Athènes. (*B. U.*)

THÉOCLÈS, TRACONIDE ET PRAXIS. Ces trois grands personnages vivaient dans l'opulence; les deux premiers à Corinthe, l'autre à Mytilène. Touchés de la pauvreté de leurs concitoyens, ils partagèrent avec eux leurs richesses et remirent à leurs débiteurs tout ce qui leur était dû. Par la suite, les pauvres s'armèrent contre les nobles et les riches, et les massacrèrent tous, à l'exception de ces trois hommes, qui durent leur vie à leur bienfaisance. (*Hist. Anc.*)

AGIS II, ROI DE SPARTE. Les envieux sont bien à plaindre, disait ce monarque, d'être tourmentés par la félicité des autres, autant que par leurs propres malheurs.

Il connaissait les épines de la puissance : « Quand on veut gouverner un grand nombre d'hommes, disait-il, il faut en combattre un grand nombre. »

Considérant la hauteur des murailles de la ville de Corinthe : « Quelles sont, dit-il, les femmes qui logent ici ? »

Agis dit à un ambassadeur dont la harangue lui avait paru longue et fatigante : « Rapporte à ceux qui t'ont envoyé que tu as eu beaucoup de peine à finir et moi à t'entendre. »

ARISTOPHANE. Le théâtre d'Athènes retentit beaucoup des applaudissements donnés à ce poète qui, par ses saillies, amusa le peuple et réprima les vices des grands. Une couronne d'olivier sacré lui fut décernée publiquement en reconnaissance des traits qu'il avait lancés contre les chefs de la république.

En parlant d'un babillard éternel, Aristophane disait : « C'est un homme grossier, brutal dans son langage, un braillard furieux, une bouche sans garde et sans portes, d'où s'échappe avec grand bruit un torrent de paroles vaines. »

BRASIDAS, LACÉDÉMONIEN. Une tromperie palliée d'un prétexte spécieux, disait Brasidas, déshonore infiniment plus les personnes constituées en dignité, qu'une violence ouverte; l'une est l'effet de la puissance

POLUS. Cet acteur célèbre d'Athènes florissait du temps de Périclès. L'affluence des spectateurs était si grande, lorsqu'il jouait, qu'il gagnait un talent par jour. Il fit le plus généreux et le plus noble usage de sa fortune, en l'employant à soulager les malheureux.

GILLIAS. Tous les historiens ont prodigué des éloges à ce citoyen d'Agrigente, qui était la libéralité même. Il possédait de grandes richesses; mais il était bien plus riche encore des trésors de l'âme que de ceux de la fortune; on le voyait plus occupé de faire un noble usage de l'argent que d'en acquérir; sa maison passait en quelque sorte pour un atelier de bienfaisance. Là étaient toujours prêts des fonds pour élever des édifices utiles au public et pour donner des fêtes agréables au peuple; de là, comme d'une source inépuisable, sortait de quoi préparer des repas magnifiques, et de quoi subvenir à la cherté des vivres.

Ces bienfaits, répandus d'une manière si générale, ne l'empêchaient pas, en son particulier, de secourir les indigents, de doter les filles pauvres, de soulager ceux qui avaient essuyé des revers de fortune. Les étrangers, accueillis avec une extrême bonté, soit à la ville, soit à la campagne, ne prenaient jamais congé de lui sans en recevoir quelques présents. On le vit fournir des vivres et des vêtements à une troupe de cinq cents cavaliers de Géla, que la tempête avait jetés sur un rivage voisin de ses domaines. Enfin l'on eût dit, non un mortel, mais une providence ouvrant, avec la plus étonnante générosité, son sein à tous les hommes. (*Val. Max.*, IV, 8.)

ARTAXERCÈS - MNÉMON, ROI DE PERSE. Après avoir tout perdu dans la déroute de son armée, réduit à manger des figues sèches et du pain d'orge, ce monarque s'écria avec ingénuité : « Quelles délices que je ne connaissais pas encore ! » (*Plut. Apoph.*)

TÉRIBASE. Artaxercès, dont il était le favori, étant un jour à la chasse, sur un char à quatre chevaux, fut assailli par deux lions qui mirent d'abord en pièces l'attelage. Artaxercès lui-même allait devenir la proie de ces animaux féroces, lorsque Téribase accourt, se précipite sur les lions, les tue, et sauve le roi d'un danger si imminent. (*Diod. de Sic.*)

DENYS, TYRAN DE SYRACUSE, VIVAIT L'AN 405. Ambitieux, soupçonneux, cruel et vindicatif, ce prince avait peut-être plus d'équité, de modération et de générosité qu'on ne le pense ordinairement. Il avait la manie d'écrire en vers, et même la prétention de passer pour le plus habile des poètes. Mais, comme le dit Rollin, il valait bien mieux que Denys employât ses heures de loisir à la versification qu'à la bonne chère et à des plaisirs non moins pernicieux.

Un poète nommé Philoxène, qui n'avait pas approuvé des vers composés par Denys, fut envoyé aux carrières par ce tyran. Quelque temps après Denys le fit revenir, lui lut un ouvrage, et lui demanda de nouveau son avis. Pour toute réponse, Philoxène se tourna vers les gardes du tyran et leur dit : « Qu'on me remène aux carrières. » Denys trouva cette hardiesse si singulière et si plaisante, que, loin de se fâcher, il se mit à rire et pardonna.

Tandis que tous les Syracusains faisaient des vœux ardents pour la mort de Denys leur tyran, à cause de la dureté de son caractère et des maux insupportables dont il les accablait, une femme très-âgée priait seule les dieux de conserver les jours du prince et de les prolonger au-delà des siens. Denys en fut informé; surpris d'une bienveillance à laquelle il n'avait pas de droit, il fit venir cette femme et lui demanda le motif de sa prière. « J'ai, lui dit-elle, de bonnes raisons pour agir ainsi. Quand j'étais jeune, nous avions un tyran fort dur, je désirais d'en être délivrée : il fut tué, un autre plus terrible s'empara de la citadelle; je regardais encore comme un grand bonheur de voir finir sa domination : vous êtes devenu notre troisième tyran, plus cruel que les deux premiers. Dans la crainte que votre mort ne nous amène à votre place un maître encore plus redoutable, je prie pour votre conservation. » Denys eut honte de punir une audace aussi plaisante. (*Val. Max.*)

Ayant appris qu'un de ses sujets, homme fort avare, avait caché sous terre un grand trésor, Denys donna l'ordre à cet homme de le lui apporter : celui-ci se garda bien de tout remettre; il se retira dans une ville voisine où il employa le reste de son argent à acquérir et cultiver des terres. Denys l'ayant su le fit revenir et lui dit : « Maintenant que tu sais user de tes richesses, et ne pas rendre inutile ce qui est destiné à l'usage de l'homme, reprends ce que tu étais indigne de posséder. » (*Plut.*)

Damoclès, un des courtisans de Denys, affectait dans toutes les occasions de vanter les richesses, la magnificence, et surtout le bonheur de son maître; celui-ci lui offrit d'en faire l'épreuve. On place Damoclès sur un lit d'or; on lui sert un festin magnifique; il était transporté de joie. Tout à coup il aperçoit un glaive suspendu sur sa tête, et qui ne tenait qu'à un crin de cheval. Il n'en fallut pas davantage pour faire changer de sentiment Damoclès, qui demanda aussitôt d'être rendu à son premier état.

POLYMNIS. Le nom d'Épaminondas semble suffire pour donner une haute idée de Polymnis, père de cet illustre général. En effet, peut-on croire qu'Épaminondas ne fut redevable à Polymnis que de la vie, et que ses vertus ainsi que ses brillants succès n'eurent pas, au moins en partie, la même origine ? On n'en doutera pas, si l'on se rappelle ce sentiment tendre qu'au milieu des applaudissements, le héros thébain laissa éclater après la bataille de Leuctres : « Ce qui me flatte le plus c'est que les auteurs de mes jours vivent, et qu'ils jouiront de ma gloire ! »

ASPASIE. Milto était d'abord le nom de cette Aspasie qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet. Milto n'avait que des parents pauvres. Cependant Cyrus, frère d'Artaxercès-Mnémon, touché des vertus et des grâces qu'il vit en elle, l'épousa; et, au nom de Milto, substitua celui d'Aspasie. Ce prince, possédant un collier d'une grande richesse et d'une beauté merveilleuse, l'attacha au cou d'Aspasie tandis qu'elle dormait. Celle-ci toujours modeste et modérée, non moins distinguée par la noblesse de ses sentiments que par ses charmes, n'accepta pas ce don. « Cyrus, dit-elle, donnez ce collier à Parisatis; quelle satisfaction pourrait-il me procurer ? J'espère bien continuer sans cela à vous intéresser et à vous plaire. » Parisatis reçut le collier avec reconnaissance, et fit porter chez Aspasie d'autres présents magnifiques accompagnés de sommes considérables; mais Aspasie les envoya chez Cyrus, en l'assurant de nouveau qu'elle ne pouvait les considérer que comme des choses qui lui étaient entièrement inutiles.

Dans la suite, et après la mort de Cyrus, Aspasie tomba au pouvoir d'Artaxercès, dont elle fut passionnément aimée ainsi que du fils de ce monarque. Cette rivalité devint le motif qui la détermina à se faire prêtresse de Diane. (*Elien*, XII, 1.)

SICINIUS-DENTATUS (LUCIUS), TRIBUN DU PEUPLE. Ce Romain porta les armes pendant quarante ans, se trouva à un nombre infini de batailles, gagna quatorze couronnes civiques, trois murales et huit d'or; quatre-vingt-trois colliers et soixante bracelets de ce même métal, dix-huit lances, vingt-trois chevaux avec leurs harnais militaires, dont neuf étaient le prix d'autant de combats singuliers : il avait reçu quarante-cinq blessures, toutes par-devant, et dont plusieurs à la reprise du Capitole sur les Sabins.

Voulant se défaire de Sicinius, parce qu'il était un infatigable frondeur de la tyrannie des décemvirs, Appius l'envoya à l'armée, sous le spécieux

prétexte de lui faire honneur, mais en effet pour le perdre.

A son arrivée au camp, on le détacha avec un parti de cent hommes qui avaient ordre de le tuer. Il se défendit d'une manière qui tient du merveilleux. Denys d'Halicarnasse assure qu'il en tua quinze, en blessa trente, et que, pour rester vainqueurs, les autres furent obligés de l'accabler de loin, à force de traits et de pierres. Il était alors dans sa cinquante-huitième année, et portait depuis long-temps le surnom d'*Achille romain*, qu'il méritait à tant de titres.

THÉRAMÈNE. Cet Athénien, qui devint un des trente tyrans d'Athènes, n'avait peut-être d'autre mérite que celui d'être moins méchant que ses collègues, et surtout que ce Critias par lequel il fut mis à mort.

Pour satisfaire à la solde de leur garde, les tyrans convinrent que chacun d'eux choisirait un riche métœcien ou habitant non citoyen, qui serait mis à mort, et dont les biens seraient confisqués. Tous, excepté Théramène, se hâtèrent de choisir leur victime. Pressé de faire aussi son choix : « Il est bien odieux, dit Théramène, que ceux qui prétendent être au-dessus des autres, soient plus injustes que les plus vils sycophantes; ceux-là, du moins, laissent vivre ceux dont ils prennent la fortune! »

LYSIAS, CÉLÈBRE ORATEUR D'ATHÈNES. Une pureté parfaite dans le langage, la simplicité, la clarté unie à la précision, l'art de resserrer les pensées, la vivacité des peintures, les mœurs et les caractères rendus avec fidélité, la grâce et l'observation exacte des convenances; telles sont les qualités qui, suivant Denys d'Halicarnasse, distinguent l'éloquence de Lysias. Quintilien la comparait à un modeste et limpide ruisseau, plutôt qu'à un fleuve majestueux. Lysias avait ouvert une école d'éloquence : il paraît même qu'il écrivit sur l'art oratoire, puisque quelques auteurs ont cité ses ouvrages sur cette matière.

ÉVÈNE, DE L'ILE DE PAROS.

Pensées de ce poète.

Tous les hommes se disputent entre eux, mais jamais la raison n'assiste à leurs disputes. De cette manière toutes leurs querelles restent interminables, et se réduisent à ceci : « C'est votre opinion; mais ce n'est pas la mienne. »

La hardiesse n'est bonne que quand il est question de chercher la sagesse. Partout ailleurs elle est dangereuse et nuisible.

C'est dans la colère que l'homme laisse échapper son secret.

Tout ce qu'on fait par nécessité importune.

L'exercice journalier demeure; il devient une habitude; et l'habitude est une seconde nature. (*Soirées litt.*, v, 95.)

HERMOCRATE ET NICOLAÜS. Les Syracusains, après une victoire qu'ils remportèrent sur les Athéniens, convoquèrent l'assemblée générale pour savoir ce que l'on ferait des prisonniers de guerre. Dioclès, le plus accrédité de leurs orateurs, proposa de faire mourir ignominieusement les deux commandants athéniens; d'envoyer aux carrières tout ce qui venait de l'Attique, et de vendre à l'enchère les troupes alliées. Quand on eut entendu cet avis, Hermocrate entreprit de persuader qu'un usage modéré de la victoire était bien plus glorieux que la victoire même. Le peuple ne répondit à cette proposition que par des murmures. Il était sur le point de la rejeter, lorsqu'un certain Nicolaüs, soutenu par deux esclaves, à cause de son grand âge, monta à la tribune. Le peuple se tut, dans l'espoir qu'on allait parler contre les captifs. Le vieillard alors s'exprima en ces termes :

« Citoyens de Syracuse, vous voyez en moi un des plus grands exemples des calamités de la guerre; j'étais père de deux fils que j'ai exposés aux plus grands dangers pour le salut de la patrie, et j'ai bientôt appris qu'ils ont

tous deux été tués : ils ont sacrifié à leur devoir une vie qu'ils auraient perdue tôt ou tard, et leur gloire devient immortelle. Quant à moi, dénué des appuis de ma vieillesse, je souffre la double privation et de leur compagnie et de leurs secours : la vertu même dont ils ont donné de si grandes preuves me rend leur perte plus sensible. J'ai sans doute un grand sujet de haïr les Athéniens qui m'ont réduit à être soutenu par des domestiques au lieu de l'être par mes enfants.

« S'il ne s'agissait aujourd'hui que de ce qui concerne cette nation téméraire, les maux de la patrie et les miens propres, dont elle est la cause, m'aigriraient vivement contre elle; mais, comme l'affaire qui nous occupe offre la question plus générale de la compassion à laquelle les malheureux ont droit, et l'objet plus étendu de la réputation de Syracuse dans le monde entier, je dirai librement ce que je pense au sujet de vos captifs.

« Le peuple d'Athènes vient de recevoir, et de la part des dieux et par nos propres mains, le juste châtiment de la guerre insensée qu'il nous apportait. Il est utile, pour l'instruction du genre humain, que ceux qui se laissent entraîner par l'injustice soient, par l'injustice, conduits à l'infortune. Aurait-on jamais pu croire que les Athéniens, qui avaient tiré du trésor de Délos dix mille talents, équipé une flotte de deux cents voiles et levé une armée de plus de quarante mille hommes, fussent, par de si grands préparatifs, arrivés à une déroute telle, que, n'ayant plus ni vaisseaux ni soldats, il ne leur reste pas même un courrier pour faire porter à leurs compatriotes la nouvelle de leur ruine? Vous donc, ô Syracusains! qui voyez les orgueilleux punis, respectez la fortune et la Providence qui la gouverne; n'oubliez jamais que vous n'êtes que des hommes. Quel honneur y a-t-il à tuer des ennemis vaincus? et quelle gloire peut accompagner la pure vengeance? Celui qui est assez cruel pour rester implacable à l'aspect du dernier malheur de son adversaire insulte à l'état de faiblesse où tous les hommes peuvent tomber. Quelqu'un dira peut-être : Les Athéniens ont à notre égard les plus grands torts, et nous avons le droit de les en punir; mais n'avez-vous pas déjà châtié la nation tout entière? et ces captifs eux-mêmes n'ont-ils pas fait assez en livrant leurs personnes avec leurs armes, n'invoquant auprès de vous d'autres titres que ceux que donne le malheur? Ceux qui jusqu'au bout ont poussé leur attaque injuste sont morts dans le combat; les prisonniers dont il s'agit, de vos ennemis sont devenus vos suppliants; quiconque rend les armes à son vainqueur ne le fait que dans l'espoir de sauver sa vie; s'il trouve sa perte dans cette confiance il est à plaindre; mais celui qui la lui fait trouver est un barbare; ceux qui aspirent à gouverner d'autres hommes, s'ils sont éclairés sur leurs vrais intérêts, adopteront toujours des principes de justice et d'humanité; les sujets mêmes qui n'obéissent que par crainte ne manquent pas l'occasion qui peut les venger des emportements et des violences d'un maître despotique. Au contraire, les souverains qui se font aimer affermissent et étendent de plus en plus leur domination. Qu'est-ce qui a fait tomber l'empire des Mèdes? C'est la cruauté des rois envers leurs sujets. La défection des Perses entraîna celle de bien d'autres peuples. Comment Cyrus, de simple particulier qu'il était, parvint-il au commandement de toute l'Asie? C'est par la douceur qu'il sut employer envers ceux qu'il avait soumis : il ne maltraita point Crésus; il le combla de bienfaits : il en usa de même à l'égard de tous les rois et de toutes les nations dont il s'était rendu le maître.

« Mais pourquoi chercher des exemples dans des temps et dans des lieux éloignés de nous? Dans notre ville même, Gélon, d'abord simple citoyen, devint le chef et le commandant de toute la Sicile, par le concours de tous

les peuples qui vinrent se mettre volontairement sous sa conduite. Sa bonté, qui s'exerçait particulièrement à l'égard des malheureux, semblait appeler tous les hommes auprès de lui.

« Nous qui avons succédé à son autorité dans cette île, ne dégénérons point de la vertu qu'on a louée chez nos ancêtres; ne nous montrons point farouches et implacables envers ceux que le sort de la guerre a fait tomber entre nos mains, et ne donnons pas aux envieux l'occasion de publier que nous sommes indignes des faveurs de la fortune. Heureux ceux qui se conduisent de telle sorte, qu'on se réjouisse de leurs succès, et qu'on s'afflige de leurs peines! Les avantages de la guerre ne sont dus souvent qu'au hasard des circonstances; la modération dans la victoire est un signe non équivoque du mérite personnel des vainqueurs. N'enviez donc point à votre nation la gloire de faire dire à tous les peuples qu'elle s'est rendue supérieure aux Athéniens, non-seulement par la valeur, mais encore par la clémence. On verra que ceux qui se vantaient de surpasser tous les autres hommes en générosité n'auront pas manqué d'éprouver, de notre part, les effets de cette vertu; et ce peuple, qui se glorifiait d'avoir été le premier à dresser dans sa ville un autel à la miséricorde, se souviendra d'avoir trouvé lui-même un asile dans la nôtre. L'injustice de leur attaque devenant par là plus odieuse, on applaudira davantage à notre victoire. »

Nicolaüs donna beaucoup plus de développement à son discours; mais il ne le termina point sans laisser ses auditeurs dans une disposition favorable à leurs prisonniers. (*Diod. de Sic.*)

THÉANO. Cette prêtresse d'Athènes donna un assez bel exemple de modération et de fermeté. Pressée par le sénat de prononcer des malédictions contre Alcibiade, qu'on accusait d'avoir, pendant la nuit, et à la suite de quelque débauche, mutilé des statues de Mercure, Théano s'en excusa en disant : « Qu'elle était ministre des dieux pour prier et bénir; non pour détester et maudire. » (*M. de l'A.*, XVI, 41.)

ALCIBIADE. Sage à l'école de Socrate, héros à la tête des armées, cet Athénien ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Les inclinations de son enfance avaient annoncé ce qu'il serait.

Luttant contre un de ses compagnons plus fort que lui, il le mordit au bras : « Ah! traître, s'écrie celui qui se sentait pris de la sorte, tu mords comme une femme! — Dis plutôt comme un lion, » répond Alcibiade.

Celui-ci, avec d'autres enfants, jouait aux osselets dans une rue; un chariot vint à passer. Prié d'arrêter un moment, le conducteur sans complaisance ne presse que plus vivement ses chevaux. Les petits joueurs alors se dispersent; Alcibiade au contraire se couche devant la roue, en criant au charretier : « Malheureux! passe maintenant si tu l'oses! »

Il fit ses premières armes dans l'expédition de Potidée; il y montra le plus grand courage, et y reçut le prix de la valeur.

Dans une autre bataille, il sauva la vie à Socrate, en lui faisant un rempart de son corps.

Alcibiade aimait les sciences et les lettres avec passion. Entré chez un grammairien, il lui demanda un Homère : il fut si indigné de lui entendre dire qu'il n'en avait point, qu'il ne put s'empêcher de lui appliquer un rude soufflet. (*Elien*, III, 18, *et Plut.*)

TIMÉE DE LOCRES. Ce philosophe, à qui Socrate attribuait un génie capable d'embrasser tout le cercle des connaissances humaines, depuis la physique la plus élevée jusqu'aux détails les plus simples de la morale, termine son traité de *l'Ame du monde* par ces paroles remarquables, qui prouvent que les dogmes d'une vie future étaient, dès lors et même depuis long-temps, universellement admis : « Malheur à l'homme indocile et rebelle à la sagesse! que les punitions tombent sur lui, tant celles des lois humaines que celles dont nous menacent les traditions de nos pères : elles nous annoncent les vengeances du ciel et les supplices des enfers, supplices inévitables préparés sous la terre aux hommes chargés de crimes. » (*Delile, note sur le livre* VI *de l'Enéide.*)

SOTADE, POÈTE GREC. Voici la seule tirade qui nous reste de ce poète :

.... Mortel! les paroles tombent de votre bouche comme une grêle redoutable; mais vous n'en êtes pas moins sujet aux infirmités. La superbe laine qui vous couvre fut portée d'abord par une chétive brebis. Si vous brillez sous l'éclat des premières dignités de la république, c'est la fortune inconstante qui vous y a élevé. Vous êtes riche; mais ce n'est pas toujours la justice qui vous enrichit. Votre insolence fait tout trembler; mais le premier insensé vous fait trembler à son tour.... soyez plus modeste; et vous le serez, si vous savez vous mesurer des pieds à la tête... (*S. L.*)

QUATRIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

AGÉSILAS (LE GRAND), ROI DE LACÉDÉMONE. Un amour excessif de la gloire joint au désir d'abattre une puissance rivale de Sparte, et peut-être même à celui de venger des injures personnelles, fit franchir à ce monarque les bornes de la modération et de la justice, et le rendit incapable de pardonner toujours une offense. Voici cependant ce que l'auteur du Voyage du jeune Anacharsis fait dire à Cléomède, qui commandait un des vaisseaux de Lesbos : « J'ai moi-même fait plusieurs campagnes sous ce prince. Je ne vous parle pas de ses talents militaires : vous verrez ses trophées élevés dans plusieurs provinces de la Grèce et de l'Asie; mais je puis vous protester qu'il était adoré des soldats dont il partageait les travaux et les dangers; que dans son expédition d'Asie il étonnait les barbares par la simplicité de son extérieur, et par l'élévation de ses sentiments; que dans tous les temps il nous étonnait nous-mêmes par de nouveaux traits de frugalité, de modération et de bonté; qu'oubliant sa grandeur, sans craindre que les autres l'oubliassent, il était d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes; enfin le Spartiate le plus rigide n'avait pas des mœurs plus austères; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit. Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge : dans ces conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisonniers et de rendre la liberté aux esclaves. »

Ce monarque exhortait ses amis à travailler pour s'enrichir non en argent, mais en vertu.

Il conseilla à Xénophon de faire venir ses enfants à Sparte, afin qu'ils y apprissent la plus belle et la plus importante de toutes les sciences, celle de commander et d'obéir.

C'est avec les vertus des citoyens, disait-il, et non avec des bois et des pierres, qu'on doit fortifier les villes. — Il ne faut pas moins, sous le rapport des mœurs, connaître les hommes qui nous parlent, que ceux qui sont l'objet de leurs discours. — En menant une vie sévère, on s'accoutume à n'avoir pas besoin de changer dans les changements de fortune.

Comme on s'entretenait de valeur et de justice, quelqu'un demanda laquelle de ces deux vertus méritait la préférence. Agésilas répondit : « Si tout le monde était juste, la valeur serait inutile. »

Par quel moyen, demanda-t-on encore, peut-on acquérir une gloire immortelle? — « En méprisant la mort. »

On lui vantait le bonheur du roi de Perse. — « A son âge, Priam était heureux. »

Les Grecs de l'Asie, suivant leur usage, appelaient le monarque persan le grand roi. — « Comment serait-il plus grand qu'un autre, s'il n'est ni plus juste ni plus tempérant? »

Pharnabase, gouverneur d'une des

provinces de la Perse, avait désiré traiter de la paix avec Agésilas. L'entrevue se fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le luxe et le faste asiatique. Il était revêtu d'une robe de pourpre brodée avec élégance. Il se placa sur de riches tapis et de superbes coussins qui avaient été disposés pour le recevoir. Agésilas s'assit tout simplement par terre sur le gazon. Le fastueux Persan rougit, et, ne pouvant soutenir un tel contraste, rendit hommage à la simplicité du Lacédémonien en l'imitant. On conçoit bien, en effet, qu'un cortége plus brillant que tout l'or et l'argent de la Perse environnait Agésilas et le rendait respectable; c'était son nom, sa réputation, ses exploits, qui faisaient trembler le roi de Perse jusque sur son trône.

Ayant ajouté à la grandeur véritablement royale, et aux manières nobles qui lui étaient naturelles, un air de bonté, d'humanité et d'affabilité populaire qu'il tenait de l'éducation, ce monarque donna un des plus mémorables exemples de soumission à la loi et à l'autorité publique. Après les grandes victoires qu'il avait remportées sur les Perses, toute l'Asie était déjà émue, et la plupart des provinces étaient prêtes à se révolter. Agésilas songeait à attaquer le roi de Perse dans le cœur de ses états, et se disposait à partir pour cette grande expédition. Un courrier lui annonce que Sparte est menacée d'une grande guerre, et que les Éphores lui ordonnent de revenir au secours de sa patrie. Le roi, sans hésiter, part pour Lacédémone, en ne faisant entendre que ces paroles : « O malheureux Grecs, plus ennemis de vous-mêmes que des barbares! » (*Plut.*)

Il faut, dit l'auteur du *Traité des études*, être bien maître de soi pour renoncer avec une si prompte obéissance à de grands avantages déjà remportés, et aux magnifiques espérances qu'ils faisaient naître!

Cédant à l'importunité de l'un de ses sujets, Agésilas lui avait promis une chose qui, après quelques instants de réflexion, lui parut contraire à l'équité; il différa de remplir sa promesse. Pressé par le Spartiate, il lui déclara qu'il ne pouvait accéder à sa demande, parce qu'elle n'était pas juste. « Les rois, ajouta ce particulier, ne doivent promettre que ce qu'ils peuvent tenir. — Et les sujets, reprit Agésilas, ne doivent demander que ce qui peut leur être accordé. »

Ce prince était modeste, mais ne pouvait souffrir l'orgueil et l'arrogance chez les autres.

Le médecin Ménécrate, ayant eu quelques succès assez remarquables, fut admiré du peuple, qui le nomma Jupiter. Le monarque de Lacédémone en reçut une lettre qui commençait ainsi :

« Ménécrate-Jupiter, au roi Agésilas, salut!.... »

Le roi commença ainsi sa réponse :

« Le roi Agésilas, à Ménécrate, sagesse!... »

Dans ses voyages, Agésilas se logeait presque toujours dans les temples, pour se mettre plus spécialement sous les yeux de la divinité.

Il ne permit point qu'on lui érigeât des statues ni des trophées : « Mes actions, disait-il, seront mes monuments. » (*B. U.*)

DAMON ET PHINTIAS, PHILOSOPHES PYTHAGORICIENS. Les courtisans de Denys, refusant de croire à la vertu des pythagoriciens, voulurent la mettre à l'épreuve. Ils subornèrent quelques témoins qui déclarèrent que Phintias avait conspiré contre le roi : leurs dépositions étant uniformes, Denys se vit obligé de le condamner à mort. Phintias lui demanda le reste de la journée pour mettre ordre à ses affaires et à celles de Damon. (Ces deux amis vivaient en effet ensemble, et Phintias, comme le plus âgé, avait l'administration des biens.) Il ajouta à cette demande celle d'être relâché momentanément, et offrit Damon pour sa caution. Sans trop concevoir que l'on pût exposer sa vie pût un autre, Denys envoya chercher Damon, qui

Après la mort de son bienfaiteur, dont il reçut le dernier soupir, Phédon s'appliqua, comme son maître, à l'enseignement de la morale. Platon l'a immortalisé, en donnant son nom à l'admirable dialogue dans lequel il a développé, avec tant d'éloquence, les preuves de l'immortalité de l'âme. (*B. U.*)

CRITON. Disciple et ami de Socrate, Criton, dans les circonstances même les plus difficiles, eut toute la confiance de son maître. Lorsqu'on fit le procès à celui-ci, les premiers juges ayant décidé qu'il était coupable, il s'agissait de prononcer sur la peine; ce qui appartenait à d'autres juges. En attendant ce second jugement, Criton se rendit caution pour Socrate, afin qu'il ne fût pas arrêté. Une condamnation à mort ayant été prononcée par les seconds juges, le philosophe fut mis en prison. Son fidèle ami lui offrit le moyen d'échapper; mais Socrate refusa, comme on le voit dans *le Criton* de Platon.

CLINIAS, DE TARENTE. Apprenant que Prorus de Cyrène, pythagoricien comme lui, mais qui n'avait pas d'autre titre à sa bienfaisance, venait, à la suite d'une révolution politique, de perdre tout ce qu'il possédait et se trouvait dans la détresse, Clinias partit aussitôt pour Cyrène, avec une somme considérable, racheta les biens de Prorus, et les lui rendit.

Clinias aima mieux payer trois talents qu'on lui demandait mal à propos, que de recourir au serment pour affirmer qu'il ne les devait pas.

Lorsque ce philosophe se sentait disposé à la colère, imitant Pythagore, il prenait sa lyre, et en jouait jusqu'à ce que son esprit fût calmé.

PÉLOPIDAS, NÉ A THÈBES, EN BÉOTIE. La femme de Pélopidas, voyant ce général se mettre en campagne pour attaquer l'ennemi, le conjurait, tout en larmes, de se conserver. « Voilà ce qu'on peut recommander aux jeunes gens, répondit-il; il ne faut recommander aux chefs que de conserver les autres. » (*Plut.*)

Dans une de ses expéditions, un soldat venait d'apercevoir les ennemis que l'on n'attendait pas; il courut de toutes ses forces vers Pélopidas, en lui disant : « Nous sommes tombés entre les mains des ennemis. — Pourquoi, dit ce général, sommes-nous tombés entre les mains des ennemis, plutôt qu'eux entre les nôtres? »

Possesseur de biens immenses, Pélopidas s'empressa d'en faire part à tous ceux qui étaient dans le besoin; mais il ne put rien faire accepter à son ami Épaminondas, qui lui avait appris à mépriser le faste et les richesses.

Ses amis lui faisaient observer qu'il négligeait une chose très-nécessaire, celle d'augmenter sa fortune : « J'en conviens, répondit Pélopidas, l'argent est utile; mais c'est pour Nicomède que voilà. » En parlant ainsi, il montrait un malheureux privé de ses bras. (*Plut.*)

ARCHITAS, DE TARENTE. Grand homme d'état et non moins bon capitaine, il disait : « Un général donne ses ordres à son armée, un pilote à son équipage, Dieu au monde. »

Entièrement plongé dans l'étude de la philosophie de Pythagore, Architas habita quelque temps la ville de Métaponte. De retour dans sa patrie, il alla visiter ses terres, et les trouva très-négligées par son fermier. Regardant d'un œil sévère cet infidèle serviteur : « Je te châtierais, dit-il, si je n'étais courroucé contre toi. » Il aima mieux le laisser impuni que de lui infliger dans un moment de colère un châtiment trop rigoureux. (*Val. Max.*, IV, I.)

Il n'est point dans la nature, disait Architas, de plus horrible fléau que la volupté, dont l'aiguillon irrite et provoque les passions sans règle et sans mesure. Les trahisons de la patrie, le renversement des états, en voilà les effets. Point de crime auquel ne pousse cette passion funeste. Ennemie de la raison, elle corrompt le jugement, offusque les yeux de l'esprit, et ne peut s'allier avec la vertu.

ANAXANDRIDE. Révéler un secret, disait ce poète, c'est être un dépositaire infidèle, c'est une injustice, une indiscrétion condamnable. En effet on est injuste si on le révèle pour son intérêt, et si on le révèle sans motif on est indiscret : injuste ou indiscret, on n'en est pas moins coupable. (*S. L.*, V, 194.)

ÉPAMINONDAS, CÉLÈBRE CAPITAINE THÉBAIN. Le portrait fidèle de son esprit et de son cœur serait le seul éloge digne de lui; mais comment développer cette philosophie sublime qui éclairait et dirigeait ses actions; ce génie si étincelant de lumière, si fécond en ressources, ces plans concertés avec tant de prudence et exécutés avec tant de promptitude? Comment représenter encore cette égalité d'âme, cette intégrité de mœurs dans le maintien et les manières, son attention à respecter la vérité jusque dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportait les injustices du peuple et celles de quelques-uns de ses amis? (*Cic. in Brut.*, XIII.)

Sa maison était moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnait avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur, au milieu des autres vertus auxquelles elle prêtait de nouvelles forces et qui la paraient de leur éclat.

Se trouvant avec plusieurs de ses amis qu'il avait rassemblés, il leur dit : « Sphodrias a une fille en âge d'être mariée; il est trop pauvre pour lui constituer une dot; je vous ai taxés chacun selon vos facultés. Il faut que je reste quelques jours chez moi; mais, à ma première sortie, je vous présenterai cet honnête citoyen : il est juste qu'il reçoive de vous ce bienfait et qu'il en connaisse les auteurs. » Tous souscrivirent à cet arrangement, et quittèrent leur général en le remerciant de la confiance qu'il venait de leur témoigner. Cependant, inquiet de ce projet de retraite, Timagène en demanda le motif. Épaminondas répondit simplement : « C'est que je suis obligé de faire blanchir mon manteau. » Il n'en avait qu'un. (*V. d'A.*, II.)

A la prière d'Artaxercès, Diomédon de Cysique se rendit à Thèbes, avec beaucoup d'or destiné à rendre Épaminondas favorable au roi de Perse. Il crut devoir commencer par gagner Mycithus, qui était fort lié avec ce grand homme. Mycithus alla trouver Épaminondas, et lui apprit le motif qui amenait Diomédon. « Il n'est pas besoin d'argent, dit Épaminondas en présence de ce dernier; si ce que le roi de Perse désire est avantageux aux Thébains, je suis prêt à faire sans intérêt ce qu'il exigera de moi; si ses vues leur sont contraires, il n'a pas assez d'or et d'argent pour me séduire : je n'échangerais pas contre tous les trésors de l'univers mes sentiments d'amour pour ma patrie! Vous, s'adressant à Diomédon, vous, qui sans me connaître, et en croyant que je vous ressemblais, avez tenté de me séduire, je ne suis point surpris de votre démarche; je veux bien vous pardonner, mais sortez au plus tôt du territoire de Thèbes, de peur qu'après avoir échoué contre moi vous ne réussissiez sur d'autres. (*C. Nep., in Épam.*, IV.) Et vous, Mycithus, rendez-lui sur-le-champ ce que vous avez reçu, ou je vais vous livrer au magistrat. » Diomédon alors demandant une garde thébaine pour se retirer en sûreté et emporter avec lui les effets dont il était chargé : « Je vous l'accorde, lui dit Épaminondas, moins pour vous cependant que pour moi-même; car, si l'on volait votre argent, je craindrais qu'on ne m'accusât d'avoir fait retomber entre mes mains ce que j'avais d'abord refusé. »

La leçon que Diomédon venait de recevoir, Épaminondas l'avait donnée plus d'une fois à ceux dont il était entouré. Pendant qu'il commandait l'armée, il apprit que son écuyer avait vendu la liberté d'un captif. « Rendez-moi mon bouclier, lui dit-il; depuis que l'argent a souillé vos mains, vous n'êtes plus fait pour me suivre. » (*Plut., Apoph.*, II, 194.)

Le lendemain de la bataille de Leuctres, où il avait fait éclater toutes les ressources de son génie et toute la bonté de son cœur (*voy. l'art. Polymnis*), ce célèbre général se montra avec un extérieur triste et négligé. Ses amis lui en demandèrent la raison : « Je me suis trop livré hier aux mouvements de la joie, dit-il, je veux m'en punir aujourd'hui. »

Les chefs de la ligue béotienne n'étaient en exercice que pendant une année, au bout de laquelle ils devaient remettre le commandement à leurs successeurs. Épaminondas et Pélopidas l'avaient conservé quatre mois entiers au-delà du terme prescrit par la loi. Ils furent accusés et traduits en justice. Ce dernier se défendit sans dignité, il eut recours aux prières. Épaminondas parut devant ses juges avec la même tranquillité qu'à la tête de son armée. « La loi me condamne, leur dit-il, je mérite la mort ; je demande seulement qu'on grave cette inscription sur mon tombeau : Les Thébains ont fait mourir Épaminondas, parce qu'à Leuctres il les força d'attaquer et de vaincre les Lacédémoniens qu'ils n'osaient pas auparavant regarder en face ; parce que sa victoire sauva sa patrie et rendit la liberté à la Grèce ; parce que, sous sa conduite, les Thébains assiégèrent Lacédémone, qui s'estima trop heureuse d'échapper à sa ruine ; parce qu'il rétablit Messène et l'entoura de fortes murailles. » Les assistants applaudirent à ces paroles nobles et énergiques, et n'osèrent point condamner celui qui venait de les prononcer. (*V. d'A.*)

Un homme de la lie du peuple et perdu de débauche était retenu en prison ; Pélopidas demanda la grâce de ce misérable. Épaminondas la refusa : « Quel est le motif de ce refus ? » lui dit son ami. — C'est, répondit Épaminondas, qu'il ne convient point à un homme comme vous, de s'intéresser à un homme tel que lui. » (*Plut., de rei ger. præc.*)

Chargé de veiller à la propreté des rues, il montra, comme il l'avait dit lui-même, qu'il faut juger, non des hommes par les places, mais des places par les hommes qui les remplissent.

Un jour de fête, plongés dans l'ivresse, les Thébains se livraient aux transports d'une joie insensée, le seul Épaminondas se promenait en silence. Un de ses amis, l'ayant rencontré, lui demanda la raison de cette conduite : « Je songe, lui dit Épaminondas, à trouver les moyens que vous puissiez vous réjouir, et vous enivrer sans crainte. »

Interrogé lequel des trois il estimait le plus, de Chabrias, d'Iphicrate, ou de lui-même, Épaminondas répondit : « Avant de résoudre cette question, il faut nous avoir vu tous payer le tribut à la nature. »

Cornélius Népos remarque, au sujet d'Épaminondas (et Plutarque en dit autant d'Aristide), que jamais il ne mentait, même en riant. *Adeò veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

POLYCLÈTE, d'Argos. Ce célèbre statuaire, qu'il ne faut pas confondre avec Polyclète de Sicyone, accrut sa réputation par une statue de Jupiter Philéus ou Jupiter protecteur de l'amitié, élevée à Mégalopolis à l'époque de la fondation de cette ville. Les habitants de plusieurs bourgades arcadiennes ayant abandonné leur patrie s'étaient réunis pour fonder une grande ville capable de résister aux attaques des Lacédémoniens, leurs perpétuels ennemis. Ce fut en mémoire de l'attachement fraternel qui les avait rapprochés les uns des autres, et afin de perpétuer un si généreux sentiment, qu'ils consacrèrent cette statue.

Un autre ouvrage n'honora pas moins Polyclète : c'était une statue de Jupiter *Meilichius*, ou de Jupiter *conciliateur*, élevée dans la ville d'Argos.

LYCOMÈDES. L'Arcadie, malgré sa nombreuse population et le caractère belliqueux de ses habitants, était réduite à une sorte de nullité politique, par la rivalité qui régnait entre ses villes indépendantes les unes des autres et livrées à des influences étrangères. Distingué par sa naissance, puissant par ses richesses, Lycomède conçut la noble ambition de relever l'importance de ce pays où il avait reçu le jour. Ensuite, enflammé par des succès, il entreprit de mettre un terme à l'espèce d'autorité que les Thébains, sous Épaminondas, s'arrogeaient sur l'Arcadie. « N'êtes-vous pas, disait-il aux habitants de cette contrée, les vrais indigènes du Péloponèse ? N'êtes-vous pas la nation la plus nombreuse et la plus belliqueuse de la Grèce ? Il est temps de ne plus servir d'instrument à la grandeur des autres états. Sans vous les Lacédémoniens auraient-ils pris la ville d'Athènes ? Sans vous les Thébains auraient-ils pénétré jusqu'aux murs de Sparte ?.. Forçons donc les Thébains à partager la suprématie parmi les alliés. S'il en est autrement, nous verrons bientôt en eux de nouveaux Lacédémoniens. »

Porteur d'un traité fait avec Athènes, et qui allait changer la situation politique de la Grèce, il revenait dans sa patrie, lorsque sa mauvaise fortune le fit tomber entre les mains d'un parti de la faction lacédémonienne qui l'égorgea sans pitié. Ainsi périt le fondateur de la ligue Arcadienne, le rival d'Épaminondas, et le précurseur de Philopœmen.

ARISTIPPE, né a Cyrène en Afrique, et disciple de Socrate. C'était à s'armer de courage pour supporter les privations quand la nécessité les impose, que ce philosophe faisait consister la sagesse.

Il voulait qu'on réprimât les plus agréables émotions de l'âme, quand elles font craindre d'y porter le trouble et le désordre.

Les jeunes gens, disait-il, doivent apprendre ce qui leur servira quand ils seront hommes.

Le sage ne doit haïr personne, mais instruire tout le monde.

La liberté ni l'esclavage, les richesses ni la pauvreté, la noblesse ni la basse naissance, ne sont rien pour le bonheur, car on peut être également heureux dans tous les états.

Il vaut beaucoup mieux être pauvre qu'ignorant : un pauvre peut ne manquer que d'argent ; l'ignorant manque de beaucoup de choses plus précieuses.

Ce n'est pas celui qui mange le plus, mais qui digère le mieux, qui jouit de la meilleure santé : ce n'est pas non plus celui qui fait le plus de lectures, mais celui qui fait les lectures les plus utiles, qui pourra passer pour le plus instruit.

Certain homme lui amena son fils, et le pria d'en prendre soin. Aristippe lui demanda cinquante drachmes. « Comment ! cinquante drachmes ! s'écria le père de l'enfant, il n'en faudrait pas tant pour acheter un esclave ! — Va donc l'acheter, lui dit Aristippe, et tu en auras deux. » (*Diog. Laër.*)

Un autre père de famille présenta son fils à ce même philosophe, en lui disant : « Quels avantages retirera-t-il de vos leçons sur les belles-lettres ? — Il aura du moins celui de n'être pas, au théâtre, une pierre sur une autre pierre (1). »

Aristippe se trouvant avec quelques-uns de ses amis qui étaient plongés dans l'affliction, leur tint les discours les plus propres à les consoler ; il avait commencé en ces termes : Je ne suis pas venu pleurer avec vous, mais essuyer vos larmes. (*Élien*, VII, 3.)

Après un naufrage sur les côtes de Syracuse, n'ayant sauvé que sa personne, Aristippe aperçut des figures de géométrie tracées sur le sable, ce qui lui parut de bon augure. Il vit ensuite un gymnase, y entra, et récita deux vers de l'Œdipe à Colonne de Sophocle, dont voici le sens : « Qui dans ce jour fera quelque léger présent au malheureux Œdipe réduit à mener une vie errante ? » Il n'y avait pas de peuple plus amateur de la poésie que les Siciliens. On accueillit d'abord Aristippe, parce qu'il savait des

(1) Alors les sièges dans les théâtres, étaient de marbre.

La peine, disait Platon, suit toujours de près la méchanceté.

C'est être impie envers les dieux que de nier leur existence, ou de l'accorder en soutenant qu'ils ne se mêlent point des choses d'ici bas; ou enfin, de penser qu'on les apaise aisément par des sacrifices : trois opinions également pernicieuses.

Que doivent penser les dieux des dons que les impies leur adressent, puisqu'un homme de bien rougirait de recevoir des présents d'un malhonnête homme ? (*Esp. des Lois*, IV.)

Heureux celui qui, du moins dans ses vieux ans, peut atteindre à la sagesse et saisir la vérité!

Environner dès le berceau les enfants d'objets propres à flatter leurs passions, c'est les plonger dans une atmosphère viciée, qui les infecte insensiblement. Ces objets sont comme autant de fleurs empoisonnées qui exhalent une odeur de mort.

Platon remarque que c'est un défaut assez ordinaire à ceux qui sont chargés du gouvernement de l'état, de négliger le soin de leur propre famille; et, dans un dialogue qui a pour titre *Lachès*, il introduit deux hommes des plus considérables d'Athènes, qui reconnaissent avec douleur que, s'ils ont acquis peu de mérite et peu de gloire, c'était la faute de leurs pères, qui, célèbres d'ailleurs par de grandes actions en paix comme en guerre, et totalement livrés aux affaires d'autrui, n'avaient pris aucun soin de l'éducation de leurs enfants, et les avaient abandonnés à eux-mêmes, dans un âge où ils avaient le plus de besoin d'être surveillés et retenus.

Plût à Dieu que bien des enfants n'eussent pas encore aujourd'hui sujet de faire les même plaintes ! (*Roll.*)

On rapporte qu'un jeune homme qui avait été élevé auprès de Platon, étant ensuite retourné chez ses parens, fut si surpris de voir son père en colère, qu'il ne put s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais rien vu de semblable chez Platon.

Il n'arriva qu'une fois à ce philosophe d'être un peu ému contre un de ses esclaves qui avait commis une faute grave. Craignant de ne pouvoir lui-même discerner la mesure du châtiment mérité, il remit à la discrétion de Speusippe, son ami, la punition du coupable : il trouvait de l'ignominie à s'exposer au danger de voir confondus dans le même blâme, la faute de l'esclave et la vengeance du maître. (*Val. Max.*, IV, 1.)

Quoiqu'il fût d'un génie fort méditatif, comme l'écrit Aristote, Platon avait cependant de la douceur et de l'enjouement : il se plaisait même à faire de petites railleries innocentes. Trouvant trop brusque le caractère de Xénocrate et de Dion, et voulant faire sentir à ces deux disciples, la nécessité de rendre leur humeur plus agréable, il leur conseillait de *sacrifier aux grâces*.

Platon comparait la vie au jeu de dez, et disait : « Nous devons recevoir les coups que le sort nous envoie, et arranger notre jeu en conséquence. Si nous sommes sages, nous tirerons bon parti des chances favorables, sans nous trop affliger de celles qui nous sont contraires. »

Il voulait que l'on reçût avec calme tous les événements; car, disait-il, nous ne savons pas s'ils sont malheureux ou prospères, et notre douleur ne pourrait les changer.

Annicéris de Cyrène (1) se proposant un jour de donner à Platon une preuve de son talent, attela des chevaux à un char, et fit plusieurs courses dans l'Académie, gardant toujours avec tant de justesse la même direction, qu'à chaque tour, les roues suivaient exactement les mêmes traces qu'elles avaient d'abord formées. Les spectateurs ne manquaient pas de s'extasier; Platon, voyant au contraire un sujet de blâme dans cet excès d'adresse, ne put s'empêcher de dire : « Celui qui porte son attention vers des objets frivoles, perd nécessairement le goût de ceux qui sont véritablement estimables. » (*Elien*, II, 27.)

(1) Annicéris se rendit célèbre en rachetant Platon, que Denys l'ancien avait fait vendre comme un esclave.

Il réprimanda un jeune homme qui se livrait à des jeux de hasard : « Voilà, dit le jeune homme, une bien forte réprimande pour bien peu de chose! — Ce n'est jamais peu de chose qu'une mauvaise habitude, » répondit Platon.

Il ne voyait jamais faire une faute sans s'examiner lui-même, et sans prendre la résolution de ne jamais la commettre.

En faisant, dans sa *République*, le portrait des hommes livrés aux passions brutales : Ils sont, dit-il, comme des bêtes qui regardent toujours en bas, et qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger et à satisfaire leurs appétits grossiers; et, dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles et de cornes de fer; ils périssent à la fin par leur gourmandise insatiable.

Pour inspirer aux nouveaux citoyens de sa république la soumission aux magistrats et l'amour de la patrie, Platon recourut à une fable nommée *Phénicienne*, du lieu de son origine. « Nous tâcherons, dit-il, de persuader à tous les citoyens que ce n'est pas à nous qu'ils sont redevables de la police dans laquelle ils ont été élevés; qu'ils ont pris naissance dans le sein de la terre eux, leurs armes, et tout le reste de leur équipage; qu'après les avoir nourris et pourvus de ce qui leur était nécessaire, elle les a montrés à la lumière; qu'ils doivent par conséquent défendre cette terre comme leur mère et leur nourrice, contre ceux qui oseraient l'attaquer. Vous êtes tous frères, leur dirais-je; mais le Dieu qui vous forma fit entrer l'or dans la composition des êtres qu'il destina au commandement; ainsi ils l'emportèrent sur tous les autres. Il fit entrer l'argent dans la composition des guerriers, le fer et l'airain dans celle des artisans et des laboureurs. L'identité d'origine vous annonce que vous aurez des enfants qui vous ressembleront. Il est pourtant possible que de la race d'or naisse un fils de la race d'argent; que de celle-ci sorte un rejeton de la race d'or; et ainsi des autres. Voici ce que Dieu recommande sur toutes choses aux magistrats, c'est de veiller attentivement sur les enfants, afin de reconnaître de quel métal leur âme est composée. Si leurs propres enfants se trouvent de la race de fer ou d'airain, qu'ils les relèguent sans pitié dans la classe des laboureurs ou des artisans à laquelle la nature les destine; et si de ces derniers naissent des enfants de la race d'or ou d'argent, qu'on les élève sans balancer à l'ordre des magistrats ou des guerriers, parcequ'un oracle vous annonce que la ville doit périr lorsque le fer et l'airain gouverneront. » (*Mém. de l'Acad.*, XXXII, 184 et 185.)

Platon écrivait à ceux qui l'avaient appelé en Sicile : « Je vous avoue que cette vie qui vous paraît délicieuse n'est nullement de mon goût. Se gorger deux fois par jour à des tables couvertes de toutes les délicatesses de l'Italie et de Syracuse; n'avoir pas une nuit à donner au sommeil ni le temps nécessaire pour former un homme sage et vertueux; une vie si étrange ne gâterait-elle pas le plus beau naturel ? »

On vint dire à Platon que Xénocrate avait mal parlé de lui : « Je ne le crois pas, » répondit-il; on insista; il ne céda point; on offrit des preuves : — « Non, répliqua-t-il; il est impossible que je ne sois pas aimé de quelqu'un que j'aime si tendrement. » (*V. d'Anach.*)

Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit : « Vous parlez comme un radoteur! — Et vous comme un tyran, » répartit Platon.

Ce philosophe regardait la colère du roi Denys contre lui comme un vent en poupe qui le ramenait à l'étude des lettres et de la philosophie.

Quelqu'un demandant à quelles marques un étranger, à son arrivée dans une ville, reconnaîtrait qu'on y soigne peu l'éducation; Platon répon-

dit : « Si l'on y a grand besoin de médecins et de juges. »

Platon retournait de Sicile en Grèce, et passant par la ville d'Olympie pour en voir les jeux, il s'y trouva logé avec des étrangers de distinction. Il mangea et demeura plusieurs jours avec eux. Les jeux finis, les voyageurs se rendirent ensemble à Athènes, où le philosophe les logea. Ils le prièrent de les mener voir le grand Platon, disciple de Socrate; il leur dit en souriant que c'était lui-même. (*Elien*, VI, 9.)

En vain a-t-on cherché à répandre quelques nuages sur la pureté des motifs qui conduisirent plusieurs fois Platon en Sicile. Le désintéressement qu'il y montra en refusant les faveurs et les dons du jeune Denys, le courage avec lequel il lui fit entendre une morale austère, et plaida la cause des opprimés, confirment assez ce que les historiens nous attestent des nobles sentiments qui l'animèrent.

TIMOTHÉE, Athénien. Égal en courage à Conon son père, il le surpassa par ses talents et l'étendue de ses connaissances. Après avoir obtenu de grands avantages, Timothée n'eut qu'à se montrer dans la mer d'Ionie, dit Xénophon, et aussitôt il prit Corcyre, sans asservir ni bannir personne, sans rien changer à la constitution ni aux lois, ce qui lui mérita l'affection des peuples et des princes de l'Épire et des pays voisins. En quelques jours, plus de soixante-quinze villes se rangèrent sous la domination du général athénien qui, selon Diodore, avait le don de la persuasion quand il s'agissait de traiter, et celui de la vigilance et de la promptitude quand il fallait agir.

Des ennemis de Timothée, ne voulant pas reconnaître son mérite, le firent représenter endormi sous une tente, tandis que la Fortune, planant au dessus de sa tête, rassemblait auprès de lui, des villes prises dans un filet. Quand Timothée vit ce tableau, il s'écria : « Que ne ferais-je donc pas si j'étais éveillé ! »

Placé plusieurs fois à la tête des armées, il s'illustra par beaucoup d'exploits. Au retour d'une de ses expéditions dans l'Asie mineure, il porta au trésor public douze cents talents pris sur l'ennemi. Ayant conduit une armée au secours d'Ariobarzane, gouverneur persan de la Lydie, il aima mieux agrandir le domaine de ses concitoyens que d'accepter les sommes d'argent qu'offrait pour lui ce satrape.

Un jour, Charès, qui avait aussi commandé des troupes, lui fit voir avec affectation ses blessures et son bouclier percé d'une pique : « Et moi, dit Timothée, quand j'assiégeais Samos, un trait vint tomber à mes côtés ; j'eus honte de m'être exposé ainsi, en jeune homme, sans nécessité, et plus qu'il ne convenait au chef d'une grande armée. » (*Plut.*)

Il s'était dérobé à un repas splendide pour se rendre à l'Académie et souper chez Platon. Le repas fut très-frugal, mais la conversation intéressante. Voulant faire comprendre combien les repas somptueux laissent peu de satisfaction à leur suite : « Il y a, dit Timothée, une grande différence entre ces repas et ceux de Platon; c'est qu'on se trouve fort bien de ceux-ci, même le lendemain. » (*Elien*, II, 18.)

TIMOTHÉE, poète et musicien de Milet. Dans son poème intitulé *des Perses*, en adressant des exhortations aux Grecs, Timothée disait : « Respectez la prudence, le soutien des vertus. »

« Souvenez-vous, disait-il encore à Aristophon, en lui reprochant son goût insatiable pour le luxe, souvenez-vous qu'il n'y a rien de honteux aux yeux de celui qui n'a pas assez. »

La réputation de son talent sur la lyre ou la cithare lui attira un grand nombre de disciples. Il exigeait une rétribution double de ceux qui avaient eu d'autres maîtres, par la raison qu'un habile homme qui succède aux demi-savants a toujours deux peines pour une : celle de faire oublier au disciple ce qu'il a appris, et celle de l'instruire de nouveau.

HERMIAS. D'abord esclave, ensuite disciple d'Aristote, auprès duquel son maître Eubule crut devoir le placer, Hermias sut bien profiter des soins de ce philosophe, en sorte qu'Eubule devenu souverain de l'Atarnée, lui accorda toute sa confiance et le nomma son successeur. Les belles qualités du disciple d'Aristote ne se démentirent point sur le trône. Le philosophe étant allé chercher un asile à la cour d'Hermias, composa à la louange de ce prince, un hymne que Diogène-Laërce, Athénée et Stobée nous ont conservé.

Par la suite, Hermias ayant été mis à mort par ordre du roi de Perse, Aristote épousa sa sœur, qui était restée sans biens, et érigea à la mémoire de son ancien disciple un cénotaphe que l'on voyait encore à Atarne, longtemps après la mort de ce philosophe.

XÉNOPHON, né a Athènes. Disciple et ami de Socrate, Xénophon eut les grâces d'un Athénien et la force d'esprit d'un Spartiate; c'était un philosophe intrépide, supérieur à tous les événements de la vie. Il offrait un sacrifice quand on vint lui apprendre la mort de son fils Gryllus; il demanda comment il était mort. — « Vaillamment, répondit-on; en combattant à la tête de ses troupes et entouré d'ennemis tués de sa main. » Xénophon prit peu d'instants pour appeler la raison à son secours; il continua le sacrifice en disant : « Je n'avais pas demandé aux dieux d'accorder à mon fils l'immortalité, ni même une longue vie; mais qu'il fût homme de bien et qu'il aimât sa patrie; ils ont exaucé mes vœux ! »

C'est surtout dans la bonne fortune, disait Xénophon, qu'il faut prier les dieux, pour s'assurer leur protection dans le malheur.

Les bienfaits sont des trophées qu'on s'érige dans le cœur des hommes.

On ne doit pas accorder facilement le pardon à celui qui s'excuse par des mensonges.

La trahison est bien plus révoltante que la guerre ouverte; elle est d'autant plus odieuse que des ennemis déclarés peuvent enfin traiter ensemble, et se réconcilier franchement; au lieu qu'on ne peut jamais avoir la confiance nécessaire pour traiter avec un homme qui a été reconnu de mauvaise foi.

Les vautours ne sont attirés que par l'odeur des cadavres; les corps vivants ne réveillent point leur faim. Nos faiblesses, nos chutes, les maladies de notre âme, raniment l'attention de nos ennemis. Qu'y a-t-il de plus utile que de nous dire continuellement à nous-mêmes, que nous devons veiller sur nous, être sur nos gardes, pour ne pas donner prise à celui qui veut nous surprendre? Cette défiance réprime les passions, nous porte à réfléchir, nous conduit à une vie irrépréhensible. C'est ainsi que des états toujours en guerre avec leurs voisins gardent une police plus exacte, et se relâchent moins sur l'observation des lois d'où dépend leur salut.

Privé d'un médecin lorsqu'il lui aurait été le plus utile, Télèphe eut recours au fer d'un ennemi pour ouvrir un ulcère qui allait lui donner la mort. A défaut d'un ami assez généreux pour vous parler avec liberté, écoutez un ennemi qui ne vous épargne pas les termes que sa haine lui inspire. (*Mém. de l'Acad.*, XIII, 73 *et* 75.)

NICOCLÈS, roi de Cypre, et fils d'Évagoras. La félicité publique fut l'unique objet que se proposa ce prince, et la justice sa vertu favorite. Il acquitta peu à peu les dettes de l'état, sans fouler le peuple par des impôts excessifs, mais en retranchant toutes les dépenses inutiles et usant d'une sage économie dans l'administration de ses revenus. « Je suis sûr, disait-il, qu'il ne se trouvera aucun citoyen qui se plaigne que je lui aie fait le moindre tort; j'ai de plus la consolation d'en

avoir enrichi plusieurs et de les avoir comblés de bienfaits. »

Il croyait que cette sorte de vanité, si c'en est une, devait être permise à un prince, et qu'il lui était glorieux de pouvoir faire entendre un tel langage à ses sujets. (*Rollin.*)

DION, NÉ A SYRACUSE ET GENDRE DE DENYS L'ANCIEN. Comme Platon nous l'apprend, Dion, son disciple, saisit les préceptes de la philosophie avec une ardeur étonnante, et il l'étudia, non par curiosité ou par vanité, mais pour s'instruire de ses devoirs et pour en faire la règle de sa conduite.

Doué d'un esprit vaste et capable des plus grandes vues, d'une fermeté inébranlable dans les plus imminents dangers et dans les revers les plus inopinés de la fortune; d'un amour du bien public porté presque jusqu'à l'excès, ce prince disait que les capitaines passaient ordinairement leur vie à s'exercer aux armes et à apprendre le métier de la guerre; que lui, il avait demeuré long-temps à Athènes dans l'Académie, pour y apprendre à dompter la colère, l'envie et le ressentiment; que la marque de la victoire qu'on a remportée sur ses passions n'est pas d'être doux et affable pour ses amis et les gens de bien, mais de se montrer humain envers ceux de qui nous avons à nous plaindre, et d'être toujours prêts à leur pardonner. (*Plut.*)

Il est vrai, ajoutait-il, que, selon les lois humaines, il est plus excusable et plus permis de se venger quand on a été maltraité, que de commettre, le premier, une injustice contre les autres; si l'on consulte la nature, on trouvera que l'une et l'autre de ces fautes viennent de la même source, et qu'il y a autant de faiblesse à se venger d'une injure qu'à la faire le premier.

Persuadé que les vices du jeune Denys ne venaient que de sa mauvaise éducation, Dion chercha à lui procurer des sociétés honnêtes, et à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs; pour cela il l'engagea à faire venir à sa cour le philosophe Platon.

« Pensez, disait Dion à ce prince, que les liens qui maintiennent et affermissent la domination monarchique, et que votre père se vantait d'avoir rendus aussi difficiles à rompre que le diamant, ne sont ni la crainte ni la force, comme il l'a cru, ni le grand nombre de galères, ni ces milliers de barbares qui composent votre garde; ils consistent dans la vénération, l'amour et la reconnaissance que font naître la vertu et la justice des souverains dans le cœur des peuples. »

Dion donna des preuves remarquables de modération. Banni de sa patrie par le tyran Denys le jeune, il s'était retiré à Mégare. Un jour qu'il avait à parler à Théodore, premier magistrat de la ville, il alla le trouver chez lui. Voyant qu'on ne se pressait pas de l'introduire et que même on le faisait long-temps attendre à la porte: « Il faut prendre patience, dit-il à celui qui l'accompagnait; peut-être quand nous étions élevés en dignité, avons-nous eu quelque chose de semblable à nous reprocher. » C'est par cette tranquillité d'âme qu'il sut adoucir les amertumes de l'exil. (*Val. Max.*, IV, I.)

EUDOXE, DE CNIDE, DISCIPLE DE PLATON. A son arrivée en Sicile, Eudoxe fut accueilli avec le plus grand empressement par Denys, qui ne cessait de le remercier de la visite qu'il lui faisait. Sans flatter le tyran et sans user de détour: « Je viens chez vous, lui dit-il, comme chez quelqu'un qui exerce généreusement l'hospitalité et chez qui loge Platon. » C'était faire entendre à Denys qu'il n'avait pas été le principal objet du voyage. (*Élien,* VII, 17.)

ISOCRATE, L'UN DES DIX GRANDS ORATEURS D'ATHÈNES. L'art de la rhétorique, né en Sicile, venait d'être apporté dans Athènes et dans le reste de la Grèce par quelques sophistes célèbres. Isocrate eut pour maîtres Gorgias, Prodicus, Théramène, et il les eut bientôt surpassés; mais quand il voulut appliquer ses talents à l'administration et entrer dans la carrière

politique, vers laquelle les études de sa jeunesse avaient été dirigées, il se vit forcé de renoncer à la gloire qu'il ambitionnait, celle d'être un jour compté parmi les grands hommes d'état de son pays. Une timidité naturelle, dont, malgré tous ses efforts, il ne put triompher, et la faiblesse de sa voix, ne lui permirent point de monter à la tribune et de parler dans les assemblées du peuple. Ce fut pour lui un grand sujet de regrets; il tâcha de s'en dédommager en composant non-seulement des plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état d'en composer eux-mêmes, mais encore des discours sur de grands objets politiques, sur les intérêts les plus pressants de la Grèce, sur des questions de morale. Du reste il ne se montra pas toujours timide. Théramène, un des trente tyrans d'Athènes, ayant été condamné à mort par ses collègues dont il n'avait pas voulu être le complice, Isocrate eut le courage de le défendre; et il osa, le lendemain de la mort de Socrate, se montrer seul en habits de deuil, quand les disciples mêmes du philosophe se cachaient ou prenaient la fuite.

De belles maximes sont un trésor, disait Isocrate.

Craignez Dieu, honorez vos parents, chérissez vos amis, obéissez aux lois. — Redoutez plus l'infamie que le danger.

Il n'y a que le méchant qui puisse craindre la mort; l'homme de bien ne doit craindre que l'ignominie. — Par l'élévation de vos sentiments, montrez que vous aspirez à l'immortalité, et, par votre modération, faites voir que vous vous reconnaissez mortel. — Quiconque a des sentiments élevés doit choisir les plus grands modèles, et s'efforcer à les suivre.

Il n'est jamais bienséant de dire ce qu'il serait honteux de faire. — Observez-vous donc dans vos actions et dans vos paroles, cette attention vous fera éviter bien des fautes. — Ce que vous admirez, imitez-le; les leçons que vous donnerez à vos enfants, mettez-les en pratique. — Soyez vous-même le juge de vos actions; comptez qu'elles sont mauvaises, si vous désirez qu'on les ignore, et qu'elles sont bonnes, si, parvenues à ma connaissance, elles doivent me donner de vous meilleure opinion.

Quand vous délibérez, prenez dans le passé des exemples pour l'avenir; ce qui est déjà connu vous fera juger de ce que vous ne connaissez pas encore.

Le flatteur et le trompeur doivent vous être également odieux; ils sont également redoutables pour quiconque leur donne sa confiance.

Préparez-vous, par des travaux que vous vous serez imposés, à supporter la fatigue quand elle sera devenue nécessaire.

Ne cherchez que des plaisirs honnêtes; les plaisirs sont un bien quand ils s'accordent avec la vertu; ils sont un mal quand ils s'en écartent.

Accoutumez-vous à parler des belles actions, afin d'apprendre à penser comme vous parlerez.

Poli envers tout le monde, ne vous familiarisez qu'avec les gens vertueux, c'est le moyen de vous concilier l'amitié des uns, et d'éviter l'inimitié des autres. — Cherchez dans vos habits la propreté, et non le luxe: le luxe ne se plaît que dans une vaine ostentation: la propreté s'en tient à une décence honnête. — Ne vous permettez ni des ris immodérés, ni des discours présomptueux: les uns annoncent un défaut de sens, les autres décèlent la folie. — Ne reprochez à personne sa mauvaise fortune; l'avenir est incertain pour tout le monde. — Obligez de préférence les gens vertueux. — N'ayez point un front sévère, contentez-vous d'un maintien grave et recueilli. — Vous éviterez de paraître orgueilleux, vous ne montrerez que de la prudence. — Ne parlez d'une chose que quand vous en êtes instruit, ou lorsque vous êtes obligé de rompre le silence. C'est alors seulement qu'il vaut mieux parler que de se taire; hors de là, se taire vaut mieux que de parler.

Ce que vous dites en notre présence pensez-le en notre absence. —

Exécutez ce que la saine raison vous aura fait approuver.

La modestie et la pudeur, l'amour de la tempérance et de la justice, voilà les vertus qui conviennent le mieux à la jeunesse.

Conservez par l'exercice les connaissances que vous aurez acquises; acquérez par l'étude celles dont vous êtes dépourvu.

Ce que vous avez de loisir, employez-le à écouter des gens instruits : par là vous apprendrez sans peine ce qu'ils n'ont appris que par un long travail.

Ce n'est pas celui qui fait le mal à l'abri du secret qui peut se croire heureux; c'est celui qui sait s'en abstenir : tôt ou tard l'un subira la peine qu'il mérite; l'autre recevra la récompense dont il est digne.

Les richesses ne sont que trop souvent le partage des méchants; la probité est l'apanage des seuls hommes de bien.

On est plus près de la modération en n'allant pas jusqu'au but, que quand on le dépasse.

Celui qui est modéré par caractère a moins de mérite que celui qui l'est par réflexion et par principes. Tout homme qui n'est vertueux que par instinct peut changer par caprice; lorsqu'à un heureux penchant, il joint cette conviction que la vertu est le plus grand des biens, on doit présumer qu'il ne s'écartera jamais des sentiments qu'elle inspire.

Fuyez les occasions de boire; si vous vous y trouvez engagé, retirez-vous avant d'être surpris par le vin. De quels écarts l'homme n'est-il pas capable, quand la raison ne le conduit plus! — Ne parlez ni trop souvent ni trop long-temps de la même chose aux mêmes personnes. — Sortez des emplois, non, plus riche, mais plus estimé. — Laissez à la sagesse la liberté de se faire entendre : elle s'empressera de vous aider de ses conseils dans les affaires épineuses.

Un ami de bon conseil est de tous les biens le plus précieux, le plus nécessaire, le plus digne d'un roi.

— Apprenez à discerner l'ami véritable du flatteur artificieux; et jamais vous ne favoriserez le vice au préjudice de la vertu. — Avant de vous lier avec quelqu'un, sachez comment il s'est conduit à l'égard de ses premiers amis : vous devez croire qu'il n'en usera pas avec vous autrement qu'avec les autres. — Regardez comme un ami sûr l'homme sincère qui vous avertit de vos fautes, et non celui qui approuve tout ce que vous faites et tout ce que vous dites.

Lorsque vous voudrez prendre conseil d'un autre pour vos affaires, examinez d'abord comment il a administré les siennes. Quiconque a mal réglé ses affaires propres ne conduira guère mieux celles d'autrui.

Il peut arriver que vous ayez à consulter vos amis dans des choses sur lesquelles vous craignez de vous ouvrir entièrement : parlez-en sous le nom d'un tiers et comme d'une affaire qui vous est étrangère : par là, sans vous être compromis, vous saurez ce qu'ils pensent.

Les hommes sont en général plus ennemis de celui qui les reprend de leurs fautes, que de celui qui les leur fait commettre. La plupart, également aveugles dans leurs choix, désirent avec plus d'ardeur ce qui leur est nuisible, que ce qui peut leur être favorable, et travaillent pour leurs ennemis bien plus que pour eux-mêmes.

Reprendre dans le dessein d'offenser c'est le rôle d'un accusateur : reprendre avec le désir de corriger c'est l'office d'un ami qui cherche à être utile; et il faut juger différemment du même discours prononcé avec des intentions différentes.

Si l'on a trouvé une infinité de remèdes pour les maladies du corps, il n'en est qu'un seul efficace pour celles de l'âme : c'est de souffrir qu'on nous reprenne courageusement de nos fautes. Ne serait-ce pas une inconséquence bien étrange d'endurer les opérations les plus douloureuses, le fer et le feu, pour prévenir de plus grands maux, et de rejeter les conseils avant de savoir s'ils sont utiles?

Il n'est rien de stable ici bas : que cette vérité vous soit toujours présente, et vous ne vous laisserez ni transporter par la joie dans la prospérité ni abattre par la douleur dans la disgrâce.

Conservez la religion que vous avez reçue de vos pères; mais comptez que le culte et le sacrifice le plus agréable que vous puissiez offrir à la Divinité, c'est celui du cœur, en vous rendant bons et justes.

Montrez en toute occasion un tel respect pour la vérité, qu'on se fie à une simple parole de votre part plus qu'à tous les serments.

Soyez guerrier par l'habileté dans le métier des armes et par un appareil de guerre capable d'intimider vos ennemis; mais soyez pacifique par inclination et par une rigide exactitude à ne rien prétendre et à ne rien entreprendre d'injuste.

Monarque! ne négligez pas d'écouter ce que vos courtisans vous disent les uns des autres; ce moyen peut vous faire connaître tout à la fois, et ceux qui vous font les rapports, et ceux qui en sont l'objet.

La preuve certaine que vous aurez bien régné sera de pouvoir vous rendre le témoignage que, sous votre règne, votre peuple est devenu plus heureux et plus sage.

Comment des jours consacrés au bonheur des peuples ne seraient-ils pas heureux?

Isocrate ayant perdu ses biens ouvrit une école qui le dédommagea bientôt de cette perte. Nicoclès, roi de Chypre, lui remit vingt talents (plus de cent mille francs), pour un discours où il prouvait qu'il fallait obéir aux princes; bientôt après il en composa un autre où il prouvait aussi que les princes doivent faire le bonheur de leurs sujets.

Contraint de plaider à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Isocrate prononça un discours dans lequel il exprima en ces termes l'éloignement qu'il avait toujours eu pour les procès: « J'ai vécu jusqu'à ce jour sans que personne m'ait accusé de lui avoir fait ni injustice ni insulte : jamais ni juge ni arbitre n'a eu à prononcer contre mes actions ou contre mes paroles. J'ai toujours tâché de ne manquer à personne. Si j'ai reçu moi-même quelque injure, je n'ai point été m'en plaindre devant les tribunaux; je m'en suis entièrement rapporté à la décision des amis de ceux qui m'avaient offensé. »

TIMOLÉON, CAPITAINE CORYNTHIEN. Après avoir rendu les plus grands services et même sauvé la vie à son frère Timophane dans une bataille contre les Argiens, Timoléon par un farouche patriotisme en devint le meurtrier. Cette action, qui ne saurait trouver d'apologiste, lui causa de si vifs regrets, que, sans les soins et les prières de ses amis, il n'aurait pu se décider à vivre.

Après les plus brillants exploits qui lui avaient acquis un pouvoir sans bornes, Timoléon se démit de son autorité, que personne ne songeait à lui contester, et alla vivre dans la retraite. Les Syracusains l'avaient prié d'accepter une des plus belles maisons de leur ville, et aux environs un domaine fertile et agréable; là, il coulait des jours tranquilles avec sa femme et ses enfants qu'il avait fait venir de Corinthe; il recevait continuellement de nouveaux tributs d'estime et de reconnaissance de la part des peuples de la Sicile qui le regardaient comme leur second fondateur. Tous les traités, tous les partages de terres, toutes les lois, tous les réglements, que l'on faisait dans l'île, étaient soumis à son examen, à son approbation; et, selon l'expression de Plutarque, il n'y avait rien de bien fait si Timoléon ne s'en était occupé. Il avait fait respecter et chérir l'autorité lorsqu'il en était revêtu; lorsqu'il s'en fut dépouillé, il la respecta dans les autres. Un jour, en pleine assemblée, deux orateurs osèrent l'accuser de malversation; il arrêta le peuple soulevé contre eux : « Je n'ai affronté, dit-il, tant de tra-

vaux et de dangers que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre les lois et de dire librement sa pensée. » (*C. Nep.*, XVI, 5.)

Il perdit la vue dans un âge assez avancé. Touchés de ce malheur, les Syracusains redoublèrent d'attentions à son égard. Ils lui rendaient de fréquentes visites, et lui amenaient les étrangers qui passaient par leur ville, afin qu'ils vissent le libérateur et le bienfaiteur de la Sicile. Aux louanges qu'on lui prodiguait Timoléon opposa cette réponse modeste : « Les dieux voulaient sauver la Sicile; je leur rends grâces de m'avoir choisi pour l'instrument de leur volonté. »

Il fut emporté par une courte maladie. La douleur de tous les habitants de la Sicile ne trouva de soulagement que dans les honneurs éclatants accordés à ses cendres.

MÉGISTO, ÉPOUSE DE TIMOLÉON. Aristotime ayant pris la ville d'Élée y exerçait une horrible tyrannie : lassés de ses cruautés, les habitants s'enfuirent, et s'emparèrent de la forte place d'Amymone. Le tyran furieux fit arrêter leurs femmes, parmi lesquelles se trouvait Mégisto dont Plutarque parle avec éloge. Celle-ci, non intimidée, reprocha publiquement à l'usurpateur son oubli de la vertu. Aristotime ordonna de lui amener sur-le-champ le fils de Mégisto, pour le faire égorger sous les yeux de sa mère. L'enfant jouait alors dans la cour du palais avec d'autres enfants de son âge; Mégisto l'appelle courageusement, et par sa noble fermeté parvient à étonner le tyran, à le faire rougir de ses excès, et à sauver la victime qui allait être immolée.

ARCHIDAMUS, FILS D'AGÉSILAS-LE-GRAND. La première fois qu'Archidamus vit des arbalétriers, il dit que la véritable valeur périrait bientôt puisqu'on allait se battre de si loin.

Le médecin Périandre lui présenta des vers qu'il venait de composer; le prince les lut, et lui dit obligeamment : « Pourquoi de si bon médecin, vous faites-vous mauvais poète? » (*V. d'A.*, IV, 197.)

Il écrivit à Philippe roi de Macédoine, fier du succès de ses armes, que, s'il regardait son ombre au soleil, il ne la trouverait pas plus grande qu'elle ne l'était avant ses victoires.

Félicité d'avoir gagné une bataille sur les Arcadiens, Archidamus répondit : « Il vaudrait mieux les avoir vaincus par la raison que par la force. »

PHILISCUS, RHÉTEUR, DE MILET (ÎLE D'ÉGINE). « Travaillez pour la gloire, disait Philiscus à Alexandre; gardez-vous de mériter qu'on vous compare à la peste ou à quelque autre maladie mortelle; soyez plutôt comme la paix et la santé. »

PHILIPPE, ROI DE MACÉDOINE. Le jour même de la naissance d'Alexandre, ce monarque écrivit à Aristote, le plus grand génie qu'il y eût dans ses états : « Il vient de me naître un fils; je remercie les dieux de ce qu'ils me l'ont donné, mais beaucoup plus encore de ce qu'il est né de votre temps, parce que, élevé par un homme tel que vous, il sera digne de moi et de l'empire qui lui est destiné. »

Philippe souffrait que ce philosophe l'instruisît sur le grand art de régner.

Tous les jours, avant de donner audience, et, par un homme payé exprès, il se faisait rappeler cette vérité peu agréable aux monarques : « Philippe! souviens-toi que tu es mortel. »

Quelqu'un parlait inconsidérément du roi, et les courtisans disaient qu'il fallait se débarrasser d'un tel homme : « Il vaut mieux, répondit Philippe, l'engager par ma conduite à changer de discours : voilà le soin qui doit m'occuper. »

Ayant su que des ambassadeurs athéniens, en pleine assemblée, débitaient contre lui des calomnies atroces : « J'aurai, dit-il, de grandes obligations à ces gens-là. Par ma circonspection dans mes actions et mes paroles, je pourrai désormais les convaincre de mensonge. » (*Plut., Apoph.*)

Démochare, orateur et neveu de Démosthènes, fut envoyé vers Philippe avec d'autres ambassadeurs. Après avoir entendu les instructions dont ils étaient chargés, le roi leur demanda poliment ce qu'ils croyaient qu'il pût faire d'agréable aux Athéniens. « C'est de vous pendre, » répondit Démochare. Ses collègues, indignés et confus de cette réponse, demeurèrent dans le silence. Philippe, sans s'émouvoir, les congédia en leur disant : « Demandez aux Athéniens à qui il appartient de commander, ou à ceux qui tiennent de tels propos, ou à ceux qui les écoutent patiemment. »

Un jour que Philippe s'était montré peu tempérant dans un festin, Machœta, vieille femme de Lacédémone, se présenta à lui avec un mémoire; le roi le lut, et condamna la femme. « J'en appelle, dit celle-ci. — A qui? demanda le roi. —A Philippe à jeun, » répliqua-t-elle. Le roi relut le mémoire, et donna à cette femme gain de cause.

Une autre femme s'était plusieurs fois présentée devant le roi pour lui demander audience; Philippe répondait toujours qu'il n'avait pas le temps de l'écouter. Enfin elle lui dit : « Si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez d'être roi. » Philippe, sans se fâcher, lui donna satisfaction tout de suite.

Pendant son séjour à Delphes, ce monarque apprit qu'un Athénien nommé Arcadion, homme d'esprit et prompt à la repartie, le haïssait et affectait d'éviter sa présence. Il le rencontra par hasard : « Jusqu'à quand me fuirez-vous? lui dit-il avec bonté. —Jusqu'à ce que, répondit Arcadion, je parvienne en des lieux où votre nom ne soit pas connu. » Philippe se prit à rire, et daigna même l'engager à souper avec lui.

En apprenant la nouvelle de trois événements heureux, Philippe s'écria : « O dieux, envoyez-moi quelques malheurs pour tempérer tant de prospérités! »

Il assistait à la vente de quelques esclaves; l'un d'eux s'aperçut que le roi n'était pas dans une position décente, et l'en avertit. « Qu'on mette cet homme en liberté, dit Philippe; je ne savais pas qu'il fût de mes amis. »

Une contestation survint entre deux courtisans d'un caractère fort tracassier; pour la terminer, ils allaient recourir aux armes. Le roi leur fit donner l'ordre de se rendre auprès de lui, se réservant la décision de cette affaire : « Vous, dit-il au premier, sortez sur l'heure de mes états, et vous, s'adressant à l'autre, hâtez-vous de le suivre. »

Causant avec des joueurs d'instruments, Philippe leur donnait des leçons et prétendait réformer les maîtres. Il s'attira de l'un d'eux cette ingénieuse réponse, qui, sans l'offenser, était fort capable de le désabuser. « A Dieu ne plaise, prince, que vous soyez jamais assez malheureux pour connaître ces choses-là mieux que nous! »

Il donna une leçon dans le même genre à son fils, qui venait de montrer trop d'habileté dans la musique : « N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de chanter si bien? »

Ce roi, dans une de ses lettres à Alexandre, lui reprochait de capter par des largesses la bienveillance des Macédoniens. « Quelle folie, lui disait-il, de croire que vous trouverez de la fidélité dans des hommes que vous aurez corrompus! Voulez-vous que les Macédoniens vous regardent comme leur intendant, leur fournisseur? » Expression énergique, dit Cicéron, et qui fait bien voir combien cette conduite est indigne d'un roi.

Philippe fit parfaitement sentir au médecin Ménécrate le ridicule qu'il se donnait en prenant le surnom de *Jupiter sauveur*, à cause de quelques cures qu'il avait faites. L'ayant un jour invité à souper, il le fit placer seul à une table, sur laquelle on ne servit qu'une cassolette fumante d'encens. Le médecin se crut d'abord fort honoré. Comme on le laissa tout le reste du repas sans lui offrir autre chose, il devina bien ce que signifiait la fumée de cet encens; après s'être vu l'objet de

la risée de tous les convives, il remporta avec le titre de *Jupiter* sa faim tout entière, et la honte qu'il avait si bien méritée.

OLYMPIAS, MÈRE D'ALEXANDRE-LE-GRAND. Cette princesse railla finement son fils, lorsqu'ayant appris qu'il se faisait adorer comme un dieu et qu'il se disait fils de Jupiter : « Je vous conjure, lui dit-elle, de ne pas me brouiller avec Junon. »

ANAXARQUE, NÉ A ABDÈRE. Appelé auprès d'Alexandre-le-Grand, ce philosophe le suivit dans toutes ses expéditions, et lui parla toujours avec une liberté entière. Le monarque s'étant fait une blessure : « C'est bien là du sang humain, dit Anaxarque, et non du sang des dieux. » (*Plut.*)

Lorsqu'Alexandre s'enorgueillissait d'avoir asservi sous ses lois tant de peuples divers, Anaxarque lui faisait considérer les cieux où gravitent une infinité de mondes, semblables à celui dont il n'avait pas pu même achever la conquête. C'est ainsi que par des leçons puisées dans l'étude de la nature, le philosophe instruisait le conquérant, dissipait les rêves de son ambition, et le ramenait souvent à des sentiments plus modérés et plus raisonnables. La conduite d'Anaxarque dut nécessairement lui susciter beaucoup d'ennemis. Les courtisans d'Alexandre, et même le philosophe Callisthènes, lui vouèrent une haine implacable, qui fut la source de toutes les calomnies débitées contre lui. Divers écrivains prétendent qu'après la mort d'Alexandre, Anaxarque tomba entre les mains de Nicocréon, tyran de Chypre, dont il s'était attiré l'animadversion, et que celui-ci le fit piler dans un mortier. Quoi qu'il en soit, ce philosophe était digne d'un meilleur sort. Il faisait consister le souverain bien dans la vertu, et pensait que le vrai sage doit trouver son bonheur en lui-même, indépendamment des objets extérieurs.

PAUSANIAS. Cet officier de Philippe fut accusé, en présence de ce prince, d'être un homme efféminé; Pausanias ne répondit rien d'abord, mais il fit entendre à Attalus, oncle de la reine, qu'il saurait justifier les bontés de Philippe pour lui. En effet, dans le combat qui eut lieu entre ce monarque et Pleurias, roi d'Illyrie, Pausanias se tint continuellement devant la personne de Philippe, pour recevoir tous les traits qui lui étaient lancés par les ennemis, et sauva la vie à son maître, en exposant et sacrifiant la sienne. (*Diod. de Sic.*)

PARMÉNION, GÉNÉRAL MACÉDONIEN. « Les Athéniens, disait Philippe, roi de Macédoine, ne manquent pas de trouver dix généraux tous les ans; et moi, dans toute ma vie, je n'en ai pu trouver qu'un seul. » (C'était Parménion.)

Celui-ci ne fut pas seulement le compagnon de gloire de Philippe: chargé du commandement de la cavalerie thessalienne, il seconda l'impétuosité d'Alexandre au passage du Granique; à Issus et dans la plaine d'Arbèle, il commandait une des ailes de l'armée macédonienne, et, pendant le siége de Tyr, il en dirigeait les opérations avec le jeune conquérant.

Philotas, fils de Parménion, et qui était un des jeunes capitaines traités par Alexandre avec le plus de faveur, étalait le faste d'un prince dans ses habits, dans sa table, et dans ses équipages. Prévoyant les dangers d'une telle conduite, Parménion ne cessait de lui répéter : « Mon fils, fais-toi plus petit. » Philotas négligea ce sage conseil, et son ambition l'ayant engagé dans une conjuration contre Alexandre causa sa mort et entraîna celle de son père.

DAMINDAS, LACÉDÉMONIEN. Un des hommes que Philippe, roi de Macédoine, soudoyait pour lui acheter des partisans, se rendit à Lacédémone. Usant de tous les moyens qu'il croyait les plus propres à remplir ses vues, il menaça du courroux du monarque, Damindas qui jouissait d'une fortune peu considérable : « Lâche, lui répondit le Spartiate, eh ! que peut ton maître contre des hommes qui ne craignent point la mort ? » (*Plut.*)

TÉLÈCRE OU TALÈCRE. On lui rapportait que son père en disait du mal; Télècre répondit : « Il n'en dirait pas s'il ne devait pas en dire. »

« Quel bien avez-vous ? lui demanda un de ces hommes dont Philippe se servait pour attacher du monde à son parti. — Le nécessaire, » répondit Télècre en lui tournant le dos. (*Plut., Apoph., Lacon.*, II, 232.)

ANAXIMÈNES, NATIF DE LAMPSAQUE. Cet historien, un des plus célèbres de l'antiquité, et que Philippe avait choisi pour enseigner les belles-lettres à son fils, suivit dans plusieurs expéditions le vainqueur de l'Asie. Son adresse sauva sa patrie de la colère du conquérant. Irrité de ce que les habitants de Lampsaque avaient embrassé le parti de Darius, Alexandre voulait détruire cette ville; et, prévoyant les sollicitations d'Anaximènes, il avait juré de faire tout l'opposé de ce que lui demanderait son maître. « Je viens vous supplier, seigneur, lui dit celui-ci, d'anéantir la coupable Lampsaque. » Lié par son propre serment, Alexandre fut obligé de pardonner.

SATYRUS, CÉLÈBRE ACTEUR COMIQUE. Tandis que les Olynthiens, chargés de fers, pleuraient sur les cendres de leur patrie, Philippe osait remercier le ciel des maux dont il était l'auteur, et célébrait des jeux superbes en l'honneur de Jupiter Olympien. Il avait appelé les artistes les plus distingués, les acteurs les plus habiles. Ils furent admis aux repas qui terminèrent ces fêtes odieuses. Là, dans l'ivresse de la victoire et des plaisirs, le roi, cherchant à plaire aux assistants, leur prodiguait ses bienfaits ou ses promesses. Satyrus gardait un morne silence: Philippe s'en aperçut, et lui en fit des reproches : « Doutez-vous de ma générosité, de mon estime, lui disait-il; n'avez-vous point de grâces à demander ? — Il en est une, répondit Satyrus, qui dépend uniquement de vous; mais je crains un refus. — Parlez, dit Philippe, et soyez sûr d'obtenir ce que vous désirez. — J'avais, reprit l'acteur, des liaisons étroites d'hospitalité et d'amitié avec Apollocrate de Pydna : on le fit mourir sur de fausses imputations; il ne laissa que deux filles très-jeunes encore; leurs parents, pour les mettre en lieu de sûreté, les firent passer à Olynthe; elles sont dans les fers, elles sont à vous, et j'ose les réclamer. Je n'ai d'autre intérêt que celui de leur honneur. Mon dessein est de leur constituer une dot, de leur choisir des époux, et d'empêcher tout ce qui pourrait les rendre indignes de leur père et de mon ami. »

Toute la salle retentit des applaudissements que méritait Satyrus, et Philippe, plus ému que les autres, lui fit remettre à l'instant les jeunes captives. (*Voy. d'Anach.*)

Ce fut à Satyrus que Démosthènes fut redevable des conseils qui le mirent en état d'être favorablement écouté dans les assemblées publiques. Celui-ci, après un essai infructueux, se retirait tout consterné et n'osant lever les yeux. Satyrus son ami le rencontra, et lui demanda la cause de son chagrin. Lorsqu'il la connut, il assura à Démosthènes que tout n'était pas si désespéré qu'il le croyait. Il lui fit réciter quelques vers de Sophocle ou d'Euripide; puis, en les répétant, leur donna une grâce tout autre; Démosthènes en fut frappé. Il sentit ce qui lui manquait, et parvint bientôt à l'acquérir. (*Traité des Étud.*, II.)

DENYS (LE JEUNE), TYRAN DE SYRACUSE. Chassé du trône, Denys reçut de Philippe, roi de Macédoine, un favorable accueil, et fut admis dans son intimité. Un jour que le monarque macédonien lui demandait en quel temps son père avait pu composer

tant de poésies : « Il les composait, dit Denys, aux heures que vous et moi nous passons à boire et à nous divertir. »

Le même Philippe lui adressa aussi la question suivante : « Comment avez-vous pu ne pas conserver la couronne que votre père vous avait transmise? — J'avais hérité de sa puissance, répondit-il, et non de sa fortune. »

Un étranger désirait savoir quel était le fruit qu'il avait retiré de son commerce avec Platon : « J'ai appris, lui dit Denys, à supporter mon infortune avec courage. »

Toutes ces réponses sont d'un homme qui n'a pas oublié son origine et sa puissance, mais qui sait en conserver dignement le souvenir, dans l'adversité.

MANLIUS CAPITOLINUS (MARCUS), CÉLÈBRE CONSUL ROMAIN. Les Gaulois, sous les ordres de Brennus, ayant pénétré en Italie, s'emparèrent de Rome, qu'ils livrèrent aux flammes, et assiégèrent le Capitole, où le sénat s'était renfermé avec l'élite de la jeunesse romaine (1). Le siége durait depuis quelques jours; les Gaulois reconnurent la possibilité de gravir les rochers du Capitole, et tentèrent de s'en rendre maîtres pendant la nuit; ils étaient parvenus au pied des murailles, lorsque, éveillé par les cris des oies sacrées, Manlius, qui n'avait encore que seize ans, signale le péril, court au rempart, et repousse violemment un Gaulois déjà parvenu à l'un des créneaux : la chute du Gaulois entraîne ses compagnons placés derrière lui, et les Romains à coups de pierres achèvent de précipiter leurs redoutables ennemis. Manlius, par l'importance du service qu'il venait de rendre, accrut la considération dont il jouissait; il reçut le glorieux surnom de Capitolinus; et la république lui donna un logement au Capitole. Plus tard accusé par les tribuns d'aspirer à la royauté, et abandonné de ses partisans, il fut condamné à être précipité de la roche Tarpéienne. La peste, qui ne tarda pas à ravager Rome, parut au peuple une marque du courroux du ciel, le crime de Manlius fut oublié; on ne garda le souvenir que de ses services et de ses grandes qualités.

LÉON, DE BYZANCE. Des hostilités venaient d'être exercées par Philippe roi de Macédoine à l'égard des Athéniens, et semblaient annoncer à ceux-ci une rupture prochaine. Dans le temps qu'ils étaient le plus agités, parut à la tribune un homme très-petit et tout contrefait, mais doué de cette gaîté, de cette présence d'esprit, qui plaisaient tant aux Athéniens : c'était Léon, ambassadeur de Byzance. A cette vue, ils firent de si grands éclats de rire que Léon ne pouvait obtenir un moment de silence. « Que feriez-vous donc, leur dit-il enfin, si vous voyiez ma femme? Elle vient à peine à mes genoux : cependant, tout petits que nous sommes, quand la division se met entre nous, la ville de Byzance ne peut pas nous contenir. » Cette plaisanterie eut tant de succès, que les Athéniens accordèrent sur-le-champ ce que Léon était venu demander pour sa patrie. (*V. d'A.*, II, 294.)

PAPIRIUS, FILS DU SÉNATEUR DE CE NOM. Tandis qu'il portait encore la robe prétexte, le jeune Papirius, amené par son père au sénat, entendit délibérer sur des questions de la plus haute importance. Sa mère lui demanda ce qui s'était passé à l'assemblée. « Ma mère, dit le jeune Romain, il a été expressement défendu d'en rien dire. » Devenue encore plus curieuse, la mère employa les moyens les plus pressants pour décider son fils à lui confier le secret. « On a discuté, dit enfin le jeune homme, feignant de se rendre, s'il serait plus utile à la république de donner deux maris aux femmes, que deux femmes aux maris. » A cet aveu, l'épouse du sénateur, inquiète sur le résultat de la délibération, communique ses craintes aux dames romaines. Le lendemain elles s'attroupent autour du sénat et déclarent qu'elles doivent être entendues avant qu'aucune résolution soit prise : étonnés de ces prétentions singulières, les sénateurs en demandent l'explication, que le jeune Papirius donne, en racontant de quelle manière il avait éludé la curiosité de sa mère.

On loua beaucoup ce trait de prudence; et il fut décidé qu'à l'avenir le fils de Papirius serait le seul jeune homme qui aurait entrée au sénat.

EUDAMIDAS. Ce roi de Lacédémone, qui succéda à son frère Agis, l'an 324, entendant Xénocrate qui, malgré son extrême vieillesse, discutait encore dans l'Académie, voulut savoir quel était ce vieillard. — « C'est, lui répondit-on, un homme sage, et du nombre de ceux qui cherchent la vertu. — S'il la cherche encore, reprit Eudamidas, quand espère-t-il en faire usage? »

EUDAMIDAS, DE CORINTHE. Près de rendre le dernier soupir, ce Corinthien laissait dans l'indigence sa fille et sa mère. Il avait pour amis fidèles et éprouvés Aréthus et Charixènes. Il jugea de leurs sentiments par les siens, et les crut capables de toute la délicatesse et de tout l'héroïsme de l'amitié. Se reposant sur leur bon cœur, il fit son testament en ces termes : Je lègue à Aréthus le soin d'entretenir et de nourrir ma mère dans sa vieillesse; à Charixènes, celui de nourrir ma fille, et de lui donner la plus forte dot qu'il lui sera possible; et, si l'un des deux vient à mourir, le survivant sera substitué à celui qui ne sera plus. Après avoir ainsi réglé ses affaires domestiques, Eudamidas vit avec calme arriver ses derniers moments; ses intentions furent exactement remplies. Aréthus se chargea de la mère de son ami, et eut pour elle tous les soins et tous les égards d'un fils. Charixènes emmena la fille, la maria le même jour que la sienne, et donna à chacune une égale portion de ses biens.

IPHICRATE, GÉNÉRAL ATHÉNIEN. Se trouvant sur les terres de ses alliés, ce général fortifiait son camp comme s'il eût été en pays ennemi. « A quoi bon tant de précautions? lui dit un de ses lieutenants. — C'est quand on n'a rien à craindre, répondit Iphicrate, qu'on doit le plus se tenir sur ses gardes. Lorsqu'un événement funeste est arrivé, il est honteux pour un général d'être obligé de convenir de son tort et de dire : Je n'y avais point pensé. »

Après avoir vaincu et mis en fuite les Lacédémoniens, Iphicrate les poursuivit dans un défilé dont ils ne pouvaient sortir qu'en s'ouvrant un passage à travers l'armée athénienne. Sachant que le désespoir donne du courage aux plus lâches, il fit faire halte à ses troupes et dit aux officiers : « Ne forçons point les Spartiates à se souvenir de leur ancienne bravoure. » Il affecta de la négligence à garder un poste qui les aurait tenus en échec, et, par quelques-uns de ses soldats qui se disaient transfuges, fit avertir le général lacédémonien de la facilité qu'il avait de s'échapper. Par ce trait de prudence, Iphicrate sut se dérober au danger de perdre le fruit de sa victoire.

Ce général se plaisait à rappeler les stratagèmes et autres moyens qui lui avaient procuré des succès. Vous voyez, disait-il, ces lits de feuillage. Quelquefois je n'en fais construire qu'un pour deux soldats; d'autres fois chaque soldat en a deux. Je quitte ensuite mon camp : l'ennemi survient, compte les lits; et, me supposant plus ou moins de forces que je n'en ai effectivement, ou il n'ose m'attaquer, ou il m'attaque avec désavantage.

J'entretiens la vigilance de mes troupes en excitant des terreurs paniques, tantôt par des alertes fréquentes, tantôt par la fausse rumeur d'une tra-

(1) Cet événement ne fut pourtant pas aussi funeste qu'on pourrait d'abord le croire. *Montesquieu, Considérat. sur les causes de la grand. et de la décad. des Rom.*

queur usa de la victoire en héros; au moment qu'Eschine sortit d'Athènes pour se rendre à Rhodes, son rival, la bourse à la main, courut après lui et l'obligea d'accepter une somme considérable pour le dédommager, en quelque sorte, des biens qu'il venait de perdre par son imprudence. Étonné d'une générosité si héroïque, Eschine s'écria : « Comment ne regretterais-je pas une patrie où je laisse un ennemi si magnanime, que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent (1)! » (*Photius.*)

Après avoir long-temps gouverné la république, Démosthènes avoua à ses amis que, si d'abord on lui avait proposé deux routes, l'une qui aurait conduit aux grandes dignités, et l'autre au tombeau, il aurait plus volontiers pris cette dernière, s'il avait pu prévoir à combien de maux la première se trouve chaque jour en butte.

HYPÉRIDES, CÉLÈBRE ORATEUR.

Fragment d'un discours adressé aux Athéniens.

...Il est difficile d'apporter des consolations à ceux qui éprouvent de grandes pertes; l'affliction ne connaît ni raison ni loi. La nature et l'amitié, par une pente plus forte, nous entraînent à la douleur. Cependant il est des soulagements que le courage peut nous procurer. Rappelons à notre souvenir, non la mort de ceux que nous avons perdus, mais les vertus dont ils nous ont laissé l'exemple; nous reconnaîtrons alors que ce sont bien moins des pleurs que des félicitations qu'ils attendent de nous. Si les citoyens que nous regrettons ne sont point parvenus au terme de la vieillesse, ils en ont été dédommagés par la gloire incorruptible qu'ils ont acquise, et leur bonheur est aussi grand qu'il peut l'être; s'ils sont morts sans postérité, leurs éloges, qui retentiront dans la Grèce, deviendront leurs enfants et des enfants immortels; s'ils ont enfin laissé des rejetons de leur race, la bienveillance de la patrie remplacera les soins paternels. Que vous dirai-je encore? Si, en sortant de la vie, on est ce qu'on était avant d'y entrer, ceux que vous pleurez sont délivrés des maladies, de la peine, de tous les autres accidents de la vie humaine; s'il reste quelque sentiment lorsqu'on a cessé de vivre, et quelque attention pour nous de la part des dieux, comme nous avons tant de motifs de le croire, quelles récompenses ne devons-nous pas attendre de ces mêmes dieux, après les avoir bien servis! (*Stobée.*)

ESCHINE, D'ATHÈNES. Cet orateur paya de l'exil une accusation témérairement intentée. Il ouvrit à Rhodes une école d'éloquence dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avaient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne; mais, quand celle de Démosthènes fut entendue, les battements de mains et les acclamations redoublèrent. Ce fut alors qu'Eschine dit ce mot si louable dans la bouche d'un ennemi et d'un rival : « Que serait-ce donc si vous l'eussiez entendu lui-même!... »

Je n'ai point, écrivait-il, la folie de croire qu'Eschine, qui est exilé, qui essuie un traitement fort commun dans Athènes, doive être indigné contre une ville qui a banni Thémistocle, le libérateur de la Grèce, et où Miltiade chargé d'années est mort en prison, parce qu'il était redevable au trésor d'une somme légère; je pense, au contraire, qu'il sera vraiment honorable pour moi, aux yeux de la postérité, d'avoir reçu le même affront que ces grands hommes, d'avoir été jugé digne d'éprouver le même sort. (*Lettre* III.)

EUBULUS OU EUBULE, POÈTE COMIQUE D'ATHÈNES. Celui qui est dans un festin, disait Eubulus, ne doit pas vider plus de trois fois sa coupe: la première est pour la santé, la seconde pour l'amitié, la troisième pour la compagnie. Après ce triple sacrifice à Bacchus, le sage retourne à sa maison; car la quatrième coupe est pour la licence, la cinquième pour les disputes, la sixième pour la fureur : celle-ci fait naître les combats. N'oubliez point que la plus petite coupe, trop souvent remplie, finit par noyer le buveur. (*Soir. Litt.*, V, 204 et 205.)

CRATÉSIPOLIS, REINE DE SICYONE. C'est à sa valeur, qualité si rare dans une femme, que cette princesse dut la conservation de ses états. Alexandre, son époux, venait de terminer sa carrière, une partie de ses sujets saisit cette occasion pour se soulever. S'étant mise à la tête des soldats qui lui étaient restés fidèles, cette héroïne marche fièrement contre les révoltés, et rétablit partout l'ordre et le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner et laissa dans l'esprit de ses peuples une mémoire immortelle de son gouvernement sage et éclairé. (*Diod. de Sic.*)

ARISTACRIDAS. Ce capitaine spartiate s'illustra par sa bravoure. Lorsqu'Antipater, lieutenant d'Alexandre, eut défait les Lacédémoniens et tué Agis leur roi, Aristacridas, ayant entendu un homme qui s'écriait : « Malheureux Spartiates! vous serez donc esclaves des Macédoniens, » il répondit fièrement : « Le vainqueur pourra-t-il empêcher les Lacédémoniens d'échapper à l'esclavage par une belle mort, en combattant pour leur patrie? »

MENG-TSEU, REGARDÉ COMME LE DEUXIÈME PHILOSOPHE DE LA CHINE.

Pensées.

Prince, vous voulez choisir de bons ministres? Si vous entendez dire à vos courtisans : Cet homme a des talents et de la sagesse, ne vous hâtez pas de le croire; si vos conseillers tiennent le même langage, doutez encore; mais si les mêmes éloges sont répétés par le peuple, alors examinez cet homme, et le mettez à l'épreuve. De même, vos courtisans vous disent : Cet homme est incapable, défiez-vous de leurs rapports; vous l'entendez dire à vos conseillers, ne lui ôtez pas encore votre confiance; enfin le peuple pense-t-il ainsi? voilà le moment de bien voir si l'accusation ne serait pas fondée.

De la chaleur du sang naît un courage machinal et désordonné; la véritable valeur est dirigée par la raison.

On aime la gloire, on redoute la honte, et cependant on ne résiste pas au vice. C'est se loger au milieu d'un marais quand on craint l'humidité.

Les anciens sages, les personnes illustres, dont les grandes qualités étonnèrent autrefois l'univers, n'étaient cependant que des hommes. Ne suis-je pas un homme moi-même? ne puis-je pas les imiter, devenir leur égal? pourquoi regarder leur gloire d'un œil timide, lorsque je puis m'élever jusqu'à leurs vertus?

Tout se fait dans la société par des échanges mutuels. L'agriculteur donne du blé au marchand de draps, et il en reçoit les objets nécessaires pour se vêtir. L'architecte vous construit une maison, et, par le prix que vous accordez à ses travaux, il pourvoit à ses besoins, il soutient sa famille. Le sage, par son exemple et par ses leçons, communique aux autres la sagesse : lui envierez-vous les récompenses qu'il reçoit en échange? ce n'est pas qu'il vous demande un prix de sa vertu; ses bienfaits l'exigent de vous.

Les places sont-elles mal fortifiées, les soldats mal armés, reste-t-il des terres incultes, l'état peut se soutenir encore : il penche vers sa ruine si les chefs méconnaissent la justice et les lois, les subalternes la discipline, et le peuple les mœurs.

L'artiste qui veut faire un cercle parfait doit employer le compas. L'homme qui veut remplir parfaitement ses devoirs doit étudier les leçons et les exemples des sages.

On ne peut sans quelque étude

(1) Plutarque met ces paroles dans la bouche de Démosthènes, éprouvant lui même une semblable générosité. Ainsi, quelle que soit l'autorité qu'on adopte, on doit admirer le bienfait ou le remercîment de Démosthènes.

apprendre le jeu le plus simple; et l'on veut, sans aucun travail, se former à la vertu !

Quand on cherche à l'emporter en vertu, c'est peu de commencer, il faut finir. Ainsi le mercenaire qui creuse un puits, s'il s'arrête après des fouilles imparfaites, a perdu son temps et sa peine; autant vaudrait qu'il n'eût point travaillé.

SOCRATE, PEINTRE. Cet artiste eut un sort bien différent de celui du sage dont il porte le nom, puisqu'il plut à tout le monde, et avec raison, d'après ce que Pline nous rapporte, *jure omnibus placet*.

Il est l'auteur d'une composition qu'un philosophe n'aurait pas désavouée, pour faire sentir la différence qu'il y a entre un travail utile et celui qui ne l'est pas. L'homme négligent est représenté assis par terre, continuant de travailler à une natte, qu'il laisse manger à un âne. (*Mém. de l'Acad.*, XXV.)

DEMADES, ORATEUR ATHÉNIEN. Philippe s'était présenté à des prisonniers avec tous les ornements de la royauté, et insultait inhumainement à à leur misère : « Je m'étonne, dit Demades, que la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, vous préfériez jouer celui de Thersite..... »

PYTHÉAS, RHÉTEUR ATHÉNIEN. Quoique fort jeune, Pythéas osa parler en public pour exprimer son sentiment sur les résolutions que la république prenait au sujet d'Alexandre-le-Grand. Un citoyen qui n'approuvait point cette hardiesse lui dit : « Quoi ! si jeune encore, vous osez parler de choses si importantes ? » Pythéas répondit sans se déconcerter : « Cet Alexandre, que vous estimez un dieu, n'est-il pas encore plus jeune que moi ? Pourquoi vous étonner qu'à mon âge je parle comme un homme doit parler ? »

XÉNOCRATE, NÉ DANS LA CHALCÉDOINE. Envoyé en ambassade auprès de Philippe, Xénocrate fut le seul, entre tous ses collègues, qui se montra incorruptible. Son amour pour la justice était si connu, que les Athéniens le dispensaient de prêter serment quand il était appelé en témoignage. La courtisane Laïs, avec tous ses attraits, ne put porter la moindre atteinte à sa vertu. Enfin la pureté de ses mœurs était extrême.

Il souffrait très-patiemment les réprimandes de Platon son maître, et lorsqu'on l'excitait à se défendre il répondait : « Je sais qu'il ne me traite ainsi que pour mon avantage. »

Sa haine pour la médisance était des plus prononcées. Dans une société où l'on déchirait les absents, il demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant pourquoi il restait étranger à la conversation, il répondit : « C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, et jamais d'avoir gardé le silence. » (*Plut.*)

Un passereau, rudement poursuivi par un épervier, se réfugia dans le sein de Xénocrate. Le danger passé, le philosophe caressa le petit animal et lui rendit sa liberté : « Il ne faut jamais, dit-il, trahir un suppliant. »

Xénocrate fit, dans une occasion, un discours si noble et si touchant sur la modestie et la tempérance, qu'un jeune débauché, qui s'était proposé de tourner en ridicule la sagesse du philosophe, revint subitement et entièrement à la vertu. (*Voy. l'art. Polémon.*)

Ayant reçu une invitation d'Antipater, pendant que l'on s'occupait de l'échange des soldats pris dans la guerre de Lampsaque, Xénocrate fit cette réponse en vers tirés d'Homère : « O Circé ! serais-je sage de boire et de manger avec plaisir, tant que mes compagnons ne seront pas en liberté ? »

Alexandre-le-Grand lui avait destiné cinquante talents. Les députés du conquérant macédonien étant arrivés, Xénocrate les invita à souper. Le repas fut celui d'un philosophe sobre et austère. Le lendemain, comme ils lui demandaient à qui il voulait qu'ils comptassent les cinquante talents : « Le souper d'hier, leur répondit-il, ne vous a-t-il pas fait comprendre que cet argent m'est inutile ? votre maître doit le garder pour lui, parce qu'un philosophe n'a pas à nourrir tant de monde. »

Les députés d'Alexandre lui firent néanmoins de si grandes instances qu'il prit trente mines (deux mille sept cents francs) comme un gage de la bienveillance du monarque.

« C'est une même chose, disait Xénocrate, de jeter les yeux ou de porter les pieds dans la maison d'autrui. » (*Élien*, XIV, 42.)

Il avait une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens. Il voulait que, dès leur plus tendre enfance, de sages et vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparassent pour ainsi dire de leurs oreilles, comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le bon et le mauvais pouvaient également pénétrer jusqu'au fond du cœur. Il croyait que ces sages discours, fidèles gardiens de la vertu, repousseraient sévèrement toutes les paroles capables d'altérer la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent mis en garde leurs oreilles contre le souffle empesté des discours pernicieux.

ARISTOTE, NÉ A STAGYRE, EN MACÉDOINE. Ce philosophe qui s'écriait quelquefois : « O mes amis, il n'y a plus d'amis ! » disait aussi : « Soyons amis de Socrate et de Platon, mais encore plus de la vérité. »

Il avait une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, sur un bassin d'airain placé à côté de son lit il étendait une de ses mains dans laquelle il tenait une boule de fer, afin que le bruit de cette boule, en tombant quand le sommeil viendrait à le surprendre, le réveillât aussitôt.

Il disait : La science est à l'égard de l'âme ce que la lumière est à l'égard des yeux. — Elle est un ornement dans la prospérité, et un refuge dans l'adversité. — Si les racines en sont amères, les fruits en sont doux.

L'instruction est la meilleure provision de voyage pour atteindre le terme de la vieillesse.

La différence qu'il y a entre les savants et les ignorants n'est pas moins grande que celle qui existe entre les vivants et les morts. On ménage son crédit, son argent, ses amis, la faveur d'un grand; et l'on prodigue le temps dont la perte est irréparable.

On lui demandait quelle était la chose qui s'efface le plus tôt : — « La reconnaissance, » répondit-il.

Ce que c'était que l'espérance : — « Le rêve d'un homme qui veille. » (*Diog. Laër.*)

Ce que les disciples devaient faire pour profiter beaucoup : — « S'efforcer d'atteindre les plus avancés et ne point attendre ceux qui viennent après eux. »

On ne doit jamais parler de soi ni en bien, ni en mal; l'un est d'un sot, l'autre est d'un fat.

Considérez le plaisir quand il finit.

Non-seulement les plaisirs ne sont pas de durée, mais encore ils causent du dégoût; ils affaiblissent le corps et abrutissent l'âme.

Les ambitieux souhaitent d'être honorés à raison de quelques vertus qu'ils veulent qu'on leur suppose; c'est donc moins dans les honneurs, qui sont hors de nous, que dans la vertu, que consiste la félicité.

Fussent-ils dans la plus grande abondance, et possédassent-ils d'ailleurs toutes sortes d'avantages, les hommes ne pourront jamais être heureux tant qu'ils seront adonnés au vice.

Les richesses ne sont pas désirables en elles-mêmes; elles rendent malheureux celui qui les garde et craint de s'en servir; pour qu'elles soient utiles, il faut les employer et les distribuer : au lieu que la félicité doit consister dans quelque chose de stable, que l'on doit retenir et conserver.

Le sage n'est pas tout-à-fait exempt de troubles, mais il sait les rendre plus légers.

Ce que gagnent les menteurs c'est qu'on ne les croit pas, lors même qu'ils disent la vérité.

Certain homme faisait gloire d'être citoyen d'une grande ville : « Ne fais pas attention à cela, lui dit Aristote ; considère si tu es digne d'être membre d'une illustre patrie. »

Ah ! si les hommes, s'écriait Aristote, avaient les yeux assez perçants pour pénétrer le fond des choses, cet Alcibiade qu'ils trouvent si beau leur paraîtrait bien hideux. (*Boèce.*)

Réfléchissant sur la vie des hommes, ce philosophe disait : « Il y a des gens qui amassent du bien avec autant d'avidité que s'ils devaient vivre toujours ; d'autres dépensent ce qu'ils ont, comme s'ils devaient mourir le lendemain. »

On lui reprochait d'avoir donné l'aumône à un pauvre qui n'était dans la misère que par sa paresse et son libertinage : — « Ce n'est pas l'homme que j'ai secouru, c'est l'humanité souffrante. »

Quelqu'un disait que le plus grand bien était d'obtenir ce qu'on désire : — « C'en est un bien plus grand de n'avoir que de sages désirs. »

Un grand parleur s'empara de lui et le fatiguait par des récits oiseux : « Eh bien, lui disait-il, n'êtes-vous pas étonné ? — Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds pour vous échapper. » (*Plut.*, II, 503.)

On lui rapporta que quelqu'un le maltraitait de paroles en son absence : « En mon absence, reprit-il, je lui permets de me donner même le fouet, si cela lui fait plaisir. »

Accablé sous le poids des années, Aristote conservait à peine un reste de vie qu'il consacrait à l'étude de la sagesse. Lorsqu'on l'informa que sa patrie venait d'être réduite en cendres, il ne pouvait déjà plus quitter son lit. Il fit cependant pour elle des efforts si puissants, qu'il parvint à l'arracher des mains des Macédoniens dont elle était devenue la proie. Aussi Alexandre est-il moins connu par la destruction de Stagyre, qu'Aristote par la restauration de cette ville. (*Val. Max.*, VI.)

Voici quelques-uns des principes qu'Aristote nous offre dans ses ouvrages qui traitent de la science des mœurs.

Tous les genres de vie, toutes nos actions, se proposent une fin particulière ; et toutes ces fins tendent à un but général, qui est le bonheur. Ce n'est pas sur ce but que nous pouvons nous tromper ; c'est dans les moyens que nous prenons pour y parvenir. Combien de fois les honneurs, les richesses, le pouvoir, la beauté, nous ont été plus funestes qu'utiles ! Combien de fois l'expérience nous a-t-elle appris que la maladie et la pauvreté ne sont pas nuisibles par elles-mêmes ! Ainsi, par la fausse idée que nous avons des biens ou des maux, autant que par l'inconstance de notre volonté, nous agissons presque toujours sans savoir précisément ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut craindre.

Distinguer les vrais biens, tel est l'objet de la morale qui ne procède pas comme les sciences bornées à la théorie. Dans ces dernières, l'esprit voit sans peine les conséquences émaner de leurs principes ; mais, quand il est question d'agir, il doit hésiter, délibérer, choisir, se garantir surtout des illusions qui viennent du dehors, et de celles qui s'élèvent du fond de nos cœurs ; voulez-vous éclairer ses jugements, rentrez en vous-même, et prenez une juste idée de vos passions, de vos vertus et de vos vices....

..... La prudence agissant toujours par des motifs honnêtes, et chaque vertu exigeant de la persévérance, ce qui paraît digne d'éloges perd de son prix dès qu'on en démêle le principe. Ceux-ci s'exposent au péril, par l'espoir d'un grand avantage ; ceux-là, de peur d'être blâmés : ils ne sont pas courageux. Otez aux premiers l'ambition, aux seconds la honte, ils seront peut-être les plus lâches des hommes. N'appelez point courageux celui qui est entraîné par la vengeance ; c'est un sanglier qui se jette sur le fer dont il est blessé. Refusez encore ce nom à ceux qui sont agités de passions désordonnées, et dont le feu s'anime et s'éteint avec elles. Mais quel sera l'homme doué d'un vrai courage ? celui qui, poussé par un motif honnête et guidé par la saine raison, connaît le danger, le craint, et s'y précipite.

... Considérons la vertu dans ses rapports avec nous et avec les autres. L'homme vertueux fait ses délices d'habiter et de vivre avec lui-même. Vous ne trouverez dans son âme, ni les remords, ni les séditions, qui agitent l'homme vicieux. Il est heureux par le souvenir du bien qu'il a fait, par l'espérance de celui qu'il peut faire. Il jouit de son estime, en obtenant celle des autres : il semble n'agir que pour eux ; il leur cédera même les emplois les plus brillants, s'il est persuadé qu'ils peuvent mieux s'en acquitter que lui. Toute sa vie est en action, et toutes ses actions naissent de quelque vertu particulière ; il possède donc le bonheur, qui n'est autre chose qu'une continuité d'actions conformes à la vertu.

.... Dieu parcourt l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu, et la fin de tous les êtres. La justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble et modeste trouve son bonheur à la suivre. L'homme vain s'éloigne d'elle, et Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps il paraît être quelque chose aux yeux du vulgaire ; mais bientôt la vengeance fond sur lui, et, si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre. Ce n'est donc point parmi les honneurs, ni dans l'opinion des hommes, que nous devons chercher à nous distinguer ; c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort. (*V. d'Ana.*, III.)

HARMONIA, FILLE DE GÉLON. Dans une affreuse sédition qui s'éleva à Syracuse, la famille entière de Gélon, épuisée par une suite d'horribles massacres, se trouva réduite à une seule fille nommée Harmonia. Comme les ennemis de sa maison la cherchaient avec fureur, sa nourrice revêtit des habits royaux une jeune fille du même âge, et la présenta au fer des assassins. Celle-ci se laissa immoler sans proférer un seul mot capable de trahir le secret. A la vue de ce courage, Harmonia, saisie d'admiration, poussa un cri : elle ne put souffrir de survivre à tant de fidélité ; elle rappela les assassins, se fit connaître, et tourna contre elle-même leur rage sanguinaire. Ainsi l'une périt en dissimulant un mensonge, et l'autre en déclarant la vérité. (*Val. Max.*, III, 2.)

CALLISTHÈNES, PHILOSOPHE, NATIF D'OLYNTHE. A un souper d'Alexandre-le-Grand, Cléon, mauvais poète, se mit à faire l'éloge de ce prince, qui un moment après sortit. Le flatteur continua ; il compara son héros à tous les dieux. Il soutint qu'il était digne d'adoration plus que tout autre, et, concluant qu'on doit se prosterner quand il rentrera, il invite tout le monde à suivre l'exemple qu'il va donner. « Si le roi t'entendait, lui dit Callisthènes, il t'imposerait silence. » (*Condillac.*)

DIOGÈNE LE CYNIQUE, NÉ A SYNOPE, VILLE DE L'ASIE MINEURE. Attiré par la brillante réputation d'Antisthène, Diogène se rendit auprès de lui ; mais ce philosophe ne recevait point de disciples ; il rebuta Diogène. Comme celui-ci persistait à le suivre, Antisthène irrité leva son bâton pour le frapper ; alors Diogène lui dit avec assurance : « Frappez tant que vous voudrez ; vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour me chasser d'auprès de vous. » Le philosophe étonné l'embrasse, et ne résiste plus au vœu qui lui est exprimé. (*Elien*, X, 16.)

Les honnêtes gens, disait Diogène, sont les images vivantes des dieux.

Les désirs déréglés sont la source de tous les malheurs qui accablent le genre humain.

Un homme riche, mais ignorant, est une brebis couverte d'une toison d'or.

Celui qui ne veut point s'égarer doit chercher un ami sûr ou un cruel ennemi.

On demande toujours ce qui paraît être un bien ; ce qui l'est véritablement, on ne le demande jamais.

Il est beaucoup d'hommes qui s'efforcent à se surpasser dans des bagatelles; vous en trouverez peu qui ambitionnent d'être les premiers dans le chemin de la vertu.

Ce qu'il y a de meilleur dans la vie c'est la liberté; mais on ne peut être libre sans la vertu.

La vie est misérable, disait quelqu'un : « Dites donc la mauvaise vie. »

Je ne suis pas propre à la philosophie, disait un autre. « Pourquoi vivez vous, si vous ne cherchez pas à bien vivre? »

La vie, disait Diogène, est un bien que les dieux accordent généreusement aux hommes; mais les avantages en demeurent méconnus aux gens qui ne songent qu'à manger ou à se parfumer.

On fait des vœux pour être père, on n'en fait pas pour être père d'un homme vertueux.

Si l'on donne plutôt aux borgnes et aux boiteux qu'aux philosophes, c'est qu'il y a moins de chances pour devenir philosophe que pour devenir borgne ou boiteux.

Diogène, qui aux yeux de Platon était Socrate en démence, ne se dissimulait pas qu'il mettait de l'exagération dans sa philosophie : « Je fais, disait-il, comme les maîtres des chœurs; je monte au-dessus du ton, pour enseigner à ne pas rester au-dessous. »

Son esclave Ménès avait pris la fuite; il fut ramené. Ne jugeant pas qu'un tel homme valût la peine d'être conservé : « Il y aurait, dit le philosophe, de la honte pour moi que Ménès pût se passer de Diogène, et que Diogène ne pût se passer de Ménès. »

Il vit un enfant qui buvait dans le creux de sa main; il jeta aussitôt sa tasse. « Cet enfant, dit-il, m'apprend à me passer du superflu. »

Une lanterne à la main, il parcourait les rues d'Athènes. « Que cherchez-vous? lui demanda-t-on. — Je cherche un homme. »

Il entrait au théâtre au moment où tout le monde en sortait. « Ce que je fais, disait-il à ceux qui paraissaient étonnés de sa conduite, est ce que je veux faire toute ma vie. »

On le voyait quelquefois prier les statues de lui accorder des grâces; et cela pour s'accoutumer aux refus.

« Bien des gens, lui rapportait-on, se moquent de vous. — Qu'ils se moquent de moi tant qu'ils voudront; que m'importe! peut-être est-ce d'eux que les ânes se moquent lorsqu'ils montrent les dents. — Mais, lui disait-on, ils ne se mettent guère en peine des ânes. — Méritent-ils que je me mette plus en peine de leurs niaises bouffonneries? »

Il demanda une somme assez forte à un dissipateur. « Quoi, lui dit cet homme, tu ne demandes aux autres qu'une obole? — Cela est vrai, répondit Diogène; mais je ne dois pas espérer que tu puisses me donner plusieurs fois. »

Voyant un autre homme qui se faisait chausser par un esclave : « Tu ne seras pas content, dit-il, jusqu'à ce qu'il te mouche; fais-toi couper les bras, puisqu'ils te sont inutiles! »

Un maladroit allait tirer de l'arc : Diogène courut aussitôt mettre sa tête devant le but. « Retirez-vous, lui criait-on. — Non, je reste, de peur d'être frappé. »

Quelqu'un portant une poutre sur son épaule heurta par inadvertance Diogène, et lui dit : « Prenez garde! — Comment! veux-tu me frapper une seconde fois? »

Des enfants jouaient au palet; Diogène s'arrêta pour les regarder. Un magistrat d'Athènes l'apercevant ne put lui cacher sa surprise : « Quoi donc! c'est vous qui êtes ici? — Oui, répliqua Diogène, j'aime à voir atteindre le but, au moins quelquefois. Ceux que tourmentent la politique et l'ambition y parviennent-ils souvent? »

Un jeune homme rougissait : « Courage, mon enfant, dit Diogène; voilà la couleur de la vertu. »

Un autre parlait malhonnêtement : « N'as-tu pas honte de tirer une épée de plomb d'une gaîne d'ivoire? »

Diogène reprochait à ceux qui étaient épouvantés de leurs songes, de ne faire aucune attention aux choses qui leur venaient dans l'esprit lorsqu'ils veillaient, et d'examiner superstitieusement tout ce qui se passait dans leur imagination pendant qu'ils dormaient.

Il blâmait les orateurs qui ne songeaient qu'à bien dire, et qui se mettaient peu en peine de bien faire.

Il n'approuvait pas davantage les musiciens qui prennent beaucoup de peine pour accorder leurs instruments, pendant qu'ils ont des esprits fort peu justes, et qu'avant tout il faudrait chercher à régler.

Tout le monde se moquait d'un joueur de flûte; Diogène seul en faisait l'éloge. « Comment peux-tu le louer? lui demanda-t-on. — Parce qu'il aime mieux jouer de la flûte que de voler. »

On parlait du bonheur de Callisthènes qui dînait tous les jours à la table d'Alexandre. « Pour moi, dit Diogène, je trouve Callisthènes malheureux, par la seule raison qu'il dîne tous les jours avec Alexandre. »

« Ne me crains-tu pas? lui demanda un jour ce monarque. — Êtes-vous bon ou mauvais? dit Diogène. — Je suis bon. — Eh! qui craint ce qui est bon? »

Après avoir causé quelque temps ensemble, Alexandre lui dit : « Je vois que tu manques de beaucoup de choses, je serais bien aise de te secourir; demande-moi ce que tu voudras. — Retirez-vous un peu à côté, répondit le philosophe, vous empêchez que je ne jouisse du soleil... Lequel est le plus riche, continua Diogène, de celui qui est content de son manteau et de sa besace, ou de celui à qui un royaume entier ne suffit pas, et qui, pour en reculer les limites, s'expose tous les jours à mille dangers? »

C'est à cette occasion qu'Alexandre fit cet aveu si connu : « Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. » (*Plut.*)

Quand Diogène réfléchissait sur le cours de sa vie, il disait en riant, que toutes les imprécations qu'on faisait ordinairement dans les pièces tragiques étaient tombées sur lui; qu'il était sans maison, sans ville, sans patrie, vivant au jour le jour; mais qu'il opposait sa fermeté à la fortune, et sa raison aux troubles de l'âme. (*Elien*, III, 29.)

APELLES, peintre célèbre, né dans l'île de Cos. Quel que fût son talent, Apelles se gardait bien de se fier aux dons qu'il avait reçus de la nature; il ne passait pas un seul jour sans exercer son art; et ce précepte qu'il recommandait fut souvent dans la suite appliqué à toutes les professions libérales : *nulla dies sine lineâ*, disaient les Romains aux orateurs, aux poètes aussi bien qu'aux artistes.

Ce peintre recueillait avec soin les avis du public; il exposait aux regards des passants ses ouvrages, derrière lesquels il se cachait souvent pour entendre ce qu'on en disait. Un cordonnier, passant devant un des tableaux ainsi exposés, fit la critique du cothurne d'une des figures; Apelles l'entend et corrige ce qu'il y a de défectueux. Le lendemain, le même artisan, fier de voir son avis suivi, voulut censurer quelqu'autre partie du tableau. « Cordonnier! lui dit alors Apelles, ne passe pas la chaussure. »

Un artiste lui montrait un ouvrage qu'il avait exécuté avec une extrême promptitude, mais qui n'avait pas d'autre mérite; comme il se vantait de cette célérité, « Je m'en étais aperçu, dit Apelles; je m'étonne seulement que, dans le même temps, vous n'en ayez pas fait davantage. »

Un grand seigneur persan, voyageant en Grèce, ou, selon d'autres, un courtisan d'Alexandre, se présenta dans l'atelier d'Apelles, et, pour faire

sentir probablement qu'il était de ces hommes qui savent tout sans avoir rien appris, il se mit à débiter, sur les tableaux qu'il voyait et sur les arts en général, les discours les plus pompeux, mais les plus extravagants. Tout le monde se mit à rire. « Seigneur, lui dit l'habile peintre, lorsque vous êtes entré, la magnificence de vos habits a inspiré le respect le plus profond à mes élèves; maintenant vos discours font sourire même les plus jeunes d'entre eux. Si vous vouliez passer pour connaisseur, il fallait moins chercher à le paraître. »

Le tableau de la Calomnie, par Apelles, est la plus belle image de la force des passions, et le chef-d'œuvre de l'antiquité : c'est une allégorie satirique, représentant l'Ignorance assise sur un trône et caractérisée par des oreilles d'âne. La Calomnie, sous la figure d'une femme superbe, richement vêtue, et tenant une torche à la main, traînait par les cheveux un jeune homme qui semblait prendre le ciel à témoin de son innocence. La Fraude et la Perfidie suivaient la Calomnie; et derrière ce groupe, on voyait le Repentir, en habit de deuil, qui montrait plus loin la Vérité sous les traits d'une femme belle et modeste.

Sur presque tous ses ouvrages, quelque achevés qu'ils fussent, Apelles n'écrivait pas qu'il les avait faits, mais qu'il les faisait, pour faire entendre qu'il ne les croyait point parfaits.

DÉMOPHILE, Pythagoricien. Le sage, disait Démophile, honore la divinité même par son silence; il peut lui plaire par ses paroles, mais encore plus par ses actions.

L'hirondelle arrive avec la belle saison, et la tranquillité de l'âme avec les paroles du sage.

Il en est des jeunes gens comme des plantes; on reconnaît à leurs premiers fruits ce qu'on doit attendre pour l'avenir.

C'est dans le sein de la tempérance que l'âme réunit toutes ses forces. — C'est dans le calme des passions qu'elle est éclairée de la véritable lumière.

Ce n'est pas une science méprisable que de savoir supporter les sottises des ignorants.

Se livrer aux perfides insinuations de la flatterie c'est boire du poison dans un coupe d'or.

Riez du mépris et des éloges de l'insensé.

Appellerez-vous heureux celui qui fonde son bonheur sur ses enfants, sur ses amis, et sur les choses fragiles et périssables? En un moment toute sa félicité peut s'évanouir. Ne connaissez d'autre appui que vous-même et la Divinité.

Les peines que tu causeras aux autres ne tarderont pas à retomber sur toi-même. — Préfère l'étranger qui aime la justice à tes proches parents qui ne la respectent point.

Ne laisse pas tomber ta raison dans la langueur : son sommeil est plus funeste que celui de la mort.

Donne ta confiance aux actions des hommes; ne l'accorde pas à leurs discours.

Ne promets pas des merveilles; fais de grandes choses.

PHOCION, né a Athènes. Ce général, en qui les leçons de Platon et de Xénocrate développèrent un cœur vertueux et une âme élevée, disait :

La vertu lie les hommes en leur inspirant une confiance mutuelle; le vice au contraire les tient en garde les uns contre les autres, et les divise.

Comptez les vertus et les vices d'un peuple; vous connaîtrez les biens et les maux auxquels il doit s'attendre.

Les talents d'un homme vicieux sont des phosphores brillants qui trompent les autres hommes, et les conduisent dans le précipice.

Si le vice était stupide il ne serait jamais dangereux; c'est quand il se cache sous les talents que, faisant illusion à tous les esprits, il leur porte des coups mortels.

Qui s'arrête dans le chemin de la vertu, a déjà reculé sans s'en apercevoir.

Votre voisin acquiert une ville, une province; acquérez une vertu nouvelle, et vous serez plus riche que lui.

N'oubliez jamais que ce sont les vertus privées qui font les mœurs publiques : soyez persuadé que la vertu seule peut rendre un état constamment heureux et florissant; l'ambition, l'injustice, l'intrigue, l'artifice peuvent procurer quelques succès; mais ils sont passagers, et les suites en sont toujours funestes.

Quand on cherche à étouffer la voix et l'autorité de la raison, quand on veut rendre celle-ci l'esclave des passions, quelle sûreté, quel lien peut-il y avoir entre les hommes?

Quand vous achetez un esclave, vous importe-t-il peu qu'il soit gourmand, paresseux, fripon, menteur, ou qu'il ait les qualités opposées à ces vices? Ne vous est-il pas avantageux que votre voisin soit juste, humain et bienfaisant? Vous est-il égal que votre ami soit emporté dans ses goûts, débauché, injuste, crapuleux, ou qu'il soit attentif à remplir les devoirs d'un honnête homme? Quand un mariage vous aura élevé à la dignité de père de famille, vous sera-t-il indifférent que vos enfants contractent l'habitude du vice ou de la vertu, et que votre épouse ait les mœurs d'une courtisane, ou soit chaste, modeste, retirée, économe? Je n'attends pas votre réponse, je la connais; puisqu'une épouse, des enfants, des amis, des voisins vertueux et des esclaves fidèles sont si propres à nous rendre heureux dans le sein de nos familles, où nous passons la plus grande partie de notre vie, pourquoi négliger cette branche importante de notre bonheur?

Si ce n'était que notre raison qui nous fît haïr l'injustice, la fourberie, la violence, l'ambition, l'avarice, peut-être parviendrait-on à l'éblouir, la tromper, l'envelopper de préjugés; mais ce sont nos passions même qui détestent ces vices dans nos pareils; blessées dès qu'ils se montrent, elles s'aigrissent, elles s'irritent, et rien ne peut leur paraître excusable.

Soyez sûr que nos plus grands ennemis, nous les portons au-dedans de nous-mêmes; ce sont nos passions : si vous n'en connaissez pas la marche sourde et tortueuse, vous serez surpris comme un général qui néglige de s'instruire des mouvements de son ennemi; si vous n'étudiez pas leur langage artificieux, elles vous parleront, et c'est la voix de la raison que vous croirez entendre.

Ce serait pourtant aller plus loin que l'auteur de la nature, que de vouloir détruire nos passions : ce qui nous est ordonné c'est de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conseils de la raison, puisque ce n'est qu'ainsi qu'elles peuvent perdre leur venin et contribuer à notre bonheur.

Qui n'étudie pas l'art d'être heureux à peu de frais, sera toujours malheureux.

Vous voyez tous les jours des hommes méprisables qui parviennent aux premières magistratures; croyez qu'elles ne sont un bien que pour l'homme vertueux qui se dévoue à sa patrie, qui est assez habile pour la rendre heureuse, ou qui du moins a tout tenté pour y réussir. Le bonheur dans chaque individu c'est la paix de l'âme; cette paix naît des témoignages que l'on peut se rendre que sa conduite est conforme aux règles de la justice. Les tyrans, les ambitieux dont la multitude admire la prospérité, gémissent en secret sous le poids de l'administration à laquelle ils ont la lâcheté de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leurs cœurs déchirés par la crainte, l'envie, la haine, l'avarice et les remords!... Que cette apparence de prospérité n'excite point votre indignation. L'élévation des méchants, faisant à la fois leur châtiment et celui des peuples qu'ils gouvernent et qui les élèvent, est au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'est attaché qu'à la vertu.

Quelle erreur d'inviter à la modestie des mœurs par des lois somptuaires, et de les altérer par la pompe des fêtes publiques!

La politique juge des maladies par les mœurs, comme le médecin par le mouvement du sang.

Il y a un âge où les plaisirs qui tiennent à nos sens sont inconnus, et un autre où ils sont laborieux : dans l'intervalle de ces deux âges, l'amour est une ivresse qui trouble presque toujours la raison.

A peine la volupté jouit-elle, que, rassassiée, elle rejette avec faste et dédain ce qu'elle avait désiré avec emportement.

L'or et l'argent, en nous faisant aimer le luxe, éteignent bientôt le sentiment de l'honneur et de la générosité.

Il ne peut y avoir de patrie pour le citoyen accablé de besoins inutiles.

Il faut que la raison conserve sa liberté, et que, mettant de la retenue jusque dans ce qui en est le moins susceptible, elle rougisse des besoins des sens.

Les mauvais citoyens, à la vue de la sagesse qu'on leur proposerait, croiraient qu'en les privant de leurs vices on leur arracherait leur bonheur.

Il ne faut pas apprécier la sagesse de la résolution par l'événement : c'est bien ce que pensait Phocion. Cet illustre général avait donné aux Athéniens un conseil qui ne fut pas suivi; cependant l'affaire qui avait été décidée contre son opinion eut un heureux résultat. « Êtes-vous content de la tournure qu'elle a prise? » lui dit quelqu'un. — « Sans doute, répondit Phocion, je m'en réjouis; mais je ne me repens pas de ce que j'ai dit. » (*Plut.*)

Philippe, roi de Macédoine, l'avait pressé de recevoir une somme considérable, sinon pour lui, au moins pour ses enfants. « Si mes enfants me ressemblent, dit Phocion, ils se contenteront de ce qui m'aura suffi à moi-même; s'il en est autrement, je ne veux pas leur laisser des richesses qui ne serviraient qu'à accroître leur luxe et exciter leur ambition. (*B. U.*)

Quand Alexandre lui envoya cent talents, Phocion demanda à ceux qui en étaient porteurs, pourquoi leur maître ne faisait aucun présent aux autres Athéniens? « C'est, répondirent les ambassadeurs, parce qu'il vous regarde comme le seul homme juste et vertueux qui soit à Athènes. — Laissez-moi donc continuer de l'être, dit Phocion, et permettez que je ne me rende pas indigne d'une opinion si favorable. » (*Plut.*).

Elien dit que, pour que ce refus n'eût pas l'air du mépris, Phocion demanda au monarque la liberté du philosophe Echrécratide, d'Athénodore, ainsi que des deux frères Démarate et Sparton, Rhodiens, qui étaient prisonniers dans la citadelle de Sardes.

Un orateur l'ayant interrompu en lui disant force injures, il le laissa parler tant qu'il voulut; puis il reprit son discours comme s'il n'avait rien entendu.

Une autre fois, surpris de s'entendre applaudir, Phocion dit à son voisin : « Est-ce qu'il me serait échappé quelque sottise? »

Il arriva à Charès de lancer des épigrammes contre les sourcils noirs et épais de Phocion. Les Athéniens s'étant mis à rire, celui-ci leur dit : Ces terribles sourcils ne vous ont jamais fait de mal; ces beaux plaisants au contraire vous ont fait souvent répandre bien des larmes. »

L'éloquence de Phocion était l'expression naturelle de son caractère et de ses mœurs; il parlait à ses concitoyens avec le calme d'un philosophe et le laconisme d'un Spartiate. Un jour qu'il se promenait, plongé dans une rêverie profonde, un de ses amis lui demanda ce qui l'occupait. « J'examine, répondit Phocion, si je ne pourrais pas retrancher quelque chose de ce que j'ai à dire au peuple. » On sait que Démosthènes l'appelait la hache de ses discours.

Parlant dans l'assemblée des Athéniens, et leur faisant quelques reproches sur leur ingratitude : « Au reste, ajouta Phocion, avec autant de mesure que de force, j'aime encore mieux avoir à me plaindre de vous, que de vous donner sujet de vous plaindre de moi. » (*Elien*, II, 16.)

Léosthènes avait engagé Athènes dans une querelle périlleuse; il demanda à Phocion, qui en était fâché, quel bien il avait procuré pendant qu'il était capitaine de leurs armées? Le grand homme répondit sagement : « J'ai fait en sorte que les citoyens d'Athènes fussent enterrés dans les tombeaux de leurs pères. »

Phocion était doux et modeste; mais, après sa condamnation, voyant un de ceux qui étaient condamnés à mourir avec lui, pleurer et se lamenter : « Eh quoi! lui dit le grand homme, tu n'es point fier de mourir avec Phocion? » *Elien*, XIII, 42.)

Quand la coupe de ciguë lui fut présentée, on lui demanda s'il voulait faire dire quelque chose à son fils. « Je lui recommande et lui ordonne, répondit-il, de ne conserver aucun ressentiment contre les Athéniens. »

C'est une chose bien glorieuse pour Phocion d'avoir été nommé quarante-cinq fois général par un peuple qu'il ne flatta jamais. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que tant de nominations aient eu lieu pendant qu'il était absent, et sans qu'il les eût jamais sollicitées ni recherchées. Son épouse comprit bien quelle gloire il en résultait. Un jour qu'une dame considérable d'Ionie, qui l'était venue voir et qui logeait chez elle, lui montrait avec faste et complaisance ses bijoux, ses pierreries, elle lui dit d'un ton modeste : « Pour moi, mon seul ornement c'est Phocion, qui depuis vingt ans est toujours élu général des Athéniens. » (*Plut.*)

PHOCION (LA FEMME DE). A la représentation d'une nouvelle tragédie, celui qui jouait le rôle de reine refusait de paraître, parcequ'il n'avait pas un cortége assez nombreux. Comme les spectateurs s'impatientaient, l'entrepreneur Mélanthius poussa l'acteur jusqu'au milieu de la scène, en s'écriant : « Tu me demandes d'autres suivantes, et la femme de Phocion n'en a qu'une quand elle sort de chez elle! » Ces mots, que tout le monde entendit, furent suivis de grands applaudissements. (*Plut.*, I, 750.)

ALEXANDRE (LE GRAND), NÉ A PELLA. L'intrépidité, la générosité, la continence de ce prince, furent malheureusement contre-balancées par l'intempérance, la cruauté, la vanité et l'ambition; cependant Aristote n'ayant rien négligé pour former le grand homme dans Alexandre, l'élève sut apprécier cet habile maître qu'il aimait autant que son père : « Je dois à l'un de vivre, disait-il, et à l'autre de bien vivre. »

Il regardait les poèmes d'Homère comme le chef-d'œuvre du génie humain. Il les portait avec lui dans toutes ses expéditions, et, le soir, en se couchant, il les mettait sous son chevet avec son épée. Voyant un jour un courrier porteur d'une bonne nouvelle, et qui, la joie peinte sur le visage, se hâtait d'arriver : « Que viens-tu m'apprendre de si heureux? dit-il; est-ce qu'Homère serait sorti du tombeau? » (*Plut.*)

Cette estime singulière d'Alexandre pour les poésies d'Homère, et les égards que ce monarque montra pour la mémoire de Pindare, dans le saccagement de la ville de Thèbes, ne lui ont guère moins acquis de célébrité que toutes ses conquêtes.

Ada, sœur de Mausole, roi de Carie, venait d'être rétablie dans ses états par Alexandre. Voulant donner à ce prince toute sorte de témoignages de sa reconnaissance, elle fit un jour préparer les mets les plus délicieux et les fit porter chez son bienfaiteur. Elle voulut aussi mettre à sa disposition le plus habile de ses cuisiniers. Alexandre lui en fit des remerciments, mais lui avoua que tout cela lui était inutile, parce qu'il possédait ce qu'il y avait de mieux en ce genre : l'exercice, qui lui préparait un bon dîner; et la frugalité, qui le disposait à bien souper. (*Quint. Cur.*)

En effet, ce monarque se contentait, dans ses campagnes militaires, de la nourriture la plus simple et la plus commune; et, afin que ses soldats n'en pussent point douter, il faisait tenir sa tente ouverte pendant tous ses repas.

Pour soulager l'armée par son exemple, ce héros allait souvent à pied comme tout le monde. Un jour qu'il

éprouvait un pressant besoin de boire, quelques soldats qui s'étaient écartés lui apportèrent un peu d'eau. Alexandre la jeta à terre, en présence de toute l'armée, et prouva ainsi que la soif n'était pas si difficile à supporter qu'on aurait pu le croire.

Arrêté par la neige qui tombait en abondance, et s'étant assis auprès d'un grand feu sur un siége élevé, il aperçut un soldat macédonien, déjà vieux, et tout engourdi par l'excès du froid. Pensant bien moins à la différence de leur fortune qu'à celle de leur âge, le monarque quitte sa place, et, de ses mains victorieuses, il porte jusque sur le siége royal ce corps glacé, en disant : C'est un crime digne de mort chez les Perses de s'asseoir sur le trône des rois; sous un monarque humain, cette même action lui sauvera la vie. » (*Val. Max.*, v, 1.)

On voulait l'animer contre un homme qui condamnait toutes ses actions; il se contenta de répondre : « C'est le sort des rois d'être blâmés, lors même qu'ils se conduisent le mieux. »

Entendant plaider une cause, Alexandre appuya sa main sur une oreille, comme pour la boucher et l'empêcher d'entendre : « Je garde, dit-il, cette oreille pour l'autre partie. »

Ce prince dit à l'un de ses ministres qui l'avait long-temps servi : « Je ne suis pas content de vous; car je suis homme, et je sais que, comme tel, je suis sujet à l'erreur et à l'oubli : cependant vous ne m'avertissez jamais de mes défauts. Si vous ne vous en aperçevez pas plus que moi, c'est ignorance; si vous vous en aperçevez, et que vous me les cachiez, c'est trahison. »

Alexandre croyait à la vertu, et il y croyait sur sa tête, sur sa propre vie. On peut en juger par le trait suivant. Se trouvant dangereusement malade, sans être moins impatient de courir après la victoire, ce monarque pressa son médecin Philippe d'employer à le guérir toutes les ressources de son art; il lui fit entendre qu'il cherchait moins à vivre qu'à combattre, et qu'une prompte mort lui paraissait préférable à une guérison tardive. Le prince reçut en même temps une lettre de Parménion, son intime ami, qui lui recommandait par dessus tout, de se méfier du médecin Philippe : cet avis ne put ébranler la confiance du malade en un médecin dont il avait éprouvé, dès sa première enfance, le tendre et fidèle attachement. Alexandre referma la lettre sans la communiquer à personne. Philippe se présente avec le breuvage qu'il venait de préparer : Alexandre lui donne la lettre à lire; en même temps il prend la coupe, et en avale le contenu, sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la moindre crainte.

Par une retenue semblable à celle du grand Cyrus envers Panthée, Alexandre, après avoir vu la reine Statyra, femme de Darius, et qui passait pour la plus belle princesse de l'Orient, ne voulut pas s'exposer à la voir une autre fois.

Le monarque persan offrait, avec la moitié de l'Asie, sa fille en mariage à Alexandre. « Pour moi, dit Parménion, j'accepterais ces offres si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répliqua le prince, si j'étais Parménion. » (*Quint. Cur.*, iv, 11.)

Avant d'adopter les mœurs et les vêtements des Perses, Alexandre ne portait pas de robe qui ne fût l'ouvrage de ses sœurs. Ayant envoyé à Sysygambis sa prisonnière, et mère de Darius, des étoffes de pourpre, avec invitation d'apprendre à ses petites filles à les travailler pour en faire des présents, on l'informa que le sien avait été fort mal reçu, et que Sysygambis avait pris le conseil pour un affront. Aussitôt le monarque se rend auprès d'elle : « Madame, lui dit-il, cette robe que vous voyez sur moi est non seulement un présent de mes sœurs, mais encore l'ouvrage de leurs mains. Nos mœurs m'ont trompé : je vous conjure de ne pas prendre pour une insulte ce qui me paraissait ne pouvoir être pris en mauvaise part. »

Lorsque l'armée d'Alexandre se trouva en présence de celle de Darius, non loin de la ville d'Arbèles, en Assyrie, à quelque distance de l'Euphrate, les forces du roi de Perse étaient, d'après Justin, de 400,000 hommes d'infanterie; mais Diodore de Sicile Arrien et Plutarque disent que ce monarque avait plus d'un million d'hommes, et 300 chariots armés de faux. Étonnés à la vue d'une armée si nombreuse, les généraux macédoniens étaient d'avis de combattre pendant la nuit, pour cacher aux soldats l'infériorité de leur nombre. « Je ne suis pas accoutumé à dérober la victoire, dit Alexandre. » Il donna ses ordres pour le lendemain, et alla se reposer dans sa tente. Quoique cette affaire dût décider de son sort, il ne témoigna aucune inquiétude, et dormit même d'un sommeil tranquille jusqu'au moment où ses généraux vinrent le trouver pour ranger l'armée en bataille. Après les avoir envoyés à leur poste, il prit son armure, fit paraître le devin Aristandre, qui prédit le succès le plus complet; puis, suivi de sa phalange, se mettant à la tête de sa cavalerie, il s'avança dans la plaine. Dès le premier choc l'avant-garde perse prit la fuite. Alexandre la poursuivit avec ardeur, et la repoussa sur le reste de l'armée où elle porta l'épouvante et le désordre. Ce fut dans ce moment qu'il apprit que son aile gauche était enfoncée par la cavalerie persane, qui avait pénétré jusqu'aux équipages. Parménion qui commandait sur ce point, lui ayant fait demander des secours, « Dites-lui, répondit Alexandre, ne doutant plus du succès, que nous ne manquerons pas d'équipages lorsque nous serons vainqueurs des Perses, et que si nous étions vaincus, nous n'en aurions pas besoin. »

Dès ses premières années, Alexandre avait mis de la magnificence dans les cérémonies religieuses. Faisant un sacrifice, il jeta sur le feu l'encens à pleines mains : « Vous le prodiguerez ainsi, lui dit son gouverneur Léonidas, lorsque vous aurez conquis le pays qui le fait naître : en attendant ménagez-le davantage. » Quand il eut fait la conquête de l'Arabie, se rappelant la leçon de Léonidas, Alexandre lui fit parvenir une grande quantité d'encens, avec beaucoup d'autres parfums, en l'exhortant à porter moins d'économie dans le culte des dieux. (*Plut.*)

Le cosmographe Archélaüs dit que ce ne fut pas seulement pour conquérir le monde qu'Alexandre franchit tant de contrées, mais que ce fut aussi pour apprendre, en voyant de près et tant d'hommes et tant de choses, ce qui pourrait former un grand roi, chez lequel doit se trouver nécessairement la plénitude de la science.

Selon Montesquieu, c'est pour étendre les limites de la civilisation qu'Alexandre entreprit de renverser toutes les barrières que la nature semblait avoir mises entre l'Europe et l'Asie. « Ce fut pour réaliser ce beau dessein qu'il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres et les Perses comme esclaves. Il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre toute distinctions entre le peuple conquérant et le peuple vaincu. Il adopta les mœurs des Perses pour ne pas désoler ceux-ci en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. Ce n'est pas en cela seul qu'il se montra généreux : il leur laissa leurs lois civiles, et souvent même leurs rois ainsi que leurs gouverneurs. Il voulait tout conquérir pour tout conserver; il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples.... et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins, furent toujours d'en augmenter la gloire et la puissance. »

On évalue à 300 millions les dons faits, à plusieurs reprises, par Alexandre à ses soldats; munificence sans exemple dans l'histoire.

ANTIPATER, AMI ET MINISTRE DE PHILIPPE ROI DE MACÉDOINE ET D'ALEXANDRE SON FILS. Ce général, qui succéda au grand Alexandre dans le royaume de Macédoine, était aussi simple dans ses manières et dans ses vêtements, que distingué par ses actions. Philippe l'avait élevé au rang de premier ministre; et lui avait donné, en peu de

mots, le plus bel éloge qu'un sujet puisse recevoir de son souverain : « J'ai dormi profondément, dit-il un jour qu'il s'était levé tard, parce qu'Antipater veillait. »

EUMÉNÈS. Après la mort d'Alexandre, Euménès, l'un des plus habiles capitaines qui eussent servi sous ce prince, soutint un grand nombre de combats ; les Macédoniens le chérissaient et firent des prodiges de valeur en servant sous ses ordres et pour ses intérêts. Étant en guerre avec Antigone, il tomba malade, et se faisait porter en litière assez loin de l'armée, pour être moins incommodé du bruit, à cause d'une insomnie qui le tourmentait beaucoup. Quand ses soldats eurent marché pendant quelque temps, ils aperçurent les ennemis qui commençaient à descendre dans la plaine : aussitôt ils s'écrièrent qu'on appelât Euménès, et qu'ils n'avanceraient point s'il ne venait se mettre à leur tête. En même temps ils posèrent tous leurs boucliers à terre, refusant d'obéir aux autres chefs qui étaient plutôt ligués avec Euménès qu'ils ne lui étaient subordonnés. Informé de ce qui se passait, celui-ci vint en toute diligence, hâtant les esclaves qui le portaient; et, ouvrant les rideaux des deux côtés de sa litière, il tendait la main aux soldats, leur marquait sa joie et sa reconnaissance. Dès que ses soldats le virent au milieu d'eux, ils le saluèrent, relevèrent leurs boucliers, et, les frappant avec leurs piques, ils se mirent à jeter des cris de victoire et à défier les ennemis, comme ne craignant plus rien, puisqu'ils avaient près d'eux leur capitaine. D'un autre côté, Antigone, ayant appris de quelques prisonniers qu'Euménès était si malade, qu'il se faisait porter en litière à la suite de l'armée, se hâtait d'arriver, comptant déjà sur la victoire ; s'étant donc avancé pour connaître la position et la contenance des ennemis, et ayant vu la belle disposition de leur armée, il s'arrêta fort surpris. Il aperçut ensuite la litière qu'on apportait d'une aile à l'autre : alors il dit à ses amis: « Voilà cette litière qui a rangé ses troupes contre nous, et qui est prête à nous combattre. » Au même moment il fit sonner la trompette, et se retira dans son camp.» (*Plut.*)

ANTIGONE, L'UN DES CAPITAINES D'ALEXANDRE-LE-GRAND. Son fils Démétrius lui demandait quand il comptait attaquer l'ennemi? « As-tu peur, répondit Antigone, d'être seul à ne pas entendre sonner la trompette?»

Devenu l'un des successeurs d'Alexandre, il donna encore cette leçon à son fils : « La royauté est une honnête servitude; et si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de la mettre sur sa tête. »

Démétrius avait la plus vive tendresse pour son père: comme il revenait un jour de la chasse, il le trouva donnant audience à des ambassadeurs. Il l'embrassa et s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards et son carquois. Les ambassadeurs étaient sur le point de se retirer. Antigone les retint et leur dit : « Instruisez de plus vos maitres de la manière dont nous vivons mon fils et moi. » Antigone voulait leur faire entendre par ces paroles, que la bonne intelligence et la confiance qui régnaient entre lui et son fils, ne faisaient pas la moindre force de ses états. (*Plut.*)

Des soldats armés de leurs casques et de leurs cuirasses jouaient à la paume, comme s'ils n'avaient gardé sur leurs corps que les vêtements les plus légers. Antigone les vit, et fut si satisfait, qu'il envoya chercher leurs capitaines pour leur en faire compliment. Informé que ceux-ci, bien loin d'y avoir contribué par leurs discours ou leurs exemples, étaient dans un état d'ivresse, il les priva de leurs compagnies, et les donna à ces mêmes soldats.

Un flatteur lui disait que la volonté des rois était la règle de la justice. « Dis plutôt, répondit Antigone, que la justice est la règle de la volonté des rois. »

Son frère Marsyas lui conseillant de juger en particulier un différend qu'il avait : « Il vaut mieux que ce soit devant tout le monde, répondit-il, pour montrer que je ne fais point d'injustice. »

Il priait les dieux de le préserver de ses amis. Un courtisan lui demanda pourquoi il ne les priait pas plutôt de le délivrer de ses ennemis. « Il est facile, dit-il, de se garantir des embûches de ses ennemis; mais les amis qui manquent de fidélité sont capables de ruiner les monarchies. »

Comme il campait en hiver dans un lieu fort incommode, il dit à quelques soldats qui murmuraient : « Allez vous plaindre ailleurs, afin que je ne sois pas obligé de vous punir. »

Quelques-uns de ses soldats vomissaient mille imprécations contre le roi, qui pendant une nuit les faisait marcher dans un chemin fangeux, d'où ils ne pouvaient se tirer. Antigone s'approcha de ceux qui étaient les plus embourbés et les aida à se débarrasser sans qu'ils sussent à qui ils en avaient obligation. « A présent, dit-il, maudissez tant que vous voudrez Antigone pour vous avoir conduits dans le bourbier; mais ayez de la reconnaissance pour celui qui vous en a tirés. »

On était surpris que, dans sa vieillesse, Antigone montrât plus de douceur dans le caractère. « Je veux, dit-il, conserver par la douceur ce que j'ai acquis par la force. » (*Plut.*)

PTOLÉMÉE-SOTER, ROI D'ÉGYPTE. Admis de bonne heure parmi les gardes intimes d'Alexandre, qui n'étaient qu'au nombre de sept, Ptolémée trouva dans cette faveur le gage de la constante amitié de ce prince, et ne cessa de lui donner en toute occasion de nouvelles preuves de sa fidélité. Il le suivit sur les bords du Danube, contre les Triballes, sous les murs de Thèbes, et enfin dans la guerre d'Asie. Sa valeur se signala dans le voisinage du Granique. Blessé devant Halycarnasse, Alexandre lui confia le gouvernement de la Carie; et lui laissa un corps de troupes pour achever la conquête de cette province. Il revint ensuite auprès du monarque lacédémonien, et ne le quitta presque plus. Il vit avec lui les remparts de Tyr, les rives du Nil, les sables de la Libye. De retour en Asie, il combattit dans les plaines d'Arbèle où la victoire et l'empire de l'Asie restèrent à Alexandre.

Dans le partage des provinces, qui eut lieu après la mort d'Alexandre-le-Grand, Ptolémée obtint l'Égypte avec la Libye, ainsi que plusieurs parties de l'Arabie et de la Syrie, limitrophes de l'Égypte... Le premier soin de ce prince fut de s'attacher les cœurs des Égyptiens : l'humanité et la justice qu'il montra envers eux, ainsi que sa générosité, lui acquirent de nombreux partisans : il réunit les troupes, contracta des alliances avec les rois ses voisins, et bientôt il n'eut plus rien à craindre.

Ce monarque n'avait dans son palais que peu de vaisselle, et quand il donnait à manger à ses amis, il en envoyait quérir chez eux, en déclarant qu'il trouvait plus digne d'un roi d'enrichir les autres que d'être riche lui-même. (*Élien*, XIII, 13.)

Lorsqu'il s'approcha avec son armée de Tyr, il fit proposer à Andronicus de lui livrer cette ville et, pour l'y engager, il lui promit de grands honneurs et de riches présents; Andronicus lui déclara qu'il ne violerait pas la parole qu'il avait donnée à Antigone et à Démétrius, et ce fut même en termes très durs qu'il refusa ses offres. Ce gouverneur, chassé de Tyr, tombé par la suite entre les mains de Ptolémée, s'attendait à éprouver le ressentiment du vainqueur; mais celui-ci, assez grand pour admirer la fidélité, même lorsqu'elle se trouvait en opposition avec ses vues, combla Andronicus de distinctions et de bienfaits. Au lieu de s'avilir par une basse vengeance, il goûta ce plaisir si noble et si pur qui suit toujours une action juste et généreuse; il eut le bonheur et la gloire de faire, d'un estimable ennemi, un ami tendre, reconnaissant et fidèle. (*Diod. de Sic.*)

LYSIMAQUE, l'un des lieutenants d'Alexandre, et l'ami de Callisthènes. Le philosophe Callisthènes, ayant suivi Alexandre dans ses conquêtes, fut accusé de trahison auprès de ce prince qui, après l'avoir fait mutiler, le condamna à être enfermé dans une cage de fer, et à être transporté dans ce triste état à la suite de l'armée. Lysimaque ne discontinua pas de l'aller voir. Après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le philosophe le pria, au nom des dieux, de mettre fin à ses soins et à ses visites; « Laissez-moi, ajouta-t-il, soutenir mes malheurs; et n'ayez pas la cruauté d'y joindre les vôtres. — Je vous verrai tous les jours, répondit Lysimaque: si le roi vous savait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords; il ne pourrait plus croire à votre innocence. J'ose espérer que la crainte d'encourir sa disgrâce ne me fera jamais abandonner un ami malheureux. »

SÉLEUCUS, roi de Syrie. On vit en lui un des plus grands et des meilleurs rois qui aient gouverné l'Asie. D'un caractère généreux et quelquefois bon jusqu'à la faiblesse, il ne fut conquérant que pour faire du bien; et il acquit des sujets pour en être le père et le bienfaiteur. Aimant les sciences et les arts, il fonda un grand nombre d'établissements utiles. Ce fut lui qui envoya aux Grecs les monuments que Xercès leur avait enlevés. Par reconnaissance, les Athéniens placèrent sa statue à l'entrée du portique de l'Académie.

Ce prince disait que celui qui connaîtrait le poids d'une couronne ne daignerait pas la ramasser quand il la trouverait par terre. Il pensait de même au sujet des grandes et pénibles charges qu'il y a à remplir auprès d'un monarque.

On a pu voir à l'article Antigone, que Plutarque attribue à ce capitaine d'Alexandre une réflexion à peu près semblable.

Voulant corriger les mœurs des Locriens, Seleucus défendit que toute femme libre eût plus d'une suivante, excepté lorsqu'elle serait ivre. Il défendit aussi qu'elle sortît de la ville avec des joyaux d'or ou des robes enrichies de broderies, si elle n'était courtisane.

NÉARQUE, natif de Crète, et commandant des troupes de mer d'Alexandre. Dès sa jeunesse, ami du grand Alexandre, Néarque conduisit la flotte de ce monarque, depuis l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, et de là, le long des côtes de la Gédrosie, de la Carmanie et de la Perside, jusqu'à l'Euphrate. C'était la première fois qu'une flotte grecque naviguait sur l'Océan indien, entreprise qui, comme la plupart de celles du conquérant macédonien, réunissait à l'éclat d'une aventure héroïque, un grand but d'utilité politique et commerciale. Alexandre, maître de tout l'empire perse, sentait que, pour consolider une monarchie aussi vaste, il fallait ouvrir des communications directes et sûres entre Babylone, centre de l'État, et les provinces les plus éloignées. Il savait par sa propre expérience combien la route de l'Inde par la Bactriane était longue et difficile: il devait aussi avoir trouvé dans les archives de la cour de Perse quelques données sur la navigation de Scylax, qui avait appris aux Perses la possibilité d'aller de l'Indus dans le golfe arabique. Jaloux de s'emparer de cette riche contrée, ou du moins de son commerce, ce prince devait, avant tout, se procurer les documents les plus exacts sur les mers et les côtes par où passe la route directe des bouches de l'Indus. Telle fut l'importante mission, dont Néarque s'acquitta avec la plus grande habileté. Conduire une flotte nombreuse chargée d'un corps de troupes le long d'une côte hérissée de bas-fonds, déserte et stérile; c'était assurément une tâche peu aisée. Le journal que Néarque avait tenu renfermait, d'après les citations qu'en font les anciens, des détails aussi exacts que curieux sur les peuples et les localités, preuve de cet esprit de recherche, de cet amour de la science, que le disciple d'Aristote savait inspirer à tout ce qui l'entourait. Les géographes modernes les plus savants, tels que MM. Vincent, Gossellin, et Mannert rendent justice à l'exactitude des distances géographiques données par Néarque; et si le résultat de son travail, même comparé aux cartes les plus récentes, présente encore quelques incertitudes, c'est peut-être parce que nous n'en avons qu'un extrait. Le roi récompensa Néarque, en plaçant sur sa tête une couronne d'or. Il allait sans doute le charger d'une nouvelle mission, celle d'explorer les côtes de l'Arabie, en faisant le tour de cette vaste péninsule. La mort du conquérant anéantit ce projet comme tant d'autres. (*Malte-Brun.*)

Pensées.

La plus grande calamité de l'âme est le corps qu'elle porte avec elle.

L'âme ne peut acquérir de liberté qu'en se dégageant chaque jour des affections qui tiennent au corps.

MEMNON, de l'île de Rhodes. De tous les généraux de Darius roi de Perse, Memnon fut le plus habile. Il conseilla à ce prince, de ruiner une partie de son propre pays pour ne laisser aucune ressource à l'armée d'Alexandre-le-Grand, et d'attaquer ensuite la Macédoine; ce conseil fut désapprouvé des autres généraux. On se battit, et les Perses furent vaincus au passage du Granique. Memnon défendit avec valeur la ville de Milet; cependant les brèches faites aux murailles ne lui laissant aucun espoir de succès, il permit aux habitants de capituler, et se réfugia avec le reste de ses troupes dans Halycarnasse, qu'Alexandre vint assiéger aussitôt. Memnon déploya, dans la défense de cette place, toutes les ressources du courage, toutes les combinaisons du génie; mais prévoyant qu'une résistance plus longue serait inutile, il fit embarquer ses soldats et les habitants avec leurs richesses et les transporta dans l'île de Cos. Ce fut alors, qu'il décida le monarque persan à porter la guerre dans la Macédoine, afin d'obliger Alexandre à renoncer à ses conquêtes pour défendre son royaume. Memnon reçut le commandement de la flotte et des troupes chargées de cette expédition. Il s'empara aussitôt des îles de Chio et de Lesbos; mais, tandis qu'il était occupé au siége de Mitylène, il tomba malade et mourut. La perte de ce grand capitaine entraîna la ruine de la Perse, que lui seul pouvait sauver. (*B. U.*)

MANDANES, philosophe et prince indien. Renommé par sa sagesse, Mandanes fut invité, de la part d'Alexandre-le-Grand, à se rendre au banquet du fils de Jupiter. On lui fit entendre qu'il serait récompensé de son obéissance, mais qu'il serait puni de son refus. Également insensible aux promesses et aux menaces, le philosophe renvoya les ambassadeurs en leur disant: « Alexandre n'est point le fils de Jupiter, quoiqu'il commande à une grande partie du monde, et je ne me soucie point des présents d'un homme qui n'a pas de quoi se contenter lui-même. Quant à ses menaces, je les méprise; l'Inde est suffisante pour me faire subsister si je vis; et la mort n'a rien d'effrayant pour moi, parce qu'elle changera ma vieillesse et mes infirmités en un vie meilleure. »

ABDOLONYME. S'étant rendu maître de Sidon, Alexandre permit à Éphestion d'en nommer roi qui il jugerait à propos, à la place de Straton qui était attaché à Darius. Éphestion offrit la couronne à deux frères chez lesquels il logeait: ils la refusèrent en alléguant que, selon leurs lois, elle devait être exclusivement portée par quelqu'un issu du sang royal. Sur la demande qui leur fut faite pour savoir à qui elle appartenait de droit, ils nommèrent Abdolonyme. Éphestion chargea ces deux frères de lui porter la couronne; ils obéirent, et le trouvèrent bêchant la terre de son jardin. Ils le revêtirent des ornements de

la royauté et le conduisirent à Alexandre. Ce prince, voulant se former une idée du nouveau souverain, lui demanda comment il avait supporté sa mauvaise fortune : « Fasse le ciel, répondit Abdolonyme, que je supporte la royauté avec autant de force et de courage! » Alexandre fut si charmé de cette réponse qu'il confirma la nomination faite par Éphestion, donna à Abdolonyme le palais et les biens de Straton son prédécesseur, et même augmenta ses possessions d'une partie des territoires voisins. (*Quinte-Curce et Justin.*)

DIODORE. Je me suis, disait ce poète, imposé la loi sévère de rendre toujours ma conduite conforme à mes discours; et, comme j'ai promis de préférer une femme sans dot, mais bien élevée, à une femme riche et sans principes, je tiendrai ma parole; j'épouserai la vertu, riche de son propre fonds.

On ne se détache pas aisément des richesses pour les donner : Le pauvre y tient moins, et le pauvre donne. (*S. L.*, v, 204.)

CRATÈS, PHILOSOPHE, NÉ A THÈBES EN BÉOTIE. Sa probité et sa discrétion étaient si connues, que toutes les maisons lui étaient ouvertes à quelque heure qu'il s'y présentât. On n'avait rien de caché pour lui, et l'on était bien aise de recevoir ses conseils dans les circonstances difficiles. S'élevait-il quelque différend, y avait-il quelque procès dans les familles, il était pris pour arbitre ou pour conciliateur. On le regardait enfin comme un génie tutélaire.

Démétrius de Phalère disait que la rencontre qu'il avait faite du sage Cratès, avec lequel il s'était lié d'amitié, lui avait ôté une partie de ses maux.

Cratès voulait que ses disciples fussent entièrement détachés des biens de ce monde. « Je ne possède que ce que j'ai appris, dit-il, et j'ai abandonné tout le reste à ceux qui aiment le faste. » Philostrate, qui raconte le même trait, dit que Cratès jeta son argent dans la mer, en disant : « Périssez, funestes richesses! je vous engloutis, de peur que vous ne m'engloutissiez. »

D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un homme de confiance, à la charge de le donner à ses enfants s'ils étaient insensés, c'est-à-dire s'ils négligeaient de cultiver la philosophie, et au public, s'ils la cultivaient; parce que, dans ce dernier cas, ils n'auraient besoin de rien.

Ce philosophe comparait un riche entouré de flatteurs, à un veau environné de loups. Il comparait aussi les prodigues aux figuiers qui naissent dans les précipices, dont les fruits deviennent la proie des corbeaux, de même que les biens des prodigues sont celle des flatteurs et des courtisanes.

Un jour, voyant un homme parmi de nombreux parasites, il lui dit : Vous voilà bien seul!

Quelqu'un lui demandait à quoi lui servait la philosophie? « A savoir, répondit-il, me contenter de légumes, et à vivre exempt de soucis et d'inquiétude. »

Il exhortait, sur toute chose, à fuir les plaisirs, parce que la liberté était ce qu'il y avait de plus convenable et qu'il n'y avait pas de maître plus tyrannique que la volupté.

Alexandre demanda un jour à Cratès s'il ne serait pas bien aise qu'on rebâtît Thèbes sa patrie? — Qu'en est-il besoin? reprit Cratès; quelqu'autre Alexandre viendrait encore la détruire! (*Elien*, III, 6.) Le mépris de la gloire, l'amour de la pauvreté, tiennent lieu de patrie : ce sont des biens que la fortune ne nous ravira jamais.

Voici comme Cratès suppose que dépensent leur argent ces hommes qui craignent la plus faible dépense pour des choses honnêtes, et sont prodigues pour le vice.

	fr.
Au flatteur, x talents.	= 54000, 00
A la courtisane, I talent.	= 5400, 00
Au cuisinier, x mines.	= 900, 00
Au médecin, I drachme.	= 0, 90
Au philosophe, III oboles.	= 0, 45
A un homme de bon conseil, de la fumée.	

CRATÈRE. Par un air noble et majestueux, ainsi que par un esprit élevé et un grand courage, Cratère plut au conquérant macédonien. C'était un courtisan vertueux, qui conserva des mœurs dures, et qui parlait à son maître avec beaucoup de franchise. Aussi ce prince disait : Éphestion aime en moi Alexandre, et Cratère aime le roi. Après la mort d'Alexandre, Cratère fut tué dans un combat contre Euménès, qui, le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

LYSIPPE, DE SICYONE. Ce célèbre statuaire grec ramena l'art à une vérité d'expression dont ses prédécesseurs s'étaient souvent écartés. Les succès les plus brillants couronnèrent les efforts de Lysippe, qui fut compris dans cet édit fameux par lequel Alexandre confiait au seul Apelles le droit de peindre son image; au seul Pyrgotèle, celui de la graver sur les pierres précieuses, et au seul Lysippe, celui de la représenter en bronze. La perfection que ce grand artiste apporta dans ses ouvrages ne nuisit point à leur nombre, qui, au rapport de Pline, fut des plus considérables. Le génie de Lysippe se montra tout entier dans la célèbre statue par laquelle il entreprit de personnifier *l'occasion*. Rien n'égala l'enthousiasme que cette statue excita parmi les Grecs, et l'antiquité a épuisé pour elle toutes les formes de la louange. « Nous étions, dit Callistrate, frappés d'étonnement en voyant le bronze faire l'office de la nature et comme usurper ses droits. » Ce chef-d'œuvre périt à Constantinople, au treizième siècle.

Lysippe prenait les avis d'Apelles sur ses statues, et Apelles le consultait sur ses tableaux. Ce fut à ce sujet que le peintre de Sicyone le blâma d'avoir mis la foudre dans les mains d'Alexandre, qu'il n'avait lui-même armé que d'une lance. Ce n'était pas, disait-il, un faible mérite que d'avoir su ne donner au héros que l'attribut auquel il pouvait prétendre.

ALEXIS, POÈTE COMIQUE GREC. Si chacun, disait-il, avant de commencer à boire, pressentait tous les maux que cause l'ivresse, il ne boirait pas avec cet abandon.

Il y a trois choses dont la garde n'est pas aisée : une citadelle, un trésor, une femme. (*Soir. litt.* v, 151.)

ANTIPHANE, POÈTE, NÉ A CARISTE. Il vaut mieux, disait Antiphane, être pauvre sur la terre, que d'être à la merci des flots sur le navire le plus richement chargé.

Le possesseur de grandes richesses se livre à la joie du plus insolent orgueil : un coup de vent n'en est pas moins le maître de ses trésors.

Pourquoi demander aux dieux tant de biens, si ce n'est dans la vue de secourir nos amis qui souffrent, et d'acquérir des droits à la reconnaissance de tout ce qui nous environne? Le riche ne mange pas plus que le pauvre : un morceau de pain noir apaise la faim comme les mets les plus délicieux.

Les richesses font connaître l'homme; si dans une grande fortune on fait une infamie, que ne ferait-on pas dans la pauvreté?

Dans l'amour et dans le vin on ne saurait rien cacher; les yeux parlent autant que la langue, et souvent, sans le vouloir, ils découvrent la vérité dans toute son évidence.

Ne pleurez pas vos parents avec une douleur immodérée, ils ne sont pas morts; ils n'ont fait que nous précéder dans un voyage que nous ferons tous. L'hospice où ils sont arrivés, doit un jour nous réunir, et alors nous ne nous quitterons plus. (*Soir. litt.*)

NICIAS, PEINTRE D'ATHÈNES. Une de ses plus belles compositions représentait une pythonisse évoquant des ombres. Ce sujet, pris dans Homère, avait été reproduit avec une supériorité si remarquable, que le roi Ptolémée offrit soixante talents du tableau dès qu'il fut achevé; mais, plus avide de gloire que de richesse, Nicias refusa ce prix élevé et fit présent de son ouvrage à la ville d'Athènes. Ses concitoyens, après sa mort, lui élevèrent

un tombeau, au milieu de ceux des hommes célèbres auxquels ils avaient décerné cet honneur public.

ARATUS, FILS DE CLINIAS. Philippe, roi de Macédoine, engagea un jour Aratus à se rendre avec lui à la forteresse d'Ythome, où il se proposait d'offrir un sacrifice. Cette forteresse était alors sous la dépendance de la faction du peuple qui regardait Philippe comme son libérateur. Les entrailles de la victime ayant été présentées au roi, suivant l'usage, celui-ci les fit voir à Aratus et lui demanda si elles annonçaient qu'il dût garder ou céder une place qu'il avait en son pouvoir. Aratus ne se pressant point de répondre, un prince illyrien qui accompagnait le roi prit la parole, et fit sur le ton de la plaisanterie cette réponse bien digne d'un courtisan : « Si vous êtes devin, retirez-vous, vous en êtes le maître; mais si vous êtes roi, ne laissez pas échapper une si belle occasion, et tenez le bœuf par les deux cornes; » faisant allusion à Ythome et à l'Acro-Corinthe qu'on appelait les deux cornes du Péloponèse. Cependant Philippe pressa Aratus de lui faire part de son sentiment. « Seigneur, lui dit ce grand homme, la Crète, la Phocyde et l'Arcanie possèdent un grand nombre de forteresses; vous n'en avez pris aucune de vive force, cependant tous ces pays donnent l'exemple de la soumission à vos ordres. C'est aux brigands à se renfermer dans des rochers et à s'entourer de précipices; un roi n'a pas de forteresse plus sûre que la confiance et l'amour de ses sujets; c'est là ce qui vous a ouvert la mer de Crète; c'est ce qui vous a introduit dans le Péloponèse; c'est enfin par là que, malgré votre jeunesse, tant de peuples s'empressent de vous reconnaître comme leur chef et leur maître : voudriez-vous, en retenant Ythome, perdre en un moment de si grands avantages ? Philippe sut apprécier et suivre ce généreux conseil.

Aratus avait l'âme si grande, dit Plutarque, et il était enflammé d'une si vive ardeur pour les belles actions, que lorsqu'il eut la gloire d'enlever à Antigone, roi de Macédoine, la citadelle de Corinthe, connue sous le nom d'*Acro-Corinthe*, il surpassa les Phocion et les Épaminondas. Ces grands hommes avaient été proclamés les plus justes et les plus vertueux des Grecs, pour avoir refusé tous les présents qu'on leur offrait, et avoir préféré la vertu aux richesses. Aratus alla plus loin encore; l'emportant sur leur désintéressement et leur générosité, il sacrifia volontairement son bien à une entreprise qui l'entraînait seul dans le plus grand danger; mettant tous ses soins à ce que ses concitoyens ignorassent et ses démarches et le bienfait qu'il leur avait préparé.

AGATHOCLÈS. La vie de ce tyran de Sicile offre des traits apparents de modestie et de grandeur d'âme qui sembleraient peu compatibles avec ses vices et sa cruauté, si l'on ne savait que le cœur humain sait allier les contraires et réunir les extrêmes. Agathoclès se faisait gloire, par exemple, de son origine obscure, et, parvenu au pouvoir suprême, il affecta de faire mêler des vases de terre aux vases d'or qu'on servait sur sa table, disant qu'il n'était pas moins potier quoiqu'il portât le diadème : ce qu'Ausone a très-bien exprimé dans une pièce de vers dont voici la fin.

. . . . . Rex ego qui sum
Sicaniæ, figulo sum genitore satus.
Fortunam reverenter habe quicumque repenté
Dives ab exili progrediere loco.

Agathoclès affectait aussi de se montrer aux assemblées publiques seul et sans gardes. C'est évidemment de lui, que Scipion apprit que pour vaincre Carthage, il fallait l'attaquer en Afrique. En répondant à Fabius, qui n'approuvait pas une entreprise si hardie, ce grand homme n'oublia point de citer l'exemple d'Agathoclès.

TEXÈNE. Le fils et le petit-fils d'Agathoclès voyant leur père attaqué d'un mal incurable, et le croyant près du terme de la vie, armèrent l'un contre l'autre, et se disputèrent le trône. Le fils ayant été tué, le petit-fils s'empara de l'empire. Agathoclès, dont le mal et le chagrin faisaient tous les jours de nouveaux progrès, pressait l'embarquement de ses domestiques, de ses effets, de ses immenses trésors, de Texène son épouse, et des deux enfants qu'il avait eus d'elle. La reine le pria long-temps de ne pas la séparer d'un époux malade, de crainte qu'on ne la regardât du même œil que l'usurpateur, et qu'on ne les accusât d'être également dénaturés, l'une en abandonnant son mari, et l'autre en se déclarant contre son aïeul. Elle ajouta qu'en se mariant elle avait contracté avec joie l'obligation de partager sa mauvaise comme sa bonne fortune, et qu'elle achèterait, au prix de sa vie, la consolation de recevoir le dernier soupir de son époux, de lui rendre les derniers honneurs et de remplir ainsi un devoir dont personne ne s'acquitterait lorsqu'elle serait partie. (*Justin*, XXIII, 2.)

PYTHIAS, FILLE D'ARISTOTE. Quelqu'un demandait à Pythias quelle était la plus belle des couleurs. Elle répondit : « Celle que la modestie donne aux personnes bien nées. »

MÉNÉDÈME, D'ÉRÉTRIE. Recommandable par ses mœurs, ses vastes connaissances et son zèle pour ses concitoyens, ce philosophe s'occupa d'abord à coudre des voiles de vaisseau. Il entra dans la carrière militaire, défendit sa patrie avec valeur, et exerça des emplois importants; aussitôt qu'il eut entendu Platon, il renonça à tout, pour s'adonner à la philosophie. Il avait des manières graves et sérieuses. Il parlait peu, mais avec justesse et sans crainte. Sa franchise lui fit des ennemis; mais sa probité et sa sagesse lui méritèrent l'estime de ses concitoyens.

On regarde, disait Ménédème, comme un grand bonheur d'avoir ce qu'on désire; c'en est un bien plus grand d'être content de ce qu'on a.

FABIUS-MAXIMUS-RULLIANUS. Cinq fois consul, deux fois dictateur, interroi, prince du sénat, honoré du triomphe à son dernier âge, ce Romain vantait encore l'énergie de son âme et la vigueur de son corps. Peu s'en fallut pourtant que les derniers jours de sa carrière ne fussent remplis d'amertume par la témérité du jeune Fabius Gurgès son fils, et par l'humiliation qui en résulta pour les armes romaines. Le sénat et le peuple consentirent à laisser le commandement à Gurgès, sous lequel son père voulut servir en qualité de lieutenant. On vit bientôt l'illustre vieillard suivre le char de triomphe de son jeune élève, qui lui devait plus que la vie, puisqu'il venait d'en recevoir l'honneur. Ce fut alors qu'on put féliciter Rullianus de *n'avoir pas désespéré*. On eût dit qu'il triomphait lui-même; Rome ne voyait que lui, et lui attribuait tout le mérite du succès et toute la gloire du triomphe.

HÉRENNIUS-PONTIUS, SAMNITE. Ce vieillard, que son austérité et sa sagesse rendaient un des hommes les plus distingués de sa nation, fut consulté par son fils ainsi que par l'armée que celui-ci commandait, sur le parti à prendre concernant les légions romaines que l'on tenait bloquées dans les défilés des Fourches Caudines. D'abord il fut d'avis de les laisser se retirer en liberté. Interrogé le lendemain sur le même sujet, il conseilla de les passer toutes au fil de l'épée. Son but était, ou qu'on achetât l'amitié des Romains par un acte éclatant de générosité, ou qu'on les mît tout-à-fait hors d'état de nuire, par la perte de leurs principales forces. L'aveugle confiance des vainqueurs, qui ne voulurent profiter ni de l'un ni de l'autre conseil, et qui préférèrent un terme moyen, celui de faire passer les vaincus sous le joug, excita dans ceux-ci une haine implacable. (*Val. Max.*, VII, 2)

STILPON, PHILOSOPHE. Doué d'une grande vivacité d'esprit, il fit de rapides progrès dans les sciences, et

acquit une telle réputation de savoir et d'éloquence, qu'on désertait les autres écoles pour venir écouter ses leçons. Il avait eu dans sa jeunesse les passions vives; mais il apprit de bonne heure à les modérer, et s'en rendit si bien le maître, qu'on ne lui reprocha jamais la moindre faiblesse; c'est le témoignage honorable que lui rend Cicéron dans le livre *de Fato* (*ch.* v). Trop éclairé pour adopter le système du polythéisme, il était trop sage pour attaquer ouvertement les croyances populaires. Quelqu'un lui demanda si les prières pouvaient être agréables aux dieux : Cette question, dit-il, n'est pas de celles qu'on aborde dans la rue.

Ayant pris la ville de Mégare, le roi Démétrius Poliorcètes ordonna de respecter tout ce qui appartenait à Stilpon. Il sut que ses ordres n'avaient pas été suivis, et fit demander au philosophe l'état de ses pertes, pour le dédommager. « Je n'ai rien perdu, dit Stilpon, car je possède encore tout ce qui m'appartient réellement. » Cependant il n'avait point conservé ses richesses; ses filles lui avaient été enlevées, sa patrie se trouvait au pouvoir d'un autre maître; mais il sut prouver que le concours de ces événements désastreux n'avait pu abattre ni affaiblir son courage. (*Sénèq., Pensées.*)

Sa fille eut une mauvaise conduite : « Elle te déshonore, lui dit quelqu'un. — Pas plus que je ne l'honore, » répondit Stilpon. (*Diog. Laër.*)

PHILA, FILLE D'ANTIPATER, GOUVERNEUR DE LA MACÉDOINE. A beaucoup de génie, Phila joignit une rare capacité dans les grandes affaires; elle savait exercer une si heureuse influence sur les esprits de ceux qu'il fallait remettre ou contenir dans le devoir, qu'elle prévint toute espèce d'excès dans une armée remplie d'hommes factieux et turbulents.

Elle mariait à ses frais les filles pauvres, et s'opposait avec tant de force aux oppresseurs de l'innocence, qu'elle mit hors de danger plusieurs personnes qui allaient être accablées par les calomniateurs.

POLÉMON, PHILOSOPHE. Cet Athénien jeune encore faisait son plaisir des attraits du vice et de l'infamie même qui en est la suite; il sortait d'un festin, non dans la nuit, mais le matin après le lever du soleil, et revenait chez lui. Comme il passait devant la demeure du philosophe Xénocrate, il la vit ouverte, et, dans l'état où il se trouvait, parfumé d'essences, une couronne de fleurs sur la tête, vêtu d'une robe transparente, il entra et se mêla parmi les auditeurs. Non content de se présenter avec une telle indécence, il prit place dans l'intention de se moquer de la noble éloquence et des sages préceptes du philosophe, et de les livrer aux plus impudentes railleries. Une juste indignation s'éleva de tous côtés : mais Xénocrate, sans changer de contenance, laissant la dissertation qu'il avait entamée, se mit à parler de la modestie et de la tempérance. Telles furent la gravité et la sagesse de son discours, que Polémon, forcé de rentrer en lui-même, commença par arracher sa couronne et la jeter à terre : bientôt il cacha ses bras sous son manteau; ensuite il quitta l'air joyeux d'un convive; enfin, bannissant toutes ses passions désordonnées, il dut aux paroles d'un sage, comme au plus salutaire des remèdes, une entière guérison, et d'infâme débauché devint grand philosophe.

Polémon s'attacha surtout à commander aux mouvements de son âme. On raconte qu'un jour il fut mordu par un chien furieux, et que cet accident ne lui causa pas le plus léger trouble.

Une autre fois, se trouvant assis sur sa porte, un grand bruit se fit entendre; informé qu'il provenait d'une émeute populaire, ce philosophe reprit tranquillement sa conversation au point où il l'avait laissée.

C'était en se promenant dans les jardins qui entouraient sa maison qu'il interrogeait ses élèves ou répondait à leurs questions, s'attachant à les instruire moins par des discours que par des exemples. Il avait pris en tout Xénocrate pour modèle, et, par respect pour sa mémoire, il ne voulut rien changer à sa doctrine.

Ce n'est pas, disait Polémon, dans la recherche de vaines subtilités, que consiste l'étude de la philosophie, c'est dans la pratique de la vertu.

EUCLIDE, CÉLÈBRE MATHÉMATICIEN. Non-seulement il professa la géométrie à Alexandrie sous Ptolémée fils de Lagus, mais encore il composa sur cette science plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont perdus. Parmi ceux qui nous restent, le plus remarquable, divisé en quinze livres, a pour titre *Éléments*.

Euclide était doux et modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivaient les sciences exactes.

Ptolémée voulut être son disciple; rebuté par les premières difficultés, le monarque demanda s'il n'y avait pas de voie plus aisée pour apprendre la géométrie : « Non, répondit Euclide; il n'en est point de particulière pour les princes. »

ZÉNON, DE CITIUM (ILE DE CHYPRE). Remercier la fortune de ce que la mer avait englouti toutes ses richesses paraissait à ce philosophe un devoir important; rien même de plus favorable à ses yeux que la tempête qui avait été la cause de son naufrage.

Chacun, disait-il, doit embrasser la vertu pour elle-même, sans avoir égard à aucune récompense; elle suffit pour rendre heureux : ceux qui la possèdent jouissent d'un parfait bonheur au milieu des plus grands tourments.

Il n'y a d'utile que ce qui est honnête; ce qui est criminel ne peut jamais être utile.

Peu de chose quelquefois donne la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne soit pas peu de chose.

La nature nous a donné deux oreilles et une bouche seulement, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler; les syllabes dont se servent les sages devraient être toutes brèves, si cela était possible. (*Plut.*)

Zénon garda un profond silence dans un festin donné aux ambassadeurs de Ptolémée. Ceux-ci étrangement surpris demandèrent au philosophe s'il ne voulait rien faire savoir à leur souverain : « Dites-lui, répondit Zénon, qu'il y a ici un homme qui sait se taire. »

On demandait à Zénon comment il agirait avec un homme qui l'accablerait d'injures. — « Comme avec un envoyé que l'on congédie sans réponse. »

Au nombre de ses disciples, il s'en trouvait un qui mangeait au point de ne rien laisser à ses camarades. On servit un gros poisson dont Zénon s'empara bien vite, comme pour le manger à lui tout seul; voyant que ce jeune homme le regardait avec étonnement et colère : « Prétendez-vous, lui dit-il, que vos condisciples prennent tous les jours en patience votre voracité, vous qui vous indignez aujourd'hui de la mienne? »

Quelqu'un ne craignait pas d'avancer que presque tout ce qu'avait dit Antisthène lui déplaisait. « Mais, lui demanda Zénon, ne trouves-tu pas qu'il a dit aussi quelque chose de bon? — C'est ce que je n'ai point remarqué. — Eh quoi! tu n'es pas honteux de chercher ce qu'il peut avoir dit de mauvais, d'en faire un choix, de le graver dans ta mémoire, et de n'avoir rien retenu de ce qu'il a dit de bon? »

Il vit un jeune homme qui fuyait un de ses amis, parce que celui-ci lui demandait un faux témoignage. — « Comment! cet homme ne t'a pas craint; il n'a pas rougi devant toi, quand il avait l'iniquité dans le cœur; et parce qu'il te demande une chose injuste, tu n'oses soutenir sa présence? »

Un autre jeune homme avait long-

temps fréquenté l'école de Zénon ; à son retour dans la maison paternelle, son père lui dit : « Qu'as-tu appris chez ce philosophe ? — Bientôt, reprit le jeune homme, je vous le ferai voir par les effets mêmes ; » et il se tut. Choqué de ce silence, et le prenant pour un aveu du peu de fruit qu'il avait retiré de la philosophie, le père s'écria : « Malheureux ! tu as donc perdu ton temps ! C'est en vain que j'ai fait tant de dépenses pour ton éducation ! » A ces mots il s'avance vers lui, et se met à le frapper rudement. Immobile sous les coups, l'enfant reçut avec soumission ce traitement injuste. Lorsqu'il vit son père apaisé, il lui dit : « Vous venez de voir que j'ai appris, à l'école de Zénon, à supporter avec patience les mauvais traitements de mon père. »

TROISIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

THÉOPHRASTE, NÉ A ÉRÈSE, VILLE DE LESBOS. L'éloquence entraînante de ce philosophe grec, ses méthodes simples et cependant rigoureuses, l'austérité de ses mœurs et ses manières aimables, obligèrent d'ouvrir les portes du Lycée à une foule immense qui se pressait pour entendre l'ami, le successeur d'Aristote.

La morale de ce philosophe était douce ; elle tendait à peupler la Grèce de citoyens utiles, à tempérer les passions, à donner aux facultés intellectuelles une tendance vers les grandes actions et les pensées sublimes, en forçant l'homme à se respecter lui-même, et à paraître toujours sans crainte devant ses semblables. Théophraste avait embrassé toutes les parties des sciences exactes et spéculatives. La liste seule des traités qu'il avait écrits à ce sujet, et dont Diogène Laërce et les auteurs grecs nous ont conservé les titres, effraie l'imagination par leur nombre et leur variété.

L'ouvrage de Théophraste que tout le monde a lu, qui a été traduit dans toutes les langues, et qui a formé notre La Bruyère, est son livre *des Caractères*. C'est le dernier écrit sorti de la main de Théophraste.... Le défaut d'ordre que l'on y aperçoit provient de ce que nous ne le possédons pas en entier, et que ce que nous en connaissons ne consiste réellement, comme le dit Schneider, qu'en des extraits faits par des plumes inexpérimentées. Ce qu'il y a de remarquable dans ces extraits c'est l'art avec lequel Théophraste étudie les vices, les démasque et les caractérise. On lui reproche d'avoir opposé trop de mollesse à la douleur, d'avoir hasardé sur la volupté des maximes peu dignes de l'austérité de ses principes, et surtout d'avoir donné à la fortune trop d'influence sur le bonheur privé. Plutarque s'est élevé contre ces accusations. L'emploi que Théophraste a fait de ses talents, de sa fortune, et du crédit dont il jouissait, est la meilleure réponse que l'on puisse faire en sa faveur.

Pensées.

Le temps est précieux, soyez-en bon ménager.

Sachez vous respecter, et personne ne vous fera rougir.

Rendre souvent hommage à la Divinité est la marque d'une piété sincère ; lui offrir de nombreuses victimes c'est montrer seulement de la richesse.

C'est un devoir sacré de nourrir, dans leurs vieux ans, ceux dont on a reçu le jour, de respecter leurs désirs, et d'y conformer sa conduite. Négliger ce devoir c'est transgresser à-la-fois les lois de la nature et celles de la société qui sont la base de la justice.

On doit aussi à son épouse et à ses enfants de tendres soins et tous les secours qu'inspire l'humanité.

Le feu a le pouvoir d'amollir le fer ; la douceur enchaîne irrévocablement le caractère le plus difficile.

Ce n'est pas dans les affaires d'état, c'est dans sa famille, qu'une femme doit montrer son esprit et sa prudence.

Il faut peu de lois pour les hommes vertueux. Ce n'est pas la loi qui règle leur conduite, c'est leur conduite qui sert de modèle à la loi.

La société se soutient par la bienfaisance, par les honneurs prodigués à la vertu, et par la peine qui poursuit le crime.

Souvent rien n'est plus stérile que l'amour de la renommée.

La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur.

Les envieux sont les plus malheureux des hommes; on ne sent ordinairement que les maux qu'on éprouve soi-même; mais l'envieux s'afflige également de ses propres malheurs et du bien qui arrive aux autres.

Le complaisant cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête que ce qui est agréable.

Le sage ne prête qu'avec prudence, mais retire avec douceur ce qu'il a prêté. Vous avez montré de l'humanité en obligeant un ami: ne vous rendez pas odieux, au moment de retirer ce qu'il vous doit.

L'avarice est un vrai oubli de l'honneur et de la gloire quand il s'agit d'éviter la moindre dépense.

Le mensonge inventé par l'envie et la calomnie a d'abord quelque force; mais il ne tarde pas à la perdre.

Il est plus sûr de se fier à un cheval sans frein qu'à des discours impudents et désordonnés.

Il n'y a avec les grands causeurs qu'un parti à prendre, c'est de fuir; comment en effet peut-on supporter des gens qui ne savent discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires?

Le vice du bavard est de parler toujours et de ne penser jamais.

La plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un état populaire n'est pas le désir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus; c'est une impatience de s'agrandir et de se fonder, s'il se pouvait, une souveraine puissance sur celle du peuple.

Fuyez comme le plus dangereux serpent les gens dont les mœurs n'ont rien de simple, et dont toute la conduite est insidieuse.

L'amour est la passion d'une âme oisive.

La beauté est une tromperie muette.

CHRYSIPPE, STOÏCIEN, NÉ A SOLES, DANS LA CILICIE. Un homme, disait ce philosophe, qui court dans la carrière, doit faire tous ses efforts pour remporter le prix; mais il ne peut faire tomber son émule, ni l'écarter avec la main. Il en est de même dans le cours de la vie; nous pouvons acquérir, la justice le permet; mais elle nous défend d'usurper. (*Cic., Off.*, 42.)

Chrysippe était dans sa quatre-vingtième année lorsqu'il commença le traité qu'il a laissé sur la logique; ouvrage d'une extrême profondeur, en trente-neuf volumes. Le travail qu'il lui fallut pour transmettre à la postérité ce fruit de ses méditations et de son génie fut sans doute bien considérable, puisqu'il faudrait une vie fort longue pour en prendre une parfaite connaissance. (*Val. Max.*, VIII, 7.)

Ce philosophe ne se mêla jamais des affaires publiques; lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait: « Parce que, si j'agissais suivant ma conscience, je déplairais aux hommes, et, si j'agissais contre, je déplairais aux dieux. »

MÉNANDRE, POÈTE GREC, NÉ A ATHÈNES. Sa naissance est placée sous la deuxième année de la CIX^e^ olympiade, et sa mort vers la troisième année de la CXXII^e^; il n'avait conséquemment vécu que 52 ans. C'est dans une carrière si bornée qu'il acquit une gloire immortelle comme la langue même qui fut embellie et perfectionnée par ses écrits, et qu'il composa un nombre prodigieux de comédies à l'époque où l'art, devenu plus difficile et plus régulier, exigeait, de la part des auteurs dramatiques, plus de

respect pour les bienséances, plus de goût, de décence et de vérité.

Pensées morales.

La paix nourrit le cultivateur, même sur des roches infertiles. La guerre le détruit, même au milieu des plus riches campagnes.

Devons-nous faire une navigation de quatre jours, nous ne négligeons pas de pourvoir à tout ce qui nous est nécessaire; mais nous mettons moins de soins à nous ménager des ressources pour la vieillesse. C'est un voyage que nous avons le temps de prévoir, et pour lequel nous ne faisons aucun apprêt.

La main ne peut retenir la pierre qu'elle vient de lancer, ni la bouche le mot qu'elle vient de proférer.

Tant que nous jouissons d'une vie paisible, tant que nous ne sommes agités d'aucune crainte, nous n'attribuons pas à la fortune notre prospérité; mais, dès que nous sommes tombés dans le malheur, c'est elle que nous accusons de tous nos maux.

Ton corps souffre, appelle le médecin; ton âme est dans la langueur, fais approcher ton ami; la douce voix de l'amitié est le plus sûr remède contre l'affliction.

La plus grande consolation dans l'infortune est de trouver des cœurs sensibles et compatissants. — La pauvreté devrait être le plus faible des maux, puisqu'elle peut être à l'instant soulagée par un ami.

Celui qui flatte son ami dans la fortune aime la fortune et non son ami.

Tu envies le sort de ces mortels qui paraissent si florissants; apprends à lire dans leurs cœurs, tu les verras souffrir comme nous. — Je croyais que les riches n'avaient jamais recours à l'emprunt; que jamais la plainte ne sortait de leur bouche; que, doucement plongés dans le sein d'un paisible sommeil, sans soucis, sans inquiétude, on ne les entendait jamais gémir sur leurs lits de duvet. Pauvre, moi-même, je pensais que les soins, les larmes, les tourments, étaient réservés aux pauvres. Je vois à présent que ces hommes qu'on appelle heureux ressemblent parfaitement à nous autres malheureux.

Si, dans les maux qui vous affligent, vous pensez aux motifs de consolations qu'ils vous offrent eux-mêmes, vous les supporterez avec moins de peine. Mais, si vous ne vous occupez que de vos souffrances, si vous ne leur opposez pas ce qui doit les adoucir, vous ne verrez jamais aucun terme à vos douleurs.

O riche superbe! toi qui lèves la tête jusques aux cieux, la mort bientôt saura te la faire baisser.

Tu possèdes aujourd'hui mille arpents de terre; six pieds de terre demain te suffiront.

Est-il un être plus malheureux que le pauvre? il dit la vérité et personne ne veut le croire; il travaille, il veille, il se fatigue, un autre homme usurpe et goûte tranquillement le fruit de ses peines.

Toi seul de tous les mortels aurais-tu donc été formé pour être heureux, pour ne faire que ce qui flatte tes caprices? si c'est à cette condition que les dieux t'ont donné le jour, ils t'ont trompé, j'en conviens, et tu as raison de te plaindre: mais, si tu as reçu la vie aux mêmes lois que nous; si tu respires l'air au même prix que nous en jouissons, tu dois supporter avec plus de résignation les maux qui sont notre partage. Tu es homme; c'est dire assez que de tous les êtres vivants tu es celui qui tend le plus à s'élever, pour retomber ensuite de plus haut. Il serait injuste d'en murmurer; car il n'est rien de plus faible que l'homme; et cette créature si débile est celle qui s'occupe de plus grands projets, et dont la chute a les suites les plus funestes.

La parole cause bien des maux; souvent elle a perdu celui qui l'a proférée.

Tais-toi, ou dis quelque chose qui vaille mieux que ton silence. — Ne

regarde pas si je suis jeune : examine seulement si mes discours sont ceux d'un homme prudent.

Les animaux sont plus heureux, et peut-être plus raisonnables que l'homme; voyez cette bête de somme, objet de vos mépris; il semble que le sort se soit fait un jeu de l'accabler; mais, supportant tout ce qu'il lui impose, elle ne souffre du moins rien dont elle puisse s'accuser elle-même; l'homme seul n'est pas content des malheurs que la nécessité rassemble sur sa tête: il sait encore s'en forger de nouveaux. Un éternument porte le trouble dans son âme (1). Une parole désagréable l'irrite, un songe l'épouvante, le cri d'une chouette le met hors de lui; les procès, les préjugés, les lois que nos crimes seuls ont rendues nécessaires, sont autant de maux que nous avons ajoutés à notre faible nature.

Quand un père réprimande durement son fils, s'il est sévère dans ses discours; dans le cœur il est toujours père. Sais-tu quel est le plus courageux des hommes? c'est celui qui peut supporter, sans se plaindre, le plus grand nombre d'injustices.

Si les pleurs remédiaient à nos peines; si dès qu'on se plaint on cessait de souffrir, il faudrait acheter des larmes au poids de l'or. Mais la fortune est insensible à nos gémissements; elle suit son caprice sans écouter nos cris, sans remarquer notre silence. A quoi sert de pleurer? à rien, sans doute : mais, hélas! le malheur fait naître les larmes comme les arbres produisent leurs fruits.

Il n'est point d'arme plus puissante que la vertu.

La cupidité se tourne contre celui qu'elle domine. En voulant ravir le bien d'autrui, on est souvent trompé dans ses coupables espérances, et l'on voit passer sa propre fortune dans les mains des autres.

Tu prêtes une oreille crédule à la calomnie; tu as donc un méchant cœur ou la simplicité d'esprit d'un enfant.

Il est trois souverains qui gouvernent despotiquement les hommes et qui seuls les font agir : la loi, l'usage, la nécessité.

Oublie ce que tu as donné; souviens-toi de ce que tu as reçu; mais la reconnaissance vicillit promptement et ne survit guère aux bienfaits.

Tu es pauvre et tu épouses une personne riche : ne dis pas que tu prends une femme; dis que tu te livres à l'esclavage.

Ce sont les bonnes mœurs et non les riches atours qui parent les femmes.

C'est le temps qui met au jour la vérité : souvent elle se montre lorsqu'on ne pense pas à la chercher.

Nous sommes tous des sages quand il s'agit de donner des conseils. Faut-il éviter de faire des fautes, nous ne sommes plus que des enfants.

Oser entreprendre beaucoup c'est s'exposer à bien des dangers.

L'ignorance ne voit pas même ce qui frappe ses regards.

Tu veux qu'on te rende justice? sois juste.

APPIUS-CLAUDIUS. Dans son Traité de la vieillesse, Cicéron trace d'Appius, nommé consul l'an de Rome 442, cet éloge qu'il met dans la bouche de Caton. « Vieux et aveugle, Appius gouvernait une maison composée de quatre fils, hommes faits, de cinq filles et d'un grand nombre de domestiques. Doué d'un esprit qui n'avait rien perdu de sa vigueur, il conserva non-seulement l'autorité, mais un pouvoir suprême sur toute sa famille. Ses esclaves le craignaient, ses enfants avaient de la vénération pour lui, et tous le chérissaient : enfin sa maison était le vrai modèle des mœurs austères de nos aïeux. » (*Biog. Univ.*)

Guerrier, orateur, jurisconsulte, Appius rendit sa censure célèbre par la construction d'un aqueduc pour fournir de l'eau à Rome, et par la prolongation du grand chemin auquel la reconnaissance publique donna le nom de *Voie Appienne.*

(1) Les anciens regardaient les éternuments comme des présages fâcheux.

CURIUS-DENTATUS (Manius). Les Samnites, dont les généraux romains avaient triomphé vingt-quatre fois, n'étaient point encore entièrement domptés : Curius, secondé par son collègue Corn. Aufinius, eut la gloire de mettre fin à la lutte sanglante engagée depuis si long-temps entre la république et ces peuples belliqueux. Il entra dans leur pays, et, par la supériorité de ses armes, les obligea à demander la paix. Leurs députés furent renvoyés par le sénat à Curius : ils le trouvèrent à la campagne assis sur un siége de bois et mangeant des racines. Afin de se le rendre favorable, ils lui offrirent des vases d'or. Ce généreux Romain les refusa, en faisant observer que celui qui savait se contenter d'un tel repas n'avait pas besoin de richesses. « Pour moi, ajouta-t-il, j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en posséder... » Cette réponse est célèbre, et la plupart des écrivains l'ont admirée sans restriction; cependant, si elle annonce de la grandeur d'âme, on y voit aussi cet orgueil, cet amour de la domination, qui furent le caractère distinctif des Romains opulents ou pauvres, et que Curius ne prenait même pas la peine de dissimuler.

Après avoir vaincu les Sabins et les Lucaniens, et avoir remporté les honneurs du triomphe deux fois dans la même année, chose encore sans exemple à Rome, Curius ne pouvait manquer d'envieux. Accusé de s'être approprié une partie des dépouilles de l'ennemi, il se hâta de convenir qu'il avait gardé une petite écuelle de bois pour offrir des libations aux dieux. C'était être innocent que de n'avoir qu'un semblable reproche à se faire, et peu de généraux auraient subi une pareille épreuve avec aussi peu de désavantage. Le peuple romain le sentit, et l'accusation ne fit que rendre ridicules les délateurs.

Quelques années après, l'armée de Pyrrhus et celle de Curius se trouvèrent en présence sous les murs de Bénévent. Curius, attaquant avec célérité l'avant-garde du roi d'Épire, lui tua un grand nombre de soldats, et lui prit même quelques éléphants, animaux que les Romains avaient vus dans cette guerre pour la première fois. Le consul, s'apercevant que ce succès animait ses soldats, les rangea en bataille et profita habilement de l'avantage du terrain. Dès le commencement de l'action, il défit une des ailes de Pyrrhus; mais de son côté ce prince enfonça les Romains au moyen de ses éléphants, et arriva jusqu'aux retranchements du camp ennemi. Curius se mit à la tête de son corps de réserve qui n'avait pas encore combattu, et donna ordre à chaque soldat de s'avancer contre les éléphants, tenant un flambeau d'une main et son épée de l'autre. Les éléphants repoussés, on vit alors ce qui arrive toujours dans les batailles où ces animaux sont opposés à des troupes intrépides. Ils se tournèrent contre ceux qui les avaient employés et mirent en désordre l'armée des Épirotes. Curius profita de l'événement avec tant d'habileté que sa victoire fut complète. Le camp de Pyrrhus fut pris et pillé.... La défaite de cet illustre guerrier fut l'époque décisive de l'agrandissement des Romains.

Curius remporta un triomphe qui, par la magnificence des dépouilles, surpassa tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors. Le sénat lui offrit cinquante arpents des terres conquises; il n'en voulut accepter que sept qui lui parurent suffisants pour vivre, et déclara qu'il ne donnerait point à ses concitoyens un exemple qu'il croyait dangereux. (*B. U.*)

Ce général, après de grands succès sur les Lucaniens et d'autres peuples ennemis de Rome, employa une partie des richesses qu'il leur avait enlevées, à amener dans Rome l'eau du fleuve Anio.

Il disait qu'il valait mieux mourir que de mener une vie morte, c'est-à-dire oisive.

GURGÈS. (Q. F.) De retour de

leur ambassade auprès du roi Ptolémée, et même avant d'avoir rendu compte au sénat de leur mission, Q. F. Gurgès, M. F. Pictor, et Q. Ogulnius, portèrent au trésor public les présents que chacun d'eux avait reçus en particulier de ce prince; persuadés sans doute qu'un citoyen chargé d'une fonction publique ne doit en retirer d'autre avantage que la gloire de s'en être bien acquitté.

Par un décret du sénat, et du consentement du peuple, tout ce que les ambassadeurs avaient déposé dans le trésor leur fut rendu. Ainsi éclatèrent à-la-fois la libéralité de Ptolémée, le désintéressement des ambassadeurs, l'équité du sénat et du peuple romain; et une belle action mérita à chacun une juste part de louanges. (*Val. Max.*)

MANLIUS-TORQUATUS. (Titus). L. Manlius *Imperiosus*, père de Manlius Titus, dont il est ici question, fut cité devant le peuple par le tribun T. Pomponius, pour qu'il eût à se justifier de la rigueur excessive dont il avait usé, pendant sa dictature, à l'égard des jeunes gens des plus illustres familles de Rome. Afin de rendre le père plus odieux, Pomponius l'accusa de tenir relégué à la campagne, parmi ses esclaves, son propre fils qu'un autre genre de vie aurait pu rendre utile au service de l'état. Indigné de servir de prétexte à une accusation portée contre son père, Titus Manlius va trouver le tribun, et, lui mettant un poignard sur la gorge, le force à lui promettre avec serment de se désister de ses poursuites. Ce trait de piété filiale inspira la plus vive admiration pour Manlius; et, l'année suivante, il fut nommé tribun légionnaire, place qui n'était accordée ordinairement qu'à de grands services. La guerre s'étant rallumée contre les Gaulois, l'un d'eux, d'une taille gigantesque, s'avança sur les bords de l'Anio (le Téverone) qui séparait les deux camps, et défia le plus vaillant des Romains. Manlius ne put entendre de sang-froid les insultes de ce guerrier; et, ayant obtenu la permission de le combattre, il le vainquit et lui enleva son collier (*torques*), circonstance qui lui mérita le surnom de *Torquatus*, porté depuis par ses descendants. (*B. U.*)

Quelques années après, il fut nommé dictateur, et il eut la gloire d'être le premier Romain qui fut élevé à la dictature avant d'avoir géré le consulat. (*D. H.*)

PTOLÉMÉE-PHILADELPHE, né dans l'île de Cos et roi d'Égypte. Si ce monarque n'eut pas la valeur et le génie de Soter, son prédécesseur, on voit au moins, par tout ce que l'antiquité nous a transmis de lui, qu'il était doué des qualités qui conservent, étendent et font fleurir les états. L'empire d'Égypte fut maintenu dans le rang politique qu'il devait à son fondateur. Les généraux le firent respecter au dehors, tandis qu'une paix rarement interrompue et une sage administration portèrent au plus haut degré sa prospérité intérieure. Le commerce protégé et facilité répandit partout ses bienfaits; des cités nouvelles s'élevèrent sur tous les points du royaume. L'amiral Timosthènes fut chargé, avec plusieurs officiers, de remonter le Nil et de visiter la Nubie, ainsi que les autres pays qui bordaient les rives du fleuve, jusqu'à une grande distance au sud, pour reconnaître les productions, le sol, les forces, ainsi que les mœurs et les ressources commerciales de toutes ces contrées. En soixante jours il parvint de Syène jusqu'à Méroé. Anacréon, l'un d'eux, s'avança plus loin en tournant vers l'ouest, tandis que d'autres pénétraient plus au sud, dans des contrées restées inconnues aux voyageurs modernes.

Toutes ces tentatives n'empêchèrent pas Philadelphe de s'occuper beaucoup du commerce maritime de l'Égypte avec l'Inde, et les autres régions situées dans les mers orientales. Il fit rétablir le canal qui, sous les anciens rois, unissait le golfe Arabique avec la Méditerranée. Il avait aisément pressenti toute l'utilité d'une communication qui rendait l'Égypte maîtresse du commerce du monde.

Un prince aussi avide de découvertes et de connaissances nouvelles devait aimer les lettres. Il ne se borna point à rassembler à grands frais une multitude de livres dans la bibliothèque d'Alexandrie: sa munificence se signala en faveur de tous les hommes distingués par leur mérite. Ses bienfaits allaient les chercher partout. Les poètes, les savants, les philosophes, vinrent à sa cour de toutes les parties de la Grèce. (*B. U.*)

DÉMÉTRIUS Poliorcètes. Ce prince avait rendu de grands services aux Rhodiens, qui, en reconnaissance, lui élevèrent plusieurs statues. Quelque temps après, il vint par ordre de son père mettre le siége devant la ville de Rhodes. Les chefs qui y commandaient firent la proposition d'abattre les statues de Démétrius; le peuple s'y opposa formellement, en disant que la guerre ne détruit pas les bienfaits. (*Diodore de Sicile.*)

Il y avait alors dans un des faubourgs de cette ville un célèbre peintre nommé Protogène; la présence des ennemis ne lui fit point interrompre son travail. Démétrius lui en témoigna sa surprise. « Je n'ignore pas, dit Protogène, que vous faites la guerre aux Rhodiens et non aux arts. » Démétrius plaça une garde autour de l'atelier de Protogène, afin que le peintre pût travailler en sûreté.

A son départ pour l'armée, Démétrius laissa sa femme et ses enfants chez les Athéniens, auxquels il avait témoigné beaucoup d'affection. Ayant perdu une bataille, obligé de fuir, il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se retirer chez les habitants d'Athènes; mais ceux-ci refusèrent de le recevoir: ils lui renvoyèrent même sa femme et ses enfants, sous prétexte du peu de sûreté qu'ils trouveraient dans l'Attique, où les ennemis pourraient venir les prendre. Cette conduite perça le cœur de Démétrius. Bientôt ce prince rétablit ses affaires, et vint avec une grande armée mettre le siége devant la ville d'Athènes. Les habitants, persuadés qu'ils n'avaient aucun pardon à attendre de Démétrius, résolurent de mourir les armes à la main, et menacèrent de la mort ceux qui proposeraient de se rendre. Cependant le blé et le pain allaient manquer. « Plutôt que de mourir de faim, dirent les assiégés, laissons Démétrius faire de nous tout ce qu'il voudra; peut-être aura-t-il pitié de nos femmes et de nos enfants. » Ils lui ouvrirent donc les portes.

Le prince ordonna que tous les hommes mariés fussent rassemblés dans une grande place environnée de soldats, qui tous avaient l'épée nue. Les Athéniens gardaient le silence, et s'attendaient à être massacrés. Ils furent bien surpris lorsque après leur avoir, en termes touchants, reproché leur ingratitude, Démétrius ajouta: « Je veux vous faire voir combien vous êtes coupables à mon égard; car ce n'est pas à un ennemi que vous avez refusé du secours, c'est à un prince qui vous aimait, qui vous aime encore, et qui ne veut se venger qu'en vous faisant du bien. Retournez chez vous: pendant que vous étiez ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté du blé et du pain dans vos maisons. »

BION, de Borysténaïs ou Borysthène. Se trouvant à Rhodes, ce philosophe grec vit tous les Athéniens qui étaient dans cette île ne s'appliquer qu'à l'éloquence; il se mit à enseigner la philosophie; quelqu'un voulut le blâmer de ce qu'il ne faisait pas comme les autres: « J'ai apporté du froment, dit Bion, voulez-vous que je vende de l'orge? »

Il rencontra un homme qui avait consumé tout son bien; il lui dit: « La terre a englouti Amphiaraüs, mais toi tu as englouti la terre. »

Il appelait la beauté, le bien d'autrui.

Le plus malheureux des hommes, disait Bion, est celui qui souhaite le plus ardemment de devenir heureux,

et de mener une vie douce et tranquille.

Il vaut mieux donner de son bien que de souhaiter celui d'autrui, parce qu'on peut être heureux avec moins de biens, et qu'on est toujours malheureux lorsqu'on a des désirs.

Les avares ont soin de leurs biens, comme s'ils étaient effectivement à eux; et ils craiguent de s'en servir autant que s'ils appartenaient à un autre.

L'impiété est une bien mauvaise compagne de la conscience; car il est très-difficile qu'un homme puisse parler avec hardiesse et fermeté, lorsque la conscience a quelque reproche à lui faire.

La témérité n'est pas toujours messéante à un jeune homme; les vieillards ne doivent jamais consulter que la prudence.

La prudence est aux autres vertus ce que la vue est aux autres sens.

Lorsque vous avez besoin d'archers, vous ne vous informez pas de leur origine; vous les faites tirer au but, et vous choisissez ceux qui l'atteignent. Il faut en faire de même pour vos amis, et ne pas demander d'où ils viennent, mais ce qu'ils sont.

Quand on n'est pas plus ému par les injures que par les compliments, on peut commencer à croire que l'on a fait quelques progrès dans la philosophie.

Honorons la vieillesse quand ce ne serait que parce qu'elle est le but où nous tendons tous.

En parlant des jeunes gens qu'on fait tourner avec une flatterie, Bion disait qu'ils ressemblent à ces vases que l'on porte partout où l'on veut, en les prenant par les deux oreilles.

Il avait fait beaucoup d'ouvrages qui traitaient de la morale. Les fragments que Stobée nous en a conservés doivent nous faire regretter ce que nous en avons perdu, et justifient le jugement porté sur Bion, qu'il avait le premier revêtu de pourpre la philosophie.

PUBLIUS-LUSCINIUS. Élevé à la dignité de grand pontife, ce Romain donna, dans une occasion importante, l'exemple d'un profond respect pour les dieux. Il retint Q. Fabius Pictor, prêt à partir pour la Sardaigne, comme Métellus avait auparavant retenu Posthumius Albinus, soit parce que les cérémonies de la religion avaient été observées avec quelque négligence, soit parce que ceux qui avaient été chargés de rendre compte de la disposition des dieux n'avaient pas trouvé que leur volonté se fût montrée favorable à celui qui faisait le sacrifice. (*Mém. de l'Acad.*, III.)

CRANTOR, NATIF DE SOLES, DANS LA CILICIE. Ce philosophe, qui cultiva avec succès la poésie, mourut dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages qui jouirent de la plus grande estime, mais que nous n'avons plus. On distinguait surtout son Traité de l'*affliction* qui, suivant Panétius, méritait d'être appris en entier. Cicéron en avait tiré un grand parti dans ce qu'il écrivit pour sa propre consolation, après la mort de Tullia sa fille. Plutarque s'adressant à Apollonius rapporte plusieurs fragments bien capables de donner une haute idée de cet ouvrage.

CORNÉLIUS (L.). Pendant la première guerre punique, ce consul prit d'assaut la ville d'Albia. Hannon, général des Carthaginois, qui la défendait, fut tué après avoir fait des prodiges de valeur; son corps ayant été porté dans la tente du consul, celui-ci lui fit faire de magnifiques obsèques; il voulut même rendre, en personne, les devoirs funèbres à un ennemi; persuadé que plus il montrerait d'humanité, moins sa victoire exciterait la jalousie des dieux et des hommes. (*Val. Max.*, V, 1.)

FABRICIUS (CAÏUS), SURNOMMÉ LUSCINUS. Non moins célèbre par son désintéressement que par sa valeur, ce général, l'un des plus illustres de l'ancienne Rome, remporta de

grands avantages sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, les obligea de lever le siége de Thurium, et fit sur eux un butin si considérable, qu'après avoir remboursé les frais de la guerre et récompensé les soldats, il put encore, le jour de son triomphe, verser au trésor public une somme de quatre cents talents.

Les députés des Samnites s'étaient rendus à Rome pour traiter de la paix; ils allèrent remercier Fabricius des bons offices qu'ils en avaient reçus dans le sénat; et, voyant qu'il manquait des meubles les plus nécessaires, lui offrirent une somme pour se les procurer. Fabricius ayant étendu ses mains sur les différentes parties de son corps répondit : « Tant que je pourrai commander à ce que je viens de toucher, rien ne me manquera. Ainsi, n'ayant nul besoin d'argent, je me garderai d'en recevoir de ceux auxquels il peut être nécessaire. »

P. Valérius Lævinus, l'un de ses successeurs au consulat, ayant été défait par Pyrrhus, Fabricius fut renvoyé vers ce prince pour traiter de l'échange ou de la rançon des prisonniers. Pyrrhus, surpris qu'un si grand capitaine parût dans un état qui semblait annoncer la pauvreté, lui offrit de l'argent; mais Fabricius ne voulut point en accepter.

Un jour qu'il était assis à la table de Pyrrhus, il entendit Cinéas faire l'éloge de la philosophie d'Épicure. « Fasse le ciel, dit-il, que Pyrrhus et les Samnites prennent un grand goût à cette philosophie, pendant qu'ils auront la guerre avec le peuple romain! »

Informé que le médecin de Pyrrhus offrait d'empoisonner ce monarque moyennant une somme proportionnée à l'importance du service qu'il croyait rendre, Fabricius fut saisi d'horreur à cette proposition. Après en avoir conféré avec son collègue Émilius, il écrivit promptement au roi d'Épire pour le prévenir de cette perfidie. La lettre était conçue en ces termes : « Vos amis et vos ennemis vous sont bien peu connus; et vous n'en douterez point, quand vous aurez lu la lettre que nous nous empressons de vous adresser.... Ce n'est pas seulement dans vos intérêts que nous agissons ainsi, c'est encore dans les nôtres, afin que votre mort ne fournisse point une occasion de nous calomnier, et qu'on ne croie pas que nous avons eu recours à la trahison, parce que nous désespérions de terminer heureusement cette guerre par notre courage. » Ayant pris connaissance de cette lettre, le prince plein d'admiration s'écria : « A ce trait, comment méconnaître Fabricius! il serait bien plus facile de détourner le soleil de sa route ordinaire, que de détourner ce Romain du sentier de l'équité et de l'honneur. » Pour témoigner sa reconnaissance à Fabricius, il lui renvoya tous les prisonniers sans rançon; mais, ne voulant point accepter de récompense pour s'être abstenu d'une action infâme, le consul rendit au monarque un pareil nombre d'Épirotes.

Il se montra si rigide pour l'exécution des lois somptuaires, qu'il fit renvoyer le sénateur Cornélius Rufinus, parce qu'on avait trouvé chez lui de la vaisselle d'argent du poids de dix livres.

Dans un temps difficile, il avait brigué le consulat pour le même Rufinus, grand capitaine, mais fort avare. Comme on lui en demandait la raison : « C'est, dit-il, que j'aime mieux être pillé que vendu. »

Fabricius, au rapport de Pline l'ancien, n'avait pour toute argenterie qu'une tasse et une salière; il vivait des légumes que lui produisait un petit champ qu'il cultivait de ses mains. Il mourut si pauvre que l'état fut obligé de doter sa fille.

Cicéron remarque que, par estime pour sa vertu, on fit en sa faveur une exception à la loi qui défendait les inhumations dans l'intérieur de la ville. (*B. U.*)

CINÉAS, PHILOSOPHE THESSALIEN, MINISTRE DE PYRRHUS. Ayant reconnu la supériorité des Romains dans

l'art militaire et désirant les avoir pour alliés, Pyrrhus leur envoya Cinéas comme ambassadeur. Celui-ci conduisit sa négociation avec infiniment d'esprit et d'adresse; il avait presque fait entrer le sénat dans ses vues, lorsque le vieux Appius-Claudius, aveugle depuis long-temps, fit rejeter toutes les propositions faites au nom du roi d'Épire.

C'est néanmoins en parlant de ce ministre que Pyrrhus disait : « Ses discours persuasifs m'ont acquis plus de villes que je n'ai pu en conquérir par la force des armes. »

Ce roi venait d'annoncer le projet de soumettre l'Italie à sa domination : « Prince, lui dit Cinéas, que vous proposerez-vous de faire lorsque vous aurez assujetti les Romains? — La Sicile est voisine de l'Italie, dit le monarque, je m'en rendrai facilement le maître. — Après cette nouvelle conquête que ferez-vous? » — Le roi, qui ne pénétrait pas encore où tendaient ces questions, répartit que sa volonté était de passer ensuite en Afrique. — « Où irez-vous ensuite? continua Cinéas. — Nous nous arrêterons et nous jouirons des charmes du repos. — Eh! reprit l'habile et sage ministre, pourquoi dès ce moment ne pas vous livrer à ce repos, et en goûter tous les charmes? »

PYRRHUS, roi d'Épire. Ce prince montra une modération qui mérite d'être louée; ayant appris que des habitants de Tarente, dans un repas, avaient parlé peu respectueusement de sa personne, il les fit venir et leur demanda s'ils avaient tenu les propos qu'on lui avait rapportés : « Vraiment, lui répondit l'un d'entre eux; et, si le vin ne nous eût manqué, nous en aurions dit bien davantage. » Cette réponse adroite et plaisante suffit pour désarmer Pyrrhus. (*Plut.*)

Après une bataille qui eut lieu entre ses troupes et celles des Romains, on s'empressait de le féliciter de sa victoire; Pyrrhus répondit avec plus de raison : « Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus. »

On demandait à Pyrrhus lequel de deux musiciens il aimait le mieux; il répondit : « Le général. » Pour montrer que les rois doivent estimer moins la musique que la bravoure.

Un de ses courtisans nommé Érope, dont il avait souvent éprouvé le zèle, mourut; dès que le roi en fut informé, il versa des larmes, et dit dans l'amertume de son regret : « Ce n'est pas de sa mort que je suis attristé; comme tous les hommes, il fallait qu'il payât le tribut à la nature; ce qui me désole c'est de l'avoir pour ainsi dire négligé, de n'avoir pas récompensé à propos les services qu'il m'a rendus, et d'avoir laissé échapper les occasions de lui témoigner tout ce que mon cœur sentait pour lui. »

On ne dit rien des vertus domestiques de ce prince. Un si bon ami ne pouvait être que bon époux et bon père; reste à savoir si un tel guerrier pouvait être pour ses peuples un excellent roi.

ÉPICURE, né a Samos, ou a Gargettie, bourg de l'Attique. Les stoïciens signalèrent les funestes conséquences des sentiments ainsi que de la doctrine d'Épicure. L'idée que ce philosophe donnait de la Divinité n'était pas en effet digne d'elle, et pouvait être dangereuse pour les hommes. Il faut avouer aussi que partout où l'épicurisme pénétra il fit beaucoup de mal.

Plusieurs maximes qui nous restent de cet auteur, maximes que les stoïciens eux-mêmes crurent pouvoir s'approprier, et que l'on retrouve dans les lettres de Sénèque à Lucilius, loin d'avoir des inconvénients aussi graves, ne peuvent être que d'une utilité générale; les voici :

La vertu est le moyen le plus puissant pour rendre la vie heureuse, parce qu'il n'y a rien de plus doux que de se conduire sagement, de n'avoir rien à se reprocher, de faire du bien autant qu'il est possible, et enfin de ne manquer à aucun des devoirs de la vie. Épicure infère de là qu'il ne saurait y avoir d'heureux que les honnêtes gens, et que sans la vertu il n'est point de vie agréable.

Il faut s'accoutumer à vivre de peu; c'est la plus grande richesse qu'on puisse jamais acquérir. — Celui qui ne sait pas se contenter de peu ne sera jamais content de rien.

Outre que, lorsqu'on a faim, les choses les plus communes font autant de plaisir que les mets les plus exquis, on se porte mieux lorsqu'on vit simplement; on n'a jamais la tête embarrassée, l'esprit est libre, et on a toujours l'avantage de pouvoir s'appliquer à connaître la vérité, et le motif qui nous porte à prendre un parti plutôt qu'un autre; les festins mêmes qu'on fait de temps en temps paraissent beaucoup plus agréables; et on est bien plus disposé à souffrir les revers de la fortune quand on est sobre et tempérant, que lorsqu'on est accoutumé à vivre dans les délices et dans la magnificence.

L'acquisition des richesses est un changement de misères; elle n'en est point le terme.

Ayez, répétait souvent Épicure, des maximes réduites en propositions courtes et claires, pour servir de règle et d'appui à l'esprit incertain, quand il n'a pas le temps de discuter le point qui l'embarrasse.

Sa maxime à l'égard de la douleur fut toujours qu'on doit s'en consoler par cette réflexion : que les vives souffrances sont courtes, et que les longues sont légères (1).

PHILÉMON, de Soles, dans la Cilicie. Pour être juste, disait ce poète, il ne suffit pas d'être exempt d'injustice; il faut encore qu'on n'en commette point lorsqu'on pourrait en commettre.

On est délicat, non parce qu'on a les mains nettes d'une petite rapine, mais lorsque, pouvant s'approprier impunément une grande fortune, on en rejette la pensée avec horreur. Dans ce dernier cas, on n'est pas encore d'une délicatesse parfaite; je ne regarderai comme vertueux, que l'homme plein de candeur qui est juste, sans chercher à le paraître.

Une épouse raisonnable, loin de dominer son mari, ne doit s'attacher qu'à le faire valoir. La femme qui se conduit autrement est le fléau de celui dont elle est la compagne.

Un homme dit ce qu'il ne faut pas dire; n'employât-il que deux syllabes, regardez-le comme un bavard. Au contraire, regardez comme un homme concis celui qui emploie même les plus longs discours, s'il ne sort pas de la question, et ne dit rien d'inutile.

.... Oui, mon maître, cet homme est esclave; mais ne le frappez pas; il est homme comme vous. (*Soir. Litt.*, v.)

PYRRHON, disciple d'Anaxarque. C'est parce que Pyrrhon faisait profession de douter de toutes choses, qu'il a passé pour l'auteur et le chef des sceptiques.

La raison pour laquelle ce philosophe voulait qu'on suspendit son jugement était que nous ne connaissons les choses que par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, et que nous ignorons ce qu'elles sont en elles-mêmes. Des feuilles de saule, par exemple, paraissent amères aux hommes et douces aux chèvres; la ciguë engraisse les cailles et fait mourir les hommes. Démophon, qui avait soin de la table d'Alexandre, brûlait à l'ombre et gelait au soleil. Andron de la ville d'Argos traversait les sables de la Libye, sans éprouver aucun besoin de boire. Ce qui est juste dans un pays, dans un autre est injuste. Ce qui est vertu parmi certaines nations est un vice chez d'autres. Chez les Perses, les pères épousent leurs filles; et chez les Grecs c'est un crime abominable. Les Massagètes ne reconnaissent point l'unité dans le mariage. Les autres

(1) Dans le nombre des manuscrits grecs découverts à Herculanum se trouvent plusieurs ouvrages d'Epicure; mais le déroulement n'en est pas achevé.

peuples repoussent une telle opinion. Voler est un mérite chez les Ciliciens; et chez les Grecs on punit le vol. Aristippe a une certaine idée du plaisir; Antisthène en pense autrement; l'opinion d'Épicure diffère de l'une et de l'autre. Les Égyptiens enterrent leurs morts, les Indiens les brûlent, et les Péoniens les jettent dans des étangs. Ce qui paraît d'une certaine couleur au soleil paraît d'une autre à la lune, et d'une autre encore à la lumière du feu. La gorge d'un pigeon se présente sous différentes couleurs, selon les différents côtés dont on la regarde. Le vin pris avec modération fortifie le cœur; quand on en boit trop, il trouble les sens, et fait perdre l'esprit. Ce qui est à droite de celui-ci est à gauche de celui-là. Ce qui est un prodige dans certains endroits est une chose commune dans d'autres; le même homme est père à l'égard de certaines gens, et frère à l'égard d'autres personnes. (*Abrégé de la Vie des plus ill. phil. de l'antiq. par Fénelon.*)

Les traditions de l'école éléatique ne furent point étrangères à Pyrrhon; du moins la direction qu'il choisit offre plus d'un trait d'analogie avec l'enseignement philosophique du maître de Phédon : même éloignement de recherches spéculatives, même aversion pour les sophistes, même respect pour la vertu.

Pyrrhon mourut nonagénaire, et, dans le cours d'une si longue vie, on cite à peine une occasion où l'égalité de son caractère parut se démentir: ce fut celle où il montra quelque impatience contre sa sœur, avec laquelle il partageait les plus petits soins du ménage.

Il soutenait un jour qu'il ne voyait aucune différence entre vivre et mourir : « Pourquoi donc ne mourez-vous pas? » demanda un de ses disciples. « Parce que cela est indifférent, » répondit le maître sans hésiter.

Son impassibilité au milieu des souffrances lui a mérité les éloges d'Épictète, si connu par son mépris pour les Pyrrhoniens.

DÉMÉTRIUS, SURNOMMÉ DE PHALÈRE. Il est assez difficile de déterminer le genre d'autorité que Démétrius de Phalère exerçait à Athènes; il paraît qu'elle était la même que celle que le peuple avait confiée successivement à Thémistocle, à Périclès et à une infinité d'autres, qui, sans être revêtus d'aucune magistrature, étaient réellement à la tête du peuple, et le dirigeaient dans toutes ses délibérations.

... Démétrius travailla à mettre en vigueur les lois anciennes, que la licence des derniers temps avait fait tomber en désuétude; et il parvint à assurer la paix à sa patrie, en ménageant les généraux qui se disputaient la succession d'Alexandre. Il rétablit l'ordre à Athènes, et, suivant Strabon et quelques autres auteurs, cette ville ne fut jamais plus heureuse que sous son gouvernement. Cicéron fait aussi le plus grand éloge de Démétrius, et le regarde comme un de ces hommes rares, qui avaient apporté au maniement des affaires publiques les connaissances qu'ils avaient acquises dans le silence du cabinet...

Il y avait dix ans que Démétrius de Phalère gouvernait la république, lorsque Démétrius Poliorcètes, étant venu débarquer au Pyrée, avec des forces considérables, proclama la liberté des Athéniens pour les détacher du parti de Cassandre; il fut accueilli avec empressement par la populace, qui était mécontente de n'avoir plus aucune part au maniement des affaires; et Démétrius de Phalère aurait probablement alors cessé de vivre, si Poliorcètes n'avait pris soin de le faire conduire à Thèbes. Mais le peuple se jeta sur ses statues qui étaient au nombre de plus de trois cents, et les mit toutes en pièces. Au moins, répondit Démétrius de Phalère à ceux qui vinrent lui en porter la nouvelle, on ne m'ôtera pas la vertu qui me les a méritées.

Il se retira en Égypte, où il fut très-bien accueilli par Ptolémée, qui lui accorda la plus grande confiance, et le consulta sur les lois qu'il voulait donner. (*B. U.*)

Il recommandait à ce prince de lire avec soin les livres qui enseignaient le grand art de régner. Vous y trouverez, disait-il, des conseils que vos plus grands amis n'oseraient jamais vous adresser.

Les jeunes gens, disait Démétrius, doivent respecter, dans l'intérieur des familles, leurs parents; au dehors, tout le monde; dans la solitude, eux-mêmes.

Dans la prospérité, les vrais amis se rendent volontiers à l'invitation de leurs amis; dans l'infortune, ils accourent auprès d'eux, sans avoir été appelés.

CALLIMAQUE, NÉ A CYRÈNE, VILLE GRECQUE DE LA LIBYE. Grammairien érudit, critique profond et poète, il se distingua également dans des genres si divers. Jouissant de bonne heure d'une grande réputation, il fut appelé auprès de Ptolémée-Philadelphe, qui ne crut mieux faire que de lui confier la direction du Musée dont il était le fondateur.

Suidas assure que Callimaque avait composé huit cents ouvrages; mais il est probable que c'étaient moins des ouvrages en forme que de simples dissertations, des espèces de mémoires sur différents sujets; et qu'un écrivain qui, le premier, avait dit qu'un gros livre est un grand mal, avait composé les siens très-courts.

Quintilien le place, comme poète, à la tête des élégiaques grecs, et Properce n'ambitionnait que le titre de *Callimaque romain.*

Ses hymnes étaient destinés aux solennités du culte public dans la Grèce et en Égypte. Sous ce rapport, ils sont un monument de l'état de la religion à cette époque dans ces contrées, et deviennent ainsi pour nous une source abondante de connaissances historiques et mythologiques. (*B. U.*)

Tous les parfums que j'ai répandus sur ma tête, disait Callimaque, toutes ces couronnes, toutes ces roses que j'y ai placées, ont perdu pour moi leurs charmes; il ne me reste rien des fêtes splendides où je me suis trouvé. Dès le lendemain tout était évanoui; il n'en est pas de même de l'instruction que j'ai reçue : ces grandes sentences restent encore gravées au fond de mon cœur.

CLÉANTHE, STOÏCIEN. Destiné à la profession d'athlète, il s'exerça d'abord au pugilat; mais, entraîné par son goût pour la philosophie, ou plutôt ruiné par quelqu'une de ces révolutions dont l'Asie mineure était le théâtre à cette époque, il se rendit à Athènes, n'ayant pour tout bien que quatre drachmes. Il trouva bientôt le moyen de gagner sa vie en tirant de l'eau pour les jardiniers, en portant des fardeaux, et en se livrant à toutes sortes de travaux pénibles. Voulant en même temps s'appliquer à la philosophie, il s'attacha à Cratès, philosophe cynique, qu'il quitta pour Zénon, fondateur de la secte stoïcienne dont les dogmes lui convenaient davantage. Ce philosophe voulant l'éprouver lui demanda une obole par jour, et Cléanthe la lui apportait exactement. Zénon conserva cette petite somme, et, quelque temps après, la fit voir à ses autres disciples en leur disant : « Vous voyez que Cléanthe pourrait, par son travail, nourrir un autre Cléanthe, tandis que des philosophes, qui ont des bras comme lui, ne sont pas honteux de mendier pour vivre. »

Cléanthe avait l'esprit lent et concevait avec peine. Aussi ses condisciples le traitaient souvent d'âne; mais il s'appliqua tellement à l'étude de la philosophie, qu'après la mort de Zénon, il fut jugé le plus capable d'être à la tête de son école. Il n'en continua pas moins de se livrer à ses travaux ordinaires. « Je tire de l'eau, disait-il, je travaille la terre, je fais enfin tous les ouvrages qui se présentent, pour me livrer à la philosophie, sans être à charge à personne. »

On lui avait reproché sa timidité : « C'est un heureux défaut, dit-il; j'en commets moins de fautes. »

Denys d'Héraclée, homme frivole,

qui avait appris la constance sous Zénon, fut endoctriné tout autrement par la douleur. Tourmenté d'un mal de reins, il criait de toutes ses forces qu'il était bien loin de penser sur la douleur ce qu'il en avait pensé jusqu'alors; Cléanthe son condisciple lui demanda par quel motif il changeait d'opinion. « Parce qu'un bon argument, dit-il, pour prouver que la douleur est un mal, c'est de ne pouvoir la supporter, même après avoir long-temps étudié la philosophie; je me suis consacré à cette étude pendant plusieurs années, et je ne puis supporter la douleur. La douleur est donc un mal. » A ces mots Cléanthe frappa du pied contre terre, et cita, dit-on, cet endroit des *Épigones*, tragédie d'Eschyle qui n'est aujourd'hui connue que par son titre :

Quoi ! d'Amphiaraüs aux enfers descendu,
Cet insolent propos sera-t-il entendu ?

Par là Cléanthe désignait Zénon, dont il était fâché de voir le disciple dégénérer. (2e *Tuscul.*)

Ce poète composa un hymne qui seul aurait suffi pour lui mériter la célébrité qu'il a obtenue. En voici le commencement :

O père des dieux! vous qui réunissez plusieurs noms, et dont la vertu est une et indéfinie; vous qui êtes l'auteur de l'univers, et qui le gouvernez suivant les conseils de votre sagesse; je vous salue, ô roi tout-puissant: car vous daignez nous permettre de vous invoquer. Nous qui rampons sur la terre, ne sommes-nous pas l'ouvrage de vos mains, et comme l'image de votre parole éternelle? Vous serez donc, ô grand Jupiter! le sujet de mes chants et de mes louanges...

Le sénat romain fit ériger à Cléanthe une statue dans la ville d'Assos, sa patrie.

APOLLODORE, de Géla. Il ne convient point, disait ce poète, de se laisser abattre par le malheur; espérons toujours que nos maux auront un terme.

La plus belle fortune n'est pas à l'abri de la crainte, et les choses les plus brillantes ont leurs dangers. Rien n'est stable dans ce monde. L'envie et le temps peuvent tout détruire.

La fortune médiocre est toujours la plus sûre. Elle n'est, ni trop près de terre, ni trop élevée dans la région de la foudre. Si l'on tombe, la chute est moins sensible. La chute est épouvantable quand c'est du trône qu'on est précipité.

L'envie peut ternir de son souffle impur la gloire la plus éclatante; et la fortune elle-même se plaît à détruire son plus bel ouvrage. (*Soir. Litt.*, v.)

ARCHIDAMIE. Dans la crainte que Pyrrhus n'attaquât leur ville, les Lacédémoniens formèrent le projet d'envoyer leurs femmes dans l'île de Crète; elles s'y opposèrent. Une d'elles, nommée Archidamie, l'épée à la main, entre dans le sénat, et lui demande pourquoi il a assez mauvaise opinion des femmes spartiates pour croire qu'elles puissent survivre à la ruine de leur patrie. (*Plut.*)

ATTILIUS-RÉGULUS. Par de fréquentes victoires dans la première guerre punique, cet illustre Romain continuait, en Afrique, d'abattre la puissance de l'orgueilleuse Carthage. Il apprit qu'en considération de ses grands succès, le commandement lui était prorogé pour l'année suivante. Aussitôt il écrivit aux consuls que le régisseur d'un bien de sept arpents qu'il avait dans la Pupinie était mort, et qu'un mercenaire, profitant de l'occasion, avait disparu avec tous les accessoires du petit domaine. En conséquence, il demandait un successeur, dans la crainte, ajoutait-il, que son champ ne restât abandonné, et que sa femme et ses enfants ne fussent réduits à manquer du nécessaire. Les consuls firent part de la lettre au sénat; il fut ordonné que le trésor public subviendrait à la culture de la terre d'Attilius, à la réparation des pertes qu'il avait essuyées, et à l'entretien de sa femme et de ses enfants. Ainsi fut récompensé un exemple de vertu dont Rome se glorifiera éternellement. (*Val. Max.*)

S'étant laissé éblouir par ses succès, Régulus fut pourtant vaincu, et se trouva le prisonnier de ces mêmes Carthaginois auxquels il s'était d'abord rendu redoutable. Après avoir été retenu quelques années, il fut renvoyé à Rome pour y proposer et favoriser l'échange des prisonniers. On lui avait fait prêter serment de revenir, en cas qu'il ne réussît point. Il exposa au sénat le motif de son voyage; invité par l'assemblée à dire son avis, il répondit qu'il ne pouvait le faire comme sénateur, ayant perdu cette qualité ainsi que celle de citoyen romain, depuis qu'il était tombé au pouvoir de l'ennemi; il ne refusa pourtant pas, comme particulier, de dire ce qu'il pensait. Tout le monde était touché du malheur d'un si grand homme. Il n'avait, dit Cicéron, qu'à prononcer un mot pour recouvrer avec sa liberté ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfants et sa patrie; mais trouvant ce mot contraire à l'honneur et au bien de l'état, il déclara nettement qu'on ne devait point songer à faire l'échange des prisonniers, qu'un tel exemple aurait les suites les plus funestes; que des citoyens qui avaient eu la lâcheté de livrer leurs armes à l'ennemi étaient indignes et incapables de soutenir les intérêts de Rome; que pour lui, à l'âge où il était, on ne devait compter sa perte pour rien, au lieu qu'on avait entre les mains beaucoup de Carthaginois dans la vigueur de l'âge, et en état de rendre encore à leur patrie d'importants services pendant plusieurs années. Ce ne fut pas sans peine que le sénat se rendit à un avis si généreux et qui était sans exemple. Loin de céder à la vive douleur de ses amis et aux larmes de son épouse et de ses enfants, l'illustre infortuné partit de Rome pour retourner à Carthage; et cependant il n'ignorait pas à quels supplices il était réservé. En effet, dès que ses ennemis le virent de retour sans avoir obtenu l'échange qu'il avait bien moins appuyé que contrarié, il n'y eut pas de tourment que leur barbare cruauté ne lui fit souffrir. Ils le tenaient longtemps resserré dans un noir cachot, d'où, après l'avoir privé de ses paupières, ils le faisaient sortir tout-à-coup pour l'exposer au soleil le plus brûlant. Ils l'enfermèrent ensuite dans une espèce de coffre tout hérissé de pointes qui ne lui laissaient aucun moment de repos ni nuit ni jour; enfin ils l'attachèrent à une croix, qui chez les Carthaginois était un supplice ordinaire, et l'y firent périr. Telle fut la fin de ce grand homme. (*Hist. anc. Roll.*)

CALPURNIUS-FLAMMA (Marcus). Le consul Attilius Calatinus battit, avec peu de vaisseaux, une flotte considérable des Carthaginois. Ayant ensuite conduit imprudemment son armée dans une vallée qui se resserrait, il y fut bloqué par les ennemis. Les Romains dûrent leur salut au courage héroïque et au généreux dévouement de Calpurnius, tribun militaire. « Choisissez, dit-il au consul, trois cents hommes dans cette armée; et ordonnez-leur d'aller s'emparer de ce rocher élevé et escarpé au milieu des ennemis. Les Carthaginois s'y opposeront, et un grand combat s'engagera. Vous profiterez de cette occasion pour retirer l'armée de la position où elle se trouve : c'est le seul moyen de la sauver. — J'approuverais votre conseil, dit le consul, mais qui conduira les trois cents hommes? — Moi, répondit Calpurnius. » Celui-ci prit en effet les trois cents hommes, et alla s'emparer de l'éminence, sans espoir d'en revenir, mais enflammé par l'amour de la gloire et l'ambition de sauver l'armée. En partant avec son détachement il lui dit : « Mourons, camarades, et par notre mort arrachons aux ennemis les légions qu'ils tiennent assiégées. » Étonnés d'abord de voir cette poignée de soldats s'avancer de leur côté, les Carthaginois marchent contre ces Romains; ceux-ci soutiennent l'attaque; le succès du combat est long-temps douteux : mais le nombre à la fin l'emporte; les trois cents hom-

mes sont tous passés au fil de l'épée, ou tombent sous une grêle de traits. Pendant ce combat sanglant, le consul dégage son armée et gagne les hauteurs où il la met en sûreté.

Le bonheur de Calpurnius égala son courage. Il fut trouvé parmi les morts, couvert, à la vérité, de blessures, mais respirant encore. Il se rétablit, et se distingua par beaucoup d'autres actions éclatantes. Pour le récompenser de cette héroïque entreprise, on lui offrit une couronne de gazon. C'était toujours l'armée conservée ou sauvée qui la décernait.

LÆVINUS (P. Valérius), consul romain. Chargé de soutenir la guerre contre Pyrrhus et les Tarentins, Lævinus pénétra aussitôt dans la Lucanie, et marcha au-devant de Pyrrhus, dans l'intention de lui livrer bataille avant que celui-ci eût été joint par ses alliés. Effrayé de la rapidité de cette marche, Pyrrhus fit proposer au consul d'être le médiateur de la querelle qui divisait les Tarentins et les Romains : Lævinus répondit que ceux-ci ne prenaient point Pyrrhus pour arbitre, et qu'ils ne le craignaient pas pour ennemi. Il traversa ensuite la rivière de Siris, au-dessous du camp de Pyrrhus, et engagea le combat. La victoire, long-temps incertaine, semblait pencher pour les Romains, lorsque Pyrrhus fit avancer ses éléphants. La vue de ces énormes animaux inconnus jusqu'alors en Italie frappa d'épouvante les Romains, et surtout leur cavalerie qui prit la fuite dans le plus grand désordre. Lævinus s'occupa aussitôt de venger l'affront fait aux armes de la république. Il s'adressa au sénat pour obtenir de nouvelles troupes. Dès qu'il les eut reçues, il se mit à la poursuite de Pyrrhus qui s'avançait vers Rome; il prévint par une marche forcée la prise de Capoue, et mit le roi d'Épire dans la nécessité de demander la paix. (*B. U.*)

XANTIPPE, Lacédémonien. Ce général élevé dans la discipline de Sparte, et qui, par la victoire mémorable qu'il remporta sur l'armée romaine commandée par Attilius Régulus, eut tant de part à l'heureux changement qui survint dans les affaires des Carthaginois, rentra bientôt dans la vie privée, et cessa de se montrer. Il prit ce sage parti de peur qu'après avoir brillé d'un si vif éclat, sa gloire, jusque-là pure et entière, ne vînt à s'affaiblir, ou à le mettre en butte aux traits de l'envie et de la calomnie, toujours dangereux, mais plus encore dans un pays étranger où l'on se trouve seul, sans parents, sans amis, et dénué de tout secours. (*Roll.*)

NÉALCÈS. Ce peintre grec qui se fit remarquer par les traits ingénieux dont il animait ses compositions prouva, dans une circonstance, qu'il n'était pas moins modeste que zélé pour son art.

Lorsqu'Aratus eut rendu la liberté à Sicyone sa patrie, il fit détruire les images des tyrans, parmi lesquelles se trouvait un magnifique portrait d'Aristrate placé sur un char et couronné par la victoire. Il avait été peint par tous les élèves de Mélanthe, sous la direction de ce grand peintre. Néalcès profita du crédit que ses talents lui avaient donné auprès d'Aratus pour conserver ce chef-d'œuvre; il lui représenta que, s'il fallait faire la guerre aux tyrans, on pouvait épargner leurs images. Aratus consentit seulement à laisser subsister le char, les chevaux et la victoire, à condition que la figure d'Aristrate serait effacée et remplacée par autre chose. Néalcès, chargé de l'opération, se contenta de peindre une palme à la place qu'occupait le tyran. (*B. U.*)

ÉRATOSTHÈNES, Grec Cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie. La poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, furent cultivées à-la-fois et avec succès par Ératosthènes, que l'on nomma le *second Platon.*

Le vin, disait-il, n'a pas une force moins redoutable que celle du feu. L'Auster déchaîné qui ébranle la mer de Libye jusque dans ses abymes ne cause pas autant de ravages. Le vin arrache du cœur les secrets qu'il devrait tenir cachés; et, en les révélant au grand jour, il fait naître le trouble et la discorde sanglante, même entre les meilleurs amis. (*Soir. Litt.*)

RHIANUS.

Sur la folie et l'inconséquence des hommes.

Tous, tant que nous sommes, disait ce poète, nous portons au hasard, dans notre cœur insensé, les dons que le ciel nous a faits : au lieu de les appliquer à notre bonheur, nous leur permettons de flotter sans but et sans destination. Celui que la misère accable s'afflige en pure perte, néglige la vertu en négligeant son âme; s'il aperçoit un homme opulent, il n'ose ouvrir la bouche en sa présence. Celui, au contraire, que la fortune favorise, fier de son empire, oublie que ses pieds touchent à la terre, et que ceux dont il reçut le jour ne sont que des mortels; l'arrogance le transporte, et, dans la fougue de son orgueil, c'est un nouveau Jupiter armé de la foudre; mais l'implacable ministre des vengeances célestes arrive sur lui à pas précipités, et, en abattant sa grandeur injustement acquise, fait un sacrifice également agréable à la justice et au maître des dieux. (*Soir. Litt.*)

NOMACHIUS. Des leçons de sagesse ont été composées en vers par ce poète : ce qui nous en reste doit faire regretter ce qui est perdu.

Conseils à une jeune fille.

Ne prenez pour époux que celui que vos parents vous destinent; s'il est prudent vous serez heureuse; s'il ne l'est point, comme tant d'autres, il faut le supporter encore : quand il commande, ne lui désobéissez point; soyez toujours aimable pour lui, surtout lorsque vous lui voyez quelque chagrin; la femme doit être le conseil et la consolation d'un homme qui se trouve dans la peine. Laissez-lui faire tous les ouvrages du dehors. Ayez soin seulement de l'intérieur de la maison; ne l'interrogez jamais sur ce qu'une femme ne doit point connaître. Si pourtant il veut vous en faire part, prêtez-lui une oreille attentive; répondez-lui; délibérez ensemble; mais ne l'engagez point dans un parti dont il puisse se repentir; et, dans le doute, ne lui faites point prendre l'opinion qui vous plaît, parce que la fin des choses est toujours cachée à notre vue incertaine.

.... Si, en voyant des hommes corrompus, il se corrompt avec eux, gardez-vous bien de vous en prendre à lui; efforcez-vous seulement de rompre cette dangereuse liaison, donnez-lui une société vertueuse; comment ne préférerait-il pas, à l'insensé qui le perd, l'homme sage que vous lui présenterez ? Voilà la plus grande preuve d'amour que vous puissiez donner à votre mari; il la sentira, il verra que vous l'aimez; l'époux le plus insensible s'attendrit par le sentiment et par la fidélité.

Écoutez-moi encore, mon enfant, je veux vous prévenir sur toutes choses. Évitez l'excès de la gaîté, et principalement l'excès de la tristesse; fuyez l'oisiveté; que votre travail soit toujours modéré; ne soyez ni trop sévère ni trop indulgente pour vos femmes. La négligence des maîtres entraîne la ruine des maisons; il faut inspirer de la crainte à nos esclaves, et ne jamais leur commander que des choses raisonnables. N'écoutez jamais des expressions affectueuses que de la bouche de votre époux, et n'admettez dans votre société que les personnes dont vous connaîtrez bien les mœurs et les inclinations. Ne recevez point dans votre maison les femmes dangereuses qui ont vieilli dans le vice; c'est par elles que périssent tous les jours une infinité de familles; rejetez également tout commerce avec une femme babillarde : ses discours dangereux corrompraient la vertu la plus pure.

Les métaux les plus précieux, di-

sait-il en parlant des richesses, ne sont dans l'origine qu'une vile poussière; les plus beaux diamants ne sont que des pierres que la mer rejette avec dédain sur ses bords, ou que l'on trouve au hasard et sans valeur, éparses sur les rives des fleuves. La pourpre si vantée n'est que le sang d'un poisson qui fixe à peine le regard du nautonnier. (*Soir. Litt.*, v.)

CERCIDAS, NÉ A MÉGALOPOLIS. Près de mourir, ce poète qui avait donné des lois à ses concitoyens se tourna vers ses amis, et leur dit qu'il quittait sans regret la vie, et qu'il se hâtait d'aller rejoindre Homère le prince des poètes, Hécathée le plus illustre des historiens, Olympe le plus excellent des musiciens, et Pythagore le plus sage des philosophes.

AGIS IV, ROI DE LACÉDÉMONE. Un vieillard, se plaignant à ce monarque de quelques infractions faites à la loi, s'écriait que tout était perdu: « Cela est si vrai, répondit Agis, que, dans mon enfance, je l'entendais dire à mon père qui, dans son enfance, l'avait entendu dire au sien. » (*Voy. d'Anach.*)

Lorsque ce prince monta sur le trône, l'état penchait vers sa ruine. Il n'y restait pas plus de sept cents Spartiates, dont six cents n'avaient aucune propriété; le territoire appartenait en entier aux cent autres, et, pour la plus grande partie, aux femmes qui avaient fini par hériter de presque tous les biens. Agis tâcha d'arrêter cette décadence; et, quoiqu'il eût été élevé délicatement par sa mère Agésistrate, et son aïeule Archidamie, qui vivaient dans une grande opulence, il eut le courage, étant à peine âgé de vingt ans, de renoncer aux plaisirs. Sa figure était belle: dans la crainte d'en tirer vanité, il s'habilla simplement. Pour tout le reste de sa manière de vivre, il observait la rigoureuse austérité des Spartiates.

Obligé de conduire des troupes au secours des Achéens, Agis emmena avec lui les jeunes gens qui lui étaient attachés; il fut vainqueur dans une grande bataille et se couvrit de gloire; cependant ses ennemis profitèrent de son absence pour soulever contre lui le peuple déjà mécontent de voir retardé le partage des terres, objet de ses vœux et de ses espérances. Se voyant ainsi abandonné, Agis se réfugia dans le temple de Minerve; là, attendant la mort, il méditait au pied des autels sur l'ingratitude de ses compatriotes. Il fut obligé d'en sortir. On le conduisit alors en prison où les nouveaux éphores s'étaient déjà rendus pour le condamner. Il répondit avec calme et noblesse aux reproches qui lui furent adressés, mais n'en fut pas moins condamné à la mort. Voyant quelqu'un répandre des larmes: « Mon ami, lui dit Agis, ne pleure pas sur moi, je n'ai pas mérité la mort; je suis donc bien moins à plaindre que ceux qui m'ont condamné contre toute loi et contre toute justice. »

POSIDIPPE, POÈTE COMIQUE DE CASSANDRIE, EN MACÉDOINE. Les plus légères peines, disait Posidippe, sont celles du gladiateur.

Il est difficile de se soustraire aux chagrins; chaque jour en amène de nouveaux.

Sans doute c'était à ma robe qu'on parlait, et non à moi; car, depuis que je suis pauvre, personne ne me dit mot. (*S. L.*).

PTOLÉMÉE-ÉVERGÈTE. Le surnom d'*Évergète*, qui signifie *bienfaisant*, fut donné à ce monarque, lorsque, après s'être rendu maître de la Syrie et de la Cilicie, il rapporta dans ses états des richesses immenses et un grand nombre de statues, parmi lesquelles se distinguaient celles des dieux de l'Égypte, que Cambyse avait fait passer en Perse. Profitant des douceurs de la paix, le monarque égyptien s'occupa du soin d'augmenter la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

Sa cour conserva toute la splendeur dont elle avait brillé sous les précédents Ptolémées. Les sciences et les lettres y furent cultivées; les savants et les poètes y furent comblés d'honneurs et de récompenses.

Ce fut le dernier des rois d'Égypte qui goûta le plaisir de faire des heureux. Sa mort, après un règne de vingt-six ans, causa bien des regrets.

POLYCLÈTE, SCULPTEUR DE SICYONE. Voulant prouver au peuple combien ses jugements sont faux pour l'ordinaire, cet artiste, qui passe pour avoir porté la sculpture à sa perfection, forma une statue suivant tous les avis qu'on lui donnait; il en fit ensuite une, représentant le même sujet, mais d'après son goût particulier et les inspirations de son génie. Lorsque ces deux statues furent mises à côté l'une de l'autre, la première parut effroyable en comparaison de la dernière: « Ce que vous condamnez, dit alors Polyclète, est votre ouvrage; ce que vous admirez est le mien. »

CIPPUS (MARCUS-GÉNUTIUS). Vainqueur des ennemis de sa patrie, Cippus retournait à Rome lorsque, se regardant dans le Tibre, il crut apercevoir comme des rayons sur sa tête. Les prêtres consultés annoncèrent qu'il serait roi de Rome s'il restait dans cette ville. Pour empêcher l'accomplissement de cette prédiction, le général se condamna lui-même à un exil perpétuel. En mémoire de cette résolution généreuse, le sénat fit sculpter une tête telle qu'elle avait été vue, et la plaça au-dessus de la porte par laquelle Cippus était sorti de Rome. (*Val. Max.*, v, 6.)

MINUTIUS. Élu dictateur, Fabius Maximus eut à partager le commandement des armées avec Minutius, qui le traversa dans tous ses desseins, et qui, s'étant imprudemment laissé surprendre par les troupes d'Annibal, allait périr, si son collègue n'eût volé à son secours, et ne l'eût délivré.

Après le combat, respectant le malheur et plaignant l'humiliation de son collègue, Fabius rentra dans son camp sans se permettre une seule parole dure ni désobligeante sur ce qui venait d'arriver. Tant de modération trouva sa récompense, et procura au dictateur le triomphe le plus doux qu'on puisse obtenir, celui de ramener un ennemi généreux et de gagner son amitié, après avoir subjugué son estime. Minutius assemble son armée et lui fait une harangue dans laquelle il reconnaît ses fautes et la supériorité de Fabius. Après avoir ordonné de prendre les aigles romaines et de le suivre, il s'avança vers le camp de son collègue. Toute l'armée surprise attendait avec impatience le dénouement de cette scène extraordinaire: Fabius étant sorti de sa tente, Minutius fait planter ses enseignes devant lui, et l'appelle à haute voix *son père*. Alors l'armée de Fabius et celle de Minutius font éclater leur joie par des acclamations et des cris redoublés. Ce premier bruit apaisé, Minutius s'approche de Fabius: « Dictateur, lui dit-il, vous avez remporté dans ce jour deux victoires signalées; par votre génie et votre valeur, vous avez vaincu les ennemis; par votre générosité, vous avez vaincu votre collègue: souffrez que je vous appelle mon père, puisqu'il n'est pas de nom plus vénéré, quoique le bienfait que j'ai reçu de vous soit au-dessus de celui dont je suis redevable aux auteurs de mes jours, car je ne leur dois que ma vie; avec ma vie je vous dois le salut de tous ces vaillants hommes. » En finissant ces paroles, Minutius se précipita dans les bras de Fabius, et, à son exemple, ses soldats embrassèrent leurs libérateurs qu'ils nommaient leurs patrons. Le camp était rempli d'allégresse; on n'entendit répéter que les éloges si justes de l'admirable modestie du dictateur et de la noble franchise de Minutius.

DIPHILE. Voici quelques-unes des réflexions attribuées à ce poète comique grec.

Il n'est pas de douleur que le temps n'adoucisse.

Celui à qui on fait du mal ne rougit point; le méchant seul doit rougir.

Il n'y a rien de plus exigeant que l'estomac; vous y mettez tout ce que vous ne pourriez mettre ailleurs. La besace, par exemple, portera du pain, mais ne conservera rien de liquide. On verse du vin dans une bouteille; mais on n'y place point des écrevisses. Dans cet avide et insatiable estomac on peut tout jeter pêle-mêle; il n'est rien qu'il n'engloutisse; et c'est toujours à recommencer.

CÆCILIUS, POÈTE COMIQUE LATIN. D'abord esclave, Cæcilius fut affranchi lorsque son talent lui eut attiré quelque réputation. C'est un rapport de plus qu'il a avec plusieurs poètes célèbres de l'antiquité. Un trait qui l'honore infiniment c'est l'accueil qu'il fit à Térence, dans une circonstance décisive pour ce dernier. Très-jeune et encore inconnu, l'auteur de l'Andrienne était en marché avec les édiles, au sujet de cette même pièce; mais avant de conclure, les magistrats le renvoyèrent à Cæcilius, afin d'avoir son opinion sur le mérite de l'ouvrage. Le vieux poète, qui se trouvait à table, lorsque Térence lui fut présenté, lui dit de prendre place sur un petit siége qu'il lui montra; mais la lecture de la première scène était à peine achevée, que Cæcilius se leva, conduisit Térence à sa table, et rendit au mérite de la pièce et au talent de l'auteur la justice la plus éclatante. Rare exemple d'équité et de bonne foi!

FLAMINIUS (CAIUS). Étant tribun du peuple, il voulait partager entre les citoyens un canton de la Gaule, et, malgré la résistance et les efforts du sénat, il avait déjà publié une loi à cet effet; insensible aux prières et aux menaces, inflexible même à l'appareil d'une armée destinée à agir contre lui s'il persistait dans sa résolution, il était à la tribune, présentant de nouveau sa loi au peuple, lorsque son père vint le saisir de ses mains. Ému, troublé, déconcerté, le jeune Flaminius cède à l'autorité paternelle; il descend de la tribune sans que la multitude, ainsi trompée dans son espoir, fasse entendre le moindre murmure. (*Val. Max.*, v, 4.)

FABIUS (QUINTUS MAXIMUS), SURNOMMÉ LE TEMPORISEUR. Les bienfaits accordés de mauvaise grâce étaient comparés par ce grand homme à du pain dur, qu'un affamé reçoit par nécessité, et mange avec déplaisir.

Après la reprise de Tarente, le rachat des captifs fut entre Fabius et Annibal l'objet d'une convention que le sénat romain refusa de ratifier. Fabius envoya son fils à Rome, pour vendre le seul domaine qu'il possédait, et en fit aussitôt remettre la valeur à Annibal. Il aima mieux être sans patrimoine que de voir sa patrie manquer de bonne foi.

Sa manière lente de faire la guerre mécontentait les Romains qui l'accusaient publiquement de lâcheté : « Je serais bien plus lâche, répondit le dictateur, si la crainte de quelques vaines railleries me faisait manquer aux règles du bon sens. »

Ayant reçu plusieurs affronts de Minutius son rival, il pouvait le laisser périr dans une affaire où sa témérité l'avait engagé. Voilà ce qu'on pouvait attendre d'un petit esprit et d'une âme basse : Fabius au contraire vole au secours de son rival, et le tire du danger.

Que l'on compare la gloire que Fabius s'acquit par cette action, la joie qu'il eut d'avoir sauvé la république, le plaisir qu'il sentit de voir à ses pieds son ennemi avouant sa faute, et toute l'armée le saluer comme son libérateur et son père, avec la lâche et hontense satisfaction d'un vindicatif qui sacrifie tout, et le bien public même à son ressentiment.

Aussi Polybe, rapportant ce qu'on pensa de Fabius après cette belle action, dit qu'alors on reconnut à Rome quel avantage la prudence et la fermeté d'un général ont sur la témérité et la folle présomption d'un homme qui n'est que soldat.

Ce dictateur appréhendait de grands malheurs de l'imprudente audace du consul Térentius Varron, qui disait hautement que le moyen de perpétuer la guerre était de mettre des Fabius à la tête des armées; et que pour lui, dès le premier jour qu'il pourrait se mesurer avec l'ennemi, il saurait bien la terminer. Fabius voyant que le consul Lucius-Paulus pensait au contraire que la témérité, outre qu'elle est dénuée de raison, avait été toujours malheureuse, ne négligea rien pour le confirmer dans ses sentiments, en lui répétant bien des fois que, pour vaincre Annibal, il fallait traîner la guerre en longueur : « Mais, ajoutait-il, les citoyens, encore plus que les ennemis, travailleront à vous rendre ce moyen impraticable; vos soldats à cet égard conspireront avec les Carthaginois; sur ce point, Varron et Annibal penseront de même. Il faut que seul, vous résistiez et teniez tête à ces deux chefs; et vous y parviendrez, en ne prêtant l'oreille ni aux bruits ni aux discours populaires, et en ne vous laissant ébranler ni par la fausse gloire de votre collègue, ni par la fausse honte dont on tâchera de vous couvrir. Souffrez qu'avant de vous proclamer un homme précautionné, circonspect et habile dans le métier des armes, on vous fasse passer pour un chef timide, lent, sans connaissance de l'art militaire; j'aime mieux vous voir craint par un ennemi sage, que loué par des citoyens imprudents. »

C'est ce système de prudence et de sagesse que Fabius ne perdit jamais de vue, qui a fait dire au poète Ennius :

Unus homo nobis cunctando restituit rem;
Non ponebat enim rumores antè salutem :
Ergò postque magisque viri nunc gloria claret.

En voici la traduction :

Seul, il sut à pas lents ramener la victoire ;
Pour sauver les Romains il brava leurs discours :
Sa gloire en est plus belle et s'accroît tous les jours.

BIBACULUS (L. FURIUS). Ce Romain, dont le nom se trouve éclipsé par ceux de tant d'autres illustres consulaires, mérite cependant par sa docilité et sa piété filiale, d'être cité avec éloge. Étant préteur il reçut de son père, qui était chef du collége des saliens, l'ordre de porter les boucliers sacrés dans une cérémonie. Il obéit, précédé de ses licteurs, quoique par le privilége de sa charge il fût dispensé de ce service. (*Val. Max.*, I, 1.)

REGULUS-SERRANUS (CAÏUS ATTILIUS). Les députés envoyés par le sénat, pour engager Attilius à se mettre à la tête du peuple romain, l'avaient trouvé labourant son champ. Ses mains endurcies par les travaux de la campagne assurèrent le salut de l'état, et détruisirent de nombreuses troupes ennemies. Après avoir conduit des bœufs et dressé des sillons, elles tinrent avec dignité les guides d'un char de triomphe; puis déposant le sceptre d'ivoire, elles ne dédaignèrent pas d'aller reprendre le manche de la charrue. L'exemple d'Attilius peut servir à consoler les pauvres; mais plus encore à faire connaître aux riches combien il est inutile, à qui désire une solide gloire, de se tourmenter à poursuivre les richesses. (*Val. Max.*, IV, 4.)

MASSINISSA, ROI DE NUMIDIE. Le commandant d'une flotte numide, ayant abordé sur les côtes de Malte, enleva au temple de Junon des dents d'éléphant d'une grandeur extraordinaire, et vint en faire présent à son souverain. Aussitôt que celui-ci sut où elles avaient été prises, il les fit charger sur une galère à cinq rangs de rames et reporter dans le temple, avec une inscription qui constatait la vérité de tout ce qui s'était passé à cet égard. Quoique né au milieu de la barbarie, Massinissa répara, autant qu'il était en lui, un sacrilége commis par une main étrangère.

Redevable à Scipion de l'amitié des Romains et de l'agrandissement de ses états, ce prince conserva ces souvenirs avec une fidélité inaltérable pendant tout le cours d'une vie que les dieux se plurent à prolonger au-delà des bornes ordinaires. On savait non seulement en Afrique, mais dans tout

l'univers, que tel était son attachement pour la famille de Scipion et pour la république romaine, qu'il leur eût sacrifié avec joie jusqu'à ses plus précieux et ses plus chers intérêts. Dans un temps où, avec des forces à peine suffisantes pour défendre ses états, il avait une guerre considérable à soutenir contre les Carthaginois, il n'hésita point à remettre au jeune Scipion Émilien, parce qu'il était petit-fils du grand Scipion, une partie de son armée pour la conduire en Espagne au consul Lucullus de la part de qui il était venu lui demander du secours : tant le souvenir des bienfaits passés l'emportait dans son cœur sur la crainte des dangers présents.

S'éteignant de vieillesse, et laissant après lui cinquante-quatre fils, dont se composait sa nombreuse famille, il écrivit à M. Manlius, qui gouvernait l'Afrique en qualité de proconsul, pour le conjurer de lui envoyer Scipion Émilien qui servait alors sous ce général. Le monarque se flattait de mourir plus heureux s'il pouvait déposer en des mains si dignes de sa confiance, et son dernier soupir et ses dernières volontés; mais sentant bien que sa mort devancerait l'arrivée de Scipion, il recommanda à son épouse et à ses enfants de ne connaître sur la terre que le peuple romain, et, à Rome, que la maison des Scipions; d'attendre l'arrivée de celui qu'il avait nommé l'arbitre de tous ses intérêts, de se reposer sur lui du partage de ses états, et de respecter religieusement tout ce qu'il aurait décidé. C'est par une suite non interrompue de traits semblables, que la reconnaissance de Massinissa se soutint, sans jamais se lasser, jusqu'à sa centième année.

ANNIBAL. Ce célèbre général carthaginois balança la fortune des Fabius, des Émile, des Marcellus et des Scipions, maintint la discipline parmi ses troupes, composées de vingt peuples divers, défit la plupart des armées qui lui furent opposées, et, pendant seize ans, menaça la capitale de l'empire romain.

Il eut des mœurs irréprochables; plusieurs historiens citent avec éloge la continence qu'il montra au milieu des plus belles captives, malgré l'abondance et les délices de Capoue.

Aucun travail ne pouvait lasser son corps ou abattre son esprit; il supportait également le froid et le chaud: c'était la nécessité et non le plaisir qui réglait ses repas; il n'avait point d'heure marquée pour dormir; il donnait au sommeil le temps que lui laissaient les affaires, et, pour se le procurer, il n'avait recours ni au silence ni à la mollesse d'un lit. On le trouvait souvent couché par terre dans une casaque de soldat, parmi les sentinelles et les corps-de-garde.

Tite-Live, avec son âme toute romaine, accuse Annibal de perfidie et de cruauté : cependant, après la bataille de Trasimène, ce général donna l'ordre à ses soldats de mettre fin au carnage, et fit chercher parmi les morts le corps de Flaminius pour lui rendre les honneurs funèbres. Il renvoya cinq cents jeunes gens sans rançon.

Plus tard il honora par des funérailles magnifiques les restes de Marcellus et de Sempronius Gracchus, tués tous deux en combattant contre lui; il recueillit les cendres de Marcellus, vainqueur de Syracuse, posa une couronne d'or sur l'urne qui les renfermait, et envoya ce gage de sa vénération au fils de son illustre adversaire. (*Val. Max.*, v, 1.)

ARCÉSILAS, DISCIPLE ET SUCCESSEUR DE CRANTOR. Dans les secours qu'il se plaisait à porter aux indigents, ce philosophe, fondateur de la seconde académie, ne négligeait jamais d'user de cette délicatesse qui double le prix d'un bienfait.

Un de ses élèves fit connaître qu'il y avait une école qu'il préférait à celle d'Arcésilas. Celui-ci le prit par la main, le conduisit à cette école, et le recommanda vivement au maître. Il se borna ensuite à exhorter le jeune homme à la docilité.

En parlant de la mort, Arcésilas disait : De tous les maux c'est le seul dont la présence n'incommode jamais personne, et qui ne chagrine qu'en son absence.

MANLIUS-TORQUATUS (TITUS). Souvent confondu avec un autre Manlius, qu'on a déjà présenté dans ce siècle, ce consul romain obtint les honneurs du triomphe après avoir soumis la Sardaigne. La fin de cette guerre laissant Rome sans ennemis, le temple de Janus fut fermé pour la deuxième fois : il ne l'avait pas été depuis Numa Pompilius, et il ne le fut plus jusqu'au règne d'Auguste. Manlius fut de nouveau nommé consul, et chassa les Gaulois qui ravageaient les bords du Pô; il s'opposa au rachat des prisonniers faits par Annibal à la bataille de Cannes, et prononça, en cette occasion, un discours très éloquent qui entraîna la délibération du sénat. (*Tite-Live*, XXII, 60.) Ayant été envoyé contre les Sardes qui s'étaient alliés aux Carthaginois, il remporta sur eux une victoire décisive, fit prisonniers Asdrubal, Magon et Hannon, trois des plus célèbres généraux carthaginois, et acheva, en peu de temps, de réduire les villes qui osaient encore résister aux armes romaines. Manlius fut une troisième fois désigné pour le consulat; il refusa cette dignité, alléguant la faiblesse de sa vue; il dit encore que ce serait une témérité, inexcusable chez un général qui ne pouvait se conduire que par les yeux d'autrui, de prétendre que les autres se reposassent sur lui du soin de leur défense et de leur conservation. Les jeunes gens surtout insistèrent pour l'obliger d'accepter; mais Manlius leur annonça qu'il était inébranlable dans sa résolution. « Si j'étais consul, ajouta-t-il, je ne pourrais supporter la licence de vos mœurs, ni vous la sévérité de mes commandements; retournez à l'assemblée, et rappelez-vous qu'Annibal est en Italie. » (*B. U.*)

VARRON (TERENTIUS). Par sa témérité à livrer la bataille de Cannes, ce consul romain porta un coup terrible à la république. Il n'osa pas accepter la dictature que lui déféraient unanimement le soldat et le peuple. Cette conduite racheta, en quelque sorte, le tort que lui avait causé un pareil désastre dans lequel on ne vit plus que la colère des dieux. Aussi le refus de la dictature serait-il pour l'image de Varron, une inscription plus honorable que le titre de dictateur pour les images de bien d'autres. (*Val. Max.*, IV, 5.)

APOLLOPHANES, MÉDECIN. Fort habile dans sa profession, Apollophanes devint encore plus célèbre par le service important qu'il rendit à son maître, Antiochus surnommé le *grand*. Hermias, premier ministre de ce prince, exerçait des concussions et des violences inouïes sans que personne osât en porter la moindre plainte, tant il s'était rendu terrible. Oubliant ses intérêts pour ceux de son pays, Apollophanes découvrit à Antiochus le mécontentement général du royaume, et fit ainsi connaître aux médecins, l'usage qu'ils doivent faire du libre accès qu'ils ont auprès des rois.

CARNÉADE DE CYRÈNE, FONDATEUR DE LA TROISIÈME ACADÉMIE. Sa célébrité est due principalement à son éloquence nerveuse et entraînante. « Tout ce qu'il soutenait il le prouvait; tout ce qu'il attaquait il le détruisait. Il charmait ses auditeurs et subjuguait ses adversaires; aucun ne pouvait lui résister; lui seul triomphait. Toutes ses opinions étaient adoptées; toutes celles des autres rejetées. Les plus forts arguments, devant les siens, avaient le sort de la cire devant le feu. » Telle est la vive peinture que, d'après Cicéron et Numénius, Bayle fait, du talent de cet orateur.

Il avait le goût le plus décidé pour l'étude; et l'on raconte qu'il était tellement enfoncé dans ses occupations, que, pour qu'il prît ses repas, il fallait tous les jours l'avertir.

Si l'on savait en secret, disait ce philosophe, qu'un ennemi vînt s'as-

seoir sur l'herbe où un aspic serait caché, il faudrait l'en avertir, quand bien même personne ne pourrait savoir qu'on a gardé le silence.

Il définissait la beauté, une reine sans gardes.

Plutarque, dans le traité où il marque la différence qu'il y a entre un flatteur et un ami, nous a conservé un bon mot de Carnéade. « Le manége est la seule chose que les jeunes gens apprennent bien. Il est des maîtres qui les flattent; ceux qui luttent avec eux peuvent se laisser vaincre; mais un cheval renverse par terre tous les maladroits, sans distinction du pauvre ni du riche, du sujet ni du souverain. »

HIÉRON, roi de Syracuse. Après avoir reconnu les éminentes qualités d'Hiéron, les Syracusains lui décernèrent le commandement des troupes, et lui ménagèrent ainsi le moyen de parvenir à la royauté. Pendant l'intervalle assez long qui sépara la deuxième guerre punique de la première, ce prince s'occupa avec zèle de son gouvernement, établit des lois dont Cicéron loue beaucoup l'équité, et ne travailla qu'au bonheur général. Les encouragements qu'il sut donner à l'agriculture enrichirent le peuple, et doublèrent les revenus de l'état. (*B. U.*)

A la nouvelle du désastre que les Romains avaient essuyé près du lac de Trasimène, Hiéron expédia pour Rome trois cent mille boisseaux de froment, deux cent mille boisseaux d'orge, deux cent quarante livres d'or. Et comme il pressentait la difficulté qu'il y aurait à faire agréer son présent sans l'intervention de motifs religieux, il le fit considérer comme un présage de la victoire : doublement libéral d'abord par l'intention d'offrir tant de richesses, ensuite par la précaution qu'il prit pour qu'elles ne lui fussent point renvoyées. (*Val. Max.*, iv, 8.)

ARCHIMÈDE. Pendant les diverses révolutions qui se succédèrent dans sa patrie, ce célèbre mathématicien vécut probablement caché, suivant les préceptes des sages; mais ensuite il se fit un devoir d'employer à la défense de ses concitoyens, les lumières dont il avait donné tant de preuves sous le règne d'Hiéron. Par une singularité remarquable il devint alors l'appui des Syracusains qui se regardaient comme déjà vaincus. L'histoire offre peu de circonstances plus merveilleuses, et en même temps mieux attestées que celles de ce siége de Syracuse. Le général romain assiégeait la ville par terre et par mer : il trouva sur tous les points les machines d'Archimède habilement disposées, et qui lui firent éprouver les plus grands dommages. Elles lançaient toute espèce de traits, et jusqu'à d'énormes pierres qui écrasaient les assaillants. Ici des mains de fer s'élançaient vers les galères, les accrochaient, les tenaient quelque temps suspendues hors de l'eau, et les lâchaient ensuite tout d'un coup. Là des poutres énormes tombaient avec un horrible fracas sur tout ce qui s'était approché des murailles. On parle encore d'autres machines qui faisaient tourner avec rapidité le bâtiment qu'elles avaient saisi, et finissaient par le briser contre les rochers qui bordaient le rivage.

Quelque extraordinaires qu'eussent d'abord paru ces grandes conceptions du génie d'Archimède, cependant l'exactitude et, pour ainsi dire, la naïveté avec laquelle elles ont été décrites, avaient emporté la conviction générale : un seul fait trouva long-temps des incrédules. Ce fut celui de ces fameux miroirs-ardents, au moyen desquels une grande partie de la flotte de Marcellus avait été embrasée et détruite; mais ce fait-là même ne saurait plus être révoqué en doute depuis les expériences si intéressantes faites par Buffon, desquelles il résulte que ce savant naturaliste, sans faire usage de tous les moyens qu'il aurait pu employer, parvint, avec de simples miroirs, à enflammer des pièces de bois et même à fondre du plomb à des distances très-considérables.

Pendant près d'un an, le géomètre syracusain avait été une espèce de providence pour sa patrie; enfin Marcellus, au moment où il allait lever un siége qui semblait ne lui promettre aucun avantage, fut informé par un de ses soldats de la possibilité d'escalader les murailles dans un endroit moins élevé que les autres; et les assiégés, malgré leur valeur augmentée par le désespoir, se virent contraints d'abandonner la place.

Archimède ne survécut point à la ruine de sa patrie : occupé de la solution d'un problème qui, peut-être, eût mis ses concitoyens en état de multiplier encore leurs moyens de défense, il reçut d'un soldat romain l'ordre de se rendre devant le vainqueur; soit qu'Archimède ne l'entendît point, soit qu'il ne lui obéît pas avec assez de promptitude, le Romain perça de son épée ce vieillard vénérable.

MARCELLUS (M. Claudius). Les preuves d'intrépidité que cet illustre capitaine donna dans plusieurs circonstances lui méritèrent l'affection des soldats; sa douceur et sa modestie le rendirent cher à tous les citoyens. Il fut successivement élu édile, créé augure et désigné consul. Il faisait le siége d'Acerres, ville située sur le Pô, lorsque les Gaulois traversèrent ce fleuve, en menaçant Clastidium; aussitôt, à la tête de quelques légions, il se mit à leur poursuite, et, avant d'engager le combat, il voua à Jupiter Férétrien les plus belles armes qu'il parviendrait à enlever aux ennemis. Virdomare, roi des Gaulois, s'avançait dans le même moment pour le défier : Marcellus s'élance sur lui, l'étend à ses pieds, s'empare de ses armes, et les élève vers les cieux à la vue des deux armées (1). La mort de Virdomare entraîna la défection de ses troupes, et de nouveaux succès délivrèrent enfin l'Italie des Gaulois.

Dans les moments de trouble qui suivirent l'irruption des soldats lors de la prise de Syracuse, n'ayant pu, malgré ses soins et ses ordres formels, conserver les jours d'Archimède, Marcellus paya à ce grand homme un juste tribut de regrets, et lui fit célébrer des obsèques magnifiques. Il régla ensuite les affaires de Sicile avec un désintéressement qui ajouta encore à l'estime qu'inspirait le nom romain.

Cependant des Siciliens se rendirent à Rome pour porter plainte contre Marcellus qui alors était consul; non seulement celui-ci requit leur admission à l'audience du sénat, mais encore écouta patiemment tout ce qu'il leur plut de dire à sa charge : l'accusation ayant été déclarée fausse et non avenue, ceux qui en étaient les auteurs se tournèrent vers Marcellus, réclamant sa protection. Le consul la leur accorda, et, loin de se montrer leur ennemi, il ne cessa de leur témoigner, ainsi qu'à leurs concitoyens, la plus grande bienveillance. (*Val. Max.*)

HANNON, général et sénateur carthaginois. Lorsque Magon eut annoncé à Carthage le succès de la bataille de Cannes, et qu'en preuve d'une victoire si éclatante, il eut répandu devant le sénat trois boisseaux d'anneaux d'or pris à cinq mille six cent trente chevaliers romains restés morts dans cette affaire, Hannon demanda si, depuis ce grand désastre, les ennemis avaient été abandonnés de quelques-uns de leurs alliés; sur la réponse qui lui fut faite qu'aucun ne s'était encore rangé du côté d'Annibal, il proposa d'envoyer sur-le-champ des ambassadeurs à Rome pour traiter de la paix.

Si cette opinion eût alors prévalu, Carthage n'aurait peut-être pas été vaincue dans la seconde guerre punique, ni détruite dans la troisième. (*Val. Max.*)

BUSA. Cette dame, l'une des plus riches de l'Apulie et très distinguée du côté de la naissance, se rendit encore célèbre par la générosité dont elle usa envers dix mille soldats romains, débris de la bataille de Cannes, réfugiés dans Canuse. Elle leur fournit abondamment tout ce qui leur

(1) Marcellus est le dernier capitaine qui ait eu la gloire de remporter des dépouilles opimes. Avant lui il n'y en avait eu que deux, Romulus et Cornélius Cossus.

était nécessaire. Cet acte d'une libéralité peu commune lui valut de la part du sénat romain, d'éclatants témoignages de reconnaissance. (*Tite-Live*, XXII.)

LÆVINUS (M. VALERIUS). Après de nombreux et de grands avantages remportés sur Philippe, roi de Macédoine, Lævinus exerça les fonctions de préteur, et fut élu consul : peu de temps après, le sort lui donna en partage le gouvernement de l'Italie. L'établissement de nouveaux impôts faisant craindre des mouvements séditieux, Lævinus représenta aux sénateurs que dans les moments difficiles c'était aux riches à donner l'exemple des sacrifices, et proposa que chacun fût invité à porter au trésor son argent et ses bijoux. La harangue qu'il prononça dans cette circonstance, et que Tite-Live a conservée (XXVI, 36), produisit un tel effet, que, pendant plusieurs jours, les employés au trésor ne purent suffire à recevoir et enregistrer les objets qu'on leur apportait.

Dès que Lævinus fut arrivé en Sicile, il fit le siége d'Agrigente et s'empara de cette place. Continué l'année suivante dans le gouvernement de cette province, et ayant réuni toutes ses forces navales, il opéra un débarquement sur la côte africaine, et s'avança jusque sous les murs d'Utique, ravageant tout le pays qu'il parcourait. Au retour de cette expédition, il rencontra la flotte carthaginoise, forte de soixante-dix bâtiments, lui livra un combat, pendant lequel il coula quatre galères, en prit dix-sept, et revint à Lilybée, chargé de butin, après avoir purgé la mer des flottes ennemies qui interceptaient les convois de blé destinés pour Rome. Député ensuite vers Attale, roi de Pergame, il reçut de ce prince la statue d'Idea, mère des dieux, dont la possession promettait aux Romains l'empire du monde. (*B. U.*)

CATON (M. PORCIUS), DIT L'ANCIEN, ET NÉ A TUSCULUM. Ce célèbre censeur, qui fit ses premières armes au siége de Capoue sous Fabius Maximus, n'abandonnait pas entièrement aux femmes l'éducation de son fils pendant ses premières années. Dès qu'il le vit en âge d'étudier, il crut devoir toujours rester son premier maître. Ses amis lui conseillaient de charger quelqu'un de le remplacer: « Je ne me ferai jamais suppléer, répondit-il, quand il s'agira de mes devoirs. »

Il n'est que trop de pères, comme le dit Rollin en parlant de Caton, qui perdent à la chasse ou en d'autres exercices frivoles des moments précieux, tandis que leurs enfants se trouvent livrés à des mains mercenaires!

Caton rédigea exprès pour le sien, et écrivit lui-même en gros caractères, de beaux traits historiques, afin que cet enfant, dès le plus bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur les anciens modèles de probité et de vertu.

Il se glorifiait de n'avoir jamais bu d'autre vin que de celui qui était destiné à ses ouvriers et à ses domestiques; de n'avoir jamais fait servir à son souper de la viande pour plus de trente sesterces (3 fr. 75 c.), et de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes (50 fr.). Il avait appris à vivre ainsi, d'après l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chassa de l'Italie le roi d'Épire, et qui obtint plusieurs fois les honneurs du triomphe.

On me reproche, disait-il, de manquer de beaucoup de choses; je me reprocherais bien plus de ne savoir me passer de rien.

On lui demandait quelle était la première richesse dans un patrimoine? « D'avoir de bons troupeaux, répondit-il. — Et la seconde? — Des troupeaux moins bons. — Et la troisième? — Des troupeaux même mauvais. — Après les troupeaux? — De labourer. — Celui qui le questionnait, disant alors: pourquoi pas de prêter de l'argent à usure? — Et pourquoi pas d'assassiner » reprit Caton? (*Cic. de Off.*)

Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait en diverses occasions, il leur distribua, par tête, une livre d'argent (quatre-vingt fr. environ); croyant qu'il valait mieux les voir s'en retourner tous avec de l'argent, qu'un petit nombre avec de l'or. Pour lui, il ne se réserva rien: « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme ceux qui profitent des occasions pour s'enrichir; mais j'aime mieux rivaliser de désintéressement avec les hommes les plus estimables, que de richesses avec les plus opulents, et d'avidité avec les plus avares. »

Il préférait les jeunes gens qui rougissent à ceux qui pâlissent.

Accablé d'injures par un homme qui vivait dans un grand désordre : « Au nom des dieux, lui dit ce grave Romain, ne me forcez pas d'entrer en lice avec vous. Vous l'emporteriez trop aisément sur un homme aussi peu fait pour dire des injures que pour en recevoir. »

Quelqu'un l'ayant frappé dans le bain, un de ses amis le reprit de ce qu'il souffrait cette insulte sans en tirer vengeance: — « Je ne me souviens plus d'avoir été frappé. »

On élevait des statues à un grand nombre de Romains, et l'on s'étonnait que Caton fût privé de cet honneur: — « J'aime mieux, qu'on demande pourquoi Caton n'a point de statue, que pourquoi il en a. » On ne manqua pas cependant de lui en élever une, avec cette inscription : *A la gloire de Caton, qui a remédié à la corruption des mœurs.*

Accusé jusqu'à quarante fois, Caton fut toujours renvoyé absous. Il se reposait tellement sur son innocence qu'ayant été traduit devant un des tribunaux publics, il voulut avoir pour juge Tibérius Gracchus avec lequel de violents démêlés, au sujet des affaires de l'état, l'avaient brouillé mortellement. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, il se vit forcé de se justifier encore. Le début du plaidoyer qu'il fit entendre a quelque chose de sublime dans sa simplicité: « Romains, dit-il, il est bien difficile de rendre compte de sa conduite devant les hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu! »

Usez, disait Caton aux grands de Rome, usez avec modération de votre puissance, si vous voulez en user longtemps; la douceur entretient l'autorité, la rigueur la détruit.

Celui-là est un mauvais commandant qui ne sait pas se commander à lui-même.

Quand on est mécontent de son ami, il faut s'en détacher insensiblement, et dénouer plutôt que de rompre les liens de l'amitié.

Oter les honneurs à la vertu, c'est ôter les vertus à la jeunesse.

CRISPINUS (QUINCTIUS). Deux passions bien puissantes, le ressentiment et l'amour de la gloire, furent surmontées par ce Romain. Il avait reçu chez lui Badius le Campanien avec tous les égards de l'hospitalité, et cet étranger, y étant tombé malade, avait été, jusqu'à parfaite guérison, l'objet de toutes les attentions imaginables. Cependant, après l'affreuse défection des Campaniens, Badius rencontrant Quinctius sur un champ de bataille, le provoqua au combat; quoique supérieur en force et en courage, celui-ci aima mieux lui reprocher son ingratitude que de le vaincre. « Insensé, lui dit-il, que prétends-tu faire? Dans quel délire te jette un coupable emportement? C'est peu de partager la fureur impie de ta nation, si tu n'y joins un forfait qui n'appartienne qu'à toi? Quinctius est donc le seul parmi les Romains que tu choisisses pour tremper dans son sang tes armes sacriléges, lui qui t'a comblé de soins et sauvé la vie! Les lois de l'hospitalité, objet de vénération pour un Romain, de mépris pour ton cœur dégradé, me défendent d'engager avec toi une lutte sanglante. Si même dans le feu de l'action, après t'avoir renversé fortuitement du choc de mon bouclier, je t'eusse reconnu, la pointe de ma lance, appuyée déjà sur ta gorge, se serait arrêtée à l'instant. Garde donc pour toi tout

était nécessaire. Cet acte d'une libéralité peu commune lui valut de la part du sénat romain, d'éclatants témoignages de reconnaissance. (*Tite-Live*, XXII.)

LÆVINUS (M. VALERIUS). Après de nombreux et de grands avantages remportés sur Philippe, roi de Macédoine, Lævinus exerça les fonctions de préteur, et fut élu consul : peu de temps après, le sort lui donna en partage le gouvernement de l'Italie. L'établissement de nouveaux impôts faisant craindre des mouvements séditieux, Lævinus représenta aux sénateurs que dans les moments difficiles c'était aux riches à donner l'exemple des sacrifices, et proposa que chacun fût invité à porter au trésor son argent et ses bijoux. La harangue qu'il prononça dans cette circonstance, et que Tite-Live a conservée (XXVI, 36), produisit un tel effet, que, pendant plusieurs jours, les employés au trésor ne purent suffire à recevoir et enregistrer les objets qu'on leur apportait.

Dès que Lævinus fut arrivé en Sicile, il fit le siége d'Agrigente et s'empara de cette place. Continué l'année suivante dans le gouvernement de cette province, et ayant réuni toutes ses forces navales, il opéra un débarquement sur la côte africaine, et s'avança jusque sous les murs d'Utique, ravageant tout le pays qu'il parcourait. Au retour de cette expédition, il rencontra la flotte carthaginoise, forte de soixante-dix bâtiments, lui livra un combat, pendant lequel il coula quatre galères, en prit dix-sept, et revint à Lilybée, chargé de butin, après avoir purgé la mer des flottes ennemies qui interceptaient les convois de blé destinés pour Rome. Député ensuite vers Attale, roi de Pergame, il reçut de ce prince la statue d'Idea, mère des dieux, dont la possession promettait aux Romains l'empire du monde. (*B. U.*)

CATON (M. PORCIUS), DIT L'ANCIEN, ET NÉ A TUSCULUM. Ce célèbre censeur, qui fit ses premières armes au siége de Capoue sous Fabius Maximus, n'abandonnait pas entièrement aux femmes l'éducation de son fils pendant ses premières années. Dès qu'il le vit en âge d'étudier, il crut devoir toujours rester son premier maître. Ses amis lui conseillaient de charger quelqu'un de le remplacer : « Je ne me ferai jamais suppléer, répondit-il, quand il s'agira de mes devoirs. »

Il n'est que trop de pères, comme le dit Rollin en parlant de Caton, qui perdent à la chasse ou en d'autres exercices frivoles des moments précieux, tandis que leurs enfants se trouvent livrés à des mains mercenaires !

Caton rédigea exprès pour le sien, et écrivit lui-même en gros caractères, de beaux traits historiques, afin que cet enfant, dès le plus bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur les anciens modèles de probité et de vertu.

Il se glorifiait de n'avoir jamais bu d'autre vin que de celui qui était destiné à ses ouvriers et à ses domestiques; de n'avoir jamais fait servir à son souper de la viande pour plus de trente sesterces (3 fr. 75 c.), et de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes (50 fr.). Il avait appris à vivre ainsi, d'après l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chassa de l'Italie le roi d'Épire, et qui obtint plusieurs fois les honneurs du triomphe.

On me reproche, disait-il, de manquer de beaucoup de choses; je me reprocherais bien plus de ne savoir me passer de rien.

On lui demandait quelle était la première richesse dans un patrimoine? « D'avoir de bons troupeaux, répondit-il. — Et la seconde? — Des troupeaux moins bons. — Et la troisième? — Des troupeaux même mauvais. — Après les troupeaux? — De labourer. — Celui qui le questionnait, disant alors : pourquoi pas de prêter de l'argent à usure? — Et pourquoi pas d'assassiner » reprit Caton? (*Cic. de Off.*)

Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait en diverses occasions, il leur distribua, par tête, une livre d'argent (quatre-vingt fr. environ); croyant qu'il valait mieux les voir s'en retourner tous avec de l'argent, qu'un petit nombre avec de l'or. Pour lui, il ne se réserva rien : « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme ceux qui profitent des occasions pour s'enrichir; mais j'aime mieux rivaliser de désintéressement avec les hommes les plus estimables, que de richesses avec les plus opulents, et d'avidité avec les plus avares. »

Il préférait les jeunes gens qui rougissent à ceux qui pâlissent.

Accablé d'injures par un homme qui vivait dans un grand désordre : « Au nom des dieux, lui dit ce grave Romain, ne me forcez pas d'entrer en lice avec vous. Vous l'emporteriez trop aisément sur un homme aussi peu fait pour dire des injures que pour en recevoir. »

Quelqu'un l'ayant frappé dans le bain, un de ses amis le reprit de ce qu'il souffrait cette insulte sans en tirer vengeance : — « Je ne me souviens plus d'avoir été frappé. »

On élevait des statues à un grand nombre de Romains, et l'on s'étonnait que Caton fût privé de cet honneur : — « J'aime mieux, qu'on demande pourquoi Caton n'a point de statue, que pourquoi il en a. » On ne manqua pas cependant de lui en élever une, avec cette inscription : *A la gloire de Caton, qui a remédié à la corruption des mœurs.*

Accusé jusqu'à quarante fois, Caton fut toujours renvoyé absous. Il se reposait tellement sur son innocence qu'ayant été traduit devant un des tribunaux publics, il voulut avoir pour juge Tibérius Gracchus avec lequel de violents démêlés, au sujet des affaires de l'état, l'avaient brouillé mortellement. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, il se vit forcé de se justifier encore. Le début du plaidoyer qu'il fit entendre a quelque chose de sublime dans sa simplicité : « Romains, dit-il, il est bien difficile de rendre compte de sa conduite devant les hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu! »

Usez, disait Caton aux grands de Rome, usez avec modération de votre puissance, si vous voulez en user longtemps; la douceur entretient l'autorité, la rigueur la détruit.

Celui-là est un mauvais commandant qui ne sait pas se commander à lui-même.

Quand on est mécontent de son ami, il faut s'en détacher insensiblement, et dénouer plutôt que de rompre les liens de l'amitié.

Oter les honneurs à la vertu, c'est ôter les vertus à la jeunesse.

CRISPINUS (QUINCTIUS). Deux passions bien puissantes, le ressentiment et l'amour de la gloire, furent surmontées par ce Romain. Il avait reçu chez lui Badius le Campanien avec tous les égards de l'hospitalité, et cet étranger, y étant tombé malade, avait été, jusqu'à parfaite guérison, l'objet de toutes les attentions imaginables. Cependant, après l'affreuse défection des Campaniens, Badius rencontrant Quinctius sur un champ de bataille, le provoqua au combat; quoique supérieur en force et en courage, celui-ci aima mieux lui reprocher son ingratitude que de le vaincre. « Insensé, lui dit-il, que prétends-tu faire? Dans quel délire te jette un coupable emportement? C'est peu de partager la fureur impie de ta nation, si tu n'y joins un forfait qui n'appartienne qu'à toi? Quinctius est donc le seul parmi les Romains que tu choisisses pour tremper dans son sang tes armes sacriléges, lui qui t'a comblé de soins et sauvé la vie! Les lois de l'hospitalité, objet de vénération pour un Romain, de mépris pour ton cœur dégradé, me défendent d'engager avec toi une lutte sanglante. Si même dans le feu de l'action, après t'avoir renversé fortuitement du choc de mon bouclier, je t'eusse reconnu, la pointe de ma lance, appuyée déjà sur ta gorge, se serait arrêtée à l'instant. Garde donc pour toi tout

l'opprobre d'avoir voulu tuer ton hôte. Je ne m'associerai point à une telle infamie. Va chercher un autre bras pour terminer tes jours; le mien ne sera jamais employé qu'à les sauver. »

Chacun eut le sort qu'il méritait. Badius périt dans cette bataille; Quinctius en sortit couvert de gloire.

ÆLIUS. Un pivert vint, dit-on, se placer sur la tête de ce préteur romain, un jour qu'il rendait la justice. Les aruspices consultés répondirent que toute la famille d'Ælius prospérerait, mais que la république serait malheureuse, tant qu'on prendrait soin de cet oiseau; qu'au contraire, s'il venait à perdre la vie, la république prospérerait, mais qu'il n'en serait pas de même de la famille d'Ælius. N'hésitant pas à préférer l'intérêt de la patrie au sien, le préteur tua sur-le-champ le pivert en présence du sénat. (*Val. Max.*, v, 6.)

VIBIUS-ACCIUS, VALERIUS-FLACCUS, ET LE CENTURION PEDANIUS. La ville de Capoue se trouvait au pouvoir des Romains, et était assiégée par Annibal. Dans un moment de crise Vibius-Accius, qui commandait une cohorte de Péligniens, voyant l'occasion d'en exalter le courage, jeta son étendard aux ennemis, en se dévouant aux dieux infernaux si on ne parvenait à le reprendre : il s'élance en même temps, et sa cohorte le suit. Animé par cet exemple, Valerius-Flaccus se tourne vers les siens: « Amis, leur dit-il, nous ne serons pas venus ici pour être les simples témoins de tant de valeur. Les Romains ne le céderont point à leurs alliés. Quant à moi, mon choix est fait : ou la mort ou la victoire! » Le Centurion Pedanius, entendant ces paroles, arrache de terre son drapeau, et le tenant élevé : « Dans l'instant, dit-il, cet étendard et moi nous serons au milieu des ennemis; qu'on me suive, si l'on ne veut pas qu'ils s'en emparent. » Soudain il franchit le retranchement et entraîne toute sa légion. Ainsi, par la généreuse témérité de trois hommes, le général carthaginois, qui se croyait déjà maître de la capitale de la Pouille, ne fut plus en sûreté, même dans son camp.

THÉOCRITE, NÉ A SYRACUSE. Comme Homère, le poète sicilien a eu Virgile pour disciple et pour rival, et la victoire est restée indécise entre le cygne de Syracuse et le berger de Mantoue, comme entre le chantre d'Achille et celui d'Énée. Rien ne manque à la gloire d'un poète admiré et imité par Racine, et que Virgile s'est trouvé heureux d'égaler. (*Biog. Univ.*)

Fragments de l'Idylle X, intitulée:

LES MOISSONNEURS.

Journalier inactif, malheureux moissonneur, que t'est-il arrivé? tu ne sais plus ni suivre ton sillon ni prouver à ton voisin que ton ardeur peut égaler la sienne. Comme tu restes à l'écart! Comme tu te traînes avec peine! on dirait une brebis blessée d'une épine! Si, dès le matin, tu n'avances pas plus ton ouvrage, que feras-tu donc à-midi, et au déclin du jour?...

Fragments de l'Idylle XVI :

LES GRACES OU HIÉRON.

.... Justes Dieux! à quoi bon tout cet or entassé dans des coffres? Le sage use bien mieux de ses richesses. Jouissez, mais n'oubliez ni les enfants d'Apollon, ni les malheureux, ni vos proches. Offrez des victimes aux dieux; ne violez jamais les lois de l'hospitalité....

... Tenter d'amollir une âme endurcie par l'avarice, c'est entreprendre de compter les flots que le vent pousse sur le rivage. C'est avec une onde pure vouloir éclaircir la couleur de l'ardoise. Loin d'ici tout mortel infecté de ce vice! Qu'il couve son or de ses yeux! que son insatiable avidité renouvelle tous les jours son tourment! Pour moi, si j'obtiens un peu de considération et de bienveillance, je regarderai d'un œil indifférent, et les chars pompeux et les coursiers superbes.

Idylle XIX.

LE VOLEUR DE MIEL.

L'Amour s'approchait d'une ruche pour en dérober le miel. Une abeille le guette et lui lance son dard. Atteint d'une vive douleur, il souffle sur la piqûre, il trépigne, il s'envole, montre à sa mère ses doigts blessés et se lamente: « Un si petit animal blesser de la sorte! » Vénus sourit: « O mon fils, lui dit-elle, l'abeille est ton image. Tu n'es qu'un enfant, et tes blessures causent des souffrances bien plus cruelles! »

SALINATOR (MARCUS-LIVIUS). Condamné à l'exil, ce Romain était parti la haine dans le cœur contre Néron, qu'il ne faut pas confondre avec l'empereur, et dont le témoignage avait contribué beaucoup à sa disgrâce. Néanmoins, après son rappel, devenu son collègue au consulat par la volonté du peuple, il sut maîtriser et son caractère impétueux et le ressentiment du plus cruel outrage. Il ne voulut pas porter dans une telle association l'esprit de discorde, de peur qu'en se montrant implacable il ne s'acquittât mal des devoirs de consul. Cette disposition à des sentiments pacifiques, dans une conjoncture alarmante et périlleuse, fut infiniment salutaire à Rome et à l'Italie : car ce fut en déployant de concert l'énergie de leur courage, que ces deux hommes portèrent le coup le plus funeste à la puissance formidable des Carthaginois. (*Val. Max.*, IV.)

NÉRON (CLAUDIUS). Dans la défaite d'Asdrubal, Claudius avait partagé la gloire de Livius Salinator; il aima mieux suivre simplement le char de triomphe de son collègue que de jouir lui-même de l'honneur du triomphe, quoique le sénat le lui eût également décerné. Le motif qui l'empêcha de profiter de cette faveur fut que l'affaire s'était passée dans le département de Livius. Ce fut donc sans char de triomphe qu'il triompha, mais avec d'autant plus d'éclat, que, dans les louanges dont ils étaient l'objet, son collègue n'avait que le mérite de la victoire, tandis qu'il avait encore celui de la modération.

MARTIA. Fille de Caton l'ancien, Martia était douée d'un très-bon jugement. Quelqu'un lui demandant pourquoi, veuve et jeune, elle ne se remariait point: « C'est, dit-elle, parce que je ne trouve personne qui ait plus d'affection pour moi que pour mon bien. »

LÆLIUS (C. NEPOS). Ce Romain, désigné pour accompagner le grand Scipion dans son expédition d'Espagne, reçut le commandement de la flotte, qui devait appuyer les opérations de l'armée de terre. Il contribua à la reddition de la nouvelle Carthage (Carthagène), et Scipion lui en confia la garde. La rivalité qui existait entre les troupes de terre et celles de mer ayant suscité, après la prise de cette ville, des marques de mécontentement, Lælius, quoique porté à relever l'éclat des services rendus par les marins, s'en remit à la décision de Scipion, qui prononça que tous avaient également fait leur devoir, et décerna deux couronnes murales, l'une à un centurion nommé Trébellius, l'autre à Sex. Digitius, simple matelot. Quant à Lælius, il le combla publiquement d'éloges, et lui fit présent d'une couronne d'or ainsi que de trente bœufs.

A la suite de plusieurs autres grands succès, Lælius fut chargé avec Massinissa, l'allié fidèle des Romains, d'approcher, pendant la nuit, du camp de Syphax, et d'y mettre le feu. Cette mission remplie, il poursuivit le prince, l'atteignit près de Cirte, capitale de ses états, et le fit prisonnier. Cette victoire, en livrant aux Romains toute la Numidie, valut une seconde couronne d'or à Lælius, qui conduisit Syphax à Rome, et se hâta de rejoindre Scipion,

dont il partagea la gloire et les dangers. (*B. U.*)

TÉRENTIUS CULÉON. Sorti d'une famille prétorienne, et lui-même l'un des membres les plus distingués du sénat, ce Romain suivit, avec le symbole de la liberté sur la tête, le char de triomphe du premier Scipion, en reconnaissance de la liberté que ce général lui avait rendue, en le retirant des mains des Carthaginois. Ainsi Térentius, en présence du peuple romain, fit à l'auteur de son affranchissement, comme à un patron, l'aveu solennel du bienfait qu'il en avait reçu. (*Val. Max.*)

DEUXIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

PHILOPŒMEN, NÉ EN ARCADIE. Privé trop tôt des leçons d'un père, mais élevé par un de ses hôtes dont Plutarque et Polybe ont loué la capacité ainsi que la sagesse, Philopœmen porta les armes de bonne heure, et se signala contre les Spartiates. Ses goûts belliqueux, fortifiés par ce premier succès, eurent une influence marquée sur ses études et sa conduite. Il partageait ses loisirs entre l'agriculture et l'art militaire. Les beaux faits d'armes rapportés par les poètes comme par les historiens étaient sa lecture favorite. Quoique la philosophie ne lui fût point étrangère, et qu'il n'ait jamais abandonné le soin des affaires publiques, la gloire du grand capitaine a fait oublier en lui l'homme d'état. Les occasions ne manquèrent point à son ardeur; et si sa présence d'esprit et son courage ne purent sauver Mégalopolis sa ville natale, surprise par Cléomène, roi de Sparte, il la vengea bientôt en décidant, par une manœuvre hardie, le succès de la bataille de Sellasie, où ce prince fut complétement battu par Antigone Dosou, roi de Macédoine. Blessé aux premiers rangs d'un coup de lance qui lui traversa les deux cuisses, Philopœmen ne quitta point le champ de bataille; et, lorsque le vainqueur apprit qu'un simple cavalier de Mégalopolis avait, sans ses ordres, dirigé l'attaque décisive, il rendit hautement témoignage à ses talents militaires, et le pressa vivement d'entrer à son service. Philopœmen avait alors trente ans. Sa renommée s'accrut encore par ses exploits dans l'île de Crète, où il servit comme volontaire après la paix. Appelé par les Achéens au commandement de leur cavalerie, la plus faible de la Grèce, il changea les armures, les évolutions, l'ordonnance des batailles. Sous sa direction cette cavalerie apprit à serrer ses rangs, à combattre de pied ferme en gagnant du terrain, au lieu de voltiger comme des troupes légères. Elle devint la première des forces publiques. Philopœmen justifia ses diverses innovations en remportant sur les Étoliens une victoire où leur général laissa la vie.

Machanidas, tyran de Lacédémone, menaçait l'indépendance du Péloponèse; Philopœmen, élevé à la dignité de préteur ou de généralissime de la ligue Achéenne, le rencontre près de Mantinée, met en fuite son armée qui avait pu se croire un moment victorieuse, et le tue lui-même à la fin du combat. Les Achéens élevèrent au vainqueur une statue de bronze dans le temple d'Apollon à Delphes; et la Grèce assemblée rendit un bel hommage à sa gloire, lorsque, dans la solennité des jeux néméens, le musicien étant venu à chanter des vers en l'honneur des anciens libérateurs de la patrie, tous les yeux se fixèrent sur Philopœmen, et des applaudissements prolongés retentirent dans toute l'enceinte. On semblait reconnaître que désormais les destinées de la Grèce étaient attachées à un seul homme.

Nommé pour la troisième fois pré-

teur des Achéens, il hasarda contre Nabis une bataille navale, qu'il perdit par son inexpérience dans ce genre de combat; mais il répara cette faute en surprenant l'ennemi jusque sous les murs de Gythium. Plus tard, le tyran de Sparte se présente à l'improviste pour lui disputer un passage important et difficile, où il espérait l'accabler : Philopœmen change à l'instant ses dispositions, attire l'ennemi dans une embuscade et remporte la victoire. Maître de Sparte, il la fait entrer dans la ligue Achéenne; et comme les vaincus touchés de sa modération voulaient lui faire un présent considérable : « Gardez votre or, leur dit-il, pour gagner ces hommes qui, par leurs discours séditieux, mettent le trouble dans votre ville, afin qu'étant payés pour se taire, ils ne causent plus de désordre : vous n'en avez pas besoin pour vous assurer de mon amitié. »

S'opposant de toute la force de son caractère à l'ascendant des Romains, ce grand homme ne se faisait pas illusion; mais il voulait retarder, autant que possible, la chute de sa patrie. Un jour, dans l'assemblée générale, un orateur proposait de ne rien refuser aux Romains : « Malheureux, interrompit Philopœmen avec douleur, es-tu donc si impatient de voir s'accomplir le destin de la Grèce! »

Il venait d'être élu préteur pour la huitième fois. On lui apprend que Dinocrate, son ennemi personnel et celui de tous les gens de bien, a détaché Messène de la confédération Achéenne, et qu'il fait une excursion sur les terres de l'Arcadie : malade et septuagénaire, Philopœmen parcourt quinze lieues dans le même jour, arrive à Mégalopolis, et marche à la tête de la jeunesse de cette ville contre l'ennemi. Déjà même il l'avait mis en fuite, lorsqu'un renfort inattendu vint le contraindre lui-même à la retraite. Il l'exécuta en bon ordre; et, comme il faisait face à l'ennemi par intervalles pour repousser ceux qui le serraient de plus près, il se trouva un peu trop loin des siens et fut enveloppé. Le héros se défendit encore long-temps contre les traits qu'on lui lançait; mais, jeté à terre par son cheval, il fut pris et conduit à Messène au milieu des plus sanglants outrages. Quelques voix osèrent demander qu'on lui donnât la torture. Le souvenir des services qu'il avait rendus à la Grèce le sauva de cet excès de fureur, et Dinocrate, craignant d'être forcé de le rendre, s'en défit par le poison. Philopœmen demanda ce qu'étaient devenus ses cavaliers; apprenant que presque tous, et notamment Lycortas, père de l'historien Polybe, avaient échappé à l'ennemi : « C'est une bonne nouvelle, s'écria-t-il, nous ne sommes donc pas entièrement malheureux! » En achevant ces paroles il but la ciguë, et expira bientôt après. Les Achéens, conduits par Lycortas, vengèrent sa mort, et rapportèrent religieusement ses cendres dans sa terre natale. Dinocrate se tua lui-même pour ne pas tomber entre leurs mains.

La physionomie de Philopœmen n'avait rien d'ignoble; mais l'extrême simplicité de son extérieur formait un contraste frappant avec le rang qu'il occupait. On sait la méprise de cette hôtesse de Mégare qui, attendant le chef des Achéens, et le voyant arriver seul et couvert d'un manteau qui n'avait rien de remarquable, le pria familièrement de l'aider à préparer le souper de son général. Philopœmen ne se fit pas répéter cette invitation; et il s'était mis à fendre du bois, quand vint à rentrer le mari duquel il était connu; et comme celui-ci exprimait sa surprise : « Me voilà, répliqua le général, portant la peine de ma mauvaise mine. »

Philopœmen avait pris Épaminondas pour modèle. Non moins sage dans la conduite de ses plans, non moins entreprenant, non moins actif dans l'exécution, simple et austère comme lui dans ses mœurs, il eut le même désintéressement, le même respect pour la vérité.

Il réunit toutes les qualités d'un grand général : un secret impénétrable dans ses projets, un endurcissement extrême aux fatigues de la guerre, un brillant éclat de bravoure personnelle, et le rare talent d'inspirer de la confiance aux soldats; tout ce qu'il gagnait sur l'ennemi, il l'employait à payer les rançons de ses concitoyens. Toujours opposé à des adversaires dignes de lui, ses stratagèmes furent admirés même des Crétois, comme sa discipline l'était à Sparte. On lui reproche d'avoir trop aimé la guerre; mais, pendant près de quarante ans qu'il fut à la tête de ses concitoyens, on ne cite qu'une entreprise dont il ne sortit point avec honneur. Il sut échapper à l'envie, au milieu des prétentions et des vicissitudes sans nombre d'un état républicain. Tout était réglé dans ses repas, dans ses vêtements, dans ses paroles : aussi avait-il acquis une autorité presque illimitée par ses conseils, et plus encore par ses exemples. La Grèce, dit Plutarque, l'aima comme le dernier homme vertueux qu'elle eût produit dans sa vieillesse. (*B. U.*)

TITUS-MANLIUS, GRAND PONTIFE. Silanus son fils, fut accusé d'avoir, pendant sa préture, exercé des concussions dans la Macédoine. Héritier de la sévérité de ses aïeux, Titus-Manlius pria les sénateurs de ne rien décider avant qu'il eût examiné lui-même la cause. Le sénat déféra volontiers au vœu d'un homme d'un rang et d'un mérite si élevés. Ayant donc travaillé chez lui à l'examen de cette affaire délicate et employé deux jours entiers à entendre seul les deux parties, Titus-Manlius déclara le troisième jour : « Que son fils ne lui paraissait pas s'être comporté dans la province avec autant d'intégrité que ses ancêtres; » et il le bannit de sa présence. Silanus ne put survivre à une condamnation si accablante de la part d'un père. (*D. H.*)

PLAUTE, NÉ A SURSINE, EN OMBRIE (aujourd'hui la Romagne). Les succès précoces de ce poète font nécessairement supposer qu'il avait reçu une très-bonne éducation, et que par conséquent il n'était pas né dans l'esclavage, comme on l'a prétendu.

Pensées détachées.

Il y a bien certainement un dieu qui nous entend, qui voit toutes nos actions. — Celui qui blâme la conduite des dieux est un fou et un ingrat. — Les dieux ont voulu que le chagrin marchât à la suite du plaisir.

Songez toujours à la brièveté de la vie. — Quand on vit bien, la vie est toujours assez longue. — Avec une bonne conduite on trouve toujours assez de protecteurs. — On cherche souvent des difficultés là où il n'y en a point. — C'est par le mérite et non par la faveur qu'il faut chercher à s'avancer. — Ne cherchons pas à obtenir des choses contraires à la justice. — Le destin tourne et retourne selon son caprice les affaires des mortels; laissez celles qui ne vous regardent point.

J'aime la vérité : je veux qu'on me la dise; les menteurs me sont odieux. — Je hais l'or parce qu'il a souvent donné de mauvais conseils.

L'homme véritablement probe ne se repent pas de l'être. — Celui qui ne songe à ses devoirs que quand on l'en avertit ne mérite aucune estime. — C'est être malhonnête homme que de recevoir des services et de ne point en rendre. — Les méchants perdent bientôt le souvenir du bien qu'on leur a fait. — C'est n'aimer rien que d'aimer un ingrat. — Il n'y a rien de si misérable qu'un homme qui a quelque grave reproche à se faire. — Le scélérat souhaite que l'honnête homme se corrompe afin qu'il ne vaille pas plus que lui. — L'inquiétude, le chagrin, une recherche extrême dans la parure, l'avidité, la paresse, l'injustice, sont les désordres qui accompagnent l'amour.

Je regarde comme perdu celui qui s'est dépouillé de toute pudeur. — Pour tout le monde et surtout pour une femme, la pudeur est de beaucoup préférable à la richesse des habits. — La boue salirait moins un bel ajustement que ne le feraient de mauvaises

teur des Achéens, il hasarda contre Nabis une bataille navale, qu'il perdit par son inexpérience dans ce genre de combat; mais il répara cette faute en surprenant l'ennemi jusque sous les murs de Gythium. Plus tard, le tyran de Sparte se présente à l'improviste pour lui disputer un passage important et difficile, où il espérait l'accabler : Philopœmen change à l'instant ses dispositions, attire l'ennemi dans une embuscade et remporte la victoire. Maitre de Sparte, il la fait entrer dans la ligue Achéenne; et comme les vaincus touchés de sa modération voulaient lui faire un présent considérable : « Gardez votre or, leur dit-il, pour gagner ces hommes qui, par leurs discours séditieux, mettent le trouble dans votre ville, afin qu'étant payés pour se taire, ils ne causent plus de désordre : vous n'en avez pas besoin pour vous assurer de mon amitié. »

S'opposant de toute la force de son caractère à l'ascendant des Romains, ce grand homme ne se faisait pas illusion; mais il voulait retarder, autant que possible, la chute de sa patrie. Un jour, dans l'assemblée générale, un orateur proposait de ne rien refuser aux Romains : « Malheureux, interrompit Philopœmen avec douleur, es-tu donc si impatient de voir s'accomplir le destin de la Grèce! »

Il venait d'être élu préteur pour la huitième fois. On lui apprend que Dinocrate, son ennemi personnel et celui de tous les gens de bien, a détaché Messène de la confédération Achéenne, et qu'il fait une excursion sur les terres de l'Arcadie : malade et septuagénaire, Philopœmen parcourt quinze lieues dans le même jour, arrive à Mégalopolis, et marche à la tête de la jeunesse de cette ville contre l'ennemi. Déjà même il l'avait mis en fuite, lorsqu'un renfort inattendu vint le contraindre lui-même à la retraite. Il l'exécuta en bon ordre; et, comme il faisait face à l'ennemi par intervalles pour repousser ceux qui le serraient de plus près, il se trouva un peu trop loin des siens et fut enveloppé. Le héros se défendit encore long-temps contre les traits qu'on lui lançait; mais, jeté à terre par son cheval, il fut pris et conduit à Messène au milieu des plus sanglants outrages. Quelques voix osèrent demander qu'on lui donnât la torture. Le souvenir des services qu'il avait rendus à la Grèce le sauva de cet excès de fureur, et Dinocrate, craignant d'être forcé de le rendre, s'en défit par le poison. Philopœmen demanda ce qu'étaient devenus ses cavaliers; apprenant que presque tous, et notamment Lycortas, père de l'historien Polybe, avaient échappé à l'ennemi : « C'est une bonne nouvelle, s'écria-t-il, nous ne sommes donc pas entièrement malheureux! » En achevant ces paroles il but la ciguë, et expira bientôt après. Les Achéens, conduits par Lycortas, vengèrent sa mort, et rapportèrent religieusement ses cendres dans sa terre natale. Dinocrate se tua lui-même pour ne pas tomber entre leurs mains.

La physionomie de Philopœmen n'avait rien d'ignoble; mais l'extrême simplicité de son extérieur formait un contraste frappant avec le rang qu'il occupait. On sait la méprise de cette hôtesse de Mégare qui, attendant le chef des Achéens, et le voyant arriver seul et couvert d'un manteau qui n'avait rien de remarquable, le pria familièrement de l'aider à préparer le souper de son général. Philopœmen ne se fit pas répéter cette invitation; et il s'était mis à fendre du bois, quand vint à rentrer le mari duquel il était connu; et comme celui-ci exprimait sa surprise : « Me voilà, répliqua le général, portant la peine de ma mauvaise mine. »

Philopœmen avait pris Épaminondas pour modèle. Non moins sage dans la conduite de ses plans, non moins entreprenant, non moins actif dans l'exécution, simple et austère comme lui dans ses mœurs, il eut le même désintéressement, le même respect pour la vérité.

Il réunit toutes les qualités d'un grand général : un secret impénétrable dans ses projets, un endurcissement extrême aux fatigues de la guerre, un brillant éclat de bravoure personnelle, et le rare talent d'inspirer de la confiance aux soldats; tout ce qu'il gagnait sur l'ennemi, il l'employait à payer les rançons de ses concitoyens. Toujours opposé à des adversaires dignes de lui, ses stratagèmes furent admirés même des Crétois, comme sa discipline l'était à Sparte. On lui reproche d'avoir trop aimé la guerre; mais, pendant près de quarante ans qu'il fut à la tête de ses concitoyens, on ne cite qu'une entreprise dont il ne sortit point avec honneur. Il sut échapper à l'envie, au milieu des prétentions et des vicissitudes sans nombre d'un état républicain. Tout était réglé dans ses repas, dans ses vêtements, dans ses paroles : aussi avait-il acquis une autorité presque illimitée par ses conseils, et plus encore par ses exemples. La Grèce, dit Plutarque, l'aima comme le dernier homme vertueux qu'elle eût produit dans sa vieillesse. (*B. U.*)

TITUS-MANLIUS, GRAND PONTIFE. Silanus son fils, fut accusé d'avoir, pendant sa préture, exercé des concussions dans la Macédoine. Héritier de la sévérité de ses aïeux, Titus-Manlius pria les sénateurs de ne rien décider avant qu'il eût examiné lui-même la cause. Le sénat déféra volontiers au vœu d'un homme d'un rang et d'un mérite si élevés. Ayant donc travaillé chez lui à l'examen de cette affaire délicate et employé deux jours entiers à entendre seul les deux parties, Titus-Manlius déclara le troisième jour : « Que son fils ne lui paraissait pas s'être comporté dans la province avec autant d'intégrité que ses ancêtres; » et il le bannit de sa présence. Silanus ne put survivre à une condamnation si accablante de la part d'un père. (*D. H.*)

PLAUTE, NÉ A SARSINE, EN OMBRIE (aujourd'hui la Romagne). Les succès précoces de ce poète font nécessairement supposer qu'il avait reçu une très-bonne éducation, et que par conséquent il n'était pas né dans l'esclavage, comme on l'a prétendu.

Pensées détachées.

Il y a bien certainement un dieu qui nous entend, qui voit toutes nos actions. — Celui qui blâme la conduite des dieux est un fou et un ingrat. — Les dieux ont voulu que le chagrin marchât à la suite du plaisir.

Songez toujours à la brièveté de la vie. — Quand on vit bien, la vie est toujours assez longue. — Avec une bonne conduite on trouve toujours assez de protecteurs. — On cherche souvent des difficultés là où il n'y en a point. — C'est par le mérite et non par la faveur qu'il faut chercher à s'avancer. — Ne cherchons pas à obtenir des choses contraires à la justice. — Le destin tourne et retourne selon son caprice les affaires des mortels; laissez celles qui ne vous regardent point.

J'aime la vérité : je veux qu'on me la dise; les menteurs me sont odieux. — Je hais l'or parce qu'il a souvent donné de mauvais conseils.

L'homme véritablement probe ne se repent pas de l'être. — Celui qui ne songe à ses devoirs que quand on l'en avertit ne mérite aucune estime. — C'est être malhonnête homme que de recevoir des services et de ne point en rendre. — Les méchants perdent bientôt le souvenir du bien qu'on leur a fait. — C'est n'aimer rien que d'aimer un ingrat. — Il n'y a rien de si misérable qu'un homme qui a quelque grave reproche à se faire. — Le scélérat souhaite que l'honnête homme se corrompe afin qu'il ne vaille pas plus que lui. — L'inquiétude, le chagrin, une recherche extrême dans la parure, l'avidité, la paresse, l'injustice, sont les désordres qui accompagnent l'amour.

Je regarde comme perdu celui qui s'est dépouillé de toute pudeur. — Pour tout le monde et surtout pour une femme, la pudeur est de beaucoup préférable à la richesse des habits. — La boue salirait moins un bel ajustement que ne le feraient de mauvaises

mœurs. — Des manières aimables relèvent assez la plus simple parure. — De la sagesse et un bon caractère sont une assez belle dot. — Une femme sent toujours bon, quand elle ne sent rien. — Quiconque s'attache à un luxe qui outre-passe ses moyens s'expose à de grands malheurs. — Si dans un jour de fête vous prodiguez votre argent, le jour ouvrable vous serez dans l'indigence.

Il y a telle occasion où bien sûrement il est plus avantageux de perdre que de gagner.

Savoir se posséder dans une affaire fâcheuse c'est s'épargner la moitié du chagrin. — Tout excès est dangereux. — Ceux qui tempèrent la sévérité par la douceur sont les plus sages.

Il n'est rien de plus agréable que de bien conduire une affaire qui tend à l'utilité publique. — Il y a toujours du profit à rendre service à d'honnêtes gens.

La dépense que l'on fait pour un hôte estimable, pour un ami, est un bénéfice. — Faire du plaisir à un ami c'est s'en faire à soi-même. — Quand j'ai rendu quelque service à un ami, ou pris avec zèle ses intérêts, il ne me semble pas qu'on doive m'en louer; je me crois seulement exempt de reproche. — Rien n'est plus désagréable qu'un ami lent à obliger. — Il est bien utile d'avoir avec soi un ami dans les moments critiques.

C'est une folie que de confier à un homme timide une affaire importante; les choses ne vont que comme on les conduit et selon l'intérêt qu'on y met. — Il arrive souvent qu'un homme ne l'emporte sur les autres que parce que la fortune le favorise, et nous attribuons ses succès à son mérite; si elle lui eût été contraire, nous l'eussions traité de sot.

C'est être fou que de se donner à soi-même des malédictions. — Il est d'un habile homme de ne rien faire qui lui donne sujet de haïr la vie. — Toute personne honnête doit avoir soin d'éloigner d'elle non-seulement le crime, mais encore ce qui pourrait le faire soupçonner. — Le bien tourne au profit de celui qui le fait, et le mal à son désavantage. — Le bien qui arrive aux honnêtes gens cause pour l'ordinaire une véritable joie.

PAUL-ÉMILE (Lucius), surnommé le Macédonique. Fils de l'illustre Paul-Émile, qui mourut à la bataille de Cannes, celui qui forme le sujet de cet article se montra dès sa jeunesse moins empressé d'obtenir que de mériter les emplois auxquels il pouvait prétendre. Il n'ambitionna pas les succès si flatteurs de la tribune, et l'on ne le vit jamais comme les autres jeunes gens rechercher la faveur populaire; mais il se distingua par son attachement pour ses devoirs, et acquit de bonne heure la réputation d'un homme juste et probe.

Ayant passé par différentes charges, remporté des victoires décisives sur les Lusitaniens ainsi que sur les Liguriens et détruit la flotte de Gentius, roi d'Illyrie, Paul-Émile se rendit en Macédoine et s'établit en face de Persée qui occupait, au pied du mont Olympe, une position inexpugnable. Désespérant de pouvoir le forcer dans son camp, il détache Scipion Nasica et Fabius Maximus à la tête de cinq mille hommes, comme pour ravager la côte; dès que ceux-ci sont hors de la vue des Macédoniens, ils se détournent, pénètrent dans la Perrhébie, s'emparent de Pythium, et se rendent maîtres des défilés, tandis que le consul occupe par de feintes attaques l'attention de Persée. Celui-ci, se voyant menacé sur différents points, abandonne sa position, et effectue sa retraite en bon ordre sur Pydna, où il est suivi aussitôt par les Romains. Malgré l'ardeur qui régnait autour de lui, Paul-Émile ne voulut point engager le combat avec ses troupes épuisées de fatigues et moins nombreuses que celles de Persée. Il établit son camp sous les yeux de l'ennemi qui n'osa pas l'inquiéter. Scipion le pressait de donner l'ordre du combat; le consul ne fut point choqué de cette liberté. Il pensait, ainsi qu'il l'avait déclaré en partant de Rome, que les chefs ne doivent point

dédaigner les conseils et les avertissements, et qu'il y a plus d'orgueil que de sagesse à ne s'en rapporter qu'à soi-même. « A votre âge, dit-il au jeune officier, je parlais comme vous; à mon âge vous agirez comme moi. L'expérience m'a appris quand il faut donner le combat et quand il faut le différer. Vous apprendrez, lorsqu'il en sera temps, les raisons de ma conduite; veuillez jusque-là vous en reposer sur votre général. » (*Tit.-Liv.*)

Paul-Émile, après la célèbre victoire remportée sur Persée, dernier roi des Macédoniens, ne daigna pas même jeter les yeux sur les immenses richesses qui se trouvaient en son pouvoir; il permit seulement à ses enfants, qui aimaient fort les lettres, de prendre les livres de la bibliothèque de ce roi.

Lorsqu'il parut pour la première fois devant son vainqueur, Persée, prosterné humblement, laissa échapper de lâches supplications que Paul Émile ne put souffrir : « Malheureux que vous êtes, lui dit le général romain en le fixant avec un regard où se peignaient tout à-la-fois la pitié et l'indignation, pourquoi déchargez-vous la fortune du plus grand reproche que vous puissiez lui adresser? pourquoi la justifiez-vous par une conduite qui prouve que vous méritez vos malheurs actuels, et que vous étiez indigne de vos prospérités? Pourquoi dégradez-vous ma victoire? Pourquoi ternissez-vous la gloire de mes exploits, en vous montrant tel, que les Romains sont forcés de rougir de vous avoir eu pour adversaire? Apprenez que la vertu malheureuse attire le respect de ses ennemis mêmes, et que la lâcheté, quelque heureuse qu'elle puisse être, n'attire que le mépris. » Cependant il le releva et le donna en garde à Tubéron, son gendre. Se tournant alors vers ses enfants : « Vous voyez, leur dit-il, un exemple frappant des vicissitudes humaines; gardez-vous de vous montrer vains et orgueilleux dans la prospérité, et de trop compter sur les faveurs de la fortune, puisqu'on ne peut prévoir le matin les événements que le soir peut amener. Pour être digne du nom d'homme, il ne faut point se laisser enivrer par les succès, ni abattre par les revers. »

L'usage que Paul-Émile fit de la victoire et de ses loisirs est un grand modèle pour les généraux, pour les intendants et pour toutes les personnes constituées en dignité. Ce Romain leur apprend comment ils doivent user du pouvoir, de la grandeur et du commandement. Il alla visiter la Grèce, dit Polybe, et partout où il passait il mettait son plaisir à soulager les peuples, à réformer les désordres, à signaler sa bienfaisance : occupation également douce et glorieuse, et qui ne peut provenir que d'un fonds merveilleux d'humanité.

Des quatre fils qu'avait Paul-Émile les deux du premier lit, nommés Scipion et Fabius, étaient passés dans d'autres familles; et des deux autres qui faisaient toute la ressource de la sienne, l'un mourut cinq jours avant son triomphe, et l'autre trois jours après. Il n'y eut personne qui ne fût sensible à ce funeste accident, et à qui le sort de ce malheureux père n'arrachât des larmes. Paul-Émile seul, renfermant en lui sa douleur, montra une force d'âme qui le fit paraître plus grand que jamais. « La fortune, dit-il alors, en plaçant mon triomphe entre les funérailles de mes deux enfants, comme pour se jouer des événements humains, me remplit à la vérité de douleur et d'amertume, mais promet à ma patrie une pleine sécurité, ayant épuisé contre moi tous ses traits : elle a pris plaisir à exposer également le vainqueur et le vaincu en spectacle à tout l'univers; avec cette différence toutefois, que Persée a encore ses enfants, et que Paul-Émile a perdu les siens; le bonheur public me console de mes disgrâces domestiques (1). »

Au milieu de ses plus grandes occupations, Paul-Émile avait trouvé le

(1) Tite-Live appelle le discours dont ces paroles sont détachées, *memorabilis oratio et romano principe digna.*

temps d'assister aux exercices et aux conférences que faisaient ses enfants, et d'animer leurs études par sa présence. Le succès répondit aux soins d'un père si éclairé et si attentif. Il eut l'avantage de donner à Rome un second Scipion l'Africain, vainqueur de Carthage et de Numance, et qui ne fut pas moins remarquable par son goût pour les belles-lettres et toutes les sciences, que par ses vertus militaires. (*Tr. des Ét.*)

Paul-Émile fut le premier qui enrichit Rome de livres. Il vécut dans la médiocrité après avoir enrichi l'état. Cicéron ne pouvait mieux le louer qu'en disant : « Il ne porta dans sa maison qu'une gloire immortelle. »

FANNIUS-STRABON (Caïus). Son consulat est fameux par la publication de deux réglements destinés à arrêter les progrès du luxe, mais qui ne purent recevoir qu'une exécution incomplète chez un peuple parvenu à un haut degré de puissance et de richesses. Un de ces réglements relatif aux dépenses de la table, après avoir été adopté par le sénat, fut converti en une loi qui prit le nom de *Fannia*. C'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. Elle abolit l'usage des vins étrangers, et fixa, à l'égard des plus riches citoyens, les dépenses de la table à dix as pour les jours ordinaires, à trente as pour les jours de fête, et à cent as pour les jours de la célébration des grands jeux. (*Aul.-Gell. Noct. Att.*)

POLYBE, de Mégalopolis. Fils du célèbre Lycortas, Polybe est le premier historien grec qui ait bien connu les Romains; d'illustres capitaines lui ont rendu des hommages; tous les esprits justes, et tous les cœurs honnêtes, lui doivent le tribut d'une estime profonde.

Les deux jeunes fils de Paul-Émile, Fabius et Publius Scipion, avaient su apprécier Polybe, et puisaient dans ses entretiens l'instruction dont ils étaient avides. Ce maître raconte qu'un jour Publius lui dit : « Pourquoi n'interrogez-vous que mon frère, et ne répondez-vous qu'à lui? Sans doute vous me jugez comme me jugent mes concitoyens; vous me croyez indolent, inappliqué, n'ayant pas les inclinations d'un Romain. Mon grand tort est de ne pas fréquenter le barreau où mon frère aîné vient de se rendre; ce n'est pourtant point un avocat qu'on attend de la famille des Scipions, mais un général d'armée. » Surpris de trouver de tels sentiments dans un jeune homme de dix-huit ans, Polybe lui répondit : « Les égards que je dois à votre frère aîné n'ôtent rien à l'estime que j'ai pour vous; je l'écoute parce que je me persuade qu'il exprime vos pensées autant que les siennes. Du reste je vous suis également dévoué, et je serais heureux de concourir à vous rendre digne du nom que vous portez. S'il ne s'agissait que d'études vulgaires vous n'auriez besoin de moi ni l'un ni l'autre : assez de maîtres arrivent de la Grèce pour vous donner de pareilles leçons; mais je crois être plus que personne capable de vous offrir celles que vous cherchez. — O Polybe! répondit Scipion en lui prenant les mains, quand viendra le jour où, libre de tout autre soin, vous ne travaillerez plus qu'à m'apprendre à ressembler à mes ancêtres! »

En applaudissant à une si noble ardeur, Polybe craignait toutefois que l'opulence de cette famille et les exemples de la jeunesse romaine ne corrompissent bientôt l'élève qui donnait tant d'espérances. Il commença par lui inspirer une profonde aversion pour les plaisirs dangereux; et il eut le bonheur de voir Scipion admiré dans Rome, comme un modèle de sagesse et de décence. Il lui recommandait la politesse et l'affabilité; il l'exhortait aussi à ne revenir jamais de la place publique sans avoir obligé quelqu'un; ce qu'il appelait *se faire un ami*.

Les vingt députés ou intendants que Rome avait envoyés en Achaïe chargèrent Polybe de parcourir les villes, de juger les différends qui s'étaient élevés, d'accoutumer les habitants au régime politique et aux lois nouvelles qui venaient de leur être imposées. Il s'acquitta de ses fonctions avec un zèle que ses concitoyens surent apprécier; il répara leurs pertes, rétablit parmi eux la paix publique et la liberté même, ou du moins ce que l'on en pouvait concilier avec la domination de Rome. Toutes les villes qui faisaient partie de la ligue Achéenne obtinrent des romains que le soin de leur donner des lois et de régler la forme de leur gouvernement fût confié à Polybe. Des statues lui furent décernées en plusieurs villes. Pausanias en indique cinq, y compris les deux de Mégalopolis, dont il copie les inscriptions. On lisait sur l'une, que la Grèce n'aurait pas succombé si elle eût suivi les conseils de Polybe, et qu'elle ne trouva de ressources qu'en lui, lorsqu'elle fut tombée dans l'adversité.

La vérité fut la principale étude de Polybe, qui pensait qu'elle est à l'histoire, ce que les yeux sont aux animaux.

Un général, disait encore cet historien, doit être tellement imprenable sur le secret, que non seulement l'amitié, ni la familiarité la plus intime ne puissent jamais arracher de lui une parole indiscrète; mais qu'il ne soit pas possible à la plus subtile curiosité de rien découvrir sur son visage ni par son air, de ce qu'il a dans l'esprit. — En fait de guerre, la ruse et la finesse peuvent beaucoup plus que la force ouverte et les desseins déclarés.

Polybe établit aussi comme une règle essentielle pour un commandant, de ne jamais exposer sa personne quand l'action n'est point générale et décisive, et qu'alors même il doit se tenir éloigné du danger, le plus qu'il lui est possible. Il fortifie cette maxime par l'exemple de Marcellus, dont la bravoure téméraire, peu convenable à un chef de son âge et de son expérience, lui coûta la vie, et fut sur le point de causer la ruine de l'état. Il fait observer à cette occasion, qu'Annibal, dont le courage ne saurait être révoqué en doute, eut soin dans tous les combats de mettre sa personne en sûreté; et que Scipion, au siége de Carthagène, contraint de s'exposer au danger, ne le fit qu'avec sagesse et circonspection.

PANÉTIUS, né dans l'île de Rhodes. Ce philosophe est l'auteur du *Traité des devoirs de l'homme*, que Cicéron fondit dans le sien.

Si Polybe fut d'une grande utilité à Scipion, dans ses opérations militaires, les lumières de Panétius, dans des circonstances importantes, ne secondèrent pas moins le général romain. Celui-ci voulut que le philosophe s'établit dans sa maison, et l'accompagnât dans les diverses expéditions dont il fut chargé.

Panétius profita de son crédit auprès de Scipion pour rendre plusieurs services aux Rhodiens.

Parlant des grands avantages qui peuvent résulter de l'union et du bon accord, il disait qu'aucun homme de guerre, aucun homme d'état, n'avait pu rien produire de grand et d'utile sans l'aide d'autrui : il cite en témoignage Thémistocle, Périclès, Cyrus, Agésilas, Alexandre, et soutient qu'ils n'auraient pas fait de si grandes choses, s'ils n'avaient été secondés par leurs semblables.

Les magistrats d'Athènes lui avaient offert le droit de cité; il répondit qu'un homme modeste devait se contenter d'une seule patrie.

Un jeune homme lui demanda s'il était permis au sage d'aimer les femmes? « A l'égard du sage, répondit-il, c'est une question que nous pourrons examiner une autre fois. Quant à nous, qui sommes fort éloignés de la sagesse, nous ferons bien de nous défendre de l'amour. (*B. U.*)

APOLLONIS, née à Cyzique. Quoique d'une famille peu distinguée, Apollonis épousa Attale, roi de Pergame, fut couronnée souveraine et conserva toutes les prééminences de son nouveau rang : son âme élevée et incapable d'artifice, sa vertu, sa beauté et sa modestie, lui gagnèrent de plus en plus l'affection de son époux. Lors-

tiver avec soin le talent de la parole.

Après la défaite de Syphax, voyant Massinissa se livrer à un amour hors de saison pour Sophonisbe, sa prisonnière, Scipion le prit à l'écart et lui dit : « Croyez-moi, à notre âge nous n'avons pas tant à craindre des ennemis armés, que des passions qui nous assiégent de toutes parts ; celui qui, par sa sagesse, a su leur mettre un frein, s'est acquis plus d'honneur et a remporté une victoire plus glorieuse que celle que nous venons de gagner sur Syphax. »

Plutarque a loué la douceur et la modération que Scipion, vainqueur à Zama, montra à l'égard d'Annibal. Il ne le chassa point, dit-il, de son pays, et n'exigea point qu'on le lui livrât ; mais ayant eu des égards pour lui dans une précédente entrevue, il en eut encore après le combat ; et, dans les conditions de paix, il n'insulta pas à son malheur. De tels éloges ne seraient d'aucun prix chez les modernes : pour en sentir la valeur chez les anciens, il ne faut pas oublier combien leur droit de guerre était barbare.

Au retour de son expédition d'Afrique, aucune distinction n'avait paru être au-dessus de son mérite. Le peuple voulait le nommer consul et dictateur perpétuel, lui ériger des statues dans la place des Comices, devant la tribune aux harangues, au sein du sénat, au Capitole, et jusque dans le temple de Jupiter. Plus empressé de mériter les honneurs que de les obtenir, Scipion avait opposé à tous ces hommages, sa modestie et son respect pour les lois. Il avait même adressé au peuple de vives réprimandes sur le danger d'un pareil enthousiasme. Il s'était également refusé au décret qui ordonnait que son image, revêtue des ornements du triomphe, serait promenée dans la ville, avec celle des Dieux. Ainsi, à Rome comme en Espagne, tant d'occasions offertes à ce grand homme pour s'élever au-dessus de la condition d'un simple citoyen, ne purent jamais éblouir son âme. C'est ce qui fait dire à Polybe, ordinairement sobre de louanges : « Qui n'admirera la magnanimité de ce général ! jeune encore, la fortune le favorise tellement que ceux qui se trouvent sous ses ordres se portent d'eux-mêmes à le proclamer roi ; mais il ne perd pas de vue ce qu'il est, et rejette loin de lui le titre flatteur dont on veut l'honorer.

« Après ses grands exploits en Espagne, après avoir dompté les Carthaginois, conquis l'Asie, vaincu le roi des Assyriens, assujetti aux Romains les plus grandes et les plus importantes contrées de l'univers ; combien de fois n'a-t-il pas dépendu de lui d'arriver au pouvoir suprême ? On peut dire qu'il n'avait qu'à choisir le pays sur lequel il eût voulu régner. Une fortune si haute, et capable d'inspirer un orgueil excessif non seulement à un mortel, mais j'oserai presque dire à une divinité, ne put tenter Scipion. Il était si fort au-dessus des autres hommes par sa grandeur d'âme, qu'il n'attacha aucun prix au diadème, ce bien le plus séduisant et le plus flatteur qu'on puisse demander aux Dieux. Il préféra sa patrie et la fidélité qu'il lui devait, à l'éclat de la puissance souveraine et aux avantages qu'elle procure. »

Scipion, pour obtenir à son frère Lucius la conduite de l'importante guerre qui se préparait contre Antiochus, roi de Syrie, s'était engagé à servir sous ses ordres comme un de ses lieutenants. Dans cette fonction subalterne, loin de toute ambition personnelle, il se fit un devoir et un plaisir de laisser à son frère tout l'honneur de la victoire, et de se l'égaler à lui-même, en tout, par la défaite d'un ennemi non moins redoutable qu'Annibal, et par le titre d'*Asiatique*, aussi glorieux que celui d'*Africain*.

La bonté de Scipion éclatait jusque dans les châtiments : il ne les employa qu'une fois, et bien malgré lui ; ce fut lors de la sédition de Sucrone, qui réclamait impérieusement un exemple. Il avait cru, dit-il, s'arracher à lui-même ses propres entrailles, lorsqu'il se vit obligé d'expier par la mort de trente hommes la faute de huit mille. (*B. U.*)

Pendant la trêve qui précéda le retour d'Annibal en Afrique, les Carthaginois avaient violé le droit des gens envers les ambassadeurs de Rome : Scipion pouvait user de représailles envers ceux de ce peuple perfide qui étaient entre ses mains ; on demanda à ce général ce qu'il voulait qu'on leur fît ? « Rien, dit-il, qui soit indigne de la grandeur romaine ou des règles de la modération que j'ai suivies jusqu'à présent. » On vit quelquefois, dit Sénèque (*de Tranq.* XV), Scipion mouvoir en cadence son corps exercé dans les combats et honoré par des triomphes ; mais ce n'était pas de ces inflexions molles qui sont aujourd'hui en usage, et qui donnent aux hommes une allure plus efféminée que celle de nos femmes ; c'étaient des danses mâles et imposantes, comme celles des anciens Romains qui auraient pu danser de la sorte en présence des ennemis, sans craindre d'en être moins estimés.

SCIPION (Publius Cornélius), surnommé Nasica. A l'âge de vingt-sept ans, et sans avoir rempli aucune fonction publique, Nasica obtint une distinction plus précieuse que les plus grands honneurs décernés par le sénat et le peuple. Les décemvirs, gardiens des livres Sibyllins, prétendirent y avoir lu que, pour chasser les étrangers de l'Italie, il fallait faire venir, de Pessinunte à Rome, la statue de la mère des dieux, *Mater Idæa*. L'oracle de Delphes avait en outre prononcé que cette statue serait reçue par le plus honnête homme de la république. Un sénatus-consulte désigna Scipion pour aller, suivi d'un cortége nombreux de dames romaines, recevoir au port d'Ostie, la déesse protectrice.

Scipion Nasica fut regardé comme un grand jurisconsulte ; et les services qu'il avait rendus en cette qualité furent récompensés par une belle maison que lui donna la république. L'excellence de son caractère égalait l'étendue de ses connaissances. Dans sa vieillesse, il fut prince du sénat, et il eut l'honneur d'être nommé patron de l'Espagne-Citérieure. Diodore de Sicile nous apprend qu'il ne se distinguait pas seulement par sa piété envers les Dieux ; mais que son avis sur les affaires de l'état et que sa manière même de l'énoncer, respiraient toujours la sagesse et la prudence. L'amitié qui régnait entre le poète Ennius et Nasica atteste le goût de celui-ci pour les lettres.

FLAMINIUS (Titus Quintus). Par son adresse auprès de Prusias, ce consul contribua à délivrer Rome du terrible Annibal. Il ne voyait que Scipion digne de lui servir de modèle ; et, pour égaler la gloire de ce héros, il ne lui manqua peut-être que d'avoir à combattre des adversaires aussi redoutables. Comme lui, il avait toutes les vertus civiles et militaires. Chargé du commandement des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Épire, et soumit presque toute cette province, ainsi que la Thessalie, la Phocide, la Locride. Son séjour en Grèce fut marqué par les actes les plus propres à inspirer l'estime et la confiance. Il fit publier aux jeux Néméens que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur et leur père. (*D. H.*)

ANTIOCHUS (le grand), roi de Syrie. Recommandable par son humanité, sa clémence et sa libéralité, ce prince ne voulut régner que par les lois ; il protégea les lettres et les arts, que sa vie agitée l'empêcha de cultiver.

Pendant la guerre qu'il eut à soutenir contre les Romains, ses soldats firent prisonnier le fils de Scipion. Antiochus le reçut avec beaucoup d'égards, et n'eut rien de plus pressé que de le renvoyer à son père, comblé de présents magnifiques, dans le temps même que ce général travaillait à le dépouiller de ses états. Quoique mal-

traité, le roi fut plus jaloux de témoigner sa vénération pour un homme d'un mérite si supérieur, que de satisfaire ses ressentiments.

Forcé par L. Scipion de se retirer au-delà du mont Taurus et d'abandonner l'Asie mineure ainsi que les contrées voisines qui auparavant faisaient partie de son royaume, Antiochus ne craignait pas de dire qu'il avait obligation au peuple romain de l'avoir déchargé d'un trop lourd fardeau, en reduisant ses états à une juste étendue. Il n'est rien en effet de si beau ni de si magnifique qui n'ait besoin d'être réglé par la modération. (*Val. Max.*, III, 1.)

GRACCHUS (Tibérius Sempronius). Pendant qu'il était tribun du peuple, et ennemi déclaré des deux Scipions, celui qui fut surnommé l'Asiatique, se trouvant hors d'état de fournir une caution pour une amende prononcée contre lui, était sur le point d'être conduit en prison par l'ordre du consul, et il implorait l'appui des tribuns. Personne ne prenant sa défense, Gracchus se détacha de ses collègues et alla rédiger un décret. On ne doutait nullement qu'il ne le fît dans les termes d'un ennemi courroucé. Il commença par jurer qu'il n'était pas réconcilié avec les Scipions, ensuite il lut la déclaration suivante : « Attendu que L. Cornélius Scipion, le jour de son triomphe, après avoir conduit devant son char les généraux ennemis, les fit jeter en prison, et que l'y jeter lui-même serait offenser et outrager la majesté du peuple romain, je ne le souffrirai point. » Rome vit avec plaisir son opinion sur Gracchus démentie par Gracchus lui-même, et donna de justes éloges à sa modération. (*Val. Max.*, IV, 1.)

Deux serpents, l'un mâle et l'autre femelle, ayant été pris dans la maison de Tibérius, celui-ci consulta un Aruspice et apprit que son épouse périrait bientôt s'il laissait échapper le mâle, et qu'en donnant la liberté à la femelle, il ne tarderait pas lui-même à mourir. Préférant la conservation de sa femme, il fit tuer le mâle et lâcher la femelle. On ne saurait dire s'il y avait plus de bonheur à posséder un tel époux, que de malheur à le perdre. (*Id.* IV, 6.)

Dans son traité *de naturâ deor., lib. II, cap.* 4, Cicéron dit que Tibérius était un homme très-sage, et peut-être le plus excellent de son temps; et Plutarque, après avoir fait l'énumération de ses titres, des places qu'il avait occupées, et de ses triomphes, ajoute, qu'il avait néanmoins plus de dignités et plus de gloire par sa vertu seule.

CORNÉLIE, fille de Scipion l'Africain et épouse de Tibérius Gracchus. Ptolémée, roi d'Égypte, entendant parler avec admiration des vertus et des grâces de Cornélie, la fit demander en mariage. A l'honneur de devenir reine, Cornélie préféra celui de rester veuve d'un citoyen de Rome et la satisfaction de se consacrer à l'éducation de ses enfants.

Une dame très-riche, dont elle recevait la visite, lui faisait remarquer les pierres précieuses dont elle était couverte : Cornélie la retint jusqu'au retour de ses fils occupés alors à écouter les leçons d'un professeur célèbre. A leur arrivée, elle les présenta à l'étrangère, en disant : « Voilà mes ornements et ma parure. »

Après la mort de ses fils, Cornélie alla habiter une maison de campagne : son rare mérite y attira la société des hommes d'état et des savants les plus distingués. Elle leur faisait connaître les particularités les plus intéressantes de la vie publique et privée de Scipion l'Africain; et, lorsqu'elle parlait de ceux de ses enfants qui n'étaient plus, elle racontait les circonstances de leur mort avec le plus grand calme, regardant les lieux sacrés où ils avaient perdu le jour, comme des tombeaux dignes des Gracques.

Quelques personnes attribuaient ce stoïcisme à un épuisement de forces: « Insensés ! dit Plutarque, qui ne savent pas combien un excellent naturel et une heureuse éducation peuvent élever l'âme au-dessus de la fortune, et la mettre en état de triompher de la douleur. »

Cornélie se montra toujours au-dessus des faiblesses de son sexe.

POMPONIUS et LÆTORIUS. Déjà Gracchus voyait ses desseins renversés, sa cause perdue sans ressource; déjà l'on cherchait partout ses complices : réduit à un abandon général, il ne conserva que deux amis, Pomponius et Lætorius, qui le garantirent des traits lancés contre lui de tous côtés, en lui faisant un rempart de leurs corps. Pomponius, l'un d'eux, pour faciliter son évasion, arrêta quelque temps par un combat opiniâtre, à la porte des trois Horaces, la foule empressée de courir à sa poursuite. On ne put le forcer tant qu'il lui resta un souffle de vie; ce ne fut qu'après avoir succombé, tout couvert de blessures, qu'il livra le passage par-dessus son corps. Lætorius se tint sur le pont, et, tandis que Gracchus passait, il en défendit l'entrée avec toute l'ardeur de son courage. Enfin, accablé par le nombre, il s'élança dans le Tibre, où il aima mieux tomber qu'entre les mains des ennemis. Ainsi, sur ce pont jadis témoin du dévouement d'Horatius Coclès, il renouvela ce trait de bravoure en faveur d'un seul homme. (*Val. Max.*, IV, 7.)

CICEREIUS. Redevable de son avancement et de toute sa fortune au grand Scipion dont il avait été secrétaire, Cicereius se trouva, avec le fils de son bienfaiteur, en concurrence pour la préture. Il eut tant de crainte de passer pour ingrat, que, se dépouillant de la robe blanche que portaient ordinairement ceux qui aspiraient aux magistratures, il se mit à solliciter pour le jeune Scipion, et lui fit avoir la charge honorable qu'il aurait pu obtenir pour lui-même. (*Val. Max.*, IV, 5.)

FULVIUS (Marcus Nobilior). Ce Romain, un des hommes les plus distingués de la famille Fulvia, fut nommé censeur avec Æmilius-Lépidus, qui était son ennemi capital. Pressentant les inconvénients graves que devaient avoir de telles dispositions entre ces deux magistrats, plusieurs sénateurs se rendirent au champ de Mars, où l'on venait de procéder à l'élection. Q. Cæcilius Métellus, prenant la parole, conjura les nouveaux élus de renoncer dans le temple même de Mars à une inimitié qui pourrait être plus fâcheuse pour la chose publique que pour eux-mêmes, et de montrer réunis par une réconciliation sincère, ceux qu'avaient unis les suffrages du peuple romain. Vaincus par les accents patriotiques de Métellus, par le concert de voix qui exprimaient le même vœu, Fulvius et Æmilius se donnèrent la main, protestant que leur haine avait cessé. On vit, en effet, la concorde régner entre eux, pendant tout le temps de leur magistrature.

ÆMILIUS-LÉPIDUS. N'étant encore qu'un enfant, Æmilius-Lépidus se trouva dans une bataille, y tua un ennemi, et sauva la vie à un citoyen. C'était mériter une double couronne dans un poste où ses années lui permettaient à peine de paraître comme spectateur. Une statue placée dans le Capitole, avec la bulle de l'enfance et la prétexte sans ceinture, a conservé le souvenir de ce trait mémorable (1). Elle fut érigée par ordre du sénat, qui aurait cru injuste de ne pas accorder de distinction honorifique à celui qui montrait un courage si prématuré. (*Val. Max.*, III, 1.)

GLABRIO (M. Acilius). On n'avait point vu de statue dorée à Rome ni dans aucune partie de l'Italie, avant l'époque où M. Acilius en fit ériger une équestre à son père dans le

(1) La *bulle* était un bijou que les enfants de condition libre portaient jusqu'à l'âge de seize à dix-sept ans, et la *prétexte*, une robe bordée de pourpre, commune aux enfants des Patriciens et aux magistrats.

temple de la piété filiale (1) pour consacrer le souvenir de la victoire qu'il avait remportée sur Antiochus, auprès des Thermopyles. (*Val. Max.*, II, 5).

TÉRENCE (PUBLIUS AFER), DE CARTHAGE. Ce poète ne fut pas jugé d'une manière très-uniforme dans l'antiquité, et cette diversité d'opinions s'est renouvelée chez les littérateurs des temps modernes. La Harpe, que nous nous bornerons à citer, mettant Térence au-dessus de ses prédécesseurs, ajoute qu'il avait su observer toutes les bienséances théâtrales dans la conduite de ses pièces, composer d'excellents dialogues, introduire sur la scène, avant lui trop dégradée, le vrai ton de la nature, la conversation des honnêtes gens et une morale instructive.

Pensées.

Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'homme ne m'est étranger.

La licence nous conduit tous à la dépravation.

L'amour est sujet aux injures, aux soupçons, aux brouilleries, aux raccommodements. Prétendre fixer par la raison des choses aussi variables, c'est prétendre extravaguer avec sagesse.

Quand une fois un jeune homme a contracté de mauvaises habitudes, toutes ses actions se ressentent de cette corruption. — Il vaut mieux retenir les enfants par l'honneur et les sentiments que par la crainte. — Un bon père accoutumera son fils à faire le bien plutôt de son propre mouvement que par une crainte étrangère.

Il faut faire son profit des sottises d'autrui. — Il y a de la folie à faire une faute quand on peut l'éviter. — Le silence de l'envieux est un assez bel éloge. — La chose la plus aisée devient pénible quand on la fait à contre-cœur.

Il est juste de supporter ce que peut avoir de fâcheux un être de qui nous avons tiré d'agréables ou d'utiles services. — Plus on est puissant, riche et heureux, plus on doit se porter à pratiquer la justice, si l'on veut passer pour un homme de bien. — Il n'y a rien de si injuste qu'un ignorant qui ne croit bien que ce qu'il fait lui-même. — La justice rigoureuse est quelquefois une injustice.

La sagesse ne consiste pas seulement à considérer une affaire sous son véritable point de vue; mais à prévoir encore tout ce qui doit en résulter. — C'est être sage que de savoir fléchir lorsqu'il le faut; et de faire de bonne heure, ce qu'on serait forcé de faire par la suite. — Un sage capitaine doit, avant de commencer les hostilités, tenter toutes les voies d'accommodement. — On ne fait pas sans danger, une action grande et mémorable.

La fortune favorise les gens de cœur. — Le hasard amène souvent bien des choses que nous n'aurions osé espérer.

L'amour du gain fait souvent prendre un mauvais parti. — Un défaut commun à presque tous les vieillards c'est d'aimer trop l'argent. — La valeur des biens de la fortune est dans l'âme de celui qui les possède; ce sont réellement des biens pour l'homme qui sait en jouir, et des maux pour celui qui en abuse. — C'est lorsqu'un homme jouit de toutes les faveurs de la fortune qu'il doit songer surtout comment il en supportera les revers.

Un bienfait mal placé est une mauvaise action. — Il est honteux pour un homme d'honneur de se laisser vaincre en bienfaisance.

SCIPION NASICA. Héritier des vertus et des talents de son père, le jeune Scipion Nasica fut surnommé Corculum à cause de sa bonté naturelle. Le choix qu'en fit Scipion l'Africain pour son gendre prouverait en sa faveur, quand même l'histoire ne serait pas remplie de ses actions. Si Caton ne terminait jamais un discours sans demander la destruction de Carthage, Nasica termina toujours les siens en avançant la proposition contraire. Il voulait conserver cette cité, parce qu'il jugeait son existence nécessaire pour contenir le peuple romain qui commençait à se corrompre, et inquiétait le sénat par son mépris pour les lois. Les dissensions qui éclatèrent à Rome, presque immédiatement après le renversement de Carthage et de Numance, doivent prouver combien la politique de Nasica était judicieuse.

(1) Ainsi nommé parce qu'on l'éleva au lieu où la jeune *Terentia* avait allaité son père condamné à mourir de faim.

A la droiture inflexible d'une vie entière passée loin de ces frivolités qui ôtent à l'âme et à l'esprit tout leur ressort, il joignait la connaissance du droit public et civil, et le talent de la parole. Il recueillit, vers le même temps, une autre preuve de l'influence de sa vertu et de son éloquence. Par ordre des derniers censeurs un nouveau théâtre se construisait avec des loges et des siéges commodes. Cet édifice était presque achevé, lorsque Nasica fit sentir combien il était dangereux pour les mœurs publiques de multiplier ces établissements et d'ajouter à leur attrait par la commodité de leur disposition locale. Entraîné par son avis, le sénat décréta la démolition du théâtre et défendit d'en construire désormais avec des siéges. La fureur des spectacles, qui, dans le siècle suivant, s'empara des Romains, justifia la haute prévoyance de cet illustre sénateur, lorsqu'on vit tous les citoyens aller journellement y chercher des leçons de débauche, d'impiété et de révolte.

La gloire sans égale des deux Africains fit pâlir celle des deux Nasica; il serait pourtant difficile de décider de quel côté se trouvèrent les vertus les plus solides et les plus pures. (*B. U.*)

SCIPION-ÉMILIEN (PUBLIUS). Paul-Émile avait fait entrer, par adoption, le jeune Émilien dans la famille des Scipions; mais il le gardait auprès de lui, et le formait à la guerre dans la glorieuse campagne de Macédoine. Plutarque rapporte que, vers le soir de ce grand jour qui décida de la ruine de Persée, au milieu de la joie universelle, on s'aperçut avec anxiété de l'absence d'Émilien : les soldats s'empressèrent de faire, à la lueur des flambeaux, des recherches dans la plaine et parmi les morts. L'horreur silencieuse du champ de bataille jonché de cadavres était interrompue par les cris de cette foule qui, de tous côtés, appelait le fils du général, lorsque enfin le jeune héros parut, revenant de la poursuite des fuyards, presque seul, et tout couvert de sang.

Personne ne savait mieux que Scipion-Émilien entremêler le repos et l'action, ni mettre plus à profit les vides que lui laissaient les affaires. Partagé entre les occupations de la guerre et celles de la paix, entre les armes et l'étude, il exerçait son corps dans les dangers, ou cultivait son esprit par les sciences. C'est de lui sans doute que Cicéron dit : qu'il avait toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon; car cela ne paraît pas si bien convenir au Scipion qui l'avait adopté.

Ce grand homme trouvait que jamais il n'était moins oisif ni moins seul que dans la solitude.

Il répondit un jour, de l'air et du ton le plus ferme, aux cris séditieux d'un populace méprisable : « Croyez-vous me déconcerter par vos clameurs, quand celles de vos ennemis ne m'ont jamais causé d'effroi? »

Voyant arriver Licinius-Sacerdos, qu'on venait d'appeler à une revue de chevaliers : « Je sais, lui dit Scipion, que vous vous êtes rendu coupable de parjure : s'il se présente contre vous un accusateur, je l'appuierai de mon témoignage. » Personne ne se présentant : « Licinius, reprit-il, emmenez votre cheval; le censeur vous fait grâce de la flétrissure; je ne veux point remplir à la fois contre vous, le rôle d'accusateur, de témoin et de juge. » (*Val. Max.*, IV, 1)

Il regardait l'indigence et l'avarice comme des conseillers également dangereux pour un chef investi d'une grande autorité. Une contestation s'étant élevée au sénat entre les consuls Serv. Sulp. Galba et Aurélius Cotta, qui prétendaient tous deux à l'honneur d'être envoyés en Espagne contre Viriathus, les sénateurs, fort partagés d'opinions, attendaient impatiemment

qu'Émilien fit connaître la sienne. « Je pense, dit-il, qu'on ne doit y envoyer ni l'un ni l'autre, parce que l'un n'a rien et que rien ne suffit à l'autre.

Au milieu de la cupidité qui régnait à Rome, personne ne porta plus loin que Scipion, le désintéressement et la vraie libéralité. Le riche héritage qui lui échut par le décès d'Émilia, femme du grand Scipion, dont il était le petit-fils adoptif, il le mit tout entier à la disposition de Lutatia, sa propre mère, qui, ayant été répudiée, n'avait pas de quoi soutenir la splendeur de son rang.

Sans profiter des délais accordés par les lois, il se hâta de compléter la dot de ses sœurs, qui avaient épousé Gracchus et Nasica. Ceux-ci, croyant d'abord à quelque méprise, rappelèrent à Emilien qu'il avait trois ans pour payer : celui-ci répondit, qu'il ne voulait reconnaître, entre des amis et des parents, d'autres lois que celles de la grandeur d'âme. Il céda sa part, dans la succession de son père, à son frère Fabius, pour lequel encore il paya les frais d'un spectacle public.

A la mort de sa mère, qui ne laissait de biens que ceux qu'elle avait reçus de lui, il les abandonna tous à ses sœurs.

Pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut, Émilien ne fit aucune acquisition, et ne laissa, en mourant, que quarante-quatre marcs en vaisselle d'or, quoiqu'il eût été maître de toutes les richesses de Carthage, et que ses soldats eussent rapporté de cette expédition des sommes très-considérables.

Il avait reçu du sénat de pleins pouvoirs pour remettre le bon ordre dans les villes et dans les provinces, et pour être l'inspecteur des nations et des rois. Quoiqu'il dût sa naissance à l'une des plus illustres maisons de Rome, qu'il eût été adopté dans une des plus riches, et qu'il eût un si auguste caractère à soutenir au nom de l'empire Romain, il ne mena avec lui qu'un ami, Panétius, encore était-ce un philosophe, et cinq domestiques. Un d'eux étant mort dans le voyage, Scipion se contenta des quatre qui lui restaient, jusqu'à ce qu'il en eût fait venir un autre de Rome, pour le remplacer. (*Biog. Univ.*)

Aussitôt que Scipion fut arrivé aux portes d'Alexandrie, malgré les précautions que sa modestie lui avait suggérées, la renommée le fit reconnaître, et attira toute la ville au-devant de lui. Sans autre escorte que ses vertus, ses exploits et ses triomphes, sa personne suffit pour faire disparaître, même aux yeux du peuple, le vain éclat du roi d'Égypte qui était venu, avec toute sa cour, pour attirer sur lui seul, les acclamations et les applaudissements. (*Tr. des Ét.*)

Le fils de Paul-Émile crut, dans un de ses songes, voir paraître devant lui son illustre aïeul Scipion l'Africain : de telles âmes ne pouvaient avoir que de nobles et grandes pensées ; elles ne pouvaient s'entretenir que de vertus, de liberté, de patrie et de gloire. Cette ombre immortelle lui prédit qu'il détruirait Numance, qu'il renverserait Carthage, qu'il serait porté en triomphe au Capitole, que, nouveau dictateur, il raffermirait la république, et périrait ensuite par les mains impies de ses proches. A ces derniers mots, le jeune guerrier ayant jeté un cri d'effroi, son aïeul lui dit : « Pour fortifier votre courage, sachez, mon fils, qu'il est dans le ciel un lieu réservé à ceux qui ont défendu, conservé, agrandi leur patrie : ils jouissent d'un bonheur éternel ; car, de tout ce qui se fait sur la terre, il n'est rien de plus agréable au dieu suprême qui régit cet univers que ces assemblées d'hommes unis par de communes lois, que ces sociétés qu'on appelle républiques. C'est dans ce lieu, d'où ils sont descendus, que reviennent ceux qui les dirigent et qui conservent les empires. »

Le jeune Scipion ayant osé interroger l'ombre auguste, et lui demander si lui-même et Paul-Émile, après être sortis de ce monde, conservaient encore une existence semblable à la vie. « Oui, répondit l'Africain, ceux-là vivent qui se sont échappés de leurs

corps comme d'une prison ; au contraire, ce que vous appelez la vie n'est qu'une véritable mort : ouvrez les yeux et regardez. »

Alors il aperçut son père Paul-Émile, qui l'assura que Dieu avait donné aux hommes une âme, portion de ces feux éternels qu'on appelle les astres. « Vous devez, ajouta-t-il, soigner cette âme, afin qu'elle remplisse glorieusement le poste que Dieu lui assigne.

« Suivez l'exemple de Scipion et le mien ; cultivez la justice, conservez pour vos parents une tendre piété et une plus grande encore pour votre patrie ; une telle vie est le chemin qui conduit au ciel, et qui vous mène dans l'assemblée des êtres heureux qui ont déjà vécu. Dégagés de leurs corps, ils habitent ce lieu que vous voyez, ce cercle d'une extrême blancheur, environné de flammes brillantes et nommé par les Grecs, *la Voie lactée.* »

Émilien découvrit en effet une étendue immense, semée d'étoiles et remplie d'objets d'une beauté merveilleuse ; et la terre lui parut occuper si peu de place dans cette immensité, qu'il se sentit honteux de la petitesse du globe que nous habitons, qui n'est qu'un point dans l'univers.

Son aïeul, profitant de l'admiration que lui causait ce magnifique spectacle, lui fit comparer la brièveté de l'existence humaine à la durée infinie des jours dans la demeure céleste. « Cette demeure est, dit-il, le centre de tous les biens pour les âmes vertueuses ; élevez vos regards, et prenez votre essor vers cette patrie éternelle. Ne bornez pas votre espoir et votre ambition aux vains éloges des hommes, et aux passagères récompenses qu'on reçoit sur la terre ; votre corps seul est mortel : en vous il existe une divinité ; apprenez donc que vous êtes un Dieu, qui se meut, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui gouverne votre corps, comme dieu lui même gouverne le monde.

« Plus votre âme sera vertueuse et active, plus promptement et plus facilement elle arrivera dans ce séjour sa demeure naturelle. Mais les âmes qui se soumettent aux sens, et qui, violant les lois divines et humaines, se sont rendues esclaves des passions, roulent encore long-temps autour de la terre, quand elles se sont échappées de leurs corps, et ne reviennent dans ce séjour, qu'après plusieurs siècles de fatigues et de tourments. »

Ayant prononcé ces dernières paroles, l'ombre disparut, et Scipion s'éveilla. (*Cic.*)

VEN-TI, EMPEREUR DE LA CHINE. Les Chinois comptent ce prince parmi leurs meilleurs souverains. Son gouvernement était juste, sa vie frugale, ses vêtements modestes. Il renouvela l'usage suivi par les anciens empereurs de labourer la terre de leurs propres mains. C'est sous son règne, que les Chinois commencèrent à connaître la fabrique et l'usage du papier.

Pensées.

La plupart des plaisirs ne sont que des amusements frivoles : ils ont un très-grand inconvénient, c'est qu'on ne peut les goûter seul. Le jeu le plus simple exige au moins deux personnes ; l'étude procure des plaisirs utiles dans la plus profonde solitude.

Un homme chaussé proprement craint la moindre éclaboussure : il marche sur la pointe des pieds ; à peine touche-t-il la terre. N'a-t-il pu éviter enfin de se mettre dans la boue, il ne se ménage plus. Ainsi, quand on a contracté les premiers vices, on est bien près de ne plus se respecter.

Le gouverneur d'une province, au lieu de s'enrichir dans sa place, s'était appauvri à force de donner. On lui avait nommé un successeur, et il retournait dans sa patrie. Il trouve sur son chemin un homme qui avait cessé de vivre, et dont le corps était abandonné. Il se dépouille de ses meilleurs habits pour l'en couvrir ; il vend son cheval pour payer les obsèques, et se contente d'acheter un bœuf pour achever sa route. Quelques jours après, il ren-

contre un voyageur réduit à la dernière misère, et près de mourir de faim avec sa femme et ses enfants. Il vend son bœuf, et en consacre la valeur au soulagement de cette famille désolée. On lui représenta qu'il poussait trop loin la compassion : Vous vous trompez, répondit-il, et mon cœur ne me trompe pas. Il est utile que cet homme vive pour être le soutien de ceux auxquels il a donné le jour, et pour fournir à la patrie des citoyens dignes d'elle : il est fort indifférent que je retourne chez moi à pied ou traîné par un bœuf.

Attendons que j'aie du superflu et je soulagerai les pauvres. Ah ! malheureux ! tu ne les soulageras jamais !

Vois cet agneau qu'on mène à la boucherie ; à chaque pas il s'approche de sa fin. Mortel, ton sort est le même ; chaque instant de ta vie est un pas que tu fais vers la mort.

Point d'épée plus dangereuse à l'homme que sa propre cupidité ; point de meilleur bouclier que le désintéressement.

La peine, le plaisir, la joie, la tristesse, n'ont rien de fixe où ils puissent s'arrêter. Tel a pensé mourir de plaisir quand il a obtenu son premier emploi, qui, monté dans la suite à de plus hautes dignités, est mort de douleur pour n'avoir pas obtenu la première de toutes. Tu n'as qu'un âne pour monture ; un homme marche devant toi monté sur un bon cheval : tu te plains, tu t'affliges. Tourne la tête, vois cette foule qui te suit à pied, courbée sous des fardeaux, et console-toi. C'est pour l'ivoire qu'on chasse l'éléphant, on ouvre le coquillage pour y chercher des perles ; le langage du perroquet lui fait perdre sa liberté : ainsi l'homme doit souvent sa perte aux avantages dont il s'enorgueillit.

GUIA-CHAN, MANDARIN.

Pensées.

Un sol fertile procure des récoltes abondantes : un bon souverain multiplie le nombre des sages.

La foudre détruit ce qu'elle frappe ; un poids énorme écrase ce qu'il presse ; la puissance capricieuse d'un tyran est plus pesante encore ; elle est plus terrible que la foudre.

Souvent la puissance la plus redoutée touche au moment de sa ruine. L'empereur Chi-Hoang-Ti avait la force du lion et la férocité du tigre ; la colère du ciel poursuivit la postérité de ce prince injuste. Il fit bâtir jusqu'à trois cents maisons de plaisance ; rien n'égalait la magnificence de son palais, ni la beauté de ses jardins : il n'est pas même resté à ses enfants une cabane couverte de chaume. On travailla dix années entières à son tombeau ; des milliers d'hommes furent tourmentés pour élever ce monument à son orgueil ; la terre fut profondément fouillée ; l'or, le jaspe, le vernis, les perles, les pierres précieuses furent employées à l'ornement de cet édifice ; une vaste promenade, un bois épais l'entouraient : tant de magnificence fut prodiguée pour son cadavre ; les corps de ses descendants ne furent point recouverts d'un grain de sable.

GAI ou KIA-Y, MANDARIN.

Réflexions adressées à l'empereur Ven-Ti.

A présent les servantes vont au marché habillées avec la même richesse qu'affectaient autrefois les dames dans les jours de fêtes. Chez de simples marchands, les murs sont tapissés des mêmes étoffes dont jadis les rois auraient été revêtus ; et l'on voit des comédiennes et des chanteuses usurper les parures des princesses. Cependant, pour satisfaire à tant de luxe, on endure le froid et la faim ; on souffre, on se livre à la rapine, au brigandage : comment une telle profusion n'entraînerait-elle pas la ruine de l'état ?

Il est des lois pour les enfants et pour les pères, pour les subalternes et pour les chefs, pour le peuple et pour les souverains. Ces lois, dictées par des hommes, partagent le sort de toutes les œuvres humaines, elles ne sont pas inaltérables : si l'on néglige de les réparer et de les soutenir, elles tombent et périssent.

Le bonheur de l'état est fondé sur le respect du souverain pour les lois, sur son attention à les observer, et sur l'éducation des héritiers de l'empire. C'est d'un seul homme, dit Chou-King, que dépend l'espoir d'un peuple entier. Le plus grand service qu'on puisse rendre à l'état est donc de préparer de bonne heure un jeune prince à s'acquitter dignement de ses devoirs.

La loi punit les fautes ; le bon ordre les prévient. Les récompenses excitent les hommes vertueux ; les peines imposent aux méchants. Les bons souverains n'eurent pas d'autre secret. Par l'instruction et le bon ordre ils inspiraient insensiblement au peuple de bonnes mœurs ; car le bon ordre coupe la racine du mal avant qu'il ait eu le temps de s'élever, et l'instruction affermit et nourrit les racines du bien.

On ne saurait écouter les conseils avec trop de circonspection. Le prince peut, en les suivant ou en les rejetant, faire le bien ou le mal de ses sujets ; mais le bien et le mal ne peuvent rester dans un état de repos ; ils prennent insensiblement de l'accroissement et des forces ; et ce n'est pas un seul jour que dure le malheur ou la prospérité d'une nation.

Les souverains veulent que le peuple soit bon ; mais tous ne tendent pas de la même manière à le rendre tel. Les uns emploient de sages réglements et l'exemple de leurs propres vertus ; les autres ont recours aux rigueurs et aux violences ; mais ceux-ci ne corrigent pas toujours, ils font murmurer et rendent malheureux ; ceux-là répandent en même temps la joie et la prospérité dans leur empire.

Le souverain doit lui même respecter ses ouvrages. Quand il a revêtu un homme d'une grande dignité, il doit avoir pour lui des égards, afin que les peuples lui portent du respect. Ce sujet ainsi traité manque-t-il à ses devoirs, se rend-il criminel ? le monarque peut le dépouiller sans doute de ses emplois, et le priver même de la vie ; mais qu'il ne le livre pas à l'opprobre, car il risquerait d'inspirer au peuple du mépris pour ceux qui lui commandent. L'honneur se conserve par l'honneur, et quiconque est retenu dans l'abjection, ne servira qu'avec bassesse. (*Mor. Chin.*)

TCHO-TSOI.

Avis de ce docteur à l'empereur Ven-Ti.

Sous les bons souverains le peuple ne souffre ni le froid ni la faim. Ce n'est pas que les monarques habillent et nourrissent la nation ; c'est que, par de bonnes lois, ils encouragent et protégent le cultivateur.

Quand la misère du peuple est extrême, celui-ci devient semblable aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces. Les murs des villes ne lui opposent que de faibles barrières, les fossés les plus profonds sont contre lui de vains obstacles, et la terreur des lois ne lui impose plus ; les supplices même ne sauraient l'effrayer, parce qu'ils sont moins cruels que les maux qu'il endure. Le froid, la faim, entraînent l'homme à tous les crimes, et ne lui laissent plus rien voir qu'il puisse redouter. La nature elle-même, cette mère commune, ne peut alors retenir son fils : comment le prince retiendrait-il son sujet ?

L'or, l'argent, les perles, et les pierres précieuses, ne peuvent nourrir l'homme ni le garantir du froid. Ces objets sont la parure des monarques. On peut les cacher dans son sein, les porter au-delà des mers, les employer à des échanges utiles ; mais s'ils procurent aux hommes ces faibles avantages, ne leur causent-ils pas les plus grands maux ? Ils font prévariquer les grands, les rendent des serviteurs infidèles, de farouches oppresseurs, et les plus cruels ennemis de la nation. O monarque imprudent ! préfère-leur ces semences nourricières que la terre n'accorde au cultivateur qu'au prix de ses travaux assidus. (*Mor. Chin.*)

GELLIUS. (L.) Après avoir été

revêtu de plusieurs dignités et même de la censure, il conçut contre son fils les graves soupçons d'un commerce incestueux avec sa belle-mère, et d'un projet de parricide. Quoique ces soupçons ne parussent que trop fondés, il ne voulut pas courir avec précipitation à des moyens rigoureux. Réunissant, pour lui servir de conseil, la plus grande partie des sénateurs, il donna à son fils toute liberté de se défendre; et, la cause mûrement examinée, le jeune homme fut reconnu innocent, et par le conseil et par Gellius lui-même. Si, cédant à un premier transport de colère, celui-ci se fût hâté de sévir, il eût commis un crime au lieu de punir un criminel. (*Val. Max.*, v, 9.)

POPILIUS. Le sénat députa ce Romain vers Antiochus, roi de Syrie, pour lui défendre de continuer la guerre qu'il faisait à Ptolémée. Le prince le reçut avec empressement, et, d'un air d'amitié, lui tendit la main; Popilius, au lieu de lui présenter la sienne, lui remit la lettre qui contenait le decret du sénat. Lorsqu'Antiochus en eut pris lecture, il dit qu'il en conférerait avec son conseil. Popilius tenait à la main une baguette; il trace sur le sable un cercle autour du roi: « Avant de sortir de là, dit-il, il faut que vous me donniez une réponse. » Aussitôt Antiochus déclara que Ptolémée n'aurait plus de sa part aucun sujet de plainte. (*Val. Max.*)

GALLUS (C. Sulpitius). Successivement nommé questeur, édile curule, et préteur urbain, Gallus obtint bientôt par ses talents le consulat qu'il sut illustrer en triomphant des peuples belliqueux de la Ligurie. Il n'était encore que tribun militaire, sous les ordres de Paul-Émile, dans la seconde guerre de Macédoine, lorsque, prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précéda la bataille où Persée fut vaincu, non seulement il prévint toute fâcheuse impression sur l'esprit des soldats, mais encore, par la manière dont il parla du phénomène, contribua, dit-on, au succès de cette journée mémorable. Quoi qu'il en soit, Gallus aura toujours la gloire d'avoir été le premier astronome chez un peuple toujours en guerre, et dans un siècle où la civilisation était peu avancée. Cicéron le loue beaucoup sous ce rapport; et Tite-Live, Valère-Maxime, Frontin, le citent parmi les hommes les plus remarquables que l'ancienne Rome avait vu naître.

MÉTRODORE, philosophe et peintre. Après avoir vaincu Persée, roi de Macédoine, le consul Paul-Émile demanda aux Athéniens deux hommes, l'un pour décorer son triomphe, l'autre pour avoir soin de sa bibliothèque. Ce peuple éclairé ne lui envoya que Métrodore, qui répondit aux intentions de Paul-Émile, et qui même, à ce qu'on assure, fut chargé par cet illustre Romain de l'éducation de ses enfants, et notamment de celle de P. Scipion. (*Pline.*)

Si, dans ses tableaux, Métrodore réussit aussi bien que dans l'éducation confiée à ses soins, on peut dire qu'il fut un des plus grands peintres de l'antiquité.

RUFUS (Publius Rutilius). Dès qu'il fut en âge de fréquenter le barreau, il y signala ses talents; mais, dédaignant les ressources ordinaires de l'éloquence, il s'attachait moins à captiver la bienveillance de ses auditeurs, qu'à les convaincre par la clarté, l'ordre et la force de ses raisonnements.

Chargé de la guerre contre les Cimbres, Cnéius Manlius fut vaincu et son armée taillée en pièces. Rutilius, par sa fermeté, préserva Rome de sa ruine: il se hâta de lever de nouvelles légions; et, donnant l'exemple des sacrifices qu'imposait le danger commun, il y incorpora son fils âgé de dix-sept ans, quoique, suivant l'usage, il pût le garder près de lui. Traduit devant le peuple, plutôt pour des querelles de corps que pour aucun délit personnel, il ne prit pas la robe de deuil; il ne quitta point les marques distinctives de sénateur; il n'éleva point vers ses juges des mains suppliantes, et ne dit rien qui pût ternir l'éclat de sa vie passée; il fit voir que le péril, loin d'être l'écueil de sa dignité, n'en était qu'une brillante épreuve. (*Val. Max.*, vi, 4.)

Sa probité s'indigna des concussions des chevaliers romains chargés de la levée des subsides dans les provinces conquises; et, pendant sa gestion, les peuples de l'Asie ne furent pas dépouillés impunément.

Toutefois un arrêt que la postérité a flétri condamna Rutilius à réparer de prétendus dommages qu'il avait causés. Ses biens furent séquestrés et vendus; mais le prix s'en trouva moindre que la somme qu'il devait restituer. Justement indigné, Rutilius abandonna Rome pour se retirer dans la province qu'il avait naguère administrée. Ses amis le forcèrent d'accepter l'argent dont il avait besoin pour son voyage. Toutes les villes qui se trouvaient sur sa route, lui envoyèrent des députés; et les rois de l'Asie lui rendirent les mêmes honneurs qu'au représentant du peuple romain. Il s'arrêta quelque temps à Mytilène, et choisit ensuite Smyrne pour sa résidence. Cette ville l'admit au nombre de ses citoyens et le combla de marques d'estime.

Rutilius refusa de revenir à Rome quand il y fut rappelé par Sylla; mais il ne cessa point de conserver pour sa patrie les sentiments d'un bon citoyen. Quelqu'un lui ayant dit que la guerre civile déterminerait nécessairement le rappel de tous les exilés: « J'aime mieux, répondit-il, voir mon pays rougir de mon éloignement, que s'affliger de mon retour. »

L'étude à laquelle il consacra ses dernières années, les lui rendit douces et tranquilles.

SEMPRONIA. L'histoire signale une circonstance qui fait honneur à cette fille de Tibérius Sempronius Gracchus et de Cornélie. Un certain Lucius Équitius se présentait aux censeurs pour être inscrit sur le rôle des citoyens, comme fils de Tibérius Gracchus. Le peuple idolâtre du nom des Gracques, et trompé par un tribun séditieux, Apuléius Saturninus, manifesta sa fureur par une grêle de pierres lancées contre le tribunal, lorsqu'il vit celui-ci persister à repousser cet homme. Au milieu du tumulte, un tribun s'engage à le faire reconnaître par Sempronia. Il amène cette dame devant la multitude furieuse; mais la fille de Cornélie soutint avec dignité l'honneur de sa famille. Forcée de monter à la tribune, où jamais aucune femme n'avait paru, que les citoyens les plus considérables n'abordaient jamais sans quelque trouble, elle montra une contenance calme et assurée au milieu des clameurs menaçantes. En vain cent mille voix lui ordonnaient de reconnaître Équitius pour son neveu, et de lui donner un baiser en signe de parenté: elle persista à repousser avec mépris, l'imposteur qui voulait impudemment s'introduire dans sa famille. (*Val. Max.*, iii, 8.)

LÆLIUS, (Sapiens, fils du précédent Lælius). En suivant les leçons de Diogène le stoïcien et de Panetius, Lælius apprit à mépriser la volupté. Il se fit remarquer au barreau parmi les premiers orateurs. Son éloquence était douce et persuasive; sa modestie relevait encore l'éclat de ses talents. Chargé de plaider une cause d'un grand intérêt, et n'ayant pu réussir à convaincre les juges de l'innocence de ses clients, il conseilla à ceux-ci de s'adresser à Serg. Galba, l'un de ses rivaux, et fut le premier à le féliciter du succès qu'il obtint. Il accompagna Scipion le jeune, son ami, au siége de Carthage, où il se distingua par sa valeur. Lælius aimait le séjour de la campagne; il y partagea ses loisirs entre l'étude et les travaux champêtres. Il avait l'humeur enjouée; et envisageait avec le même calme, les faveurs ou les revers de la fortune. Ses vertus lui méritèrent le surnom de *sage;* ce qui a fait dire à Horace, (serm. ii. sat. 2.) *mitis sapientia Læli:* et de tous ceux à qui l'estime publique a décerné cette flatteuse dénomination, peu en ont été plus dignes. (*B. U.*)

PISON (L. Calpurnius.) Tandis qu'il était tribun, Pison publia une loi contre la concussion : *Lex Calpurnia, de pecuniis repetundis.* A la tête des troupes de la république il termina heureusement une guerre contre les Siciliens. Pour récompenser un de ses fils qui s'était distingué dans cette expédition, il lui laissa, par son testament, une couronne d'or du poids de vingt livres.

Aux qualités d'un bon citoyen, Pison joignait les talents de jurisconsulte, d'orateur et d'historien. C'est à sa grande frugalité qu'il dut le surnom de *Frugi*, moins brillant que bien d'autres; mais qui suppose des vertus peu communes. (*D. H.*)

CRITOLAUS. Ce général achéen prétendait que, si d'un côté d'une balance on mettait les bonnes qualités de l'âme, et de l'autre, non seulement celles du corps, mais encore les biens étrangers, le premier côté l'emporterait sur le second, quand même on y ajouterait la terre et les mers. (*Cic.*, tom. v.)

MICIPSA, fils de Massinissa. Né avec un caractère pacifique, et devenu, après la mort de ses deux frères, seul possesseur du royaume de Numidie, Micipsa régna paisiblement, et fut le plus clément des monarques numides. Animé du même zèle qui avait porté son père à civiliser ses sujets, il établit une colonie de Grecs dans sa capitale, réunit à sa cour un grand nombre de savants et de philosophes, et devint un des princes les plus éclairés de son temps. (*B. U.*)

LUCILIUS (Caïus). Ce chevalier romain, qui donna à la satire une forme nouvelle, adoptée plus tard par Horace, Perse, Juvenal, combattit avec courage sous les ordres de P. Scipion, dans la guerre contre Numance. C'était un homme de mœurs sévères, et d'une vie irréprochable. Il n'épargna dans ses satires aucun des vices de son siècle; et cependant on ne voit pas qu'il ait eu jamais à s'en repentir. Au nombre de ses amis il compta les Scipions ainsi que Lælius Albin; il les consulta sur ses ouvrages avant de les livrer au public : « Je ne veux pour juges, disait-il, ni des ignorants ni de ces hommes qui se croient des plus savants, parceque les uns ne me comprendraient pas, et les autres y trouveraient des choses auxquelles je n'ai jamais pensé. »

Horace a porté un jugement sévère sur Lucilius, qui eut aussi de très-chauds partisans. Quintilien loue son érudition, sa verve, son inépuisable gaîté. Cicéron, Pline, Aulu-Gelle, en ont également parlé avec éloge. (*Biog. Univ.*)

JULIE, mère de Marc-Antoine le triumvir. Pendant les sanglantes exécutions du triumvirat, Julie montra autant de noblesse d'âme que son fils fit paraître de bassesse et de cruauté. Marc-Antoine avait laissé mettre sur la liste des proscrits Lucius-César, son oncle; Julie, sœur de celui-ci, le cacha dans sa maison; mais voyant des soldats près de le découvrir, elle se présente à la porte, et, étendant ses bras pour arrêter les assassins : « Vous ne tuerez point, leur dit-elle, l'oncle de votre général, que vous n'ayez tué auparavant sa mère. » Ces mots retinrent les furieux. Alors Julie se rendit à la place où Marc-Antoine était sur son tribunal avec ses deux collègues. « Je viens, dit-elle, me dénoncer comme recélant L. César. Ordonnez qu'on me fasse mourir, puisque la peine de mort est aussi prononcée contre ceux qui sauvent les proscrits. » Ces paroles ayant désarmé les triumvirs, L. César jouit d'une entière liberté. (*D. H.*)

METELLUS (Quintus Cæcilius), le macédonique. Métellus avait eu des démêlés très vifs avec le second Africain, et la rivalité qu'avait excitée entre eux une noble émulation de vertu, dégénéra en une haine violente et déclarée. Mais lorsque le cri : *Scipion est assassiné*, eut retenti à ses oreilles, il s'élança de chez lui, l'air consterné et criant d'une voix vivement émue : « Au secours, citoyens, au secours; le rempart de la patrie est renversé : Scipion, reposant au sein de ses dieux domestiques, vient d'expirer sous les coups d'une main sacrilége... » O République, aussi à plaindre de la mort de Scipion, qu'heureuse d'entendre des cris généreux et patriotiques comme ceux de Métellus! car le même instant lui apprit, et la perte qu'elle venait de faire, et le bien qui lui restait. Le même Métellus invita ses fils à porter sur leurs épaules le cercueil de Scipion : « Jamais, leur dit-il, vous n'aurez à remplir un pareil devoir envers un plus grand homme... » Qu'étaient devenues tant de querelles violentes en plein sénat, tant d'altercations devant le peuple, tant de combats que s'étaient livrés sous la toge d'aussi célèbres capitaines, d'aussi grands citoyens? Tout avait disparu devant une élévation de sentiments qu'on ne saurait assez admirer. (*Val. Max.*)

Pendant la guerre des Celtibériens en Espagne, Q. Métellus faisait le siége d'une place nommée Centobrica. Déjà une machine menaçait le rempart et la portion de muraille la plus facile à renverser. L'humanité le fit renoncer à une victoire prochaine. Les assiégés venaient d'exposer aux coups de la machine les enfants de Réthogène, l'un de leurs concitoyens, qui était passé dans les rangs ennemis; mais Métellus ne voulut pas voir des enfants périr d'une mort si cruelle sous les yeux de leur père; et, quoique Réthogène déclarât qu'il faisait sans regret le sacrifice de son sang, le siége fut abandonné. Si ce sentiment généreux l'empêcha de se rendre maître d'une place importante, il lui gagna les habitants de toutes les villes de la Celtibérie, et lui procura l'avantage de les soumettre au peuple romain sans avoir à former tant de siéges.

COTIUS (Quintus). Ce Romain qui, comme Licinius Dentatus, mérita par sa bravoure le surnom d'*Achille*, s'était rendu en Espagne, en qualité de lieutenant, avec le consul Q. Métellus, sous les ordres duquel il faisait la guerre de Celtibérie. Il est averti qu'un jeune homme de cette nation le défie au combat; c'était le moment où l'on venait de lui servir à dîner : il quitte la table; et, craignant que Métellus ne s'oppose à son ardeur, il fait en secret porter ses armes et conduire son cheval hors des retranchements. Dès qu'il aperçoit son adversaire, il se précipite sur lui, le tue, le dépouille de ses armes, et revient triomphant.

Un autre jour, provoqué par Pirésus, le plus illustre et le plus brave des Celtibériens, Cotius le força de s'avouer vaincu. Tout bouillant qu'il était, le jeune provocateur ne rougit pas de lui livrer à la vue des deux armées sa lance et son écharpe. Cotius exigea encore la promesse de s'unir à lui par les liens de l'hospitalité, lorsque la paix serait rétablie entre les deux nations. (*Val. Max.*, iii, 2.)

CLAUDIA. S'aperçevant que son père était arraché du char triomphal par la violence d'un tribun, cette jeune vestale accourut avec une promptitude étonnante, et arrêta un pouvoir redoutable qu'animaient encore des inimitiés particulières. Ainsi l'on vit deux triomphes; celui du père au Capitole, et celui de la fille au temple de Vesta. (*Val. Max.*, v, 4.)

ATTALE, roi de Pergame. Le peuple romain avait signalé sa générosité et sa magnificence en faisant présent de l'Asie au roi Attale. Celui-ci à son tour signala sa reconnaissance par un testament plein d'équité, en léguant cette même Asie au peuple romain. Pour louer dignement la libéralité de l'un et la gratitude de l'autre, il faudrait, dit Valère-Maxime, trouver autant d'expressions qu'il y avait de cités considérables dans ce qu'avait donné l'amitié, et dans ce que rendait la reconnaissance.

MOSCHUS, poète bucolique grec. Dans son idylle consacrée à

la mémoire de Bion, Moschus nous a laissé un monument remarquable de la liaison qui régnait entre lui et ce poète, malgré la rivalité de talent et la conformité du genre dans lequel ils s'exerçaient tous deux. On ne peut lire cette pièce sans être attendri : elle est, dans la poésie grecque, ce qu'est dans la nôtre la belle élégie de La Fontaine sur la disgrâce de *Fouquet*. (*B. U.*)

MITHRIDATE, surnommé LE GRAND, ROI DES PARTHES. Diodore de Sicile nous apprend que ce roi, qui voulait unir le nom de législateur à celui de conquérant, préférait à tout la clémence et la bonté. Aussi eut-il de grands succès; il étendit fort au loin les limites de son empire. Il pénétra, dans l'Inde, jusqu'aux pays où Porus avait régné, et subjugua tout sans obstacle. Arrivé à un tel degré de puissance, il ne s'abandonna pas au luxe et à l'orgueil, comme la plupart des princes. Il montra du courage pendant la guerre et de l'humanité pendant la paix; il choisit, pour les donner à ses sujets, les meilleures lois des nations nombreuses soumises à sa puissance. (*B. U.*)

RUPILIUS, CONSUL. Il faut compter au nombre des soutiens de la discipline militaire ceux qui, par respect pour elle, brisant les liens de la parenté, n'ont pas craint d'en punir les infractions, aux dépens de l'honneur même de leurs familles. Le consul Rupilius faisait en Sicile la guerre aux esclaves fugitifs; apprenant que Q. Fabius, son gendre, avait, par sa négligence, laissé prendre la forteresse de Tauromínium, il lui envoya l'ordre d'évacuer sans délai sa province. (*Val. Max.*, II, 7.)

MARIUS (CAÏUS). Plutarque rapporte que Scipion étant à table avec ses officiers, un des convives lui demanda s'il y avait alors à Rome un capitaine capable de lui succéder; et que Scipion, ayant posé la main sur l'épaule de Marius, répondit : « Ce pourrait bien être ce jeune homme. » (*B. U.*)

Après avoir vaincu les Teutons, Marius apprit que les Cimbres étaient près d'arriver. Voyant que si cette inondation de barbares pénétrait en Italie, ce ne serait pas sans de nouveaux dangers pour la république, il différa le triomphe qu'il venait de mériter, et se hâta d'aller au secours de Catulus Lutatius chargé de défendre l'entrée de l'Italie contre les Cimbres. Un double triomphe était dû à cette double victoire : Marius se comporta dans cette occasion avec une généreuse modestie; il voulut que ce fût son collègue qui eût les honneurs de la victoire qu'il lui avait procurée. Marius avait de grandes qualités, et s'était montré dans sa jeunesse plein de valeur et de désintéressement. Par malheur l'ambition, pénétrant dans son âme, y éteignit tous les nobles sentiments qui y avaient régné jusqu'alors.

HÉCATON, DE RHODES. Dans son livre *des Devoirs*, ce philosophe définit le sage, un homme judicieux, appliqué, et qui, sans blesser les lois, les mœurs ou les usages de son pays, conduit bien ses affaires; car, ajoute-t-il, on peut désirer d'être riche, non seulement pour soi, mais encore pour ses enfants, ses proches, ses amis et surtout pour l'état, puisque les richesses des particuliers sont les richesses de la république.

FABIUS-MAXIMUS (SERVILIANUS.) Ce Romain termina par les graves fonctions de la censure, celles qu'il avait déjà glorieusement exercées; il ne pardonna point à son fils de s'être rendu suspect de mauvaises mœurs; et, après lui en avoir fait subir le châtiment, il se punit lui-même, en se dérobant, par une retraite volontaire, aux regards de ses concitoyens. (*Val. Max.*, VI, 1.)

HIPPARQUE, DE NICÉE, EN BITHYNIE. De tous les ouvrages d'Hipparque, regardé comme le père de l'astronomie, le seul qui nous reste est son commentaire sur *Aratus*. Il est le moins important : c'est une production de sa jeunesse, ou au moins d'une époque où il n'avait pas encore changé sa manière de faire ses observations, parce qu'il ignorait le mouvement de l'équateur et des points équinoxiaux. Pour donner une idée des vastes connaissances auxquelles il parvint, nous nous bornerons à rapporter le témoignage de Ptolémée et de Pline. Le premier nous fait savoir, « Qu'après tant de succès dans ses recherches et ses études, Hipparque sentit qu'il lui convenait peu de hasarder des hypothèses incertaines, et de ne pas rester au-dessous de tant d'astronomes auxquels il s'était déjà montré si supérieur. Parlant de celui-ci avec enthousiasme, Pline fait remarquer qu'il prédit pour six cents ans le cours du soleil et de la lune; qu'il marqua les mois, les jours, les heures et la position des lieux où l'on pourrait observer les phénomènes; et que, prenant les siècles à témoin, il parla en confident et en interprète de la nature. » (*B. U.*)

DRUSUS (MARC. LIVIUS). Après avoir été collègue de Caïus Gracchus, dans le tribunat, Drusus, privé de la vue et chargé d'années, employa le reste de ses jours à donner des leçons publiques de droit civil, et à composer des ouvrages précieux pour ceux qui se livrent à cette étude. La nature put bien faire de lui un vieillard, et la fortune le rendre aveugle, mais rien ne put ôter à son âme sa vigueur ni sa pénétration. (*Val. Max.*)

REX (Q. MARCIUS), L'ANCIEN. Ce collègue de Caton dans le consulat perdit un fils d'une grande espérance, modèle de piété filiale et, pour comble de regrets, unique fruit de son hymen. Quoique ce coup terrible renversât et anéantît sa famille, Marcius, par une sagesse profonde, se rendit tellement le maître de sa douleur, qu'ayant dû en ce jour convoquer extraordinairement le sénat, il quitta le bûcher de son fils pour se rendre à cette réunion. S'il avait eu moins de fermeté dans le caractère, il aurait été incapable de remplir en cette conjoncture les devoirs d'un père malheureux, et ceux d'un consul vigilant. (*Val. Max.*, V, 10.)

MÉTELLUS. (QUINTUS CÆCILIUS), DE NUMIDIQUE. Élevé à Athènes, par le philosophe Carnéade, ce Romain, que Velléius met au nombre des meilleurs orateurs de son temps, refusa d'user de ces avantages en faveur de Lucullus son beau-père accusé d'une action blâmable, et déclara qu'il ne savait pas s'intéresser pour un homme qui désobéissait aux lois.

On venait de lui décerner les honneurs du triomphe, et de frapper des médailles empreintes de ses victoires, lorsqu'il fut accusé d'exactions par Manlius, devant l'assemblée du peuple. Il alla présenter, les registres de sa gestion à ses juges; mais ceux-ci, sans aucun examen, le renvoyèrent absous, de peur de se déshonorer, s'ils hésitaient à croire à la parole d'un homme aussi connu par son intégrité.

De concert avec les tribuns, Marius fit exiger du sénat un serment d'obéissance à une loi qui n'était pas encore rendue; Métellus, comme l'on s'y attendait, refusa de prêter ce serment; il répondit à ses amis et à ses parents, effrayés des suites de ce refus : « C'est le fait d'un lâche de commettre une mauvaise action par la crainte du péril; et c'est celui d'un homme vertueux de faire le bien, nonobstant le danger. » Le peuple exigea que son exil fût prononcé à son de trompe. Une partie des tribus, indignée de l'injustice d'une pareille condamnation, étant venue lui offrir de prendre sa défense, il ne voulut pas être cause d'une guerre civile, et partit de Rome, en disant : « Si le peuple est tiré de son aveuglement, il me rappellera; s'il y persiste, le meilleur parti sera de se tenir bien loin. »

Métellus se rendit à Rhodes, ville alors célèbre par son école de philosophie. Il y conla des jours tranquilles

dans la société des gens de lettres; et il fut chéri, honoré, comme un homme qui avait mieux aimé sacrifier sa fortune que sa conscience. Se trouvant au théâtre de Smyrne, lorsqu'il reçut une lettre qui lui annonçait que le sénat et le peuple romain, d'un consentement unanime, avaient décrété son rappel, il ne sortit point que le spectacle ne fût fini. Il ne laissa pas apercevoir sa joie aux personnes dont il était entouré : quel que fût le plaisir qu'il éprouvait, il le renferma dans son cœur, tant il sut, par l'empire qu'il avait sur lui-même, conserver l'égalité d'âme dans la bonne et dans la mauvaise fortune. A son retour en Italie une foule immense alla à sa rencontre. Il rapporta dans Rome, dit Cicéron, cette fermeté d'esprit avec laquelle il s'en était éloigné.

SCAURUS (Marcus Æmilius), consul romain. Ce n'est point un stérile sujet de réflexions que de voir, avec tant d'énergie dans l'âme, tant de dignité dans les mœurs, Scaurus capable de s'abandonner à la plus coupable cupidité! « Pour moi, dit le président de Brosses, j'avoue que rien ne me donne une plus haute idée de ses vertus et de ses talents que ses vices même, lorsque je vois qu'à peine ils ont pu affaiblir l'estime qu'il méritait d'ailleurs. »

Imitant la noble assurance de Caton dans une circonstance semblable, voici de quelle manière se défendit Scaurus, accusé d'avoir reçu de l'argent de Mithridate, pour agir contre la république : « Il est fâcheux pour moi, Romains, d'avoir à rendre compte de ma conduite devant d'autres hommes que ceux au milieu desquels j'ai passé ma vie. Vous êtes la plupart trop jeunes pour m'avoir vu dans l'exercice des fonctions honorables qui me furent confiées; cependant j'oserai vous faire une question : Varius de Sucrone accuse Æmilius Scaurus de s'être laissé corrompre par les présents d'un roi pour trahir les intérêts de l'empire romain; Scaurus nie le fait; lequel de nous deux ne croirez-vous? » Ces mots frappèrent tellement le peuple d'admiration que, par ses cris redoublés, il força Varius à se désister de sa téméraire et injuste poursuite. (*Val. Max.*, VIII, 5.)

Lorsque le tribun Saturninus, le préteur Glaucia, et Equitius, désigné tribun du peuple, eurent excité dans Rome la plus violente sédition, sans que personne tentât de s'y opposer, Æmilius Scaurus exhorta C. Marius, consul pour la sixième fois, à défendre, par son courage, les lois et la liberté. Aussitôt il se fit apporter des armes, et se rendit à la porte du sénat, où, appuyé sur un javelot, et déployant les faibles restes d'une vie prête à s'éteindre, il empêcha la ruine de la république; car ce fut son intrépidité qui détermina les sénateurs et les chevaliers à punir les coupables. (*Val. Max.*, III, 2.)

La discipline que Scaurus faisait observer à ses soldats était tellement sévère que, si l'on en croit Frontin, un arbre fruitier, renfermé dans l'enceinte de son camp, fut, après le départ de ses troupes, retrouvé chargé de fruits.

Scaurus n'a jamais été compté au nombre des orateurs du premier ordre. Cependant lorsqu'il fut nommé prince du sénat (1), l'on reconnut tout le mérite de sa façon de parler, énergique, grave et imposante; c'était le ton qu'inspire un rang élevé, et auquel on ne pourrait suppléer par l'art ni par l'étude. Scaurus, en parlant pour un accusé, semblait moins plaider que rendre hautement témoignage en faveur de son client. (*B. U.*)

DOMITIUS - AHÉNOBARBUS. Æmilius Scaurus s'était opposé à l'admission du tribun Domitius au collége des augures. Plein de ressentiment, celui-ci venait d'ajourner son adversaire devant le peuple. Un esclave de Scaurus se présente, et promet de fournir plusieurs graves sujets d'accusation contre son maître : le tribun eut horreur d'une délation si basse et si perfide; il ne laissa sortir l'esclave que pour le faire conduire chez Scaurus. Ainsi, dans un accusateur irrité, la justice triompha de la haine. C'est à ce trait, auquel on ne pouvait guère s'attendre, et aux belles qualités qu'il fit remarquer en lui, que Domitius fut redevable des suffrages qui le portèrent successivement aux dignités de consul, de censeur, et de souverain pontife. (*Val. Max.*, VI, 5.)

(1) Distinction fort honorable, qui était à vie, et donnait le droit d'opiner le premier.

GNIPHON (Marc-Antoine). Doué d'un esprit supérieur, secondé par une excellente éducation, Gniphon se fit bientôt remarquer par ses talents et ses connaissances dans les langues grecque et latine. On a dit de lui, par comparaison avec un de ses rivaux également célèbre dans l'enseignement des lettres, Valérius Caton, que celui-ci faisait des poètes et l'autre des orateurs. Gniphon compta parmi ses élèves les deux plus grands hommes de cette époque, Cicéron et César. (*B. U.*)

SULPITIA. Le sénat romain, d'après les livres des Sibylles, consultés par les décemvirs, avait ordonné qu'il serait dédié une statue à *Vénus Verticordia* (convertissante), comme un moyen de ramener plus aisément à la pudeur de leur sexe les femmes et les filles dont la conduite n'était pas irréprochable. Pour faire cette dédicace, dix dames romaines, désignées par le sort, sur cent qui avaient été choisies entre toutes, furent chargées de nommer celle dont les mœurs leur paraîtraient les plus dignes d'éloges; Sulpitia réunit tous les suffrages. (*Val. Max.*)

ANTONIUS (M.). Revêtu de la questure, ce célèbre orateur se rendait en Asie. Il était déjà arrivé à Brindes, lorsqu'il apprit qu'on venait de l'accuser d'inceste devant le préteur Cassius, dont le tribunal, à cause de sa sévérité excessive, passait pour l'écueil des accusés. Quoiqu'il pût s'y soustraire par le privilége de la loi *Memmia*, qui défendait d'accueillir aucune dénonciation contre un citoyen absent pour les affaires de la république, il se hâta de revenir à Rome, et, par cette démarche pleine d'une noble confiance, il se procura le double avantage et de voir son innocence reconnue, et de partir plus honorablement. (*Val. Max.*)

JUGURTHA, neveu de Micipsa, roi des Numides. Après avoir obtenu les plus grands avantages, conduit par l'ambition et la perfidie à des revers non moins extraordinaires, ce prince, au rapport de Plutarque, ne sut point supporter l'excès de son malheur : il perdit l'esprit. Traîné dans une prison, il lutta contre la faim et le désespoir, conservant jusqu'au dernier soupir un lâche, mais ardent désir de vivre. Cependant, distingué par la force de son corps, les agréments de sa figure, et la pénétration de son esprit, il ne s'était livré dans ses jeunes ans ni au luxe ni à la mollesse. Monter à cheval, lancer le javelot, disputer le prix de la course, étaient ses exercices ordinaires. Toujours vainqueur de ses rivaux, il leur était toujours cher. Faire de grandes choses et parler modestement de lui-même, telle était alors sa maxime.

TUBÉRO (Q. Ælius Pœtus). Petit-fils de Paul-Émile et neveu du dernier Scipion l'Africain, Tubéro était d'une famille illustre, mais pauvre. Elle se composait de dix-sept individus, et n'avait qu'une seule habitation de ville et de campagne. Q. Ælius était lui-même si dépourvu des objets les plus nécessaires que, dans un des festins qui réclamaient de grands apprêts, il fut réduit à placer ses convives sur des peaux de chèvre, et à les faire servir en vaisselle grossière. Le peuple, qui admire plus qu'il n'aime cette simplicité, ne lui accorda point ses suffrages pour la préture. Tubéro se consola de cette disgrâce en se retirant dans son cabinet d'étude, où il prépara ces savantes consultations qui eurent tant de poids dans les décisions des juges. (*Plut.*)

FIMBRIA. Très-distingué dans l'ordre des chevaliers romains, M. Lutatius prit pour juge d'un procès en réparation d'honneur Fimbria, qui était alors consul. Celui-ci ne voulut point juger cette affaire, par la crainte de dépouiller un individu de la réputation dont il jouissait, ou de compromettre sa propre religion en affirmant la probité d'autrui; attendu que ce seul mot renferme un infinité d'éloges. (*Val. Max.*, VII, 2.)

SYLLA (Lucius Cornélius). Ce Romain fit ses premières armes en Afrique, sous Marius, et s'acquit une grande gloire militaire. Chargé de soumettre les Marses, il n'employa contre eux que l'éloquence; elle lui suffit pour les décider à embrasser le parti des Romains.

Après un siége qui retint Sylla pendant un année sous les murs d'Athènes, cette ville fut prise et livrée au pillage. Cependant, fléchi par les instantes prières de ceux des Athéniens que leur attachement pour Rome avait fait bannir de leur patrie, le vainqueur arrêta le carnage et la destruction en disant, qu'il épargnait le grand nombre de rebelles en faveur du petit nombre des innocents, et qu'il pardonnait aux vivants en considération des morts; faisant, par ces derniers mots, allusion à la gloire des anciens habitants de l'Attique. (*B. U.*)

Deux victoires complètes, remportées sur les troupes d'Archélaüs, l'une à Chéronée, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde bataille fit d'autant plus d'honneur à Sylla, qu'il s'était vu au moment de la perdre. Ses troupes fuyaient; il accourt, descend de cheval, saisit une enseigne, et, affrontant le danger: « Il m'est glorieux, s'écrie-t-il, de mourir ici pour vous! si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez: à Orchomène. » Il n'en fallut pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

Sylla qui, par un trait d'héroïsme assez difficile à définir, refusa le troisième consulat, abdiqua la dictature, et crut pouvoir prendre le surnom d'heureux, regardait comme les plus grands bienfaits qu'il dût à la fortune d'avoir eu Métellus pour ami, et d'avoir conservé la ville d'Athènes, quand il pouvait la détruire.

SCÆVOLA (Q. Mucius). Ce savant jurisconsulte, qui fut augure et consul, et auprès duquel Cicéron passa les premières années de sa jeunesse, triompha des Dalmates avec Cæcilius Métellus, et se signala dans la guerre contre les Marses. Seul de tous les sénateurs il osa résister à Sylla, quand ce dictateur voulut déclarer ennemis publics les deux Marius et leurs partisans dans le sénat. « Ni ces hordes de soldats, dit-il, dont tu tiens le sénat environné, ni la mort dont tu me menaces, ne sauraient me causer aucune crainte : ne pense pas que, pour conserver quelques faibles restes d'une vie languissante et d'un sang glacé dans mes veines, je puisse me résoudre à déclarer ennemi de Rome, Marius, par qui je me souviens que Rome et toute l'Italie ont été sauvées. »

DRUSUS (Marcus Livius). Comme son père, M. Livius naquit avec de grandes qualités, beaucoup d'esprit, d'éloquence, et de courage. Sa jeunesse fut marquée par la sévérité de ses mœurs; cependant elles furent ternies par son ambition excessive. Assassiné au moment qu'il rentrait chez lui, il tomba mort en proférant ces paroles très-belles si elles étaient vraies : « Je n'ai jamais eu d'autres intérêts que ceux de la république, et personne ne lui aura été plus sincèrement attaché que moi. »

Velléius Paterculus cite une parole de ce Romain qui fait trop d'honneur à sa mémoire pour n'être pas rapportée. Il faisait bâtir une maison sur le Mont-Palatin : l'architecte offrait de la construire de manière que personne ne pourrait voir ce qu'on y ferait : « Au contraire, lui dit Drusus, construisez-la de telle sorte, que tout ce qu'on y fera soit vu de tout le monde. » (*B. U.*)

CRASSUS (Lucius Lucinius). D'après ce que Cicéron nous apprend, Crassus joignait une candeur admirable à un grand amour de la justice. Dans une cause où, âgé de dix-sept ans, il débuta au barreau avec le plus grand succès contre C. Carbon, ex-consul, il le fit condamner. Ce ne fut pas dans la suite un motif pour lui d'éloigner Carbon le fils, qui venait cependant épier sa conduite. Il le plaça auprès de sa personne, dans son tribunal, et ne faisait rien sans l'avoir pour témoin. Ayant la Gaule citérieure pour département, il la purgea des brigands qui s'y étaient rendus redoutables.

Il fit fermer l'école des rhéteurs latins, leur reprochant de n'enseigner à leurs disciples qu'à acquérir de la hardiesse; qualité dangereuse même avec le savoir, funeste quand elle est jointe à l'ignorance.

CRASSUS (Marcus Licinius), triumvir avec Pompée et César. S'étant mis sur les rangs pour le consulat, M. Crassus, selon l'usage, parcourait le forum, faisant la cour au peuple; mais il ne put jamais se résoudre à continuer ce rôle en présence de Q. Scævola, son beau-père, éminemment respectable par sa sagesse et son autorité. Aussi le conjurait-il de se tenir à l'écart tout le temps qu'il vaquerait à ces soins peu honorables, plus jaloux de respecter la gravité de ce personnage, qu'empressé de satisfaire aux obligations imposées par la candidature. (*Val. Max.*, IV, 5.)

Créé préteur, et chargé de terminer la guerre malheureuse que Rome soutenait contre Spartacus, il marcha sur lui, le battit en plusieurs rencontres, et l'amena enfin à une action décisive, où ce chef de la révolte fut tué avec quarante mille des siens. (*B. U.*)

VENTIDIUS (Publius Bassus). Célèbre par ses talents militaires et par les variations de sa fortune, ce général romain était d'Asculum, aujourd'hui *Ascoli*, ville capitale des Picentins, et avait sans doute pour père Ventidius, un des chefs des Latins pendant la guerre sociale. Pris avec beaucoup de ses compatriotes par Pompéius Strabo, lors du sac d'Asculum, Ventidius fut mené à Rome dans un état qui donna lieu de dire qu'il était de basse origine. Orphelin et jeune encore, il végéta long-temps en proie à l'indigence et aux premiers besoins. On le vit exercer le métier de lecticaire ou porteur de litière; il entra ensuite dans la milice en qualité de simple soldat, et se distingua par sa bravoure. Enfin, chargé des fournitures de mulets pour les équipages des officiers ainsi que pour les transports, il exerça ce ministère peu relevé à la suite de l'armée commandée par César. Ce général, habile à connaître les hommes, sut démêler les talents de Ventidius et le tira de cette position en lui confiant quelques entreprises importantes. Le succès avec lequel celui-ci s'en acquitta, et les services qu'il ne cessa de rendre dans les Gaules, augmentèrent l'estime que lui portait César, au point que, lorsque la toute-puissance fut entre ses mains, celui-ci le nomma successivement sénateur, tribun du peuple et préteur.

Élevé à la dignité de consul, Ventidius resta encore quatre ans en Italie, et, pendant la guerre de Pérouse, il fut un des deux principaux lieutenants d'Antoine. Après la conclusion du traité de Brindes, il fut envoyé en Orient, où, par ses exploits, il s'acquit une gloire immortelle; la cavalerie des Parthes fut taillée en pièces; l'Asie mineure et la Syrie rentrèrent sous la domination de la république. L'île d'Aradus seule refusa de se rendre; mais les habitants, après des prodiges de valeur, succombèrent. L'année suivante fut signalée par des actions non moins mémorables. La Mésopotamie, sans défense, semblait une proie offerte au vainqueur; l'empire des Arsacides pouvait devenir une province romaine; mais, craignant d'irriter la jalousie d'Antoine, et modérant son ardeur à l'instant où une

ample moisson de gloire brillait devant ses yeux, Ventidius rendit l'armée à ce général, et revint à Rome où il triompha. Exemple éclatant des caprices de la fortune et de la singularité des destinées humaines, qui font un triomphateur du captif conduit jadis chargé de chaînes devant un char de triomphe. Ventidius passa le reste de sa vie éloigné des affaires. Il mourut universellement regretté ; les dames romaines portèrent son deuil. (*B. U.*)

PREMIER SIÈCLE AVANT J.-C.

METELLUS (Q. Cæcilius Pius). D'abord simple soldat, vivant comme ses camarades, et supportant les mêmes fatigues, il retourna à Rome avec son père, et le vit recevoir les honneurs du triomphe. N'ayant pu, par la suite, empêcher qu'on l'exilât, il mit tout en œuvre pour obtenir son rappel. Le peuple en fut si touché qu'il le nomma le *bon fils*. Cependant, déclaré ennemi de la république par le jeune Marius, Métellus, alors proconsul, alla avec son armée au-devant de Sylla, et, par sa seule présence, lui valut un grand nombre de partisans : car, ainsi que Dion-Cassius le rapporte, on avait une telle opinion des sentiments de Métellus, que beaucoup de gens, persuadés qu'il était impossible que le parti adopté par un aussi bon citoyen ne fût pas le meilleur, se décidèrent à le suivre.

On a des médailles que Jules César fit frapper en l'honneur de Métellus, et sur lesquelles on voit une cigogne qui, chez les Latins, était le symbole de la fidélité ; et, pour emblème de la piété filiale, Énée portant Anchise sur ses épaules. (*B. U.*)

ARIOBARZANE. A une audience de Cn. Pompée, ce roi de Cappadoce était assis sur une chaise curule, et son fils se trouvait simplement à côté du greffier. Ne pouvant se résoudre à voir si fort au-dessous de son rang ce jeune prince, objet de sa plus tendre affection, le monarque s'en approcha, lui mit le diadème sur la tête, et le pressa d'aller occuper le siége qu'il venait de quitter pour lui. Des larmes s'échappèrent des yeux du jeune prince, son corps devint tout tremblant, il laissa tomber l'emblème royal, et n'eut pas la force de faire un pas vers la place qui lui était indiquée. Un fait presque incroyable, c'est qu'on voyait dans la joie celui qui déposait la couronne, et dans la tristesse celui qui la recevait. Ce combat de générosité n'aurait pas eu de terme, si l'autorité de Pompée ne fût venue appuyer la volonté paternelle. (*Val. Max.*, v, 7.)

PULTON. La garde des portes de Pinna, dont l'ennemi faisait le siége, avait été confiée à ce jeune homme. On lui montra son père au pouvoir des Romains, entouré de soldats l'épée nue et prêts à le percer par ordre du général, si l'entrée de la ville n'était pas livrée. Loin de céder à cette menace, le fils n'hésite point à secourir l'auteur de ses jours : il s'élance sur les hommes qui allaient l'immoler, et, profitant de l'étonnement qu'inspire une action si intrépide, il a le bonheur de sauver son père, sans trahir les intérêts de sa patrie. (*Val. Max.*, v, 4.)

CASTRICIUS (M.). Étant premier magistrat à Plaisance, Castricius reçut du consul Cn. Carbon l'injonction de déclarer, par un décret, que les habitants de cette ville lui donneraient des otages ; mais il ne voulut point déférer à cette autorité suprême, ni fléchir devant les forces les plus

imposantes : et comme le consul lui faisait observer qu'il avait bien des épées : « Et moi bien des années, » répondit-il. Les nombreuses légions restèrent immobiles d'étonnement à la vue d'une telle énergie; et le courroux de Carbon, ne voyant qu'une bien faible vengeance à enlever à ce vieillard le peu de jours qui lui restaient, s'éteignit de lui-même. (*Val. Max.*)

FLAMINIUS (L.) Depuis la fondation de Rome jusqu'au consulat de Scipion l'Africain et de Tibérius Longus, il n'y eut dans les spectacles aucune distinction entre le sénat et le peuple; néanmoins un plébéien n'osa jamais s'y placer devant un sénateur, tant on était alors retenu et circonspect. Le peuple en donna une preuve bien frappante le jour où, après son exclusion du sénat par les censeurs, Flaminius s'assit modestement sur les derniers bancs de l'amphithéâtre. Il était consulaire et frère de T. Flaminius, vainqueur de la Macédoine et de Philippe. Tous les citoyens se réunirent pour l'obliger à prendre une place plus convenable à sa dignité.

MARCELLUS (Marcus Claudius). Issu de la même famille que le vainqueur de Syracuse, ce Romain, dans sa jeunesse, s'était appliqué à l'étude de la philosophie et de l'éloquence. Cicéron le cite avec éloge dans son livre *de claris Oratoribus*. Il jouissait d'ailleurs de la réputation d'un homme de bien, d'un magistrat intègre; et le noble usage qu'il faisait de ses richesses lui avait concilié l'estime générale. Pendant son consulat, il proposa d'ôter à César victorieux, le commandement de l'armée; mais cette démarche n'eut pas de suite. Ne pouvant se résoudre à être témoin de l'oppression de ses concitoyens, il se retira dans l'île de Mitylène. Sénèque nous apprend que Brutus, revenant de l'Asie, alla le visiter, et qu'il le trouva plus heureux dans cette retraite qu'il ne l'avait jamais été à Rome. Cependant le frère et les amis de Marcellus travaillaient à mettre fin à cet exil; le sénat se joignit à eux, et, grâce à leurs instances, César consentit à un retour si désiré. Ce fut alors que Cicéron prononça la belle harangue dans laquelle il remercie le dictateur d'avoir mis le comble à toutes ses bontés, par le rappel du plus cher de ses amis. (*B. U*)

HIPSICRATÉE, épouse de Mithridate. C'est avec une effusion de cœur inépuisable que cette reine aima son époux; elle se fit un plaisir de sacrifier pour lui le principal ornement de sa beauté; elle coupa sa chevelure et se livra, comme un homme, aux exercices du cheval et des armes, afin de partager plus facilement les fatigues et les dangers de ce prince. Elle fit plus encore, lorsqu'elle le vit vaincu par Pompée, elle l'accompagna partout dans sa fuite, avec une infatigable persévérance. Tant de fidélité fut pour Mithridate la plus grande consolation, le meilleur adoucissement à ses peines et à ses infortunes. Réduit à porter ses pas de contrée en contrée, à travers des nations barbares, en voyant son épouse compagne de son exil, il se croyait toujours dans son palais et au milieu de ses dieux Pénates. (*Val. Max.*, iv, 6.)

ROSCIUS (Quintus). Gaulois de nation, cet acteur, le plus célèbre de son siècle pour la comédie, obtint encore de grands succès dans la tragédie. Il réunissait dans son jeu, à la vie et à la chaleur, la convenance et les grâces qu'il regardait comme un point essentiel. Il acquit une telle renommée, que celui qui excellait dans sa profession en était appelé le Roscius. Cicéron, son admirateur et son ami, disait que cet acteur plaisait tant sur le théâtre, qu'il n'aurait jamais dû en descendre; et qu'il avait tant de probité et de vertu qu'il n'aurait jamais dû y monter.

Cet orateur prit la défense de Roscius contre Fannius-Cherea; et ce fut à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*, après lequel, celui-ci, accusé du meurtre de son père, fut renvoyé absous, malgré tous les efforts de ses puissants ennemis. Pyson et Sylla ne lui marquaient pas moins d'amitié ni moins d'estime que Cicéron. Roscius inspirait ces sentiments par la pureté de ses mœurs, par son caractère obligeant, par sa candeur, son humanité, et sa libéralité. (*D. H.*)

SPARTACUS, de Thrace. Élu d'abord capitaine, ensuite général, par les esclaves fugitifs et les aventuriers réunis aux gladiateurs qui s'étaient révoltés à Capoue, Spartacus défit les préteurs Valinius-Glaber et P. Valérius, qui avaient marché contre lui. Peu de temps après, il dispersa l'armée de Lentulus dans l'Apennin, força le camp de Cassius près de Modène, et allait assiéger Rome, lorsque Crassus lui intercepta le chemin du côté de la mer. Investi de toutes parts, Spartacus chercha à se faire jour, les armes à la main. Le combat fut long-temps indécis. Enfin la victoire se déclara en faveur des légions romaines; Spartacus perdit la vie, non toutefois sans avoir montré le plus grand courage. Près de livrer le combat, sentant la nécessité de vaincre ou de mourir, et voulant faire partager cette conviction à ses compagnons d'armes, il avait tué son cheval, en disant : « Vainqueur, j'en trouverai plus qu'il ne m'en faudra; vaincu je ne veux pas fuir. »

On convient que Spartacus, par ses qualités personnelles, était un héros, quoique la fortune n'en eût fait qu'un esclave. Après sa première campagne, plusieurs provinces ayant été cruellement ravagées par ses soldats, il fut indigué contre eux, et voulut les licencier, pensant que c'était assez pour lui, d'avoir rendu la liberté à tant de misérables. (*D. H.*)

SCAURUS (M. E., fils du personnage du même nom que l'on a vu dans le siècle précédent). Celui-ci dissipa les biens immenses qu'il tenait de son père, en donnant au peuple pendant son édilité des jeux d'une magnificence prodigieuse. Il ne se rendit pas moins fameux par le luxe des bâtiments. C'est lui qui a fourni à M. Mazois, architecte, l'idée de son intéressant ouvrage intitulé : *Le Palais de Scaurus*. Si le fils n'égala le père ni en mérite ni en autorité, il ne fut ni avide ni intéressé comme lui. De nombreuses occasions de s'enrichir, aux dépens des proscrits, lui avaient été offertes par Sylla son beau-père; il refusa constamment d'en profiter.

CATULUS (Quintus-Lutatius). Une conduite noble et imposante, des vues toujours désintéressées, un zèle ardent et infatigable pour le bien public, acquirent à ce Romain la plus grande influence. Cicéron loue principalement la fermeté de son caractère que la crainte du danger ni l'espoir de la faveur publique n'altérèrent jamais. Dans une circonstance grave il eut le courage de se présenter pour faire entendre la raison; il l'appuyait de toute son éloquence et de toute la force des exemples. Il eut enfin recours à un moyen qui frappa la multitude : « Vous aimez Pompée, dit-il, mais en le chargeant des entreprises les plus hasardeuses, vous l'exposez aux plus grands dangers; si vous venez à le perdre, en qui mettriez-vous votre confiance? » Toute l'assemblée s'écria : « En vous, Catulus, en vous.... » Une réponse si flatteuse lui ferma la bouche.

Après avoir prononcé un discours en faveur d'un homme malheureux, un de ces orateurs toujours contents d'eux-mêmes, demandait à Catulus s'il n'avait pas réussi à exciter la compassion? « A merveille, reprit Catulus, il n'y a personne à qui votre discours n'ait fait pitié. »

BAN-BOA. Voici une des réflexions qui se font remarquer dans son discours à l'empereur Siven-Ti :

« Ce n'est que sous de sages souverains qu'on trouve des ministres vertueux; car il faut bien que l'écho ressemble à la voix dont il répète les sons. »

APOLLONIUS, d'Alabande, en Carie. Au jugement de Suétone, Apollonius fut un maître de rhétorique très-célèbre, et qui eut la gloire de former par ses leçons, Cicéron et Jules-César. Quoiqu'il tirât une rétribution de ses auditeurs, il ne souffrait pas que ceux en qui il ne reconnaissait aucun talent dans l'art oratoire, perdissent leur temps à l'écouter. Il les avertissait de prendre un autre parti, en leur désignant la profession à laquelle ils pouvaient s'appliquer avec plus de succès.

CONSIDIUS (Quintus). Après que les fureurs de Catilina eurent répandu la consternation dans Rome, les personnes mêmes les plus riches se trouvèrent hors d'état de payer leurs dettes, à cause de la dépréciation dont les propriétés avaient été frappées à la suite des troubles politiques. Considius, qui se trouvait alors créancier d'une somme de quinze millions de sesterces (trois millions de fr.), ne souffrit pas que ses débiteurs fussent cités pour les capitaux, ni pour les intérêts. Par son respect pour la tranquillité des familles, il adoucit, autant qu'il fut en son pouvoir, la fâcheuse situation de la république; annonçant par cette générosité, aussi noble que placée à propos, qu'il faisait des spéculations, mais jamais sur la vie de ses concitoyens. (*Val. Max.*)

SERTORIUS (Quintus né à Norcia, pays des Sabins). Dès le commencement de la guerre civile, Sertorius se rangea sous les drapeaux de Marius, et contribua puissamment aux succès dont la prise de Rome fut le résultat. Parmi les chefs de l'armée, Sertorius seul ne sacrifia personne à ses ressentiments. Étranger aux continuelles proscriptions de Marius, de Cinna et de leurs adhérents, il s'efforçait de calmer la soif de sang qui semblait les dévorer, et il leur reprochait même leurs fureurs sans aucun ménagement. Son horreur pour les désordres que commettaient les troupes était si grande, qu'il fit passer au fil de l'épée plus de quatre mille esclaves qui avaient égorgé leurs anciens maîtres, après s'être portés sous leurs yeux aux derniers outrages envers leurs femmes et leurs filles. La mort de Marius, le retour de Sylla vainqueur de Mithridate, et l'incapacité des généraux du parti expirant, ne laissaient à Sertorius aucun espoir de sauver la liberté de Rome. Résolu de passer en Espagne, et de s'y assurer un asile pour lui et ses amis, il n'y pénétra qu'à travers mille difficultés. Sa valeur et ses talents étaient déjà connus des Espagnols; il voulut leur faire aimer son autorité. Pour y parvenir, il tint à leur égard une conduite tout opposée à celle des derniers préteurs, dont les exactions et les injustices avaient fait détester le nom romain. Ses manières douces et affables lui gagnèrent l'affection des peuples. Il diminua les impôts dont ils étaient accablés et, pour les exempter de loger ses soldats, il cantonna ceux-ci dans des casernes hors des villes.

Vaincu par Fimbria et ensuite par Sylla, Mithridate-Eupator roi de Pont voulut s'appuyer de l'alliance de Sertorius dont la réputation était parvenue jusqu'à lui. Il envoya à ce général des ambassadeurs pour lui offrir, avec son amitié, de l'argent et des vaisseaux, à condition que celui-ci lui assurerait la possession de l'Asie, cédée aux Romains par le dernier traité. Sertorius reçut cette ambassade avec la dignité d'un souverain. La proposition de Mithridate paraissait généralement avantageuse; Sertorius seul en fut révolté. « Je veux, répondit-il aux ambassadeurs, avec une fierté vraiment romaine, je veux que Rome s'élève par mes armes. Je ne chercherai jamais à m'agrandir de ses pertes et de son affaiblissement. Jamais non plus on ne me verra mendier une victoire humiliante: je ne racheterais pas même ma vie, au prix de la honte et du déshonneur. » On dit qu'étonné de cette réponse Mithridate s'écria : « Quels ordres me donnerait donc Sertorius, assis dans Rome, au milieu du sénat, si maintenant, réduit à chercher un asile sur les bords de l'Atlantique, il prescrit des bornes à mes états? »

Sertorius avait une si grande tendresse pour sa mère que, lorsqu'il apprit en Espagne la nouvelle de sa mort, il fut huit jours dans les accès du plus violent désespoir, et il ne se décida à vivre, qu'en se représentant les dangers où se trouveraient son armée et ses amis quand il ne serait plus.

METELLUS-SCIPION. Comme Métellus Pius, dont il était le fils adoptif, ce Romain suivit le parti de César. Ses talents militaires, et surtout sa prudence, ont été loués par Frontin. Un de ses officiers lui ayant fait une question indiscrète, il lui répondit : « Si je croyais que cette tunique connût mon secret, je la jetterais au feu. » (*B. U.*)

ATTICUS (Titus Pomponius). Homme de mérite et avantageusement connu, ce chevalier romain fut blessé, pris et amené à Mithridate qui lui dit : « Si je te fais soigner et guérir de tes blessures, deviendras-tu mon ami? » Pomponius répondit sans balancer : « Oui, si vous faites la paix avec les Romains; sinon, tant que je vivrai je serai votre ennemi. » (*Plut.*)

Dans un temps de crimes, de haines, de proscriptions, Pomponius sut se concilier l'estime de tous les partis, sans jamais trahir sa conscience, et en conservant une parfaite fidélité à ses amis. Il eut une grande fortune dont il fit toujours le plus noble usage : il l'employa à secourir ses amis persécutés. Au milieu de la folie et de la corruption de son siècle, il conserva des mœurs pures, une âme bienfaisante, une sagesse et une prudence inaltérables. Il fut dévoué à Marius, ce qui n'empêcha point Sylla de lui porter une vive amitié. Sylla le vit à Athènes, et le pressa de le suivre : « Ne me forcez point, dit Atticus, de marcher contre ceux que je n'ai quittés, en abandonnant l'Italie, que pour ne pas épouser leurs querelles contre vous. » Cette réponse satisfit le dictateur, et tira Pomponius d'embarras. (*C. N.*)

Craignant la proscription qui menaçait les amis de Cicéron et de Brutus, Atticus se tint caché; mais Antoine ayant découvert sa retraite, et se souvenant des services qu'il en avait reçus, lui écrivit de sa main de ne rien craindre et de venir auprès de lui. Rendu à la liberté, il étendit ses secours et sa protection à tous les proscrits absents ou présents qui en eurent besoin. Saufeïus, chevalier romain, avait en Italie des biens considérables que les triumvirs avaient vendus. En apprenant cette perte il fut encore informé qu'ils lui étaient rendus par les soins d'Atticus son ami et l'ancien compagnon de ses études. Celui-ci ne profita point de la faveur d'Antoine pour s'enrichir. Quoiqu'il eût beaucoup d'argent, il fit peu d'acquisitions de terres et peu de constructions. Sa société ordinaire était nombreuse et cependant choisie. On y trouvait des jeunes gens lettrés, des lecteurs et des copistes. Ses repas étaient toujours assaisonnés de quelque lecture, afin qu'ils ne servissent pas moins à nourrir l'esprit que le corps. Lorsqu'il était chargé de la poursuite d'une affaire, il y mettait tant de zèle, qu'on aurait cru que c'était la sienne propre. C'était ainsi qu'il gérait celles des deux Cicéron, de Caton, de Marius, d'Hortensius. La réflexion bien plus que la paresse fut donc ce qui le porta à s'éloigner des affaires publiques. Il avait avec Auguste ainsi qu'avec Antoine un commerce de lettres très-suivi; on sent combien il lui fallut de prudence et de sagesse pour conserver la bienveillance de deux semblables rivaux. Sans être sorti du rang de chevalier, il se trouva allié à Auguste par Agrippa, gendre de cet empereur. Plusieurs héritages considérables furent la récompense de la bonté de son caractère. (*B. U.*)

MOLON ou MOLO, de l'île de Rhodes. Ce rhéteur, dont Cicéron fait un grand éloge dans son *Brutus*, se rendit à Rome, et y enseigna la rhétorique avec beaucoup de succès.

Retournant dans sa patrie, il fut accompagné du jeune orateur romain désireux de continuer à prendre des leçons d'un maître qu'il regardait comme celui qui avait le plus concouru à le perfectionner dans l'éloquence. Quelques années après, Molon fut envoyé en ambassade vers le sénat romain, où on l'écouta sans interprète, honneur qui, avant lui, n'avait été accordé à aucun étranger. (*D. H.*)

CAIUS-MUTIUS. Architecte célèbre Mutius fut, avec Coccéius son élève, chargé par Agrippa des grands travaux qu'Auguste fit exécuter aux environs de Naples; entre autres de ces communications souterraines, taillées la plupart dans des rochers, et qui s'étendent depuis Naples jusqu'à Pouzzoles, et depuis le lac Averne jusqu'à Cumes. Quelques auteurs pensent qu'on lui doit aussi la fameuse route connue sous le nom de *grotte de Pausilippe*. Ce qui est plus probable, c'est qu'il a particulièrement contribué à la rendre un des beaux monuments de la grandeur romaine.

On croit encore que c'est à Caïus-Mutius que fut confiée la construction du temple de l'Honneur et de la Vertu, dont il existe quelques ruines dans l'enceinte de l'ancienne Rome, près de l'église moderne de Saint-Eusèbe.

DIODORE DE SICILE (né à Agyrium, aujourd'hui San-Filipo d'Agirone). Ayant formé le projet d'écrire l'histoire universelle, Diodore employa plusieurs années à voyager dans les principaux pays d'Europe et d'Asie. Il s'établit ensuite à Rome, employa trente ans en travaux et en recherches, et mit enfin au jour sa bibliothèque historique qui contient, en quarante livres, l'histoire depuis le commencement du monde jusqu'à la première année de l'olympiade CLXXX, l'an 60 avant J.-C.

Après avoir parlé de la reconnaissance que tous les peuples doivent conserver pour les hommes qui entreprennent d'écrire l'histoire, et s'efforçent de contribuer au bien de la société : L'histoire, ajoute Diodore, mettant à découvert les actions des hommes, relève les bons par les éloges et avilit les méchants par les reproches. C'est tout à la fois un objet de crainte et d'émulation qu'elle présente à la postérité. La louange est, pour ainsi dire, un prix qui ne coûte rien aux peuples, et le blâme une punition exempte d'effusion de sang.

L'expérience qu'on acquiert par soi-même ne peut être que le fruit d'un grand nombre de travaux et de dangers. Ulysse, qui avait parcouru beaucoup de contrées et visité beaucoup de nations, avait aussi beaucoup souffert. L'expérience que procure l'histoire ne cause aucune de ces peines.

Si, dans les conseils, quelques années de plus font préférer les vieillards aux jeunes gens, quelle estime ne devons-nous pas à l'histoire, qui met sous nos yeux et à notre disposition tout ce qui peut servir à nous instruire? En effet, elle supplée à l'âge qui manque aux jeunes gens et étend beaucoup celui même des vieillards. Si le seul exposé de la vie des enfants est souvent capable de retenir dans les bornes du devoir et dans les règles de la justice, faut-il s'étonner que ce qui retrace tout ce qu'ont fait les hommes ait tant de force pour les porter à la vertu, et soit pour eux, une école respectable de philosophie et de bonnes mœurs?

.... Entre les différentes espèces de discours et de doctrines, la poésie est plus agréable qu'elle n'est utile; les lois menacent plus qu'elles n'instruisent; certaines connaissances ne servent de rien; d'autres sont de quelque danger pour les mœurs. Il y a des professions qui semblent n'avoir pour but que d'obscurcir et de combattre la vérité. L'histoire seule, quand elle joint à la solidité des choses les grâces de l'élocution, réunit les avantages de tous les genres d'écrire, et demeure exempte de tous les défauts. Elle porte la lumière dans l'esprit par la connaissance approfondie qu'elle donne d'une infinité d'objets, et imprime dans le cœur l'amour de la justice.

... Le temps, qui détruit les ouvrages matériels, assure l'immortalité aux belles actions, et les rend même d'autant plus glorieuses qu'elles sont plus anciennes. Les hommes vertueux jouissent actuellement de la récompense qu'on leur avait annoncée; ils sont aussi présents à notre esprit que s'ils vivaient encore.

... C'est impatiemment que les hommes souffrent le mal que l'on dit d'eux; ceux mêmes dont la méchanceté est connue, et qui paraissent ne prendre aucun soin de la cacher, se fâchent dès qu'on la leur reproche, et entreprennent de la justifier. Un tel motif n'est pas celui qui doit le moins détourner de tout acte répréhensible les hommes en général, et particulièrement ceux qui gouvernent ou que la fortune a élevés à des places éminentes; comme ils sont exposés à la vue de tout le monde, il leur est impossible de cacher leurs vices ou leurs défauts; et l'homme, qui dans un poste élevé fera des fautes graves, ne doit espérer ni de les dérober à la connaissance du public, ni d'en éviter le reproche. Quand même on les dissimulerait pendant la vie, il faut s'attendre qu'après la mort, la vérité, plus forte que les prestiges, mettrait tout au plus grand jour. C'est un bien grand malheur pour les méchants de laisser à la postérité, un souvenir ineffaçable de leurs crimes!

.... La mémoire que les hommes laisseront après la mort sera conforme à la vie qu'ils auront menée; c'est en vain qu'ils tâcheront de se rendre célèbres par des tombeaux magnifiques, mais, invisibles partout, excepté dans un seul endroit, que le temps même fera bientôt disparaître; ils ne doivent compter que sur la réputation attachée à la vertu, et qui seule n'a point de bornes.

« Jusqu'ici, nous apprend Diodore, dans son quinzième livre, nous avons fait un usage fidèle et constant de la liberté et de l'autorité de l'histoire, qui accorde aux bonnes actions les louanges qu'elles méritent, et qui attache aux mauvaises, l'opprobre qui leur est dû. La marche que nous avons suivie à cet égard, nous fait espérer que les âmes sensibles et généreuses seront portées à la vertu par la gloire immortelle qui l'accompagne, et que les hommes qui auraient eu d'abord des inclinations perverses, en arrêteront les effets désastreux par la crainte du blâme et des reproches qu'ils attireraient éternellement sur leur mémoire.

Pensées détachées.

Dans la conduite de la vie, la modération est bien supérieure à la colère, et la clémence aux châtiments.

La cupidité est le vice qu'il importe le plus à l'homme d'éviter; avec d'autant plus de raison, que la recherche non interrompue de son avantage personnel le conduit bientôt à l'injustice: celle-ci jette dans les plus grands malheurs, non-seulement les hommes en général, mais plus particulièrement encore les princes et les rois.

Celui qui est capable de maltraiter ceux qui portent des secours aux malheureux, comment traiterait-il les malheureux eux-mêmes?

Si jadis, peu éclairés sur vos véritables intérêts, vous avez cédé à l'influence des discours séducteurs; mieux instruits maintenant par l'infortune et l'expérience, suivez d'autres maximes.

Il n'est que trop naturel à l'homme de se tromper; mais retomber plusieurs fois dans la même faute, en des circonstances toutes semblables, c'est renoncer à la sagesse.

Ce ne sont pas ceux qui ont commis des fautes qu'il faut punir avec sévérité; mais ceux qui, après les avoir commises, ne se corrigent point.

Les dernières fautes méritent toujours une plus grande punition que les premières.

Il est important de mettre fin aux inimitiés et d'en venir à la réconciliation.

Rien n'invite plus un homme à se

rapprocher de ses anciens amis, que de se sentir tomber dans la misère.

C'est un bonheur de pouvoir se conduire et se redresser par les erreurs et les chutes des autres; d'avoir pour guide, dans les hasards de la vie et dans l'incertitude des succès, non une recherche inquiète de l'avenir, mais une connaissance parfaite du passé.

O hommes qui m'écoutez! croyez-moi, il est beau de tirer des fautes d'autrui, des leçons qui nous conduisent à notre tranquillité et à notre bonheur.

COTTA (M.), CONSUL. Le jour même qu'il prit la robe virile, et au sortir du Capitole, ce Romain intenta un procès à C. Carbon, qui avait fait condamner son père, le pressa si vivement qu'il le fit condamner à son tour, et, par cette action remarquable, consacra les prémices de son talent et de sa jeunesse. (*Val. Max.*, v, 4.)

RUTILIE, SŒUR DE PUBLIUS RUFUS. Elle montra beaucoup de fermeté dans ses malheurs et devint l'épouse de M. Cotta. Son fils, tout jeune encore, et non moins recommandable par son esprit que par ses vertus, lui fut arraché par la mort; mais Rutilie supporta cette perte avec le plus grand courage. Elle réunissait toutes les qualités qui honorent son sexe. Sénèque l'a proposée pour exemple, dans le livre qu'il écrivit pendant son exil pour consoler sa mère. (*D. H.*)

ÉSOPE (CLODIUS). Quoique dans un genre différent, Ésope fut le plus redoutable rival de Roscius. *Roscius citatior, Æsopus gravior fuit*, dit Quintilien, *quòd ille comœdias, hic tragedias egit.* On peut juger non seulement du talent d'Ésope et de son influence sur les Romains, mais encore de son adresse, par l'anecdote suivante. Cicéron était exilé; Ésope eut recours à son art pour rappeler le souvenir de ce grand homme à ses concitoyens, et les rendre sensibles à son infortune. On avait remis au théâtre une ancienne tragédie d'Accius, intitulée : *Télamon exilé.* Au moyen de quelques légers changements dans son rôle, Ésope fit une application marquée, de plusieurs endroits de cette pièce, à l'exil et au malheur de Cicéron. Cet acteur qui, à l'organe le plus séduisant, joignait toutes les ressources de l'art de la déclamation, se surpassa en débitant ces vers, qu'il semblait adresser aux sénateurs :

.... Son généreux courage
Etait ici l'appui du parti le plus sage;
Et vous avez souffert qu'on l'éloignât de vous,
Qu'on exilât celui qui vous a sauvés tous,
Le meilleur citoyen et le plus beau génie!

Cette allusion fut prodigieusement applaudie; mais l'enthousiasme redoubla aux vers suivants :

Je vois sa fille en fuite et son palais en cendres.
Honte de mon pays! ô mon père!...

En prononçant ces mots, Ésope porta les yeux et les mains vers la maison que Cicéron avait possédée près du théâtre et que l'on avait fait entièrement détruire. Il fondait en larmes; et son attendrissement se communiqua à tous les spectateurs, surtout à cette apostrophe : *O mon père!...* Le titre de *père de la patrie*, que Catulus, par ordre du sénat, avait autrefois conféré au consul, s'étant tout-à-coup réveillé dans les esprits, ce ne fut plus dans toute l'assemblée qu'un cri et un gémissement universel. Ces dispositions du peuple romain hâtèrent le rappel de Cicéron. (*D. H.*)

CÆCILIUS. Les ennemis les plus à craindre, disait cet orateur, sont ceux qui, sous un air riant, cachent un cœur perfide, et que l'on ne peut fuir ni repousser. (*Aul. Gell.*)

LUCULLUS (L. LICINIUS), CONSUL. On vit ce Romain, dans sa jeunesse, s'appliquer à l'étude de la philosophie. Il réussit particulièrement dans l'éloquence. Le premier usage qu'il fit de son talent fut de chercher à venger son père condamné pour péculat : il poursuivit l'accusateur Servilius, et quoiqu'il ne parvint pas à le convaincre de calomnie, on ne lui sut pas moins gré de cette conduite honorable. Il servit d'abord dans la guerre contre les Marses, où il se fit remarquer par sa probité et sa douceur envers les vaincus. La carrière militaire qu'il parcourut ensuite lui valut la réputation d'un des plus illustres capitaines.

Arrivé devant Mithridate, Cotta voulut faire une action d'éclat en combattant avant l'arrivée de Lucullus son collègue; malheureusement pour lui il fut battu sur mer et sur terre, et obligé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine. Les soldats de Lucullus le pressaient d'abandonner Cotta au triste sort que son imprudence lui avait mérité, et d'entrer dans les états de Mithridate dont la capitale était sans défense. Trop humain et trop généreux pour suivre un semblable conseil, Lucullus répondit qu'il aimait mieux sauver un Romain que de prendre tout ce qui était aux ennemis. Il délivre son collègue, et marche ensuite contre Mithridate.

Tout était disposé pour livrer combat à Tigrane; un des lieutenants du consul conseilla d'éviter ce jour, comme un de ceux que les Romains appelaient *nefasti*, malheureux : « Et moi, dit Lucullus, je vais le rendre heureux. » En effet il gagna la bataille, et ce succès fut suivi de bien d'autres; mais la sévérité avec laquelle la discipline militaire était maintenue devint pour les soldats un sujet de murmures. Après la défaite de Triarus son lieutenant, Lucullus revint à Rome, où il reçut un froid accueil, et peu s'en fallut qu'on ne lui refusât les honneurs du triomphe. Il vécut depuis, dans une retraite profonde, étranger aux affaires et aux discordes politiques, mais portant jusqu'à l'excès les dépenses de sa table. Il avait dans son palais une bibliothèque magnifique où il admettait les savants, et un musée rempli des statues et des tableaux les plus célèbres. Les peuples de l'Asie, dont il avait été l'idole par sa douceur, sa justice et ses libéralités, instituèrent des fêtes en son honneur.

Ce grand homme avait une amitié si tendre pour son frère, que, quoiqu'il fût beaucoup plus âgé que lui, il ne voulut jamais accepter aucune charge seul; et pour attendre le temps qui manquait à son frère, il laissa toujours dépasser le sien.

Quelques écrivains modernes lui ont sévèrement reproché son goût pour les plaisirs; mais l'estime dont l'honoraient Cicéron, Caton et les plus illustres personnages de Rome, semble prouver au moins que tout, chez Lucullus, n'était pas aussi répréhensible. C'est à lui que l'on attribue vulgairement l'importation du parchemin et du cerisier dans l'Occident. (*Biog. Univ.*)

NIGIDIUS-FIGULUS (PUBLIUS). Ce savant, un des plus illustres de l'ancienne Rome, avait étudié la philosophie avec Cicéron, et resta constamment son ami. Sa capacité pour les affaires et ses talents lui ouvrirent les portes du sénat. Élu préteur, il déploya dans l'exercice de cette charge beaucoup de zèle et d'activité. Dans les guerres civiles qui amenèrent la ruine de la république, Nigidius, ayant embrassé le parti de Pompée, fut exilé par le vainqueur. Ce fut alors que Cicéron lui adressa cette lettre (*ad fam., lib.* IV, 13), qui n'est pas le moins beau titre de Nigidius aux yeux de la postérité.

Il y a une grande différence, disait Nigidius, entre dire un mensonge et mentir : celui qui ment n'est pas dans l'erreur, il tâche d'y entraîner les autres; celui qui dit un mensonge se trompe lui-même. Dire un mensonge peut arriver à une âme pure; mais mentir... jamais.

CALÉNUS (Q. FUSIUS). La générosité de ce patricien se fit admirer dans les temps de troubles qui suivirent la mort de Jules-César. Malgré la défense de recevoir chez soi les proscrits, Varron, qui était de ce nombre, fut soigneusement caché dans la mai-

son de Caléaus. Antoine s'y rendait souvent : sa présence n'arrêta point le courage d'un ami si généreux; et, quoique celui-ci fût témoin tous les jours des supplices qu'on faisait souffrir aux infracteurs de la loi, et des récompenses qu'on accordait à ceux qui s'y montraient soumis, sa fidélité ne se démentit jamais.

ARCHIAS, POÈTE D'ANTIOCHE, EN ASIE. La protection signalée de Métellus, d'Afranius et de Lucullus, lui avait procuré le droit de cité à Héraclée, ville qui jouissait du privilége de bourgeoisie romaine. Mais un incendie en ayant dévoré les archives, un certain Gratius contesta juridiquement ce titre au poète. Cicéron le lui fit confirmer, en soutenant qu'il l'avait; et que, s'il ne l'avait pas, ses talents ainsi que la droiture de son esprit et de son cœur le lui mériteraient. Ce fut à cette occasion, que l'orateur romain prononça ce magnifique plaidoyer dans lequel il a consigné si éloquemment son amour pour les lettres, et son admiration pour ceux qui les cultivent. (*B. U.*)

CRATIPPUS, DE MITYLÈNE. Ce philosophe péripatéticien ouvrit une école dans sa patrie, où il demeurait encore lorsque Pompée, fugitif après la bataille de Pharsale, y aborda avec un seul vaisseau. A la tête des principaux du pays, Cratippus se rendit au port pour le recevoir. Pompée lui proposa des difficultés au sujet de la providence, dont il croyait avoir à se plaindre. Tout en évitant une discussion qui aurait pu devenir désagréable pour le général lui-même, il se borna à lui donner des espérances ainsi que des consolations, et justifia la divinité. Cicéron, qui l'avait connu et apprécié dans ses voyages, lui fit donner par César le droit de citoyen romain et obtint de l'aréopage, qu'il serait invité par un décret à enseigner la philosophie à Athènes. Cratippus se rendit à ces instances, et Cicéron lui envoya son fils pour qu'il se chargeât de la suite de son éducation. Ce maître sut rendre la philosophie aimable, en la dépouillant de tout ce qu'elle avait de rebutant pour un jeune homme. On trouve des détails très-intéressants à ce sujet, dans une lettre adressée à Tiron, par Cicéron le fils. Brutus, à son passage à Athènes, vit aussi Cratippus, et lui témoigna beaucoup d'égards. (*B. U.*)

SCÆVOLA (Q. MUCIUS). Étant préteur en Asie, Scævola y déploya tant de prudence et d'équité, que par la suite on le proposait pour exemple aux gouverneurs qu'on envoyait dans les provinces. A son arrivée il n'exigea pas des peuples, les sommes que la coutume l'autorisait à lever pour sa dépense et celle de ses officiers. « Il trouva, dit Rollin, une ressource meilleure, celle de la simplicité. » Ce qui lui fit encore plus d'honneur, ce furent ses rigueurs équitables contre les chevaliers romains qui, chargés de la perception des deniers, exerçaient fort souvent les plus criantes vexations. Par cette conduite, il regagna au peuple romain l'affection des habitants de l'Asie, qui, en témoignage de leur reconnaissance, instituèrent une fête religieuse appelée la fête *Mucienne*. Cicéron parle souvent de cet illustre personnage, l'appelle le plus grand orateur parmi les jurisconsultes, et le plus grand jurisconsulte parmi les orateurs.

Dans le commerce privé, Scævola tempérait la sévérité qui lui était naturelle, par des manières douces et polies. Ayant fait une déposition qui semblait devoir être fatale à un accusé; il ajouta que l'on ne devait y donner de suite qu'autant que d'autres viendraient l'appuyer, parce qu'il était d'un exemple dangereux de s'en rapporter à un seul témoin. Ainsi, tout en acquittant la dette de sa conscience, il servit l'intérêt commun par un conseil salutaire. (*Val. Max.*, IV, I.)

Pensées.

A l'ombre des vertus, la jeunesse croît pour la gloire.

Craignons d'oublier nos devoirs, en nous occupant toujours de nos droits.

La liberté est un bouclier, n'en faisons pas une épée.

La seule chance heureuse que le vice puisse offrir, c'est une mort prématurée. (*Cic. de amic.*)

SERVIUS-SULPICIUS. Cicéron pleurait amèrement la mort de Tullia, sa fille chérie. « Je veux, entr'autres choses, lui écrivit Sulpicius, vous faire part de ce qui, dans une semblable circonstance, a beaucoup tempéré mon affliction; peut-être votre douleur en recevra-t-elle quelque soulagement. A mon retour d'Asie, allant d'Égine à Mégare, je commençai à porter les yeux sur les principaux objets dont j'étais entouré : Égine était derrière moi; Mégare en perspective. J'avais à droite le Pyrée, Corinthe à gauche. Ces contrées, autrefois peuplées et des plus florissantes, n'offrent plus que des ruines. Je fis alors ces réflexions : Eh quoi! nous qui ne sommes que de faibles mortels, dont la vie doit être bien courte, nous nous fâchons si quelqu'un des nôtres vient à mourir; tandis que les restes de tant de villes couvrent un seul point de la terre! N'apprendras-tu pas, Servius, à maîtriser ta douleur et à ne pas oublier que tu es homme?... Croyez-moi, je vous parle à cœur ouvert, cette réflexion m'a singulièrement raffermi : faites en sorte de retracer à vos yeux ce spectacle.... Un seul et même instant vient d'enlever tant de têtes illustres! Il s'est fait encore une brèche si considérable à l'empire romain! Toutes les provinces ont été ébranlées, et vous vous affectez si vivement de la perte d'une personne qui, si elle n'était pas morte encore, ne pouvait tarder à mourir, puisque ce n'était qu'à cette condition, qu'elle avait reçu la vie! » (*Cic.*)

MÉTELLUS (QUINTUS), surnommé CÉLER. Ami de Cicéron, et préteur à l'époque de la conspiration de Catilina, il concourut beaucoup à la faire échouer.

Ce fut sous le consulat de ce Romain, que se forma le fameux triumvirat de César, de Pompée et de Crassus, qui détruisit la république. Céler en prévit toutes les suites, et mourut accablé de douleur à la fleur de l'âge. « J'ai vu, s'écrie Cicéron, cet excellent citoyen dans les derniers instants de sa vie, dans ces moments où les maux du corps étouffent toutes les pensées de l'esprit, n'être occupé que de la république, frapper le mur mitoyen qui le séparait de Catulus, appeler ce grand homme; puis rejeter les bras vers moi, me recommander le salut de Rome, et m'annoncer les affreuses tempêtes qui allaient s'élever. » (*B. U.*)

COTYS V, FILS DE RHÆMÉTALCÈS. Ce prince partagea le royaume de Thrace avec un de ses oncles; et, comme il avait reçu une éducation toute grecque, Auguste lui donna dans ce partage, la portion de la Thrace la plus civilisée et la plus voisine des villes de la Grèce. Cotys se distingua par son humanité et son goût pour les lettres. Antipater dans une épigramme, et Ovide dans une de ses élégies, font un grand éloge de ce prince. (*Biog. Univ.*)

HORTENSIUS (QUINTUS). Dans les places importantes de préteur à Rome, et de proconsul en Sicile, ce noble rival du prince de l'éloquence romaine se distingua par son amour pour la justice, et par son attachement aux lois et aux institutions anciennes. Dès sa dix-neuvième année il parut au barreau avec le plus grand éclat; et, semblable à une statue sortie des mains de Phidias, dit Cicéron, son génie n'eut qu'à se montrer pour enlever tous les suffrages.

Ce fut l'an de Rome, six cent soixante-douze, qu'il se rencontra, pour la première fois, dans l'arène avec Cicéron, qui plaidait pour Quinctius. Ils eurent dans la suite de plus grands intérêts à discuter.

Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu; et nous ne pouvons pren-

dre une idée de son éloquence que par les rapports qu'en ont faits les anciens. Elle était ornée, fleurie, tenant de l'abondance asiatique, semée de traits sententieux et brillants, bien que souvent recherchés et plus agréables que nécessaires. (*B. U.*)

Hortensius montra envers son fils une admirable patience. Il lui voyait des sentiments dénaturés; il détestait ses désordres au point que, dans une accusation où il défendait Messala, fils de sa sœur, destiné à devenir son héritier, il dit aux juges : « Si vous le condamnez, il ne me restera plus que des petits-fils pour soutenir et consoler ma vieillesse! » Les paroles insérées même dans l'édition qu'il donna de son plaidoyer, témoignaient évidemment que son fils faisait son affliction plutôt que son bonheur. Toutefois, ne voulant pas changer l'ordre de la nature, il laissa son héritage à son fils, et non à ses petits-fils. (*Val. Max.*, v, 9.)

POMPÉE LE GRAND (Cnæus). Son grand-père Q. Pompéius, le premier de sa famille qui parvint aux honneurs, avait été vaincu par les Numantins. Le fils de celui-ci, Cn. Pompéius Strabon, fit oublier ce revers, et fut l'un des plus habiles généraux romains dans la guerre contre les alliés. Ce fut sous lui que le jeune Pompée fit ses premières armes. Sa piété filiale sauva la vie à P. Strabon, dont les rigueurs avaient révolté ses troupes. Ce général mourut; et la haine qu'on lui portait sembla poursuivre son fils. Celui qui devait être l'idole du peuple romain, eut à défendre la mémoire de l'auteur de ses jours et à repousser, pour son propre compte, une accusation de péculat. A l'âge de vingt ans, son éloquence fut admirée des plus célèbres orateurs qui avaient pris sa défense, et même du préteur L. Antistius qui présidait au jugement. (*B. U.*)

La faveur que Pompée s'était acquise à Rome lui avait fait déférer, quoique absent, une puissance absolue. Lorsqu'il apprit cette nouvelle, il en parut accablé; et comme ses amis se réjouissaient: « O dieux! s'écria-t-il, que de travaux sans fin! N'aurais-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu et sans gloire? ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, et passer des jours tranquilles à la campagne, avec ma femme et mes enfants? » (*Plut.*)

Ayant eu la surintendance des vivres, Pompée parcourut la Sicile, la Sardaigne, l'Afrique, où il s'acquitta de cet emploi comme de tous les autres, à l'avantage et à la satisfaction de la république. Lorsqu'il se disposait à ramener à Rome les blés qu'il avait réunis, il s'éleva un vent si impétueux, que les pilotes hésitaient à partir; mais Pompée s'embarqua le premier, et fit lever l'ancre en disant : « Il est nécessaire que je parte, il n'est pas nécessaire que je vive. » (*Val. Max.*)

Il s'abstint toujours de parler à la femme de Démétrius son affranchi, parcequ'elle était si belle, qu'il en redoutait les attraits.

Dans une maladie, son médecin lui prescrivit de manger des grives; mais on lui assura qu'on ne pouvait s'en procurer nulle part, excepté chez Lucullus, qui en faisait conserver et engraisser: « Eh quoi! dit le malade, Pompée ne pourrait pas vivre, si Lucullus ne portait si loin le raffinement de la sensualité! » Il défendit de s'adresser à lui, et demanda un oiseau moins difficile à trouver.

Après la bataille de Pharsale, Pompée s'étant rendu à Mitylène, patrie de Cratippus, assista aux leçons de ce philosophe. Il croyait s'honorer encore, en écoutant un homme qui pouvait lui être utile, et même en le sollicitant de se prêter au besoin qu'il avait de ses lumières. (*Elien.*, VII.)

Bien des qualités, dit Plutarque, avaient mérité à Pompée l'affection universelle : d'abord ce qui frappe le vulgaire, une physionomie douce et majestueuse, une conduite sage et modeste, beaucoup d'adresse pour les exercices militaires, une éloquence insinuante, un caractère de fidélité propre à lui attirer la confiance, un commerce doux et aisé. Cicéron ajoute à ce portrait, une pureté de mœurs, une retenue et une décence, qui furent toujours la règle de sa conduite; trait presque unique dans un siècle aussi corrompu et dans une si haute fortune.

STÉNIUS. La ville de Messine avait pris le parti de Marius, et par là avait encouru la haine de Pompée, qui résolut de s'en venger par les traitements les plus rigoureux. A cette triste nouvelle, les Messiniens désolés crurent toucher à leur dernière heure. Dans ce danger commun, Sténius, chef de la cité, va trouver le général romain, et lui parle en ces termes : « Il n'est pas juste, seigneur, que tant d'innocents périssent pour expier la faute d'un seul homme: le vrai coupable est devant vous; c'est moi qui ai forcé mes compatriotes à embrasser le parti de Marius, c'est moi seul qui mérite un châtiment. » Ces paroles, prononcées avec calme et assurance, adoucirent la colère de Pompée, qui, revenu à des sentiments plus généreux, pardonna à Sténius, et épargna les habitants de Messine.

CATON d'Utique (arrière-petit-fils de Caton l'ancien). Dès son bas âge Caton annonça cette roideur de caractère qu'il fit paraître dans tout le cours de sa vie. Drusus son oncle était tribun du peuple, et plusieurs nations d'Italie désiraient être admises au nombre des citoyens de Rome. Q. Pompédius, l'un des chefs de ces alliés, pria le jeune Caton d'appuyer sa demande auprès de son oncle. L'enfant garda le silence, témoignant par son regard, et par un air de mécontentement, qu'il ne voulait pas faire ce qu'on lui demandait. Pompédius insista, et, voulant pousser à bout cet enfant, il le prit et le porta dans un endroit élevé, le menaçant de le laisser tomber s'il persistait dans son refus; mais la crainte ne fit pas plus d'effet que les prières. Une telle constance arracha aux députés cette exclamation : « Heureux les alliés latins que ce ne soit encore là qu'un enfant! s'il était sénateur, il ne nous serait pas même permis d'espérer le droit de citoyen! » (*Plut.*)

On demandait à Caton encore enfant, quel était son meilleur ami dans le monde. « C'est mon frère, répondit-il. — Quel est l'ami qui tient le second rang dans votre cœur? — C'est aussi mon frère; » et il ne cessa de faire cette réponse que lorsqu'on eut cessé de l'interroger.

« On blâme votre silence, lui dit-on un jour. — A la bonne heure, répondit Caton, pourvu qu'on n'ait rien à blâmer dans ma conduite... Je parlerai lorsque je serai en état de dire des choses dignes d'être entendues. » (*Plut.*)

Le consul Gellius, sous les ordres duquel servait Caton, lui offrit des récompenses militaires : celui-ci les refusa, jugeant qu'elles ne lui étaient pas encore dues.

A l'exemple de Pædarète, Caton était content lorsqu'il se trouvait des citoyens plus capables que lui de remplir les charges de la république; et il ne sollicita vivement celle de tribun du peuple que pour en éloigner un certain Métellus, dont la liberté romaine avait tout à craindre.

Un jour que, malgré César, alors consul, Caton parlait avec véhémence contre les prétentions des fermiers publics, et qu'il semblait vouloir traîner l'affaire en longueur, César ayant ordonné aux licteurs de le mener en prison, tout le monde se leva pour le suivre; ce qui arrêta la colère du consul.

Il était si avide d'apprendre, que, dans la salle même du sénat, il faisait toujours quelque lecture en attendant l'arrivée de ses collègues. (*Val. Max.*, VIII, 7.)

Ayant eu, par la mort de son oncle, un héritage de cent talents, Caton convertit en argent tout ce bien, pour prêter à ceux de ses amis qui se trouvaient dans le besoin. Il lui arrivait même quelquefois, pour leur rendre service, d'engager ses terres et ses esclaves. (*Plut.*)

Considérez, disait-il, que si, sans craindre le travail et la peine, vous faites quelque action louable, cette

peine disparait bientôt, tandis que le profit du succès vous reste. Si au contraire la volupté vous entraine dans quelque démarche honteuse, la volupté passera, mais la honte et les remords vous poursuivront toujours.

Il avait transporté à Rome les trésors de l'île de Chypre avec une exactitude et une intégrité scrupuleuses. En reconnaissance de ce service, le sénat, voulant le dispenser de rendre ses comptes au peuple, le proposait comme candidat à la préture sans égard aux règles ordinaires. Caton ne consentit point à cette mesure, disant que ce serait une injustice de lui accorder ce qu'on refusait à tous les autres; et, pour éviter toute innovation en sa faveur, il aima mieux courir les hasards du Champ-de-Mars, que de profiter des offres bienveillantes du sénat. (*Val. Max.*, IV, I.)

Caton se comporta avec tant d'intégrité dans ses différentes magistratures, que son nom était, en quelque sorte, cité comme celui de la vertu même. Un avocat, plaidant une affaire où l'on ne produisait qu'un témoin, dit aux juges qu'un seul témoin, quand ce serait Caton, ne suffisait pas pour asseoir un jugement. Il était même passé en proverbe de dire d'un fait trop peu vraisemblable : cela ne se peut croire quand même ce serait Caton qui l'aurait dit. (*Plut.*)

Un sénateur, dont la vie voluptueuse et déréglée était connue, faisait en plein sénat l'éloge de la simplicité et de la tempérance; un autre sénateur l'apostropha: « O toi qui parles comme Caton, ne vis donc point comme Lucullus. »

Salluste, en parlant de Caton, disait qu'il aimait mieux être homme de bien que de passer pour tel. Selon Velléius-Paterculus, Caton faisait de bonnes actions, non pour paraitre les avoir faites, mais parce qu'il n'était pas en lui de faire autrement.

La différence que l'on remarqua entre Caton et ceux qui lui survécurent, le fit appeler le dernier des Romains.

CÆPION, FRÈRE DE CATON D'UTIQUE. Les mœurs de Cæpion étaient irréprochables; celles de Caton étaient plus austères. Aussi, quand on louait Cæpion de sa frugalité, de sa tempérance, il avouait qu'il pouvait passer pour un homme réglé si on le mettait en parallèle avec plusieurs Romains; mais, ajoutait-il, « lorsque je me compare à Caton, je me trouve un autre *Sippius*. » Ce Sippius était connu par sa vie molle et efféminée.

CICÉRON, (MARCUS-TULLIUS, né à Arpinum, petite ville des Volsques, aujourd'hui la terre de Labour, où se trouve le lac Averne). Les ouvrages qui nous sont parvenus d'Horace et de Virgile ne parlent point de Cicéron, ce qui est assez étonnant; mais Tite-Live, avec sa candeur accoutumée, fait son éloge dans le temps même que, forcé de se soumettre aux circonstances, il cherche à atténuer le crime de sa mort. Après avoir décrit ses admirables qualités, il ajoute que pour lui donner les louanges qu'il mérite, il faudrait sa propre éloquence... On rapporte aussi ce mot d'Auguste à un jeune prince de sa famille : « C'était un grand homme, et un ami fidèle de sa patrie. »

Dès le règne de Tibère, tous les écrivains de Rome, poètes et historiens, se sont efforcés à l'envi de louer Cicéron; ils l'ont nommé le plus illustre de leurs concitoyens, le père de l'éloquence et des lettres latines. Ils ont prétendu qu'il avait fait plus d'honneur à sa patrie par ses ouvrages, que tous les conquérants par leurs victoires.

Dans les habits et la parure, que l'on a quelquefois regardés comme les indices de l'âme, il observait ce que son traité des devoirs lui a fourni l'occasion de recommander; c'est-à-dire toute la modestie et la décence, qui ne sont pas les moins précieux ornements de l'homme. Il aimait la propreté sans affectation. Il évitait avec soin les singularités; également éloigné de la négligence grossière et de la délicatesse excessive; elles sont en effet contraires à la véritable dignité : l'une suppose qu'on l'ignore ou qu'on la méprise; l'autre qu'on y prétend par des voies puériles.

Rien de plus aimable que sa conduite et ses manières dans sa vie domestique et dans la société de ses amis. C'était un père indulgent, un ami zélé et sincère, un maître sensible et généreux. Ses lettres sont remplies des plus vives expressions de sa tendresse pour ses enfants. Combien de fois ne se plait-il pas à dire que leurs caresses lui faisaient oublier ses peines, et qu'elles le soulageaient de toutes les fatigues du sénat et du forum...!

Chargé du gouvernement d'une province, Cicéron se distingua surtout par sa modération. Il ne reçut aucun des présents que les gouverneurs exigeaient comme des droits de la part des villes et des rois alliés; il leur remit toutes les contributions d'usage, et sa générosité leur fut d'un grand secours. Le roi Ariobarzane lui destinait une somme fort considérable, il la refusa; et, sur le revenu que la province lui faisait pour payer sa dépense, il fit une forte remise au trésor, pour le soulagement des peuples.

Il avait les notions les plus sublimes de l'amitié, de l'excellence de sa nature, de son utilité dans le commerce de la vie. Les règles et les maximes qu'il nous a laissées, il les pratiquait continuellement; et dans cette variété de liaisons, où l'élévation de son rang et la multitude de ses relations l'avaient engagé, on ne l'accusa point d'avoir manqué de droiture, de constance, et même de zèle pour le moindre de ceux à qui il avait une fois accordé le titre d'ami, et dont il estimait le caractère. Il faisait ses délices de servir à l'avancement de leur fortune et de les secourir dans l'adversité : toujours fidèle, mais plus empressé dans leurs disgrâces, parce qu'il sentait alors plus vivement le besoin qu'ils avaient de son appui, et parce que ses services étaient plus désintéressés. « L'amitié, disait-il, mériterait-elle ce nom si nous n'y cherchions que nos propres avantages? Ce ne serait plus qu'un commerce d'intérêt...» Il donne à la reconnaissance le nom de mère de toutes les vertus; il la met au premier rang de tous les devoirs; et, pour lui, *vertueux et reconnaissant* sont des termes synonymes. Voilà les sentiments qu'on trouve partout dans ses ouvrages, et toute sa vie en offre des exemples. L'opinion qu'on avait à Rome de sa bonté, de son zèle affectueux, y était si bien établie, que quelqu'un, pour s'excuser de l'importunité avec laquelle il lui demandait une faveur, lui faisait observer qu'il avait accoutumé ses amis, non à le prier, mais à lui ordonner familièrement de leur rendre service. Cependant il n'était pas plus généreux pour ses amis que facile à fléchir pour ses ennemis : le moindre témoignage de regret ou de soumission lui faisait perdre le souvenir des injures les plus cruelles; et c'était une de ses maximes ordinaires : que les haines doivent être passagères et les amitiés immortelles. (*De off.* I., 2.)

Ce fut avec un zèle remarquable qu'il plaida la cause d'Aulus-Gabinius, lorsque celui-ci fut accusé de concussion : cependant c'était sous le consulat de Gabinius et par ce même Gabinius, que Cicéron avait été exilé. Il prêta aussi le secours de son éloquence à Vatinius qui avait été toujours son adversaire.

Voulant porter son frère Quintus à la modération et à la douceur, Cicéron lui rappelait ce qu'ils avaient lu dans Xénophon, sur Cyrus et Agésilas. Il ne nous laisse pas ignorer que c'était ainsi qu'il cherchait à se rendre utiles les lectures de sa jeunesse, et que c'est dans l'histoire qu'il avait appris à souffrir pour la patrie.

On ne peut lire sans admiration le portrait que Cicéron nous fait de son cœur et de ses sentiments : « Dans les magistratures dont j'ai été honoré, dit-il, j'ai toujours regardé les devoirs qu'elles m'imposaient comme des obligations sacrées. J'ai pensé que ces

charges n'étaient pas un don que le peuple faisait à ma vanité, mais qu'elles étaient un dépôt dont je devais lui rendre un compte fidèle.

« Envoyé en Sicile pour exercer la questure, je me suis figuré que tous les regards étaient attachés sur moi; que j'étais, comme sur un théâtre, exposé aux yeux de l'univers; et, en conséquence, bien loin de lâcher la bride à des passions effrénées, je me suis fait une loi de me priver même des plaisirs et des douceurs que la nature et le besoin semblent exiger indispensablement. »

Dans la harangue qu'il prononça pour la défense de Muréna, à qui Caton reprochait d'avoir dansé, Cicéron fit ce raisonnement : « Caton dit que Muréna aime la danse; si ce reproche est vrai, c'est une délation méchante; s'il est faux, c'est une noire calomnie. Caton, un homme de votre poids ne doit pas donner légèrement le nom de baladin à un consul de Rome! vous devez considérer que mille autres vices sont le partage de celui qui mérite ce reproche. Un homme probe ne danse pas, à moins qu'il ne soit fou. Il ne danse ni dans sa maison, ni dans une partie de plaisir honnête et réglée. La danse est toujours la suite d'un repas de débauche et d'un excès dans les plaisirs. »

A la vue de ce monde et de tout ce qu'il renferme, pouvons-nous douter, disait Cicéron, qu'il y ait un être, ou qui ait formé le monde, supposé que, suivant l'opinion de Platon, le monde ait été formé; ou qui le conduise et le gouverne, supposé qu'il soit de toute éternité, suivant le sentiment d'Aristote... ? Une très-forte preuve de l'existence de Dieu, c'est qu'il n'y a point de peuple assez barbare, point d'homme assez farouche, pour n'avoir pas l'esprit pénétré de cette croyance. Plusieurs peuples à la vérité n'en ont pas une idée juste; ils se laissent tromper par des coutumes erronées; mais enfin ils se réunissent tous pour croire à une puissance et à une nature divines. (*Tuscul.* I.)

Cet être si supérieur à tous les autres ne peut se concevoir que comme un esprit libre que rien ne gêne, séparé de tout élément mortel ou périssable, voyant et gouvernant tout, doué par lui-même d'un principe éternel d'activité.

La première vérité dont il importe que les peuples soient bien convaincus, c'est que les dieux sont les maîtres et les modérateurs des choses humaines.

Pour peu que l'homme rentre en lui-même, il reconnaît les traces précieuses de la Divinité, dont il est l'image vivante et animée : ce qui doit le porter à répondre par la noblesse de ses sentiments à celle de son origine. De là viennent ces idées naturelles et ces notions primitives du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste, de la vertu et du vice; notions que nous portons en nous et communes à tous les hommes qui, sans en être convenus entr'eux, attachent pareillement l'idée de honte au crime, et de gloire à la vertu. Quel peuple en effet, ne chérit point la douceur, la bonté, le dévoûment, le souvenir des bienfaits reçus? Quel peuple est sans haine ou sans mépris pour les superbes, les cruels, les ingrats? De là aussi ce témoignage intérieur et cette voix secrète de la conscience qui fait goûter aux justes une paix si douce au milieu des plus grandes afflictions, qui dans le sein même de la joie et des plaisirs cause aux impies de si cruels tourments, et qui prescrit aux uns et aux autres les règles qu'ils doivent suivre, ainsi que les devoirs qu'ils ont à remplir. Ces règles, ces lois, ne sont point arbitraires et ne dépendent point du caprice des hommes. Elles sont imprimées dans le fond de l'âme par la main du Créateur. Elles sont avant tous les siècles, et plus anciennes que le monde, puisqu'elles sont une émanation de la sagesse divine à qui il n'est pas libre de penser autrement de la vertu et du vice. Elles sont le vrai modèle des lois humaines, qui cessent en un sens d'être des lois, dès qu'elles s'écartent de ce type primitif de justice et de vérité que les législateurs doivent avoir toujours présent à leur pensée.

Ces premières notions du bien et du mal peuvent être affaiblies et obscurcies par une éducation défectueuse, par le torrent de l'exemple, par la violence des passions et surtout par les attraits dangereux de la volupté dont les fausses douceurs gâtent et corrompent notre esprit; mais il reste toujours un sentiment intérieur de ces vérités primitives; et le soin de la philosophie est de ranimer, par ses leçons, ces précieuses étincelles; de nous détourner de toutes les erreurs; de nous guérir des opinions et des préjugés populaires; de nous rappeler que nous sommes nés pour la justice et la vertu; de nous convaincre par des preuves sensibles et évidentes qu'il y a une Providence qui conduit tout, qui préside à tout, et qui prend soin non-seulement du monde en général, mais de chaque homme en particulier; que rien n'échappe à ses yeux clairvoyants; que Dieu, enfin, connaît à fond toutes nos actions et voit à nu nos pensées ainsi que nos intentions les plus secrètes; car une telle conviction est bien propre à nous inspirer du respect pour la Divinité et de l'amour pour la vertu.

Quand un homme serait seul sur la terre, il serait toujours tenu aux deux sortes de devoirs dont il vient d'être parlé, c'est-à-dire qu'il devrait toûjours honorer la Divinité et se respecter lui-même, en vivant d'une manière sage et réglée. Mais beaucoup d'autres obligations existent par rapport à la société dont il fait partie. Dieu est le père commun d'une grande famille dont tous les hommes sont les enfants, unis ensemble par le lien de l'humanité, formés les uns pour les autres, obligés par conséquent de concourir au bien public et de s'entr'aider par toutes sortes de services. L'homme ne doit donc point borner ses vues ni son zèle au seul avantage du pays où il a reçu le jour; il doit se regarder comme un citoyen du monde entier qui, dans ce sens, ne fait qu'une seule ville. (*De leg.* I, 20.)

Il est vrai que cette société générale qui embrasse d'abord tous les hommes, se partage ensuite par degrés, en d'autres sociétés particulières plus étroites entre les hommes d'une même nation, d'une même ville, d'une même famille; c'est ce qui donne lieu aux différents devoirs de la société civile à l'égard des amis, des alliés, des parents, des pères et mères et de la patrie; tous cependant ont leurs sources dans ce premier principe qui est que, selon les vues et la destination de Dieu, l'homme est né pour l'homme.

Deux règles essentielles doivent être observées par ceux qui sont à la tête du gouvernement : la première est de n'avoir en vue que le bien public, sans jamais regarder ce qui serait de leur avantage particulier; la seconde d'étendre leurs soins également sur tout le corps de l'état et de n'en pas négliger une partie en faisant du bien à l'autre. Il en est de celui qui gouverne, comme d'un tuteur, et, en cette qualité, ce n'est pas son bien particulier qu'il doit faire, mais le bien de ceux dont les intérêts lui ont été confiés. Celui qui n'aurait soin que d'une partie des citoyens, et qui négligerait les autres, exciterait la discorde et la sédition, qui sont ce qu'il y a de plus pernicieux à tous les états. (*Off.* I, 85.)

Le but de tout homme qui commande aux autres doit être de rendre heureux ceux qui se trouvent sous son empire. Cette règle ne se borne pas à ceux qui ont autorité sur les alliés; elle s'étend même sur celui qui est chargé de la conduite des esclaves.

Diriger, ordonner ce qui est juste, ce qui est utile, ce qui s'accorde avec les lois, telles sont les fonctions des magistrats. Les lois sont au-dessus des magistrats; ceux-ci sont au-dessus du peuple; et l'on peut dire avec vérité que le magistrat est une loi parlante, et la loi un magistrat muet. (*De leg.*, III, 1.)

Ne satisfaire qu'à la lettre du serment, c'est l'éluder et non le remplir;

délié des mots on peut être encore lié par les choses. Quand il s'agit d'acquitter votre promesse, attachez-vous moins au sens littéral de vos paroles qu'à ce que vous avez dû penser.

Celui qui séduit par les prestiges de l'éloquence, me paraît plus coupable que celui qui séduit à prix d'argent.

Il vaut mieux être opprimé par la force dans une bonne cause, que de se prêter à une mauvaise.

Ce n'est pas la justice, qui autrefois n'était exercée nulle part, qui ne l'est pas encore partout, et qui bien souvent est trompée, qui fait la plus grande peine du méchant, c'est la conscience. Ce ne sont pas, comme dans les fables, les torches ardentes des furies qui poursuivent les coupables, c'est le remords dévorant, et le souvenir rongeur du crime.

En écartant la superstition ne perdons point de vue que la religion doit toujours rester inaltérable; mais s'il faut propager la religion qui est inséparable de la vraie connaissance de la nature, il faut aussi détruire toutes les branches de la superstition.

La vertu est la seule source du beau, de l'honnête, de l'excellent, et, pour tout dire en un mot, du contentement parfait.

Le meilleur héritage qu'un père puisse laisser à ses enfants, c'est la gloire de ses vertus et de ses belles actions.

L'homme sage et vertueux songe plus à faire le bien qu'à en obtenir la récompense.

La véritable gloire, la grandeur d'âme, la sagesse, brillent d'un tel éclat, qu'elles semblent nous avoir été données en propre par la vertu, tandis que tout le reste nous est seulement prêté par la fortune.

La guérison du corps dépend souvent de la constitution de ce dernier, et l'art du médecin n'est pas toujours garant du succès; mais tout esprit qui aura vraiment envie de se corriger, et qui se conformera aux préceptes des sages, réussira infailliblement.

Le sage seul est libre; qu'est-ce, en effet, que la liberté? le pouvoir de vivre conformément à ses désirs; et quel est l'homme qui vit comme il veut? n'est-ce pas celui qui suit la justice, qui se plaît à son devoir, qui d'avance s'est imposé des règles pour tout le cours de la vie; celui qui ne se soumet pas à toutes les craintes, mais qui suit, qui respecte celles qui sont raisonnables, parce qu'il les reconnaît utiles; celui qui ne dit, ne fait, ne pense rien que librement et sans peine; dont toutes les pensées, toutes les actions partent de lui-même et se rapportent au seul but qu'il s'est prescrit; sur qui rien n'a plus de force que son propre jugement, sa propre volonté; à qui la fortune enfin, que l'on croit si puissante, est elle-même obligée de céder?

Il n'appartient qu'au sage de décider ce qui est sage.

Près d'être consumé par la faim, le sage ne pourra-t-il pas arracher la subsistance à quelque misérable qui n'est bon à rien? Non sans doute; car il est moins utile de vivre que d'être persuadé qu'on ne doit faire à personne aucun tort pour son propre intérêt.

Supposons un sage devenu possesseur de cet anneau au moyen duquel le berger Gigès déshonora une reine, tua un roi et se mit à sa place, il ne se croirait pas plus permis qu'auparavant de mal faire. Ce n'est pas le secret, c'est le témoignage d'une conscience pure que cherchent les gens de bien.

Une soif démesurée de gloire et le désir effréné de s'élever et de dominer sur tous les autres sont les plus grands dangers des hommes qui se piquent de noblesse et de grandeur d'âme et qui leur font commettre souvent de graves injustices.

Il ne faut qu'un très-petit nombre d'hommes élevés aux honneurs pour corriger ou corrompre les mœurs d'un état.

Il est moins fâcheux de ne pas obtenir ce qu'on souhaite que de parvenir à ce qu'il est criminel de désirer.

C'est un grand malheur quand ceux qui entrent dans les charges et dans le maniement des affaires sont nus et désarmés; c'est-à-dire sans lumières et presque sans aucune teinture des sciences.

L'antiquité est pleine de grands exemples qui seraient tous ensevelis dans les ténèbres sans la lumière des lettres. Combien de travaux sublimes et de mâles caractères nous ont transmis les écrivains grecs et latins, moins pour être l'objet de notre admiration que pour nous servir de modèles!

Quand on n'envisagerait pas tous les avantages que l'on peut retirer des lettres, et qu'on n'y chercherait que le seul plaisir, on conviendra qu'il n'y a point d'amusement plus honnête ni plus digne de notre nature. Les autres délassements ne conviennent pas à tous les états de la vie, à tous les âges, à tous les lieux. Les lettres nourrissent la jeunesse, charment nos vieux ans; elles servent d'ornement au bonheur, d'asile et de consolation à l'adversité; elles récréent sous le toit domestique et n'embarrassent point au-dehors; elles veillent avec nous; en voyage, à la campagne, elles sont avec nous. *Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant : secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris. Pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* (*pro Arch.*)

Ceux que leur goût n'entraîne pas vers la culture des lettres, ou qui manquent des dispositions nécessaires pour s'y livrer, devraient au moins les admirer dans les autres.

Il est de l'homme de se tromper; il est du fou de persévérer dans son erreur.

Ne faisons rien dont nous ne puissions nous rendre une raison suffisante.

Nous croyons quelquefois l'utile d'un côté et l'honnête de l'autre; mais c'est par une erreur, source de toutes les injustices et de tous les forfaits, que nous séparons ainsi deux choses étroitement unies dans leur nature. L'homme de bien vraiment digne de ce nom n'ôtera jamais rien à personne. Quiconque s'en étonne connaît peu la probité; descendons dans notre âme pour en développer les notions secrètes et nous apprendrons de nous-mêmes que le caractère de l'honnête homme consiste à faire autant de bien qu'il peut, et jamais de mal s'il n'y est contraint par la nécessité de repousser l'injustice. (*Off.*, III, 18 19 et suiv.)

Que les hommes sachent une bonne fois que ce qu'on appelle utile ne doit renfermer rien de vicieux, et que ce qui est vicieux ne doit point paraître utile.

Pourquoi les gens de bien témoignent-ils du respect à la noblesse? C'est pour avertir les hommes d'une naissance illustre de ne pas se montrer indignes de leurs ancêtres; c'est aussi parce que nous vénérons, après leur mort les grands hommes qui ont bien mérité de la patrie.

Il y a une valeur domestique et privée qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire.

Le repos et la solitude qui jettent dans la langueur les esprits ordinaires ne font que donner un nouvel essor à un génie supérieur.

Le temps ou un peu d'eau nettoie les taches du corps : le temps ni les eaux d'aucun fleuve ne peuvent enlever les taches de l'âme.

Nous aimons les hommes que nous n'avons jamais vus, sur le simple récit de leurs belles actions.

Désespérons de celui dont les oreilles sont fermées à la vérité, et qui ne peut l'entendre même de la bouche d'un ami.

Nous avons naturellement si bonne opinion de nous-mêmes, que nous croyons mériter les louanges qu'on nous donne; cela fait commettre une infinité de fautes, et cause une enflure qui, nous tenant dans l'aveuglement et dans l'erreur, nous attire les railleries et le mépris de tout le monde.

Dans notre repos, dans notre démarche, lorsque nous sommes assis ou étendus; dans toute position enfin, que notre visage, nos regards, les

mouvements de nos mains soient toujours réglés sur la décence.

Ne pas se mettre en peine de ce que les hommes pensent de nous, ce n'est pas seulement arrogance, c'est oubli de toute pudeur.

Non-seulement la fortune est aveugle, mais elle rend aveugles ceux qu'elle caresse.

On craint de se faire des ennemis, on redoute le travail, on veut éviter la dépense, on se laisse aller à la négligence, à la paresse, à l'inertie, on ne peut s'arracher à des études dont on est agréablement occupé. Eh! voilà sous quels prétextes frivoles on abandonne des malheureux qu'on est obligé de secourir et de défendre!

Donnons avec noblesse, retirons sans dureté ce qu'on peut nous devoir; s'agit-il d'acheter, de vendre, de louer, d'établir des limites de nos possessions, dans toutes nos affaires, en un mot soyons justes et d'une humeur traitable et facile.

La prodigalité n'a point de fonds.

Rien n'est plus conforme à la nature de l'homme que la bienfaisance; mais elle doit connaître des lois. Prenons garde si nos bienfaits ne nuisent pas aux autres et ne tournent pas contre ceux mêmes qui en sont l'objet; si notre libéralité ne l'emporte pas sur nos moyens; et si nos présents répondent au mérite de ceux qui les reçoivent; car c'est le fondement de la justice à laquelle toutes nos actions doivent être subordonnées.

Si nous croyons que la pauvreté n'empêche pas les hommes d'être égaux, pourquoi voudrions-nous écarter le pauvre de l'approche des dieux, en ordonnant de les honorer à grands frais? Ignorons-nous qu'il est agréable à la Divinité que la voie soit ouverte à tous pour l'apaiser et lui rendre hommage?

Évitons les procès autant qu'on peut raisonnablement le faire; j'oserais même dire un peu plus qu'on ne le doit. Ce n'est pas seulement une générosité, c'est souvent s'assurer un grand avantage que de relâcher quelque chose de ses droits.

Ne regardons comme un mal rien de ce qu'ont déterminé les dieux et la nature. Nous n'avons pas été créés par un aveugle hasard : Il est sans doute une puissance qui veille sur le genre humain; et elle ne l'aurait pas formé, elle ne l'aurait pas conservé pour le faire tomber, après un long cours de misères, dans le mal éternel de la mort. Regardons plutôt la mort comme un port assuré : Eh! puissions-nous y être portés à pleines voiles! mais si notre course est ralentie par les vents contraires, il faudra bien du moins y aborder un peu plus tard, et ce que la nature impose à tous également, le puis-je regarder comme un malheur?

La mort devient facile à supporter quand on peut, à ses derniers instants se consoler par le souvenir d'une belle vie.

Une mauvaise vie est souvent réparée par une belle mort.

Comparons à l'éternité la plus longue vie de l'homme, elle nous paraîtra presque aussi courte que celle des insectes qui ne vivent qu'un jour.

Il est de l'homme ferme et vertueux de ne pas se repentir d'avoir bien fait, quand il ne verrait pour prix de ses vertus que les apprêts de son supplice.

Etre sans cupidité, c'est un fonds assuré; ne rien acheter par caprice, c'est un revenu; être content de ce qu'on a, c'est la plus sûre des fortunes.

Croire que l'homme n'a rien à désirer que les honneurs, les commandements, la faveur des peuples, c'est embrasser un vain fantôme, et poursuivre seulement l'ombre du bonheur.

Il est des maladies qui dépravent les sens et font perdre aux mets leur saveur; la cupidité, l'avarice, la méchanceté, détruisent le goût de la véritable gloire.

Entre les maux qu'on ne peut éviter, il faut non-seulement tâcher de choisir les plus supportables, mais encore chercher si l'on ne pourrait pas en tirer quelque avantage.

Ayez soin de marquer une sorte de déférence et de respect à ceux à qui vous parlez.

Dans la conversation, comme en toute chose, laissez à chacun sa part.

.... L'amitié ne peut exister qu'entre les honnêtes gens..... Elle l'emporte sur la parenté, en ce que la bienveillance est essentielle à l'une, et qu'elle n'est pas inséparable de l'autre. Otez la bienveillance, la parenté reste, mais l'amitié disparaît....

... Parmi les grands et nombreux avantages que procure l'amitié, le plus précieux sans doute est de faire luire à nos yeux, dans l'avenir, la douce espérance, et de ne pas souffrir que notre courage succombe sous le poids des revers. Avoir un ami, c'est avoir un autre soi-même. L'amitié rapproche les absents, enrichit l'indigence, donne des forces à la faiblesse, et, pour dire quelque chose de plus, elle fait revivre les morts dans le respect, le souvenir, et les regrets de leurs amis.

La loi fondamentale de l'amitié est de ne jamais rien demander à ses amis et de ne leur accorder rien qui soit contraire à la justice et à la probité.

.... Le poison le plus funeste à l'amitié, c'est la passiou de l'argent dans la plupart des hommes; et, dans les caractères plus élevés, la rivalité des honneurs et de la gloire. Combien de fois n'a-t-on pas vu, à la suite de ces luttes d'ambition, la plus grande haine succéder à la plus grande amitié!

.... Pour parvenir au bonheur qui réside dans l'amitié, il faut pratiquer la vertu, sans laquelle nous ne saurions jouir ni de l'amitié ni d'aucune chose vraiment désirable. Ceux qui négligeront la vertu et croiront néanmoins avoir des amis, reconnaîtront leur erreur au premier jour de l'adversité. Il faut donc, on ne saurait trop le répéter, tâcher de connaître avant d'aimer, et non pas lorsqu'on aime; et si notre négligence nous est funeste en bien des choses, c'est surtout dans le choix et dans le commerce de nos amis. Les précautions arrivent alors trop tard, et, comme on dit, nous finissons par où il aurait fallu commencer.

Il faut une grande réputation de prudence et d'habileté pour s'attirer la confiance des autres. On en aura toujours dans ceux que l'on croira gens de bien.

Le témoignage d'une bonne conscience est préférable à tous les discours des hommes.

QUINTUS CICÉRON ET SON FILS.

Le jeune Quintus, que l'excessive indulgence de sa mère, et peut-être aussi le dangereux spectacle des troubles de la maison paternelle avaient tourné vers le mal dans sa première jeunesse, et qui avait eu plusieurs fois des torts graves envers son oncle, surtout à l'époque de la guerre civile entre César et Pompée, se montra digne du plus vif intérêt dans ses derniers moments, et laissa un glorieux exemple de dévoûment filial. Proscrit par Antoine, avec son oncle et son père, il les accompagna dans leur fuite. Quand celui-ci, malgré les périls qui l'environnaient de tous côtés, voulut retourner à Rome pour y faire quelques préparatifs avant d'aller chercher un asile en Macédoine, il le suivit et parvint, en s'exposant lui-même, à le dérober quelque temps aux recherches des meurtriers; mais l'activité des satellites d'Antoine, et l'ordre qu'ils avaient reçu de ne point laisser échapper les Cicérons, l'emporta sur toutes les précautions de la prudence. Le fils étant tombé entre leurs mains, on rapporte que, moins inquiet pour sa vie que pour la sûreté de son père, il refusa constamment de déclarer où il l'avait caché; et que les exécuteurs, pour vaincre sa résistance, le mirent à la torture. Il continua de se taire au milieu des plus cruels tourments. Le père, instruit du malheur et de la généreuse tendresse de son fils, se hâta volontairement de paraître pour le délivrer de ses souffrances, et implora l'unique faveur de mourir le premier. Les mêmes instances furent faites par le fils, pour qu'on lui épargnât la douleur d'être le témoin du meurtre de son père. Ne pouvant rester tout-à-fait sourds et insensibles à de telles prières, les bourreaux prirent à part

leurs victimes, et les firent périr en même temps.

LUCRÈCE (Titus Carus). Ce poète si célèbre par ses talents et ses erreurs, et dont le scepticisme a été victorieusement combattu par Racine le fils, dans son poème de la *Religion*, nous a laissé des réflexions qui nous paraissent devoir être ici rapportées.

« Semblables aux enfants que, dans l'obscurité, tout épouvante, nous appréhendons quelquefois en plein jour des choses qui ne méritent pas moins notre mépris ou notre indifférence.

C'est l'adversité qui fait connaître la force ou la faiblesse de l'homme; elle dévoile ses véritables sentiments : L'homme déguisé s'évanouit, la vérité demeure toute nue.

Le temps change le prix des choses, en sorte que ce qui en avait beaucoup autrefois n'est plus estimé maintenant.

Comme le désir de posséder ce que nous n'avons pas nous fait dédaigner ce que nous possédons, toute notre vie ne nous offre que des jouissances imparfaites; elle nous est même désagréable, et la mort vient nous surprendre avant que nous ayons pu satisfaire notre insatiable avidité.

Aspirer sans cesse aux premières places et, pour y arriver, souffrir constamment et sans succès tout ce qu'on peut imaginer de plus pénible, c'est avoir le sort du malheureux Syspphe roulant, jusqu'au sommet d'une montagne, un lourd rocher qui lui échappe et retombe jusqu'au fond de la vallée.

Celui qui s'occupe toujours des moyens de satisfaire son ambition, qui jouit de toutes les faveurs de la fortune, et qui cependant ne peut contenter son avidité, ressemble à ces filles du roi d'Argos, occupées incessamment à conserver de l'eau dans un vase percé de toute part.

L'homme coupable de quelque crime est tourmenté, dès cette vie, par la crainte d'une punition proportionnée à la grandeur de son forfait, et cette crainte en est le premier châtiment.

A quoi sert le désir insensé de reculer le terme de la vie? c'est Dieu qui l'a fixé.

Il est bien important de régler nos inclinations, notre volonté, nos habitudes.

Il ne suffit pas de s'éloigner de tout ce qui peut servir d'aliment à l'amour, il faut encore donner à son esprit de plus nobles occupations. Comme ces maladies graves qui tous les jours empirent et deviennent plus difficiles à guérir, de même cette passion, se fortifiant à notre insu, devient une fureur qui nous accable de soucis. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'on passe les plus belles années dans une dépendance tyrannique; on y consume son bien; les créanciers se multiplient; on s'acquitte négligemment de ses emplois ainsi que de ses devoirs, et de tout cela, la réputation reçoit les plus vives et les plus cruelles atteintes.

Il est moins difficile de s'opposer à la naissance de l'amour, que de l'arracher du cœur, quand on l'y a laissé prendre racine.

Les hommes que l'amour aveugle se déguisent à eux-mêmes les défauts des objets de leur passion.

La persévérance vient à bout de tout; frappez souvent une chose; quelque léger que soit le coup, le temps lui donnera de l'effet, et ce que vous aurez voulu détruire sera détruit. Les gouttes d'eau finissent par caver le roc sur lequel elles tombent.

Si l'homme réglait sa vie par les conseils d'une sage raison, et qu'il sût unir la sobriété à l'égalité d'âme, il serait toujours trop riche; car il ne peut jamais arriver de disette là où l'on est satisfait de peu; mais quand on veut se distinguer et donner une base solide à sa fortune, s'imaginant que la magnificence et les richesses sont les douceurs de la vie, on est souvent trompé dans son attente, puisque souvent, au moment même où l'on sacrifie tout pour arriver au faite des honneurs, on est arrêté au milieu de sa course, et que l'envie, semblable à la foudre, vient frapper l'ambitieux et le traîne à une mort ignominieuse.

Il est sans doute beaucoup plus sûr de vivre dépendant mais tranquille, que d'exercer un grand pouvoir, ou même de tenir les rênes d'un état.

Celui qui se permet une injure, une violence, s'enveloppe dans ses propres filets : l'injustice retombe presque toujours sur son auteur.

Quand on a troublé l'ordre, la tranquillité publique, il faut renoncer à mener une vie douce et paisible.

Quel est l'homme qui, ayant dit ou fait quelque chose, de nature à provoquer la vengeance céleste, ne craigne d'en voir le moment arriver, quand le tonnerre, grondant sur nos têtes, vient par des coups affreux et multipliés faire trembler la terre qu'il brûle de ses feux? »

RUFUS (Cælius). Autant il s'était fait mépriser par sa mauvaise conduite, autant il se fit d'honneur par le service qu'il rendit à Q. Pompée, dont il avait provoqué lui-même la condamnation dans un jugement public. Celui-ci, ne pouvant obtenir de Cornélie sa mère la restitution de ses biens, dont elle était demeurée dépositaire, écrivit à Cælius, pour implorer son appui. Cælius soutint les intérêts de l'absent avec une constance inébranlable. Il ne manqua pas de lire aux juges la lettre même qui prouvait l'extrême besoin où se trouvait cet infortuné, et par laquelle il confondit l'avarice dénaturée de Cornélie : procédé généreux, qui, pour être de Cælius, ne doit pas rester dans l'oubli. (*Val. Max.*, IV, 2.)

Dans une de ses harangues, Cicéron fait en ces termes l'apologie de la jeunesse de Cælius : « Son enfance fut soutenue, tant par son innocence naturelle, que par les soins et les leçons d'un père qui me l'attacha dès qu'il lui eut donné la robe virile. Tant que Cælius fut à la fleur de son âge, on ne le vit dans d'autre compagnie que la mienne ou celle de son père, ou dans la maison de Crassus, qui était alors des plus honnêtes. Pendant tout le cours de ses études et de mes fonctions de préteur, il se tint assidûment à mes côtés, et jamais il ne s'en écarta. »

LABÉRIUS (Decimus). Contraint, malgré sa répugnance, de paraître sur le théâtre, ce poète exhale en ces termes la juste douleur qu'il éprouve de s'être ainsi déshonoré par une lâche complaisance pour Jules-César : « Où m'a réduit, presque sur la fin de mes jours, la dure nécessité qui traverse nos desseins, dont tant de mortels se sont efforcés vainement d'éviter les coups violents et imprévus? Moi, qui dans la fleur de l'âge avais résisté à toute sollicitation, toute largesse, toute crainte, toute force, tout crédit; me voilà, dans ma vieillesse, renversé en un moment par les insinuations de ce grand homme, si plein de bonté pour moi, et qui a bien voulu s'abaisser à mon égard jusqu'à d'instantes prières. Mais si les dieux ne lui ont rien refusé, comment eût-on souffert que moi, qui ne suis qu'un homme, j'eusse osé lui refuser quelque chose? Il faut donc qu'après avoir vécu sans reproche jusqu'à soixante ans, sorti chevalier romain de ma maison, j'y rentre comédien. Ah! j'ai trop vécu d'un jour...! »

PISON (Caïus Calpurnius). Auteur de la loi qui défendait les brigues dans les magistratures : *Lex Calpurnia de ambitu*, C. Pison montra toute la fermeté digne d'un consul dans une des circonstances les plus orageuses de la république. Le peuple romain, gagné par les promesses trompeuses de Marcus Palicanus, homme turbulent et séditieux, allait se couvrir du dernier opprobre, en remettant la souveraine autorité entre les mains d'un homme dont les actions, loin de le mener aux honneurs, devaient le conduire au supplice; d'un autre côté, les tribuns du peuple animaient par leurs discours l'aveugle fureur de la multitude. Dans la déplorable situation où la ville se trouvait, Pison monta à la

tribune aux harangues : « Déclarerez-vous Palicanus consul, lui cria-t-on, si les suffrages du peuple concourent à le nommer? » Il répondit d'abord qu'il ne croyait pas la république enveloppée de ténèbres assez épaisses pour descendre à ce degré d'infamie. Comme on le pressait vivement et qu'on lui répétait : « Parlez, que feriez-vous si la chose arrivait? — Non, repartit Pison, non, jamais je ne lui donnerai ma voix. » Par cette réponse franche et ferme, Palicanus se vit contraint de renoncer au consulat. (*D. H.*)

CÉSAR (Caïus Julius). Parmi les hommes que l'histoire honore du titre de *grands*, aucun peut-être ne le mérita plus que le dictateur César, qui changea le gouvernement des Romains, et dont le nom sert encore, dans les langues modernes, à rappeler l'idée de la puissance et de la valeur. Il venait d'échapper à la proscription de Sylla, lorsqu'il se rendit en Asie, où il commença sa carrière militaire. Il revint ensuite à Rome et fit admirer son éloquence dans une cause où il avait pour adversaires Hortensius et Cotta. Comme le don de la parole était un des moyens sûrs d'arriver au pouvoir, César ne négligea rien pour surpasser les hommes les plus instruits, et résolut d'aller à Rhodes achever de se former auprès du professeur grec Apollonius-Mollon. Dans le trajet, il fut pris par des pirates ciliciens; sa conduite montra un caractère fait pour commander. Les pirates avaient fixé sa rançon à vingt talents; il la porta lui-même à soixante. Il resta trente-huit jours au milieu de ces barbares avec lesquels il prenait plutôt le ton d'un maître que celui d'un prisonnier.

Arrivé au pouvoir souverain par la victoire, il voulut en jouir comme s'il l'avait reçu de ses aïeux, et bannit les inquiétudes qui troublent presque toujours la jouissance d'une autorité nouvelle : « J'aime mieux, disait-il, périr une fois, que de craindre toujours. »

Dans ses expéditions il s'attachait plutôt à se concilier les cœurs par la bienveillance, qu'à les soumettre par la force de ses armes. Il semblait n'être que le dépositaire des richesses qu'il accumulait chaque jour, et ne les conserver que pour en faire le prix de la valeur et la récompense du mérite. C'est ainsi, dit un historien, que les soldats de la république devinrent les soldats de César.

Il croyait n'avoir rien fait s'il avait remis au lendemain ce qu'il aurait pu faire la veille.

Il pensait que tout danger est plus grand de loin que de près. Au milieu des dissensions, il regardait comme ses amis tous ceux qui n'étaient point ses ennemis déclarés. Il cultiva toutes les sciences connues de son temps, et réforma le calendrier auquel il donna son nom. Il ne dédaigna pas de fréquenter les écoles les plus célèbres, et sans doute, comme le dit Elien (VII, 21), parce qu'il était moins ambitieux de l'autorité souveraine que d'en savoir bien user.

César publia quelques ouvrages qui sont perdus, à l'exception de ses lettres, de ses commentaires sur la guerre des Gaules et sur la guerre civile, et de quelques fragments rassemblés dans les bonnes éditions des Commentaires. « Ces commentaires, dit l'orateur romain dans *Brutus*, sont un très-bon ouvrage; le style en est pur, coulant, dépouillé de toute parure oratoire. On voit que l'auteur n'a voulu laisser que des matériaux pour ceux qui voudraient traiter le même sujet. Peut-être quelques sots écrivains croiront pouvoir broder ce canevas; mais les hommes de goût se garderont bien d'y toucher. » (*B. U.*)

En louant ce dictateur, Cicéron disait qu'il n'oubliait que les injures : Pour moi, ajoutait-il, je crois devoir préférer à toutes les vertus de César, celle qui, dans la plus grande fortune et la plus haute élévation, le rendit attentif aux besoins d'un ancien ami et sensible à sa misère.

Pour se venger avec noblesse de quelques épigrammes que Catulle avait composées contre lui, César l'invita à

souper et lui adressa les paroles les plus obligeantes.

Se trouvant en voyage par un temps fort mauvais, il fut contraint de se mettre à couvert dans la maison d'un paysan; mais, informé qu'il y avait quelqu'un de malade dans la chambre qu'on lui préparait et qui était la seule de cette maison, il ne voulut point en profiter. « S'il faut, dit-il, céder les premières places aux personnes les plus élevées en dignité, il faut aussi céder les plus commodes aux malades. » Il passa la nuit dans une grotte voisine.

Après avoir remporté à Pharsale une victoire décisive, il jeta au feu les papiers de Pompée, sans vouloir en prendre connaissance, aimant mieux ignorer des crimes, que d'être obligé de les punir.

Labiénus avait abandonné César, et était passé dans le camp de Pompée : César lui renvoya toutes les richesses qu'il avait laissées dans le sien, et lui fit dire : « Voilà comme César se venge. »

Il répondit à un Romain qui osa le traiter de tyran : « Je veux te prouver le contraire en te pardonnant l'injure que tu m'as faite. »

La modestie se fit remarquer dans le caractère de Jules César. Plusieurs occasions, et même le dernier jour de sa vie, en fournissent la preuve. Percé à la fois de plusieurs coups de poignard, au moment même où il allait rendre le dernier soupir, on le vit abaisser avec ses mains les pans de sa robe, pour ne pas enfreindre les lois de la décence. (*Val. Max.*, IV, 5.)

CALPURNIE, femme de César. C'est avec une éloquence qui fut admirée de tout le monde que Calpurnie fit elle-même, dans la tribune aux harangues, l'éloge de César après sa mort. Quoiqu'elle fût belle et jeune, elle renonça à tous les plaisirs et passa le reste de sa vie dans l'affliction la plus profonde, et enfermée chez Marc Antoine, à qui elle donna tous ses trésors pour l'aider à venger sa mort de son époux.

PUBLIUS SYRUS, poète mimique. Le nom de Syrus lui fut sans doute donné parce qu'il naquit en Syrie. Il était encore enfant lorsqu'il fut amené esclave à Rome. Charmé de sa figure et de son esprit, son maître lui donna une éducation très-soignée et l'affranchit.

Publius tempéra la licence des scènes mimiques par des traits nombreux de morale. Les témoignages des anciens prouvent qu'il jouissait d'une haute réputation dans les plus beaux siècles de la littérature romaine. (*B.U.*)

De fort bonnes pensées morales, exprimées avec une précision remarquable dans un seul vers iambique et trochaïque, composent les sentences de Publius; elles nous ont été conservées par Aulu-Gelle, Macrobe et Sénèque : Les voici (1) :

Le premier mérite de l'homme est de savoir se taire à propos.

Lorsqu'on vous loue, soyez vous-même votre juge.

La tempérance relève l'éclat d'une bonne réputation.

On n'échappe jamais à un danger sans en courir d'autres.

Celui qui fait naufrage pour la seconde fois a tort d'en accuser Neptune.

A force de disputer, la vérité s'échappe.

La patience poussée à bout dégénère en fureur.

Celui qui peut franchir impunément les bornes de l'équité l'entreprend bientôt.

Les larmes d'un héritier sont souvent un rire qui se cache sous le masque.

Pardonnez souvent aux autres, et jamais à vous-même.

N'exigez pas qu'un autre endure ce que vous ne pouvez souffrir.

(1) Ces sentences sont entremêlées de quelques-unes du poète Labérius, qui ont été recueillies dans le *Corpus poetarum* de Métaire. La Bruyère y a puisé plusieurs de ses maximes.

Attendez-vous à être traité comme vous aurez traité les autres.

En rendant service à un honnête homme on oblige tout le monde.

C'est être méchant que de n'être bon que pour soi.

Feindre de la bonté quand on est méchant, c'est mettre le comble à la méchanceté.

Épargner les méchants, c'est nuire aux bons.

Un seul ingrat fait tort à tous les malheureux.

Souffrez sans vous plaindre un mal nécessaire.

En supportant une vieille injure on s'en épargne de nouvelles.

L'oubli est le remède de l'injure.

La patience est un remède pour tous les maux.

Un gain qui nuit à la réputation est une véritable perte.

Celui qui a perdu la confiance n'a plus rien à perdre.

Se soustraire à la justice c'est avouer son crime.

C'est doubler sa faute que de n'en savoir pas rougir.

Les droits de la fortune ne s'étendent pas sur nos mœurs; elle ne nous enlève que ce qu'elle nous a donné.

Avec de l'économie on prévient l'indigence.

L'avare ne fait qu'une bonne chose, c'est de mourir.

Obliger quelqu'un digne du bienfait, c'est s'obliger soi-même.

C'est accorder une partie d'une grâce que de la refuser avec douceur.

BRUTUS (MARCUS - JUNIUS). Quoique fort jeune quand il perdit son père, son éducation n'en souffrit point. Caton le forma à l'étude des belles connaissances, particulièrement de l'éloquence et de la philosophie, et l'appela auprès de lui en Chypre, où il était retenu par la mort du roi Ptolémée. L'opulente succession de ce prince se trouvait dévolue aux Romains. Caton ne voulait confier la garde et l'administration de tant de richesses qu'à des mains bien pures. Brutus répugnait à cette commission qui convenait mal à ses goûts et à son caractère; cependant il l'accepta et s'en acquitta si dignement, qu'il en fut loué par Caton même. Il fut mis ensuite à une bien plus grande épreuve. César et Pompée s'étaient partagé les forces de la république dont le sort allait se décider par les armes. On était dans l'attente du parti qu'embrasserait Brutus. Il ne balança pas à se rendre au camp de Pompée, bien qu'il s'en fallût de beaucoup qu'il fût son partisan; mais il était persuadé que la cause qu'il défendait était la plus juste. Instruit de l'arrivée du jeune volontaire, le général alla au-devant de lui et le reçut avec les égards dus à son nom et à la générosité de sa démarche.

La veille de la bataille de Pharsale, Brutus ne cessa d'écrire et de méditer sur les ouvrages de Polybe. Échappé au désastre de cette journée, non-seulement il trouva grâce auprès du vainqueur, mais il y jouit d'une faveur particulière, dont il profita pour obtenir le pardon de Cassius et de Déjotarus, roi de Galatie. César, passant en Afrique pour y combattre Caton d'Utique et Scipion, confia le gouvernement de la Gaule Cisalpine à Brutus, et ce fut un bonheur pour cette province...

Après la mort de César, Auguste, Antoine et Lépide ne s'étaient unis que pour se partager l'empire, et proscrire leurs ennemis. Ils se trouvèrent d'un côté, et Brutus ainsi que Cassius de l'autre, dans les champs de Philippes en Macédoine. On n'avait jamais vu deux armées romaines si belles et si puissantes prêtes à en venir aux mains. Le combat s'engagea par l'impatiente ardeur des troupes de l'aile droite que commandait Brutus. Cette précipitation mit le désordre dans ses légions. Enveloppé de toutes parts, et au milieu de la mêlée la plus vive et la plus sanglante, Brutus fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un grand capitaine et d'un intrépide soldat. Tout ce qu'il y avait de plus brave dans l'armée et de plus attaché à sa personne se fit tuer pour lui sauver la vie. Il était loin de vouloir la conserver plus long-temps. Après avoir donné des larmes à ceux de ses amis qui s'étaient sacrifiés sous ses yeux, il pria ceux qui lui restaient de songer à leur sûreté, et s'étant tiré à l'écart il se perça de son épée.

Telle fut la fin de Brutus, homme d'état, guerrier et philosophe. Il fut loué par Antoine lui-même qui déclara que, de tous les assassins de César, M. Brutus était le seul qui n'eût point été guidé par la haine, la jalousie et l'ambition. (*B. U.*)

On avait voulu le détourner d'aller au combat : « Quel mal peut-il m'en arriver? dit Brutus, je ne peux que vaincre ou mourir. » Et comme on lui conseillait de se sauver par la fuite : — « C'est avec les mains qu'il faut se sauver, et non avec les pieds. »

ANTOINE (MARC), LE TRIUMVIR. Un jour Marc Antoine ordonna qu'on portât chez un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, dont il lui faisait présent. Son trésorier surpris crut devoir les étaler sur le passage du triumvir. Mais celui-ci, devinant le motif de cette affectation, dit froidement : « Je croyois cette somme plus considérable, c'est bien peu de chose! ajoutez-y une fois autant. » (*Plut.*)

Marc Antoine n'a pu être placé parmi les grands hommes ni parmi les hommes de bien. Cependant il en est peu qui aient été plus chéris de leurs amis et de leurs partisans, et plusieurs de ses actions annonçaient des dispositions généreuses, préférables à la prudence et à la froide politique de son rival Octave. (*B. U.*)

Ce triumvir chargea un de ses affranchis d'ensevelir le corps de Brutus, et de le couvrir de son écharpe de général; il voyait un citoyen dans ce grand homme et non un ennemi qu'il pût haïr. Apprenant ensuite que l'affranchi avait soustrait l'écharpe, il lui dit, avec l'accent d'une indignation généreuse : « Malheureux! ignorais-tu quel homme était celui dont je t'avais confié les funérailles? (*Val. Max.*, v, 1.)

Abandonné, dépouillé de tout, et près de mourir, Antoine s'écria : « Je n'ai donc que ce que j'ai donné!... »

ACILIUS (CAÏUS.) Le trait du fameux Cynégire, soldat athénien, fut renouvelé dans un combat naval, par Acilius, soldat de l'armée de Jules César. Il venait de saisir d'une de ses mains un vaisseau ennemi; cette main fut coupée; avec le secours de l'autre il ressaisit le bâtiment, parvint à y monter, et fit long-temps reculer tous ceux qui osèrent se présenter à lui. (*D. H.*)

LUCILIUS. Défait à la bataille de Philippes, Brutus fut contraint de fuir; Lucilius, son ami, voyant qu'on le cherchait et qu'on le poursuivait à outrance, résolut de le sauver au péril de sa vie, et, restant un peu en arrière, il déclara qu'il était Brutus; on le prit et on le conduisit aussitôt à Antoine. Lucilius l'abordant avec une noble hardiesse, lui dit : « Antoine, personne n'a pris Brutus, et je ne crains pas de vous assurer que nul de ses ennemis ne le prendra vivant; à Dieu ne plaise que la fortune ait tant de pouvoir sur sa vertu! Pour moi j'ai induit en erreur vos cavaliers, et vous me voyez ici tout prêt à subir les tourments les plus horribles. Je ne demande aucune grâce. » Antoine, se tournant alors vers ceux qui avaient amené Lucilius, leur dit : « Mes compagnons, vous êtes sans doute fâchés de cette méprise; apprenez que vous avez fait une capture meilleure que celle que vous vous étiez proposée : vous cherchiez à prendre un ennemi et vous nous avez amené un ami. » A ces mots, il embrassa Lucilius. Dans la suite il l'employa souvent, et le trouva toujours plein d'affection et de fidélité. (*Plut.*)

La vertu, disait Lucilius, est ce qui constitue la valeur des choses.... Elle enseigne ce qui est juste et honnête, grand et utile... Elle montre le vrai but du pouvoir et découvre le faux

éclat des honneurs.... Elle donne à celui qui la pratique, la force de s'opposer ouvertement à la fraude, à la bassesse, à l'injustice de l'homme élevé au plus haut rang; elle nous porte à chérir les bons, à les admirer, à les secourir, même avant qu'ils nous aient fait connaître leur infortune.

VARENUS ET PULFIO, CENTURIONS. Pendant les guerres de César, il y avait dans l'armée de ce général deux braves centurions, nommés Pulfio et Varenus, qui étaient près d'entrer dans les premiers emplois. Toujours en contestation sur celui des deux qui se distinguerait le plus avantageusement, ils se disputaient encore, dans toutes les occasions, sur le plus ou le moins de titres qu'ils avaient acquis aux places vacantes et aux honneurs publics. Un jour de bataille, Pulfio dit à Varenus : « Il faut faire voir enfin quel est le plus brave, et terminer ainsi nos différends. » Il s'élance aussitôt; au même instant Varenus le suit. Emporté par sa valeur, Pulfio s'engage témérairement; il se trouve entouré d'ennemis et sur le point de succomber; Varenus son rival accourt et le sauve. Les barbares se tournent vers Varenus qui en tue un, et écarte les autres, quand par malheur il tombe sur un terrain dont il n'avait pu apercevoir l'irrégularité. Les ennemis fondent sur lui. Pulfio vient à son tour le secourir et le délivre. Après avoir dispersé les barbares, les deux généreux rivaux se retirent sans avoir reçu de blessures, mais tout couverts de gloire. (*Com. de Cés.*)

TREBATIUS CAÏUS (surnommé TESTA, savant jurisconsulte). A la recommandation de Cicéron, son ami, Trebatius obtint la bienveillance de Jules César qui, après l'avoir nommé tribun dans les légions romaines, lui accorda la faveur de recevoir les émoluments de cette place sans en remplir les pénibles fonctions. Après la chute de la république, ce Romain continua de jouir de la réputation de grand jurisconsulte. Auguste l'estimait beaucoup et le consultait souvent. Pressé d'admettre les *Codicilles* dans la législation, il n'en adopta l'usage qu'après avoir pris l'avis de Trebatius : Celui-ci joignait au savoir et à l'éloquence une mémoire prodigieuse; il publia plusieurs ouvrages sur le droit civil, et l'on trouve en effet un grand nombre de ses décisions dans les Pandectes de Justinien. Macrobe et Aulu-Gelle lui attribuent divers traités sur la religion. Suivant Cicéron, personne n'eut plus de probité ni plus de prudence. (*B. U.*)

PISON (CNEÏUS). Poursuivant en justice Manilius Crispus, Pison voyait que le crédit de Pompée allait lui arracher cet homme évidemment coupable. Emporté par la fougue de la jeunesse et le zèle qu'il mettait à soutenir la cause, il dirigea de nombreuses et graves accusations contre ce trop puissant défenseur : « Que ne m'accusez-vous aussi, lui dit Pompée? — Donnez caution à la république, répondit Cneïus, que, quand vous serez appelé devant les tribunaux, vous n'exciterez point la guerre civile, et à l'instant je demande que vous soyez jugé, même avant Manilius. » Ainsi, dans la même cause, il attaquait à la fois deux adversaires : Manilius par l'accusation formelle dont il le rendit l'objet, et Pompée par la liberté qu'il mit dans la réponse qu'il lui adressa. (*Val. Max.*, VI, 2.)

APPIUS. Déjà infirme, et ne marchant qu'avec peine, ce vieillard proscrit par les triumvirs, renonça à l'espérance de se sauver, et voulait attendre le coup de la mort dans sa maison; il ne put cependant résister aux pressantes instances de son fils qui le prit sur ses épaules, et, inconnu aux uns, loué des autres, porta à travers la ville le précieux fardeau dont il était chargé. Parvenu heureusement au-delà des murs de Rome, le jeune Appius aida son père à marcher, le soutenant dans ses bras, et de temps en temps le reprenant sur son dos: ils

arrivèrent ainsi jusqu'à la mer; là, ils s'embarquèrent et passèrent en Sicile. Ce dévoûment généreux resta gravé dans le souvenir du peuple romain. La proscription finie, le jeune Appius, de retour à Rome, fut fait édile, et reçut deux fois la valeur des biens qu'il avait perdus.

PLANCUS (CN. PLOTIUS). Enveloppé dans la proscription, ce Romain fut contraint de se cacher. Ses esclaves, saisis et appliqués à une longue et cruelle torture, persistèrent à soutenir qu'ils ignoraient où était leur maître; mais Plancus ne put se résoudre à laisser déchirer davantage de si fidèles et si généreux serviteurs; il se présenta lui-même, et tendit la gorge au glaive des soldats. (*Val. Max.*)

TULLIA. Pour peu qu'on ait lu Cicéron, on ne saurait méconnaître le mérite de la fille de ce grand orateur. Il en parle plusieurs fois, d'une manière qui prouve également l'estime et la tendresse qu'elle lui avait inspirées. Elle mourut à la fleur de son âge, et dans des circonstances qui rendirent sa perte encore plus sensible à son père. Ce fut alors que Cicéron se retira à la campagne et qu'il y composa le livre *de la consolation*, bien moins pour s'en procurer que pour nourrir sa douleur, et pour la justifier en faisant l'éloge de la personne qui en était l'objet.

Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de faire remarquer, d'après certains écrivains, tels que Lesage etc., que cette tendresse excessive des pères pour les enfants dont ils regrettaient la perte, n'a pas été une des causes qui ont le moins contribué à la funeste introduction de l'idolâtrie dans le monde. (*Mém. de l'Acad.*, I, 370.)

BIBULUS (MARCUS CALPURNIUS). Se trouvant dans la province de Syrie, Bibulus, qui sut remplir avec distinction les charges les plus éminentes de la république, apprit que ses deux fils, jeunes gens de la plus haute espérance, avaient été assassinés par des soldats de Gabinius. La reine Cléopâtre lui envoya les meurtriers chargés de chaînes afin qu'il les punît à son gré d'un coup si douloureux pour son cœur. Bibulus renvoya sur-le-champ à Cléopâtre les assassins de ses deux fils sans leur faire aucun mal, disant que c'était non à lui, mais au sénat qu'appartenait le droit de faire justice. (*Val. Max.*, IV, 1.)

ATHÉNODORE DE TARSE, EN CILICIE. Ce philosophe stoïcien avait été choisi par César, pour veiller à l'éducation d'Auguste. Les bons avis que le précepteur donna au disciple ne furent point infructueux.

Parmi les dames qui plaisaient à Auguste, était la femme d'un sénateur ami d'Athénodore; celui-ci alla le voir et le trouva baigné de pleurs. Ayant su la cause de sa tristesse, il prit lui-même des habits de femme, s'arma d'un poignard, se mit dans la litière qu'Auguste envoyait à sa maîtresse, et s'étant présenté au prince étonné de ce déguisement, il lui dit : « A quoi vous exposez-vous, seigneur? Un mari au désespoir ne peut-il pas se déguiser ainsi, et laver dans votre sang la honte que vous lui préparez? » Cette leçon rendit Auguste et plus juste et plus sage.

« J'ai porté, disait Auguste, ma déférence pour la philosophie jusqu'à souffrir patiemment les réprimandes d'Athénodore, de lui en savoir gré, et de le respecter comme mon maître et comme mon père. Il méritait ces égards par un fond de vertu et de probité qui ne se démentit jamais. »

Vous aurez, disait Athénodore, secoué le joug de vos passions, lorsque vous serez parvenu au point de ne demander aux dieux, que des choses que vous ne rougiriez pas de prononcer à haute voix. » (*Mém. de l'Acad.*, XIII, 54.)

VITRUVE (MARCUS POLLIO). On doit reconnaître que Vitruve fut un homme très-instruit; et il faut lui faire encore un mérite de la modestie avec laquelle il avoue qu'on ne doit le con-

sidérer ni comme philosophe, ni comme rhétoricien, ni comme grammairien (ch. 1, l. 1), mais se contenter de voir en lui un architecte simplement versé, pour l'usage de son art, dans les diverses sciences : *Sed ut architectus his litteris imbutus.*

« Je suis, disait Vitruve, redevable aux soins de mes parents et à l'instruction que j'ai reçue de mes précepteurs, d'avoir fait une suffisante provision de biens et de richesses. La plupart des hommes qui pensent autrement ne regardent comme sages que ceux qui entassent des trésors; il n'est rien qu'ils ne fassent pour y parvenir : mais ce n'est pas en vue de l'argent que je me suis livré à l'étude des beaux-arts; j'ai pensé qu'une bonne réputation et une fortune médiocre étaient préférables à une grande fortune et à un mauvais renom. Il ne faut donc pas être surpris si je suis peu connu. Il est des artistes qui, pour avancer, n'épargnent ni supplications ni bassesses; elle restera toujours présente à mes yeux la leçon que j'ai reçue de mes maîtres : celui qui est en état de diriger un grand ouvrage doit bien moins prier les autres, qu'attendre qu'on le prie lui-même. »

PLUTARQUE (LE PÈRE DE). Sans nommer l'auteur de ses jours, le philosophe de Chéronée en parle avec la plus grande vénération; il loue principalement sa vertu, sa modestie et ses connaissances étendues et variées. Il cite plusieurs bons conseils qu'il en avait reçus dans sa jeunesse. (*B. U.*)

Il était très-jeune, dit-il, lorsque sa patrie le députa avec un autre citoyen vers un proconsul, pour une affaire importante. Son collègue étant resté en chemin, il acheva seul le voyage, et fit tout ce que ses concitoyens pouvaient en attendre. A son retour, comme il se disposait à en rendre compte, son père lui parla ainsi : « Mon fils, dans le rapport que vous allez faire, gardez-vous bien de dire, *je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait;* dites toujours : *Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons fait,* en associant votre collègue à toutes vos actions; afin que la moitié du succès soit attribué à celui que la patrie a honoré de la moitié de la mission, et que vous écartiez de vous l'envie qui suit presque toujours la gloire du succès.

C'est, dit l'auteur du Traité des Études, une leçon bien sage, mais rarement pratiquée par ceux qui ont des collègues !

CORNÉLIUS-NÉPOS. De toutes les compositions de cet historien, qui fut l'intime ami de Catulle, de Cicéron et de Pomponius-Atticus, il ne nous reste que le premier livre de son ouvrage intitulé : *Vies des plus illustres capitaines Grecs et Romains,* et quelque chose du second; il est écrit avec la précision et l'élégance qui faisaient le caractère des écrivains du siècle d'Auguste. L'auteur sème de fleurs ses récits, mais sans profusion. Il sait donner aux plus simples narrations, un coloris agréable. Tout y est rangé avec ordre et clarté. Les réflexions n'y sont pas prodiguées; celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, et respirent la vertu. (*D. H.*)

ATTIA, MÈRE DE L'EMPEREUR AUGUSTE. Cette tendre mère avait constamment les yeux sur son fils. Tous les jours elle demandait aux maîtres et aux surveillants qu'elle lui avait donnés, un compte exact de sa conduite, des courses qu'il avait faites, de la manière dont il avait passé la journée, des personnes qu'il avait vues. Si l'innocence d'Auguste fut sauvée de beaucoup d'écueils, c'est à cette vive et constante sollicitude que ce prince en fut redevable.

SCÆVA (CASSIUS MARCUS). D'abord soldat de Jules César, Scæva se signala en plusieurs occasions. Assiégé par un lieutenant de Pompée dans un château près de Dyrrachium, ville de Macédoine, où il commandait, il soutint pendant quelques heures les efforts de quatre légions ennemies. Sa bravoure n'éclata pas moins sur mer. lorsque César rendit la Grande-Bretagne tributaire de Rome, Scæva, qui était embarqué avec quatre de ses compagnons, avait attaché sa chaloupe à un rocher, près d'une île fortement défendue. Les ennemis vinrent fondre sur lui; quoique lâchement abandonné, Cassius tint toujours ferme; seul il résista contre tous, jusqu'à ce qu'ayant reçu plusieurs blessures qui ne lui permettaient plus de se défendre, il se jeta dans la mer et se sauva à la nage. César vint le recevoir à son bord, et, louant sa valeur en présence de l'armée, il lui fit un riche présent auquel il ajouta le commandement d'une légion. (*Dict. Hist.*)

CÆSÉTIUS, CHEVALIER ROMAIN. Déjà vainqueur de tous ses ennemis, tant au-dehors qu'au-dedans, César commanda à Cæsétius de renier un de ses fils parce qu'étant tribun du peuple celui-ci avait osé, de concert avec son collègue Marullus, provoquer la haine publique contre le dictateur, en l'accusant d'aspirer à la royauté. Cæsétius eut le courage de lui répondre : « César, vous m'ôteriez tous mes enfants, plutôt que de m'en voir moi-même flétrir et chasser un seul. » Il avait encore deux autres fils d'un excellent naturel auxquels César offrait d'accorder un avancement rapide. Quoique ce père trouvât une sauvegarde dans la clémence d'un tel maître, comment ne pas regarder comme un trait de courage plus qu'humain, d'avoir su résister noblement à celui devant lequel tout l'univers s'était abaissé ? (*Val. Max.*, v, 7.)

BALBUS (OCTAVIUS). Proscrit et poursuivi par les triumvirs, il était sorti de sa maison par une porte secrète, et se trouvait déjà en lieu de sûreté, lorsqu'un cri, parti du voisinage, lui annonça faussement qu'on égorgeait son fils : Il revint s'offrir à la mort à laquelle il avait échappé, et livra sa tête au fer des assassins. Le bonheur de trouver, contre son attente, son fils encore vivant, lui parut sans doute plus précieux que la vie; mais quel affreux et déchirant spectacle pour le jeune homme, qu'un père expirant sous ses yeux par un excès d'affection pour lui ! (*Val. Max.*, v, 7.)

VOLUMNIUS. Né chevalier romain, il s'était lié d'une étroite amitié avec Lucullus, que Marc Antoine fit mourir pour avoir pris les armes dans les rangs de Brutus et de Cassius. Au lieu de fuir, comme il en avait les moyens, il resta constamment attaché au corps inanimé de son ami, fondant en larmes et poussant des gémissements douloureux, au point d'attirer par cet excès de tendresse un sort semblable sur lui-même. En effet, la force et la persévérance de ses plaintes le firent traîner aux pieds d'Antoine. « Fais-moi mourir à l'instant, lui dit Volumnius, mais sur le corps de celui que je ne peux assez regretter. Je ne dois pas lui survivre après lui avoir conseillé un parti si funeste !... » Peut-on voir une amitié plus fidèle ? il rendit la mémoire de son ami moins odieuse au vainqueur, il se chargea du reproche de l'avoir conseillé; pour toucher l'ennemi en faveur de Lucullus, il se rendit lui-même un objet de haine.

CATULLE, CAÏUS VALÉRIUS, (né à Vérone, ou à Sirmium.) Cet auteur célèbre, qui malheureusement n'a pas toujours assez respecté la décence dans ses écrits, joignait au talent de la poésie une érudition profonde et variée qui lui a valu, de la part de tous ceux qui ont parlé de lui, l'honorable épithète de *docte*. Ovide, Martial, Tibulle ne le désignent jamais autrement, et ce n'était pas une de ces qualifications banales, indifféremment ajoutées à tous les noms un peu marquants. C'était un juste éloge.

Martial lui-même, si jaloux de sa supériorité dans le genre de l'épigramme, n'entendait le céder qu'au

seul Catulle, *uno minor Catullo*. Il ne craint pas de dire que Vérone ne lui doit pas moins de célébrité que Mantoue à Virgile.

Catulle eut un frère qu'il aima tendrement, et qui mourut en parcourant la solitude où l'on voyait jadis la superbe Troie. A peine en fut-il instruit qu'il s'exposa aux dangers d'une navigation longue et pénible, pour visiter et arroser de ses pleurs la terre qui couvrait les cendres de ce frère chéri; terre fatale et désastreuse qui, pour employer les propres expressions de Catulle lui-même, avait englouti l'Asie et l'Europe. (*Mém. de l'Acad.*)

« O Catulle, s'écriait ce poète, honteux de l'état de son cœur à la suite d'une vie molle et désoccupée, ô Catulle, tu vois combien l'oisiveté t'est funeste, et tu t'y plais, et tu l'aimes! l'oisiveté cependant a perdu les plus grands rois et les plus florissants empires! »

Serments des belles, disait le poète de Vérone, c'est sur l'haleine des vents que vous êtes gravés.

Femmes, gardez-vous de croire aux serments des hommes; ils ne les épargnent pas plus que les promesses; mais ils oublient bientôt et leurs promesses et leurs serments.

Chacun porte ses défauts avec soi; mais les nôtres sont derrière le dos; nous ne les voyons pas.

Rien n'est plus sot que de rire sans motif.

VIRGILE (Publius Maro, poète célèbre dans le genre pastoral et héroïque, né dans le village d'Andes, aujourd'hui Petiola, près de Mantoue.) Virgile chérissait la solitude, mais n'en recherchait pas moins la société des hommes vertueux et éclairés, au milieu desquels il vivait étranger à l'envie, ne censurant personne et prenant du plaisir à louer le mérite. Il n'avait rien en propre; sa bibliothèque était ouverte à tout le monde comme à lui-même; il répétait souvent cet adage d'Euripide : *Tout est commun entre les amis*... Fidèle à toutes les affections de la nature et à tous les liens du sang, il usait de la richesse de la manière la plus libérale envers ses nombreux parents, qui, grâce à lui seul, vécurent tous dans l'aisance... Il avait tant de bonté dans le caractère, que les poètes ses contemporains, bien que jaloux les uns des autres, s'accordaient à le chérir et à l'honorer. Horace célèbre à la fois dans Virgile, un génie sublime et le plus excellent comme le plus candide des hommes. Malgré la tendresse de son cœur qui avait besoin d'aimer, Virgile avait une grande réputation de bonnes mœurs; il était si modeste qu'il se réfugiait dans les maisons de Rome, pour se dérober aux regards de la foule empressée qui se portait sur ses pas.

Virgile a eu pour détracteurs les méchants poètes de son temps, et le plus pervers des empereurs romains, l'affreux Caligula; mais il a obtenu le culte de la postérité, qui l'honore comme le prince de la poésie latine. Silius Italicus, imitateur de Virgile, célébrait tous les ans, à Naples, l'anniversaire de la naissance d'un maître qu'il révérait comme un dieu.

L'empereur Sévère appelait Virgile le Platon des poètes, et il rendait presque des honneurs divins à l'image du rival d'Homère, comme à celle de Cicéron, placées toutes deux par ses soins dans l'oratoire qu'il avait consacré aux dieux Lares.

Ce qui touche le cœur, ce qui honore Virgile dans les Géorgiques, poème que les siècles ont consacré comme un des plus beaux titres de gloire, c'est le courageux souvenir des batailles impies de la Macédoine, c'est la peine qu'il prend d'exhumer les ossements des Romains qui ont abreuvé deux fois de leur sang les champs de Philippes. Là, éclate évidemment le dessein d'inspirer au nouveau siècle l'horreur de la guerre civile. Il demande grâce à Auguste pour les campagnes désertes, pour l'agriculture sans honneur, et pour la malheureuse Rome menacée d'un côté par l'Asie, de l'autre par la Germanie en armes.

On voit que le grand artiste a sans cesse présente à la pensée l'éducation de la jeunesse; les fréquentes allusions qu'il fait à l'enfance physique et morale de l'homme ainsi qu'au zèle éclairé qu'elle réclame, donnent à ses conseils les doux accents d'une voix paternelle.

Prêcher l'amour d'une monarchie tempérée dans un pays déchiré si long-temps par les guerres civiles; favoriser les efforts du maître pour consoler, par une domination douce et régulière, les Romains affligés de la perte de la liberté; amollir dans Auguste cette âme de fer, devenue plus dure en se trempant dans le sang des proscrits; la porter à l'oubli des injures, à la crainte des dieux et à la modération du pouvoir : telles sont les intentions assez claires de Virgile. Le choix même de son héros l'atteste, et si ce choix trahit et réalise le secret dessein d'une ingénieuse et perpétuelle allusion, le caractère donné au prince troyen, modèle de piété envers les dieux, son père et la patrie, et plein d'humanité même envers ses ennemis, ne permet pas de refuser au poète un tribut de reconnaissance.

L'Énéide, dit l'abbé Delille, est un poème à la fois politique et religieux. Énée est conduit à l'accomplissement de ses destinées par son courage, par sa prudence et surtout par sa piété.

Ce qui a valu à l'Énéide un succès si général, c'est le grand fond de moralité qui le distingue : le malheur et la prospérité, la richesse et l'indigence, les peuples et les rois, y trouvent également d'utiles leçons.

Homère ne semble avoir eu que des notions vagues sur le sort des justes et des méchants après le trépas; du moins il ne trace que des images fort imparfaites d'une seconde vie : ce n'est pas ainsi que Virgile présente la vie future. Il puise ses opinions dans une philosophie plus élevée : l'âme de Socrate et le génie de Platon respirent dans ses vers.

Quel touchant exemple d'humanité que celui qui se trouve dans l'épisode d'Achéménide! comme Virgile y ennoblit le caractère des Troyens, qui, victimes de la haine implacable des Grecs, respectent dans l'un d'eux les droits sacrés du malheur!

Anchise est envoyé des Champs-Élysées par les dieux mêmes pour inviter son fils à descendre dans les Enfers; il lui dit positivement que telle est la volonté de Jupiter. Énée pénètre dans le séjour des morts, à travers mille dangers, pour satisfaire à la piété filiale et pour obéir aux immortels; il va recevoir, de la bouche même du demi-dieu qui fut son père, tout le système de la morale et de la religion nécessaire au grand état qu'il va fonder. Il visite tour à tour le Tartare et l'Élysée; et ce double spectacle met sous ses yeux les divers degrés de peines et de récompenses destinées à chaque espèce de crime ou de vertu. Les secrets des enfers et des cieux sont dévoilés pour l'instruction de la terre, et le code des morts sert en quelque sorte de modèle à celui des vivants.

Osez, dit Évandre, en parlant à Énée,

« Osez d'un luxe vain fouler aux pieds l'orgueil. »

Comment ne pas reconnaître, dans ce vers, le poète qui se plaisait à célébrer le bonheur et la simplicité des champs? Virgile paraît ici exprimer ses propres sentiments autant que ceux d'Évandre, et si Auguste l'avait visité dans sa modeste retraite, il lui aurait sans doute adressé ces paroles touchantes :

« Aude, hospes, contemnere opes. »

On ne saurait trop admirer la droiture de Virgile qui, en produisant Horace chez Mécène, ne craignit point de se donner un rival dangereux et capable de lui enlever, ou au moins de partager avec lui, les faveurs et les bonnes grâces de leur commun protecteur.

Pensées.

Ne soyez pas trop fier de votre beauté.

Celui qui n'a pas mérité la tendresse de ses parents ne doit pas espérer les faveurs du ciel.

Nous n'avons pas tous, les talents qui nous rendent propres à tout.

Punissez sévèrement une faute grave, et par là, prévenez les effets du mauvais exemple sur ceux que leur imprévoyance expose au danger.

Les premières habitudes ont bien de la force et du pouvoir.

Prenez un soin particulier des jeunes gens, dès leurs premières années.

C'est dans l'enfance, quand l'âme est susceptible de toutes les impressions, qu'il faut s'appliquer à former le caractère.

Jeunes époux, renoncez aux amusements de l'enfance.

Les caprices et le changement sont toujours à craindre dans une femme.

Impitoyable amour ! à quoi ne soumets-tu pas le cœur des mortels!

Détestable soif de l'or! quels crimes ne forces-tu pas l'homme à commettre!

La vie de l'homme est courte et ce qu'on a perdu ne peut être réparé.

Le temps fuit, la perte en est irréparable.

Un travail opiniâtre et la nécessité pressante triomphent de toutes les difficultés.

Les malheurs m'ont appris à secourir le malheur.

Quelque malheur qu'il nous arrive, le courage et la patience nous le fera supporter.

Ne vous laissez point abattre par l'adversité; n'en montrez au contraire que plus de courage.

Vous avez souffert des maux encore plus grands, espérez que Dieu mettra fin à ceux-ci.

Plus d'une fois la fortune s'est fait un jeu de passer successivement d'un parti à l'autre, et d'affermir ceux qu'elle avait ébranlés.

Peut-être qu'un jour vous vous rappellerez avec plaisir ce qui vous arrive aujourd'hui.

La face des choses peut changer en un instant, les diverses conjonctures ont souvent rétabli des affaires absolument ruinées.

Il faut en croire l'expérience.

Côtoyez le rivage, laissez aux autres la pleine mer.

Quand le péril est extrême, chacun doit y mettre du sien.

Pouvons-nous compter sur aucun succès, quand le ciel est contre nous?

L'homme ne connaît pas les décrets du ciel: il ignore ce qui lui est réservé; néanmoins, quand la fortune le favorise, enivré de son bonheur il ne sait plus se modérer.

Si vous méprisez les hommes et les armes qu'ils peuvent employer, craignez du moins le ciel qui punit l'injustice et protége la vertu.

POLÉMON Ier. Fils de Zénon rhéteur à Laodicée en Carie, qui avait rendu de grands services à Marc Antoine, Polémon, fort jeune encore, en reçut le titre de roi et la souveraineté de toute la partie orientale de l'ancien royaume de Pont. Il le servit de toutes ses forces dans la guerre contre les Parthes par lesquels il fut fait prisonnier. A peine la liberté lui avait-elle été rendue, que la guerre civile s'alluma entre Octave et Marc Antoine. Polémon alors envoya des troupes au secours de son protecteur; mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie de ce dernier, Polémon se réconcilia avec Octave qui admira sa fidélité, et le maintint dans le haut rang qui lui avait été donné par Antoine. (*D. H.*)

JULIE, FILLE DE CÉSAR ET DE CORNÉLIE. Elle passait pour la plus belle et la plus vertueuse femme de Rome. Elle montra une grande tendresse pour le grand Pompée son époux. Celui-ci présidait les comices pour l'élection des édiles, et, dans une rixe qui s'éleva auprès de son tribunal, le sang de plusieurs personnes tuées rejaillit sur sa robe; ce qui l'obligea d'en changer. Julie vit cette robe toute sanglante qu'on rapportait du Champ de Mars. La crainte que Pompée n'eût été assassiné la fit tomber évanouie. Elle se trouvait enceinte; et cette terreur subite, jointe à la douleur de la chute, lui causa une couche prématurée. Elle en mourut pour le malheur du monde, dont la paix n'eût pas été troublée par la fureur des partis et les horreurs de tant de guerres civiles, si les liens du sang eussent perpétué une étroite union entre César et Pompée. (*Val. Max.*, IV, 6.)

POSIDONIUS D'APAMÉE. A son retour de Syrie, Pompée passait à Rhodes, où ce philosophe tenait une école: il fut curieux de connaître un homme de cette réputation; mais, apprenant que la goutte l'empêchait de sortir, il voulut lui faire une visite: après avoir rendu hommage à son génie, il lui témoigna tous ses regrets de ne pouvoir l'entendre: « Vous le pouvez, lui dit Posidonius, et il ne sera pas dit que les souffrances que j'éprouve soient cause qu'un si grand homme ait inutilement pris la peine de se rendre chez moi. » Il commença à discourir gravement et éloquemment sur ce principe: *qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête;* et dans les moments où la douleur se faisait sentir avec plus de violence: « Douleur, s'écriait-il, tu as beau faire; tu ne me forceras point à avouer que tu es un mal! » (*Tuscul.*, II, 25.)

HORACE, QUINTUS FLACCUS, (né à Venouse, ville de la Pouille.) Si ce poète, auquel les Latins ne peuvent opposer que Virgile, eut une jeunesse dissipée, il en répara bien les torts dans l'âge mûr et dans la vieillesse, qu'il voua entièrement à la retraite, à la méditation, à la philosophie. Il s'élève, dans ses odes, à tout ce que le stoïcisme offre de plus sublime: il y chante l'amour de la patrie, la persévérance dans la justice, la patience dans la pauvreté, le mépris de la mort; dans ses satires, il fait la guerre à tous les vices; dans ses épîtres, il ne cesse de recommander le désintéressement, l'indépendance de caractère, le détachement des biens de la fortune, l'étude de soi-même et de la vertu. Dès ses premières satires on voit Horace pratiquer ce qu'il recommande, travailler sans cesse à perfectionner son caractère, et à se corriger de ses défauts. Mécontent d'être comme oublié, ou au moins négligé par ce poète: « Sachez, lui écrivit Auguste, que je suis en colère de ce que vous ne vous adressez pas plus souvent à moi dans les écrits de ce genre. Craignez-vous de vous déshonorer aux yeux de la postérité, en montrant que vous êtes de mes amis? »

Pensées.

Par où commencer plus justement, que par les louanges accoutumées du père de toutes choses, du maître des hommes et des dieux, qui gouverne la terre et les mers, qui règle dans l'univers la diversité des saisons; de ce Dieu qui ne produit rien de plus grand que lui-même, et ne voit dans toute la nature rien qui lui ressemble ou qui l'approche.

Dieu est le principe de tout; rapportons à lui seul tout ce qui nous est arrivé. — Il peut, quand il lui plaît, renverser les grandeurs, élever ce qui rampait, éclipser ce qui brille et produire au grand jour ce qui se cachait dans la nuit.

Le peu de temps que nous avons à vivre nous avertit de ne pas porter trop loin nos espérances. — Avec quelle rapidité s'écoulent nos années! la vertu la plus pure ne peut arrêter la vieillesse qui s'avance avec ses rides, ni la mort que rien ne peut désarmer. — La beauté des fleurs ne dure pas toujours.

La pâle mort heurte du même pied aux cabanes du pauvre et aux palais des rois. — Elle a toujours surpris et surprendra toujours les hommes. — Un jour il faudra quitter la terre, une maison, une épouse chérie et tous les arbres que vous avez cultivés; le triste cyprès se trouvera seul, au tombeau de son maître qui n'aura fait que passer.

La patience adoucit les maux qu'on ne saurait guérir. — Ne vous laissez point abattre dans le malheur, et quand la fortune vous sourit ne vous livrez pas à une joie excessive. — C'est dans le malheur surtout, qu'il faut montrer

de la sagesse et du courage. — Pourquoi tant d'inquiétude pour les besoins d'une vie qui demande si peu !

Tant qu'un homme est dans le bonheur, on ne le connaît pas ; c'est dans l'adversité qu'il se montre.

Rien n'étonne l'homme juste et constant dans ses principes ; sa solide vertu n'est ébranlée ni par les cris insensés d'un peuple en fureur, ni par les regards menaçants d'un tyran farouche, ni par les vents qui exercent leur empire sur une mer orageuse, ni par les foudres que lance la main terrible de Jupiter. Que l'univers entier s'écroule sur sa tête, il en sera écrasé, mais non effrayé.

Celui qui connaît tout le prix d'une heureuse médiocrité préfère une demeure simple et décente à ces magnifiques palais qui attirent l'envie. — Heureux celui qui sait se contenter de peu ! son sommeil n'est troublé ni par les craintes ni par les désirs honteux de l'avarice. — Une femme est richement dotée quand elle peut s'honorer de la bonne réputation de ses parents et d'une fidélité inviolable aux lois de l'hymen.

Modérez votre emportement ; une vengeance précipitée est d'ordinaire, suivie du repentir. — La colère est une courte frénésie, comprimez ses mouvements ; quand elle n'obéit pas, elle commande. — Il est plus beau de régner sur soi-même que de donner des lois au monde entier. — Si vous donnez des préceptes en quelque genre que ce soit, soyez court.

Les soucis et la cupidité s'accroissent à mesure que le trésor augmente. — Ceux qui désirent beaucoup éprouvent beaucoup de besoins. — Celui qui ne saura pas se contenter du nécessaire sera toujours esclave.

L'avare est toujours dans l'indigence. — Le nom d'heureux n'appartient pas à celui qui possède de grands biens, il n'est dû qu'à l'homme qui sait user avec sagesse des présents du ciel, ou supporter avec courage les rigueurs de la pauvreté ; qui a le crime plus en horreur que la mort même, et qui s'exposerait hardiment à périr, s'il s'agissait de sauver ses amis ou sa patrie.

L'envieux maigrit de l'embonpoint des autres.

L'homme vraiment généreux est toujours prêt à faire du bien à ceux qui le méritent. — L'équité veut que vous accordiez aux autres le pardon que vous demandez pour vous.

La paresse est une dangereuse Sirène ; il faut l'éviter. — Si vous n'occupez pas fortement votre esprit d'études et de travaux honnêtes, vous serez tourmenté jour et nuit par l'envie ou par l'amour. — Remettre d'un jour à l'autre à régler sa conduite, c'est attendre, comme ce paysan, que la rivière soit écoulée.

L'instruction développe en nous le germe des talents, et de sages principes nous fortifient dans l'amour de la vertu. — Quand l'éducation n'a pas réglé les mœurs, il arrive souvent que le vice dégrade les plus heureux caractères. — Toutes les passions, quelque vives qu'elles soient, peuvent s'adoucir pourvu qu'on se prête à l'instruction. — Les jeunes gens prennent facilement l'impression du vice. — Lisez les modèles que nous ont laissés les Grecs et les Romains, et lisez-les nuit et jour. — On est sûr de tous les suffrages, quand on a su mêler l'agréable à l'utile, et plaire au lecteur en l'instruisant.

Apprenez à soutenir la grandeur de votre fortune.

Un grand pouvoir que ne règle point la prudence est une masse qui se précipite par son propre poids ; quand il est dirigé par la sagesse, les dieux se plaisent à le seconder. — Pourquoi fatiguer éternellement notre esprit de projets qui passent sa portée ?

Fuyons les grandeurs ; on peut être plus heureux dans une chaumière que les rois et les favoris des rois. — Faire sa cour aux grands, paraît une chose agréable à ceux qui n'en ont pas encore essayé ; quand on la leur a faite, on les redoute. — L'arbre le plus élevé est aussi le plus tourmenté par les tempêtes et les orages ; plus haute est une tour, plus terrible en est la chute ; enfin les plus hautes montagnes sont les premières frappées par la foudre. — Il n'est point au monde de bonheur parfait.

Un père vertueux a des enfants vertueux comme lui. — Une mère trouve son éloge dans les traits de ses enfants. — Fuir le vice est déjà une vertu ; et c'est déjà être sage que d'être guéri de sa folie. — Comme la mort du voisin fait trembler le malade peu raisonnable et le force à se ménager, de même un jeune homme a souvent été détourné du vice, en voyant la honte dont un autre s'était couvert en s'y abandonnant. — Il n'y a pas d'homme qui n'ait ses défauts ; le meilleur est celui qui en a le moins. — Si on ne peut aller loin dans la pratique du bien, on peut du moins y faire quelques pas.

Il faut extirper jusqu'au moindre germe d'une passion déréglée, et endurcir par le travail des âmes énervées par la mollesse.

Fuyez la société d'un homme qui médit de son ami quand il est absent, ou qui ne le défend pas quand on en parle mal, qui cherche à faire rire les autres afin de passer pour un diseur de bons mots, qui invente des choses qu'il n'a pas vues et qui ne sait pas garder le secret qu'on lui a confié. — Faisons en sorte que le remords ne trouble point notre conscience, que nous n'ayons même à rougir d'aucune faute. — Avant de recommander un homme, regardez-y plus d'une fois, de peur que vous n'ayez un jour à rougir de ses fautes. — Songez à faire un bon emploi du temps présent. — Pendant que vous êtes jeune, nourrissez votre âme des meilleurs principes, et recherchez la compagnie des plus honnêtes gens.

La passion qui nous maîtrise s'embarque avec nous sur les vaisseaux doublés d'airain. — Le noir chagrin s'assied en croupe derrière le cavalier. — Chassez le naturel, il revient au galop. — Il est bien rare que la peine, toute lente qu'elle est, n'attrape pas le coupable qui fuit devant elle. — La bonne foi craint de s'attirer le moindre reproche. — Un mot échappé s'envole et ne revient plus. — Quand les sots veulent éviter un excès, ils tombent dans un autre. — Qui promet trop inspire de la méfiance. — Le plaisir est un mal quand il faut l'acheter par des regrets. — Une plaisanterie fine a souvent tranché de grandes difficultés beaucoup mieux que ne l'eussent fait les meilleures raisons du monde.

AUGUSTE, (Caïus Julius, empereur romain). Né l'an de Rome six cent quatre-vingt-neuf, pendant le consulat de Cicéron, Auguste, originairement appelé Caïus Octavius, était fils de Caïus Octavius et d'Attia, fille de Julia, sœur de Jules César. Par les soins de sa mère et de L. M. Philippus qu'Attia avait épousé en secondes noces, le jeune Octave reçut à Rome une très-bonne éducation, et fit de tels progrès dans l'art de parler, le plus utile et le plus important de tous dans une république, qu'à peine âgé de douze ans, il prononça publiquement l'éloge funèbre de sa grand'mère Julia.

Voyant Athénodore de Tarse, qui avait été son maître, se retirer et prendre congé, Auguste le pria de lui laisser en partant quelque avis utile pour sa conduite. « César, lui dit le philosophe, lorsque vous éprouverez un mouvement de colère, récitez les vingt-quatre lettres de l'alphabet avant de parler et d'agir. » Loin d'être fâché de ce conseil, et prenant le philosophe par la main : « Restez près de moi, lui dit Auguste, j'ai besoin encore de vous. »

Cet empereur reçut très-bien encore la représentation hardie que lui fit un chevalier romain, contre lequel il avait avancé des reproches mal fondés : « Une autre fois, César, lui dit ce chevalier, quand vous voudrez prendre des informations sur ce qui regarde d'honnêtes gens, chargez-en d'honnêtes gens. »

Un simple légionnaire, embarrassé dans un procès, vint un jour prier Auguste de plaider sa cause ; l'empereur lui répondit qu'il était trop occupé pour plaider lui-même, mais qu'il lui choisirait un bon orateur ; cette réponse, quoique très-obligeante, ne sa-

tisfit point le soldat : « Ah ! s'écria-t-il, je n'ai mis personne à ma place, lorsque je me battais pour vous à la journée d'Actium ! » Approuvant cette franchise, Auguste répondit : « Ni moi non plus je ne plaiderai pas pour vous par procureur. » Il tint parole et défendit la cause lui-même.

Il ne dédaigna pas de porter témoignage en faveur d'un accusé par bonté seule, et sans en avoir reçu l'invitation ; l'accusateur lui dit librement : « Que venez-vous faire ici ? quelle raison vous amène dans un endroit où vous n'êtes point attendu et où vous n'êtes point nécessaire ? — Le bien public, » répondit Auguste.

Quelqu'un lui présentait une requête avec des marques de respect et de crainte qui déplurent à Auguste. — « Il semble que vous approchez d'un éléphant et non d'un homme ; ayez donc plus de confiance. »

Cornélius Cinna, petit-fils de Pompée, avait conspiré contre Auguste. Celui-ci envoya chercher les conjurés qu'il congédia après une légère réprimande ; voulant faire connaître sa générosité et sa grandeur d'âme à Cinna : « Je vous ai, lui dit-il, donné deux fois la vie, comme à mon ennemi et comme à un conspirateur ; aujourd'hui, je vous donne le consulat. Vivons désormais en amis, et voyons qui des deux vaincra l'autre, moi par ma confiance, et vous par votre fidélité.

Étant allée rendre ses devoirs à Auguste son père, Julie avait lu dans les yeux de celui-ci et connu, malgré son silence, combien étaient peu de son goût les toilettes qui manquaient de décence ; elle se représenta le lendemain avec une mise plus modeste. « Ah ! dit l'empereur, que la fille d'Auguste est bien comme cela ! »

Auguste avait fait publier, à son de trompe, qu'il donnerait vingt-cinq mille écus à celui qui le rendrait maître de Crocotas, chef des voleurs qui désolaient l'Espagne ; cet homme audacieux se présenta lui-même, et demanda la somme promise. L'empereur la lui fit donner et lui accorda en outre sa grâce, afin qu'on ne pensât pas qu'il voulût lui ôter la vie pour le frustrer de la récompense, et pour que la foi et la parole donnée n'éprouvassent aucune atteinte.

Nous apprenons dans Suétone qu'Auguste, pendant tout son règne qui dura plus de quarante ans, ne s'écarta jamais en rien de la simplicité de ses pères. Ses maisons, soit à la ville, soit à la campagne, n'avaient rien de magnifique ; ses meubles étaient d'une simplicité dont le luxe des particuliers aurait rougi dans la suite ; il coucha toujours dans la même chambre, au lieu d'en changer aux diverses saisons suivant l'usage des personnes opulentes ; il ne porta presque jamais d'autres habits que ceux qu'avaient filés l'impératrice Livie ou sa sœur Octavie.

Il ne négligea rien pour procurer à ses petits-fils l'éducation la plus distinguée ; il présidait à leurs études, et, malgré ses grandes occupations, leur enseignait lui-même les éléments de plusieurs sciences.

On peut dire qu'Auguste donna l'impulsion à tout ce qui se fit de bien sous son règne ; il ranima l'agriculture, encouragea les arts, et les fit aimer. Doué d'un goût exquis et d'un esprit qui s'appliquait à tout, il cultiva et protégea les lettres, et mérita d'attacher son nom à l'une des époques les plus mémorables de l'esprit humain. Après une longue vie, il mourut regretté de l'univers qu'il avait troublé dans sa jeunesse, moins grand peut-être que César, mais d'un esprit plus réglé ; ce qui a fait dire qu'il eût été plus glorieux d'être dans l'armée de César, et plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste. (*B. U.*)

OCTAVIE (SŒUR D'AUGUSTE ET ÉPOUSE D'ANTOINE). Après la mort de Marcellus, son premier époux, Octavie avait été mariée avec Antoine qui l'oublia bientôt pour s'attacher à Cléopâtre, reine d'Égypte ; elle lui écrivit d'Athènes à Leucopolis, où il était alors, et lui témoignant la joie qu'elle aurait de le revoir, elle lui annonçait des habits pour ses soldats, un grand nombre de chevaux, des présents considérables pour ses amis et

pour ses lieutenants, et deux mille hommes parfaitement équipés. Antoine se disposait à recevoir cette tendre et vertueuse épouse ; mais, subjugué ou trompé par l'artificieuse Cléopâtre, il répondit à Octavie de ne point venir le joindre, sous prétexte qu'il allait passer l'Euphrate ; il lui défendit même de poursuivre sa route. Uniquement sensible à la douleur d'avoir perdu le cœur de son époux, Octavie lui fit demander en quel lieu il souhaitait qu'elle lui fît parvenir les présents qu'elle lui avait destinés. Ce nouveau message n'eut pas un meilleur sort que les précédents ; Octavie reçut l'ordre de retourner à Rome. Son frère Octave l'engagea à sortir d'une maison dont le maître la traitait avec un tel dédain, et lui promit de venger son injure ; mais Octavie répondit à son frère qu'elle ne savait que pleurer sur les égarements de son époux et non s'en venger ; que, s'il n'avait pas d'autre raison de faire la guerre à Antoine, elle le conjurait de ne point verser le sang de ses compatriotes pour les chagrins d'une femme. Elle demeura toujours dans la maison de son mari, et continua d'y élever avec les soins les plus affectueux, non-seulement les enfants qu'il avait eus d'elle, mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvia, sa première femme. (*Plut.*)

AGRIPPA (M. VIPSANIUS). Appartenant à une famille de l'ordre des chevaliers, Agrippa fut élevé avec Octave, contribua plus que tout autre à l'accroissement de sa puissance, et reçut de lui des marques de gratitude qui le rendirent la seconde personne de l'empire.

Nommé commandant général des flottes romaines, Agrippa commença par porter du secours à Cornificius, qui, enfermé par les troupes de Sextus-Pompée, eût été obligé de se rendre. Quelque temps après il fit des prodiges de valeur dans une grande bataille, mit les ennemis en fuite, et dut principalement la victoire à une machine de guerre de son invention et dont l'effet terrible fut de détruire presque tous les vaisseaux de Pompée. C'était ainsi qu'il préludait à cette journée d'Actium, où le sort de l'univers devait être décidé. La supériorité des manœuvres d'Agrippa et l'inconcevable conduite d'Antoine assurèrent le triomphe à l'heureux Octave. Cependant, après s'être montré si fidèle, Agrippa n'hésita point à conseiller de rétablir la république, lorsque, devenu empereur, Auguste le consulta ainsi que Mécène. Rien n'est plus connu que cette conférence qui a fourni à Corneille l'une des plus admirables scènes de *Cinna* (1).

Pendant un voyage que l'empereur fit en Espagne, Agrippa, resté à Rome, enrichit cette ville de plusieurs monuments magnifiques, et entr'autres du fameux Panthéon qui subsiste encore.

Attaqué d'une maladie grave, Auguste ne nomma point de successeur ; mais il remit publiquement son anneau à Agrippa, et les Romains en conclurent qu'il le désignait à leur choix, s'ils voulaient après sa mort être gouvernés par un seul homme ; il en fit aussi son gendre...

Agrippa fut envoyé en Gaule pour arrêter les incursions des Germains qui avaient passé le Rhin et commis d'affreux dégâts. Ils se retirèrent à l'approche du général romain qui alla en Espagne attaquer les Cantabres. Il éprouva une vigoureuse résistance de la part de ce peuple qui, depuis plus de deux cents ans, défiait les armes romaines. Cependant il parvint à le dompter, et un tel succès parut au sénat digne du triomphe. Agrippa eut la prudence de refuser cet honneur. Il continua à multiplier dans la capitale de l'empire les établissements publics, et Rome lui dut surtout de magnifiques aqueducs qui subsistent encore. L'an de Rome sept cent trente-neuf, il marcha en Orient, où Hérode, roi de Judée, seconda ses armes qui furent partout victorieuses. Cette fois encore il refusa le triomphe, et at-

(1) Voyez l'article de Mécène.

tribua tous ses succès à l'empereur, sous les auspices duquel il avait combattu.

A la première nouvelle de la maladie dont Agrippa mourut, Auguste quitta les jeux auxquels il assistait, pour se rendre auprès de son ami; mais il n'arriva que pour le pleurer. Sentant la perte qu'il venait de faire, il ordonna que le corps d'Agrippa fût transporté à Rome, se chargea de prononcer lui-même son oraison funèbre, et fit déposer ses cendres dans son propre mausolée. (*B. U.*)

MÉCÈNE (Caïus-Cilnius). Ce fut moins par l'intimité des rapports qu'il eut avec Auguste que par l'appui généreux qu'il accorda aux lettres, que ce Romain se rendit célèbre; son nom est devenu un titre d'honneur pour tous ceux qui, à son exemple, les ont protégées. Parvenu au comble de la faveur, il fut retenu, par la modération de son caractère, parmi les chevaliers et ne voulut jamais sortir de leurs rangs. Octave le vit à ses côtés dans les plaines de Modène, où il fit éprouver à Antoine une entière défaite; à Philippes, où il battit l'armée des meurtriers de César; à Pérouse, où le frère d'Antoine fut mis en fuite; au cap Pélore, où il défit la flotte du jeune Pompée et la réduisit en cendres : Enfin Mécène commandait les Liburnes à Actium. Cette victoire ayant fait passer l'empire aux mains d'Octave, ce prince annonça le projet réel ou simulé d'abdiquer le pouvoir suprême, et consulta sur cette résolution ses deux confidents intimes, Mécène et Agrippa. Celui-ci fut d'avis de l'abdication : Mécène développa un sentiment contraire dans un admirable discours qu'on trouve dans Dion (liv. 52), et où il traça un plan de réforme propre à accroître la vigueur et l'éclat de l'empire. Rendant justice à la franchise d'Agrippa, Auguste adopta l'avis de Mécène qui s'accordait bien mieux avec ses sentiments secrets, et dut à celui-ci la gloire de son règne. Il en avait reçu d'utiles avis et des leçons courageuses dans d'autres circonstances. Voyant Auguste sur le point de condamner à mort plusieurs citoyens, et ne pouvant arriver jusqu'à lui à cause de la foule, Mécène lui jeta des tablettes sur lesquelles il avait écrit ces paroles : Lève-toi donc, bourreau! Ce fut par son conseil que ce prince refusa les honneurs divins, et qu'il renonça aux titres de roi et de monarque, pour ceux de César et d'empereur, qui portaient alors moins ombrage. Il lui conseilla de renouveler le sénat, en y introduisant des hommes d'un mérite reconnu, et d'un âge propre à inspirer de la confiance; d'assurer la tranquillité de Rome par l'abolition des assemblées populaires, et de conserver les consuls, les préteurs, les édiles, qui retraçaient par leur apparente autorité, le souvenir de l'ancienne république. Il fit lui-même construire à ses frais des bains publics, et changea en jardins magnifiques les Esquilies, où des tombeaux infectaient une partie de la ville. Cette noble bienfaisance lui gagna tous les cœurs.

Pendant le feu des guerres civiles, il fit rendre à Virgile l'héritage que ce poète possédait auprès de Mantoue, et qu'un vétéran avide avait usurpé; il obtint le pardon d'Horace qui avait porté les armes contre Auguste à Philippes. Lorsque la paix fut rétablie ses bienfaits furent encore plus signalés. Il se plaisait à rassembler, soit dans son palais à Rome, soit dans sa maison de plaisance à Tibur, tous ceux qui se distinguaient par leurs talents. Auguste aimait les lettres; mais ce fut par les mains de Mécène qu'il exerça sa bienfaisance envers ceux qui les cultivaient. Les muses se montrèrent reconnaissantes. Virgile dédia à Mécène les Géorgiques, le plus parfait de ses ouvrages : Horace et Properce lui adressèrent plusieurs de leurs poésies. (*B. U.*)

Une conduite vertueuse, disait Mécène à Auguste, sera pour vous une garde plus sûre que celle des légions.

La meilleure règle en matière de gouvernement, c'est d'acquérir l'affection du peuple et de faire pour ses sujets ce qu'un prince voudrait qu'on fît pour lui, s'il devait obéir au lieu de commander.

Auguste se reposa principalement sur Mécène, de l'administration intérieure de l'état, et lui accorda une confiance sans bornes, l'ayant rendu dépositaire de tous ses secrets et même du sceau dont il faisait usage.

Les regrets que la mort de Mécène causa à Auguste se manifestèrent dans plusieurs occasions, surtout lorsqu'en reléguant Julie, il eut divulgué son opprobre. « Ah! si Mécène et Agrippa vivaient encore, s'écria-t-il, rien de tout cela ne serait arrivé! »

PROCULÉIUS, chevalier romain et ami d'Auguste. Après la mort de son père, Proculéius partagea ses biens par égales portions avec ses frères Muréna et Scipion; dans la guerre civile, ceux-ci furent dépouillés de tout : pour les consoler de cette perte, Proculéius partagea une seconde fois tous ses biens avec eux. C'est ce qui a fait dire à Horace (L. II, Od. 2.) « Célèbre par son cœur paternel envers ses frères, Proculéius vivra long-temps au-delà du terme de la vie. »

Vivet extento Proculeïus ævo,
Notus in fratres animi paterni.

ATTALUS, philosophe stoïcien. « Je me souviens, disait Sénèque, en parlant d'Attalus, que lorsque j'assistais aux leçons de ce grand maître, et que je l'entendais discourir sur les vices, sur les erreurs populaires, sur les accidents de la vie, je regardais en pitié le genre humain, et Attalus me paraissait quelque chose de plus qu'un simple mortel. »

Ce philosophe se formait une juste idée de la beauté et de la grandeur de la vertu; il comprenait qu'il vaut mieux se couvrir de sueur et se teindre de sang, que de se couronner de fleurs; c'est ce qui lui faisait dire :

« J'aime mieux que la fortune me reçoive dans son camp que dans sa cour. »

« Je souffre; que m'importe? je sais souffrir. Je meurs, mais c'est avec courage; je meurs content. »

Épicure aurait dit sans doute : « Je trouve de la douceur à mourir ainsi. »

TIBULLE (Albius), poète élégiaque. L'histoire, qui ne jette presque point de lumière sur la vie de Tibulle, le range pourtant parmi les poètes les plus distingués du beau siècle de la littérature latine. Les modernes ne le connaissent que par ses ouvrages. Il regardait la médiocrité comme l'unique trésor, *aueam mediocritatem*. Il passa ses jours dans le calme et l'uniformité de la vie privée, dans la simplicité d'une fortune médiocre, et avec des goûts encore plus modestes que ses moyens ne lui permettaient de les avoir.

Pensées détachées.

N'espère pas cacher la faute que tu vas commettre; il y a un Dieu qui s'oppose à ce que le crime reste ignoré.

On peut bien pendant un temps cacher sa mauvaise foi; malgré son apparente lenteur la peine n'est pas loin.

Les richesses dont la fortune dispose à son gré, n'adoucissent pas les peines du cœur.

Que l'amour de l'or ne vous porte jamais à vous avilir; trop de maux viennent d'ordinaire à sa suite!

Avec des prières affectueuses on triomphe des cœurs les plus durs.

Pendant que nous causons, la mort arrive et nous enveloppe de ses ombres.

MÉVIUS, centurion d'Auguste. Pendant la guerre contre Antoine, après des preuves multipliées d'une admirable valeur, Mévius tomba dans une embuscade et fut pris par les ennemis qui le conduisirent à Alexandrie auprès d'Antoine : « Que veux-tu qu'on fasse de toi? lui demanda le général. — Fais-moi trancher la tête, répondit le

centurion, parce que ni l'espérance de vivre, ni la crainte de mourir, ne me feront cesser d'être soldat de César, pour servir Antoine. » Mais plus il montra de fermeté à mépriser la vie, plus il eut de facilité à l'obtenir; Antoine lui fit grâce. (*Val. Max.*, III, 8.)

DRUSUS (NERO CLAUDIUS GERMANICUS.) Réunissant à beaucoup de franchise et de courage plusieurs autres belles qualités, Drusus, dont la carrière trop courte fut toute militaire, ne se proposait que la gloire du nom romain, et le bien de son pays. Une fièvre violente, ou, selon Tite-Live, une chute de cheval l'emporta en peu de jours. Il n'avait que trente ans. Son armée, dont il était l'idole, lui consacra un superbe monument sur le bord du Rhin. Auguste, revenu exprès de la Gaule, prononça un éloge funèbre, dans lequel il demanda aux dieux qu'ils lui accordassent une fin aussi glorieuse que celle de ce jeune héros, et qu'ils fissent marcher sur ses traces les petits-fils qu'il lui avait donnés. Les cendres de Drusus furent déposées dans le mausolée d'Auguste. Le sénat, par un décret, lui donna, ainsi qu'à sa postérité, le surnom de *Germanicus*. Auguste l'avait nommé, par son testament, son successeur conjointement avec ses deux petits-fils, Lucius et Caïus. Le canal que Drusus fit creuser pour réunir le Rhin à l'Yssel, a long-temps porté le nom de *Fossa Drusiana*. (*B. U.*)

MÉTIUS-TARPA. Ce Romain fut l'un des cinq juges établis par Auguste, pour prononcer sur le mérite des ouvrages des poètes avant leur publication. Ces juges s'assemblaient dans un temple contigu au palais de l'empereur, et que celui-ci avait dédié à Apollon. Le choix qui avait été fait de Métius pour siéger dans ce tribunal, est déjà une présomption en faveur de son discernement et de son goût. Horace confirme cette opinion de tout le poids de son autorité. Il a cité deux fois Métius, et c'est pour rendre hommage à la sévère intégrité de ses jugements. Il dit (sat. x) que les bagatelles dont il a fait son amusement ne lui paraissent pas dignes d'être lues devant un juge tel que Métius; et dans *l'Art poétique*, il recommande à l'aîné des Pisons, dans le cas où il écrirait, de ne point livrer ses ouvrages au public avant de les avoir soumis à Métius. (*B. U.*)

PROPERCE, SEXTUS AURELIUS, (poète élégiaque, né, suivant l'opinion la plus commune, à Mévania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, Duché de Spolète).

Pensées.

Nous naissons tous avec un faible particulier.

La mort nous attend tous, les uns plus tôt, les autres plus tard.

Comme un vaisseau est plus en sûreté quand deux câbles l'attachent au rivage, de même une mère est plus tranquille quand elle a deux enfants.

Les faveurs de la fortune sont comme les charmes de la figure, on ne les conserve pas long-temps.

Un bonheur qui excite l'envie est ordinairement de peu de durée.

Plus la chute est tardive, plus elle est accablante.

Il suffit d'aimer, pour cesser d'être libre.

On se fait haïr par des plaintes trop répétées.

Quand les forces manquent, il est beau encore de montrer du courage. Dans une grande entreprise, la bonne volonté n'est pas sans mérite.

DICÉNÉE, PHILOSOPHE ÉGYPTIEN. Arrivé dans le pays des Scythes, Dicénée sut plaire à leur roi, lui enseigna la philosophie morale, et adoucit son naturel sauvage ainsi que celui de ses sujets. Il leur apprit les premiers devoirs de l'homme, l'amour des dieux, de la justice et de la paix. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Le philosophe changea tellement

ces barbares qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se privèrent absolument de vin pour éviter de tomber dans les désordres qu'il produit.

OVIDE, PUBLIUS NASO, (né à Sulmone, ville de l'Abruzze, au royaume de Naples.) Dès son enfance ce poète, qui descendait d'une longue suite de chevaliers romains, montra un génie aisé et fécond, un penchant décidé pour la poésie. Son père, qui l'avait souvent surpris composant en secret des vers, lui disait : « Pourquoi te livrer à une étude stérile? Homère, le grand Homère est mort dans l'indigence! » On dit même que les remontrances ne furent pas toujours le seul moyen employé pour arrêter l'élan du jeune poète; mais tel était l'ascendant du génie sur un faible enfant, que, tandis qu'on le châtiait, ce n'était qu'en vers qu'il demandait grâce et promettait de ne plus faire de vers. Par condescendance pour l'auteur de ses jours, il voulut écrire en prose : « Mais alors, les mots venaient d'eux-mêmes se placer sous la mesure, et tout ce qu'il voulait exprimer en prose était en vers. »

Après avoir dit que les dieux pardonnent quand les hommes se repentent, Ovide, dans un transport douloureux, s'écrie : « Ah! je me repens! et l'on peut m'en croire, si l'on ajoute quelque foi aux paroles des malheureux. Mon exil m'est pénible, mais ma faute m'est plus pénible encore; et c'est moins pour moi de souffrir la peine, que de l'avoir méritée. La mort fera que je ne serai pas toujours exilé; mais la mort ne fera pas que je n'aie été coupable.

Pensées.

Nos âmes sont immortelles.

Le pouvoir des dieux est sans bornes; rien ne peut s'opposer à l'exécution de leur volonté. — Les dieux voient de mauvais œil les offrandes de l'impie. — Vous êtes en la présence des dieux, que votre conduite soit irréprochable.

Il n'y a rien de stable dans le monde. — Ce qui fut auparavant n'est plus, ce qui n'est pas encore commence; les instants se renouvellent sans cesse. — Le temps passe, nous vieillissons insensiblement, et rien n'est capable d'arrêter la rapidité des années. — Remédiez au mal dans sa naissance; on ne doit rien attendre d'un remède trop différé. — Jeune encore, songez à la vieillesse; ce sera le moyen d'employer utilement toute la durée de votre existence. — Les années donnent de l'expérience. — Il faut attendre le dernier jour d'un homme pour juger de son bonheur.

Pour sauver votre corps vous souffrez qu'on y applique le fer et le feu; et vous ne voulez rien endurer pour guérir votre âme, qui est d'un bien plus grand prix.

Ne vous laissez pas séduire par les mensonges de la flatterie. — C'est peu de louer les autres, il faut aussi mériter les éloges.

Une parure recherchée ne convient pas à l'homme. — La pudeur ajoute encore à la beauté.

De deux partis nous voyons souvent le plus sage, et nous prenons cependant le plus mauvais.

Que la passion des honneurs et des richesses ne trouve point d'accès dans votre cœur. — Le trésor de l'avare s'accroît, et avec lui le désir insatiable des richesses. — La fortune donne et ôte les richesses à qui bon lui semble; et tel qui était hier un *Crésus*, est aujourd'hui aussi pauvre qu'*Irus*. — Rendez fidèlement un dépôt, et observez religieusement vos conventions. — Un gain sordide n'a pas d'heureuses suites. — Ce ne sont ni les grands biens ni l'éclat de la naissance qui font les grands hommes; c'est le génie et la probité. — Toute la terre est la patrie d'un esprit ferme et résolu.

Comme on éprouve l'or au feu, de même on connaît un ami dans le malheur.

Tant que vous serez heureux, vous aurez des amis; si la fortune vous devient contraire, ils vous abandonne-

ront. — Les larmes ne sont d'aucun secours dans le malheur. — Vivez pour vous-même, et fuyez les grands. — Celui-là vit heureux qui vit ignoré. — Le malheur rend souvent ingénieux.

La vertu qui se tient cachée, et que l'on n'a point connue dans le bonheur, se découvre et se manifeste dans le malheur. — Rien n'est inaccessible à la vertu, tous les chemins lui sont ouverts. — Quand on n'a rien à se reprocher on s'embarrasse peu des mensonges que la méchanceté débite.

L'amour ne saurait être un moment sans inquiétude. — De quoi n'est pas capable un amour que l'honneur ne guide plus? — Voulez-vous bannir l'amour? Travaillez, occupez-vous; vous serez à l'abri de ses piéges.

Le soin qu'on apporte au travail, empêche d'en sentir la fatigue.

Évitez les querelles, surtout celles qui sont causées par le vin. — La colère passe, si l'on en retarde l'effet. — Un bon esprit s'accommode à toutes les humeurs.

MESSALA-CORVINUS (Marcus Valerius). Héritier d'un nom illustre, ce Romain se distingua de bonne heure au milieu des dissensions qui déchiraient sa patrie. Il fut dans sa jeunesse recommandé par Cicéron à Brutus, combattit avec ce dernier aux deux journées de Philippes où il commandait une des divisions de l'armée. Proclamé général en chef après la mort de Brutus et de Cassius, et ayant mérité les honneurs du triomphe, il reçut d'Auguste, devenu maître absolu de l'empire, une grande marque de confiance: une charge importante, celle de préfet de Rome, venait d'être établie, il y fut nommé.

De quelque lustre qu'ait brillé Messala dans les affaires publiques, ses ouvrages lui avaient attiré encore plus de célébrité. Il est à regretter qu'aucun ne soit parvenu jusqu'à nous. Quintilien, Sénèque, les deux Plines en font le plus grand éloge. (*Mém. de l'Acad.*, 34.)

MARCELLUS le jeune, (Marcus Claudius.) Fils de C. Marcellus et d'Octavie, sœur d'Auguste, le jeune Marcus Claudius avait reçu de la nature, toutes les qualités qui distinguent les hommes supérieurs. Capable d'une application soutenue au travail, doué d'une grande force d'âme, doux, patient, frugal, il s'était rendu cher aux Romains, qui se flattaient de lui voir occuper un jour le trône du monde. Auguste lui donna pour épouse sa fille Julie; et il était si impatient de terminer ce mariage, qu'il ne voulut pas qu'on attendît son retour d'Espagne, pour le célébrer. Marcellus fut nommé édile par le sénat; et la sagesse qu'il montra dans l'exercice de cette charge, acheva de lui gagner tous les cœurs. Sa santé semblait lui promettre de longs jours, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, l'an de Rome sept cent trente-un (vingt-trois ans av. J.-C.). On crut qu'il avait été empoisonné. Octavie, mère de Marcellus, rejeta toutes les consolations qu'on s'empressait de lui offrir. Auguste fit achever le grand théâtre commencé par César, et voulut le dédier à Marcellus dont ce superbe monument a conservé le nom. (*B. U.*)

SALLUSTE (Caïus Crispus, né à Amiterne, ville des Sabins.) Cet auteur célèbre est appelé, par Martial, le premier des historiens romains; Sénèque le met au-dessus de Thucydide; et Tacite lui donne le rang que notre siècle a déféré au grand peintre de Tibère et de Néron. La qualité dominante et caractéristique de ses écrits, dit Rollin, est la brièveté du style; il pense fortement, noblement, et écrit comme il pense. Son style peut être comparé à ces fleuves qui, ayant leur lit plus serré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes, et portent des fardeaux plus pesants. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus dans cet écrivain, ou des descriptions, ou des portraits, ou des harangues, dont les succès furent les mêmes. Malheureusement la corruption de la capitale de l'empire romain, qu'il peignit depuis avec des couleurs si vives, séduisit sa jeunesse et il ne s'exposa pas moins aux reproches sous le rapport de ses mœurs que sous celui de ses extrêmes profusions.

Personne, disait Salluste, n'est devenu immortel par sa lâcheté et sa mollesse.

Ce qui doit conduire et gouverner les hommes, c'est l'âme; si elle tend à la gloire par le sentier de la vertu, elle ne peut manquer de vigueur et de force pour s'illustrer. Elle est indépendante de la fortune qui ne peut donner ni ôter à personne la probité, l'habileté, ainsi que les talents utiles.

Les avantages du corps et les biens de la fortune ayant eu un commencement, auront aussi une fin; au lieu que l'âme, essentiellement incorruptible, éternelle, gouvernant les hommes, donne à tout la loi, le mouvement, et ne dépend de rien.

Si les hommes cultivaient les bonnes choses avec autant de soin que celles qui leur sont étrangères, inutiles et même funestes, ils ne dépendraient pas plus des événements que les événements ne dépendent d'eux.

Inspirer aux jeunes gens du mépris pour l'or et l'argent dont le faux éclat est si pernicieux, les accoutumer au travail et à l'acquisition de la probité, c'est prévenir bien des maux.

CORNIFICIUS. Ce Romain faisait admirer son génie en même temps que Salluste et Cornélius Népos s'immortalisaient par leurs ouvrages historiques. Doué des plus heureuses qualités, il fut l'ami de Cicéron, comme le prouvent plusieurs lettres de cet orateur.

CORNIFICIA. Sœur du poète Cornificius, elle brilla par son esprit et ses connaissances, sous l'empire d'Auguste. Elle égala son frère en tout genre de poésies: « La science, disait-elle, est la seule chose indépendante de la fortune. » (*D. H.*)

HELVIA, mère de Sénèque. Douée d'excellente qualités, d'un esprit agréable, d'un caractère charmant, Helvia n'était pas de ces mères qui n'aiment dans leurs enfants qu'elles-mêmes, qui les élèvent pour profiter de leur éducation, qui les poussent dans le monde pour se prévaloir de leur crédit. Modeste et retenue, elle ne se conduisait que par les principes de la sagesse. Uniquement occupée de l'éducation et des affaires de sa famille, elle faisait son plaisir de son devoir. Une dame qui voudrait posséder toutes les vertus de son sexe, sans en avoir les défauts, pourrait la prendre pour modèle. (*Vie de Sénèque.*)

La sœur d'Helvia jouit aussi de la réputation la plus intacte, et s'attira le plus grand respect, pendant un séjour de seize ans qu'elle fit en Égypte, chez un peuple médisant et frivole; elle voyageait par mer, avec son époux, lorsque celui-ci vint à mourir. Au milieu de la tempête, dans l'horreur d'un naufrage imminent, sur un vaisseau sans agrès, la crainte de la mort ne la sépara point du corps inanimé de son époux qu'elle porta à travers les flots, moins occupée de son propre salut que de ce dépôt précieux.

Tous les poètes, dit Sénèque, ont chanté Alceste qui s'est offerte à la mort pour sauver son mari; mourir pour assurer une sépulture à son époux est un acte de dévouement peut-être encore plus sublime.

TITE-LIVE (historien de Padoue, et, selon d'autres, d'Apone, mort le même jour qu'Ovide.) Un fils et une fille partagèrent la tendresse de Tite-Live. C'est au premier qu'il écrivit une lettre sur l'éducation et les études de la jeunesse, dont le suffrage de Quintilien doit nous faire regretter la perte. Dans cette lettre, qui formait un espèce de traité, Tite-Live, disait au sujet des auteurs dont il faut conseiller la lecture aux jeunes gens, qu'ils doivent lire Démosthènes et Cicéron, puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux orateurs.

« La narration de Tite-Live, dit

Quintilien, est singulièrement agréable et de la clarté la plus pure. Ses harangues sont d'une éloquence au-dessus de toute expression. Tout y est parfaitement adapté aux personnes et aux circonstances. Il excelle surtout à exprimer les sentiments doux et touchants, et nul historien n'est plus pathétique. »

Le vainqueur d'Actium l'avait admis dans cette intimité où les entretiens de Virgile, d'Horace et de Varius le délassaient des soins de l'empire. L'amitié de l'empereur n'altéra point l'impartialité de l'historien. Tite-Live loua Brutus, Cassius et particulièrement Pompée, au point qu'Auguste l'appelait en plaisantant, le *Pompéien*.

Tite-Live s'était exercé dans plus d'un genre; il avait composé des ouvrages philosophiques et des dialogues qui appartenaient autant à l'histoire qu'à la philosophie et qu'il avait dédiés à Auguste. Mais son grand titre à l'immortalité, est *l'Histoire romaine*, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an sept cent quarante-trois. (*B. U.*)

Pensées.

L'empire des lois est plus puissant que celui des hommes.

Les atteintes portées à la réputation par la médisance, sont plus grandes qu'on ne peut l'exprimer.

On doit se consoler d'avoir été offensé, quand on est jugé digne d'en recevoir satisfaction.

L'honnête homme ne se venge point d'une injure; il préfère la pardonner.

On peut se venger de la mauvaise fortune en la soutenant.

Les plus grandes fortunes sont ce à quoi il faut le moins se fier.

Le mépris du triomphe est plus glorieux que le triomphe même.

Une tristesse publique est le plus noble appareil des pompes funèbres.

Les éloges funèbres sont une des causes de la fausseté de l'histoire.

Il y a une espèce de grandeur à se dépouiller des dignités qui sont au-dessus de nos forces et qui nous accablent plus qu'elles ne nous honorent.

Il n'y a pas moins de grandeur d'âme à souffrir de grands maux qu'à faire de grandes choses.

Le grand homme dans la vie privée a souvent plus d'autorité que les magistrats.

Les grands hommes ont un air de prospérité dans la mauvaise fortune et beaucoup de modération dans la bonne.

Dans la disgrâce, un homme fier et courageux se fait quelquefois plus craindre qu'il ne craint lui-même.

Le vrai brave est doux et modeste dans le commerce de la vie; c'est dans le combat que toute sa fierté se montre.

Un héros cesse de l'être, dès qu'il ne sait plus supporter l'excès de sa bonne fortune.

Un héros qui meurt semble emporter avec lui toutes les vertus.

Le fils d'un héros est bien estimable, quand on l'estime plus pour son propre mérite que pour celui de son père.

POLLION (Caius Asinius.) Orateur et poète, philosophe érudit et critique judicieux, Pollion parut dès sa jeunesse au barreau avec beaucoup d'éclat. Il se trouvait avec César au passage du Rubicon, et dans les champs de Pharsale. Ayant ensuite reçu de Marc Antoine le commandement des légions stationnées dans les environs de Mantoue, il eut le bonheur de sauver Virgile de la fureur des soldats; ce fut lui qui fit connaître ce grand poète à Mécène, et qui contribua à le faire rétablir dans les biens dont il avait été dépouillé.

Pour former de bonne heure son petit-fils dans l'art de parler en public, Pollion ouvrit chez lui une école de déclamation, ne dédaignant pas de se mêler lui-même aux jeunes athlètes, et de leur donner des leçons que fortifiaient le souvenir de ses succès à la tribune et l'autorité de son exemple.

Pollion fut le premier qui établit dans Rome une bibliothèque, ouverte à tous ceux qui pouvaient en profiter; il la décora des chefs-d'œuvre des artistes grecs, et des statues des grands hommes; mais ce qu'on ne peut trop admirer, c'est qu'il y plaça celle de Varron, son rival en érudition; croyant inutile d'attendre le jugement de la postérité pour rendre un juste hommage au savant dont les travaux avaient tant contribué à jeter de l'éclat sur les lettres romaines. (*B. U.*)

SENTIUS (Caius). Ce consul est connu par la loi *Ælia Sentia*, qu'il fit adopter, et qui fut exactement observée pendant long-temps; elle interdisait le commerce, le mariage, et le droit de tester aux affranchis qui, pendant leur esclavage, avaient été marqués au front pour avoir fui, ou avoir été mis aux fers, en punition de quelque délit. D'après l'une de ses dispositions, un esclave ne pouvait être mis en liberté avant l'âge de trente ans, et un maître ne pouvait la lui donner avant qu'il en eût lui-même vingt, à moins qu'il n'y eût une raison valable et constatée devant les magistrats. Cette loi voulait qu'un patron qui négligeait de nourrir son affranchi tombé dans l'indigence, fût déchu des droits qu'il s'était réservés sur sa personne ou son héritage. En frappant les maîtres barbares, elle punissait aussi les affranchis ingrats, et les condamnait aux carrières. (*D. H.*)

STRABON, (né dans la Cappadoce). Ce géographe qui, avec Hérodote et Tacite, occupe le premier rang parmi les anciens, sous le rapport historique et littéraire, indépendamment de ses précieux mémoires, nous a laissé des avis qu'il ne saurait être indifférent de rappeler. Après être convenu qu'un géographe doit emprunter aux sciences mathématiques et physiques, ce qui est nécessaire pour déterminer la figure et les mesures de la terre, « Il doit connaître ajoute-t-il, les animaux, les plantes et tout ce que la terre produit d'utile ou de nuisible... Qu'il porte ses regards sur les divisions naturelles de la terre, et sur la diversité des nations plutôt que sur les limites fixées d'une manière éventuelle par les caprices des gouvernements.... Les montagnes, les fleuves, les mers, les peuples, voilà les objets qui doivent lui servir de jalons... Mais les expressions mathématiques sont moins à rechercher que celles qui se font plus aisément comprendre.... La géographie doit être calculée pour l'usage de tout le monde, et spécialement pour celui des hommes voués aux affaires politiques. Elle est de la plus grande utilité pour toutes les connaissances civiles. C'est pour l'avoir ignorée que trop souvent on s'est attiré les plus grands malheurs! son étude est un objet tout-à-fait digne du philosophe moraliste. (*Géog.*, I, 4.)

FLORUS. Après avoir terminé ses premières études, il se rendit à Rome, et se mit sous la direction de Porcius-Latro dont l'école était alors fameuse. Il parut ensuite au barreau et y déploya une éloquence si vive et si entraînante, que tous ses auditeurs en restèrent charmés. Sénèque nous a conservé quelques fragments de son discours contre le préteur Flaminius. Quintilien parle aussi de Florus avec le plus grand éloge. *Is fuit*, dit cet excellent juge, *Is fuit in eloquentid Galliarum princeps et alioqui inter paucos disertus.* (*Inst. Orat.*, lib. x, cap. 3, p. 765, *ed. Varior.*) L'amour de la patrie le ramena dans les Gaules où il continua de plaider, et où l'on croit même qu'il tenait une école d'éloquence. (*B. U.*)

Ce célèbre orateur demanda un jour à J. Secundinus, autre orateur renommé, quelle était la cause de l'air triste et rêveur qu'il remarquait en lui.

Secundinus lui avoua qu'il cherchait depuis long-temps, mais sans succès, à corriger l'exorde d'un discours : « Ne cherchez pas, lui dit Florus, à faire mieux que vous ne pouvez. »

Quintilien a fait de ce mot un de ses préceptes. (*D. H.*)

ARTICLES SUPPLÉMENTAIRES.

PERSONNAGES QUI PARAISSENT AVOIR VÉCU AVANT NOTRE ÈRE, MAIS AUXQUELS ON N'A PU ASSIGNER UNE ÉPOQUE CERTAINE.

SILURE ou SCILURUS. Ce roi des Scythes mettait son plus grand soin à maintenir la bonne intelligence et l'harmonie parmi les quatre-vingts enfants qui composaient sa nombreuse famille. Étant près de mourir, et voulant leur montrer combien l'union et l'amitié pouvaient les rendre puissants, il les assemble auprès de son lit et leur donne à rompre des dards liés ensemble; le faisceau passe de main en main, il résiste à tous les efforts : le vieillard alors le prend, le délie, et en brise successivement toutes les pièces : « Comme le faisceau, leur dit-il, vous serez forts, tant que l'amitié vous unira; mais, comme lui, vous deviendrez fragiles, si vous vous laissez diviser par l'intérêt, la discorde ou la jalousie. »

L'immortel La Fontaine, avec le charme qu'il donne à tous ses ouvrages, a reproduit ce trait dans une de ses fables intitulée : *Le vieillard et ses enfants.*

STASIPPUS, de Tégée. Il avait dans l'administration publique un rival redoutable, mais d'ailleurs homme de bien et de talent. Ses amis lui conseillaient ou de s'en défaire ou de l'éloigner à tout prix : il s'y refusa de peur que le timon de l'état ne vint à passer des mains d'un bon citoyen à celles d'un indigne et méchant homme. Il aima mieux avoir à lutter contre un puissant adversaire que de priver la patrie d'un excellent défenseur. (*Val. Max.*, IV, 1.)

TIMANDRIDE, spartiate. A son retour d'un voyage, pendant lequel il avait abandonné sa maison et ses biens à son fils, Timandride, trouvant que celui-ci avait trop augmenté son héritage, lui dit : « Qu'il avait commis une grande injustice envers ses parents, ses amis, ses hôtes et les pauvres, puisqu'il aurait dû partager entr'eux tout ce qui lui restait de superflu, après avoir satisfait aux besoins de la vie. (*Élien.*, XIV, 32.)

SITALCÈS, roi de Thrace. (Il aurait pu être placé dans le 5me siècle.) Ce monarque, qui mériterait d'être appelé l'Épaminondas de la Thrace, a été dépeint sous les traits les plus honorables : modéré dans l'exercice du pouvoir, vaillant capitaine, administrateur habile, et sans cesse occupé du soin d'améliorer les finances de l'état. Ses sujets l'affectionnèrent, ceux des Thraces ses voisins, qui conservèrent leur indépendance, l'admirèrent et se rangèrent librement sous ses lois. De tous les empires d'Europe, entre le Pont-Euxin et le golfe d'Ionie, le sien devint le plus riche et le mieux pourvu de tout ce qui procure le bonheur.

VALÉRIA. Veuve du consul Camérinus, Valéria répondit à ceux qui

la pressaient de se remarier : « Mon époux est mort pour les autres; il vit encore pour moi. (*D. H.*)

DÉMOCRATE.

Préceptes et pensées.

Évite les fautes, non par crainte, mais parce que tu le dois.

Tu as fait une chose honteuse: commence à rougir de toi-même; le coupable qui se repent n'est pas encore perdu.

Ne rougis point de te soumettre au souverain, à tes supérieurs, au sage qui en sait plus que toi.

Tu as reçu des injustices; console toi : le vrai malheur est d'en faire.

Il est beau de s'opposer aux attentats de l'homme injuste; mais si tu n'en as pas le pouvoir, au moins te ne rends pas son complice.

On ne te demande pas beaucoup de paroles, on n'exige de toi que la vérité.

On arrive à la vertu, bien moins par de belles paroles que par une conduite sage.

Un faible bienfait accordé à propos, peut quelquefois sauver l'honneur ou la vie à celui qui le reçoit.

Avant de recevoir un bienfait, songe comment tu pourras en marquer ta reconnoissance.

Celui que je vais obliger, est peut-être un fourbe qui ne reconnaîtra mes sercices que par le mal qu'il s'apprête à me faire; qu'importe à l'homme bienfaisant d'obtenir du retour? ce qu'il cherche, c'est de contenter son cœur, en faisant des heureux.

On peut racheter les vices du corps en perfectionnant la raison; les forces du corps, si la raison ne les dirige, ne peuvent rendre l'esprit meilleur.

Les avantages du corps, tous ceux de la fortune, ne sont pas le bonheur; le bonheur ne se trouve que dans la droiture et l'équité.

Heureux qui joint un jugement sain aux faveurs de la fortune; il saura, dans l'occasion, faire un bel usage de ses trésors.

Il est des caractères heureux qui, sans avoir cultivé la raison, y conforment cependant toute leur vie.

L'adversité peut quelquefois instruire les sots qui n'apprennent rien de la raison.

Ceux qui se plaisent à contredire, et qui veulent tout savoir, ont le grand malheur de ne pouvoir apprendre ce qui est vraiment utile; c'est perdre le temps que de s'attacher à éclairer l'orgueilleux ébloui de ses propres lumières.

Louer les gens médiocres, c'est leur faire du tort.

Hommes, ne rions pas des faiblesses de l'humanité; elles doivent bien plutôt faire couler nos larmes.

Pour pratiquer la sagesse, il faut s'en être fait une étude.

Celui qui diffère toujours, laissera son ouvrage imparfait.

BÉRÉNICE. Pendant que Ptolémée, roi d'Égypte et son époux, jouait aux dés, on lui lisait la liste des coupables, et on lui rendait compte des motifs de leur condamnation, afin qu'il désignât ceux qui devaient être mis à mort. Bérénice arrache le livre des mains du lecteur : « Ce n'est pas ainsi, dit-elle, qu'il faut décider de la vie des hommes. » (*Elien.*)

GALÉTÈS. Ce jeune homme, remarquable par son air intéressant, et surtout par la douceur de son caractère et ses sentiments généreux, se trouvait à la cour du roi Ptolémée. Celui-ci, qui l'aimait beaucoup, s'écriait souvent. « O l'excellent jeune homme! bien loin d'avoir jamais fait du mal à personne, il a au contraire rendu de nombreux services. »

Se promenant un jour à cheval avec le roi, Galétès aperçut de loin quelques condamnés que l'on conduisait au supplice; il ne perdit point cette occasion de porter son maître à la clémence : « Seigneur, lui dit-il, puisque le sort veut que nous nous trouvions dans ce moment à cheval, voulez-vous que nous allions vers eux et que nous leur apparaissions comme des divinités tutélaires? » Le conseil plut au roi qui, admirant ce trait de sensibilité, ne se borna pas à faire grâce aux criminels, mais redoubla d'attachement et d'estime pour Galétès. (*Elien.* liv. 1, p. 30.)

ANDROCLÉE ET ALCIS. La guerre s'étant allumée entre les Thébains et les Orchoméniens, l'oracle fut consulté; il répondit que la victoire serait pour les Thébains, si celui d'entr'eux qui était du sang le plus noble voulait se dévouer à la mort pour le salut de ses concitoyens. Antipène n'avait aucun égal du côté de la naissance; mais il refusa de faire un tel sacrifice. Ses deux filles Androclée et Alcis firent alors éclater des sentiments plus généreux, et s'immolèrent courageusement. En reconnaissance du service signalé rendu par ces filles héroïques, les habitants de Thèbes leur élevèrent un monument dans le temple de Diane. (*D. H.*)

Entr'autres manuscrits retirés des fouilles d'Herculanum, et dont nous avons vu le déroulement commencé et même avancé à Naples, en 1820, se trouvaient plusieurs traités sur les *vertus et les vices*, avec le texte grec, par Philodème, philosophe qui vivait dans un des derniers siècles avant notre ère. Ces ouvrages, sur lesquels nous avons pris de récentes informations n'ont pas été publiés encore, mais le seront bientôt sans doute. Nous aurions bien désiré pouvoir donner ici, au moins une idée de ce qu'ils peuvent renfermer d'utile. Il ne tiendra pas à nous de remplir cette lacune, dans la livraison qu'il nous reste à faire paraître.

FIN DE LA PREMIÈRE LIVRAISON.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

CONTENANT LES NOMS DES PERSONNAGES QUI ONT PRÉCÉDÉ NOTRE ÈRE ET QUI SONT CITÉS DANS CETTE LIVRAISON.

NEUVIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'AN 900 JUSQU'A L'AN 800.

Homère, de Chio. Pag. 4
Hésiode, d'Ascra. 5
Lycurgue, de Sparte. Pag. 6
Thalès, de Gortyne. id.

HUITIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'AN 800 JUSQU'A L'AN 700.

Zaleucus, de Locres. 7
Charondas, de Catane. id.
Archélaüs, roi de Sparte. 8
Alcaménès, id. id.
Charillus, id. id.
Théopompe, id. id.
Pædarète, Spartiate. 9
Pisistratidas, id. id.
Aristomène, roi de Messénie. id.
Romulus, premier roi de Rome. id.
Numa-Pompilius, 2me id. id.

SEPTIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'AN 700 JUSQU'A L'AN 600.

Tyrtée, d'Athènes. Pag. 10
Stésichore d'Hyméra. id.
Dracon, d'Athènes. 11
Alcée, de Mytilène. id.
Sapho, id. id.
Épiménide, de Crète. id.
Anaxandre, de Sparte. id.
Phocylides, de Milet. Pag. 12
Tullius-Hostilius, 3me r. de Rome. 13
Tarquin l'ancien, 5me id. id.
Philènes, de Carthage. id.
Agasiclès, roi de Sparte. id.
Zarine, reine des Scythes. id.
Achéménide. 14

SIXIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'AN 600 JUSQU'A L'AN 500.

Thalès, de Milet. 15
Périandre, de Corinthe. 16
Bias, de Prière. id.
Chillon, de Sparte. 17
Cléobule, de Lindos. id.
Pittacus, de Mytilène. id.
Myson, de Laconie. 18
Solon, de Salamine. id.
Anacharsis, Scythe. 19
Pisistrate, d'Athènes. 20
Ésope, Phrygien. id.
Lasus, d'Hermione. 21
Léoprépès. id.
Anaxandride, roi de Sparte. id.
Servius-Tullius, 6me r. de Rome. id.
Phalaris, tyran d'Agrigente. id.
Amasis, roi d'Égypte. 22
Ariston, roi de Sparte. id.
Mimnerme, de Smyrne. id.
Simonide, de Céos. id.
Xénophane, de Colophon. 23
Théognis, de Mégare. id.
Cléobuline ou Émétis. 25
Hipparque, d'Athènes. 25
Bacchylide, de Céos. 25
Phérécyde, de Syros. 26
Anacréon, de Téos. id.
Pythagore, de Samos. id.
Théano, de Crète. 28
Mélisse. 30
Mya. id.
Cambyse, roi des Perses. 31
Cyrus, roi des Mèdes. 32
Gobrias, de Perse. 33
Curtius, Romain. id.
V. Publicola, id. 34
Héraclyte, d'Éphèse. id.
Parménide, d'Élée. id.
Damo, fille de Pythagore. 35
Coclès (H.), de Rome. id.
Herminius, id. id.
Clélie, id. id.
Scævola, id. id.
Démarate, roi de Sparte. 36
Vich-Nou-Sarma, Indien. id.
Pilpay, id. id.
Confucius, né à Téeou-y. id.

CINQUIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'AN 500 JUSQU'A L'AN 400.

Eschyle, d'Athènes. Pag. 39
Cynégire, id. id.
Léotichidas, roi de Sparte. id.
Corinne, de Béotie. id.
Pindare, de Thèbes. 40
Darius, fils d'Hystaspe. id.
Agrippa, de Rome. id.
Afranie, id. 41
Anaxilaüs, de Byzance. id.
Anaxilas, de Rhégium. id.
Micalus, id. id.
Artabane, Perse. 42
Miltiade, d'Athènes. id.
Callimaque, id. 43
Xercès, roi des Perses. 44
Pythès (épouse de). id.
Cratésicléa, de Sparte. id.
Léonidas, roi de Sparte. id.
Gorgo, Spartiate. 45
Archidamidas, id. id.
Coriolan, de Rome. id.
Lysandre, de Sparte. 46
Adimantus, d'Athènes. id.
Zénon, d'Élée. id.
Démocrite, d'Abdère. 47
Pausanias, de Sparte. id.
Euchidas, de Platée. 48
Archidamus, roi de Sparte. id.
Sophocle, d'Athènes. id.
Hégétoride, de Thase. id.
Métrodore, de Chio. 49
Cincinnatus, Romain. id.
Capitolinus, id. id.
Empédocle, d'Agrigente. id.
Télésilla, d'Argos. 50
Praxilla, de Sicyone. id.
Aristide, d'Alopès. Pag. 50
Thémistocle, d'Athènes. 51
Hérodote, d'Halicarnasse. 52
Chélonis, de Sparte. id.
Gorgias, de Léonte. id.
Prodicus, de Céos. 53
Socrate, d'Athènes. id.
Hippocrate, de Cos. 57
Euripide, de Salamine. 58
Agathon, d'Athènes. 59
Aristarque, de Tégée. id.
Anaxagore, de Clazomène. id.
Périclès, d'Athènes. 60
Aspasie, de Milet. 61
Phidias, d'Athènes. 62
Thucydide, d'Alimonte. id.
Épicharme, de Cos. id.
Polygnote, de Thasos. id.
Cimon, d'Athènes. id.
Argiléonis, Spartiate. 63
Spurius, Romain. id.
Clinias, Athénien. id.
Cossus, Romain. id.
Gélon, Sicilien. id.
Hiéron, id. 64
Lysis, de Tarente. id.
Éphialte. 65
Céphale, d'Athènes. id.
Théoclès, de Corinthe. } id.
Traconide id. }
Praxis, de Mytilène. }
Agis, roi de Sparte. id.
Aristophane, d'Athènes. id.
Brasidas, de Sparte. id.
Timon, Athénien. 66
Thrasibule, id. id.

Callicratidas, de Sparte. Pag. 66
Diomédon, Athénien. 67
Conon, *id.* *id.*
Polus, *id.* 68
Gillias, d'Agrigente. *id.*
Artaxercès, roi de Perse. *id.*
Téribase, de Perse. *id.*
Denys l'Ancien, de Syracuse. *id.*
Polymnis, de Thèbes. 69
Aspasie ou Milto. *id.*
Sicinius-Dentatus, Romain. Pag. 69
Théramène, d'Athènes. 70
Lysias, *id.* *id.*
Évène, de Paros. *id.*
Hermocrate, et Nicolaüs, } Syracusains. *id.*
Théano, d'Athènes. 72
Alcibiade, *id.* *id.*
Timée, de Locres. *id.*
Sotade. 75

QUATRIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'AN 400 JUSQU'A L'AN 300.

Agésilas, roi de Sparte. 74
Damon et Phintias, Siciliens. 75
Alvanius, Romain. 76
Fabius-Dorso, *id.* *id.*
Zeuxis, d'Héraclée. *id.*
Parrhasius, d'Éphèse. *id.*
Asclépiade et Ménédème. *id.*
Anthistènes, du Pirée. *id.*
Cébès, Thébain. 77
Euclide, de Mégare. *id.*
Phédon, d'Élée. *id.*
Criton, d'Athènes. 78
Clinias, de Tarente. *id.*
Pélopidas, de Thèbes. *id.*
Architas, de Tarente. *id.*
Anaxandride. 79
Épaminondas, Thébain. *id.*
Polyclète, d'Argos. 80
Lycomèdes, Arcadien. *id.*
Aristippe, de Cyrène. 81
Cotys, roi de Thrace. 82
Théodorus, de Cyrène. *id.*
Camille, Romain. *id.*
Pausias, de Sicyone. 83
Artémise, reine de Carie. *id.*
Chabrias, d'Athènes. *id.*
Platon, d'Athènes. 85
Timothée, *id.* 86
Timothée, de Milet. *id.*
Hermias. 87
Xénophon, d'Athènes. *id.*
Nicoclès, roi de Cypre. *id.*
Dion, de Syracuse. 88
Eudoxe, de Cnide. *id.*
Isocrate, d'Athènes. *id.*
Timoléon, de Corinthe. 91
Mégisto, d'Élée. 92
Archidamus, de Sparte. *id.*
Philiscus, de Milet. *id.*
Philippe, roi de Macédoine. *id.*
Olympias, sa femme. 94
Anaxarque, d'Abdère. *id.*
Pausanias, Macédonien. *id.*
Parmenion, *id.* *id.*
Damindas, Lacédémonien. *id.*
Télècre, *id.* 95
Anaximènes de Lampsaque. *id.*
Satyrus, d'Olynthe. *id.*
Denys le Jeune, de Syracuse. *id.*
Manlius-Capitolinus, Romain. 96
Léon, de Byzance. *id.*
Papirius, Romain. *id.*

Eudamidas, roi de Sparte. Pag. 97
Eudamidas, de Corinthe. *id.*
Iphicrate, Athénien. *id.*
Lycurgue, *id.* 98
Décius, Romain. *id.*
Décius, *id.* *id.*
Callistrate, d'Athènes. *id.*
Philotime, *id.* 99
Aristide, de Thèbes. *id.*
Démosthènes, Athénien. *id.*
Hypérides, de Colyto. 100
Eschine, Athénien. *id.*
Eubulus, *id.* *id.*
Cratésipolis, reine de Sicyone. 101
Aristacridas, Spartiate. *id.*
Meng-Tseu, Chinois. *id.*
Socrate. 102
Démades, Athénien. *id.*
Pythéas, *id.* *id.*
Xénocrate, de la Chalcédoine. *id.*
Aristote, de Stagyre. 103
Harmonia, de Sicile. 105
Callisthènes, d'Olynthe. *id.*
Diogène, de Synope. *id.*
Apelles, de Cos. 107
Démophile. 108
Phocion, d'Athènes. *id.*
Sa femme. 111
Alexandre-le-Grand, de Pella. *id.*
Antipater. Pag. 113
Euménès. 114
Antigone. *id.*
Ptolémée-Soter, roi d'Égypte. 115
Lysimaque. 116
Séleucus, roi de Syrie. *id.*
Néarque, de Crète. *id.*
Memnon, de Rhodes. 117
Mandanes, Indien. *id.*
Abdolonyme, roi de Sidon. *id.*
Diodore. 118
Cratès, de Thèbes. *id.*
Cratère. 119
Lysippe, de Sicyone. *id.*
Alexis, de Thurium. *id.*
Antiphane, de Cariste. *id.*
Nicias, d'Athènes. *id.*
Aratus, de Sicyone. 120
Agathoclès, de Sicile. *id.*
Texène, *id.* *id.*
Pythias, de Stagyre. 121
Ménédème, d'Érétrie. *id.*
Fabius Max. Rull., Romain. *id.*
Hérennius-Pontius, Samnite. *id.*
Stilpon, de Mégare. *id.*
Phila, de Macédoine. 122
Polémon, Athénien. *id.*
Euclide. 125
Zénon, de Citium. *id.*

TROISIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'AN 300 JUSQU'A L'AN 200.

Théophraste, d'Érèse. 125
Chrysippe, de Soles. 126
Ménandre, d'Athènes. *id.*
Appius-Claudius, Romain. 128
Curius-Dentatus, *id.* 129
Gurgès, etc., de Rome. 129
Manlius-Torquatus, *id.* 130
Ptolomée-Philadelphe, de Cos. *id.*
Démétrius-Poliorcètes. 131
Bion, de Borysthène. *id.*

Publius-Luscin., Romain. Pag. 152
Crantor, de Soles. id.
Cornélius, Romain. id.
Fabricius, id. id.
Cinéas, Thessalien. 133
Pyrrhus, roi d'Épire. 134
Épicure, de Samos. id.
Philémon, de Soles. 135
Pyrrhon. id.
Démétrius, de Phalère. 136
Callimaque, de Cyrène. 137
Cléanthe. id.
Apollodore, de Géla. 138
Archidamie, Spartiate. id.
Attilius-Régulus, Romain. id.
Calpurnius-Flamma, id. 139
Lævinus, id. 140
Xantippe, Spartiate. id.
Néalcès. id.
Erastosthènes, Cyrénéen. id.
Rhianus. 141
Nomachius. id.
Cercidas, de Mégalopolis. 142
Agis IV, roi de Sparte. id.
Posidippe, de Cassandrie. id.
Ptolomée-Évergète, roi d'Égypte. id.
Polyclète, de Sicyone. 143
Cippus, Romain. id.
Minutius, id. id.
Diphile, de Sinope. id.

Cæcilius, Latin. Pag. 144
Flaminius, Romain. id.
Fabius, id. id.
Bibaculus, id. 145
Régulus-Serranus, id. id.
Massinissa, roi de Numidie. id.
Annibal, de Carthage. 146
Arcésilas, d'Éolie. id.
Manlius-Torquatus, Romain. 147
Varron, id. id.
Apollophane. id.
Carnéade, de Cyrène. id.
Hiéron, roi de Syracuse. 148
Archimède, Syracusain. id.
Marcellus, Romain. 149
Hannon, de Carthage. id.
Busa, de l'Apulie. id.
Lævinus, Romain. 150
Caton l'Ancien, id. id.
Crispinus, id. 151
Ælius, id. 152
Vibius-Accius, Valerius-Flaccus, Pédanius, id. id.
Théocrite, de Syracuse. id.
Salinator, de Rome. 153
Néron, id. id.
Martia, id. id.
Lælius, id. id.
Térentius-Culéon, id. 154

DEUXIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'AN 200 JUSQU'A LA 100me ANNÉE.

Philopœmen, Arcadien. 155
Titus-Manlius, Romain. 157
Plaute, de Sursine. id.
Paul-Émile, Romain. 158

Fannius-Strabon, Romain. 160
Polybe, de Mégalopolis. id.
Panétius, de Rhodes. 161
Apollonis, de Cysique. id.

Bandius, de Sicile. Pag. 162
Ennius, de Rudie. id.
Scipion-l'Africain, Romain. id.
Scipion-Nasica, id. 165
Flaminius, id. id.
Antiochus, roi de Syrie. id.
Gracchus, de Rome. 166
Cornélie, id. id.
Pomponius et Lætorius, id. 167
Cicereius, id. id.
Fulvius, id. id.
Æmilius-Lépidus, id. id.
Glabrio, id. id.
Térence, de Carthage. 168
Scipion Nasica, Romain. id.
Scipion-Émilien, id. 169
Ven-ti, Chinois. 171
Guia-Chan, id. 172
Gaï, ou Kia-y, id. id.
Tcho-Tsoi, id. 173
Gellius, Romain. id.
Popilius, id. 174
Gallus, id. id.
Métrodore, d'Athènes. id.
Rufus, de Rome. id.
Sempronia, id. 175
Lælius-Sapiens, id. id.
Pison, id. 176
Critolaüs, Achéen. id.
Micipsa, roi de Numidie. id.

Lucilius, de Rome. Pag. 176
Julie. id. id.
Métellus. id. id.
Cotius, id. 177
Claudia, id. id.
Attale, roi de Pergame. id.
Moschus, id. id.
Mithridate, roi des Parthes. 178
Rupilius, Romain. id.
Marius, id. id.
Hécaton, de Rhodes. id.
Fabius-Servilianus, Romain. id.
Hipparque, de Nicée. id.
Drusus, Romain. 179
Rex-Marcius, id. id.
Métellus le Numidique, id. id.
Æmilius-Scaurus, id. 180
Domitius-Ahénobarbus, id. id.
Gniphon, id. 181
Sulpitia, id. id.
Antonius (M.), id. id.
Jngurtha, roi de Numidie. id.
Tubéro, Romain. id.
Fimbria, id. 182
Sylla, id. id.
Scævola, id. id.
Drusus, id. id.
Crassus, id. 183
Crassus le triumvir, id. id.
Ventidius (P. Bassus), d'Asculum. id.

PREMIER SIÈCLE AVANT J.-C.

DEPUIS L'ANNÉE 100me JUSQU'A LA 1ère DE NOTRE ÈRE.

Métellus-Pius. 185
Ariobarzane, reine de Cappadoce. id.
Pulton, de Pinna. id.
Castricius, de Plaisance. id.

Flaminius, Romain. 186
Marcellus, id. id.
Hipsicratée, épouse de Mithridate. id.
Roscius (Quintus), Gaulois. id.

Spartacus, de Thrace. Pag. 187
Scaurus, Romain. id.
Catulus, id. id.
Ban-Boa, Chinois. id.
Apollonius, d'Alabande. 188
Concidius, Romain. id.
Sertorius, de Norcia. id.
Métellus-Scipion, Romain. 189
Atticus, id. id.
Molon, de Rhodes. id.
Caïus-Mutius, Romain. 190
Diodore, de Sicile. id.
Cotta, de Rome. 192
Rutilie, id. id.
Ésope. id.
Cæcilius, Romain. id.
Lucullus, id. id.
Nigidius-Figulus, id. 195
Calénus, id. id.
Archias, d'Antioche. 194
Cratippus, de Mitylène. id.
Scævola, Romain. id.
Servius Sulpicius, Romain. 195
Métellus (Q.), id. id.
Cotys, V, id.
Hortensius (Q.) Romain. id.
Pompée-le-Grand, id. 196
Stenius, de Messine. 197
Caton, d'Utique. id.
Cæpion, Romain. 198
Cicéron, id. id.
Q. Cicéron et son fils, id. 205
Lucrèce, id. 206
Rufus (Cælius), Romain. 207
Labérius (D.), id. id.
Pison, id. id.
César, id. 208
Calpurnie, id 209
Publius-Syrus, de Syrie. id.
Brutus, de Rome. 210
Antoine (Marc), id. 211
Acilius, id. id.
Lucilius, id. id.

Varénus et Pulfio, Romains. Pag. 212
Trébatius, id. id.
Pison (C.) id. id.
Appius, id. id.
Plancus, id. 213
Tullia, id. id.
Bibulus, id. id.
Athénodore, de Tarse. id.
Vitruve. id.
Plutarque (le père de), 214
Cornélius-Népos, de Rome. id.
Attia, id. id.
Scæva, id. id.
Cæsétius, id. 215
Balbus, id. id.
Volumnius, id. id.
Catulle, de Vérone. id.
Virgile de Mantoue. 216
Polémon I, de Laodicée. 218
Julie, fille de César. id.
Posidonius, d'Apamée. 219
Horace, de Venouse. id.
Auguste, empereur, id. 221
Octavie, sœur d'Auguste. 222
Agrippa (M. Vipsanius). 223
Mécène (C. Cilnius). 224
Proculéius. 225
Attalus. id.
Tibulle, poète élégiaque. id.
Mévius, Romain. id.
Drusus, id. 226
Métius Tarpa, id. id.
Properce, d'Ombrie. id.
Dicénée, Égyptien. id.
Ovide, de Sulmone. 227
Messala-Corvinus, Romain. 228
Marcellus, le jeune, id. id.
Salluste, d'Amiterme, id. id.
Cornificius, de Rome. 229
Cornificia, id. id.
Helvia et sa Sœur. id.
Tite-Live, de Padoue. id.
Pollion, Romain. 230

Sentius (Caïus), Romain. Pag. 231
Strabon, de Cappadoce. id.
Florus, Gaulois. Pag. 231

ARTICLES SUPPLÉMENTAIRES.

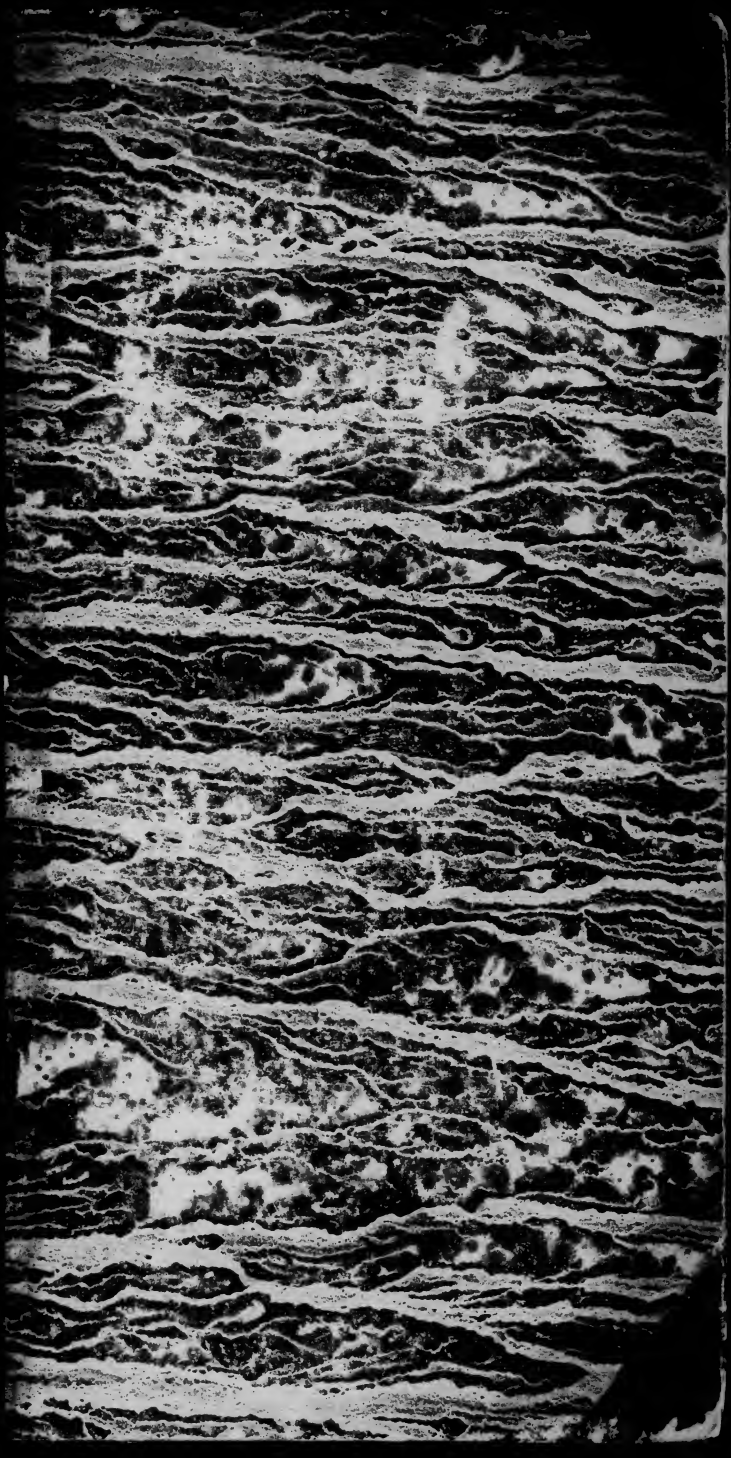
Silure, roi des Scythes. 233
Stasippus, de Tégée. id.
Timandride, Spartiate. id.
Sitalcès, de Thrace. id.
Valéria, de Rome. id.
Démocrate. 234
Bérénice, d'Égypte. id.
Galétès. id.
Androclée et Alcis, de Thèbes. 235

FIN DE LA TABLE.

NOTA. *La livraison suivante contiendra la table chronologique des noms des personnages postérieurs à notre ère, ainsi que les tables alphabétique et par ordre de matières.*

170 65

VOLUME 2



Class
170

Book
S5
2

Madison Ave. and 49th Street, New York.

Beside the main topic, this book also treats of

Subject No.	*On page*	*Subject No.*	*On page*

MUSÉE MORAL.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN, RUE SAINT-JACQUES, N. 38.

MUSÉE MORAL

OU

PRÉCEPTES, CONSEILS ET EXEMPLES

RECUEILLIS CHEZ LES ANCIENS MORALISTES,
ET DIVERS AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE L'ANTIQUITÉ

PAR M. CH. S... DE L...

Seconde et dernière Livraison,

COMPRENANT LES SIX PREMIERS SIÈCLES DEPUIS JÉSUS-CHRIST.

Cupio in te transfundere ista quæ efficacia experius sum.
SEN. *ad Lucil.*

PARIS,
CHEZ CARILIAN-GOEURY, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N. 41;
GÉRARD, LIBRAIRE, RUE POUPÉE-SAINT-GERMAIN, N. 11.

M DCCC XXIX.

INTRODUCTION.

Des quinze siècles que nous devions considérer sous le rapport moral, neuf ont été compris dans la livraison déjà publiée; il nous reste à voir les six premiers à compter de notre ère. Tel est l'objet de cette seconde partie, qui diffère de la précédente, en ce que les maximes y sont moins nombreuses. Nous y avons suppléé par quelques traits historiques plus propres à fixer l'attention et à soutenir le zèle dans la recherche des avantages attachés aux bonnes mœurs.

On aurait pu désirer de trouver ici les noms des auteurs sacrés comme ceux des auteurs profanes; notre projet était d'abord de les présenter tous : nous l'avons laissé sans exécution, soit pour éviter des redites dont il devenait de plus en plus difficile de se garantir, soit en raison du grand nombre d'ouvrages qui traitent de la morale chrétienne, et qui sont entre les mains ou du moins à la portée de tout le monde.

Ce qui pourra causer encore quelque étonnement, c'est de voir figurer, dans ce recueil, des personnages comme Phalaris, Caligula, Néron; cet étonnement cessera si l'on veut bien observer que nous avons eu soin, toutes les fois que nous l'avons jugé nécessaire, d'écarter ce qui serait de nature à faire naître, chez nos jeunes lecteurs, des idées fausses ou dangereuses. Prendre des individus pour exemples et pour modèles pouvait avoir son utilité; nous avons préféré choisir dans leurs

10730

actes, leurs paroles, leurs pensées, ce qui paraissait le plus digne d'être gravé dans le cœur ainsi que dans le souvenir: imitant en quelque sorte celui qui, chargé de former un musée des beaux-arts et maître de son choix, s'attacherait moins à la réputation des auteurs qu'au mérite des ouvrages.

Nous avons dit, à la fin de la première livraison, qu'il existe divers traités attribués à Philodème, philosophe grec de l'un des derniers siècles avant Jésus-Christ, et dont le sujet n'est point étranger à celui qui nous occupe. Après avoir acquis la certitude qu'on ne ne les trouve point encore dans les bibliothèques publiques de Paris, qui ne possèdent de cet écrivain que ce qu'il a laissé sur la musique, nous les avions réclamés dans plusieurs autres villes où l'on devait supposer qu'ils étaient; il n'a pas moins fallu les attendre un temps considérable.

Ces livres, l'un *Sur les vices et les vertus qui leur sont opposées;* l'autre *Sur les vices* seulement, ont été imprimés à Naples, le premier en 1820, le deuxième en 1827: ils faisaient partie de deux ouvrages fort étendus, puisqu'ils se composaient chacun de neuf à dix volumes; mais plusieurs de ceux-ci ont été entièrement ou presque entièrement la proie des flammes; d'autres, malgré bien des soins, n'ont pas réalisé l'espoir que l'on avait conçu; d'autres enfin se trouvent peut-être parmi les manuscrits non encore examinés. Nous en avons assez toutefois pour apprécier les opinions de cet auteur; elles sont d'un philosophe épicurien, mais accompagnées souvent de pensées élevées et de réflexions judicieuses: c'est facile à concevoir, puisqu'on peut en dire autant des écrits d'Épicure lui-même.

Avant de reprendre notre travail au point où nous l'avons interrompu, nous rapporterons, en peu de mots, ce que nous avons remarqué de plus saillant dans ces deux livres où sont retracés, avec une extrême fidélité, deux des manuscrits les plus antiques.

Cherchant, selon la doctrine d'Épicure, la félicité dans une vie douce et paisible, Philodème, au volume IX marqué d'un Θ et dépendant du premier ouvrage, nous montre comment l'homme sage et prudent, qui veut se préserver des vices et

pratiquer les vertus, doit conduire sa famille et régler sa maison. Dans le deuxième, volume X désigné par un I et faisant partie du second ouvrage, il s'attache à faire ressortir les diverses nuances de l'orgueil qui, d'ordinaire, a de si fâcheux résultats; et il ne néglige point d'indiquer sous quels rapports ce vice porte atteinte au bonheur. Combien de productions plus précieuses, et même encore nouvelles malgré leur ancienneté, ne peut-on pas attendre du déroulement des autres manuscrits arrachés, par un des plus étonnants prodiges, aux ravages du temps ainsi qu'aux laves enflammées et dévorantes du Vésuve! (1)

PENSÉES DÉTACHÉES,

I. *Du volume* Θ, *contenant vingt-huit colonnes ou pages de texte.*

La véritable économie n'est pas moins opposée à l'avarice qu'à la prodigalité et au mépris des richesses.

Le philosophe ne court pas après les biens de la fortune; il n'en possède et n'en conserve que ce qui lui paraît suffisamment autorisé par la raison.

---

(1) Les ouvrages anciens, que nous avons à regretter, formeraient l'objet d'une longue énumération; nous nous bornerons à citer ceux dont les titres et les noms des auteurs rendent ces regrets encore plus vifs:

L'*Histoire générale*, par Polybe, en quarante livres, maintenant réduits aux cinq premiers et à divers fragments des douze qui en sont la suite;

La *Bibliothèque Historique*, par Diodore de Sicile, également en quarante livres; il n'en reste que quinze avec quelques extraits des vingt-cinq autres;

L'*Histoire Romaine*, par Tite-Live: sur les cent quarante ou cent quarante-deux livres où elle était contenue, nous n'en possédons

Si les richesses occasionent des inquiétudes et des désagréments, c'est par la dépravation de ceux qui en font usage.

Dans les circonstances difficiles, l'homme sensé ne laisse pas entendre des plaintes amères; il se prescrit une vie simple, sans éclat, exempte de nombreux besoins, parce qu'il n'ignore pas qu'agir ainsi, c'est se mettre le plus efficacement en mesure contre ce que le sort amène avec lui de plus insupportable.

II. *Du volume* I, *composé de vingt-quatre colonnes ou pages de texte.*

Rien de plus inconvenant que de mépriser les autres parce qu'on s'est enrichi soi-même.

Un grand cœur met peu de prix aux biens de la fortune; il leur reste supérieur par ses rares et belles qualités.

C'est par la douceur et la modération avec lesquelles on jouit des faveurs de la fortune, que l'on peut raisonnablement prendre de soi une bonne opinion.

---

que trente-cinq, et quelques-uns même ne sont pas entiers: il en manque donc plus des trois quarts;

Les *Mémoires* que Cicéron avait composés sur l'époque où il vivait, ce qui ne serait pas moins piquant pour notre curiosité : enfin le *Traité sur la gloire*, par le même orateur; ouvrage perdu, après avoir été conservé jusqu'au quatorzième siècle.

A cette notice nous croyons devoir en ajouter une autre sur les manuscrits retirés des fouilles d'Herculanum. Tous présentaient une forme cylindrique, et leur diamètre était d'environ deux pouces. Sans doute le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur avaient été mis au commencement ainsi qu'à la fin; mais on ne les a trouvés qu'à la fin, c'est-à-dire vers l'axe du rouleau, parce que la partie superficielle qui, peut-être était déjà la plus usée, est celle qui a le plus souffert de l'action du feu.

Les manuscrits grecs, formés sur du papyrus, sont en lettres majuscules, sans distinction de phrases ni même de mots; comme s'ils eussent été copiés sans nul discernement. On n'y trouve pas de notes marginales : des surcharges en petit nombre, sans aucune

L'affabilité est le plus ferme appui des grands et des riches : les paroles dures leur attirent la haine de leurs inférieurs.

Quoique la crainte qu'on inspire ait pu quelquefois être utile pour contenir des esclaves dans le devoir, personne, en admettant que les hommes sont libres, n'a nié que la meilleure manière de commander c'est de motiver les commandements.

Trop de bonheur enlève souvent à l'homme tout bon sens et toute prudence.

L'élévation même des pensées a pu jeter dans les angoisses de l'envie des hommes distingués d'ailleurs par leur esprit et leur courage.

Ébloui par les rêves de son imagination, l'orgueilleux dédaigne tout le monde, comme s'il avait sur tout le monde une supériorité réelle.

Il doit redouter l'indignation qu'il excite chez ceux qui sont au-dessus de lui.

L'orgueil dégénère en démence et même en fureur.

Ce n'est pas aisément qu'on parvient à guérir ce vice, et à changer un esprit déjà plein de lui-même.

---

rature au-dessous, s'y font pourtant apercevoir de loin en loin; parfois, au-dessus d'une erreur de copiste, on distingue quelques points placés sans doute pour avertir qu'il y avait une faute à corriger. Ces manuscrits sont à petites colonnes de huit pouces de longueur sur trois de largeur, avec un demi-pouce de marge. Les dimensions des manuscrits latins sont presque le double : Dans ces derniers, un point sépare chaque mot de celui qui le suit comme de celui qui le précède.

Pour effectuer le développement des rouleaux détériorés et fixer au fur et à mesure les parcelles qui s'en détachent, on emploie de la vessie de bœuf avec de la gomme arabique dissoute dans de l'eau. Cette opération, qui n'est ni la plus longue ni la plus difficile, exige beaucoup plus de temps, d'adresse et de patience qu'on ne pourrait d'abord l'imaginer.

D'après un relevé fait à Naples en 1820, sur mille six cent quatre-vingt-seize manuscrits antiques trouvés à Herculanum dans une seule bibliothèque, quatre-vingt-huit étaient déjà déroulés et pouvaient

Lorsque le superbe reçoit une faveur extraordinaire, on n'a que trop raison de croire qu'il n'en deviendra pas meilleur.

Il y a autant de différence entre la grandeur d'âme et l'orgueil qu'entre un corps sain et celui dont l'embonpoint trompeur est lui-même une maladie.

Ceux-là surtout sont orgueilleux, qui imputent à autrui toutes les fautes, et qui n'estiment, dans le passé, que ce qu'ils reconnaissent de conforme à leurs goûts.

L'expérience prouve qu'il est peu de philosophes exempts d'orgueil, et qui soient reconnus pour de vrais sages.

Les hommes, qui affectent peu d'estime pour les autres, et ceux qui les accablent de mépris, peuvent également être taxés d'orgueil; ils tendent au même but, ils ne diffèrent que du plus aumoins.

Ne perdons pas de vue le peu de succès des orgueilleux qui, dans la conduite de leurs affaires, ont repoussé tout secours étranger, et combien ont réussi les personnes qui n'ont point montré une pareille obstination.

être lus; trois cent dix-neuf étaient absolument gâtés, et vingt-quatre, dont il ne paraît pas qu'on ait pu tirer grand parti, avaient été donnés; savoir, six à Napoléon, et dix-huit, en deux fois, au prince de Galles, actuellement roi d'Angleterre; douze cent soixante-cinq restaient encore à explorer : le célèbre Dawy espérait en sauver un bon nombre au moyen d'une opération chimique évaluée à 30,000 livres sterling (environ 720,000 francs).

Les ouvrages alors imprimés n'étaient qu'au nombre de quatre : un de Philodème sur la musique; deux d'Épicure, liv. II et liv. XI, sur la nature des choses; le quatrième consiste en divers fragments sur la bataille d'Actium.

On était sur le point de publier deux volumes de Philodème : ce sont précisément ceux dont nous rendons compte.

Parmi les autres ouvrages sauvés de l'oubli, il en est de Colote disciple d'Épicure, de Diométrus, de Chrysippe et d'un certain Carnéisque qui a écrit sur l'amitié.

Les traités de Philodème sont imprimés de manière que le livre présente toujours trois colonnes à la fois : sur la première, qui seule

Il faudrait, de temps en temps, se demander pourquoi l'on est si orgueilleux, lorsqu'on a si peu de motifs et même si peu de prétextes pour se livrer à l'orgueil.

Les animaux, tels que les chevaux et les chiens, ne méprisent point ceux d'une espèce plus vile avec lesquels ils ont été nourris; malgré des études et de la réflexion, l'homme va jusqu'à mépriser son semblable, si supérieur à toutes les autres espèces connues, et avec lequel il se trouve encore uni par les liens de la plus étroite parenté.

De tous les orgueilleux le plus insupportable est celui qui croit tout savoir.

Quoique l'orgueilleux soit porté à mépriser les autres, celui qui méprise certaines gens n'est pas toujours orgueilleux; car certaines gens méritent le mépris.

---

occupe toute la page à gauche, se trouve l'exposition du manuscrit tel qu'il a été reconnu; sur la seconde, on voit le texte rétabli non-seulement avec les points et les virgules, suivant les règles ordinaires de la ponctuation, mais encore avec les lettres et les mots qu'il a paru convenable d'intercaler dans les lacunes, et avec de l'encre rouge, pour compléter le sens des phrases; enfin la troisième colonne contient la traduction latine du même texte ainsi modifié d'après les interprétations des savants chargés de ce travail.

On a trouvé encore à Herculanum et dans la même bibliothèque, avec une plume pétrifiée, huit écritoires en terre cuite; les unes avec de l'encre noire, les autres avec de l'encre rouge.

ABRÉVIATIONS

EMPLOYÉES DANS CET OUVRAGE.

NOTA. *Voyez celles qui ont été placées au commencement de la première livraison.*

(*C. de litt. de La H.*). . . . . Cours de Littérature de La Harpe.
(*Hist. Ph.*). . . . . Histoire philosophique des deux Indes.
(*Scal.*). . . . . Scaliger.
(*Sch.*). . . . . Schoell.
(*Serv.*) . . . . . Serviez.
(*Suét.*). . . . . Suétone.
(*Taci.*) . . . . . Tacite.

MUSÉE MORAL.

PREMIER SIÈCLE DEPUIS J.-C.

VALÈRE-MAXIME. Les écrits de cet auteur nous font connaître qu'il vivait sous l'empereur Tibère. Il était Romain, car lorsqu'il parle de Rome c'est toujours en disant : « Notre ville, notre république, notre empire. » Il y vécut paisiblement, employant son loisir à l'étude, et surtout à celle de l'histoire, qu'il considéra sous le rapport des mœurs. Le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu, a pour titre : *De Dictis factis que memoralibus, L.* IX. C'est un recueil d'anecdotes et de traits historiques, fort utile, à raison du grand nombre de détails et de faits oubliés par les autres auteurs ; on peut le considérer comme un cours de morale, composé d'exemples choisis et rendus avec beaucoup d'intérêt. Les vertus s'y montrent dans tout leur éclat, et les vices avec toute leur difformité.

FRAGMENTS.

I. *De la Discipline militaire.*

Maintenue avec sévérité, la discipline militaire acquit au peuple romain le premier rang dans l'Italie, lui soumit beaucoup de villes, de grands rois, des nations prépondérantes, lui ouvrit le Pont-Euxin, lui livra le passage des Alpes et du Mont-Taurus, et fit de la chaumière de Romulus le centre, l'ayile et la capitale de l'Univers. (*Liv.* II. *ch.* 8 ; *bien que la discipline militaire forme le sujet du septième chapitre.*)

II. *De la Censure.*

Si la valeur des généraux a donné au peuple romain une si vaste étendue de pouvoir, le juste et sévère regard de la censure y a conservé les mœurs et la vertu, service non moins important que les exploits guerriers. A quoi sert de paraitre se bien conduire, si réellement on se conduit mal ? Vainement on force des villes, on subjugue des peuples, on envahit des royaumes, si le devoir et l'honneur ne règnent point dans la place publique et dans le sénat, ce colosse de puissance, élevé jusqu'aux nues, n'aura point une base durable. (II, 9.)

III. *De la Majesté.*

Il est aussi une sorte de censure privée, qui réside dans la majesté des hommes illustres ; qui n'a besoin ni de l'appareil d'un tribunal, ni du ministère des licteurs pour imposer le respect. Elle charme, elle gagne les cœurs à son approche, elle y pénètre sans autre ornement que l'admiration

générale. On pourrait la définir une perpétuelle et heureuse dignité sans magistrature. (II, 10.)

IV. *De la Réconciliation.*

Si l'on voit avec plaisir le calme succéder à la tempête, la sérénité aux nuages; si l'on goûte avec délices les douceurs de la paix après un temps de guerre, on doit célébrer d'un air satisfait l'oubli des injures. (IV, 2.)

V. *De la Modestie.*

Elle enseigne aux plus justes des hommes à négliger leurs propres intérêts, à ne désirer que l'agrandissement de la fortune publique: céleste vertu, qui mérite qu'on lui élève des temples, qu'on lui consacre des autels comme à une divinité. Elle est la mère de toute pensée honnête, la sauvegarde des plus importants devoirs, le guide de l'honneur; chère aux parents, agréable aux étrangers, elle a toujours un air gracieux et prévenant. (IV, 5.)

VI. *De l'Amitié.*

Contemplons l'amitié, ce lien si ferme et si puissant, dont la force ne le cède pas à celle de la parenté, lien d'autant plus sûr et plus éprouvé, qu'il n'est pas l'œuvre de la naissance, mais le fruit d'une mûre réflexion, d'un choix volontaire. On pardonnerait plutôt de prendre en aversion un parent qu'un ami; car si la rupture avec le premier peut être accusée d'injustice, l'autre mérite, de plus, le reproche de légèreté.

La vie humaine, sans l'amitié pour compagne et pour appui, serait une affreuse solitude. Qu'on ne prenne pas inconsidérément un secours si nécessaire; mais le choix une fois fait avec sagesse, il ne convient pas d'y renoncer.

VII. *De la Libéralité.*

Cette vertu a deux sources fort importantes, qui sont un bon discernement et une juste bienveillance. Ce n'est qu'autant qu'elle en émane, qu'on peut la juger conforme à la raison. Si la grandeur même du présent lui donne des charmes, son opportunité lui en assure de plus doux encore. (IV, 8.)

VIII. *De la Piété filiale.*

Les enfants nés sous d'heureux auspices, avec un bon naturel, et qui comblent les vœux de leurs parents, font à la fois bénir et désirer la fécondité des mariages. (V, 4.)

IX. *De l'Amitié fraternelle.*

Quelle source de souvenirs délicieux, que de pouvoir dire : « J'ai habité la même demeure avant de naître; j'ai passé le temps de mon enfance dans le même berceau; j'ai donné aux mêmes personnes les noms de père et de mère; j'ai été l'objet des mêmes vœux, d'une égale sollicitude; je tiens des mêmes aïeux une pareille illustration! » Une épouse est chère, des enfants sont précieux; des amis, des alliés sont agréables; mais ces affections, formées plus tard, ne doivent point prendre, dans notre cœur, la place de la première. (V, 5.)

X. *De l'Amour de la patrie.*

Le cœur doit encore un tribut à la patrie, dont la majesté voit fléchir en sa présence même l'autorité paternelle, cette image de la puissance divine; la tendresse fraternelle se plaît aussi à reconnaître sa supériorité. Hommages bien légitimes; car une famille peut-être renversée sans ébranler la république; au lieu que la ruine de la patrie entraîne inévitablement celle de toutes les familles. (V, 6.)

XI. *De la Chasteté.*

O toi, principale sauvegarde et des hommes et des femmes, modeste chasteté, où faut-il que je t'adresse ma prière? Tu habites les foyers de Vesta qu'une antique religion a consacrés; tu reposes au Capitole, sur les coussins de Junon; génie tutélaire du palais, tu veilles sans relâche, dans les augustes pénates, près de la couche nuptiale. Tu protéges l'enfance et les charmes qui la distinguent; ton céleste regard conserve à la jeunesse sa pureté dans tout son éclat; c'est de ta garde que dépend l'honneur des mères de famille. (VI, 1.)

XII. *De la Liberté dans les actions et les paroles.*

Cette liberté d'une âme ardente qui se montre, tant par des paroles, que par des actions, est un mouvement que je ne voudrais point provoquer, mais que je ne réprimerais pas s'il naissait de lui-même. Placée entre le vice et la vertu, elle est digne d'éloge quand elle se renferme dans des limites raisonnables; s'élance-t-elle au-delà, elle ne mérite que le blâme. A ce titre elle flatte plus les sens du vulgaire qu'elle ne plaît à la raison du sage; car elle trouve plus ordinairement sa sûreté dans l'indulgence d'autrui que dans sa propre discrétion. (VI, 2.)

XIII. *Des Changements dans les mœurs ou dans la fortune.*

Qu'ils sont fragiles et périssables, combien ils ressemblent à des jouets d'enfants, ces présents de la fortune que l'on nomme puissance et richesses humaines! Ils abondent subitement et tout-à-coup disparaissent; ils ne prennent de fondement stable nulle part; ils ne se fixent solidement sur aucune personne : emportés ça et là par le souffle de l'inconstante déesse, ils vous élèvent maintenant au comble de la prospérité, et bientôt, par un retour imprévu, vous plongent tristement dans un abyme de misères. Aussi ne doit-on ni considérer comme des biens, ni qualifier de ce nom, des faveurs dont le cruel regret double encore l'amertume des maux qu'elles nous ont causés. (VI, 9.)

XIV. *De l'Étude et de l'Application au travail.*

Par son activité, comme un souffle vivant, le travail anime les opérations militaires, enflamme l'émulation des orateurs et rehausse la gloire du barreau : tous les arts trouvent dans son sein un asyle fidèle et un solide aliment; tout ce que l'esprit, la langue et la main de l'homme peuvent produire de plus admirable s'y développe et arrive à la plus haute perfection. Vertu accomplie, l'amour du travail s'accroit et se consolide par sa persévérance. (VIII, 7.)

XV. *De la Voix et du Geste.*

Il faut pour le triomphe de l'éloquence une prononciation convenable, et un geste approprié aux paroles. Munie d'un tel secours elle assiége les hommes par trois côtés à la fois : elle-même envahit leur âme, tandis qu'elle livre leurs oreilles et leurs yeux aux attraits de ces deux auxiliaires. VIII, 10.)

XVI. *De la Colère et de la Haine.*

La colère et la haine excitent de violents orages dans le cœur humain; l'une est plus prompte à éclater, l'autre plus persévérante dans le dessein de nuire. Le trouble les accompagne, et jamais elles n'exercent leur violence sans se tourmenter elles-mêmes; elles veulent causer de la douleur, et elles souffrent les premières : l'appréhension de manquer leur vengeance les tient dans des anxiétés mortelles. Elles ont des traits particuliers, un aspect des plus remarquables : et les dieux ont voulu que des personnages illustres en offrissent une image dans la véhémence des actions ou des paroles. (IX, 3.)

XVII. *De la Perfidie.*

Tirons de ses retraites ténébreuses un vice caché, fertile en piéges, la perfidie, dont la force consiste principalement à mentir et à tromper. Ses vœux sont accomplis quand elle a pu

surprendre la crédulité, et l'envelopper de ses liens criminels : monstre aussi funeste au genre humain que la bonne foi lui est salutaire. Il faut le couvrir d'autant d'opprobre que celle-ci mérite nos louanges. (XIX, 6.)

XVIII. *De ceux qui ont dégénéré de la gloire de leurs pères.*

Il faut faire connaître les honteux rejetons qui ont dégénéré d'une souche illustre. De tels exemples amèneront de tristes, mais salutaires réflexions.

1° Né au sein de la gloire, le fils du premier Scipion l'Africain eut la faiblesse de se laisser prendre par un très-petit détachement de l'armée d'Antiochus, tandis que placé entre deux surnoms si resplendissants, celui de son père et celui de son oncle, l'un déjà acquis par la défaite de l'Afrique, l'autre commençant à s'élever par la conquête de l'Asie, qui allait être consommée, il devait préférer la mort à la honte de livrer ses mains aux fers de l'ennemi, et de recevoir la vie comme une grâce, de celui dont Scipion allait triompher avec tant d'éclat, à la face des dieux et des hommes.

Ce même Scipion, aspirant à la préture, se présenta au Champ-de-Mars avec une toge blanche tellement souillée de toutes sortes de taches, que, sans le crédit de Ciceréius, autrefois greffier de Scipion le père, il n'était guère probable qu'il réunît les suffrages du peuple. Mais qu'importe de rentrer chez soi, avec un refus ou d'y rapporter une semblable préture? Ses proches, voyant qu'il la déshonorait, prirent des mesures pour l'empêcher de siéger et de rendre la justice : ils allèrent même jusqu'à lui arracher du doigt l'anneau où était gravée la tête de l'Africain. Dieux! quelles ténèbres après de si brillants éclairs! (*L.* III, *ch.* 5.)

2° Dans quels désordres ne vécut pas aussi Q. Fabius Maximus, fils de Q. Fabius Maximus, vainqueur des Allobroges, aussi bon citoyen qu'excellent capitaine! Quand on ensevelirait dans l'oubli toutes ses infamies il suffirait pour dévoiler la honte de sa conduite de rappeler que Q. Pompéius, préteur de Rome, lui interdit l'administration de ses biens, et que dans une ville si populeuse il ne se trouva pas un seul homme qui ne reconnût la justice d'un pareil décret. On était indigné de voir dissiper en débauches infâmes une fortune qui devait servir à soutenir la splendeur du nom de Fabius.

3° Clodius Pulcher jouit de la faveur du peuple, et, indignement attaché à la ceinture de Fulvie, il asservit sa valeur guerrière aux caprices d'une femme.

Leur fils Clodius Pulcher, indépendamment d'une jeunesse oisive et efféminée, se rendit encore méprisable par une folle passion pour une vile courtisane, et périt d'une mort honteuse; car il expira victime d'une basse et crapuleuse intempérance. (III, 5.)

4° Q. Hortensius, qui, dans un siècle fécond en grands hommes et en généreux citoyens, parvint à un si haut degré d'éloquence et de crédit, eut un petit-fils nommé Hortensius-Corbio, plus dissolu et plus abject que les plus hideux suppôts de débauche. Enfin ce Corbio prostitua sa langue à tous venants dans les repaires du libertinage, comme son père, devant les tribunaux, avait consacré la sienne à la défense de ses concitoyens. (III. 5.)

5° Personnage également recommandable par sa naissance et son mérite personnel, Fulvius eut un fils bien plus méprisable encore que celui d'Hortensius. Il fut lui-même réduit à invoquer le secours du sénat pour faire poursuivre ce misérable, prévenu de desseins parricides. (V, 9.)

FURNIUS, Caïus (désigné consul l'an de Rome, 736). Jamais ce Romain ne fit mieux sa cour à Auguste, et ne se le rendit plus favorable, que par un mot qu'il lui adressa après avoir obtenu la grâce de son père qui avait suivi les destinées d'Antoine : « Il ne me reste qu'un sujet de plainte contre vous, ô César! c'est de m'avoir mis dans la nécessité de vivre et de mourir ingrat. » Reconnaissance bien rare que celle qui n'est jamais contente d'elle-même et qui ne peut se promettre d'égaler un jour le bienfait!... C'est par des discours de cette nature qu'il faut produire sa sensibilité, la faire éclater, la mettre dans tout son jour. A défaut de paroles, quand nous serons affectés comme il convient, nos sentiments se peindront sur notre visage. Celui qui a de la reconnaissance songe à s'acquitter dès le moment même où il a reçu. On le compare à un jeune homme près de disputer le prix de la course, et qui, pour s'élancer, n'attend que le signal du départ. Il faut, en effet de grands efforts et une extrême célérité pour atteindre le bienfaiteur qui nous devance. *(Sénèq.)*

ANTONIA (fille de Marc-Antoine et mère de Germanicus, morte l'an 38). Supérieure en vertu et en mérite aux hommes qui ont illustré sa famille, Antonia répondit à la tendresse de Drusus son mari par une rare fidélité. Elle demeura veuve à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de sa beauté : l'appartement de sa belle-mère lui tint lieu de société conjugale, et le même lit vit s'éteindre l'époux dans sa jeunesse, et vieillir l'épouse dans un veuvage sévère. *(Val. Max.* IV, 3. *Art. de Drusus Germanicus.)*

LESBONAX (philosophe et orateur grec, né à Mitylène, florissait sous l'empire d'Auguste). Il fut le disciple de Timocrate, sans adopter cependant ce que ce maître pouvait avoir de trop sévère dans ses principes. Lucien l'appelle un homme d'esprit et de mérite.

Il professa dans sa patrie avec un tel succès, qu'on a cru que c'était pour lui décerner une récompense publique, que les magistrats de sa ville natale avaient fait frapper une médaille échappée long-temps aux recherches des antiquaires, et retrouvée par Cary, académicien de Marseille, en 1744. (*B. U.*)

TIBÈRE, Claudius Nero (né l'an 34 avant J. C.). Voici comment Tacite peint le caractère et le règne de cet empereur romain : « Vie et réputation honorables, tant qu'il fut homme privé, ou qu'il commandait sous Auguste; du secret et de la ruse pour contrefaire des vertus, tant que Germanicus et Drusus vivaient encore; mélange de bien et de mal jusqu'à la mort de sa mère; détestable par sa cruauté, mais caché dans ses débauches tant qu'il fut lié avec Séjan, ou qu'il ne fut pas exempt de peur; enfin il se précipita tout à la fois dans les crimes et dans les infamies, aussitôt que, dégagé de honte et de crainte, il n'agit plus que d'après ses propres inspirations. »

Cet empereur si connu par ses crimes et ses vices montra, dans quelques circonstances, de la modération, des égards même pour le peuple romain; ainsi, dans un discours au sénat, il proféra ces paroles littéralement conservées : « Je l'ai déjà dit, Pères Conscrits, et je le répète, un prince qui veut se rendre utile, et que vous avez entouré d'un si grand pouvoir, doit être toujours prêt à écouter le sénat, les citoyens, et souvent chacun d'eux en particulier. Je ne me repens point de l'avoir dit; car j'ai trouvé, et je trouve en vous, des conseillers bons et équitables. »

Pour subvenir à la stagnation des affaires, et donner de l'activité au commerce que le malheur des temps avait interrompu dans les provinces ainsi qu'à Rome, Tibère établit une caisse de banque de cent millions de sesterces(12,500,000f.), où chacun pût emprunter ce qui lui conviendrait, sous la seule condition que le remboursement en serait assuré par une hypothèque prise sur le double de la valeur en biens-fonds.

Il remédia, par ses soins, aux graves inconvénients qui naissaient de la stérilité des terres ou des difficultés de

la navigation. Tacite rapporte que, dans une disette, Tibère fit baisser et fixa le prix du blé, en faisant remettre à ceux qui en vendaient, une indemnité de deux sesterces par mesure ordinaire.

Un ancien préteur, nommé Céler, avait demandé la permission de quitter le rang de sénateur qui lui était onéreux. Instruit que ce n'était point par une conduite répréhensible qu'il se trouvait réduit en cet état, l'empereur lui fit un don considérable.

Le trait suivant montre que Tibère méprisait les flatteries trop serviles. Les sénateurs, lui ayant témoigné le désir qu'il donnât son nom au mois de novembre dans lequel il était né, lui représentaient que deux mois, portaient déjà les noms, l'un de Jules-César, et l'autre d'Auguste (juillet et août) : Tibère leur répondit par ce mot également vif et plein de sens : « Que ferez-vous donc, sénateurs, si vous avez treize césars ? »

APICATA (épouse de Séjan). Cette femme respectable ne partagea point les vices ni les crimes de son mari ; aussi en fut-elle répudiée. Ses vertus la firent chérir des Romains, et Tibère lui-même, dont la froide cruauté frappait souvent l'innocent comme le coupable, n'osa pas comprendre Apicata dans l'ordre de proscription qu'il avait lancé contre Séjan et sa famille. (*D. H.*)

TERENTIUS. Après la mort de Séjan, Tibère poursuivit avec la plus grande rigueur tous ceux qui avaient montré de l'attachement à cet ancien favori ; d'infâmes délateurs s'empressèrent de dénoncer tous les amis secrets de Séjan, et, dans ces jours sinistres où chacun se défendait d'avoir eu la monidre liaison avec lui, Terentius eut le courage d'en convenir en plein sénat. « Je ne connaissais dit-il, ni son ambition ni son caractère ; une inclination naturelle et la reconnaissance m'attachèrent à sa personne. »

La franchise de Terentius n'eut point de suite fâcheuse, les accusateurs furent exilés : si, comme d'autres, il avait désavoué ses sentiments, on aurait pu le convaincre du contraire ; il eût été déshonoré et puni. Il est bien rare qu'une lâcheté devienne utile : elle a toujours, même en ne considérant que l'intérêt personnel, des conséquences funestes et dangereuses, que n'entraîneront jamais la droiture et la bonne foi.

PASSIENUS, Crispus. Il y a des gens, disait Passienus, dont j'aime mieux l'estime que les bienfaits ; d'autres dont je préfère les bienfaits à l'estime : ainsi j'aime mieux être estimé d'Auguste, et recevoir de Claude. (*Sénèq.*).

PHÈDRE, Julius (célèbre fabuliste latin, natif de Thrace). On ignore les circonstances de son esclavage. Amené jeune à Rome, il fut affranchi et traité avec bienveillance par Auguste, mais n'obtint pas la même considération du successeur de ce prince, qu'un caractère ombrageux empêchait d'être ami des gens de lettres. Il fut persécuté par Séjan, soit que cet odieux ministre vît une censure indirecte de ses vices dans les éloges que Phèdre adresse à la vertu, soit qu'en effet quelques-unes des fables de celui-ci, telles que *les grenouilles qui demandent un roi*, *les noces du soleil*, fussent autant d'allusions malignes à la vieillesse de Tibère, au projet de mariage entre Livie et Séjan, etc. ; menacé, même après la mort de son persécuteur, par d'autres puissants ennemis, il ne dut pas être tenté de publier ses fables ; ce qui explique, jusqu'à un certain point, le silence des contemporains, notamment de Sénèque, qui dit que Rome n'avait point encore de fabulistes. Quand ces fables ne seraient considérées, dit Rollin, que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfants, à qui, sous l'écorce d'un récit agréable, elles commencent déjà à proposer des principes de probité et de sagesse, elles devraient nous paraître d'un grand

mérite. Phèdre a porté ses vues plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puisse trouver d'excellentes maximes. Les vertus y sont partout mises en honneur et comblées de louanges ; les crimes au contraire, comme l'injustice, la calomnie, la violence, y sont représentés sous de vives, mais affreuses couleurs, qui leur attirent le mépris et la haine publique. Quoique Phèdre nomme ses fables *Ésopiennes*, on ne peut pas dire qu'il ait pris Ésope pour modèle. L'élégance et la pureté de son style, le choix de ses expressions, l'heureux tour de ses vers, le bon sens de ses moralités, lui auraient assuré la palme du genre, si La Fontaine ne la lui eût ravie. Van-Effen a caractérisé Phèdre par ces vers :

A l'esprit des Romains sa plume a retracé
Les utiles leçons d'un esclave sensé.
De ses termes choisis l'élégante justesse
Sert chez lui de grandeur, de grâce et de finesse
Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ses vers par sa simplicité.
(B. U.)

Maximes et pensées.

Ne désirez pas ce que la nature ne vous a pas accordé. — Celui qui ne peut supporter son infortune, prendra aisément patience s'il fait attention aux peines des autres.

Plus un homme vit dans un état obscur, moins il a à craindre.

Il n'y a jamais de sûreté à s'associer avec un plus puissant que soi. — Toujours le plus adroit l'emporte sur le plus fort. — Il n'est rien qui ne succombe sous la force jointe à la méchanceté.

Les caresses des méchants couvrent toujours quelque trahison. — Celui qui secourt les méchants ne tarde pas à s'en repentir.

Les hommes faux sont ordinairement punis de leur imposture. — Qui veut le bien d'autrui, mérite de perdre le sien. — Celui qui a été fourbe une fois, ne mérite plus de confiance.

Il y a de la folie à vouloir donner des conseils, et à ne pas prendre garde à soi. — Un sot, en voulant plaisanter, déplaît souvent et se fait de fâcheuses affaires. — Celui qui est libéral, contre sa coutume, se concilie aisément les sots ; mais c'est en vain qu'il tend des piéges aux gens d'esprit. — Un homme instruit a toujours en lui-même un fonds de richesses. — L'homme qui a de l'expérience en sait plus que tous les devins.

Quand un homme a perdu tout ce qui imposait à la multitude, dans son malheur il se voit encore le jouet de ce qu'il y a de plus lâche et de plus méprisable.

On doit souffrir sans se plaindre le traitement qu'on a fait aux autres. — Si nous avons méprisé quelqu'un, attendons-nous à être traités de même.

Les petits souffrent des divisions des grands.

Les grandes richesses exposent à de grands dangers.

Donnez du relâche à votre esprit et du repos à votre corps, afin de revenir plus vigoureux à vos fonctions ordinaires. — Ne faites rien qui ne soit utile.

Je ne voudrais point d'un royaume, s'il devait m'en coûter ma liberté.

On ne connaît bien que celui qu'on connaît par soi-même.

Celui qui manque de complaisance porte souvent la peine de son égoïsme.

Il n'est ni rang ni fortune qui puisse racheter de basses inclinations.

On doit se réjouir avec modération et se plaindre avec mesure, parce que la vie est un mélange de joie et de chagrin.

Les jeux d'esprit ne sont bons que lorsqu'ils sont modérés : passent-ils les bornes, ils cessent de plaire.

Il est dangereux pour un homme du peuple de murmurer et de se plaindre publiquement. — Si la témérité a réussi à quelques-uns, elle a été nuisible à bien d'autres.

On ne doit rougir d'un malheur, que lorsqu'on l'a mérité.

Aucun rapport ne doit exister entre l'honnête homme et le fripon.

L'envie, qui cherche toujours à mordre, épargne beaucoup plus le

mérite des anciens que celui des modernes.

Il est bien plus convenable de pardonner à celui qui a fait une faute sans intention, qu'à celui qui l'a commise de dessein prémédité.

L'amour-propre nous empêche de voir nos défauts; mais à la première faute que nous voyons commettre aux autres, nous nous érigeons en censeurs de leur conduite.

Jupiter, en nous mettant une besace sur les épaules, remplit de nos défauts la poche de derrière, et des défauts d'autrui la poche de devant.

ANIA (dame romaine sous les premiers empereurs). Elle passait pour la plus belle personne de Rome; fort jeune encore elle eut le malheur de perdre son époux. L'un de ses parents lui conseillait de se remarier : « Je ne veux point, dit-elle, m'exposer à voir mourir un mari aussi bon que le premier, et moins encore à en prendre un mauvais après en avoir eu un bon. (*D. H.*)

Les femmes qui ne contractaient pas un second mariage, recevaient, dans l'opinion, la couronne de chasteté. L'on considérait comme le principal signe d'une fidélité incorruptible dans une femme, après un premier hymen, de ne point quitter la couche nuptiale, dépositaire de sa virginité, pour se montrer aux regards du public; s'engager plusieurs fois dans les liens du mariage était, d'après les anciens, faire preuve d'une incontinence en quelque sorte illégitime. (*Val. Max.* II, 1.)

PERSE, Aulus-Flaccus (poète satirique, né à Volterre en Toscane, et, suivant certains auteurs, au port de Luna, sous le règne de Tibère, l'an 34). Après avoir pris la robe virile, Perse suivit le cours du philosophe Cornutus, qui enseignait les doctrines des stoïciens dans toute leur rigidité primitive. Le maître et le disciple étaient également dignes, l'un de donner, et l'autre de recevoir les hautes leçons de sagesse. Ils surent bientôt s'apprécier, et il se forma entre eux une liaison aussi solide que l'estime réciproque qui l'avait fait naître, et dont Perse nous a laissé, dans sa cinquième satire, le tableau le plus touchant.

Il n'y a qu'une voix, parmi tous ceux qui ont parlé de Perse, sur la pureté de ses mœurs, l'aménité de son caractère et la noblesse de ses sentiments. On reconnait, dans tous ses écrits, une âme fortement empreinte de cette haine vigoureuse que le vice inspire aux gens de bien, mais que tous n'ont pas le courage de professer avec la même franchise.

Que le stoïcisme est imposant dans le passage de la troisième satire de Perse sur les devoirs de l'homme! Boileau lui-même n'a pu embellir celui où l'Avarice exhorte un négociant à s'embarquer. Enfin il n'y a point de production de ce poète qui n'offre des peintures pleines de force, des maximes pleines de vérité. On sent, ajoute Sélis, un de ses traducteurs, qu'il aime la vertu de bonne foi, et l'on ne peut le quitter sans l'aimer lui-même. » (*B. U.*)

Pensées.

Le besoin est le maître des arts; il donne le génie.

Que les méchants voient la vertu, et soient inconsolables de l'avoir abandonnée.

Le mal qui a fait des progrès se guérit difficilement; il faut le prévenir.

O frivoles soucis des hommes! quel néant dans les choses!

Tous les sacrifices du monde ne procureront pas à un sot une once de bon sens.

Instruisons-nous des effets, remontons aux causes, sachons ce que nous sommes et à quelles conditions nous avons reçu la vie.

Nul ne veut descendre au fond de lui-même; ce qui est bien examiné c'est la besace qui pend sur le dos de la personne qui marche devant nous.

Habitez en vous-même et voyez combien vous êtes mal meublé.

Jeunes gens et vous aussi vieillards, cherchez dans l'étude de la philosophie le but fixe que vous devez vous proposer; faites des provisions pour la fin de votre carrière.

La raison nous dit à l'oreille : « Je vous défends d'entreprendre une chose dont vous vous acquitteriez mal. »

Le droit public, la loi naturelle, veulent aussi que nous nous abstenions des emplois dont notre ignorance et notre faiblesse nous rendent incapables.

Nos passions sont nos tyrans les plus cruels.

« Je suis libre, dites-vous; eh! connaît-on la liberté sous le joug des passions? »

Chacun de nous a une volonté qui lui est propre; les mêmes vœux ne sont pas formés par tout le monde.

Jouissez de la vie; mais songez à la mort.

Le temps fuit; le moment où je parle est déja loin de moi.

DÉMÉTRIUS (philosophe). Nul, disait-il, n'est plus malheureux que celui qui n'a jamais été dans l'adversité : il ne la connait point; ses vœux ont toujours été remplis ou prévenus : c'est une marque qu'il est indigne de la faveur des dieux; il ne méritait pas de triompher de la fortune, qui n'aime point à combattre contre des lâches. Il me semble l'entendre parler ainsi : « Je méprise cet adversaire, il se rendrait à la plus faible attaque, il ne serait pas nécessaire d'essayer sur lui tous mes traits : il ne soutiendrait pas ma présence; un seul de mes regards le mettrait en fuite. Cherchons un autre homme, avec qui je puisse me mesurer : j'aurais honte d'en attaquer un, à demi vaincu. »

Caïus, surnommé Caligula, avait offert à Démétrius deux cents sesterces. Étonné de la folie de Caïus qui s'était imaginé pouvoir le gagner par cette somme : « S'il voulait m'éprouver, dit le philosophe, il n'avait pas trop de tout son empire. » (*Sénèq.*)

Chassé de Rome et exilé dans une île, Démétrius mourut sur la paille, craint des méchants, respecté des bons, et admiré de Sénèque qui dit de lui : « La nature l'avait produit pour faire voir à son siècle qu'un grand génie peut se garantir de la corruption de la multitude. » (*D. H.*)

GRÆCINUS, Julius (philosophe né à Fréjus). Doué d'un goût tout particulier pour les belles-lettres, qu'il cultiva avec succès, Græcinus fut un des hommes les plus éloquents de son époque. Il fut admis au rang des sénateurs, et releva encore l'éclat de cette dignité, par une grandeur d'âme et un désintéressement extraordinaires. Pendant qu'il recevait de l'argent de tous ses amis pour subvenir à la solennité des jeux publics, il refusa une somme considérable qui lui était offerte par Fabius Persicus; et, sur les reproches que lui en adressaient des hommes plus touchés des présents que délicats sur le choix de ceux qui les faisaient : « Je ne veux pas, dit-il, accepter des bienfaits de celui avec lequel je rougirais de me trouver à table (1). »

Græcinus ayant reçu de Caligula l'ordre de se porter l'accusateur de Marcus Silanus, homme innocent et vertueux, il ne put cacher l'horreur que lui inspirait une telle proposition; le tyran le fit périr l'an 40 de J.-C.

Sénèque donne de grands éloges à Græcinus : « Cet homme, dit-il, que Caligula fit tuer, par la seule raison qu'il avait plus de probité que les tyrans n'en veulent chez les citoyens. »

CANUS, Julius. Ce Romain d'une naissance illustre, qui avait cultivé son esprit par l'étude de la philosophie, donna l'exemple d'une constance héroïque, que Sénèque admire dans son traité *de Tranquillitate animi* (Ch. 14). Il se retirait à la suite d'une longue contestation qu'il avait eue avec Caligula, lorsque cet empereur lui dit : « Ne vous y trompez point, j'ai ordonné que l'on vous mit à mort. » Canus

(1) Une réponse qui a du rapport avec celle ci, avait été faite par Passiénus. (*Voy. ce nom.*)

répondit avec calme : « Je vous rends grâces, prince plein de bonté.... » D'après un décret du sénat, il devait s'écouler dix jours entre le jugement et l'exécution. Pendant cet intervalle, Canus ne montra ni crainte ni inquiétude, et lorsque le centurion vint le chercher pour le mener au supplice, il le trouva jouant aux échecs avec un de ses amis; Canus compara froidement son jeu avec celui de son adversaire, et dit ensuite au centurion : « Vous êtes témoin que j'ai sur lui l'avantage. » Il y avait peut-être beaucoup d'ostentation dans un soin si puéril; mais Canus fit voir un esprit plus élevé à ses amis qui pleuraient sur son sort; il leur dit : « Pourquoi ces gémissements? Vous cherchez à savoir si l'âme est immortelle; je vais en être éclairci, et il ne tiendra pas à moi de dissiper vos doutes. » (*B. U.*)

GERMANICUS, CÉSAR (né l'an 15 avant J.-C., et mort l'an 29 après). Fils de Drusus-Néro, ainsi que de la vertueuse Antonia, nièce d'Auguste, il hérita du caractère et des vertus de sa mère. Tibère, son oncle, l'adopta pour son fils. Germanicus fit ses premières armes à l'âge d'environ vingt ans; il eut un commandement en Dalmatie, province alors révoltée contre les Romains, et se couvrit de gloire dans des circonstances difficiles. La guerre finit par l'entière soumission de ce pays. L'année suivante, Germanicus passa dans la Pannonie qui était aussi en pleine révolte et obtint de grands succès. Les ornements du triomphe et les honneurs de la préture furent sa récompense. Auguste le fit élever au consulat. Cet empereur affectionnait Germanicus qui était son petit-neveu et le mari d'Agrippine sa petite-fille; peu de temps avant sa mort, il lui donna une grande marque de confiance en le plaçant à la tête des huit légions stationnées sur les bords du Rhin. Ces forces imposantes, jointes aux secours puissants des alliés et à la faveur publique, rendirent Germanicus un sujet d'inquiétude pour le soupçonneux Tibère, quand celui-ci fut parvenu à l'empire. La position du jeune César devint plus critique encore par les mouvements que la nouvelle de la mort d'Auguste causa dans les armées. Le désordre commença par les légions de la Pannonie; celles que commandait Germanicus étaient divisées en deux corps; celui du Haut-Rhin avait pour chef Silius, et celui du Bas-Rhin Cécina. C'est dans ce dernier corps que la sédition éclata avec fureur. L'esprit général d'indiscipline se cachait sous des plaintes, des réclamations, des prétentions : le temps était venu, disait-on, de hâter les congés des vétérans, d'augmenter la solde des jeunes soldats, de soulager la misère de tous, et de les venger de la cruauté des centurions. Germanicus était alors occupé dans la Gaule; il part en toute hâte, arrive à son camp, et convoque ses soldats : dans la harangue qu'il leur adresse, il rappelle avec éloge les victoires de Tibère, remportées dans cette même Germanie avec les mêmes légions; il leur parle de la fidélité, de la soumission qu'il a trouvées partout pour l'empereur. Quand il en vient à la sédition, les plaintes, les réclamations éclatent de tous côtés; en même temps des acclamations se font entendre en sa faveur, on lui promet de le porter à l'empire s'il y prétend. A ces mots, comme s'ils eussent souillé sa pensée, Germanicus s'élance de son tribunal et veut sortir du camp. Les soldats l'arrêtent et le menacent de le tuer, s'il ne reprend sa place; mais criant qu'il mourrait plutôt que de trahir ses devoirs, il tira son épée, et allait s'arracher la vie, si l'on n'eût arrêté son bras.

Après avoir rétabli l'ordre, ce prince se préparait à aller combattre deux légions qui persistaient dans leur révolte, lorsqu'elles le prévinrent en punissant elles-mêmes les coupables. Cette espèce de guerre civile présentait un spectacle d'horreur dont on n'avait pas vu d'exemple. Germanicus, à son entrée dans le camp, s'écria : « Ce n'est pas là un remède, c'est une boucherie! »

Le même prince, après avoir remporté une grande victoire sur les Germains, et donné des éloges publics aux vainqueurs, fit élever sur le champ de bataille un trophée, avec cette inscription : « L'armée de Tibère-César, victorieuse des nations entre l'*Elbe* et le *Rhin*, a consacré ce monument à Mars, à Jupiter et à Auguste. » On voit que le général ne disait rien de lui.

Germanicus renvoya une partie des légions par terre dans leurs quartiers d'hiver, et embarqua le reste sur sa flotte. Elle fut bientôt assaillie par une horrible tempête, emportée et dispersée en pleine mer. Plusieurs vaisseaux furent engloutis; un plus grand nombre fut jeté sur des îles éloignées. Germanicus aborda presque seul au pays des *Cauques*. On le voyait courir le jour et la nuit sur les rochers et les promontoires; se reprochant une si grande calamité. Ses amis eurent peine à l'empêcher de succomber à sa douleur. Le bruit de ce désastre redonna de l'espoir aux ennemis, Germanicus n'en fit que plus d'efforts contre eux. Il envoya Silius avec de nombreuses troupes contre les Cattes; il marcha lui-même avec de plus grandes forces contre les Marses, et eut le bonheur de recouvrer les aigles perdus par Varus six ans auparavant. Animé par ce succès, il pénétra dans l'intérieur du pays, et y porta la dévastation. L'ennemi paraissait disposé à demander la paix; une autre campagne aurait suffi pour terminer cette importante guerre. Tibère ne voulut pas laisser cette gloire à Germanicus qui la sollicitait; mais il chercha à le dédommager par un second consulat. Le héros céda aux défiances ou à l'envie. Un arc de triomphe fut élevé en son honneur.

Tibère avait retiré de la Syrie Silanus qui en était gouverneur, et lui avait substitué Pison, homme d'un caractère violent et incapable d'égards, dont l'orgueil était exalté par la naissance et le crédit de Plancine sa femme. Le nouveau commandant croyait qu'on l'avait envoyé en Syrie pour bien réprimer l'ascendant de Germanicus; il était certain que Livie avait recommandé à Plancine de fatiguer Agrippine par des rivalités de femme. Accélérant sa navigation à travers les Cyclades, Pison atteignit Germanicus à Rhodes. Celui-ci n'ignorait pas à quelles persécutions il était réservé; mais il mettait tant de douceur dans ses procédés, que, voyant une tempête qui emportait Pison contre des rochers, il envoya des vaisseaux à son secours et sauva ainsi son ennemi. Bien loin de se montrer reconnaissant, Pison ne négligea aucune occasion de mortifier Germanicus, qui tomba malade à Antioche. Il était à peine rétabli qu'il éprouva une rechute. La persuasion que Pison l'avait empoisonné, ajoutait à la violence de son mal; il expira à l'âge de trente-quatre ans, l'an 19. Sa mort prématurée causa un deuil universel. Les nations étrangères, les rois pleurèrent ce grand homme si affable pour les alliés, si modéré envers les ennemis, dont l'aspect et les discours imprimaient également la vénération. C'est le portrait qu'en fait Tacite.

Avant de brûler le corps de Germanicus, on l'exposa à découvert dans le Forum d'Antioche. Agrippine recueillit les cendres de son mari et s'embarqua avec ces tristes restes. A la nouvelle de cette mort, Rome fit éclater la douleur la plus vive et la plus profonde. Dans la vue d'y apporter quelque soulagement, on inventa de nouveaux honneurs, pour être décernés à la mémoire de Germanicus. Il fut décrété que son nom serait chanté dans les hymnes des Saliens; qu'il y aurait toujours au spectacle sa chaire curule à la place réservée aux prêtres d'Auguste, et qu'au-dessus de cette chaire on placerait des couronnes de chêne; qu'à l'ouverture des jeux du cirque, on promènerait sa statue d'ivoire; que les flamines ou les augures qui lui succéderaient, ne seraient jamais pris que dans la maison des Jules. On lui éleva un tombeau à Antioche, et de nouveaux arcs de triomphe à Rome, au bord du Rhin et sur le mont Amanus en Syrie, avec une inscription qui

rappelait ses exploits, et portait qu'il était mort pour la république. Les dépouilles mortelles de Germanicus furent déposées dans le tombeau d'Auguste. (*B. U.*)

Quoiqu'il fût mort jeune et qu'il eût été long-temps à la tête des armées, Germanicus avait composé plusieurs ouvrages, fruits des loisirs d'un esprit cultivé. Dans sa première jeunesse, et pendant son premier consulat, il s'était exercé à la plaidoirie; il avait aussi composé des pièces de théâtre. Ovide, qui avait dédié ses *Fastes* à Germanicus, loue son éloquence et ses vers :

« Que les dieux, dit le poète, vous accordent les années, vous trouverez le reste en vous. »

Di tibi dent annos, à te nam cætera sumes.

AGRIPPINE. Fille de Vipsanius-Agrippa et de Julie qui était fille d'Auguste, Agrippine épousa Germanicus. Son attachement pour son époux et la fierté de son caractère la rendirent odieuse à Tibère et à Livie. Elle montra de la grandeur et de la fermeté lors de la révolte des légions romaines dans la Pannonie, et ne céda qu'à la dernière extrémité aux instances de Germanicus, qui la priait de sortir du camp, et de se mettre en sûreté, ainsi que son fils et l'enfant qu'elle portait dans son sein. Lorsque l'armée romaine, commandée par Cécina, eut échappé aux armes d'Arminius et d'Inguiomar, et fut parvenue à regagner les bords du Rhin, Agrippine s'opposa à la rupture d'un pont qui avait été jeté sur le fleuve, et qui était nécessaire pour rentrer sur le territoire de l'empire. Elle fit pendant quelques jours les fonctions de général, distribuant des soulagements et des vivres aux soldats qui souffraient de leurs blessures et de la faim. Une conduite si généreuse ne pouvait plaire à Tibère; il l'attribua à des vues ambitieuses; et son favori Séjan fortifia encore ces soupçons.

Lorsque Germanicus partit pour l'Orient, Agrippine l'accompagna; mais ce prince mourut à Antioche, empoisonné par Pison et Plancine sa femme. Outrée de douleur et d'indignation, la veuve de ce grand homme s'embarqua avec ses cendres et arriva à Brindes, où elle donna un grand spectacle de deuil : les habitants lui témoignèrent la part qu'ils prenaient à sa juste douleur. Elle attira tous les regards lorsqu'elle sortit du vaisseau, accompagnée de ses deux enfants, Caïus et Julie, et portant l'urne funéraire. Elle put voir combien le peuple était sensible à cette perte. On conçut une vive admiration pour Agrippine, on l'appelait l'honneur de la patrie, l'unique rejeton d'Auguste, le seul modèle des mœurs antiques.

La réputation d'Agrippine était tellement intacte que Tibère n'osa pas essayer de la ternir; mais il accusa cette princesse d'arrogance et d'inflexibilité. Quelque disposé que fût le sénat à souscrire aux volontés de Tibère, il hésita d'abord à prendre un parti. Le peuple, de son côté, se prononçait hautement en faveur d'Agrippine et de son fils, dont il portait les images autour du palais où siégeait le sénat. (*B. U.*)

Tacite nous dit que cette princesse était hautaine et ambitieuse, mais que toutes ses passions étaient presqu'effacées par sa chasteté. Cette réflexion fait voir qu'il est certaines vertus, comme la suprême valeur dans les hommes et l'extrême pudeur chez les femmes, qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des fautes.

CÉCINA-SÉVÉRUS, Aulus. Dans la guerre contre Arminius, Germanicus confia à Cécina quatre légions et des corps d'auxiliaires. Le lieutenant employa habilement ces forces à empêcher la jonction des Chérusques et des Cattes, et il défit les Marses qui avaient osé en venir aux mains avec lui. L'intrépidité de Cécina, qui comptait quarante années de service militaire, fut mise à une nouvelle épreuve.

Son armée se trouvait dans la position la plus désavantageuse; elle avait

à combattre Arminius et même l'effroi que lui causait le souvenir de la défaite de Varus. En faisant les plus grands efforts et en montrant le plus grand courage, Cécina eut son cheval tué sous lui : la première légion l'empêcha d'être enveloppé. Tiré de ce danger, il eut à soutenir ses troupes qu'une fausse alarme commençait à mettre en fuite. Ne pouvant rien par l'autorité ni les prières pour arrêter ses soldats, il se jeta à travers la porte du camp, leur fermant ainsi le passage, par la crainte de fouler aux pieds leur général. Assaillis ensuite dans le même camp par les forces d'Arminius et d'Inguiomar, les Romains, ayant Cécina à leur tête, firent une sortie si vigoureuse qu'ils culbutèrent les ennemis, et en firent un grand carnage. Cécina fut récompensé par les honneurs du triomphe.

ARRIA (femme de Cécina-Pœtus). Scribonien avait pris les armes en Illyrie contre l'empereur Claude : Pœtus avait suivi le parti de la révolte, et, après la mort de Scribonien, on le conduisait à Rome. Au moment où l'on allait l'embarquer, Arria conjure les soldats de la recevoir avec lui : « Vous ne pouvez, leur dit-elle, refuser à un consulaire quelques esclaves qui lui servent à manger, qui l'habillent, qui le chaussent; seule je lui rendrai tous ces services. » Les soldats furent inexorables. Alors Arria loue une barque de pêcheur, et sur ce frêle bâtiment se met à la suite du vaisseau.

Elle avait déjà montré, dans une affreuse circonstance, tout l'empire qu'elle avait sur elle-même.

Son mari et son fils étaient en même temps attaqués d'une maladie des plus graves. Le fils mourut : c'était un jeune homme d'une beauté, d'une modestie ravissante, et plus cher encore à son père et à sa mère par de rares vertus, que par le nom de fils. Arria fit préparer et conduire ses funérailles avec tant de mystère que le père n'en sut rien. Toutes les fois qu'elle entrait dans la chambre de son mari, elle lui faisait croire que son fils vivait, que même il se portait mieux : et comme Pœtus insistait souvent pour en apprendre davantage, elle répondait qu'il n'avait pas mal dormi, qu'il avait mangé avec assez d'appétit. Enfin, lorsqu'elle sentait qu'elle ne pouvait plus retenir ses larmes, elle sortait; elle s'abandonnait à sa douleur; et, après l'avoir soulagée, elle rentrait les yeux secs, le visage serein, comme si elle eût laissé son deuil à la porte. Rien de plus étonnant, sans doute, que la manière dont elle se donna la mort; car il faut une force d'âme bien extraordinaire pour prendre un poignard, l'enfoncer dans son sein, l'en tirer tout sanglant, et le présenter à son mari, en lui disant ces paroles sublimes : « *Mon cher Pœtus, cela ne fait point de mal!* » Mais, après tout, elle était soutenue par la gloire et l'immortalité présentes dans ce moment à ses yeux. Combien ne faut-il pas plus de courage, en l'absence de ces brillantes illusions, pour cacher ses larmes, dévorer sa douleur, et jouer encore le rôle de mère, quand on n'a plus de fils! (*Pline le jeune. L.* III. *Lett.* 16.)

CALIGULA, Caius Augustus Germanicus (empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine). Témoin des meurtres qui, sur la fin du règne de Tibère, devenaient tous les jours plus fréquents, Caligula, naturellement cruel, s'était enhardi à verser le sang des citoyens; il se montra bientôt un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Si pourtant on se reporte vers les commencements de son règne, on trouvera qu'ils avaient annoncé des jours heureux au peuple romain. Caligula promettait aux sénateurs de partager avec eux le gouvernement, et de les regarder comme ses fils et ses élèves; il rendit la liberté aux prisonniers, rappela les exilés, brûla les papiers que Tibère avait ramassés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, bannit de Rome les personnes les plus dangereuses par leurs mœurs; Rome alors l'appelait

d'une commune voix le modèle des Princes. (*D. H.*)

Quel sujet de réflexions...!

PÉTRONE (un des plus illustres et des plus célèbres sénateurs de Rome, sous Tibère et Caligula). Étant gouverneur d'Egypte Pétrone permit à Hérodes, roi des Juifs, d'acheter dans Alexandrie tout le blé dont il avait besoin pour secourir ses peuples affligés d'une cruelle famine. Tibère étant mort, et Caïus Caligula lui ayant succédé, ce prince ôta le gouvernement de Syrie à Vitellius, pour le donner à Pétrone, qui s'acquitta dignement de cet emploi. L'intérêt que celui-ci portait aux Juifs l'exposa à perdre l'amitié de l'empereur et sa propre vie. Ce prince lui ordonna de mettre sa statue dans le temple de Jérusalem. Pétrone, voyant que les Juifs aimaient mieux mourir que de voir profaner le lieu saint, ne les y voulut point contraindre par la force des armes, et préféra un relâchement dicté par l'humanité, à une obéissance qui ne pouvait que devenir cruelle. (*D. H.*)

CARACTACUS (roi des Silures, peuple de la Grande-Bretagne, dans la principauté de Galles). Ce prince qui, par beaucoup de revers et beaucoup de succès, dit Tacite, s'était élevé fort au-dessus des autres chefs de la Grande-Bretagne, se défendit longtemps, et opposa une grande résistance; mais enfin il fut vaincu par Ostorius, que l'empereur Claude avait mis à la tête de l'armée romaine. On compara cet exploit à la prise de Syphax par Scipion, et à celle de Persée par Paul-Émile. L'épouse de Caractacus, ses enfants et les grands de sa cour servirent au triomphe de Claude, devant lequel ils s'humilièrent; mais, lorsque Caractacus fut amené devant son tribunal, il conserva toute la fierté de son caractère, et lui adressa ce peu de mots que nous a conservés Tacite: « Si, dans mes jours de prospérité, j'avais eu autant de modération que j'avais de noblesse et d'éclat, cette ville m'aurait vu entrer dans ses murs l'ami et non le captif des Romains; leur empereur n'aurait pas dédaigné l'alliance d'un prince descendant d'illustres aïeux et souverain de plusieurs contrées. Aujourd'hui la fortune vous élève de toute la hauteur d'où elle me précipite; mais j'étais né maître de chevaux, d'armes, de soldats, de trésors. Êtes-vous surpris qu'avant de les perdre j'aie tenté de les défendre? de ce que vous voulez commander au monde, s'ensuit-il que le monde veuille vous obéir? Au reste, si je me fusse livré sans défense à votre discrétion, votre victoire eût été aussi obscure que mon infortune. Dans ce moment même, envoyez-moi au supplice, et l'oubli de mon nom va suivre la fin de mes jours. Si vous consentez à me laisser vivre, je deviens un monument éternel de votre clémence. » — « Vivez et soyez libre, » répond l'empereur, moins entraîné par sa propre émotion que par celle qu'il lisait dans tous les yeux. Enfin Claude renvoie Caractacus, chargé de présents, exercer encore une puissance qu'il ne tournera plus contre les Romains.

GÉTULICUS. Par ses vertus ainsi que par sa valeur, Gétulicus se faisait adorer des légions du Bas-Rhin à la tête desquelles il se trouvait. Il avait été l'ami de Séjan, et, craignant d'être enveloppé dans la perte de ce scélérat, il écrivit à Tibère en ces termes: « Ce n'était point par goût, c'était par votre conseil, que j'avais recherché l'alliance de Séjan; Gétulicus a pu se tromper comme Tibère; il n'est pas juste que vous punissiez les autres d'une méprise que vous vous pardonnez; je vous ai constamment été fidèle, et je le serai jusqu'à la fin de mes jours, pourvu que l'on me traite d'une manière qui puisse me convenir; mais je prendrai pour un arrêt de mort la nouvelle d'un successeur; trouvez bon plutôt que nous fassions un traité; gardez tout le reste de l'empire, et je garderai ma province. »

Cette hardiesse, qui n'eût été qu'une criminelle rébellion avec tout autre qu'un tyran, réussit; Gétulicus conserva sa province et les bonnes grâces de l'empereur.

SÉNÈQUE, Lucius-Annæus (fils de Sénèque le rhéteur, et né à Cordoue, l'an 2 ou 3 de J.-C.). Des vertus réelles, soit publiques, soit privées; des écarts et de honteuses faiblesses, tel est le caractère qu'offre la vie de Sénèque; et il serait aussi inconvenant de faire d'un tel homme le modèle des philosophes, que de le représenter comme un scélérat et un hypocrite achevé. Sénèque était venu au monde avec une constitution si délicate, que sa conservation exigea des soins infinis. Par son opiniâtreté à l'étude, il mit ses jours en danger; il n'avait coutume de se livrer au sommeil que lorsque ses forces épuisées lui en imposaient la loi; mais une nourriture frugale répara les torts de la nature et les excès du travail. On peut dire que, comme précepteur de Néron, jamais philosophe n'a échoué plus complètement dans l'éducation d'un prince. Le fils d'Agrippine ne gagna, dans la société de son maître, que de vaines connaissances littéraires et l'usage de certaines phrases imposantes, sous lesquelles il sut cacher ses vices pendant les commencements de son règne. Quoi qu'il en soit, l'instituteur ne se fit jamais illusion sur le peu d'effet que produisaient ses préceptes et ses leçons; et, si l'on en croit un ancien scoliaste de Juvénal, il disait confidentiellement à ses amis, en parlant de son disciple, que le tigre ne tarderait pas à revenir à son penchant naturel. La conspiration de Pison offrit enfin un prétexte de prononcer la mort du philosophe. Ayant reçu l'ordre de se faire ouvrir les veines, Sénèque, sans s'émouvoir, demanda ses tablettes pour clorre son testament; sur le refus qui lui en est fait, il se tourne vers ses amis : « Puisque, dit-il, on me met dans l'impossibilité de reconnaître vos services, je vous lègue le seul bien qui me reste, mais le plus précieux, c'est l'exemple de ma vie; le souvenir que vous en conserverez attestera suffisamment la constance de notre amitié. » Comme ils fondaient en larmes, Sénèque ranima leur courage, tantôt avec douceur, tantôt avec une sorte d'empire et de sévérité : « Où sont, ajouta-t-il, les maximes de sagesse et ces réflexions qui, depuis tant d'années, ont dû vous prémunir contre l'infortune? Ignoriez-vous la cruauté de Néron? était-il possible qu'il épargnât son instituteur, celui qui avait été le meurtrier de sa mère et de son frère? Un mal n'est pas grand quand il est le dernier des maux! Le tyran me fera conduire, où.....? Où je vais. » Embrassant ensuite son épouse désolée, il la conjura de modérer sa douleur, et de chercher dans le souvenir de la vie entière de son mari, de justes et honorables motifs de consolation.

PENSÉES.

I. *De Dieu.*

Nous adoptons volontiers les opinions généralement reçues : Ce consentement universel nous tient lieu de démonstration. L'existence des dieux est prouvée par cela même qu'elle est avouée de tout le monde, et qu'il n'est pas de nation si barbare et si corrompue qui n'adore quelque divinité.

L'âme du sage est incapable de variation; comment Dieu serait-il sujet au changement? Le premier ne peut se déterminer au bien qu'à l'instant qu'il l'aperçoit, mais tout est présent pour la divinité.

Quel homme si disgracié, si misérable, condamné à une situation si dure, si pénible, qui n'ait éprouvé la munificence des dieux à son égard? Examinez bien les gens qui se plaignent et qui déplorent leur sort, vous reconnaîtrez qu'ils ont bien des grâces à rendre au ciel, et qu'il n'en est aucun sur qui la bonté divine n'ait répandu quelque bienfait. Comptent-ils pour rien ce que tous les hommes reçoivent également : l'existence et la vie?... Ce que vous possédez, ce que vous donnez à d'autres, ce que vous leur refusez quelquefois, de qui le tenez-vous? D'où vous sont venus tant

d'objets qui flattent vos yeux, vos oreilles, votre esprit?... Si quelqu'un vous offrait une maison revêtue de marbre, ornée de lambris dorés et des plus belles peintures, vous regarderiez cette offre comme l'effet d'une insigne libéralité; et vous ne rendriez pas grâces à Dieu de vous avoir logé dans le vaste et majestueux palais de l'univers qui ne peut jamais crouler, ni devenir la proie des flammes? Que peut-on comparer à la voûte céleste qui lui sert de toit, dont la décoration brille d'un éclat si vif et si majestueux pendant le jour, et qui, pendant la nuit, ne nous paraît pas moins admirable?..... D'où vient l'air que vous respirez, la lumière qui vous éclaire dans tous vos mouvements et toutes vos actions? le sang dont la circulation porte la chaleur et la vie dans toutes les parties de votre corps...? Comment ne diriez-vous pas?

.... C'est un Dieu qui nous fit ces présents,
Oui c'est un Dieu; je veux, par plus d'un sacrifice,
Reconnaître les dons de sa bonté propice.

Ce maître si bon nous prévient par ses bienfaits, avant même que nous soyons en état de le connaître, et notre ingratitude n'est pas capable d'arrêter sa générosité. Les uns l'accusent d'indifférence à notre égard, les autres le taxent d'injustice; il en est qui l'excluent du monde qu'il a créé... Il ne laisse pas d'accumuler ses faveurs sur ceux qui méconnaissent sa main libérale; il agit avec eux comme avec le reste du genre humain, et ne se sert de son pouvoir que pour faire éclater sa bienfaisance. C'est lui qui fait descendre des pluies fécondes sur la terre, qui soulève les flots par l'haleine des vents, qui marque la durée du temps par le mouvement des corps célestes, qui tempère la rigueur des hivers et la chaleur des étés par le retour insensible des saisons intermédiaires, qui supporte patiemment et nous pardonne sans peine nos crimes et nos erreurs...

Pour qui aurons-nous de la reconnaissance si nous en manquons à son égard, et quels bienfaits seront capables de nous toucher, si nous restons insensibles à tout ce qu'il a fait pour nous?... Et que l'esprit d'ingratitude ne nous porte pas à chercher des excuses dans notre faiblesse et notre indigence, en nous faisant dire : « Que puis-je faire, et de quelle manière faut-il s'y prendre pour témoigner sa reconnaissance au souverain arbitre de l'univers? Vains prétextes! rien ne peut nous excuser. Fussiez-vous avare, les sentiments du cœur ne coûtent rien; paresseux, la reconnaissance n'est pas un travail. Vous pouvez acquitter vos obligations à l'instant même où vous les contractez. Sentir le prix du bienfait, c'est le rendre...

Partout on lève les mains au ciel; on lui adresse des vœux en public ou en particulier : croirait-on les hommes assez insensés pour invoquer des divinités sourdes et impuissantes? Ils savent trop bien que la faveur des dieux les prévient ou devient l'effet de leurs prières. De tels bienfaits sont faciles à distinguer par leur importance; ils sont donnés à propos, et nous délivrent à coup sûr, des plus grandes inquiétudes.

Prenez pour règle de votre conduite cette maxime importante : de vivre avec les hommes comme si Dieu vous voyait; de parler à Dieu comme si les hommes vous entendaient.

La pureté du cœur nous garantit la faveur des dieux : quand on est content de soi-même, on n'a point à craindre leur disgrâce.

II. *De la Providence.*

Est-il besoin de prouver la Providence, et de démontrer que le grand ouvrage de l'univers ne peut subsister sans elle? La clarté des astres, leur nombre prodigieux, leur arrangement, la continuité des mouvements qui animent l'espace immense des terres et des mers dont notre goble est composé, sont autant de témoins qui déposent en faveur d'une loi éternelle et souverainement sage. Des atomes errants, assemblés par un concours fortuit, sont incapables de produire un si bel ordre.

Mais pourquoi les gens de bien éprouvent-ils quelquefois les plus grandes calamités? Je réponds que l'homme de bien est à l'abri du mal. L'un ne peut compatir avec l'autre. L'âme du sage reste constamment dans son assiette naturelle; et, supérieure à tout ce qui l'environne, elle tourne à son avantage les événements les plus contraires. Je ne dis pas que le sage est insensible; je dis seulement qu'il est tranquille au milieu de l'orage. Trouvez un homme d'honneur qui n'aime pas le travail et qui ne soit prêt à hasarder sa vie pour remplir son devoir... On peut mettre à profit tous les accidents de la vie. Le mal que l'on souffre est peu de chose, pourvu qu'on le supporte courageusement.

Quelle différence entre l'affection d'un père et celle d'une mère à l'égard de leurs enfants? L'un les arrache impitoyablement au sommeil pour les appliquer de bonne heure à l'étude; il ne souffre pas qu'ils soient désœuvrés, même les jours de fête : l'autre les accable de caresses; le plus léger exercice lui paraît compromettre leur existence; elle écarte loin d'eux le travail et tout ce qui peut les attrister. Dieu n'a point pour le juste cette tendresse excessive; il l'aime sans faiblesse. « Qu'il s'endurcisse, dit-il, à la fatigue, à la douleur, aux disgrâces. C'est ainsi qu'il deviendra fort et robuste. Un homme constamment heureux succombe au premier choc; mais lorsqu'on a long-temps été en butte à l'adversité, on devient insensible aux injures, on est à l'épreuve des plus grands malheurs; et, fût-on renversé dans la poussière, on trouve encore le moyen de combattre et de vaincre. »

Comment, dira-t-on, se persuader que des choses qui nous causent tant d'effroi et dont nous avons horreur, nous sont avantageuses? Quoi! c'est un bonheur d'être exilé, accablé de misère, de perdre sa femme, de vivre dans l'ignominie? Si cela vous paraît si étrange, comment n'êtes-vous pas également surpris que l'on guérisse par le fer et le feu, par la faim et la soif? Puisqu'il est quelquefois nécessaire d'ouvrir la veine, de scier les os, de retrancher un membre pour conserver le reste du corps, on peut concevoir que l'adversité est quelquefois utile.... La fortune en use de même : elle cherche les plus vaillants champions, et dédaigne les âmes vulgaires; elle se plaît à assaillir le héros le plus illustre pour avoir occasion de déployer toute sa force. Elle fait l'essai du feu sur Mucius, de la pauvreté sur Fabricius, de l'exil sur Rutilius, des supplices sur Régulus, de la mort même sur Caton. L'adversité peut seule fournir de grands exemples à l'univers.

La prospérité est le partage du vulgaire et des âmes basses. On ne connaît la nature que d'un côté lorsqu'on a joui d'un bonheur paisible et non interrompu. Vous avez du courage; mais quelle preuve en ai-je, si la fortune ne vous met pas dans le cas de m'en fournir?... Les épreuves sont la pierre de touche du mérite. C'est pourquoi l'on a vu des héros aller d'eux-mêmes au-devant de l'adversité, et chercher l'occasion d'immortaliser leur courage. Les grands hommes aiment les disgrâces comme le soldat aime la guerre.

Que sais-je si vous supporteriez la pauvreté, tandis que vous regorgez de biens; si vous seriez à l'épreuve des mépris, des injures et de la haine publique, tandis que les applaudissements et l'aveugle faveur du peuple vous suivent partout; si vous souffririez patiemment la perte de vos enfants, tandis qu'ils sont tous pleins de vie? Vous êtes éloquent lorsqu'il s'agit de consoler les autres; je vous admirerais davantage, si, ayant besoin de consolation, vous mettiez vous-même un frein à votre douleur.

Craignez les plaisirs, fuyez un bonheur qui vous énerve, qui vous amollit, qui vous enivre, s'il n'est quelquefois interrompu par des accidents qui vous fassent souvenir que vous êtes homme. Il ne faut qu'un coup d'air pour causer un rhume dangereux à ceux qui logent dans des appartements bien calfeutrés... Si l'excès est nuisible en tout, rien de plus dangereux qu'une

félicité immodérée. Elle ébranle le cerveau, elle le remplit d'idées chimériques, ténébreuses, qui nous empêchent de bien discerner le vrai d'avec le faux. Ne vaudrait-il pas mieux essuyer de continuels revers que de vivre dans les délices qui nous corrompent?

Figurez-vous que Dieu dit aux sages: « Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi, vous qui avez embrassé le parti de la vertu? Les autres ont de faux biens; ils sont entourés d'or, d'argent et de tout ce qui a une brillante apparence; mais le dedans est vide. Trompés par leur éclat extérieur, vous les croyez heureux; si vous les sondiez, vous ne trouveriez chez eux que misère, et corruption. Ce sont des murs blanchis; leur félicité n'a rien de réel, rien de solide; elle consiste dans une surface très-mince. Tandis qu'ils sont debout et qu'ils tiennent un rang dans le monde, ils y brillent, ils en imposent; mais lorsqu'un accident imprévu les a démasqués, on découvre les traits affreux qu'ils cachaient sous une décoration empruntée. Ce que vous avez reçu de moi, ce sont de vrais biens, des biens durables, dont vous connaîtrez d'autant mieux le prix que vous les examinerez avec plus d'attention. Je vous ai appris à mépriser de dangereux plaisirs, à maîtriser vos passions. Vous n'avez rien de recommandable en apparence; votre grandeur est intérieure. Semblables au Créateur, vous n'enviez rien au-dehors de vous, et ce n'est que dans vous-mêmes que vous trouvez un spectacle digne de vos regards. Je vous ai comblés de mes dons. Vous savez vous passer d'être heureux et c'est en quoi consiste votre bonheur. Si vous êtes sujets à des accidents fâcheux, à de tristes vicissitudes, je vous ai donné des armes à l'épreuve des coups du sort. Combattez-le courageusement et vous vous rendrez en quelque sorte supérieurs à la divinité; en effet, si sa nature l'exempte du mal, votre patience vous en fera triompher. Comptez la pauvreté pour rien; on ne vit jamais si pauvre qu'on l'était en naissant. Méprisez la douleur; elle cessera, ou vous cesserez d'être; méprisez la fortune : j'ai rendu l'âme inaccessible à ses traits; n'appréhendez pas même la mort; on finit avec elle, ou l'on passe à une autre vie. »

La patience est un excellent remède contre la nécessité. Dans les accidents fâcheux qui vous arrivent, dites sans murmurer : Dieu ainsi l'a voulu. Obéissez de plein gré; rien n'arrive que par son ordre. C'est être un mauvais soldat que de marcher à regret à la suite de son général. Exécutons avec joie et promptitude les lois que la Providence nous impose : ne troublons point l'harmonie de son magnifique ouvrage.

III. *De l'Homme.*

Le Créateur nous a distingués de ses autres ouvrages, en nous donnant la raison.... Voyez quel pouvoir nous avons reçu, et combien l'empire de l'homme s'étend au-delà de l'homme! De quoi notre esprit n'est-il point capable? Lui seul peut chercher Dieu, le connaître, et, s'élevant au-dessus des choses sensibles, le suivre dans ses opérations. Le sage n'est pas tellement inséparable de son corps, qu'il n'en soit absent par la meilleure partie de lui-même. Ses pensées tendent en haut, et il regarde son état ici-bas comme une espèce d'engagement dont le terme est le terme de la vie. Qui pourra m'interdire l'usage de la raison? Je connais trop la noblesse de mon origine et de la fin pour laquelle je suis créé, pour m'asservir à un corps qui enchaînerait ma liberté.

L'homme naît avec un corps faible, nu, sans armes; il ne peut se suffire à lui-même, et la plus légère disgrâce l'abat. Si nous étions isolés, que deviendrions-nous? Nous serions la proie des animaux, nous leur servirions de pâture. Ceux-ci sont assez forts pour se défendre. La nature a suffisamment prémuni les êtres qui mènent une vie errante et solitaire. L'homme, au contraire, n'a ni ongles ni dents qui puissent le faire craindre. Il trouve

sa sûreté dans sa faiblesse. La société supplée à ce qui lui manque. Ajoutons-y la raison : ces deux présents du ciel, de faible qu'il était, le rendent plein de force. Il devient par-là le roi de la terre, lui qui, sans ces avantages, serait obligé de céder à toutes les autres créatures. La société lui fournit des secours pour calmer la violence des maladies, pour soulager les incommodités de la vieillesse, pour apaiser le sentiment de la douleur...

Quels sont les devoirs et les lois de la société? Suffit-il de ne point répandre le sang humain? Nés pour contribuer au bonheur de nos semblables, est-ce assez de ne pas leur nuire? Et croit-on mériter de grands éloges en les traitant avec bonté?.... Il en est de la société par rapport aux membres qui la composent, comme des pierres d'une voûte qui ne se soutiennent que par leur assemblage.

Animé par le sentiment de sa propre grandeur, l'esprit de l'homme se plaît à parcourir l'infini. Il ne connaît d'autres bornes que celles de Dieu même. Il ne se regarde pas comme le citoyen d'Éphèse, d'Alexandrie ou de quelqu'autre ville, s'il en est de plus peuplée : l'univers est sa patrie : cet univers qui embrasse, dans sa vaste étendue, le ciel, la terre et la mer; où la matière éthérée sépare et unit les choses divines et humaines. « Tous les âges, dit-il, sont de mon ressort; le génie mesure les siècles, et les différences du temps n'arrêtent point la pensée. Un jour, lorsque les deux substances qui sont en moi seront séparées, je laisserai ce corps où je l'ai pris, et je retournerai dans le sein de la divinité. Il est vrai qu'ici-bas Dieu ne m'abandonne point; mais le poids de la mortalité m'accable. Cette vie passagère n'est que le prélude d'une vie plus heureuse et plus durable. Comme nous sommes neuf mois dans le sein maternel, destinés non à y demeurer, mais à habiter le séjour qui nous voit naître, lorsque nos corps ont assez de consistance pour souffrir les impressions de l'air; de même le temps qui s'écoule depuis nos premières années, nous prépare à une seconde naissance. Nous devons jouir d'une autre vie et d'un état bien différent de celui-ci. Mais l'heure n'en est pas venue, et ce n'est encore que dans l'éloignement que nous pouvons contempler la gloire céleste.

Regardez donc d'un œil intrépide ce moment décisif; il est le dernier pour le corps, mais non pour l'âme; les choses qui vous environnent sont des meubles d'hôtellerie, et d'un usage seulement momentané. Vous devez aller plus loin. Ce jour que vous redoutez, comme s'il était le terme de votre existence, est le commencement d'une vie éternelle. Quittez votre fardeau; occupez-vous de pensées plus sublimes. Un jour viendra que la nature sera dévoilée à vos yeux. L'ombre alors fuira; vous connaîtrez les ténèbres où vous vous êtes plongés pendant la vie, lorsque vous nagerez dans cet océan de lumière dont vous n'apercevez maintenant qu'un faible rayon, et qui néanmoins vous paraît si admirable; quels seront vos transports, lorsque vous la verrez de près? Ce sont-là des réflexions qui détournent l'âme de tous les objets vils et rampants. Sûrs de mourir, qui peut-vous faire trembler?

IV. *De la Vertu.*

La perfection de la vertu consiste dans une certaine égalité d'âme et de conduite qui doit être inaltérable. Cette égalité est le fruit de nos études et de nos réflexions sur la nature des choses divines et humaines; c'est le souverain bien. Lorsqu'on y est parvenu, on peut se flatter de jouir de ce qu'il y a de plus précieux. Mais que faut-il faire pour y arriver? La route en est facile, agréable même, et c'est celle que vous montre la nature. Si vous savez user des moyens qu'elle vous fournit, vous vous élèverez jusqu'au trône de la divinité. Ce n'est pas l'argent qui vous y conduira; Dieu n'en a point : ce ne sont pas les vêtements précieux; Dieu n'en fait point usage : ce n'est point la réputation, l'éclat, la célébrité; Dieu n'est pas bien connu; il souffre qu'on ait de lui les

idées les plus ridicules : ce ne sera point la foule des esclaves qui portent votre litière à la ville et à la campagne ; ce Dieu si grand, si puissant soutient seul tout l'univers : que sera-ce donc? Votre âme, pourvu qu'elle soit droite, grande, vertueuse.

La vertu élève l'homme ; elle lui donne un mérite réel, et le met au-dessus de la crainte et de l'espérance de ce que nous appelons des biens et des maux. La vertu a un prix intrinsèque. Celle-là même qui est en Dieu est celle qui constitue le sage ; car on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui quelque chose de merveilleux, de céleste, de divin. Cette vertu, ce bien suprême a un séjour qui lui est propre : Ce bien ne croît pas dans les pays d'où nous viennent le fer et l'ivoire. Vous demandez quel est le siége du souverain bien ? C'est notre âme : mais elle doit être pure et sainte, autrement Dieu ne saurait y habiter. La vertu est l'unique bien de l'homme ; avec elle, fût-il privé de tout le reste, il est estimable ; sans elle, tous les autres avantages ne le mettront pas à couvert du blâme et du mépris...

Pour apprécier un homme il n'est pas question de connaître combien il possède d'arpents de terre, à quoi montent ses revenus, quel est le nombre de ses courtisans, quelle est la richesse du lit où il couche, ou de la coupe dans laquelle il boit ; il suffit de savoir s'il a une raison saine, éclairée, docile aux lois de la nature : en un mot s'il est bon, c'est-à-dire vertueux... Rien n'est plus grand, rien n'est plus beau que la vertu ; tout ce qu'elle ordonne mérite notre préférence et nos vœux.

Les hommes sont portés au mal plutôt qu'au bien ; notre première occupation doit être d'acquérir les vertus et de déraciner les vices. Nous devons nous appliquer à la réforme de nos mœurs, avec d'autant plus d'empressement qu'étant une fois confirmés dans le bien, c'est pour toujours. La vertu ne peut se perdre : le vice, qui lui est contraire, ne se trouvant dans notre cœur que comme dans une terre étrangère, peut en être aisément chassé et dépossédé.

Ce qui rend notre guérison difficile, c'est que nous ignorons que nous sommes malades. Nous rejetons ordinairement nos vices sur les circonstances du temps et du lieu ; personne ne se croit ni avare ni passionné. Les aveugles cherchent un guide ; pour nous, nous errons à l'aventure. On dit : Je ne suis point ambitieux ; mais on ne saurait vivre à Rome autrement que je vis : je n'aime point le luxe ; mais on ne saurait être à la ville sans y faire de la dépense : si je suis d'un tempérament colère, ce n'est pas ma faute ; si ma conduite est déréglée, c'est que je suis jeune. Pourquoi se tromper ainsi soi-même ? Notre mal ne nous est pas étranger, il est dans nous, au fond de notre cœur. Nous ne voulons pas recourir au médecin ; cependant il lui serait bien plus aisé d'extirper le mal dans sa naissance. Un cœur neuf et ingénu suit sans peine le bon chemin qu'on lui montre. On ne sent de la difficulté à obéir à la nature, que lorsqu'on s'est accoutumé à enfreindre ses lois ; nous rougissons d'apprendre à faire le bien ; j'avoue qu'il est honteux d'avoir besoin d'un maître dans la science des mœurs ; mais il ne faut pas espérer qu'un si grand bien soit un présent du hasard ; on ne l'obtient pas sans travail, quoiqu'au fond le travail soit léger, lorsqu'on a eu la précaution de préparer son âme de bonne heure, et de corriger ses défauts avant qu'elle fût endurcie au mal. On ne doit pas même désespérer de ceux qui sont endurcis ; car il n'est rien dont on ne puisse venir à bout par des soins assidus, un courage à l'épreuve et une constance opiniâtre. On parvient à redresser les arbres d'une mauvaise venue ; le feu rétablit les poutres tortueuses. Combien n'est-il pas plus aisé de réformer l'âme, qui a plus de souplesse et de mobilité que l'eau ? Car qu'est-ce que l'âme, si ce n'est une substance spirituelle, susceptible de telle ou telle modification ?

La vertu n'est jamais inaccessible ; le chemin qui y conduit est ouvert à

tout le monde ; elle ne rebute personne, elle appelle tous les hommes, libres ou esclaves, rois ou sujets. La maison qu'on habite, les revenus qu'on possède lui sont indifférents : l'homme lui suffit. Quelle ressource aurions-nous contre les accidents imprévus, et quel objet grand et élevé l'âme pourrait-elle se proposer, si la stabilité de la vertu dépendait des caprices de la fortune ?...

On évite bien des fautes, lorsqu'on voit qu'on serait contraint de les commettre en présence de témoins. Que notre âme se soumette intérieurement à un juge intègre, dont l'autorité s'étende jusque sur nos actions les plus secrètes. Heureux celui de qui non-seulement la vue, mais encore le souvenir est capable de nous corriger ! Heureux celui qui sait respecter quelqu'un jusqu'au point de n'oser faire rien de répréhensible en pensant à lui ! il deviendra bientôt respectable lui-même. Choisissez Caton pour remplir cette fonction ; ou, s'il vous paraît trop rigide, prenez Lélius qui est d'un plus doux caractère : enfin, prenez celui dont le génie et les mœurs sont plus assortis à votre goût ; que son idée et son image, gravées dans votre mémoire, vous le représentent sans cesse comme votre maître et votre modèle. Nous devons nous proposer un exemple illustre. On ne saurait aligner ce qui n'est pas droit que par l'application de la règle.

La gloire est à la vertu ce que l'ombre est au corps ; elle accompagne les gens de bien, même malgré eux ; mais comme l'ombre tantôt nous suit, et tantôt nous précède, de même la gloire marche quelquefois devant nous et s'offre à nos regards ; d'autres fois elle ne vient qu'après nous : mais, pour être plus tardive, elle n'en est que plus éclatante : l'envie n'a plus de prise sur elle.

Les ténèbres ne nuisent point à la vertu, qui ne saurait y être plongée éternellement : celle-ci, victime de la malignité de ses contemporains, après avoir gémi dans une longue oppression, finit par percer et se faire jour.

Pour être homme de bien il ne faut que le vouloir. Par homme de bien j'entends celui qui l'est entièrement, invariablement. Je vous regarde comme tel, si vous apportez une application constante à ce que vos actions s'accordent avec vos discours. L'inconstance est la marque infaillible du déréglement.

La vertu a cela de remarquable, qu'elle excite l'admiration sans inspirer le découragement. Elle me paraît placée dans un lieu éminent, mais qui n'est pas inaccessible à ceux qui veulent y monter. J'emploie tous les jours un temps considérable à contempler ses charmes. J'éprouve à son aspect le même étonnement dont je me sens saisi, lorsque je considère les merveilles de l'univers avec l'œil d'un étranger curieux. Je suis plein de respect pour ceux qui nous ont ouvert les routes de la sagesse, et pour les préceptes qu'il nous ont laissés : je me regarde comme leur héritier en commun. C'est pour moi qu'ils ont travaillé ; c'est pour moi qu'ils se sont enrichis. Mais disposons de cet héritage en bon père de famille : tâchons, avant de le transmettre à nos neveux, d'en accroître la quantité et la valeur.

V. *De la Conscience.*

Personne ne s'avoue coupable. On cache volontiers le crime dont on aime à goûter les fruits. Tandis que l'innocence cherche le grand jour, la méchanceté redoute jusqu'aux ténèbres dont elle s'enveloppe.

On a beau se cacher, on n'est point tranquille, parce que la conscience nous accuse et nous montre à nous-mêmes tels que nous sommes. Il fallait que la crainte accompagnât partout le criminel. Comme il y a une infinité d'actions mauvaises qui échappent à la justice et à la sévérité des lois, il en serait fait du genre humain, si elles n'étaient pas sur-le-champ punies avec la dernière rigueur au tribunal de la nature, et si la terreur ne devenait un supplice.

Vous pourrez vous estimer heureux lorsque vous ne craindrez pas les yeux

du public, lorsque vous vous servirez de votre maison seulement pour l'habiter, et non pour vous y cacher. Jugez de la corruption de nos mœurs : à peine trouve-t-on un citoyen qui ose laisser à tout le monde une libre entrée chez lui ; ce n'est pas tant le faste qui nous engage à mettre des gardes à la porte de nos appartements, que la crainte d'y être surpris. La bonne conscience se produit volontiers au dehors, tandis que la mauvaise est inquiète dans le réduit le plus secret. Si vous faites bien, que risquez-vous à vous montrer? Si vous faites mal, il importe peu qu'on l'ignore, dès que vous le savez vous-même. Eh! que je vous plains, si la vue de ce témoin intérieur n'est pas capable de vous contenir!

Que faites-vous? Que tramez-vous? Pourquoi vous cacher? Vous avez un observateur; il n'en est pas de lui comme de vos autres maîtres qui peuvent s'éloigner de vous et vous laisser seul. L'un est à la campagne, l'autre est mort, un troisième est malade; mais celui-ci est toujours à vos côtés. Vos précautions sont inutiles. Vous comptez échapper aux regards de tous les vivants? insensé que vous êtes! l'homme ne vous voit pas; mais la conscience vous accuse.

Je veux régler mes actions sur ma conscience et non sur l'opinion des hommes. J'aurai autant de respect pour son jugement que pour celui de tout le public.

VI. *Des Passions.*

La passion est un vice volontaire de l'esprit qu'il ne faut pas confondre avec les mouvements naturels dont les hommes les plus sages ne sont point exempts. Tel est ce premier sentiment que nous éprouvons lorsque nous croyons avoir été offensés. Tel est ce trouble dont nous sommes quelquefois saisis, en assistant au spectacle ou en lisant l'histoire... On ne doit pas donner le nom de passions à ces impressions fortuites; elles sont plutôt reçues que produites dans l'âme. Ainsi la passion ne consiste pas dans l'ébranlement que la présence des objets a coutume d'occasioner, mais dans l'acquiescement de la volonté qui se détermine à suivre ce premier mouvement. C'est un effort de l'âme, et ses efforts sont toujours délibérés...

Les passions ne sauraient se déguiser. On aperçoit le désir, la crainte, l'audace, à l'aide de certains signes infaillibles qui en sont les pronostics. Notre âme ne souffre jamais d'agitation un peu violente, qui ne se manifeste sur le visage.

Il est aisé de reconnaître la passion dans sa naissance. Cette maladie de l'âme est précédée de marques non équivoques. Comme il est aisé de prévoir la pluie et les orages, de même il y a des avant-coureurs qui nous annoncent les tempêtes dont notre âme doit être agitée, telles que l'amour, la colère, etc... Au commencement toutes les passions sont douces et modestes; mais elles n'en deviennent ensuite que plus impérieuses. Ces mouvements, si peu considérables d'abord, s'accélèrent d'eux-mêmes, et prennent à chaque instant de nouvelles forces. Il est beaucoup plus facile de leur refuser l'entrée, que de les chasser après les avoir admis.

Évitons tous les pas dangereux, nous qui avons peine à marcher dans le beau chemin; vous me répéterez peut-être cette objection triviale: « Vous avez des vues trop élevées, une morale trop austère; l'homme est faible; il ne peut pas tout se refuser; il n'y a pas de mal à se livrer à la douleur, à la cupidité, à la colère, pourvu que ce soit avec modération. » Mais voulez-vous savoir pourquoi l'admission de certains préceptes vous paraît impossible? c'est que vous vous découragez trop aisément. Cette impossibilité est imaginaire. Vous prenez la défense des vices, parce que vous les chérissez; et vous aimez mieux les excuser que de les combattre. Notre mauvaise volonté est la cause de ce que nous attribuons à une impossibilité prétendue.

Il est certain que l'amour a quelque

ressemblance avec l'amitié; on peut l'appeler une amitié folle. Les amants font quelquefois des vœux singuliers. Par exemple, ils souhaiteront l'exil à l'objet aimé, pour avoir le plaisir de l'accompagner dans sa retraite; la pauvreté, afin qu'il soit plus sensible à leurs bienfaits; la maladie, afin d'avoir un prétexte pour ne jamais le quitter : que pourrait-on attendre de plus fâcheux de la part d'un ennemi?...

S'il y a quelque chose de grand dans les passions, c'est dans l'avarice. L'avare est sur des monceaux d'or et d'argent, ses terres sont des provinces, et le département de ses fermiers est plus étendu que le gouvernement de nos anciens consuls; mais plus il est riche plus sa cupidité s'accroît. Il en est de l'avarice comme du feu, dont la violence augmente en proportion de la quantité des matières combustibles qui lui servent d'aliment. Cette passion sort, pour ainsi dire, d'elle-même. Elle ne connaît pas ce qu'elle possède, parce que, sans jamais regarder d'où elle est partie, elle se porte toujours en avant.

On regarde les riches comme des gens heureux: tout le monde voudrait être à leur place. Plût aux dieux que ceux qui recherchent les richesses avec tant d'empressement, interrogeassent les riches sur leur sort. Plût au ciel que l'ambitieux prît conseil de ceux qui sont parvenus au faîte des honneurs! il en aurait d'autres idées.

La nature n'a rien mis à découvert de ce qui pourrait irriter la cupidité. L'or et l'argent sont cachés sous la terre. Nous foulons aux pieds les trésors qui nous attirent tous les jours tant de persécutions. La nature avait prévu qu'ils seraient mal entre nos mains. Instruments de notre malheur nous avons fait nous-mêmes de profondes tranchées pour en tirer ce qui devait être le sujet de nos divisions, et nous ne rougissons pas de placer au plus haut rang ce qui occupe le plus bas dans l'intérieur de notre globe. On ne se laisserait pas surprendre à l'éclat de l'or si l'on faisait attention à ce qu'il est dans la mine. Il y est enveloppé dans une terre brute et stérile, qui salit les mains de ceux qui le cherchent; mais il gâte encore plus nos cœurs. Si vous mettez ensemble tout l'argent que les mines produisent, tout celui qui est renfermé dans les trésors, tout celui que les avares tiennent caché, je suis sûr que cet amas prodigieux ne sera pas capable de tenter le sage.

Il suffit de définir l'ivrognerie, et d'en peindre les suites, pour en inspirer de l'horreur, je ne dis pas à celui qui a atteint la perfection de la sagesse, et qui par conséquent ne boit qu'autant qu'il est nécessaire pour étancher la soif, mais à tout homme un peu raisonnable. Combien l'ivresse fait-elle commettre d'indignités, dont on rougit de sang-froid! L'ivresse est une folie non fortuite, mais volontaire. L'ivrognerie attaque et détruit peu à peu la santé de l'âme. Les vices qu'elle fait éclore ne passent point avec elle, et les maladies longues et cruelles qui en sont la suite nous font payer bien cher les courts plaisirs qu'elle nous donne. Rien n'échappe aux yeux attentifs. Les moindres indices dévoilent les mœurs d'un homme. L'impudique se connaît à la démarche, au maintien; un mot, un geste, un regard suffisent pour le démasquer. Il en est de même de la folie et de la méchanceté. La physionomie, la contenance, le rire, sont des marques sensibles qui nous les font apercevoir. Un autre moyen de lire dans l'âme de quelqu'un, c'est d'examiner comment il reçoit les louanges qu'on lui donne. Pour être riche ce n'est pas de l'argent qu'il faut, c'est de la modération. Les dignités nous honorent moins que la modestie. Si l'on veut être heureux, et jouir d'une longue vie, il faut mettre un frein à ses passions.

VII. *De la vie heureuse.*

Tout le monde aspire à la vie heureuse, mais personne ne sait en quoi elle consiste : de là vient la grande difficulté d'y parvenir; car plus on se hâte, lorsqu'on n'a pas pris le droit chemin, et plus on s'écarte du but.

Ainsi notre empressement pour la vie heureuse ne sert qu'à nous en éloigner davantage. Il faut donc examiner, en premier lieu, quel doit être l'objet de nos désirs; ensuite, quels sont les moyens qui y conduisent le plus promptement. Nous nous apercevrons dans la route, pourvu que nous ayons choisi la bonne, du chemin que nous aurons fait, et de celui qui nous reste à faire, pour obtenir ce que nous désirons tous naturellement.

Si l'âme voulait rentrer en elle même, qu'il lui serait aisé de tirer de son propre fonds les principes du vrai et l'aveu de ses fautes. « Oui, dirait-elle, j'ai fait jusqu'à présent tout ce qu'il ne fallait pas faire; quand je pense à ce que j'ai dit, j'envie le sort des muets. Ce que j'ai si ardemment souhaité, c'est ce qui m'a été le plus nuisible; et mes ennemis n'auraient pu former contre moi des vœux plus funestes que ceux qui m'ont séduit. Ce que je craignais m'a été plus utile que ce qui faisait l'objet de mes désirs. Je suis venue à bout de terminer des querelles fâcheuses, de calmer des ennemis puissants: et je n'ai pas encore pu me réconcilier avec moi-même. Je me suis jeté dans le monde, j'ai voulu briller; qu'ai-je gagné, si ce n'est de rester en butte à ses traits? J'ai compté parmi mes admirateurs autant d'envieux. Pourquoi ne pas chercher présentement un bien qui me satisfasse et qui ne soit pas uniquement pour l'ostentation? Ce qui charme les spectateurs, ce qui attire les regards, ce qui se fait montrer au doigt, n'a qu'un éclat extérieur qui cache un fond méprisable.

La vraie félicité consiste dans la vertu. La vertu est quelque chose de grand, de noble, d'invincible; elle est infatigable: on la trouve partout, au temple, au sénat, à la place publique. Elle s'arme pour la défense de la patrie; ses mains sont endurcies au travail, elle est toujours couverte de sueur et de poussière; bien différente de la volupté qui se cache ordinairement, qui cherche les ténèbres, qui rôde autour de ces lieux suspects où l'œil du magistrat est si redouté. La volupté ne respire que la mollesse et la dissolution. Elle s'inonde de vin et de parfums, elle a le visage pâle ou chargé de fausses couleurs, et méconnaissable par l'effet de toutes sortes de drogues.

Le souverain bien est immortel, on ne peut le perdre quand on le possède. Il n'entraîne avec lui, ni remords ni dégoûts. Une âme droite est toujours égale. Elle est incapable de se déplaire à elle-même et de vouloir changer l'heureux sort dont elle jouit. Mais la volupté s'éteint lorsqu'elle est arrivée à son comble, sa durée est courte, l'ennui marche à sa suite; ses premiers transports l'affaiblissent, elle n'est jamais assurée: semblable en cela à tout ce qui ne subsiste que par l'impression du mouvement.

Pour parvenir au souverain bien, pour établir cet heureux équilibre entre les puissances de l'âme, il faut s'adonner à la vertu. Que vous inspire-t-elle? d'imiter Dieu autant qu'il est en vous. Que vous promet-elle? des biens inestimables et divins. Elle n'a rien qui cause de la gêne; elle vous affranchit de vos besoins, elle vous procure la liberté, la sécurité. Avec elle vous ne courez point de risques; tout vous est possible, vous pouvez aspirer à tout. Nul événement à craindre qui soit contraire à vos inclinations, à vos vues. Quoi donc? la vertu suffit-elle pour être heureux? Oui, sans doute. Elle est parfaite, elle est divine; elle doit remplir nos vœux et au-delà. Que pourrait-il manquer à celui qui est exempt de désirs? ou que peut désirer au dehors celui qui possède, au dedans de lui-même, tout ce qui est propre à le satisfaire?

Les préceptes ne nous rendent point heureux; ils servent eulement d'aiguillon aux esprits dociles, et les excitent à faire des actions vertueuses. L'acquisition de la vertu dépend de notre travail et de la pratique des devoirs qu'elle nous prescrit.

VIII. *De la Philosophie.*

La connaissance de la vérité dans la discussion des choses divines et humaines, tel est l'objet de la philosophie. La justice, la piété, la religion, enfin toutes les vertus, étroitement unies et se tenant par la main, lui servent de cortége. Elle nous apprend à honorer les dieux parce qu'ils sont les arbitres de notre destinée, et à aimer les hommes parce que c'est au milieu d'eux que nous avons à passer la vie. Elle s'applique à former, à polir nos esprits; elle est la règle de notre conduite et de nos mœurs; elle nous montre ce qu'il faut faire, et ce qu'il faut éviter; elle tient le gouvernail, et dirige notre course à travers les écueils. Il arrive à toute heure une infinité d'incidents qui nous obligent de la consulter et de l'appeler à notre secours.

Tournez toutes vos pensées de son côté, attachez-vous à elle, cultivez-la. Tâchez de devancer ceux qui parcourent la même carrière. Quoi de plus grand pour l'homme que de jouir, malgré sa faiblesse, de la sécurité qui est le partage de Dieu même! Vous ne sauriez comprendre tout l'avantage que la philosophie a sur le sort; elle est impénétrable à ses traits; rien ne peut l'ébranler.

Il faut regarder l'étude de la philosophie comme un moyen de parvenir à la vie heureuse. Il ne s'agit pas d'apprendre des mots ou des manières de parler; mais des préceptes utiles et de grandes maximes que l'on puisse aussitôt réduire en pratique.

IX. *De la brièveté de la vie.*

La rapidité avec laquelle nos années s'écoulent, donne sujet à la plupart des hommes de se plaindre de la nature. Si notre temps est court, c'est parce que nous en perdons une grande partie. La vie serait assez longue pour l'exécution des plus grandes entreprises, si nous savions en profiter. Mais tandis que nous sommes endormis dans le sein de la paresse et des plaisirs, insensiblement la mort s'avance, et la vie est passée.

Nous n'avons rien à reprocher à la nature; nous devons plutôt nous louer de sa bonté, puisque nous pouvons augmenter la durée des jours qu'elle nous accorde, si nous savons en faire un bon usage; mais telle est la folie des hommes: l'un est possédé par l'avarice, l'autre s'occupe sérieusement de bagatelles; celui-là s'abandonne à la débauche, celui-ci croupit dans l'oisiveté: il en est qui, par des vues ambitieuses, briguent sans cesse la faveur du public; d'autres que l'avidité du gain fait voler jusqu'aux extrémités de la terre, et parcourir toutes les mers pour s'enrichir par le commerce. Le monde est plein d'hommes légers et inconstants, qui, s'ennuyant de tout et se déplaisant à eux-mêmes, n'ont point de plan fixe et arrêté, ou en changent à chaque instant; d'esprits faibles et irrésolus qui ne savent à quoi s'appliquer, et que la mort surprend dans l'irrésolution. Voyez ce qui se passe même au barreau: on s'ajourne, on répond, on défend, on prononce des sentences. Personne ne prend garde à soi; chacun se mêle de ce qui ne le regarde pas; on s'attache à celui-là, à celui-ci, et l'on néglige ses véritables intérêts. Cet aveuglement général est tout-à-fait incompréhensible. On ne veut pas perdre un pouce de terre; on se battrait plutôt que de souffrir le déplacement d'une borne: l'on ne s'embarrasse pas de la perte de son temps; c'est ce que l'on sacrifie sans peine. Le seul bien dont on puisse être légitimement avare, c'est celui qu'on partage le plus volontiers, et qu'on prodigue avec le moins de ménagement.

On ne manque pas de maîtres dans les arts en général, et les jeunes gens peuvent y devenir si habiles en peu de temps, qu'ils soient capables de les enseigner aux autres; mais la vie n'est pas trop longue pour apprendre à vivre comme il faut, ni même, ce qui vous surprendra peut être davantage, pour apprendre à mourir. On a vu de très-grands hommes qui, après avoir renoncé à leurs biens, à leurs emplois, aux plaisirs et à tous les embarras, pour vaquer uniquement à cette étude, ont avoué, à la fin de leur vie, qu'ils n'y étaient pas encore bien avancés. Croyez-

Ainsi notre empressement pour la vie heureuse ne sert qu'à nous en éloigner davantage. Il faut donc examiner, en premier lieu, quel doit être l'objet de nos désirs; ensuite, quels sont les moyens qui y conduisent le plus promptement. Nous nous apercevrons dans la route, pourvu que nous ayons choisi la bonne, du chemin que nous aurons fait, et de celui qui nous reste à faire, pour obtenir ce que nous désirons tous naturellement.

Si l'âme voulait rentrer en elle même, qu'il lui serait aisé de tirer de son propre fonds les principes du vrai et l'aveu de ses fautes. « Oui, dirait-elle, j'ai fait jusqu'à présent tout ce qu'il ne fallait pas faire; quand je pense à ce que j'ai dit, j'envie le sort des muets. Ce que j'ai si ardemment souhaité, c'est ce qui m'a été le plus nuisible; et mes ennemis n'auraient pu former contre moi des vœux plus funestes que ceux qui m'ont séduit. Ce que je craignais m'a été plus utile que ce qui faisait l'objet de mes désirs. Je suis venue à bout de terminer des querelles fâcheuses, de calmer des ennemis puissants: et je n'ai pas encore pu me réconcilier avec moi-même. Je me suis jeté dans le monde, j'ai voulu briller; qu'ai-je gagné, si ce n'est de rester en butte à ses traits? J'ai compté parmi mes admirateurs autant d'envieux. Pourquoi ne pas chercher présentement un bien qui me satisfasse et qui ne soit pas uniquement pour l'ostentation? Ce qui charme les spectateurs, ce qui attire les regards, ce qui se fait montrer au doigt, n'a qu'un éclat extérieur qui cache un fond méprisable.

La vraie félicité consiste dans la vertu. La vertu est quelque chose de grand, de noble, d'invincible; elle est infatigable: on la trouve partout, au temple, au sénat, à la place publique. Elle s'arme pour la défense de la patrie; ses mains sont endurcies au travail, elle est toujours couverte de sueur et de poussière; bien différente de la volupté qui se cache ordinairement, qui cherche les ténèbres, qui rôde autour de ces lieux suspects où l'œil du magistrat est si redouté. La volupté ne respire que la mollesse et la dissolution. Elle s'inonde de vin et de parfums, elle a le visage pâle ou chargé de fausses couleurs, et méconnaissable par l'effet de toutes sortes de drogues.

Le souverain bien est immortel, on ne peut le perdre quand on le possède. Il n'entraîne avec lui, ni remords ni dégoûts. Une âme droite est toujours égale. Elle est incapable de se déplaire à elle-même et de vouloir changer l'heureux sort dont elle jouit. Mais la volupté s"éteint lorsqu'elle est arrivée à son comble, sa durée est courte, l'ennui marche à sa suite; ses premiers transports l'affaiblissent, elle n'est jamais assurée: semblable en cela à tout ce qui ne subsiste que par l'impression du mouvement.

Pour parvenir au souverain bien, pour établir cet heureux équilibre entre les puissances de l'âme, il faut s'adonner à la vertu. Que vous inspire-t-elle? d'imiter Dieu autant qu'il est en vous. Que vous promet-elle? des biens inestimables et divins. Elle n'a rien qui cause de la gêne; elle vous affranchit de vos besoins, elle vous procure la liberté, la sécurité. Avec elle vous ne courez point de risques; tout vous est possible, vous pouvez aspirer à tout. Nul événement à craindre qui soit contraire à vos inclinations, à vos vues. Quoi donc? la vertu suffit-elle pour être heureux? Oui, sans doute. Elle est parfaite, elle est divine; elle doit remplir nos vœux et au-delà. Que pourrait-il manquer à celui qui est exempt de désirs? ou que peut désirer au dehors celui qui possède, au dedans de lui-même, tout ce qui est propre à le satisfaire?

Les préceptes ne nous rendent point heureux; ils servent eulement d'aiguillon aux esprits dociles, et les excitent à faire des actions vertueuses. L'acquisition de la vertu dépend de notre travail et de la pratique des devoirs qu'elle nous prescrit.

VIII. *De la Philosophie.*

La connaissance de la vérité dans la discussion des choses divines et humaines, tel est l'objet de la philosophie. La justice, la piété, la religion, enfin toutes les vertus, étroitement unies et se tenant par la main, lui servent de cortége. Elle nous apprend à honorer les dieux parce qu'ils sont les arbitres de notre destinée, et à aimer les hommes parce que c'est au milieu d'eux que nous avons à passer la vie. Elle s'applique à former, à polir nos esprits; elle est la règle de notre conduite et de nos mœurs; elle nous montre ce qu'il faut faire, et ce qu'il faut éviter; elle tient le gouvernail, et dirige notre course à travers les écueils. Il arrive à toute heure une infinité d'incidents qui nous obligent de la consulter et de l'appeler à notre secours.

Tournez toutes vos pensées de son côté, attachez-vous à elle, cultivez-la. Tâchez de devancer ceux qui parcourent la même carrière. Quoi de plus grand pour l'homme que de jouir, malgré sa faiblesse, de la sécurité qui est le partage de Dieu même! Vous ne sauriez comprendre tout l'avantage que la philosophie a sur le sort; elle est impénétrable à ses traits; rien ne peut l'ébranler.

Il faut regarder l'étude de la philosophie comme un moyen de parvenir à la vie heureuse. Il ne s'agit pas d'apprendre des mots ou des manières de parler; mais des préceptes utiles et de grandes maximes que l'on puisse aussitôt réduire en pratique.

IX. *De la brièveté de la vie.*

La rapidité avec laquelle nos années s'écoulent, donne sujet à la plupart des hommes de se plaindre de la nature. Si notre temps est court, c'est parce que nous en perdons une grande partie. La vie serait assez longue pour l'exécution des plus grandes entreprises, si nous savions en profiter. Mais tandis que nous sommes endormis dans le sein de la paresse et des plaisirs, insensiblement la mort s'avance, et la vie est passée.

Nous n'avons rien à reprocher à la nature; nous devons plutôt nous louer de sa bonté, puisque nous pouvons augmenter la durée des jours qu'elle nous accorde, si nous savons en faire un bon usage; mais telle est la folie des hommes: l'un est possédé par l'avarice, l'autre s'occupe sérieusement de bagatelles; celui-là s'abandonne à la débauche, celui-ci croupit dans l'oisiveté: il en est qui, par des vues ambitieuses, briguent sans cesse la faveur du public; d'autres que l'avidité du gain fait voler jusqu'aux extrémités de la terre, et parcourir toutes les mers pour s'enrichir par le commerce. Le monde est plein d'hommes légers et inconstants, qui, s'ennuyant de tout et se déplaisant à eux-mêmes, n'ont point de plan fixe et arrêté, ou en changent à chaque instant; d'esprits faibles et irrésolus qui ne savent à quoi s'appliquer, et que la mort surprend dans l'irrésolution. Voyez ce qui se passe même au barreau: on s'ajourne, on répond, on défend, on prononce des sentences. Personne ne prend garde à soi; chacun se mêle de ce qui ne le regarde pas; on s'attache à celui-là, à celui-ci, et l'on néglige ses véritables intérêts. Cet aveuglement général est tout-à-fait incompréhensible. On ne veut pas perdre un pouce de terre; on se battrait plutôt que de souffrir le déplacement d'une borne: l'on ne s'embarrasse pas de la perte de son temps; c'est ce que l'on sacrifie sans peine. Le seul bien dont on puisse être légitimement avare, c'est celui qu'on partage le plus volontiers, et qu'on prodigue avec le moins de ménagement.

On ne manque pas de maîtres dans les arts en général, et les jeunes gens peuvent y devenir si habiles en peu de temps, qu'ils soient capables de les enseigner aux autres; mais la vie n'est pas trop longue pour apprendre à vivre comme il faut, ni même, ce qui vous surprendra peut être davantage, pour apprendre à mourir. On a vu de très-grands hommes qui, après avoir renoncé à leurs biens, à leurs emplois, aux plaisirs et à tous les embarras, pour vaquer uniquement à cette étude, ont avoué, à la fin de leur vie, qu'ils n'y étaient pas encore bien avancés. Croyez-

quelque retraite que l'on choisisse, on doit toujours conserver l'envie d'employer au service du public et des particuliers son esprit, ses talents et ses conseils. Les services que l'on peut rendre à la république, ne consistent pas seulement à fournir des candidats, à défendre l'innocence, à assister aux délibérations concernant la guerre ou la paix. Instruire la jeunesse, remplir les esprits de bons principes, qui sont aujourd'hui si rares, réprimer ou du moins modérer le penchant trop commun à l'amour des richesses et de la débauche, c'est, dans une condition privée, servir le public utilement.

L'étude est un sûr moyen d'éviter l'ennui ; avec elle le temps passe vite ; elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes et inutiles aux autres : elle nous procure la compagnie des gens de bien et nous fait beaucoup d'amis. La vertu ne saurait être cachée ; ses rayons percent l'obscurité de la plus sombre retraite, et en découvrent la trace à ceux qui sont dignes de la suivre.

Rien n'est plus satisfaisant qu'une amitié tendre et fidèle. Quel avantage de trouver des amis, auxquels on puisse sûrement confier son secret, qui soient à notre égard plus indulgents que nous-mêmes ; qui charment nos ennuis par l'agrément de leurs conversations, qui fixent nos irrésolutions par la sagesse de leurs conseils, dont la seule vue enfin nous réjouisse et dissipe la tristesse ? Mais, autant qu'il est possible, il faut choisir des amis exempts de passions ; car le vice est un mal contagieux qui se communique promptement. Je n'exige pas que vous ne vous attachiez qu'au sage : hélas ! où le trouveriez-vous ? les siècles ne suffisent pas pour le produire. Celui-là doit passer pour le meilleur, qui aura le moins de défauts. Évitez cependant les personnes naturellement tristes, qui se chagrinent et s'offensent de tout. Quelque fidèle, quelque complaisant que soit un ami, son commerce serait un obstacle à notre tranquillité, s'il n'est tranquille lui-même, et s'il gémit continuellement....

Mais vous vous trouvez peut-être dans des circonstances délicates : les malheurs publics ou vos disgrâces particulières vous ont mis, malgré vous, dans un état que vous ne pouvez ni quitter ni changer. En ce cas, souvenez-vous que ceux qui portent des chaînes, les trouvent d'abord très-incommodes ; mais, voyant qu'il leur est impossible de les rompre, ils apprennent, par l'habitude et la nécessité, à les porter facilement et courageusement. Il n'est point de condition dans la vie, qui n'ait ses agréments et ses avantages, à moins qu'on ne se rende malheureux soi-même, en enviant un autre sort. L'un des plus grands bienfaits de la nature, c'est le remède qu'elle a trouvé pour les maux auxquels nous sommes sujets dès notre naissance ; il consiste dans l'habitude qui adoucit bientôt toute leur amertume. On n'y tiendrait pas, si le sentiment qu'excite en nous l'adversité ne s'émoussait à la longue. Nous sommes tous liés à la fortune, plus ou moins étroitement, les uns avec des chaînes d'or, les autres avec des chaînes de fer. Mais qu'importe ? tout le monde est renfermé dans la même prison, et ceux qui nous ont enchaînés ne sont pas plus libres que nous. L'un est esclave des richesses, l'autre de l'ambition. Celui-là soutient sa noblesse avec peine, celui-ci gémit dans l'obscurité. Il en est qui obéissent à des maîtres étrangers, on en voit d'autres asservis à eux-mêmes. Notre vie est un perpétuel esclavage. Gardons-nous donc de nous plaindre, et accoutumons-nous à notre état. Profitons de tous les avantages qui peuvent s'y rencontrer. Il n'est point de condition si dure, qui n'offre quelque sujet de consolation à un bon esprit.

Deux obstacles s'opposent à notre tranquillité ; ne pouvoir ni changer sa condition, ni la supporter : tâchons d'écarter tous les objets extérieurs et de nous recueillir. Que notre esprit prenne confiance en ses propres forces ; que dans son sein il cherche son contentement ; qu'il se considère, et qu'il se compare à lui-même, sans égard à ce qui est hors de lui ; qu'il devienne insensible aux pertes qui lui arrivent, et qu'il prenne même les adversités en bonne part.

Mesurons notre sensibilité sur la grandeur des maux qui en sont la cause, et ne la soumettons point aux préjugés qu'inspire la coutume. Abstenons-nous de juger avec précipitation. Voyons comment les hommes célèbres ont supporté leurs malheurs. Si c'est en héros, envions leur courage ; s'ils ont montré de la faiblesse, leur perte est indifférente. La vertu seule est digne de nos regrets ; les lâches ne méritent pas qu'on les plaigne. Ne serait-il pas honteux que la crainte, la pusillanimité fussent tout ce que produit en nous la mort courageuse des grands hommes ? Ne refusons pas à un héros les éloges qu'il a mérités ; disons-lui, dans les transports de notre admiration : Vous êtes d'autant plus fortuné, que vous avez montré plus de cœur ; vous êtes affranchi des misères de l'humanité ; l'envie, la maladie ne peuvent rien sur vous : Vous jouissez de la liberté. Les dieux n'ont pas prétendu vous exposer aux indignités de la mauvaise fortune ; ils ont jugé au contraire que vous méritiez d'être désormais à couvert de ses traits.

Il faut chercher tour à tour le monde et la solitude. La solitude nous donnera du goût pour la société, et le commerce des hommes nous invitera à la retraite. Ils serviront l'un à l'autre de remède contre le dégoût. Il ne faut pas non plus avoir toujours l'esprit tendu. Nous avons besoin de relâche ; le repos rétablit nos forces et notre courage. Il est bon de s'égayer par des amusements innocents. On peut se dissiper de plusieurs manières. La promenade dans un air libre et pur récrée l'esprit ; les voyages, la conversation, les plaisirs d'une table frugale, lui redonnent souvent de la vigueur.

Tels sont les moyens que l'on peut employer pour rétablir ou pour conserver la tranquillité de l'âme. Mais leur efficacité dépend surtout de nos soins assidus, et de notre attention à prévenir la lassitude et le découragement.

LIBERALIS. Ce philosophe, ami de Sénèque, mérita par ses qualités personnelles le titre glorieux du meilleur des hommes. Capitaine des gardes de Titus, il fit tous ses efforts pour empêcher l'incendie du temple de Jérusalem. *Juste-Lipse* croit que c'est à Liberalis que Sénèque dédia son *Traité des bienfaits*. (*D. H.*)

PATERCULUS, Velléius (né vers l'an de Rome 735). D'abord tribun des soldats, puis questeur, tribun du peuple, et enfin préteur l'année de la mort d'Auguste, il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au consulat. Quelques-uns mêmes prétendent qu'il y parvint ; mais aucun historien n'en fait mention.

Velléius, qu'on ne peut que taxer d'adulation et d'infidélité lorsqu'il parle de ce qui intéresse Auguste et Tibère, n'en est pas moins digne de très-grands éloges sous le rapport de l'élégance et de la précision de son style, du laconisme ingénieux de ses pensées, de la justesse de ses réflexions ; et il faut convenir, avec le président Hénault, qui l'appelle *le modèle inimitable des abrégés*, que c'est un des auteurs dont la lecture est le plus agréable.

Le seul des exploits que l'histoire nous ait conservé de Velléius-Paterculus, qui commanda long-temps la cavalerie sous les ordres de Tibère, prouve qu'il savait manier l'épée aussi bien que la plume. (*B. U.*)

BURRHUS Afranius. Ce Romain, dont la vie n'est pas exempte de taches, était un militaire de réputation à qui Agrippine, alors femme de l'empereur Claude, fit donner le commandement des cohortes prétoriennes. Son austère probité, sa bonté, sa sagesse lui avaient concilié l'estime des soldats et du peuple. Après la mort de Claude, ayant déterminé les prétoriens à proclamer Néron empereur, Burrhus, secondé par Sénèque, mit pen-

dant un temps quelque obstacle aux excès sanguinaires de ce jeune prince, et aux fureurs d'Agrippine. Quand cette princesse fut accusée de vouloir se donner un mari et usurper l'empire, Burrhus retint Néron, impatient de faire périr sa mère, en lui promettant sa mort, si son crime était avéré. Il démontra à l'empereur l'absurdité de l'imputation et sauva Agrippine; mais, quelques années après, il ne put rien pour elle, quand Néron eut résolu à quelque prix que ce fût d'être parricide. (*B. U.*)

Burrhus fut ensuite accusé lui-même d'avoir conspiré contre Néron. Ce tyran parut d'abord ne pas s'arrêter à une accusation si peu fondée. Quelque temps après, lassé de voir en la personne de Burrhus un maître dont les leçons et les exemples le faisaient rougir, il fut soupçonné d'avoir hâté la fin de son gouverneur, par le poison, l'an 62.

THRASÉAS, Lucius-Poetus. Né à Padoue, ce sénateur romain vécut sous le règne de Tibère, Caligula, Claude et Néron, indépendant au milieu de l'avilissement général. Son opposition à la tyrannie était calme et mesurée; il voulait le bien et ne cherchait pas l'éclat; non qu'il dédaignât la gloire, mais il aimait encore plus la vertu. Docile à la voix de sa conscience, il n'en respectait pas moins les convenances sociales; aussi sa conduite, toujours égale, fut-elle sans reproche.

Comme Thraséas avait la réputation d'être l'homme le plus vertueux de son siècle, toutes ses actions étaient remarquées; ses détracteurs en prirent occasion de lui reprocher d'avoir donné un avis sur la police des spectacles de Syracuse, quand il n'en donnait pas sur les plus grandes affaires de l'Empire. Il répondit : Qu'en s'occupant des petites choses, il montrait assez, pour l'honneur du sénat, qu'on n'aurait pas négligé les grandes, s'il eût été permis de s'en mêler. Réponse pleine de sens et de courage, qui accusait ouvertement ce qu'on voulait le plus dissimuler, la tyrannie. Il connaissait, dit Tacite, tout le danger dont il était menacé; mais sa vertu le soutenait. Il disait souvent : « Néron peut me tuer, mais il ne peut me faire aucun mal. » Thraséas n'affectait pas, de montrer son opposition courageuse; il ne prenait la parole que dans les occasions où le silence paraissait criminel.

On accusait le Crétois *Timarque*, qui s'était rendu coupable de vexations dans sa patrie, et qui s'était vanté de dicter à son gré les décrets du sénat de Rome, concernant les remerciments publics à décerner au proconsul de Crète. Dans un discours plein de raison, dont Tacite nous a conservé la substance, Thraséas, après avoir voté pour le bannissement de l'accusé, s'éleva contre les éloges que les provinces étaient dans l'usage de décerner à leurs gouverneurs. Il fit voir que le besoin de les obtenir transformait les magistrats en courtisans de leurs administrés, et les entraînait à de lâches condescendances. La sagesse de ses vues frappa l'empereur lui-même, qui fit présenter au sénat un décret pour interdire aux provinces de voter des actions de grâces aux proconsuls et aux préteurs.

Néron ne pouvait cacher son éloignement pour un sénateur qui, dans ses discours et ses votes, n'avait en vue que le bien de l'état. Une fille naquit à ce prince; comme il se trouvait à Antium, tous les sénateurs allèrent le féliciter. Thraséas reçut la défense de paraître devant l'empereur. Cette marque éclatante de disgrâce semblait lui annoncer la mort : il ne s'en effraya point. Néron se vanta dans le même temps à Sénèque de s'être réconcilié avec Thraséas; et cette protestation hypocrite était aussi glorieuse que menaçante pour celui qui en était l'objet. Ce fut seulement après la conjuration de Pison que, délivré des conseils importuns de Sénèque, Néron s'acharna, dit Tacite, à détruire la vertu même dans la personne de Thraséas et de Soranus. Il était d'autant plus disposé à sévir contre le premier, que Thraséas n'avait ni assisté aux funérailles de Poppée, ni paru au sénat, quand cette assemblée avait prostitué les honneurs divins à cette méprisable impératrice. Pendant qu'on décidait de son sort, Thraséas était dans ses jardins au milieu d'un cercle nombreux d'hommes et de femmes de la première distinction. Domitius-Cœcilianus, intime ami de Thraséas, vint alors l'informer des décrets du sénat. Toute la société se répand en plaintes et en murmures. Impassible pour lui-même, et toujours plein de sollicitude pour les autres, Thraséas congédie promptement tous ses amis, de peur que leur commisération imprudente ne les fasse envelopper dans sa condamnation. Sa femme Arria voulait le suivre au tombeau, il la supplie de vivre pour ne pas enlever à leur fille le seul appui qui allait lui rester. Bientôt arrive le questeur chargé de signifier le jugement et d'assister à l'exécution. Thraséas le reçoit d'un air presque joyeux, parce qu'il vient d'apprendre qu'Helvidius n'est qu'exilé. Après la lecture du sénatus-consulte, il entre dans sa chambre accompagné de son gendre et du philosophe Démétrius, se fait ouvrir les veines des deux bras, et dit en voyant son sang couler : « Offrons cette libation à Jupiter libérateur; » Puis s'adressant au questeur : « Regardez bien, jeune homme; je prie les dieux que ce ne soit pas pour vous un mauvais présage : mais vous êtes né dans un temps où il est bon de fortifier son âme par des exemples de constance. »

Entre les stoïciens de cette époque, cet illustre sénateur, sévère seulement pour lui-même, se distinguait par une philosophie douce et indulgente. Il disait : « Qui hait les vices, hait les hommes, » faisant entendre par-là que l'aversion pour les autres se déguise trop souvent sous le voile de la haine pour leurs défauts. Pline le jeune qui rapporte ces paroles, ajoute que Thraséas n'était pas moins grand par sa bonté que par ses autres vertus. Sa mémoire demeura en vénération chez les Romains. On le citait souvent comme un exemple à suivre dans les délibérations du sénat. L'empereur Vitellius, lui-même, rendit à Thraséas un éclatant témoignage. Helvidius Priscus qui avait puisé dans le commerce intime avec son beau-père les habitudes d'une généreuse liberté, osa contredire l'opinion de ce prince en plein sénat. Vitellius ne s'en offensa point, et dit qu'il n'était pas étonnant que deux sénateurs fussent alors d'avis opposé, puisqu'il lui était souvent arrivé à lui-même d'être d'une opinion contraire à celle de Thraséas. Rusticus-Arulenus, le même qui, étant tribun, avait voulu se dévouer à la cause de cet illustre accusé, demeura fidèle à sa mémoire : il le prit pour modèle, et fit gloire d'écrire la vie de Thraséas, comme Thraséas avait écrit celle de Caton d'Utique.

La constance de Thraséas était devenue une sorte de lieu commun pour les poètes : *Thrasea constantior, ipso*, dit Martial, qui revient sur ce vertueux personnage dans plusieurs de ses épigrammes. Le suffrage des modernes à confirmé ces éloges unanimes donnés par les anciens. (*B. U.*)

Ce grand homme avait coutume de dire qu'on devait se charger de trois sortes de causes; de celles de ses amis, de celles qui manquent de protection, et enfin de celles qui tirent à conséquence pour l'exemple. Pourquoi des causes de ses amis? cela s'entend. Pourquoi des causes dénuées de protection? C'est là que se montrent et la grandeur d'âme et la générosité d'un avocat. Pourquoi enfin des causes qui tirent à conséquence pour l'exemple? parce qu'il importe infiniment à la République qu'il n'en soit donné que de bons. (*Plin le j.* L. VI. lett. 29.)

NÉRON, Lucius-Domitius-Claudius (empereur romain). « Je voudrais ne point savoir écrire : » ainsi s'exprimait Néron, dans une des premières années de son règne, lorsqu'il eut à signer la condamnation d'un homme à la peine de mort. Il se montrait alors humain, juste, généreux; pouvait-on croire qu'il serait un des hommes les plus cruels, et que son

nom deviendrait pour les mauvais princes la plus sanglante injure?

Ce trait de Néron n'est pas le seul qui ait donné d'abord de trompeuses espérances. Lorsqu'en butte à l'envie que lui attiraient ses grands biens, Sénèque voulut les remettre entre les mains de l'empereur, Néron lui répondit que, quelque grands qu'ils parussent, il y avait des personnes qui en possédaient davantage, et qui cependant étaient fort au-dessous du mérite de Sénèque. « J'ai honte, ajouta-t-il, de voir des affranchis plus riches que vous; et, qu'étant le premier dans mon estime, vous ne soyez pas le plus grand dans mon empire. » (*Tacite. Ann.*, l. XIV. c. 55.)

MUSONIUS ou MOSONIUS, Caïus. Ce philosophe aurait voulu qu'un homme qui aspire à la sagesse, fût toujours utilement occupé.

Il disait qu'il ne serait jamais en discussion avec personne, parce qu'il ne se croirait ni maltraité ni déshonoré par des injures, ni par d'autres mauvais traitements : les hommes, ajoutait-il, qui n'ont pas des idées justes de l'honneur et de la honte, se croient offensés si on les regarde de travers, si on les tourne en ridicule, si on lève la main sur eux : tout cela ne trouble point le sage, qui sait que ces actes ne sont honteux que pour ceux qui en sont les auteurs.

Regarder, disait encore Musonius, chaque jour comme le dernier de la vie, serait un bon moyen de ne jamais s'écarter de la vertu.

Faites attention que lorsqu'il vous en aura coûté pour une action vertueuse, la peine passera, et le souvenir vous en sera toujours doux et agréable; mais lorsque le plaisir sera causé par une mauvaise action, il passera, et la honte restera.

Un homme, vêtu en philosophe, se présenta devant Musonius pour lui demander quelque secours; il en reçut une somme assez considérable. Les amis de Musonius, représentèrent que ce prétendu philosophe n'était qu'un fort méchant homme. A quoi, Musonius répondit : « Il est donc bien digne de recevoir de l'argent!.. »

Attiré par la réputation de Musonius, un prince alla lui faire une visite; le philosophe développa les avantages de la philosophie, et prouva qu'elle est principalement utile pour les rois, parce qu'elle apprend ce que c'est que la justice, la vertu et tout ce qui peut rendre les hommes heureux. Le prince, enchanté, pria Musonius de lui dire quel serait le moyen de lui témoigner le mieux sa reconnaissance? « C'est, lui répondit Musonius, que vous profitiez de ce que vous venez d'entendre. (*Mém. de l'Acad.*)

GALBA, Servius-Sulpicius (empereur romain, successeur de Néron, et né 4 ans avant l'ère chrétienne). Protégé par Livie, femme d'Auguste, Galba parvint aux honneurs avant l'âge prescrit par les lois. Il fut consul sous Tibère, et fut envoyé par Caligula dans la Germanie, dont il prit le commandement, et où il s'acquit la double réputation d'habileté dans la guerre, et de sévérité dans le maintien de la discipline. On pourrait ajouter qu'il donna une grande preuve de sagesse, en rejetant les sollicitations de ceux qui l'invitaient, après la mort de Caligula, à songer à l'empire. Claude, qui lui sut bon gré de cette modération, lui confia le gouvernement de l'Afrique, alors agitée par des dissensions intestines et l'incursion des barbares; il y resta deux ans, pendant lesquels il eut le bonheur de concilier les intérêts des peuples et la faveur du prince; il s'y montra constamment ami de la justice et du bon ordre. De retour à Rome, il fut décoré des trois grands sacerdoces, qui jusqu'alors avaient été séparément le partage des trois grands dignitaires de l'état. Il passa ensuite plusieurs années dans l'obscurité d'une vie privée, rangé dans ses mœurs, économe dans sa dépense, se piquant d'une frugalité antique, qui lui attira des éloges tant qu'il fut simple particulier, mais qui parut petitesse et avarice, lorsqu'il fut élevé au rang suprême. La simplicité

de ses goûts et la prudence de sa conduite, lui épargnèrent bien des dangers, le sauvèrent des fureurs de Messaline et des vengeances d'Agrippine.

En adoptant Pison pour l'associer à l'empire, Galba lui dit : « Auguste a cherché un successeur dans sa famille; pour moi, j'en ai cherché un dans toute l'étendue de l'empire... » Il lui répétait souvent : « Néron sera toujours regretté de tous les méchants; nous devons avoir soin, vous et moi, qu'il ne soit pas aussi regretté des gens de bien... Souvenez-vous de ce que vous avez condamné ou loué dans les princes, lorsque vous étiez particulier. Ce souvenir pourra vous être fort utile ainsi qu'à vos sujets ». (*B. U.*)

Pendant qu'il était en Afrique, Galba rendit le jugement suivant, que Suétone nous a rapporté dans la vie de cet empereur : Deux citoyens se disputaient la propriété d'un cheval; les dépositions des témoins étaient contradictoires, ce qui rendait la vérité difficile à découvrir. Galba ordonne que le cheval, avec un bandeau qui lui cache tous les objets, sera conduit à l'abreuvoir public; qu'ensuite l'usage de ses yeux lui sera rendu, et que celui des deux prétendants chez lequel le cheval se présentera, en sera reconnu le propriétaire.

OTHON, Marcus-Salvius (empereur romain, mort à 37 ans, l'an 69). Trouvant inflexible Vitellius, à qui il avait proposé des sommes considérables pour l'engager à abandonner ses prétentions au pouvoir suprême, l'empereur Othon marcha contre lui, et fut son vainqueur dans trois combats différents; mais son armée ayant été entièrement défaite dans une bataille générale livrée entre Crémone et Mantoue, il se donna la mort. Othon qui avait été étroitement lié avec Néron, et qui avait eu part à ses crimes, ainsi qu'à ses plaisirs; Othon qui fit massacrer Galba et Pison, pour se mettre sur le trône à leur place, fit cependant paraître dans ses derniers moments la même tranquillité d'esprit et les mêmes attentions pour les autres, que Caton, à qui d'ailleurs il ressemblait si peu. D'un air calme, d'un ton ferme, il réprima les larmes et les plaintes déplacées de ceux qui l'entouraient; il leur parla à tous avec douceur, les invitant avec plus ou moins d'instance, suivant les différences du rang et de l'âge, à se retirer promptement, et à ne point aigrir par leur retard la colère du vainqueur. Il brûla les mémoires et les lettres qui contenaient des témoignages d'un zèle trop vif pour lui, ou des reproches capables d'offenser Vitellius. Il distribua son argent avec discrétion et sagesse, et non comme un homme qui ne ménage plus rien parce qu'il va mourir. S'apercevant que le jeune Salvius-Coccéianus son neveu était tremblant et extrêmement affligé, il s'appliqua à lui donner des consolations en louant son bon cœur, comme en blâmant ses craintes. Il écrivit aussi un billet de consolation à sa sœur; ses dernières paroles, avant de se donner le coup mortel, furent : « Il vaut mieux qu'un seul périsse pour tous, que tous pour un seul. » (*Tacite.* t. II, l. 2.)

BAN-BOI, Mandarin.

Pensées.

"Les grands ont donné l'exemple de la dépravation et du luxe, et cet exemple funeste a entraîné tous les citoyens. Les laboureurs, dégoûtés de leur profession, ont abandonné la culture des terres; le nombre des marchands s'est augmenté; on a eu des étoffes de meilleur goût, du travail le plus recherché; et l'on a manqué du nécessaire : les boutiques se sont encombrées de riches et brillantes bagatelles; les artisans ont épuisé leur industrie en superfluités; chacun a prétendu à tout; les lettrés eux-mêmes ont partagé la dépravation générale, et les brigands enrichis se sont vus respectés. L'infortuné vit aujourd'hui familièrement avec son égal, demain il sera obligé de le servir; le malheur s'est empa-

ré de toutes les conditions, parce que toutes se sont livrées à la dissipation et à la cupidité.

PLINE, l'ancien ou le naturaliste, Caïus Plinius Secundus (né à Vérone, l'an 23, et mort l'an 79, lors de l'embrasement du Vésuve). C'est dans ses lettres que Pline le jeune nous explique comment son oncle, à un âge si peu avancé, et ayant une grande partie de son temps remplie par la guerre ou les affaires, était cependant parvenu à composer des ouvrages si nombreux et si pleins de recherches. Jamais homme ne sut mieux mettre tous ses moments à profit. En été, il se livrait à l'étude, dès que la nuit était venue; en hiver, dès une ou deux heures du matin, souvent à minuit. Quelquefois le sommeil le prenait et le quittait sur les livres. Pendant ses repas, lorsqu'il sortait du bain, et dans sa litière, en voyageant ou en parcourant la ville, il avait toujours un lecteur et un copiste, à qui il dictait des extraits de ce qu'il entendait lire. Il portait si loin son zèle pour le travail, qu'un jour, pendant le dîner, un de ses amis ayant fait recommencer un mot mal lu, il le reprit en disant: « Ne l'aviez-vous pas compris?... Votre interruption nous coûte plus de dix lignes! »

Pline reprit une autre fois son neveu de s'être promené : « Vous pouviez, lui dit-il, mettre ces heures à profit. »

Cette ardeur pour l'étude, les observations et les connaissances utiles, furent la cause de la mort prématurée de Pline. Nous allons rapporter les détails qui nous sont fournis sur ce funeste événement, par la lettre 16, liv. VIII, de Pline le jeune à son ami Tacite.

« Il était à Misène où il commandait la flotte. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, vers la septième heure, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires. Après avoir pris un léger repas, à la suite d'un bain, il s'était mis sur son lit et se livrait à l'étude. Il se lève et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce phénomène; la nuée s'élançait dans l'air sans qu'on pût distinguer, à cette distance, de quelle montagne elle était sortie. L'événement fit ensuite connaître que c'était du mont Vésuve; sa forme approchait de celle d'un arbre, et particulièrement d'un pin; car, s'élevant vers le ciel comme sur un tronc immense, sa tête s'étendait en rameaux longs et touffus; j'imagine qu'un vent souterrain poussait d'abord cette vapeur avec impétuosité, et qu'ensuite, abandonnée à elle-même, ce n'est qu'horizontalement qu'elle pouvait user de sa force expansive: le nuage paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé de cendres ou de terre; étonné de ce prodige, mon oncle le jugea digne d'être observé de plus près; il fit appareiller un léger bâtiment, et me laissa la liberté de le suivre : je lui répondis que j'aimerais mieux m'occuper à la maison; et, par hasard, il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, lorsqu'il reçut un billet de Rutine, femme de Cæsius Bassus. Effrayée du péril dans une habitation située au pied du Vésuve, et d'où elle ne pouvait s'échapper que par la mer, elle le priait de lui porter du secours. Pline change alors de projet, et poursuit, par dévouement, ce qu'il n'avait d'abord entrepris que pour s'instruire. Il donne l'ordre que des quadrirèmes soient préparées, et y monte lui-même pour aller secourir Rutine et plusieurs autres personnes qui s'étaient établies dans ce site jusqu'alors enchanteur. Il se dirige à la hâte vers des lieux d'où tout le monde fuyait, et va droit au danger, avec une telle liberté d'esprit qu'il dicte la description des divers accidents et des scènes changeantes qui s'offrent à ses yeux. Déjà sur les vaisseaux volait la cendre, plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils avançaient; déjà tombaient autour d'eux, des pierres calcinées, et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout brisés par la violence du feu; la mer semblait affaissée, ou retirée sur elle-même, et le rivage devenu inaccessible. Incertain, quelques instants, sur le parti qu'il avait à prendre, mon oncle dit bientôt au pilote, qui l'engageait à rétrograder : La fortune favorise le courage; menez-nous chez Pomponianus. Pomponianus se trouvait alors à Stabie, au-delà d'un petit golfe formé par la courbe peu sensible que présente le rivage. A la vue d'un péril qui paraissait loin encore, mais qui toujours approchait, Pomponianus avait fait embarquer ses effets, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Favorisé par cette même circonstance, mon oncle aborde chez lui, l'embrasse, calme son agitation, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité les craintes de son ami, il se fait porter au bain; le bain pris, il se met à table, et mange avec gaieté, ou, ce qui ne suppose pas moins de force d'âme, avec toutes les apparences de la gaieté.

« Cependant on voyait luire de larges flammes, dont l'éclat était augmenté par l'obscurité générale. Pour rassurer ceux qui étaient avec lui, mon oncle leur disait que ce qu'ils voyaient brûler de la sorte, c'étaient des hameaux abandonnés au feu par les paysans effrayés. Ensuite il se coucha, et dormit d'un profond sommeil; car de l'antichambre on entendait le bruit de sa respiration qui était forte et retentissante; mais enfin la cour par laquelle on entrait dans son appartement commençait à se remplir de cendres et de pierres, et pour peu qu'il eût encore tardé, il ne lui eût plus été possible de sortir. On l'éveille; il va rejoindre Pomponianus et les autres qui veillaient avec lui; on tient conseil, et l'on délibère si l'on rentrera ou si l'on restera dehors, car les murs étaient si fort ébranlés par les commotions souterraines, qu'ils semblaient arrachés de leurs fondements, et poussés tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. A la campagne on avait à craindre la chute des pierres, quoique celles-ci fussent légères et desséchées par le feu. De ces périls on choisit le dernier; dans l'esprit de mon oncle, la considération la plus forte prévalut sur la plus faible; dans l'esprit de ceux qui l'entouraient, une crainte céda à l'autre; ils attachent des oreillers sur leur tête; telle fut la précaution prise pour empêcher d'être écrasés.

« Le jour recommençait ailleurs; mais là, régnait une nuit que les nombreux embrasements rendaient encore plus sombre et plus affreuse. On s'approche du rivage pour examiner ce que la mer permettait d'entreprendre. Aucune tentative ne parut raisonnable; mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau fraîche, et en but deux fois. Bientôt des flammes plus grandes et une odeur de soufre qui en annonçait l'approche, mirent tout le monde en fuite, et forcèrent mon oncle à se lever. Il se lève appuyé sur deux esclaves, et tombe mort. J'imagine que cette épaisse fumée le suffoqua d'autant plus vite que sa poitrine, faible et étroite, éprouvait souvent une forte oppression. Lorsque la lumière du soleil reparut, ce qui n'arriva que trois jours après celui qui avait été le dernier pour mon oncle, on retrouva son corps entier, sans blessure; rien n'était changé dans l'état de son vêtement, et son attitude était celle du sommeil plutôt que de la mort. »

Nous ne terminerons pas cet article, sans rapporter une anecdote que nous devons à Pline l'ancien, et qui est relative à l'amour du travail et à son utilité.

Un esclave nommé Crésinus ou Clésinus, et qui s'était retiré de la servitude, ayant acheté un petit domaine, le cultiva avec tant de soin qu'il le rendit le plus fertile de tout le pays. Ce succès excita la jalousie de ses voisins, qui accusèrent Crésinus d'employer les sortiléges pour rendre leurs terres stériles, et se procurer à leurs dépens une si étonnante fertilité. Il fut appelé en jugement. Le jour de l'assignation étant venu, l'accusé se présenta devant l'assemblée

du peuple, qui, comme l'on sait, se tenait sur la place publique; craignant sa condamnation, Crésinus s'était fait suivre de sa charrue bien équipée, de ses bœufs gras et bien portants, et même de sa fille qui était une grosse paysanne bien nourrie et bien vêtue : « Voilà, dit-il, en se tournant vers les juges, voilà ma magie et mes sortiléges. Vous n'attendez pas que je vous produise ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour et de nuit..... » Les suffrages ne furent point partagés. L'accusé fut absous d'une voix unanime (Liv. XVIII, c. 16).

VESPASIEN, TITUS-FLAVIUS, (empereur romain, né l'an 7). Son père, T. F. Sabinus, publicain en Asie, mérita par sa droiture et son humanité que plusieurs villes conservassent son portrait avec cette inscription : *Au publicain, honnête homme.* Élevé par son aïeule maternelle Tertulla, dans une petite métairie près de Cosa en Toscane, le jeune Vespasien contracta les habitudes d'une vie simple et frugale qui firent de lui tour à tour un excellent soldat, un empereur sage et économe. Toujours il chérit les lieux où il avait passé son enfance; toujours il garda un souvenir tendre de la modeste et vénérable parente qui avait guidé ses premiers pas dans la vie. Parvenu à l'autorité suprême, il ne voulut faire aucun changement à la rustique habitation qu'avait occupée Tertulla; et aux jours de fête, il buvait dans une petite tasse d'argent qui lui avait appartenu.

Vespasien gagna tous les cœurs par la facilité de son abord et par la simplicité de ses manières. On lui savait gré de montrer, au lieu du faste d'un empereur, la modestie d'un magistrat qui se souvenait d'avoir eu des égaux. La tâche qu'il avait à remplir était immense. Toutes les parties de l'administration se trouvaient dans un désordre affreux; les prodigalités des règnes précédents avaient tellement ruiné le trésor que, à son avénement, Vespasien lui-même déclara qu'il ne fallait pas moins de cinq milliards pour assurer l'existence de l'empire. L'activité, l'économie, la fermeté de l'empereur y remédièrent; mais il fallut créer des impôts de la classe de ceux que les modernes appellent indirects; les Romains murmuraient, ils taxaient Vespasien d'avarice. Au reste sans cet expédient il eût été impossible de rétablir la discipline dans l'armée et l'ordre dans l'administration. Les dépenses énormes auxquelles les empereurs étaient obligés de subvenir pour le peuple et pour les soldats excédaient de beaucoup les recettes. Les citoyens romains étaient affranchis de toutes sortes d'impositions : elles ne portaient que sur les peuples conquis; et quand un empereur n'administrait pas avec sagesse et économie, il fallait qu'à l'exemple des Caligula, des Claude, des Néron, il se créât des ressources par des condamnations sanglantes toujours accompagnées de la confiscation des biens. Ce fut donc la plus impérieuse nécessité qui porta Vespasien à se procurer des fonds par des moyens qu'on a peine à concevoir de la part d'un prince d'ailleurs irréprochable. Sa justice était vénale; mais tous les historiens conviennent que jamais il ne reçut d'argent pour condamner un innocent, bien qu'il en reçût quelquefois pour absoudre un coupable.

Le bon emploi que Vespasien faisait de son trésor peut, jusqu'à un certain point, lui faire pardonner les mesures qu'il prenait pour le remplir. La libéralité d'un grand prince se montrait dans les monuments qu'il éleva, dans les routes qu'il fit construire, dans les secours qu'il accordait, soit aux villes frappées de quelque fléau, soit aux familles ruinées par quelque désastre; dans les soins qu'il donnait à l'instruction de la jeunesse, en instituant des professeurs richement rétribués par l'état; enfin dans les encouragements qu'il accordait aux savants et aux artistes. Parmi les monuments dont il embellit Rome, on peut citer un temple érigé à la Paix, un autre en l'honneur du prince auquel il devait sa fortune, enfin ce vaste et magnifique amphithéâtre qui subsiste encore sous le nom de Colisée.

Rien n'était plus modique que les dépenses personnelles de ce prince; il vivait sur le trône des Césars avec toute la simplicité d'un soldat : En quoi, il montra clairement, comme Dion-Cassius le fait observer, que quand il avait établi des taxes sur le peuple il n'avait eu que l'intention de remédier aux besoins de l'état, sans chercher à entretenir ses plaisirs. Cet esprit d'économie fut le caractère distinctif des meilleurs empereurs de Rome, entr'autres d'Auguste, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Pertinax. Avare de son temps, prodigue de sa peine, Vespasien était persuadé que la vie d'un empereur doit être toute consacrée au travail; et, dès la pointe du jour jusque bien avant dans la nuit, il n'était occupé que d'affaires publiques. Il ne se borna pas à faire des lois contre le luxe en général; il donna l'exemple : ses repas, ses vêtements, avaient toute la simplicité antique. Le désir de plaire et de ressembler au prince, dit Tacite, fit plus que les lois, les châtiments et la crainte; la réforme que Vespasien opéra subsistait encore sous Trajan.

Ennemi de tout ce qu'indiquait la molesse, il révoqua un jeune officier qui s'était présenté à lui, couvert de de parfums : « J'aimerais mieux, dit-il avec indignation, que vous sentissiez l'ail. (*Tacite*).

Il aimait si peu la pompe des cérémonies que le jour qu'il triompha des Juifs avec Titus son fils, excédé de la longueur de cette solennité, il s'écria avec une franchise pleine de bonhomie : « Il me sied bien, à l'âge où je suis, d'avoir voulu me décorer du triomphe, comme si cet honneur n'était pas au-dessus de mes ancêtres et de moi. « Les titres même les plus imposants avaient si peu de prix à ses yeux, qu'ayant reçu une lettre avec cette suscription fastueuse : *Arsace, roi des rois, à Flavius Vespasien*, il suivit la même étiquette et écrivit : *Flavius Vespasien à Arsace, roi des rois.*

Accessible à tous ses sujets, il abolit l'indigne coutume de fouiller ceux qui approchaient de l'empereur : aucun garde n'interdisait l'entrée de son palais. Il vivait familièrement avec les sénateurs, les invitait à sa table, et mangeait chez eux sans cérémonie. Dans leurs délibérations, ne s'attribuant aucune prépondérance : « Prononcez, sans crainte, leur disait-il; je vous ai convoqués, non pour vous faire approuver aveuglément mes idées, mais pour recevoir vos conseils et les suivre. Jamais les prédictions, les présages sinistres qui, sous les derniers empereurs furent funestes à tant d'innocents, n'eurent d'influence sur l'esprit de Vespasien. On l'exhortait à se méfier de Métius Pomponianus, né, disait-on, sous des astres qui lui promettaient l'empire. Vespasien, au lieu d'ordonner la mort de cet homme, comme auraient fait Claude, Néron ou Vitellius, le créa consul, et dit à ceux qui cherchaient à l'effrayer : « S'il devient empereur, il se souviendra que je lui ai fait du bien. »

Un acte du règne de Vespasien, qui n'admet aucune apologie, c'est la rigueur cruelle dont il usa envers Éponine et Sabinus. (*V. Éponine.*) Il versa, dit-on, des larmes, en prononçant la mort de cette héroïne de l'amour conjugal et celle de son époux; il n'en est que plus blâmable de n'avoir pas, dans cette circonstance, consulté son cœur plutôt qu'une politique mal entendue.

La longanimité du prince avait été plus d'une fois mise à l'épreuve par Mucien : ce sujet puissant prétendait lui avoir donné l'empire, et agissait d'égal à égal avec Vespasien, qui voulait bien le souffrir. La reconnaissance de celui-ci, était plus forte que le sentiment même légitime de sa dignité. Il n'adressa jamais à Mucien, qu'en secret, des reproches trop mérités : aux yeux du public, il ne cessa de le combler de marques d'estime et d'affection. Trois fois il le décora de la pourpre consulaire. Ces relations avec Mucien sont peut-être ce qu'il y a de plus honorable dans la vie de Vespasien : car

mille où l'amour des lettres se joignait à tout le feu de l'imagination espagnole. Sa gloire fut précoce, et son génie, qu'une mort funeste devait arrêter si tôt, n'eut que le temps de montrer de la grandeur sans vérité comme sans naturel; car le goût de la simplicité appartient rarement à la jeunesse, et, dans les arts, le naturel est presque toujours le fruit de l'étude et de la maturité.

Néron, qui, dans les premiers moments où il préludait à ses crimes par toutes les fantaisies du pouvoir absolu, était acteur, musicien et poète, accueillit les talents de Lucain. Il le fit questeur, augure, le combla de faveurs et voulut même l'honorer de sa rivalité. Un tyran mauvais poète est un dangereux concurrent, et il paraît que Lucain, encore moins courtisan que poète, ayant eu l'audace de remporter la palme, perdit le mérite de ses premières flatteries. Néron était empoisonneur parricide, et s'était souillé de sang et de mille infamies lorsque Pison et plusieurs illustres Romains formèrent un complot contre sa vie. Lucain s'y jeta des premiers avec tout le dépit qu'excitait en lui l'oppression jalouse que l'empereur faisait peser sur son talent. Cette conjuration dans laquelle se trouvaient des grands de Rome, des sénateurs, des chevaliers, des écrivains célèbres, fut découverte; plusieurs conjurés furent arrêtés et mis à la torture; les révélations ne furent point ménagées. Le tyran ne laissa au poète que le choix du supplice. Près de mourir, Lucain retrouva toute sa fierté, s'étant fait ouvrir les veines, il expira en récitant des vers sur les derniers moments d'un jeune guerrier qui, blessé par un serpent, jette par tous ses pores son sang avec sa vie. Il était âgé de vingt-sept ans, et désigné consul pour l'année suivante. (*B. U.*)

Pensées.

Le malheur est le triomphe de la patience. — Les malheureux ne trouvent point d'amis. — On rebute, on fuit la pauvreté, et c'est elle qui enfante les héros!

Dans les moments de péril et d'alarme, il a quelquefois été utile à un souverain de s'envelopper du manteau de la misère, tant il est vrai que la vie du pauvre est plus tranquille et moins menacée que celle du riche.

L'homme heureux ne sait pas bien si on l'aime.

L'habitude de pouvoir tout, fait perdre la honte de tout oser. — Un pouvoir excessif, s'écroule sous son propre poids. — Refuser une chose juste à celui qui se présente les armes à la main, c'est lui permettre d'exiger tout ce qu'il voudra. — Une populace mutinée ne s'arrête pas aisément. — Celui qui brave la mort ne la reçoit guère sans la donner. — En montrant de la hardiesse, on parvient à cacher sa frayeur. — La crainte d'un malheur nous expose souvent aux plus graves périls.

L'homme courageux évite le danger, si c'est possible, et le brave quand il le faut. — Timides ou courageux, il faut toujours que nous mourions.

La passion des richesses affronte le fer et la mort.

La fortune punit de ses propres bienfaits le malheureux qu'elle abandonne. Elle surcharge l'adversité du poids d'une renommée éclatante; le souvenir du passé devient un tourment nouveau.

Si le dernier jour du bonheur n'est pas le dernier jour de la vie, ou si la mort ne prévient pas les revers, la félicité passée se change en opprobre.

Les oracles du ciel ne nous montrent l'avenir qu'à travers un nuage. — Qui serait assez fou pour croire que les dieux se laissent braver? — Avec une bonne cause, on peut tout attendre de la protection du ciel.

SILIUS-ITALICUS, Caius. Né à Rome, ou du moins an Italie, d'une famille plébéienne, mais anciennement illustrée, il parut avec éclat au Forum, monta souvent à la tribune et remplit les fonctions honorables d'avocat. Ses succès oratoires lui firent bientôt une réputation, et comme il s'attacha au genre de Cicéron, de

préférence à celui de Sénèque, qui était alors à la mode, on lui accorde l'honneur d'avoir retardé la ruine de la saine éloquence. Il fut consul sous les empereurs Néron et Vitellius, et dut cette charge, moins à la faveur honteuse des tyrans, qu'aux suffrages du sénat. La manière distinguée dont il s'y conduisit lui mérita le choix de la même compagnie pour le gouvernement de l'Asie mineure. Il administra cette belle province avec le génie d'un homme d'état et le désintéressement d'un philosophe. A son départ, il fut honoré des regrets et de la reconnaissance des peuples.

Les intrigues qui agitaient la capitale portèrent Silius à renoncer aux affaires publiques, pour cultiver les lettres à loisir dans le silence de la retraite. Il partageait son temps entre le travail de la composition et les conférences littéraires. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qui aimaient les arts et les lettres. Les infirmités de l'âge l'obligèrent de quitter le séjour de la ville pour aller respirer l'air de la campagne. Il dit à Rome un éternel adieu, et ne daigna pas même y retourner pour saluer Trajan à son avénement au trône; le panégyriste de ce prince le loue de ne s'en être pas formalisé: ce qui prouve que Silius était encore un personnage dont l'absence ne pouvait qu'être remarquée. Parmi ses différentes maisons de plaisance, il y en avait deux qu'il habitait plus volontiers, et où il rassemblait des livres, des tableaux et des raretés de toute espèce; l'une avait appartenu à Cicéron et l'autre à Virgile, pour la mémoire desquels il avait une vénération religieuse: il attribuait à l'étude de leurs ouvrages les plus doux moments de sa vie; parce que la philosophie et l'éloquence de l'un, avaient formé sa raison au sortir de l'enfance, et que les riantes fictions de l'autre, amusaient son esprit et consolaient ses vieux jours. En occupant alternativement leurs demeures, il croyait les voir et les entendre. (*B. U.*)

POMPONIA-GROECINA. Cette dame romaine fut le modèle d'une rare amitié. Julie, nièce de l'empereur Claude, ayant été mise à mort parce que ses vertus faisaient ombrage à Messaline, son amie Pomponia passa quarante ans à la pleurer, à en porter le deuil, à nourrir sa douleur dans la solitude et l'éloignement de tous les plaisirs. La mort seule vint mettre un terme à des chagrins et à des regrets si vivement sentis. (*D. H.*)

TITUS, Sabinus-Vespasianus-Flavius (empereur romain, né l'an 40 de J.-C.). Il fut élevé à la cour de Néron, avec Britannicus, dont il partageait les études et les jeux. Il mangeait à la table du jeune prince; et, comme dans leur familiarité enfantine, tous deux buvaient dans la même coupe, Titus, en goûtant du breuvage empoisonné que Néron destinait à son frère, fut sur le point de suivre au tombeau l'infortuné Britannicus. En mémoire de cet événement, le fils de Vespasien, devenu empereur, érigea à son ami, dans le palais impérial, deux statues équestres, l'une d'or et l'autre d'ivoire. Destiné à être un jour proclamé *l'amour et les délices du genre humain*, Titus se fit chérir dès sa plus tendre enfance, par l'aménité de son caractère, par la vivacité de son esprit, et enfin par ces grâces extérieures, qui donnent un nouveau prix aux qualités de l'âme:

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Ces dons heureux se développèrent rapidement chez Titus; mais il était difficile qu'il n'en abusât pas au milieu d'une cour dissolue. Vespasien, qui, sous Claude et sous Néron fut un des meilleurs officiers des armées impériales, arracha son fils à l'oisiveté, en le formant au métier des armes. Titus était destiné à parcourir tous les grades militaires; et ce fut en obéissant qu'il apprit à commander. Tribun légionnaire en Germanie et dans la grande Bretagne, il se distingua par sa valeur héroïque, et se fit chérir des étrangers par sa douceur et sa modération. Aussi, quand le père de Titus fut dé-

venu empereur, la reconnaissance des Bretons et des Germains se signala par un grand nombre de statues et d'inscriptions en l'honneur de ce jeune prince. Après ses premières campagnes, Titus se livra aux affaires civiles avec plus de talent que d'assiduité; car, au sein de Rome, sa grande affaire était le plaisir.

Au sortir de la questure, il suivit en Judée Vespasien son père, qui était chargé par Néron de soumettre les Juifs révoltés. Titus avait alors vingt-six ans; et, sur ce brillant théâtre d'une guerre longue et difficile, il devait montrer tout le zèle d'un fidèle lieutenant, toute la valeur, toute l'habileté d'un grand capitaine. Il rendit les plus grands services à son père, et ouvrit la campagne en lui amenant d'Alexandrie deux légions. A Jotapat, où s'était renfermé l'historien Josèphe, gouverneur de la Galilée, il monta le premier à l'assaut qui termina le siége, après quarante-sept jours d'efforts inutiles. Il avait mérité le prix de la bravoure; il se distingua par sa bonté, en recommandant Josèphe à la clémence de Vespasien, qui le retint avec honneur auprès de sa personne.

La prise de Jaffa, celles de Gimale, de Tarichée, de Giscale, de Jérusalem, furent autant d'occasions où Titus ne trouva pas moins de gloire. Il dit alors, si l'on en croit Josèphe: « C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre: C'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces forteresses, contre lesquelles les forces humaines et les machines de guerre ne pouvaient rien. Titus était si pénétré de ce sentiment que, lorsque dans la suite les nations alliées de l'empire lui envoyèrent des couronnes, il déclara qu'il ne les méritait pas: « Ce n'est pas moi qui ai vaincu, disait-il; je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine. » On aime à voir qu'après sa victoire, oubliant en partie les menaces échappées à un courroux trop naturel, et qu'autorisait d'ailleurs la politique, il apporta quelque adoucissement au sort des captifs.

Revenant en Judée, Titus voulut revoir la place où avait été Jérusalem. A l'aspect de ce sol désert et couvert de ruines, il ne put retenir ses larmes, et il témoigna toute son indignation contre les séditieux qui, par leur opiniâtre aveuglement, l'avaient contraint de détruire une si magnifique cité.

Quelques démonstrations indiscrètes de la part des soldats, firent soupçonner Titus de vouloir se révolter contre Vespasien son père, et fonder un nouvel empire en Orient; mais les pensées d'une ambition coupable étaient loin de son cœur; le jeune prince se hâta de se rendre auprès de Vespasien à Rome. Ses premiers mots en se jetant dans les bras paternels furent: « Me voici, mon père!» comme pour lui faire sentir combien il avait été sensible aux imputations injustes répandues sur son compte; loin de se livrer à d'indignes soupçons, le sage empereur partagea la joie universelle que le retour de son fils causa dans Rome et toute l'Italie. Le sénat décerna un double triomphe à Vespasien et à Titus. Ce fut pour la première fois, depuis la fondation de Rome, que l'on vit le père et le fils réunis dans la même pompe triomphale (1).

Dès ce moment, Titus partagea le pouvoir suprême avec son père, et agit comme administrateur de l'empire. Tous deux exercèrent conjointement la censure, le tribunat et sept consulats. Chargé de la direction de toutes les affaires, le fils dictait les lettres au nom de son père, rédigeait les édits, et lisait les discours de l'empereur au sénat, à la place du questeur. Il était même investi de la charge de préfet du prétoire, qui jusqu'alors n'avait été remplie que par des chevaliers romains. Titus n'abusa point de cet excès de pouvoir contre un père si confiant. Pénétré de reconnaissance, il se conduisit toujours, à l'égard de Vespasien, comme le ministre le plus respectueux et le plus fidèle. Ce n'est

(1) L'arc de triomphe, érigé en mémoire de cet événement, subsiste encore à Rome.

pas qu'à cette époque de sa vie, il ait d'ailleurs été à l'abri de tout reproche. Au rapport de Suétone, il montra, dans l'exercice de ses fonctions, de la violence et même de la cruauté; on le taxait encore d'avarice et de débauche. Vespasien mourut en l'an 70, et Titus, devenu empereur, parut un tout autre homme. Il est du très-petit nombre des princes que la puissance a rendus meilleurs. Aux festins licencieux, succédèrent pour lui des repas animés par une gaieté décente. Il éloigna de sa personne les débauchés, les histrions qui servaient à ses indignes plaisirs, et choisit désormais, si judicieusement ses amis, que ceux qu'il honora de ce titre rendirent sous son règne, et même sous ses successeurs, les services les plus importants à l'empire. Il renvoya aussitôt de Rome la reine Bérénice, malgré lui et malgré elle: *Invitus invitam* (Suét.). C'est ainsi qu'il annonça son règne aux Romains, et qu'il leur fit voir que, maître de ses passions, il ne prétendait prendre pour règle de sa conduite que les lois de l'état et les convenances publiques. Un décret de Tibère avait réglé que les concessions et les libéralités de l'empereur défunt seraient regardées comme non avenues, si chacune d'elles n'était confirmée par un édit spécial de son successeur; Titus confirma, par un seul décret, tous les actes de la munificence impériale qui avaient été promulgués jusqu'à son avénement.

Il ne fit jamais le moindre tort à un citoyen, respecta les propriétés, et refusa même les dons qu'on était dans l'usage d'offrir à l'empereur. Aucun prince ne l'égala en générosité; il avait pour principe de ne renvoyer personne sans lui donner quelqu'espérance; et comme un de ses serviteurs osait lui représenter qu'il promettait plus qu'il ne pouvait tenir, il répondit: « qu'un sujet ne devait point sortir mécontent de la présence de son prince. »

Se rappelant un soir qu'il n'avait accordé aucune grâce de tout le jour, il prononça ce mot si connu: « O mes amis, j'ai perdu ma journée! *Diem perdidi!* » Son respect pour les lois allait jusqu'au scrupule. Il était persuadé que la puissance absolue dont il était investi restreignait sa liberté, et que plus il pouvait, moins il devait se permettre. C'est ce qu'il répondit à un courtisan étonné de ce que Titus empereur lui refusait une grâce que le fils de Vespasien avait sollicitée pour lui: « Il y a bien de la différence, entre solliciter auprès d'un autre et juger soi-même, entre appuyer une demande ou avoir à l'accorder. »

En prenant possession du grand pontificat, le nouvel empereur avait déclaré qu'il regardait comme le premier devoir de cette dignité, celui de conserver ses mains pures, et de ne jamais les souiller du sang d'aucun citoyen. Titus se ressouvint toujours de cet engagement, et il n'ordonna la mort de personne. Ausone a exprimé cette pensée dans ces deux vers:

Felix imperio, felix brevitate regendi,
Expers civilis sanguinis, orbis amor.

Deux jeunes patriciens conspirèrent pour s'élever eux-mêmes à l'empire; leur crime était avéré: ils méritaient la mort; le sénat les y avait condamnés. Titus se contenta de les faire appeler; puis leur parlant moins en juge qu'en père, il les exhorta à renoncer à leur projet, en leur disant que l'empire était une faveur du destin; qu'au reste, s'ils désiraient quelqu'autre chose, il était prêt à le leur accorder. La mère d'un de ces conspirateurs était absente de Rome; Titus, par une attention délicate, dépêcha un courrier à cette dame pour calmer ses inquiétudes maternelles, et l'assurer que la vie de son fils ne courait aucun risque. Non content de pardonner, il pria les deux patriciens à souper le soir même. Le lendemain, assistant aux combats du cirque, il les fit asseoir auprès de lui devant tout le peuple; et lorsque selon l'usage, avant que les gladiateurs entrassent en scène, on lui présenta les épées

pour qu'il les choisit, Titus déféra l'honneur de ce choix, et remit ces armes meurtrières à ces hommes qui, la veille, avaient voulu attenter à ses jours.

Aussi mauvais frère qu'il avait été mauvais fils, Domitien ne cessait de tendre des embûches à Titus, cherchant presque ouvertement à faire soulever les légions, et à se mettre à leur tête. Titus ne put se résoudre à le faire mourir, ni même à le priver de sa liberté et de ses honneurs; il le fit son collègue dans le consulat, il le proclama son associé, son successeur à l'empire. Souvent il le conjurait, les larmes aux yeux, de ne point hâter, par le crime, le moment d'obtenir une place qui lui était assurée dans l'ordre de la nature; enfin il le suppliait de vivre avec lui comme un frère, comme un ami...

Titus ne se montra rigoureux qu'envers les délateurs, ces misérables suppôts de la tyrannie... Non content de les châtier, il voulut éteindre la délation; et entre autres réglements qu'il fit, il statua qu'à l'avenir on ne pourrait se prévaloir de plusieurs lois pour attaquer un citoyen sur le même sujet. Titus abolit entièrement l'usage des accusations de lèse-majesté, qui avaient été, sous la tyrannie, une arme si terrible contre les honnêtes gens. Voici de quelle manière il s'expliquait : « Si les prétendus crimes de lèse-majesté, qui consistent en discours outrageants, sont commis à mon égard, ils ne peuvent m'atteindre, car je ne fais rien de condamnable; et il faut mépriser les discours qui ne reposent que sur le mensonge et la calomnie : si les crimes se commettent envers les empereurs, qui m'ont précédé, c'est à eux à venger leurs injures, puisqu'on les a placés parmi les dieux. »

Puisant d'immenses ressources dans son économie et dans la simplicité de sa manière de vivre, il put, comme Vespasien, donner ses soins à la réparation des anciens monuments et à la construction des nouveaux édifices.

Le ciel ne permit pas que le bonheur du monde romain fût sans mélange sous le meilleur des princes. Trois grands désastres marquèrent son règne. Une terrible éruption du Vésuve engloutit plusieurs des cités de la Campanie (*Voy. les deux* PLINE), et les cendres dont le volcan avait couvert le pays, se mêlant avec l'air qu'on respirait, causèrent, dit-on, une peste si violente que, pendant un temps considérable, il mourut à Rome dix mille personnes par jour. Titus, dans cette occasion, se conduisit en prince et en père (1); il n'épargna rien pour adoucir les maux que la Campanie avait soufferts : lui-même il se transporta dans cette province désolée. Pendant ce voyage, un incendie exerça dans Rome ses ravages durant trois jours et trois nuits; et consuma, entr'autres édifices publics, la bibliothèque d'Auguste, le théâtre de Pompée, et le Capitole, qui venait à peine d'être reconstruit.

Titus, dont l'inépuisable sollicitude était égale à d'aussi grands maux, fit afficher que toutes les pertes occasionées par l'incendie seraient à sa charge. il consacra à la réparation des temples et des autres édifices tous les objets d'ornements qu'il put faire enlever de ses maisons impériales. Pour mettre plus d'activité dans les travaux, il en confia la direction à des chevaliers romains. Les villes de l'empire, les monarques alliés, et même de riches particuliers voulurent s'associer aux énormes dépenses que Titus s'étaient imposées pour réparer sa capitale; mais il refusa tous les dons, et il suffit à tous les sacrifices. Tant de vertus devaient à peine avoir le temps de se montrer sur le trône. Titus mourut l'an 81, il était dans la quarante-unième année de son âge, et avait régné deux ans, deux mois et vingt jours. Chacun dans Rome le regretta comme le père le plus chéri : le sénat s'assembla sans convocation, pour prodiguer à ce prince, dit Suétone, plus de louanges et de témoignages d'une tendre affection que cette compagnie ne l'avait

(1) Non modo principis sollicitudinem, sed et parentis.

jamais fait quand il venait présider à ses délibérations.

Tous les historiens ont loué sans restriction Titus sur le trône; et les écarts qu'on lui a reprochés n'appartiennent pas à son règne. D'ailleurs ces excès d'une jeunesse fougueuse, suivis d'un changement si prompt et si entier, loin de déshonorer Titus, ajoutent à son mérite, en ce qu'ils prouvent, par son exemple, quel empire une volonté forte peut donner à l'homme sur lui-même. Quelques écrivains, entr'autres Zonaras et Dion-Cassius, ont insinué que sa mort prématurée avait mis sa gloire en sûreté, et qu'il fut heureux de n'avoir pas vécu assez pour démentir les débuts de son gouvernement; mais cette conjecture affligeante, et qu'aucun fait n'autorise, a toujours été repoussée par les esprits droits. Une seule chose manque à Titus, c'est le tableau de son règne fait par Tacite. Malgré cette perte irréparable, Titus nous est assez connu; et pour l'honneur de l'humanité, il sera cité toujours comme le meilleur et le plus aimable des Princes. C'est ce que Voltaire a exprimé dans une de ses épîtres au roi de Prusse :

Jérusalem conquise et ses murs abattus
N'ont point éternisé le grand nom de Titus :
Il fut aimé, voilà sa grandeur véritable.

APOLLONIUS (de Tyanes, ville de Cappadoce). Il cherchait plus à instruire qu'à étudier : Il annonçait sa doctrine d'un ton d'autorité; et, lors qu'on lui en demandait la raison : « Quand j'étais jeune, répondait-il, je cherchais la vérité; maintenant je dois enseigner ce que j'ai appris. Un sage doit parler en législateur, et enseigner la doctrine qu'il embrasse. » Il résolut d'aller par Babylone aux Indes, pour converser avec les Brames. Il communiqua ce dessein à ses disciples, au nombre de sept, qui ne furent point tentés de le suivre; sur quoi il leur dit en les quittant : « puisque vous êtes trop efféminés pour une pareille entreprise, restez-ici; pour moi, j'irai où la sagesse et les dieux me conduiront. » A Babylone il s'entretint avec les Mages. Lorsqu'il entra dans le palais du monarque, il montra son mépris pour la grandeur en se mettant à causer avec Damis qu'il avait trouvé en route, comme s'ils eussent continué leur voyage, et sans porter les yeux sur les objets magnifiques dont ils étaient entourés; il n'en obtint pas moins les bonnes grâces du roi, qui, de son côté, reçut d'Apollonius un grand nombre d'excellents conseils.

Le roi des Indes Phraortes, qui demeurait à Taxella, lui donna pour le chef des philosophes ou gymnosophistes indiens, une lettre ainsi conçue : « Le roi Phraortes à son maître Iarchas, et aux sages qui sont avec lui. Apollonius, homme très-sage, pensant que vous êtes plus sage que lui, vient vous voir, pour prendre connaissance de votre sagesse; faites lui part librement de tout ce que vous savez, et soyez assuré que vos instructions ne seront point perdues. Il est le plus éloquent des hommes, et a une excellente mémoire; ses compagnons aussi méritent votre bon accueil, puisqu'ils savent aimer un pareil homme. » Après un séjour de quatre mois parmi les Indiens, il revint à Babylone, passa de là en Ionie, et visita plusieurs villes. Telle était la renommée qu'il avait alors acquise que, lorsqu'il entra à Éphèse, les artisans même quittèrent leurs travaux pour le voir. Dans ses discours publics il reprocha au peuple sa paresse, et recommanda, conformément à la doctrine de Pythagore, la communauté des biens. Il parla aux Athéniens de sacrifices, de prières, de la corruption de leurs mœurs.

Après avoir visité Lacédémone, Olympie et d'autres villes de la Grèce, Apollonius revint à Rome. Néron ayant un jour chanté en plein théâtre pendant les jeux publics, Tigellin, qui l'avait fort applaudi, demanda à Apollonius ce qu'il pensait de l'empereur ? « J'en pense beaucoup plus honorablement que vous, répondit-il; vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire. »

Titus, successeur de Vespasien, le consulta sur les affaires du gouvernement. Cet empereur, ayant refusé la

couronne de la victoire, après la prise de Jérusalem ; Apollonius lui écrivit cette lettre laconique : « Puisque vous refusez d'être applaudi pour une victoire sanglante, je vous envoie une couronne de modération, vous savez à quelle sorte de mérite des couronnes sont dues. » (B. U.)

L'empereur Domitien le fit jeter dans les fers ; un espion lui demanda comment il supportait l'état où il se trouvait réduit : « Je n'en sais rien, répondit Apollonius, mon esprit n'est point ici. » (D. H.)

MARTIAL, Marcus - Valérius, (né à Bilbilis en Espagne, l'an 40.) Son caractère enjoué et facile qui le rendit également propre à manier la louange et la plaisanterie, la vogue qu'eurent ses poésies, et la réputation qu'elles lui donnèrent, lui valurent un grand nombre d'amis, et le firent rechercher dans les meilleures sociétés. Sterninius, homme d'une haute naissance, lui voua une telle estime qu'il plaça son portrait ou sa statue dans sa bibliothèque, honneur que, d'ordinaire, on n'accordait pas à des vivants. Il se fit aimer aussi de M. Antonius Primus de Toulouse, guerrier célèbre, et de Parthenius, officier de la chambre de Domitien. Il fut intimement lié avec Quintilien, Frontin, Juvénal, Valérius-Flaccus, Silius Italicus, et généralement avec tout ce qu'il y avait alors à Rome d'écrivains distingués. Pline le jeune, qui était également de ses amis, dit que c'était un esprit agréable, délié, piquant, et qui savait parfaitement mêler le sel et l'amertume dans ses écrits sans qu'il en coulât rien à la probité. (*B. U.*)

Pensées.

La rigide vertu ne s'effarouche pas d'un badinage innocent. — Attaquez les vices, mais épargnez les personnes. —Ne vous permettez que des plaisanteries sans fiel, et jamais de ces propos qui, le lendemain, font regretter de les avoir tenus; c'est un grand point que de savoir se taire.

Il est très-différent d'être bon ou de le paraître. — Soyez aimant si vous voulez être aimé. — Un bienfait divulgué par son auteur perd de son prix. — Je hais les dons astucieux de certaines gens; ils ressemblent trop à l'hameçon. — Celui qui accorde beaucoup veut qu'on use de même à son égard. — Le pauvre qui ne fait point de cadeaux à un ami qui est riche, lui prouve sa délicatesse. — Le pauvre sera toujours pauvre, on ne donne maintenant qu'aux riches.—Je n'aime pas les repas que je ne peux rendre. — Retranche, amasse, vole, serre; il faudra tout abandonner. Malgré tes écus empilés dans une superbe cassette, ton héritier jurera que tu n'as rien laissé.

Si vous êtes sages, mettez à profit tous les instants; songez que peut-être vous touchez à votre dernière heure. Nul mortel n'a encore fléchi les trois Parques : attentives au jour qu'elles ont fixé, elles n'ajoutent rien à leur tâche. — Soyez à table, buvez, parfumez-vous; un Dieu ne vous ordonne pas moins de songer à la mort. — Il n'est pas d'endroit sur la terre où nous puissions échapper au destin. Où que vous soyez, en Sardaigne, à Tivoli, ou ailleurs, le trépas a-t-il sur vous prononcé son arrêt, il faut le subir. — Pour les personnes extraordinaires la vie est courte, et la vieillesse est rare.—Nous paraissons des vieillards, et nous sommes encore des enfants.

Dans l'indigence, il est facile de mépriser la vie; la vraie grandeur d'âme consiste à supporter l'infortune.

Celui qui s'abandonne à ses passions et désire ce que les maîtres et les rois désirent, doit avoir des rois et des maîtres.

Celui qui gouverne ne doit pas se laisser gouverner.— Le mari doit être supérieur à la femme; autrement la femme et le mari ne sont pas égaux.

L'homme véritablement affligé pleure sans témoin.

Je regarde comme malheureux celui à qui personne ne plaît. — Il est honteux de s'appliquer sérieusement à des bagatelles.

Je n'aime pas un homme qui cherche à se faire un nom par une mort facile à trouver; je préfère celui qu'on peut louer sans dire comment il a fini.

Examinez bien si celui dont vous voulez faire votre ami peut devenir un vieil ami.—Trouvez-moi un Oreste, je serai son Pylade.— Ce qu'on donne à ses amis est autant de dérobé aux caprices du sort; ce sont les seules richesses qu'il ne puisse nous enlever.— S'il y a de la dureté à refuser quand on nous demande, il y en a bien plus dans le refus que nous faisons avant qu'on nous ait demandé. — Celui qui pense avoir besoin de recommandation auprès de ses amis leur fait injure. — On ne sert pas avec plaisir, croyez-moi, l'ami qui veut plaire à tout le monde; quiconque veut être mon ami doit être libre.

Notre imagination grossit toujours le mal que l'on nous cache. — Ne sent pas bon qui sent toujours bon. —Il n'y a pas de gloire à devancer les ânes.

Je rassemble ici tout ce qui peut rendre la vie heureuse : une terre d'un bon rapport, un foyer bien entretenu, point de procès, peu d'emplois, l'esprit tranquille, un bon tempérament, le corps sain, une franchise prudente, ses égaux pour amis, des convives d'un commerce aimable, une table sans trop d'apprêts, des nuits non troublées par le vin, exemptes de soucis et que le sommeil fasse trouver courtes, une épouse enjouée mais décente, être ce qu'on veut paraître, ne s'attacher à rien de préférence, attendre sa dernière heure sans la désirer ni la craindre.

Épigramme à Fabulla.

Vous êtes jolie, sans doute ; vous êtes jeune, j'en conviens; vous êtes riche, qui pourrait le nier? mais quand je vous vois vous vanter, ô Fabulla! vous n'êtes plus pour moi ni riche, ni jeune, ni jolie.

Autre à Attale.

Vous déclamez, vous plaidez, chantez, dansez joliment; vous composez de jolies mimes, de jolies épigrammes; vous êtes un joli grammairien, un joli astrologue; vous êtes joli en jouant de la lyre, en lançant la paume; quoique vous ne fassiez rien de bien, vous faites tout joliment... voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes?.. vous êtes un grand faiseur de riens...

VERGINIUS ou VIRGINIUS, Rufus-Lucius. Né dans les environs de Côme, l'an 14, et fils d'un simple chevalier romain, il parvint par sa valeur et sa capacité au premier rang de l'armée, et fut nommé consul l'an 63. Après de grands succès dus à sa valeur et à sa capacité, cet illustre Romain fut proclamé empereur par les légions qui étaient sous ses ordres; mais il refusa l'empire, et persista dans ce noble refus lorsqu'après la mort de Néron, les mêmes offres lui furent réitérées. Cependant Galba avait été également proclamé en Espagne, et Verginius ne le fit reconnaître par ses troupes que lorsque le nouvel empereur eut été nommé par le sénat. Il se rendit alors à Rome où il fut reçu avec beaucoup d'égards, mais retenu en quelque sorte comme ôtage. Il fut encore une fois honoré du consulat sous Othon; après la mort de cet empereur, les légions offrirent de nouveau l'empire à Verginius, qui résista à leur empressement avec la même générosité et la même prudence; mais ces soldats se croyant méprisés voulurent ensuite l'égorger sous les yeux de Vitellius, et ils l'accusèrent d'avoir tenté de faire assassiner le prince par un de ses esclaves. Enfin, dit un historien, Verginius brava plus de dangers pour éviter la puissance souveraine que l'ambition n'en affronte pour l'obtenir. Dans cette occasion, ce fut Vitellius lui-même qui le défendit contre la fureur des soldats. Il vécut ensuite dans la retraite, sous Vespasien, Titus et Domitien, honoré des bons empereurs, souffert des mauvais, et faisant tous ses efforts pour rester ignoré. Ses funérailles se firent avec beaucoup de pompe aux dépens du trésor public, et son éloge fut pro-

noncé par l'historien Tacite, qui lui avait été substitué dans le consulat. « La fortune, dit Pline le jeune (l. II, lett. I), toujours fidèle à Verginius, gardait pour dernière grâce un tel orateur à de telles vertus. (*B. U.*)

QUINTILIEN, MARCUS-FABIUS. Sa vie, par un auteur inconnu, se trouve à la tête de plusieurs éditions de ses ouvrages. Nous y lisons : Qu'il naquit à Rome, on ne sait sous quels consuls ni sous quel règne, et qu'il ne faut pas ajouter foi à la tradition qui le fait naître en Espagne, puisqu'il n'est pas du nombre des Ibériens que Martial a célébrés. Ce poète le nomme à part, et, dans l'hommage qu'il lui rend, ne le déclare que Romain.

Quinctiliane, vagæ moderator summe juventæ,
Gloria romanæ, Quinctiliane, togæ.

S'il est difficile de bien démêler les détails de la vie de Quintilien, il ne l'est pas de reconnaître le mérite éminent de son ouvrage. C'est un cours de rhétorique le plus complet que les anciens nous aient laissé. L'auteur y pose pour principe qu'un orateur ne peut être parfait s'il n'est homme de bien, *vir bonus, bene dicendi peritus*, et, par une conséquence nécessaire, il exige de lui non-seulement le talent de la parole, mais encore toutes les vertus morales.

I. *Précautions à prendre pour la première éducation d'un enfant, et qualités que doivent avoir les personnes placées auprès de lui.*

Ces précautions, indiquées par Quintilien, sont étonnantes. Attentif à son élève dès le berceau, et sachant quelle est la force des premières impressions, surtout pour le mal, il veut que dans le choix de tout ce qui l'approche, de tout ce qui l'environne, nourrices, domestiques, enfants du même âge, on ait soin des mœurs avant tout.

Il regarde comme la source de tous les désordres, l'aveugle indolence des pères et mères à l'égard de leurs enfants, et leur négligence à conserver en eux le précieux trésor de la pudeur. Que ne dit-il point contre cette molle éducation à laquelle on donne les noms de bonté et de tendresse, et qui n'est propre qu'à énerver tout à la fois et le corps et l'esprit; combien recommande-t-il d'écarter de la maison paternelle tous les mauvais discours et tous les mauvais exemples, de peur que les enfants n'en soient infectés avant d'en pouvoir connaître le danger, et que l'habitude du mal ne devienne en eux une seconde nature!

Il veut qu'on réprime avec soin les premières saillies des passions, qu'on mette tout à profit pour les mœurs; il recommande même que les exemples ou modèles d'écriture que les maîtres donneront, au lieu de présenter de ces pensées frivoles, bizarres, inutiles, renferment des maximes de conduite, ou quelques paroles des grands hommes. Ces premières idées, dit-il, gravées profondément dans la mémoire, se conserveront jusque dans la vieillesse, et auront sur les mœurs une salutaire influence (I, 22).

Mais quand il s'agit du choix d'un précepteur, de quelles expressions ne se sert-il pas? l'homme le plus vertueux ne l'est pas encore assez, selon lui; la discipline la plus exacte l'est encore trop peu...

II. *A quel âge l'instruction d'un enfant doit être commencée.*

Quelques-uns, dit Quintilien, ont cru qu'il fallait attendre que les enfants eussent au moins sept ans pour les appliquer à l'étude, persuadés qu'avant cette époque ils n'ont ni la force de corps ni l'ouverture d'esprit nécessaires pour apprendre. Tel est, dit-on, le sentiment d'Hésiode et d'Ératosthène; j'aime mieux, ajoute Quintilien, m'en rapporter à ceux qui ont cru, avec Chrysippe, qu'il n'y avait, dans la vie de l'homme, aucun temps qui ne demandât des soins, et des soins assidus... qui empêche que, dès le premier âge, on ne cultive leur esprit si l'on peut cultiver leurs mœurs? Je sais bien que, par la suite, on obtiendra plus en un

an que l'on n'aura pu obtenir pendant tout le temps qui aura précédé. On dirait que ceux qui ont tant ménagé les enfants, ont prétendu ménager encore plus les maîtres; mais que veut-on que fasse un enfant depuis qu'il commence à parler; car il faut bien qu'il fasse quelque chose? et si, de ses premières années on peut tirer quelque avantage, pourquoi le négliger? En effet, pour peu qu'il ait appris avant sept ans, n'est-il pas vrai que c'est autant d'avance, et qu'alors on pourra l'appliquer à des choses plus importantes, au lieu de commencer par celles qui le sont le moins? et cela, continué d'une année à l'autre, ne finit-il point par devenir considérable? En un mot, ce que l'on peut prendre sur l'enfance, c'est autant de gagné pour l'âge qui suit. Il en est de même des autres époques de la vie. Tout ce qu'il faut savoir, qu'on l'apprenne de bonne heure; ne souffrons point qu'un enfant perde ses premières années dans l'oisiveté. Songeons que, pour ces premiers essais, il ne faut que de la mémoire, et que non-seulement les enfants en ont, mais qu'ils en ont même beaucoup plus que nous. (I, 1.)

Je connais trop la portée de chaque âge pour vouloir qu'on tourmente un enfant, et qu'on lui demande plus qu'il ne peut; car il faut se garder surtout de lui faire haïr les sciences dans un temps où il ne peut encore les aimer, de peur qu'il ne soit rebuté pour toujours par l'amertume qu'on lui aura fait une fois sentir. L'étude doit être un jeu pour lui. Je veux qu'on le prie, qu'on le loue, qu'on le caresse, et qu'il soit toujours content d'avoir appris ce que l'on veut qu'il sache; quelquefois ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre; cela piquera sa jalousie, il voudra le surpasser, et on lui laissera croire qu'il a réussi. Cet âge est sensible à de petites récompenses : que l'on se serve de cette amorce.

Voilà de bien petits préceptes pour un si grand dessein que celui que je me suis proposé; mais les études ont aussi leur enfance. Les corps les plus robustes ont eu de faibles commencements; le lait et le berceau, leur ont suffi : de même l'éloquence la plus sublime a commencé par des cris, par des paroles confuses et mal formées, et s'est vue arrêtée aux lettres de l'alphabet. (I, 1.)

III. *L'éducation particulière est-elle préférable à l'instruction publique?*

L'un des plus beaux endroits de Quintilien est celui où il examine cette fameuse question : il embrasse le dernier sentiment, et en apporte plusieurs raisons qui paraissent très-fortes. Toutefois il déclare, dès le commencement, que si les écoles publiques étaient dangereuses pour les mœurs, quelque utiles qu'elles pussent être pour les sciences, il ne faudrait point balancer, et que la vertu est infiniment préférable à l'éloquence; mais il prétend que le péril est égal de part et d'autre, que le tout dépend du naturel des enfants et du soin qu'on prend de leur éducation; que, pour l'ordinaire, c'est de la maison même des parents que vient le mal par les mauvais exemples que les enfants y trouvent : ils voient tous les jours et entendent des choses qu'ils devraient ignorer toute leur vie. Tout cela passe en habitude, et bientôt après en nature. Les pauvres enfants sont vicieux avant de savoir ce que c'est que le vice.

L'avancement dans les études semble d'abord devoir être plus grand à la maison, où le précepteur n'a qu'un élève à instruire. Quintilien n'en convient pas pour plusieurs motifs qu'il expose; il ajoute que cet inconvénient des écoles, quand même il serait réel, se trouve compensé par de grands avantages.

L'éducation publique enhardit, donne du courage, accoutume de bonne heure à ne point craindre le grand jour, et guérit d'une certaine pusillanimité qu'une vie sombre et retirée inspire naturellement; au lieu que, dans le secret et en particulier, un jeune homme languit presque toujours; il s'abat, il se rouille pour

ainsi dire, ou bien passe à un extrême opposé qui est de s'enfler d'un sot orgueil, et de se mettre au-dessus des autres, parce qu'il n'a personne avec qui il puisse se mesurer.

Au collége on fait des connaissances et des liaisons qui durent souvent autant que la vie, et l'on y prend un certain usage du monde que la société seule peut donner. Quintilien n'insiste point sur ces deux résultats, et n'y attache que peu d'importance.

Le grand avantage des écoles c'est l'émulation. Un enfant profite de ce qu'on dit aux autres, comme de ce qu'on dit à lui-même. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre; blâmer la paresse de celui-ci, louer l'activité de celui-là; il tirera parti de tout. L'amour de la gloire lui servira d'aiguillon pour le travail. Il aura honte de céder à ses égaux; il se piquera de les devancer. Pour primer dans sa classe et pour remporter des prix, quels efforts ne fait pas un bon écolier! Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits; et une noble émulation bien ménagée, dont on aura soin de bannir la malignité, l'envie, la fierté, est un des meilleurs moyens pour les conduire aux plus grandes vertus et aux plus difficiles entreprises.

Un bien réel qui se rencontre encore dans les écoles, c'est qu'un jeune homme trouve dans ses compagnons des modèles qui sont à sa portée, qu'il se flatte de pouvoir atteindre, et qu'il ne désespère pas même de pouvoir un jour surpasser; tandis que s'il était seul, il y aurait pour lui de la témérité d'oser se mesurer avec son maître.

Celui qui n'a qu'un enfant à instruire ne donnera jamais à ses paroles le poids, le feu et la vivacité qu'elles auraient s'il était animé par une foule d'auditeurs; car la force de l'éloquence réside principalement dans l'âme. Il faut que l'âme soit touchée vivement, qu'elle se fasse des images des choses, et qu'elle s'identifie, pour ainsi dire, avec celles dont nous avons à parler: or plus l'âme a de l'élévation, plus elle a besoin d'être ébranlée par un grand spectacle; c'est alors que la louange lui fait prendre un vol plus rapide, que l'effort qu'elle fait lui donne une énergie nouvelle et qu'elle ne se plaît qu'à de nobles entreprises. Au contraire, on sent je ne sais quel dédain d'abaisser à un seul auditeur le sublime talent de la parole qui coûte tant de peines et de travaux, et de sortir pour lui seul des bornes du langage ordinaire. Qu'on se représente en effet un homme qui déclame ou qui prononce un discours avec le ton, les gestes, les mouvements, la chaleur, la fatigue d'un orateur, et tout cela pour une personne qui écoute; vous paraîtra-t-il bien sage? Assurément si l'on ne devait jamais parler qu'en particulier, il n'y aurait point d'éloquence parmi les hommes.

Quintilien ne manque pas de faire remarquer que l'opinion qu'il soutient est appuyée sur un usage presque universel, sur l'autorité des auteurs les plus estimés et des législateurs les plus célèbres.

Entre les deux manières ordinaires d'élever les jeunes gens, savoir, de les établir au collége, ou de les instruire en particulier, il y en a une troisième qui tient le milieu et semble les réunir; c'est de les envoyer au collége pour y profiter de l'émulation des classes, en les retenant le reste du temps dans la maison paternelle. Par-là on évite peut-être une partie des dangers, comme aussi on se prive d'une partie des avantages, parmi lesquels on doit compter pour beaucoup, l'ordre, la discipline, qui, par un coup de cloche, marquent avec une constante précision tous les exercices de la journée, et une vie simple, frugale, éloignée des douceurs et des caresses de la maison paternelle, qui ne sont propres qu'à amollir les enfants. (*Traité des Etud. T.* IV).

IV. *Des mœurs et des devoirs des maîtres.*

La première chose que demande Quintilien, c'est qu'un maître prenne pour ses disciples de véritables sentiments de père, et qu'il se regarde comme tenant la place de ceux qui les lui ont confiés.

Qu'il soit tout-à-fait exempt de vices, et qu'il n'en souffre point dans les autres. Que son austérité n'ait rien de rude, et son indulgence rien qui sente la faiblesse, de crainte de se faire haïr ou mépriser.

Qu'il ne soit ni colère ni emporté: mais aussi qu'il tienne les yeux ouverts sur les fautes qui ne doivent pas rester inaperçues.

Que, dans sa manière d'enseigner, il soit simple, patient, exact, et qu'il compte plus sur une règle suivie, et sur sa propre assiduité, que sur un excès de travail du côté de ses disciples. Qu'il se fasse un plaisir de répondre aux questions diverses qu'ils lui adresseront; et, s'ils ne lui en font pas, qu'il aille au-devant; que lui-même il les interroge.

Qu'il ne leur refuse point, dans l'occasion, les louanges qu'ils méritent; mais aussi qu'il ne les prodigue pas mal à propos: il pourrait en résulter ou le découragement ou une sécurité dangereuse.

Quand il sera obligé de les reprendre, qu'il ne soit ni amer ni offensant: car ce qui donne à plusieurs de l'aversion pour l'étude, c'est que certains maîtres les réprimandent avec un air chagrin, comme s'ils les avaient pris en haine.

Qu'il leur parle souvent de vertu, et qu'il le fasse toujours avec de grands éloges. Qu'il la leur montre toujours sous une idée avantageuse et agréable, comme le plus excellent de tous les biens, le plus digne d'un homme raisonnable, et qui lui fera le plus d'honneur; comme une qualité absolument nécessaire pour s'attirer l'affection et l'estime de tout le monde, et comme le moyen unique d'être véritablement heureux. Plus il les avertira de leurs devoirs, moins il sera obligé de les punir... Que chaque jour il leur dise quelque chose qu'ils remportent avec eux, et dont ils fassent leur profit. Quoique la lecture leur fournisse assez de bons exemples, ce qui se dit de vive voix a tout une autre force, et produit tout un autre effet, surtout de la part d'un maître que des enfants bien nés aiment et honorent; car on ne saurait croire combien nous imitons volontiers ceux pour qui nous sommes favorablement disposés.

Voilà ce que Quintilien demande pour un maître de rhétorique (et cela convient également à tous ceux qui sont chargés d'instruire la jeunesse); afin, dit-il, que, dans une classe où se trouve ordinairement un grand nombre d'écoliers, la sagesse du maître préserve de la corruption ceux qui sont dans un âge plus tendre, et que sa gravité arrête la licence de ceux qui, ayant quelques années de plus, sont moins faciles à gouverner. Car il ne suffit pas qu'il soit homme de bien, s'il ne sait encore tenir ses élèves dans l'ordre par une exacte discipline.

V. *Des devoirs des enfants envers les maîtres.*

Les devoirs des écoliers se trouvent renfermés presque tous dans cet unique avis, d'aimer ceux qui les enseignent comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, et de les regarder comme des pères dont ils tiennent non la vie, mais l'instruction, qui est comme la vie de l'âme.

Avec ces sentiments, ils écouteront volontiers leurs maîtres, ils les croiront, et n'auront pas de plus vif désir que de leur ressembler. Ils se feront un plaisir d'entendre leurs leçons; ils prendront bien leurs avis, ils seront sensibles à leurs louanges, et mériteront leur amitié par une sérieuse application à remplir tous leurs devoirs. En effet c'est à eux à être soumis et dociles, comme c'est à leurs maîtres à les enseigner: l'un ne peut rien sans l'autre. Tout le fruit de l'instruction dépend de leur parfait concours et de leur zèle réciproque. (II. 9).

Après avoir marqué les différents caractères d'esprit des jeunes gens, et cherchant à nous tracer en peu de mots le portrait d'un bon écolier: « Je veux, dit Quintilien, un enfant que la louan-

ge excite, qui soit sensible à la gloire, qui pleure quand il se voit vaincu. Une noble émulation le tiendra toujours en haleine; un reproche, une réprimande le piqueront jusqu'au vif; l'honneur lui fera tout entreprendre. »

Sensible autant qu'on peut l'être aux avantages de l'esprit, Quintilien a cependant une bien plus grande estime pour les qualités du cœur, sans lesquelles il compte les autres pour rien. Il déclare qu'il n'aurait jamais bonne opinion de celui qui mettrait ses soins à faire rire, en contrefaisant les manières, l'air et les défauts des autres.

VI. *Belles qualités des enfants de Quintilien.*

Pour avoir véritablement de l'esprit, on doit être bon et vertueux. Quintilien nous montre ces qualités réunies dans l'aîné de ses enfants, dont il peint le caractère et déplore la perte d'une manière si éloquente et si touchante dans la belle préface de son sixième livre.

Après avoir parlé du cadet qui était mort à l'âge de cinq ans, et avoir décrit les grâces et la beauté de sa figure, la gentillesse de ses paroles, la vivacité de son esprit qui commençait à briller à travers les voiles de l'enfance, il passe à son fils aîné : Il me restait encore, dit-il, mon fils Quintilien qui était tout mon plaisir, toute mon espérance, et il pouvait suffire pour ma consolation; car, entré déjà dans sa dixième année, ce n'était plus des fleurs qu'il montrait comme son jeune frère, mais des fruits tout formés et qui se présentaient sous l'aspect le plus favorable.... J'ai bien de l'expérience, mais je n'ai vu dans aucun enfant, je ne dis pas seulement d'aussi belles dispositions pour les sciences, ni tant de goût et d'inclination pour l'étude (ses maîtres le savent), mais tant de probité, de naturel, de bonté d'âme, de douceur, de penchant à obliger que j'en ai connus en lui.

Il avait tous les avantages que donne la nature; un son de voix charmant, une physionomie douce, une facilité surprenante à prononcer le grec et le latin, comme s'il eût été destiné également à faire sentir la beauté de ces deux langues.

Mais tout cela n'était peut être encore que de douces illusions. J'admire bien davantage ses rares vertus, son égalité d'âme, sa fermeté, la force avec laquelle il se raidissait contre les craintes et les douleurs. Avec quel étonnement les médecins ne l'ont-ils pas vu supporter une maladie de huit mois! Sur le point de mourir, il me consolait lui-même, et me défendait de le pleurer. Son esprit, dans ses derniers moments, s'égarait-il quelque fois, il n'était occupé, pendant ses rêveries, que de sciences et d'étude. O vaines et trompeuses espérances!...

VALÉRIUS-FLACCUS, Caius. Ce poète, qui, d'après quelques auteurs, descendait de l'illustre Valérius-Publicola, comptait au nombre de ses amis, Martial, Pline, Juvénal, Quintilien, etc. Ses talents lui méritèrent la protection de Vespasien et de Titus; mais on ne voit pas qu'il ait cherché à profiter de la faveur de ces deux princes pour révendiquer ses biens et les honneurs dont sa famille, alors pauvre et obscure, avait joui précédemment. (*B. U.*)

Quintilien dit que la poésie latine avait perdu beaucoup par la mort de Valérius-Flaccus, qui arriva dans les dernières années de Domitien. *Multùm in Valerio Flacco nuper amisimus.*

AGRICOLA, Cnæus (consul et général romain). Petit-fils de deux procurateurs des Césars et fils d'un sénateur, immortalisé par son gendre Tacite et digne en effet d'avoir un tel historien, par la réunion qu'il offrait, en sa personne, de la plus sage politique jointe à la plus brillante valeur, et d'un caractère aussi aimable que son âme était élevée, Agricola reçut le jour au sein de l'illustre et ancienne colonie de Fréjus, fit ses études à Marseille, ses premières armes dans

la Bretagne sous Céréalis, passa de l'enthousiasme de la philosophie à celui de la gloire militaire, et, dans les camps comme dans les écoles, dans la ville comme dans les provinces, il conserva toujours une pureté inaltérable. Questeur intègre auprès d'un consul concussionnaire, tribun muet sous Néron, préteur religieux sous Galba, gouverneur chéri d'Aquitaine et consul honoré sous Vespasien, lorsque ce dernier empereur commençait à rendre moins pénible pour les Romains la perte de leur liberté, Agricola fut envoyé chez les Bretons à qui Jules-César avait voulu ravir la leur, et qui la défendaient depuis cinquante ans avec une opiniâtreté indomptable. Il était dans la mission d'Agricola de subjuguer les Bretons, et dans son cœur de les civiliser : il réussit à l'un et à l'autre.

Voulant signaler son arrivée par un début qui, tout à la fois, frappât l'esprit de ces différentes peuplades, et relevât le courage de sa propre armée, il courut en plein hiver contre les Ordoriques, qui venaient d'exterminer une division de la cavalerie romaine, entraîna ses troupes, en marchant partout à leur tête; gravit les montagnes, atteignit les insurgés, les tailla en pièces, revint conquérir à la nage l'île de Mona, dont les habitants, le voyant sans vaisseaux, n'avaient pas même songé à se défendre. Pendant six campagnes Agricola marcha de succès en succès, poussant toujours les barbares devant lui, employant les étés à soumettre de nouvelles nations, les hivers à instruire dans les arts de la paix ceux que la sort de la guerre avait mis en son pouvoir, et à se concilier, par la justice de son gouvernement, ceux qu'avait domptés la force de son bras.

Vespasien n'étant plus, Domitien, monté sur le trône du monde, y fut jaloux des victoires d'Agricola; forcé de le louer publiquement, il lui envoya l'ordre secret de revenir et de rentrer dans Rome pendant la nuit. Un froid embrassement, un silence sombre, décélèrent l'âme du tyran dès sa première entrevue avec le vainqueur de la Bretagne. Ni la profonde sagesse d'Agricola, ni sa vie retirée après son modeste retour, ni le sacrifice qu'il avait fait sans murmurer des honneurs du triomphe, ni le refus qu'il y joignit d'un gouvernement qui lui appartenait de droit, ni la candeur avec laquelle il se justifia de plusieurs accusations intentées contre lui; rien ne put le sauver de la mort. Il était âgé de cinquante-six ans. Son père avait été tué par l'ordre de Caligula, sa mère massacrée par les satellites d'Othon, et l'opinion générale fut qu'il avait été empoisonné par Domitien qui n'en parut pas moins, les yeux baignés de larmes, au milieu du deuil public : « Désormais en repos sur l'objet de sa haine, dit Tacite, et cachant mieux sa joie que sa crainte. » On ouvrit le testament du défunt : Domitien s'y trouva institué cohéritier avec le plus tendre des fils et la meilleure des femmes; on le vit s'en réjouir comme d'un honneur et d'un hommage. « Les adulations continuelles l'avaient fait arriver à ce degré d'aveuglement et de corruption, qu'il ignorait que les bons pères n'appellent à leur succession que les mauvais princes. « — O Agricola! s'écrie le sublime et pieux historien de ce grand homme, heureux par l'éclat de ta vie, tu le fus encore par l'époque de ta mort. Tu n'as pas vu les portes du sénat assiégées, les sénateurs assaillis par des soldats, tous les consulaires enveloppés dans le même massacre, tous ces illustres Romains exilés et fugitifs. » (*B. U.*)

L'exemple d'Agricola, ajoute Tacite, nous fait voir qu'on peut être grand sous un mauvais prince, et que la soumission modeste, jointe aux talents et à la fermeté, peut donner une autre gloire que celle où sont parvenus des hommes plus impétueux qui n'ont cherché qu'une mort illustre et inutile à la patrie. (*La Harpe t.* III, 1re *partie, p.* 313.)

JUVENAL, Décimus ou Décius Junius (célèbre satirique, né à Aquinum, aujourd'hui Aquino, dans l'Abruzze, ou seulement originaire de

cette ville.) L'incertitude sur le prénom de Juvénal et sur le lieu qui le vit naître fait déjà entrevoir qu'on a peu de lumières sur la vie de cet écrivain. Il est en effet du nombre de ceux dont l'histoire particulière est restée dans l'obscurité, pendant que leurs ouvrages, environnés de gloire, ont traversé la nuit des temps avec un grand éclat.

Sorti des écoles, ce fut à l'éloquence que Juvénal offrit les prémices de son talent, se montra comme orateur avant de se montrer comme poète, déploya, sur l'arène du Forum et dans les luttes réelles des plaidoiries, les forces qu'il avait acquises dans les combats imaginaires de la rhétorique. Il ne reste aucun monument de ses travaux en ce genre; mais on peut présumer qu'il s'y distingua. (*B. U.*)

Ce poète ne pouvait souffrir que les pères et mères, pendant qu'ils font mille folles dépenses pour leurs bâtiments, leurs meubles, leurs équipages, leur table, épargnassent tout pour l'éducation de leurs enfants (1).

Maximes et Pensées.

Ayez une âme honnête; c'est le premier des devoirs; puis, si vos discours et vos actions montrent un homme ferme dans le sentier de la justice, je vous reconnaîtrai pour noble. — La vraie noblesse c'est la vertu. — Qu'il est triste de n'avoir d'autre appui que le mérite de ses ancêtres! — On ne parvient sûrement au calme du bonheur que par le sentier de la vertu. — Il y a peu de gens assez exempts de préjugés pour discerner les vrais biens des maux réels.

La probité est comme le sein de la mer; l'une rassemble toutes les rivières, l'autre toutes les vertus pour en composer l'homme de bien. — On loue la probité mais on la laisse se morfondre. — L'or semble être le tarif de la probité : plus on en possède, plus on paraît digne de foi. — Les larmes que l'argent perdu fait couler sont bien sincères.

Nous sommes tous imitateurs dociles de la perversité. — Un méchant ne saurait être heureux. — Les hommes adonnés aux mêmes vices se soutiennent tous. — Le vice, pour mieux nous tromper, se pare souvent des couleurs de la vertu.

Il y a des gens qui ne vivent que pour manger. — Les morceaux les plus chers leur semblent les meilleurs.

Un grain suffit pour gâter une grappe; il ne faut qu'un mouton pour gâter un troupeau. — On n'arrive pas subitement au comble de l'infamie.

Défions-nous de certaines gens qui cherchent à pénétrer les secrets des familles afin d'avoir sur elles l'ascendant que donne la crainte. — Soyons irréprochables; c'est le moyen de mépriser les propos de nos ennemis. — Les exemples domestiques, quand ils sont corrupteurs, dépravent d'autant plus vite que ceux qui les donnent imposent davantage.

Un crime qui est le fruit du vice se fait d'autant plus remarquer que celui qui l'a commis est plus élevé au-dessus des autres. — Regardez comme un crime de préférer l'existence à l'honneur. — Les dieux punissent la simple volonté de faire le mal. — Quiconque projette le crime est déjà criminel. — Au criminel même le crime est odieux. — Le premier châtiment d'un coupable c'est qu'il ne peut s'absoudre à son propre tribunal.

La mort n'épargne pas même les tombeaux. — Il n'y a que la mort qui puisse nous faire convenir que l'homme est peu de chose.

Le règne des passions doit être court. — L'étude de la sagesse, en rectifiant nos idées, nous affranchit insensiblement de nos erreurs, et nous rend supérieurs à nos passions. — Les traits de la censure épargnent les corbeaux et ne percent que la timide colombe. Quand il s'agit de prononcer sur la vie d'un homme ou ne saurait trop y réfléchir.

La passion des richesses croît à mesure que le trésor grossit. — La crainte, le respect des lois, l'honneur, mirent-ils jamais un frein à l'impatience de l'avare? — On ne s'informe pas d'où viennent les richesses, il suffit d'être riche. — Qu'il est triste d'être toujours en sentinelle auprès de son trésor! L'homme qui ne désirerait rien serait cent fois plus heureux que celui qui, méditant de subjuguer la terre, s'apprêterait autant de revers qu'il pourrait obtenir de succès.

La vigne ramperait sans l'ormeau qu'elle embrasse.

Triste pauvreté! tu nous exposes à la risée des sots; de tes rigueurs c'est la moins facile à supporter. — Chacun veut acquérir des connaissances : est-il un salaire à payer? tout le monde y répugne. — On ne voit la plupart du temps, chez les riches, que des valets insolents. — Combien de paroles étouffées sous un mauvais habit! — Quel que soit le mérite il a bien de la peine à percer, quand il a sans cesse à lutter contre les besoins domestiques.

Peu suffit pour vivre. — Le plaisir n'est plaisir qu'autant qu'on en use rarement. Le plaisir de se venger a toujours été celui d'un esprit faible et malsain. — Le casque sur la tête, il n'est plus temps de reculer.

Les hommes songent quelquefois à garantir leurs vieux jours du froid et de la faim, mais une femme prodigue se ruine à son insu. — Que la femme que vous épouserez n'ait pas un langage affecté : il faut qu'un mari puisse faire impunément un solécisme. — La fureur d'une femme est au comble quand ses ressentiments sont aiguillonnés par la honte.

Ce n'est pas une petite tâche que de surveiller une troupe d'enfants. — On ne saurait avoir trop de respect pour le jeune âge. — La jeunesse a besoin d'indulgence. — J'aimerais mieux te voir fils de Thersite avec la force et la valeur d'Achille que si tu étais fils d'Achille, avec le bras et le cœur de Thersite. — Les parents eux-mêmes inspirent et transmettent à leurs enfants bien des vices capables de les perdre un jour de réputation.

Rien n'afflige tant les hommes que l'ignorance de l'avenir. — Un homme ne doit pas être plus faible que malheureux.

Le pouvoir suprême croit tout quand on le flatte. — Toujours en butte aux fureurs, l'excès du pouvoir perd les ambitieux.

L'homme est plus altéré de gloire que de vertu.

Les traits de l'amour partent souvent de la dot qu'on espère.

Dans les choses les plus honnêtes, il est un terme où le sage doit s'arrêter.

En adressant vos vœux au ciel, demandez un esprit sain dans un corps sain. — Demandez une âme forte, exempte des terreurs de la mort, et qui la regarde comme un dernier bienfait de la nature; une âme inaccessible à la colère, aux vains désirs, capable de préférer les nombreux travaux d'Hercule et ses persécutions aux voluptés et à la mollesse de Sardanapale.

PLUTARQUE. Sorti d'une famille honorable de Chéronée, et où le goût de l'étude et des lettres était héréditaire, Plutarque dans son enfance vit à la fois son père, son aïeul et son bisaïeul; il fut élevé sous une influence et dans une société qui contribuèrent pour quelque chose à la bonté et à la droiture de son caractère. Il choisit son épouse Timoxène dans une des plus anciennes familles de Chéronée. Trois de leurs enfants moururent fort jeunes. Plutarque en a éternisé le souvenir dans une lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme, et où respire la douleur la plus simple et la plus vraie. Il trace un portrait des vertus d'une épouse et d'une mère, en y mêlant cette teinte de mœurs antiques, et ces allusions poétiques et gracieuses qui donnent tant de charme à la lecture de ses écrits. Plutarque, qui a composé un traité sur l'amour conjugal, et qui, seul des anciens, nous a transmis l'admirable histoire d'Éponine et de Sabinus (V. *le 1er de ces noms*), paraît avoir connu dans toute sa pureté le bonheur de cet amour dont il a célébré les devoirs et l'héroïsme.

(1) Hos inter sumptus sestertia Quinctiliano, ut multùm, duo sufficient. Res nulla minoris constabit patri quàm filius.

On trouve à ce sujet, dans ses ouvrages, une anecdote qui semble plus digne de l'ancien âge d'or de la Grèce que du siècle de fer de Domitien. Plutarque, peu de temps après son mariage, eut quelques démêlés avec les parents de sa femme. Celle-ci, craignant la plus légère atteinte à la douce union où elle vivait avec son mari, le pressa d'aller sur le mont Hélicon faire un sacrifice à l'Amour qui, dans la brillante théologie de l'antiquité, n'était pas seulement, comme on le croit d'ordinaire, le dieu des amants et le gardien des serments passagers, mais qui étendait encore son pouvoir à tous les liens de famille, à tous les sentiments affectueux, et était même chargé de maintenir, dans le monde physique, la concorde et l'harmonie. Plutarque consentit à ce pieux voyage, et accompagna sa femme avec quelques-uns de ses amis. Ils sacrifièrent sur l'autel du dieu, et revinrent avec cette inappréciable paix du cœur que le voyage ne pouvait qu'inspirer.

Pendant le long séjour qu'il fit dans sa patrie Plutarque fut sans cesse occupé d'elle. Jaloux avec passion de l'ombre de liberté qui restait à ses concitoyens sous l'abri de la conquête romaine, il les invitait à terminer leurs affaires et leurs procès par la juridiction de leurs propres magistrats sans jamais recourir à la haute justice du proconsul ou du préteur. Pour leur donner l'exemple, il remplit lui-même avec zèle, dans Chéronée, toutes les fonctions, toutes les charges publiques de ce petit gouverment municipal que Rome laissait aux vaincus : non-seulement il fut archonte, ce qui était la première dignité de la ville, mais il exerça long-temps, avec exactitude et avec joie, un office subalterne. (*B. U.*)

Le motif qui le porta à résider dans le pays où il reçut le jour est digne de remarque : « Je suis né, disait-il, dans une ville fort petite, et pour l'empêcher de devenir plus petite encore, j'aime à m'y tenir ». M. Dacier a raison de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que les sentiments d'affection et de tendresse qu'il témoigna pour Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour s'élever et faire fortune; mais on n'en voit guère qui renoncent à leur ambition pour faire, si l'on peut ainsi s'exprimer, la fortune de leur patrie. (*Roll.*)

Les ouvrages de Plutarque, par leur étendue autant que par la variété des objets qu'ils embrassent, présentent le plus vaste répertoire de faits, de souvenirs et d'idées que l'antiquité nous ait transmis. Nous allons en reproduire ce qui paraît le plus se rattacher et le mieux convenir au plan que nous avons adopté.

I. *De la Flatterie.*

L'amour-propre est pour soi le premier et le plus grand des flatteurs; il n'est donc pas étonnant qu'on donne volontiers accès au flatteur étranger; on le regarde comme un garant de la bonne opinion que l'on s'est formée de soi-même : un pareil témoignage sert à fortifier encore les illusions de la vanité.

Quand le coffre-fort est vide et la cuisine froide, on ne voit plus de flatteurs; c'est une espèce qui s'attache à la puissance, c'est là qu'elle prospère; elle disparaît dans les revers de la fortune.

Le flatteur n'a pas la véritable sincérité qui est utile, il a une sincérité affectée qui chatouille et n'intéresse pas; il n'a rien de stable dans le caractère, il ne cherche pas à mener une vie de son choix; c'est sur un autre qu'il se moule; il n'est pas lui, il n'est pas un seul homme, il a toutes les figures, il prend toutes les couleurs, il revêt toutes les formes, il est comme l'eau courante qui prend la forme du canal où elle est reçue.

Plaignez-vous, au flatteur, de quelqu'un de vos amis : « Oh ! dira-t-il, vous avez été bien long-temps à le connaître; pour moi, je vous avouerai qu'il n'a jamais su me plaire. » Mettez-vous à louer celui que vous venez de blâmer : « C'est un homme que j'aime, s'écriera-t-il; il n'en est pas en qui j'aie plus de confiance. » Dites que vous voulez changer de façon de vivre, quitter les affaires publiques et vous livrer au repos. «— Il y a long-temps, que vous auriez dû vous éloigner du tumulte, et vous soustraire à l'envie. » Témoignez que vous auriez le désir de reprendre les affaires, et de monter encore à la tribune. — « Voilà ce qui est digne de vous : c'est une douce chose que le loisir, mais il est humble, et ne procure point de gloire. » Tel sera son langage. Vous pourrez lui dire alors : « Je vous trouve, en peu de temps, bien différent de vous-même. Je n'ai pas besoin d'un ami, pour qu'il change avec moi de place, et répète tous les signes que je fais; c'est ce que l'ombre de mon corps ferait encore mieux. Je veux un ami toujours prompt à chercher la vérité avec moi, toujours prêt à m'aider dans mes jugements. » Il n'est que ce moyen de prendre le flatteur sur le fait.

Louer quelqu'un en face est moins rendre hommage au mérite que jouer le rôle du flatteur.

Qu'un flatteur change en beauté la laideur de celui qu'il flatte, qu'il lui prête une taille majestueuse quand il est petit, c'est une tromperie dont on ne peut pas être la dupe long-temps, et qui d'ailleurs fait bien peu de mal; mais la louange qui habitue à se livrer sans peine au vice, et même à s'y plonger avec plaisir, cette louange qui détruit la honte des fautes, c'est celle qui est funeste; elle a fait le malheur de la Sicile, en donnant à la cruauté de Denys et de Phalaris le nom de justice et de haine des méchants. La plupart des rois sont des Apollon s'ils chantent, des Bacchus s'ils s'enivrent, des Hercule s'ils vont au combat. Entraînés par la flatterie, ils affrontent toute espèce d'opprobres.

Ce ne sont pas les louanges données à de certains hommes qu'il faut combattre; mais celles qu'on entend donner à des actions blâmables, elles pervertissent ceux qui les écoutent; elles leur inspirent la pernicieuse ambition d'imiter les hommes vicieux, en leur persuadant que c'est un bonheur de l'être.

II *De l'Amitié et de la Sincérité.*

Faut-il rendre un service dispendieux, difficile, dangereux, l'ami est prêt à s'en charger; il veut être appelé le premier; point d'excuse, il ne sait que montrer du zèle. Mais, s'agit-il de quelque chose de honteux, il demande que l'on veuille bien l'épargner.

Portons nos regards sur nos défauts et nos vices, nos imperfections et nos fautes, nous reconnaîtrons que l'ami dont nous avons besoin est non celui qui nous loue, mais celui qui nous parle avec liberté, qui nous fait entendre des avis et des remontrances. Il en est des amis comme de la monnaie; c'est avant d'en faire usage qu'il faut les essayer, et ne pas attendre, pour cette épreuve, l'instant où il faudra s'en servir.

L'ami ne doit point se montrer dur et chagrin; ce n'est point par de l'amertume et de l'austérité que l'amitié doit inspirer le respect; la décence et la dignité l'accompagnent, les grâces et le plaisir habitent avec elle. Dieu a mêlé l'amitié à la vie, pour y répandre l'agrément et la douce gaieté.

L'ami qui voit avec quel empressement on le loue sur ce qu'il a fait de bien, prend ensuite en bonne part les conseils de son ami; il n'a pas de peine à lui laisser la permission de le reprendre. Le reproche fait mal à propos n'est pas moins nuisible que la louange non méritée; il jette celui qui le reçoit dans les bras du flatteur.

Il en est de la sincérité comme des autres remèdes : employée mal à propos, elle afflige, elle trouble, sans causer aucun bien; elle produit en quelque sorte avec douleur, ce que la flatterie produit avec plaisir. Il faut que les expressions qu'elle emploie adoucissent une lumière qui, par son éclat, causerait un éblouissement douloureux, et forcerait à chercher le voile de la flatterie.

III. *De la Sagesse et de la Vertu.*

Le sage n'est aigre et mordant que pour lui-même, il est plein d'indulgence pour les autres. Les sages se rendent présents, par le souvenir, les biens dont il ont joui, et même, après les avoir perdus, ils en jouissent encore.

Le thym est une plante sèche et aride, mais les abeilles savent en extraire le miel le plus doux; ainsi le sage sait profiter des conjonctures les plus malheureuses et se les rendre utiles.

Diogène fut exilé, ce ne fut pas un malheur, car il s'appliqua dès-lors à la philosophie; Zénon de Citium possédait un vaisseau de commerce; en apprenant qu'il venait d'être englouti avec toutes les marchandises dont il était chargé : « Fortune s'écria-t-il, tu viens de me bien traiter, car tu me réduis au manteau des philosophes, et tu m'envoies au Portique.

Qui t'empêche d'imiter ces sages? Tu n'as pas obtenu la magistrature que tu briguais? tu vivras à la campagne occupé de tes affaires personnelles. Tu recherchais la faveur du prince, tu as été repoussé? tu seras exempt de soins et de pénibles appréhensions. Tu n'as point d'enfants? aucun des rois de Rome n'en eut auquel il pût transmettre son héritage. Tu es pauvre? Épaminondas l'était : connais-tu, dans la Béotie, quelqu'un dont tu préférasses les destinées à celles de ce grand homme? Ton épouse n'a pas une bonne conduite? ignores-tu que celle d'Agis fut corrompue par Alcibiade, qu'elle-même dévoila sa honte à ses suivantes? Cependant Agis fut un des Grecs les plus illustres de nos temps. Stilpon eut une fille qui donna dans le vice, il ne se montra pas moins un grand philosophe.

Apprends ce qui est honnête et beau; tu seras content de toi-même; au sein de la pauvreté tu vivras dans une pompe royale, tu n'aimeras pas moins ta vie obscure que celle des généraux et des magistrats.

Si tu es vertueux montre-toi, pour ne pas rester inutile. Si tu as le malheur d'être vicieux, montre-toi encore pour qu'on puisse soigner ton mal, et te soustraire au vice.

Présentons-nous de temps en temps à nos amis, non pour leur demander si nous ne sommes pas vieillis, si nous n'avons pas perdu de l'embonpoint; mais si le temps nous a corrigés de quelque défaut, s'il nous a procuré quelque bonne qualité qui nous manquait.

L'homme de bien, en faisant l'éloge des hommes vertueux, fait ressouvenir qu'il leur ressemble; c'est une belle manière de faire son propre éloge.

Pour se soustraire au vice, il faut le remplacer par une vertu, et non par un vice contraire.

Si vous ajoutez une petite quantité à une petite quantité, et si vous répétez cette opération, vous parviendrez à faire un monceau; cela est vrai non-seulement pour les richesses et les choses naturelles, mais aussi pour les progrès de la vertu.

Il faut pouvoir entendre dire sans en être ému : « Voilà des gens de ton âge qui sont en faveur à la cour des rois; en voilà qui sont parvenus à la fortune par de riches mariages; en voilà que la foule environne et favorise sur la place, quand ils briguent les magistratures et qu'ils montent à la tribune. » En effet, pour cesser d'ambitionner ce qu'admire le grand nombre, il faut être déjà un solide admirateur de la vertu.

Veux-tu connaître si tu es sur le chemin de la vertu? examine si tu cherches à imiter ce dont tu fais l'éloge, si tu mets tes soins à faire ce que tu admires, si tu refuses même à ta pensée de s'arrêter sur ce que tu blâmes.

La plus sûre preuve qu'on a fait des progrès dans la vertu, c'est de ne plus croire que le sentier en est raboteux et escarpé; mais de le trouver doux et facile comme si, par l'exercice, on était parvenu à l'aplanir.

IV. *De la Fortune et de l'Avarice.*

Qu'ils sont stupides ces hommes qui, pour s'être enrichis, pour s'être élevés à quelque magistrature, pour avoir obtenu quelque emploi dans la République, regardent les inférieurs avec mépris, et menacent de les écraser de leur grandeur! Ils ne songent pas à l'inconstance de la fortune; ils semblent ignorer avec quelle promptitude elle relève ceux qui languissent dans l'humiliation.

Dans les états populaires, où les emplois se tirent au sort, si vous l'avez favorable, vous commandez aux autres; sinon, vous restez, sans vous plaindre, dans une condition privée. C'est ainsi que nous devons nous prêter aux événements de la vie; si l'on est incapable de cette résignation, on ne saura pas même supporter avec prudence et modération la bonne fortune.

Vous avez le nécessaire et vous voulez avoir encore davantage; ce n'est pas en vous donnant de l'or, de l'argent, des chevaux qu'il faut vous traiter; ce n'est pas la disette qui vous rend malade, c'est la réplétion; il faut vous purger de ce que vous avez de trop.

On ne saurait prévoir tous les revers; ce qu'on a pris bien de la peine à amasser, la fortune l'enlève en un instant; elle détruit la prospérité qui semblait la mieux établie, et n'a pas d'époque marquée pour exercer ses caprices.

L'avarice est une passion bien singulière; elle se tourmente sans cesse pour n'être jamais satisfaite. Le gourmand ne se refuse pas la bonne chère par gourmandise, ni l'ivrogne le vin par ivrognerie : l'avare se refuse l'usage des richesses par amour pour les richesses. N'est-ce pas une folie bien déplorable de ne vouloir pas mettre de manteau parce qu'on a froid, ni manger parce qu'on a faim, ni se servir de l'argent parce qu'on aime l'argent?

L'avarice est un tyran bien cruel; elle ordonne d'amasser, et défend l'usage de ce qu'on amasse : elle irrite le désir, et interdit la jouissance.

On peut dire à l'avare : tu recherches l'argent comme un homme magnifique, et tu en fais usage en homme sordide. Tu te condamnes à la peine de te refuser tout plaisir.

V. *De la Mort.*

Un effet des calomnies que l'on débite contre la mort, c'est que, par lâcheté, bien des gens meurent pour ne pas mourir.

Il n'est aucun genre de mort que l'on n'accuse; l'un meurt en voyage; on gémit sur sa destinée; malheureux! à qui son père, sa tendre mère, n'ont pu fermer les yeux! L'autre meurt dans sa patrie, dans les bras de ses parents; on se plaint de ce qu'il leur est enlevé des mains, et ne leur laisse que des regrets : s'il meurt sans parler, on s'écrie : « Tu ne m'as adressé, à tes derniers instants, aucune de ces paroles dont je conserverais un éternel souvenir. » S'il a dit quelques mots, on ne fait que les répéter, et c'est un surcroît de douleur. A-t-il été frappé d'une mort prompte? ce n'est qu'un cri : « Il nous a été arraché. » A-t-il fini lentement? ce sont encore des plaintes : « Il a été consumé à petit feu, il a fini dans les tortures. » Enfin, on trouve toujours des prétextes de gémir et de se lamenter.

La plupart des pères finissent leurs jours sans avoir vu confirmer les espérances qu'ils avaient fondées sur leurs enfans : Néoclès n'a pas vu Thémistocle vainqueur à Salamine; Miltiade n'a pas été témoin des exploits de Cimon, son fils, sur les bords de l'Eurymédon; Xantippe n'a point entendu Périclès haranguer le peuple; Ariston n'a pas vu Platon donner des leçons sublimes dans l'Académie; les pères de Sophocle et d'Euripide n'ont pas vu couronner les talents de leurs fils.

VI. *De la Colère.*

A bien des égards, la colère est terrible; sous beaucoup de rapports elle n'est pas moins ridicule; de toutes les passions c'est celle qui peut nous attirer le plus de haine et le plus de mépris.

Il ne faut pas se livrer à la colère dans les jeux et le badinage, car on se fait des ennemis; ni dans les discussions, elles se changent en querelles; ni quand il y a des jugements à prononcer, c'est ajouter l'outrage de la passion à la rigueur de la justice; ni dans l'enseignement, elle charge l'instruction de dégoûts; ni dans la prospérité, c'est augmenter l'envie qu'elle inspire; ni dans le malheur, c'est détruire la pitié qu'il mérite.

VII. *De la Curiosité.*

La curiosité est une forte maladie qui n'est exempte ni d'envie ni de malignité; pourquoi ton œil est-il si perçant à scruter le mal de tes voisins, et si trouble quand il s'agit d'apercevoir tes propres maux? Si tu aimes tant à connaître l'histoire scandaleuse, tu as chez toi de quoi t'occuper; là tu trouveras en foule des défauts de conduite, des vices de l'âme, des infractions du devoir, un immense magasin de tout ce que peuvent produire de honteux l'envie, la lâcheté, la petitesse d'esprit; c'est là que tu dois tout explorer, tout examiner, tout approfondir.

Il faut avouer que le curieux n'est pas inutile à ses ennemis; il cherche ce qu'ils font, il le publie, il leur fait voir à eux-mêmes les choses dont ils doivent se garder, les défauts dont ils doivent se guérir; mais, toujours attentif au dehors, il n'aperçoit rien de ce qui se passe chez lui.

S'il entend faire le récit d'un repas, d'une cérémonie, d'un rêve, d'une querelle, il écoute en grand silence; il devient tout oreille; mais s'il s'agit d'entendre quelque chose d'utile, si on le tire à part pour le reprendre sur quelque faute, pour calmer ses emportements, il n'y tient pas; ou il entre en contestation avec celui qui lui parle, s'il espère avoir le dessus dans la dispute, ou il prend la fuite pour aller écouter ailleurs des puérilités.

Il est des gens qui détournent leurs regards de ce qui les concerne personnellement, comme du spectacle le plus importun qui puisse leur être offert. Le courage leur manque pour le considérer; ils craindraient de tourner sur eux-mêmes le flambeau de la raison. Leur âme, pleine de toutes sortes de maux, frémit de ce qu'elle recèle: elle s'élance au dehors, elle s'y promène; elle nourrit, elle engraisse sa malignité du mal de ses voisins. Les poules négligent souvent la nourriture qu'on leur donne en abondance, et vont fouiller dans les ordures pour y trouver un seul grain d'orge. Il en est de même des curieux; ils dédaignent ce que tout le monde peut savoir, ce que personne ne veut les empêcher d'apprendre; mais ce qu'ils s'efforcent de recueillir, c'est ce qu'on tient bien caché dans l'intérieur des maisons.

Exerce ta curiosité sur les phénomènes de la nature; mais ils n'ont pour toi rien de piquant, parce que tu ne saurais y trouver rien de mal. Eh bien, s'il faut absolument que ta curiosité ne s'exerce que sur le mal, si tu ressembles à ces reptiles impurs qui ne vivent qu'au milieu des plantes vénéneuses et qui en tirent leur aliment, tourne ta curiosité du côté de l'histoire. C'est-là que tu trouveras une grande abondance de maux; des hommes précipités du faîte du bonheur, leur vie subitement attaquée, des esclaves tendant des piéges à leurs maîtres; la jalousie, l'envie, les prisons, les maisons renversées, les chefs des nations massacrés; rassasie-toi, jouis sans troubler ceux qui vivent avec toi; mais non, la curiosité n'aime que les maux récents, il faut qu'ils soient encore tout chauds, elle ne se plaît qu'aux tragédies nouvelles.

VIII. *Du Babil.*

Le babil accompagne nécessairement la curiosité; comme le curieux a beaucoup de plaisir à tout entendre, il en a beaucoup à tout redire: ce sont les secrets surtout que les babillards veulent saisir, et s'évertuent à pénétrer. Aussi la maladie de ces gens-là est-elle un obstacle à ce qu'ils puissent satisfaire leur goût dominant. C'est à qui se tiendra sur ses gardes, et se cachera le mieux. Dès qu'ils se montrent, on interrompt ce qu'on faisait; si l'on traitait d'une affaire, on attend leur départ pour en reprendre la discussion, comme on cache bien ses provisions quand on voit un animal rapace.

L'avare, le voluptueux, l'ambitieux ont quelquefois l'avantage de trouver ce qu'ils désirent; c'est ce qui n'arrive point au babillard; il cherche des gens qui l'écoutent, et il n'en trouve pas; on change de place pour n'être point auprès de lui.

Le babillard veut se faire aimer, et il se fait haïr; il veut obliger, et il importune; il veut se faire admirer, et il se rend ridicule; il dépense pour ne point recueillir; il offense ses amis, sert ses ennemis, et travaille à se perdre lui-même.

On peut dire au babillard: « Ce que tu me rapportes, ce n'est point par amitié, par bienveillance: tu es malade, et ta maladie est celle de parler. »

On s'oppose à la vitesse d'un navire poussé par le vent. On ne peut suspendre la vitesse d'une parole une fois lâchée. Le sénat de Rome, depuis plusieurs jours, s'occupait en secret d'une affaire; ce qui donnait lieu à bien des conjectures. L'épouse d'un sénateur, femme honnête, mais femme pourtant, presse, conjure son mari de lui dévoiler ce mystère. Elle fait contre elle-même mille imprécations si elle est capable de le trahir; elle pleure, elle s'écrie qu'on la traite sans aucune confiance... « Tu l'emportes, ma femme, dit enfin le sénateur; apprends donc ce que je devrais cacher: un prodige effrayant. Les prêtres nous ont annoncé qu'ils avaient vu voler une alouette armée d'une lance, et coiffée d'un casque d'or. Nous cherchons si c'est un présage heureux ou sinistre, et les augures eux-mêmes sont, ainsi que nous, dans la plus grande perplexité; mais surtout aie bien soin de te taire. A ces mots il sort, une servante arrive. La femme, pour piquer la curiosité de cette fille, se frappe le sein, s'arrache les cheveux: « O mon époux! ô ma patrie! qu'allez-vous devenir? » La servante demande le sujet d'un tel désespoir; c'est ce que la femme voulait: elle le raconte, et, comme tous les indiscrets, recommande beaucoup la discrétion. La servante se hâte de tout rapporter à l'une de ses compagnes, qui le répète bien vite à son amie. Le sénateur arrive sur la place, et rencontre une personne de sa connaissance qui lui dit: « Viens-tu de chez toi? — A l'instant même. — Sais-tu la nouvelle? — Non, qu'est-il arrivé? — On a vu voler une alouette coiffée d'un casque d'or, et armée d'une lance. — J'admire, dit le sénateur en riant, la promptitude de ma femme; elle a si bien fait que la nouvelle que je venais de lui dire, est parvenue ici plus tôt que moi (1). »

IX. *De la tranquillité de l'Ame.*

Ceux qui ne savent pas se faire des principes sur la manière de supporter la vie sont comme ces malades qui ne peuvent supporter ni le froid ni le chaud. Le bonheur les transporte, le malheur les accable; ils sont troublés par l'une et l'autre fortune, surtout par celle qu'on est convenu d'appeler heureuse.

Beaucoup de malades appellent le médecin; le frénétique le chasse; son mal est trop grand pour qu'il puisse le sentir. Tous les hommes font des fautes; mais il faut regarder comme incorrigible celui qui prend en mauvaise part les conseils ou les reproches.

Les malades de l'âme ne voient point quel est leur mal; les insensés, les débauchés, les hommes injustes ne se doutent pas des fautes qu'ils commettent; quelquefois même ils croient se conduire parfaitement: tous ces malades écartent les sages qui pourraient les guérir; ils se flattent de bien faire, au moment même où ils font mal.

Le malade du corps garde la chambre, se tient au lit, et reste en repos tandis qu'on le soigne; les malades de

(1) Cette anecdote en rappelle une de Papirius. (Voyez ce nom.)

l'âme sont plus remuants que jamais, et ne laissent aucune trève à leur esprit.

Ce n'est pas le grand ou le petit nombre d'occupations qui procure la tranquillité de l'âme, ou la plonge dans le trouble; c'est le vice ou la vertu. Négliger le bien ou faire le mal, c'est s'exposer également aux agitations intérieures.

Le changement de vie est incapable de nous soustraire à l'inquiétude de l'âme; sa cause est dans notre ignorance, qui ne nous permet pas de nous résigner à la vicissitude des événements : elle fait le tourment du pauvre et du riche, du célibataire et de celui qui a lié son sort à celui d'une épouse.

Alexandre se désolait de ne pas s'être encore rendu le maître du monde. Cratès n'avait qu'une besace et un mauvais manteau, et il passait sa vie dans la joie; la chaussure suit le mouvement du pied; les différentes situations de la vie se conforment au caractère de ceux qui s'y trouvent.

Il ne suffit pas d'admirer la parole d'Anaxagore, lorsqu'apprenant la perte de son fils, il dit : « Je savais bien qu'il était mortel. » Il faut se l'appliquer à soi-même, et dire à chaque événement fâcheux que l'on éprouve. « Je savais bien que la richesse était passagère, et n'avait rien de solide; je savais que je pouvais être dépouillé de la magistrature par ceux qui m'en avaient revêtu; je savais que j'avais une femme honnête, mais enfin c'était une femme; je savais que mon ami n'était qu'un homme, c'est-à-dire un être sujet au changement. En nous préparant de la sorte, s'il nous arrive quelqu'événement que nous voudrions bien ne pas éprouver, nous ne dirons point : « Je n'aurais jamais cru cela; j'avais les espérances les mieux fondées; voilà de ces coups que j'étais loin d'attendre, etc., etc. »

Quand Persée fut dépouillé du royaume de Macédoine, qui n'était qu'une bien faible partie de l'empire romain, il gémit, il accusa ses destinées. Paul-Émile au contraire, abandonnant à son successeur le commandement sur terre et sur mer, ceignit sa tête d'une couronne, offrit un sacrifice; tout le monde célébra son bonheur, c'était avec raison; Paul-Émile, en recevant la plus grande puissance, savait qu'il serait obligé de s'en démettre; Persée ne s'attendait pas à perdre la sienne.

La nature peut nous envoyer des maladies, nous enlever nos richesses, nous rendre odieux au peuple ou au prince; mais il n'est pas en son pouvoir de rendre lâche, ignoble, envieux, un homme valeureux, honnête et magnanime.

Tout homme peut sans doute répéter avec Ménandre : « Je ne peux pas dire, tant que je vivrai, voilà des maux que je n'éprouverai pas »; mais il peut ajouter : « Tant que je vivrai, l'imposture ne souillera point ma bouche; jamais je ne me permettrai la fraude; je ne priverai jamais personne d'un bien qui lui appartient; jamais aucun mortel ne sera victime de mes coupables intrigues. » Voilà ce qui est en notre pouvoir; ce n'est pas peu de chose, c'en est même assez pour assurer notre repos. Mais quand on est réduit à se dire : « J'ai la conscience d'avoir mal fait, » c'est un ulcère rongeur qui se nourrit de nos chairs; jamais le remords ne nous abandonne, il dévore notre âme, il l'ensanglante, il la déchire.

L'âme qui se représente ce que c'est que la maladie, la peine, l'exil, et qui rassemble ses forces contre ces maux redoutés, trouvera qu'il y a bien de l'erreur, bien du vide, bien des vieux préjugés dans ce qui les montre si horribles.

Le moyen le plus sûr de se rendre inaccessible aux chagrins, c'est de se pénétrer de l'inconstance du sort, et de se tenir préparé à tous ses caprices. Non-seulement nous sommes mortels; mais tout ce qui nous touche est changeant et périssable.

L'homme n'a rien en propre, il administre les biens que les dieux lui confient, et qu'ils retirent quand il leur plaît. La vie même est un dépôt qu'il a reçu, et les dieux n'ont pas fixé de terme pour le reprendre.

L'homme consommé dans le bien et parfaitement vertueux saurait se passer de la gloire, si elle ne facilitait le moyen de faire de belles actions, en donnant une autorité fondée sur la confiance qu'elle inspire.

Pour jouir du bonheur véritable qui dépend surtout des mœurs et du caractère, il est tout aussi indifférent d'être né dans une cité humble et obscure, que d'être fils d'une mère qui manquait de beauté, ou qui était de petite taille. Les arts qui ont besoin d'être encouragés et de se développer, languiraient dans des villes petites et peu florissantes. La vertu, quand elle trouve une âme honnête et active, ressemble à ces plantes vigoureuses qui prennent racine dans toutes sortes de terrains.

X. *De la Timidité.*

La timidité n'est pas l'indice d'un mauvais naturel; mais elle cause souvent bien du mal; souvent elle entraîne ceux qu'elle domine dans les fautes que les impudents peuvent commettre.

Le sage ne saurait employer trop de soin pour extirper ce vice, qui ne se trouve que dans les âmes douces et délicates. Mais qu'il craigne d'extirper en même temps la pudeur.

La timidité peut se comparer à ces places d'un abord facile et mal fortifiées, qui ne peuvent opposer de défense aux ennemis; les passions les plus dangereuses y pénètrent aisément.

Il faut s'exercer dans les choses de peu d'importance et dans les occasions où la mauvaise honte est facile à secouer : Tu as assez bu, et l'on continue de te porter des santés? ne te fais pas violence à toi-même par faiblesse, et quitte la coupe. Dans la débauche d'un festin, on te propose une partie de dés? refuse; ne crains pas de vaines railleries. Tu rencontres un babillard? garde-toi de lui prêter ton attention. Que feras-tu dans les affaires importantes, quand il faudra soutenir l'aspect d'un monarque, ou braver les défiances d'un peuple, si tu ne peux refuser une coupe de la main d'un homme qui t'invite à boire, ni te soustraire à des paroles assommantes.

Ce n'est pas seulement dans des intérêts pécuniaires que la timidité se conduit mal; souvent, dans les affaires bien plus sérieuses, elle n'ose suivre le parti que conseille la raison. Nous sommes malades, et nous n'appelons pas un médecin habile, dans la crainte d'en désobliger un autre qui est de nos amis; au lieu de donner à nos enfants de bons précepteurs, nous prenons les personnes qui nous importunent en nous offrant leurs services. Enfin on voit même des hommes qui se donnent pour aimer la philosophie, et qui se font épicuriens ou stoïciens, non par choix, mais par mauvaise honte, et parce que leurs amis les engagent dans l'une ou l'autre secte.

Il faut accorder avec zèle, à ceux qui ont besoin de nous, les petits services qui sont en notre pouvoir, et qu'il n'est pas inconvenant de rendre; mais, quand il s'agit de services qui sont contraires à l'honnêteté, il faut toujours avoir présente à l'esprit la belle parole de Zénon adressée à un jeune homme fuyant un de ses amis qui lui demandait un faux témoignage : « Quoi! cet homme ne t'a pas craint, il n'a pas rougi devant toi, quand il avait l'iniquité dans le cœur, et, pour une chose juste, tu n'oses soutenir sa présence? »

Il ne faut quelquefois qu'un mot pour se débarrasser d'un importun. Deux hommes, qui étaient au bain, priaient Théocrite de leur prêter sa brosse : l'un lui était inconnu; il connaissait l'autre pour un fripon : il motiva ainsi son refus : « Je ne te connais pas », dit-il au premier; « je te connais trop », dit-il au second.

Quelqu'un disait, en badinant, que tous les habitans de l'Asie se trouvaient sous le joug d'un seul homme, pour ne savoir pas prononcer un *non*: il arrive souvent que les hommes faibles, pour se tirer d'affaires, n'auraient pas même besoin de prononcer cette syl-

labe; il leur suffirait de froncer ou de hausser le sourcil, pour se débarrasser d'une demande qu'ils ne veulent pas accorder, et ils n'ont pas même ce courage!

XI. *Des Parents.*

Que fera celui qui n'a pas un bon frère? Qu'il se rappelle qu'en parenté, en amitié, en amour, il n'y a rien de parfait; qu'il sache qu'il vaut mieux supporter ses maux domestiques que de s'exposer à en supporter d'étrangers; ceux-ci sont de notre choix; ceux-là nous sont imposés par la nature : on ne peut nous les reprocher; il n'en est pas de même des autres.

Ce n'est pas quand on aime, c'est avant d'aimer qu'il faut juger son ami; mais pour les personnes que la nature nous prescrit d'aimer, avant d'avoir pu apprendre à les connaître, nous ne devons être ni des juges sévères, ni des inquisiteurs de leurs fautes. Que dire de ces gens qui passent tout à des amis qu'ils se sont faits à table, au jeu, dans les lieux d'exercice, et qui sont difficiles et inexorables pour leurs frères? De ceux qui nourrissent des chevaux vicieux, des chiens hargneux, qui les aiment, et ne peuvent supporter la vivacité d'un frère, son ignorance, son ambition; qui donnent des terres, des palais à des courtisanes, et plaident contre leur frère pour un morceau de jardin, ou pour un coin de maison?

Ce que doivent bien observer des frères qui ont ensemble quelque différents, c'est de fréquenter surtout leurs amis communs, et d'éviter leurs ennemis réciproques; l'eau perce à travers toutes les ouvertures qu'elle rencontre; il est aussi des gens qui se font jour entre les amis divisés, pour les empêcher de se réunir.

Le chat demandait à la poule si elle était bien remise de sa maladie? « Je me porte fort bien, répondit la poule, pourvu que tu te tiennes loin de moi. » Nous pourrions dire aussi à de certaines personnes, qui cherchent à connaître les rapports qui existent entre nous et nos amis : « Nous sommes fort bien ensemble, pourvu que vous ne vous mêliez point de nos affaires ».

XII. *De l'Éducation.*

Ceux qui veulent être pères d'enfants estimables, doivent chercher une mère digne de leur donner le jour.

Ce n'est pas une faible erreur de croire que, dans les enfants qui ne sont pas heureusement nés, les défectuosités du naturel ne peuvent être corrigées par l'instruction et l'exercice qui les portent à la vertu.

La négligence corrompt la bonté du naturel, l'instruction en répare le vice..... Quel arbre négligé ne devient pas sauvage? Quel arbre bien cultivé ne donne pas de doux fruits? Nous voyons que, par le travail, on apprivoise les animaux du naturel le plus féroce.

Ne placez auprès de vos enfants que des domestiques dont les mœurs n'offrent aucun danger. Leur cherchez-vous des précepteurs? redoublez de soins pour éviter de les remettre à des hommes vils, ignorants et légers.

A-t-on un esclave ivrogne, gourmand, qui ne soit propre à rien? c'est souvent celui qu'on trouve assez bon pour lui confier son enfant!

Une bonne éducation est la source et la racine d'une vie vertueuse; de sages maîtres soutiennent la faible jeunesse par de bonnes leçons, et des avis prudents; ce sont des appuis qu'ils offrent à ces jeunes plantes encore délicates, pour les préparer à produire un jour de bonnes mœurs et des vertus. La bonne éducation peut seule y conduire; elle est seule capable de procurer le bonheur; les autres biens ont toute la fragilité de la nature humaine, et méritent bien peu d'être recherchés : une brillante origine est un avantage, mais que l'on tient de ses parents; la richesse est honorée, mais elle appartient à la fortune, elle est même un appât pour les assassins, les valets fripons et les délateurs : ce qu'il y a de pire, elles ne sont que trop souvent accordées aux plus grands scélérats; la gloire procure les respects, mais elle est peu solide; la beauté n'est pas méprisable, mais elle est de courte durée; la santé est un grand bien, mais qui tient à peu de chose; la force est digne d'envie; une maladie, la vieillesse nous la font perdre.

L'étude de la sagesse doit être le principal objet de l'éducation; seule, la philosophie est le remède de toutes les infirmités de l'âme.

Il est bon, il est même indispensable, dans l'éducation, de ne pas négliger les écrits des anciens et de faire un choix de bons livres.

Ne lire de sages écrits que pour en admirer le style, c'est ne s'attacher qu'à la couleur et à l'odeur des plantes salutaires, et en négliger, en méconnaître les vertus.

C'est par des exhortations et des raisonnements qu'il faut conduire les jeunes gens au bien; les mauvais traitements et les coups ne conviennent qu'à des esclaves : les éloges et les réprimandes doivent être employés tour à tour, celles-ci pour détourner du mal, ceux-là pour encourager au bien; il faut en faire un habile usage.

Il faut aussi exercer et fortifier la mémoire des enfants; c'est elle qui fait naître et nourrit les idées; c'est le souvenir des événements passés qui fournit des exemples pour délibérer sagement sur les événements futurs.

Qu'on accoutume les enfants à être affables et polis; c'est un moyen de se faire aimer que de savoir céder dans la dispute, de ne pas ignorer qu'il est beau, non-seulement de vaincre, mais aussi de céder la victoire.

Il est des pères qui, après avoir donné des précepteurs et des maîtres à leurs enfants, se croient quittes de tout, et abandonnent leur adolescence à leur impétuosité; elle doit cependant être encore plus surveillée que l'enfance : qui ne sait que les fautes des enfants sont légères et qu'on peut facilement y remédier? Ce sont des désobéissances à leurs maîtres, des indocilités; les fautes des adolescents peuvent être plus graves, et même avoir des suites funestes. Tels sont les vols faits à leurs parents, la fureur des jeux de hasard, les débauches. Cet âge ne peut résister au plaisir; il s'échappe, il s'emporte et a besoin de frein; si l'on n'oppose pas de puissantes barrières à son impétuosité, on risque de lui ouvrir la carrière du crime; c'est donc alors surtout, qu'un sage père doit se tenir sur ses gardes, veiller sur les mœurs de ses enfants, les conserver par des instructions, des menaces, des prières, des conseils, des promesses, des exemples de tant de jeunes gens qui sont tombés dans le malheur pour s'être livrés aux plaisirs et de ceux qui, pour y avoir résisté, ont obtenu de grands éloges et sont parvenus à la gloire.

L'espérance de la gloire, la crainte du châtiment sont en quelque sorte les instruments de la vertu.

Il faut surtout écarter les jeunes gens des mauvaises compagnies, c'est avec elles qu'ils s'adonnent au vice.

De toutes les compagnies dangereuses, la pire est celle des flatteurs; il n'est pas d'hommes plus pernicieux, ni plus habiles à prendre dans leurs filets; ils perdent les enfants et les pères, sèment les maux sur la jeunesse des uns, sur la vieillesse des autres; et pour rendre ceux qu'ils attaquent dociles à leurs perfides conseils, ils offrent la volupté comme un appât irrésistible. Les pères exhortent leurs enfants à la tempérance, et les flatteurs les exhortent à la débauche; les pères à une conduite réglée, et les flatteurs aux déréglements; les pères à épargner, et les flatteurs à prodiguer; les pères au travail, et les flatteurs à l'indolence. « La vie, disent ces derniers, n'est qu'un point du temps; il faut mettre à profit sa courte durée; on en perd tout ce qu'on ne donne pas au plaisir; laissons gronder et menacer les pères, vieux radoteurs qui ont un pied dans le tombeau. »

Je crois que les pères ne doivent pas être trop sévères; il est bon qu'ils aient souvent de l'indulgence pour les

fautes de leurs enfants; ils ne doivent pas oublier qu'ils ont été jeunes eux-mêmes; il vaut mieux qu'un père ait de la vivacité, que de conserver un ressentiment qui pourrait ressembler à de la haine.... Nous supportons les fautes de nos amis; serait-il plus difficile de supporter celles de nos enfants? C'est par l'indulgence qu'on parvient à dompter la fougueuse jeunesse.

Si le jeune homme est incapable de résister aux plaisirs, s'il se montre rebelle aux conseils, il faut l'engager dans les nœuds du mariage; mais que de soins, que de précautions n'avez-vous pas à prendre alors.

Il reste quelques conseils à donner aux pères: qu'ils ne se permettent pas de manquer eux-mêmes à leurs devoirs; c'est en se conformant à leurs propres leçons qu'ils doivent s'offrir en exemple à leurs enfants: quand eux-mêmes ils osent commettre les fautes qu'ils leur reprochent, ils s'accusent et se condamnent en voulant les reprendre; s'ils se rendent coupables d'une conduite absolument vicieuse, ils ne sont pas même dignes de reprendre des esclaves débauchés; loin de pouvoir réprimer leurs enfants, tout le mal qu'ils font eux-mêmes, ils le leur conseillent, ils leur en donnent des leçons.

Quand les vieillards sont sans pudeur, il faut que leurs enfants ne connaissent aucune honte.

Ceux qui savent bien élever les jeunes gens, leur apprennent à bien écouter, et leur font sentir qu'il faut beaucoup entendre et parler peu.

Le silence est pour un jeune homme une utile parure; s'il a pris l'habitude de se taire à propos, il sait écouter celui qui parle sans le troubler, sans l'interrompre à chaque phrase. Cet homme lui dira quelquefois des choses désagréables; n'importe: on ne lui coupera pas la parole, on ne se pressera pas de répondre. Quand il paraîtra même avoir tout dit, on lui laissera le temps d'ajouter encore, s'il le veut, quelque chose à sa pensée, d'y faire quelques changements. Les jeunes gens qui croient ne répondre jamais assez tôt, qui ne savent ni écouter ni se faire entendre, qui ont toujours des objections à faire, sont non-seulement impolis, mais encore insupportables.

Comme on fait sortir l'air d'une outre qu'on veut remplir de quelque liqueur, il faut aussi faire sortir de la tête des jeunes gens le fol orgueil et la présomption; sans quoi, remplis de vent et de fumée, ils sont incapables de rien recevoir d'utile.

XIII. *De l'Envie.*

Toujours maligne et haineuse l'envie n'est jamais bonne à rien, ou plutôt il n'est aucun bien auquel elle ne mette obstacle; elle est surtout une fâcheuse compagnie, une mauvaise conseillère pour celui qui l'écoute; elle lui rend tristes, désagréables, odieuses, les choses les plus utiles qu'il entend; c'est toujours ce qu'il y a de mieux dit qui plaît le moins à l'envieux. Celui qui porte envie à la richesse, à la réputation, à la beauté, n'est envieux que des avantages d'autrui; mais porter envie à des choses bien dites, c'est s'envier à soi-même son propre bien et s'en affliger; car la lumière appartient à ceux qui voient, et les beaux discours à ceux qui les entendent, s'ils veulent les recevoir.

XIV. *De la Critique.*

Appliquons-nous à nous-mêmes la critique que nous faisons des autres; remarquons leurs défauts pour nous en corriger; examinons si nous n'en avons pas de semblables. Il est aisé de reconnaître les défauts d'autrui; mais cette facilité nous est inutile, si nous ne nous en servons pas pour corriger les nôtres, et nous tenir en garde contre eux.

Il n'est pas difficile, il est même fort aisé de critiquer ce qu'on entend; dire mieux soi-même, voilà ce qui est difficile; cela rapelle le mot d'un Lacédémonien; il apprenait que Philippe venait de raser Olynthe. « Il ne saurait relever une ville semblable. »

XV. *De l'Admiration.*

L'admiration est le contraire du mépris, elle est familière aux âmes douces, aux caractères bienveillants; il faut être en garde contre cette qualité; elle exige peut-être même qu'on se garantisse encore plus de ses excès que de ceux du défaut contraire; les hommes méprisants et présomptueux ne tirent aucun profit de ce qu'ils entendent. Ce qu'écoutent les hommes faibles et trop portés à l'admiration peut leur faire beaucoup de mal. On doit louer avec candeur celui qui parle, mais ne pas se laisser entraîner sans précaution à ses discours; avoir de la bienveillance pour ses talents, mais examiner sévèrement la vérité de ses paroles: c'est ainsi que l'auditeur ne sera pas pour l'orateur un injuste ennemi, et que celui-ci n'aura pas le pouvoir de lui être nuisible.

Il arrive trop souvent que, par une bienveillance excessive ou par une dangereuse confiance en celui qui parle, on adopte des erreurs ou des principes funestes.

Dans les matières philosophiques, écartons les ornements du langage, et ne cherchons que les fruits du discours; ce ne sont pas les bouquetières, mais les abeilles que nous devons imiter. La bouquetière ne s'attache qu'aux belles fleurs, aux couleurs flatteuses, aux odeurs suaves; elles les assortit et en compose un ouvrage inutile et qui ne durera qu'un jour; l'abeille traverse la prairie émaillée de violettes, de roses, d'hyacinthes, pour se fixer sur le dur et âcre serpolet; elle en extrait des sucs utiles, et les porte à son laboratoire où elle en compose un miel délicieux.

C'est par un retour sur soi-même qu'il faut juger un discours philosophique; examinons s'il a rendu quelqu'une de nos passions plus paisible, quelqu'une de nos souffrances plus légère, notre raison plus forte, notre enthousiasme pour la vertu plus ardent.

XVI. *Des Femmes.*

Numa mit plus de décence et de retenue que Lycurgue à la garde des jeunes filles; le législateur de Sparte leur laissait une trop grande liberté; aussi devenaient-elles hardies, même avec leurs époux; c'étaient des maîtres gouvernant la maison avec des airs de hauteur, se mêlant des affaires publiques et dissertant sur les plus grands intérêts de l'état. Au contraire, Numa, en laissant aux femmes l'honneur et la dignité qu'elles doivent avoir, leur inspira beaucoup de pudeur, leur interdit la curiosité, leur apprit à être sobres, leur fit prendre l'habitude du silence, leur défendit absolument l'usage du vin, et ne leur permit de parler des choses même les plus nécessaires qu'en présence de leurs époux.

Le souvenir, qu'on a conservé des femmes romaines qui se sont mal conduites, est une grande preuve de la douceur et de la docilité des autres. Comme nos historiens ont coutume de marquer quel est le premier qui s'est souillé du sang d'un citoyen, qui a fait la guerre à ses frères, qui a tué son père ou sa mère; de même les Romains rapportent que Curvilius fut le premier qui répudia sa femme, 230 ans après la fondation de Rome, et que la femme de Pinarius, nommée Thaléa, fut la première qui eut une querelle avec sa belle-mère, sous le règne de Tarquin-le-Superbe; tant il est vrai que le législateur avait porté de sages réglements sur le mariage.

Lettre à Trajan.

Trajan avait été l'élève de Plutarque. Voici la lettre qu'il en reçut et qu'il lut publiquement au moment où Nerva venait de le désigner pour son successeur. « Puisque ce sont vos bonnes qualités, et non vos intrigues, qui vous ont placé sur le trône, permettez-moi de vous féliciter de vos vertus, et de me féliciter moi-même de mon bonheur. Je serai heureux si votre règne répond au mérite que je vous ai connu; mais si l'autorité vous rend méchant, vous aurez les dangers en partage, et moi, la honte de votre conduite; le maître

sera responsable des crimes de l'élève; ceux de Néron sont autant de taches à la réputation de Sénèque : Socrate et Quintilien ont été blâmés pour la conduite de leurs élèves. Si vous continuez d'être ce que vous avez été, je serai le plus honoré des hommes. Réglez vos passions, et qu'en toutes choses la vertu soit votre unique but. Si vous suivez ces conseils, je me glorifierai de vous les avoir donnés; si vous les négligez, cette lettre témoignera en ma faveur, et attestera que le mal que vous aurez fait ne doit point m'être imputé. »

Pensées détachées.

Les états seront délivrés de leurs maux quand, par un heureux hasard, une grande puissance et une grande sagesse se trouveront réunies.

On admire l'homme brave, mais on le craint, on estime l'homme prudent, mais on est en garde contre lui : on est tout autrement disposé à l'égard de l'homme juste; on l'aime, on se fie à sa parole, on se livre à lui sans réserve.

La stagnation des eaux tend à les corrompre; de même l'inactivité flétrit à la fois l'âme et le corps.

De quel mal guériront les richesses si elles ne peuvent guérir de l'amour des richesses?

Les amis célèbres dans l'histoire ne s'y montrent que deux à deux.

Il faut adoucir les reproches, en les terminant par des paroles obligeantes.

La persuasion a plus de pouvoir sur les femmes que la contrainte.

L'ignorance, source commune de l'athéisme et de la superstition.

Les erreurs auxquelles se joint quelque passion sont les plus dangereuses.

Prendre garde si les songes qu'on a pendant le sommeil sont doux et paisibles.

La mort est le retour à la patrie commune.

CLÉA. C'est à elle que le philosophe de Chéronée dédia son livre sur les *vertus des femmes*. Ce choix et cet hommage, fort honorables de la part d'un homme tel que Plutarque, ne peuvent que donner une haute idée de la personne qui en fut l'objet, puisqu'ils supposent nécessairement en elle sinon le premier mérite, au moins le rare assemblage d'un grand nombre de bonnes et de belles qualités.

EURYDICE (femme illyrienne.) Quoique d'un pays barbare, Eurydice étudia sans relâche jusque dans un âge fort avancé, pour se mettre en état d'instruire elle-même ses enfants; aussi Plutarque la loue avec raison, et la propose pour modèle à toutes les mères. (*D. H.*).

STACE, Publius-Papinius (né à Naples, l'an 61). On ne peut que souffrir, en voyant ce poète prodiguer à un monstre tel que Domitien les plus extravagantes hyperboles de l'adulation la plus vile. La raison et le sentiment de sa dignité semblent alors l'abandonner tout à la fois. Comment un si honnête homme eut-il une si honteuse faiblesse? On a tâché de l'excuser, en mettant ses flatteries sur le compte de sa reconnaissance. Cet auteur versifiait avec un facilité rare, qui approchait de l'improvisation. Il se servit de ce talent pour entretenir les liaisons d'amitié qu'il avait contractées dans l'école de son père (1), et pour en former de nouvelles. Les événements qui intéressent la gloire, ou le bonheur, ou la fortune de ses amis; leurs travaux, leurs habitations, leurs fêtes, lui inspirèrent des poésies, dont se composa ensuite le recueil des *Sylves*. Il savait prendre tous les tons et embellir tous les sujets. Ses ouvrages, animés par des formes dramatiques, et où l'élégante souplesse de la diction le dispute à l'abondance des idées ingénieuses, font autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit; il s'y montre bon fils, excellent époux, ami empressé, écrivain modeste et sans jalousie, autant que gracieux et fécond. (*B. U.*).

(1) Poète et orateur, le père de Stace avait professé la littérature avec distinction à Naples et à Rome. Il enseigna le droit et les rites sacrés; d'où l'on conjecture qu'il fut revêtu de la dignité du sacerdoce.

ISÉE. Cet orateur, qu'il faut ne pas confondre avec celui qui portait le même nom dans le quatrième siècle avant J.-C., se rendit à Rome l'an 97 de l'ère chrétienne. « La renommée publiait des merveilles d'Isée avant qu'il parût, dit Pline le jeune (l. II, *lett.* 3), et la renommée n'en disait pas encore assez. Rien n'égale la facilité, la variété, la richesse de ses expressions. Jamais il ne se prépare, et il parle toujours en homme préparé.... Il a plus de soixante ans, ajoute Pline, et il s'exerce encore dans les écoles. C'est chez des hommes de son caractère que l'on trouve de la bonté, de la franchise, et de la droiture dans toute sa pureté.... »

D'après de tels éloges, on ne peut que regretter la perte des ouvrages de cet orateur.

NERVA, M. Coccéius (empereur romain, né vers l'an 32, à Narni, ville de l'Ombrie). Il s'appliqua, dans sa jeunesse, à la culture des lettres, et il excellait dans la poésie élégiaque. (*Martial*, VIII, 70.) Exempt d'ambition, Nerva passa ses premières années dans la retraite, occupé de l'étude des lois et de la philosophie. Son premier soin, quand il fut proclamé empereur, fut de réparer, autant qu'il dépendait de lui, les maux causés par Domitien son prédécesseur : il arrêta toutes les poursuites pour crime de lèse-majesté; rappela les exilés, les rétablit dans la possession des biens dont ils avaient été injustement dépouillés; fit punir les esclaves et les affranchis qui avaient dénoncé leurs maîtres, et défendit de recevoir à l'avenir leur témoignage dans quelque cause que ce fût. Il fit cesser les persécutions contre les chrétiens, et renouvela les lois contre les délateurs. Il confirma, par un édit que Pline le jeune nous a conservé, tous les dons qu'avait faits Domitien, distribua des terres aux familles pauvres, soulagea les villes affligées de quelques fléaux, et pourvut à l'entretien des enfants abandonnés. Pour subvenir à ces dépenses, il s'imposa la plus sévère économie; il vendit ses bijoux, ses joyaux, son propre patrimoine. A l'exemple de Titus, il ne décida aucune affaire importante sans avoir pris l'avis du sénat; et, voulant rendre à ce corps illustre la considération et l'indépendance qu'il avait perdues, il prit l'engagement solennel qu'aucun de ses membres ne serait mis à mort. Le sénateur Calpurnius-Crassus, ayant conspiré contre Nerva, celui-ci se contenta de l'exiler; mais sa bonté encouragea les séditieux. Les prétoriens soulevés le forcèrent de leur livrer les meurtriers de Domitien, qu'ils firent périr dans les supplices. Cet événement détermina l'empereur à se choisir un collègue, dont la fermeté pût imposer aux méchants. Comme il préférait le bien public à l'avancement de sa famille, il adopta Trajan, et se reposa sur lui de tous les soins de l'empire. Un choix si sage, ne pouvait qu'obtenir les bénédictions de la postérité... Pline le jeune, en parlant de Nerva, dit que le commencement de son règne, fut l'époque du retour à la liberté; Tacite le louait d'avoir su combiner entre elles deux choses, avant lui fort opposées, l'autorité suprême et la liberté des citoyens. (*B. U.*)

ATTICUS, Julius (d'une des premières familles d'Athènes). Hyppareus venait de voir ses biens confisqués sous prétexte d'une conspiration, et Atticus, son fils, se trouvait dans un état voisin de l'indigence, lorsque la fortune vint à son secours, en lui faisant trouver inopinément un trésor immense dans une maison qu'il possédait près du théâtre. Cette découverte lui inspira beaucoup plus de crainte que de joie. Voulant se mettre à l'abri des dénonciations, il écrivit à Nerva, alors empereur : « J'ai trouvé un trésor; que

dois-je en faire? — Use, lui répondit Nerva, de ce que tu as trouvé. » Cependant Atticus crut devoir faire observer que ce trésor surpassait de beaucoup la fortune à laquelle il pouvait prétendre. « Fais-en ce que tu voudras, répondit l'empereur; car tu en es entièrement le maître. » Se trouvant alors un des plus riches particuliers de l'empire, Atticus sut faire un noble usage de sa fortune. Hérodes venait d'être nommé intendant des villes libres de l'Asie; il voulut faire construire à Troade des bains dont cette ville manquait; l'empereur Adrien lui accorda, pour cela, trois millions de drachmes (2,700,000 fr.); mais il fallut plus que le double. Les autres villes, craignant qu'on ne leur fît supporter cette dépense, se plaignirent à l'empereur, qui fit part de leurs plaintes à Atticus. Celui-ci répondit qu'il avait donné le surplus à son fils, qui en faisait présent à la ville.

Il lui arriva plusieurs fois de sacrifier cent bœufs à Minerve en un seul jour, et de donner un repas à tous les citoyens d'Athènes; enfin, par son testament, il légua à chacun d'eux une mine (90 fr.) par an. Ce qui, en supposant qu'ils ne fussent que six mille, faisait 540,000 francs par année. (*B. U.*)

QUINTE-CURCE, Quintus-Curtius-Rufus (auteur d'une histoire d'Alexandre-le-Grand). On le suppose né en Italie, ou même habitant de Rome; l'ouvrage qui nous reste de lui n'est point exempt d'erreur en géographie, ni de négligence en chronologie, ni de plusieurs autres défauts; il n'en a pas moins un caractère classique. L'auteur intéresse par la beauté de ses écrits; il pouvait se laisser éblouir par la valeur et les exploits d'Alexandre; nous devons lui savoir gré de n'avoir loué ce héros qu'avec quelque réserve.

Pensées.

Jamais la renommée ne rend les choses exactement; elles les fait toujours plus grandes qu'elles ne sont : « Notre gloire même, quoique bien fondée, dit Alexandre, passe la grandeur de nos actions. »

Pauvres et misérables malgré toutes leurs victoires, les soldats d'Alexandre disaient : « Nous avons tout conquis, et nous manquons de tout. »

La gloire qui s'acquiert sur des ennemis abjects perd bientôt son lustre. Les grandes actions méritent seules de paraître avec éclat.

FRONTIN, Sextus-Julius (préteur l'an 70). Brave guerrier et savant jurisconsulte, Frontin avait rempli avec éclat les premières dignités de l'empire, sous le règne de Vespasien; cependant il ne se livra jamais au moindre mouvement d'orgueil; il ne se distingua de ses concitoyens que par un grand mérite accompagné d'une rare modestie. Il défendit qu'on lui élevât, après sa mort, aucun mausolée. « La dépense d'un monument, disait-il, est superflue. La mémoire de mon nom durera assez si j'ai mérité qu'on la conserve. » (*Pline le Jeune.*)

FRONTON, M. Cornelius. Ce célèbre orateur latin fut un des maîtres de Marc-Aurèle, qui le nomma consul, et lui érigea une statue dans le sénat; mais cet empereur lui a élevé lui-même, dans ses *Commentaires* (1, 2), un monument plus durable : « C'est à Fronton, dit-il, que je dois d'avoir su remarquer tout ce que la royauté entraîne de jalousie, d'astuce, d'hypocrisie, et combien, en général, il y a peu d'affection dans le cœur des courtisans. Aulu-Gelle parle plus d'une fois de Fronton, dont il était contemporain et dans la société duquel il avait quelque temps vécu : « Dans ma première jeunesse, dit-il, quand les maîtres et les cours publics me laissaient du loisir, j'allais faire visite à Cornélius Fronton, pour jouir de son langage si pur, de sa conversation nourrie de toutes les bonnes doctrines. Jamais il ne m'est arrivé de le voir et de l'entendre sans revenir chez moi plus poli et plus instruit. »

Parlant un jour en plein sénat des abus qui se glissaient dans la punition des délateurs : « Il est dangereux, dit Fronton, d'être gouverné par un prince sous qui tout est défendu (il voulait parler de Néron); et encore plus dangereux de l'être par un prince sous qui tout est permis. » Ces dernières paroles tombaient sur la facilité de Nerva qui, cependant, remédia bientôt aux désordres dont cette facilité avait été la cause (*D. H.*)

SEXTUS. Il était neveu de Plutarque. Son grand savoir et sa grande réputation le firent appeler auprès de Marc-Aurèle pour lui enseigner les lettres grecques. L'élève rend au maître un bien flatteur témoignage dans le premier livre de ses Réflexions. (*Voyez l'article de cet empereur.*)

Le sage était comparé par Sextus à un général d'armée qui, marchant dans des lieux exposés de toutes parts aux attaques de l'ennemi, est toujours prêt à se défendre. (*Mém. de l'Acad.*)

MÆCIEN, Lucius-Volusius. Ce célèbre jurisconsulte romain n'est pas très-souvent cité dans les Pandectes (1); cependant il avait composé plusieurs ouvrages sur les différentes parties du Droit. Ce qui ne le rend pas moins recommandable, c'est qu'il mérita l'estime d'Antonin-le-Pieux, par lequel il fut souvent consulté, et qu'il devint un des précepteurs de Marc-Aurèle.

Πᾶν, tout; δέχομαι, je contiens. C'est le corps de droit civil composé des décisions des principaux jurisconsultes érigées en lois par Justinien.

chers stériles. Les tribunaux apprirent à condamner les agents du fisc, et, selon l'expression de Pline, l'empereur fit voir que la cause qu'ils servaient n'est jamais mauvaise que sous un bon prince.

Malgré la diminution qu'il apportait dans les impôts, malgré les libéralités continuelles qu'il répandait sur toutes les classes de citoyens, Trajan était riche de l'économie et de l'ordre qu'il faisait régner dans la maison impériale. Recherchant le mérite, il l'encourageait à se produire. Ennemi de la flatterie, il aimait dans les citoyens la fermeté et l'élévation d'âme. Loin de craindre les hommes connus par l'indépendance de leur caractère, il leur donnait de préférence les dignités, les sacerdoces, les gouvernements. Il pensait avec raison qu'il y a une grande différence entre le despotisme et la puissance souveraine. Il fit preuve de cette noble confiance, lorsque, en remettant à Suburanus l'épée du préfet du prétoire, il lui dit : « Je vous confie cette épée pour l'employer à me défendre, si je gouverne bien : pour la tourner contre moi, si je gouverne mal. »

Aux vœux que l'on faisait publiquement chaque année pour la conservation et la prospérité du prince, lui-même ajoutait cette clause : « Supposé qu'il gouverne bien, et pour l'avantage de tous, les affaires de la République. »

Peu curieux de bâtir pour lui-même, il ne se montrait magnifique que dans les ouvrages publics. Des portiques, des temples furent élevés ou achevés par ses ordres, le Cirque fut agrandi : la colonne Trajane, sur laquelle ses exploits sont gravés, brave encore aujourd'hui l'injure des siècles comme le nom de Trajan brave l'oubli auquel le temps condamne le vulgaire des rois. Les embellissements de Rome ne firent pas négliger les provinces. Trajan y établit diverses colonies importantes, soit comme positions militaires, soit comme entrepôts de commerce ; il fit construire une grande route dans toute la longueur de l'empire, depuis le Pont-Euxin jusque dans les Gaules. Un grand nombre d'autres chemins intérieurs et de routes militaires dans diverses contrées, attestent sa prévoyante sollicitude pour tous les points de sa vaste domination. Le port d'Ancône, ainsi que celui de Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia, furent creusés par ses soins et aux frais de son trésor particulier. En Espagne, le superbe pont d'Alcantara sur le Tage atteste l'affection qu'il portait au pays qui l'avait vu naître. Dans sa seconde expédition en Dacie, il jeta sur le Danube un pont dont le temps a encore respecté quelques piles. Il serait impossible d'énumérer toutes les forteresses qu'il fit construire ou réparer sur les frontières, tous les camps qu'il fit fortifier, et qui, par la suite, devinrent des colonies romaines. La reconnaissance de l'univers se manifesta envers ce bon prince par le titre d'*optimus*, qui lui fut donné, non par un décret explicite, mais par la voix du peuple qui le bénissait. (*B. U.*)

Une tradition fidèle avait si bien conservé parmi les Romains l'idée des vertus qui avaient acquis ce surnom à Trajan, que plusieurs siècles après sa mort, dans ces temps où il n'y a plus rien à espérer ni à craindre de celui qu'on loue, ils ne voyaient rien de mieux à souhaiter à leurs empereurs que de surpasser, s'il était possible, Auguste en bonheur et Trajan en vertus.

On ne peut lire l'histoire de Trajan, malgré les reproches qui peuvent être adressés à cet empereur, sans être continuellement surpris qu'un homme, né dans des temps très-corrompus, nourri dans la seule science des armes et qui paraissait avoir tout négligé pour s'y livrer entièrement, ait pu allier tant de puissance et de gloire à tant de justice et d'humanité. Il est peut-être le premier qui, élevé de la condition privée à l'empire, ait su prendre toutes les vertus des souverains sans perdre aucune des vertus des particuliers. (*Panég.*)

Montesquieu a fait un pompeux éloge de ce prince, « le plus accompli, dit-il, dont l'histoire ait jamais parlé : ce fut un bonheur d'être né sous son règne : il n'y en a point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple-romain. Grand homme d'état, grand capitaine, ayant un cœur bon, qui le portait au bien, un esprit éclairé qui lui montrait ce qu'il y avait de mieux, une âme noble, grande, belle, avec toutes les vertus ; n'étant extrême dans aucune ; enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et à représenter la divine. »

MARCIANA. Elle était un modèle de vertu et de grandeur d'âme. Son frère, l'empereur Trajan, la fit déclarer auguste. Elle vécut dans une intelligence parfaite avec Plotine, sa belle-sœur. L'union de ces deux princesses charma la cour, et fut l'objet de son admiration. (*Pline.*)

PLOTINE, Pompéia. Épouse de Trajan long-temps avant que celui-ci fût associé à l'empire, douée d'un excellent esprit, d'un jugement solide et d'une âme élevée, Plotine entretenait, dans celle de son époux, les sentiments les plus nobles. Sa prudence lui dictait souvent les plus sages avis. Loin de se laisser éblouir par le rang suprême, elle conserva toujours la modération de son caractère ; elle refusa les titres et les honneurs usurpés avec autant d'arrogance que d'injustice par les impératrices qui l'avaient précédée.

Parti pour combattre les Daces, Trajan laissa le soin du gouvernement à Plotine ; cette princesse montra la plus grande habileté. Avec l'abondance dans l'empire, elle entretint l'ordre que son époux y avait établi. Elle veilla au bonheur de chaque Romain comme à la prospérité générale, et tandis que l'empereur comprimait les ennemis de l'état, Plotine, restée au milieu des Romains, en faisait les délices. Pendant tout son règne on n'entendit pas la moindre plainte sur sa conduite, et l'on fut généralement persuadé que c'était à ses conseils que l'on devait la suppression des abus et la diminution des impôts.

L'histoire nous offre un trait qui renferme tout le caractère de cette princesse, et qui donne un exemple dont le souvenir mérite d'être éternel. On la menait au palais impérial pour en prendre possession, et déjà elle était sur le haut des degrés qui conduisaient à la porte, lorsque tout-à-coup elle se retourne vers le peuple qui la suivait en foule, et élevant la voix, elle s'écrie : « Je demande aux dieux de pouvoir sortir d'ici telle que j'y entre. »

FANNIA (fille de Thraséas et femme d'Helvidius). Lorsqu'une maladie grave contraint les vestales de sortir du temple auquel elles sont consacrées, ou les confie, dit Pline le jeune (*Liv.* VII, *lett.* 19) à des femmes respectables, qui leur prodiguent tous les soins que leur état peut réclamer ; et c'est en remplissant ce devoir que Fannia a perdu elle-même la santé. Elle a une fièvre continue, une toux qui augmente sensiblement ; sa maigreur, sa faiblesse sont extrêmes : il n'y a que son âme et son esprit qui aient conservé toute leur force, et qui restent dignes d'Helvidius, ainsi que de Thraséas. Le reste l'abandonne, et son état me jette dans une frayeur mortelle. Je gémis de voir une femme si admirable disparaître de Rome où l'on ne verra peut-être jamais rien qui lui ressemble. Quelle pureté de mœurs ! quelle sagesse ! quelle fermeté ! Elle a suivi deux fois son mari en exil, et elle y a été une troisième fois à cause de lui ; car Sénèque, accusé d'avoir écrit la vie d'Helvidius, dit, pour sa justification, qu'il ne l'avait fait qu'à la prière de Fannia. Métius-Carus, l'accusateur, demanda d'un air menaçant à Fannia *si elle l'en avait prié* : elle répondit sans s'émouvoir : *Je l'en ai prié. — Si elle avait donné des mémoires. — J'en ai donné. — Si sa mère le savait. — Elle l'ignore.* Enfin elle ne laissa pas échapper une parole qui parût inspirée par la crainte. Un décret du sénat, arraché par le malheur et la nécessité des temps, exila Fannia et confisqua ses biens ; elle n'en conserva pas moins l'ouvrage

supprimé, et emporta avec elle dans son exil la cause même de son exil. Qu'elle était agréable et bonne! combien, par un rare privilége, elle était digne à la fois d'amour et de respect! Nous pourrons certainement un jour la proposer à nos femmes pour modèle, et trouver nous-mêmes, dans sa vie, de grands exemples de courage : maintenant, qu'il nous est permis de la voir et de l'entendre, nous ne l'admirons pas moins que celles dont l'histoire a conservé le souvenir. Pour moi, je crois voir cette maison ébranlée jusque dans ses fondements et prête à tomber en ruines. Quoique Fannia ait des descendants, par quelle action, par quelles vertus pourront-ils parvenir à persuader que leur maison n'a pas été ensevelie avec cette illustre femme?

Ce qui redouble ma douleur, c'est qu'il me semble que je perds encore une fois sa mère, la mère d'une si admirable femme; qu'ajouter à cet éloge? Comme elle la représentait et la faisait revivre à nos yeux, elle nous l'enlèvera avec elle; la mort de l'une rouvrira la plaie que l'autre avait faite au fond de mon cœur. Je les vénérais, je les chérissais toutes deux : je ne sais pour laquelle ces sentiments étaient les plus vifs, et elles-mêmes ne voulaient pas de distinction. Dans le malheur comme dans la prospérité, elles ont également éprouvé mon dévouement; je ne leur ai pourtant pas rendu tout ce que je leur dois, et c'est ce qui me fait souhaiter davantage de conserver celle qui nous reste. Voilà les inquiétudes où je suis en vous écrivant : mais je les aurais bientôt oubliées si quelque divinité venait les changer en joie!

FANNIUS, Caius. Cet auteur, qui fut l'ami de l'estimable Pline le Jeune, composa une histoire, en trois livres, des cruautés de Néron et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait mettre à mort, ou qu'il envoyait en exil (1). Les savants et surtout les philosophes ne sauraient trop regretter la perte de cet intéressant ouvrage. (*Dict. hist.*).

(1) Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone.

ÉPICTÈTE (philosophe stoïcien, né à Hiérapolis en Phrygie, et fort estimé de Marc-Aurèle, sous le règne duquel il mourut dans un âge fort avancé). Il y a tout lieu de croire que le mot *Épictète* était plutôt le nom de son état que celui de sa famille : car, d'après l'étymologie, il n'exprime autre chose qu'un *serviteur acheté*.

Il résulte du témoignage des anciens écrivains qu'Épictète fut très-attaché aux préceptes de sa philosophie, et qu'il en pratiqua les devoirs dans le sein de la misère, de l'esclavage et des souffrances. La tranquillité de son âme n'était point troublée par les événements; il les regardait comme des épreuves dans lesquelles il devait montrer sa soumission aux volontés de Dieu, et le courage d'un soldat enrôlé dans ses troupes.

Sa patience dans les maladies et dans les douleurs était à toute épreuve. Son maître Épaphrodite, tout en jouant, lui serrait un jour la jambe avec beaucoup de force; Épictète lui dit à plusieurs reprises que s'il continuait, il la casserait : ce qui ne tarda point à arriver; le philosophe alors se borna à lui adresser ces paroles : « Je vous avais bien prédit que vous me casseriez la jambe. » Un pareil sang-froid est bien extraordinaire, et il faut convenir qu'il n'y a qu'un homme familiarisé avec la douleur qui puisse le conserver dans ces moments critiques où la nature se révolte contre les souffrances. Aussi Épictète fut-il le premier qui réduisit toute la philosophie à ces deux points fondamentaux, qu'il observa fidèlement : *S'abstenir et souffrir*.

Par une espèce de luxe, il avait acheté une lampe de fer; un voleur l'aperçut et la déroba : « Il sera bien attrappé s'il revient, dit Épictète, car il n'en trouvera qu'une en terre. »

Quelque remarquables que soient, en général, les préceptes et les sentences

du philosophe phrygien, nous ferons abstraction de tout ce qui paraîtrait avoir trop de ressemblance avec ce que nous avons déjà eu occasion de rapporter en ce genre.

PENSÉES ET MAXIMES.

Chapitre premier.

Quand nous entreprenons un voyage de long cours, nous demandons un bon vent pour terminer heureusement notre navigation : s'il tarde à paraître, nous demeurons oisifs et chagrins; nous allons à tout moment regarder de quel côté le vent souffle. Si c'est un vent du Nord, et qu'il nous soit contraire, un cri général se fait entendre : *Bon Dieu! toujours un vent du Nord? qu'avons-nous besoin de lui? Quand viendra donc le vent du Couchant?* Mon ami, il viendra quand il pourra, ou plutôt quand le maître des vents lui commandera de souffler. Dieu t'a-t-il donné l'intendance des vents comme à un autre Éole? Tout notre soin doit se borner à régler sagement les choses qui sont en notre puissance, et à user des autres selon leur nature et leur caractère.

Si quelque prince puissant t'avait adopté pour son fils, et que d'un état pauvre et abject il t'eût fait passer à une condition opulente et glorieuse, tu prendrais alors un air de hauteur que tes concitoyens pourraient à peine supporter. Quel est donc ton aveuglement? Tu es, je ne dis pas le fils adoptif de Dieu, mais sa créature, l'ouvrage de ses mains, le chef-d'œuvre de ses merveilles; et tu regardes des titres aussi glorieux avec un œil d'indifférence!

Tout ce qui arrive dans le monde fait l'éloge de la Providence. Pour connaître et sentir cette vérité, il suffit d'avoir un esprit éclairé et un cœur reconnaissant.

Si Dieu avait fait les couleurs, et qu'il n'eût pas fait les organes propres à les apercevoir et les distinguer entre elles, quelle en serait l'utilité? D'une autre part, s'il avait fait les couleurs et les yeux sans créer la lumière, de quelle utilité auraient été les yeux et les couleurs? Quel est donc l'ouvrier qui a fait ces trois choses les unes pour les autres? quel est l'auteur de cette alliance si merveilleuse? C'est Dieu. Il y a donc une Providence.

Si nous avions un jugement éclairé, nous ne ferions autre chose, chaque jour de notre vie, que louer Dieu, le bénir, et lui rendre grâces, tant en public qu'en particulier, de tous les dons qu'il nous a prodigués, et dont nous jouissons à chaque instant de notre vie. Oui, en bêchant, en labourant, en mangeant, en marchant, en méditant, nous chanterions ce cantique : *Que Dieu est grand! lui qui fait croître notre enfance, qui nous a donné des mains pour cultiver la terre, une bouche pour préparer les aliments, un estomac pour les élaborer, des poumons pour respirer, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre!* Tout retentirait autour de nous des louanges de son saint nom. Les échos les répéteraient, et nous les graverions sur le bois, sur la pierre, sur l'airain. Mais nous sommes ingrats et aveugles tout à la fois. Il faut néanmoins qu'un de nous paie à la Divinité le tribut de la reconnaissance commune. Eh! que puis-je faire de mieux, moi qui suis infirme et chargé d'années, que de satisfaire à la dette publique? Si j'étais rossignol ou cygne, je ferais ce qui est du cygne ou du rossignol. Je suis homme; j'ai la raison en partage : que dois-je donc faire? Louer Dieu et chanter ses louanges. C'est ce que je ferai toute ma vie; et, dès ce moment, j'exhorte tous les hommes à unir leurs voix à la mienne pour ce concert.

Chapitre second.

Un homme croit être savant parce qu'il écrit de beaux dialogues, et qu'il compose de brillants discours. Pour moi, je lui laisse son savoir, sans l'envier aucunement. La véritable science,

celle que l'homme sage doit ambitionner, consiste à dompter ses passions, à diriger sainement ses désirs ainsi que ses aversions, à en assurer le succès, et à ne craindre ni la prison, ni l'exil, ni la douleur, ni la pauvreté, ni la mort : sans cela, ferions-nous les meilleurs ouvrages possibles, nous serons toujours des ignorants.

En toutes choses, c'est assez que de faire ce qui est en notre pouvoir. Quant aux objets sur lesquels nous ne pouvons rien, il faut en attendre l'événement avec courage et fermeté. Je suis obligé de m'embarquer; que dois-je faire alors? User de toute la précaution possible pour bien choisir le vaisseau, le pilote, les matelots, la saison, le jour, le vent : voilà tout ce qui dépend de moi. Dès que je suis en pleine mer, il survient une grosse tempête; ce n'est plus mon affaire; c'est celle du pilote. Le vaisseau coule à fond, que puis-je, et que dois-je faire? Ce qui dépend de moi dans une pareille circonstance. Je ne crierai point, je ne me désolerai point, je n'élèverai point mes plaintes contre la Divinité, parce que je sais que tout ce qui est né doit mourir. Lorsque je suis venu en ce monde, je n'ai point reçu l'immortalité en partage; le rang que je tiens au nombre des créatures m'avertit que, loin d'être éternel, je ne suis qu'une partie du tout, comme une heure est une partie du jour. Une heure vient, et elle passe; je viens, et je passe aussi. La manière de passer est indifférente. Que la fièvre me consume, ou que l'eau me suffoque, je ne fais que passer et rentrer dans le tout.

Que t'importe la cause qui t'ôte la vie? Que la fièvre, l'épée, la mer, la maladie, ou l'ordre barbare d'un tyran soient les instruments qui terminent tes jours; tous les chemins qui mènent chez les morts ne sont-ils pas égaux? Un des plus courts même est celui par lequel un tyran t'y envoie. En effet il n'en est point qui ait employé six mois à faire périr un homme, et la fièvre met des années entières à le détruire.

Les hommes ne devraient se féliciter entre eux que sur les choses qui leur sont honorables et utiles, et qui, par cette raison, peuvent leur causer une joie solide et durable.

As-tu perdu des biens, des plaisirs? Un concert, un spectacle t'a-t-il échappé? C'est une perte dont tu te montres inconsolable; et lorsque tu as perdu la fidélité, la pudeur, la clémence, la modestie, tu crois n'avoir rien perdu. Ces premiers biens cependant ne nous sont enlevés que par une force étrangère qui nous est supérieure; et ce n'est point une honte pour nous que de ne pas les posséder, non plus que d'en perdre la possession. Ces derniers, au contraire, nous ne les perdons jamais que par notre faute; et comme il est honteux et malheureux de ne pas les avoir, il est encore plus honteux et plus malheureux de les perdre après les avoir possédés.

Il ne faut craindre ni la pauvreté, ni l'exil, ni la prison, ni la mort; mais il faut craindre la crainte elle-même.

Quand je suis embarqué et que je ne vois plus que le ciel et la mer, je sens alors l'effroi qui s'empare de mon âme à la vue de cette vaste étendue d'eau qui m'environne, comme si en faisant naufrage je devais l'avaler tout entière; et je ne pense pas qu'il ne faut que trois mesures d'eau pour me noyer. De même, dans un tremblement de terre, je m'imagine que la ville entière va m'écraser sous ses ruines; et je ne pense pas qu'une tuile suffit pour me briser la tête. Malheureux esclave de l'opinion!

Nous craignons tous la mort du corps; mais qui de nous craint celle de l'âme?

A chaque tentation, dis en toi-même : *Voici un grand combat qui se prépare; je vais commencer une œuvre qui a pour objet la loyauté, la liberté, la félicité, l'innocence.* Souviens-toi de Dieu en ce moment, et adresse-lui tes prières. Si tu sollicites ardemment son secours, il t'entendra, et il combattra pour toi. Tu invoques bien Castor et Pollux dans une tempête; la tentation est une tempête plus dangereuse pour toi.

Quand tu es pressé par une tentation, si tu remets au lendemain pour la combattre, le lendemain viendra, et tu ne combattras point : ainsi de lendemain en lendemain il arrivera que non-seulement tu seras vaincu, mais que tes forces seront tellement abattues que tu ne pourras pas même t'apercevoir de ta faute, et tu confirmeras la vérité de ces paroles d'un ancien poète :

Qui va toujours gagnant le lendemain,
D'un mal présent ne voit jamais la fin.

Nous voyons tous les jours de jeunes chiens jouer et folâtrer ensemble; tout annonce entre eux une sincère amitié. Un os paraît-il au milieu de leurs jeux? Les voilà ennemis. Un bruit grondeur se fait entendre : ils se menacent, et se déchirent. Telle est l'amitié des frères, des pères et des enfants. Ont-ils à disputer une somme d'argent, une terre? Adieu les beaux sentiments; adieu les noms de père, de frère et d'enfants : l'intérêt a tout détruit.

Veux-tu savoir si ces deux hommes sont amis? Ne demande point s'ils sont frères, s'ils ont été élevés ensemble, s'ils ont eu les mêmes maîtres; demande seulement en quoi ils font consister l'utilité; et s'ils la placent dans les choses qui ne dépendent point de nous, garde-toi bien de dire que ces deux hommes sont amis; sois au contraire persuadé qu'ils ne sont pas plus amis que fidèles, constants et libres. Mais s'ils la font dépendre des choses qui sont en notre puissance, s'ils la règlent sur les opinions saines, ne demande point alors s'ils sont père et fils, s'ils sont frères, s'ils se connaissent depuis long-temps; et prononce hardiment qu'ils sont amis : car l'amitié ne peut être que dans les cœurs où habite la pudeur, la fidélité, et l'assemblage de tout ce qui est beau et honnête.

Je ne condamne pas l'éloquence, ni les talents de bien écrire et de bien parler; mais si l'on me demande quelle est la chose la plus importante et la plus précieuse de toutes, je dis aussitôt qu'il n'y a point de bien supérieur à celui d'une volonté réglée avec sagesse. En effet, c'est la volonté seule qui fait l'honnête homme et le scélérat; elle seule, dans ce monde, fait le bien et le mal, la bonne comme la mauvaise fortune.

L'âme est comme un bassin plein d'eau, et ses opinions comme la lumière qui éclaire ce bassin. Lorsque l'eau est agitée, il semble que la lumière le soit aussi, parce que les apparences nous trompent. De même, lorsque l'homme est dans l'agitation, son esprit s'y trouve aussi; mais les vertus ne participent point à ce désordre; que son esprit soit calmé, l'ordre sera bientôt rétabli.

Si nous pratiquons des austérités sur nous-mêmes, qu'elles ne surpassent point les forces de la nature, qu'elles ne tiennent rien du prodige, et n'aient point pour but une vaine ostentation; autrement nous sommes des bateleurs, et non des philosophes.

Toute espèce d'habitude ne peut être vaincue que par une habitude contraire. Veux-tu vaincre la volupté, la paresse, l'emportement, l'ivrognerie? soumets ton corps à la douleur, livre toi au travail, souffre patiemment les injures, et que l'eau soit ton unique boisson. Prends ainsi le contraire de chaque habitude vicieuse; tu verras que tu n'auras pas travaillé sans fruit. Mais ne t'expose point à une rechute, avant d'être bien assuré de tes forces : le combat serait encore inégal; ce qui t'a vaincu pourrait te vaincre encore.

Quiconque ne peut souffrir d'être seul avec lui-même, et fuit les entretiens solitaires d'un esprit méditatif, ressemble à ces mauvais musiciens qui ne peuvent chanter que dans les chœurs.

Garde le silence le plus souvent; ne dis que des choses nécessaires, et toujours en peu de mots. Ne nous entretenons jamais d'objets frivoles; ne parlons ni des combats, ni des gladiateurs, ni des jeux du Cirque, ni des athlètes, ni de la qualité des mets et des vins, sujets ordinaires des conversations : gardons-nous surtout de parler des hommes, soit pour les blâmer, soit pour les comparer entre eux.

Il n'est pas nécessaire d'aller souvent au théâtre; mais quand l'occasion s'en présente, ne désire voir arriver que ce qui arrive; par ce moyen, tu attendras l'événement avec tranquillité.

Évite de prendre part aux acclamations, aux éclats de rire et à tous les grands mouvements des spectateurs; à ton retour ne fais pas de longs récits de ce qui s'est passé. Rien de tout cela ne peut contribuer à te rendre meilleur, et l'on en conclurait que tu attaches aux spectacles une importance qu'ils ne méritent point.

Évite aussi de faire le plaisant et le bouffon, sous peine de perdre l'estime de tes amis.

Comment ne ferions-nous pas de faux jugements? On nous apprend à mal juger dès l'enfance. La nourrice qui nous fait marcher, lorsque nous venons à heurter contre une pierre et à crier, au lieu de nous gronder, se met à battre la pierre. Eh! quelle faute a faite cette pierre? Pouvait-elle deviner que nous la heurterions, et devait-elle alors changer de place? Mais nous voilà devenus grands; si, au retour du bain, nous ne trouvons pas notre souper prêt, nous nous emportons, nous tempêtons; et notre pédagogue, au lieu de réprimer nos mouvements fougueux, gronde avec nous le cuisinier, et le charge de coups. Qui reconnaîtrait là le maître d'un jeune enfant? Pour moi, je n'y vois que celui d'un cuisinier. Parvenus à l'âge viril, nous entrons dans les charges, et nous y portons les mêmes inconséquences, les mêmes puérilités; voilà pourquoi nous vivons et nous mourons enfants. Mais qu'est-ce que vivre et mourir ainsi? Dans la musique et dans les lettres on appelle enfant celui qui ne les sait pas, ou qui les sait mal; on donne ce nom dans la vie à celui qui ne sait ni vivre ni mourir, et qui n'a pas les opinions saines.

On dit que la santé est un bien, et la maladie un mal : c'est une erreur. User bien de la santé, c'est un bien; en user mal, c'est un mal. J'en dis autant de la maladie : on tire le bien de toutes choses, même de la mort. Ménécée, fils de Créon, n'en tira-t-il pas un "grand," lorsqu'il se sacrifia pour sa patrie? Il donna un exemple de sa force, de son courage, de sa fidélité; et s'il avait été attaché à la vie, il eût perdu tous ces avantages, et n'eût été connu que par la mollesse, la lâcheté, l'ingratitude, l'infidélité, la pusillanimité. Mortels, qui ambitionnez le nom de sages, renoncez pour toujours à ces objets matériels qui captivent vos sens; et, dégagés enfin des entraves qui vous assujettissent au pouvoir des hommes et des choses, jouissez entièrement de cette précieuse liberté qui est le plus beau de vos apanages.

Si mon voisin est un méchant homme; si j'ai de mauvais parents, qu'y faire? Leur méchanceté retombe sur eux. Loin que j'en sois la victime, j'y trouve un avantage réel, en ce qu'elle exerce mon courage, ma constance, ma douceur, et qu'elle en est le soutien : c'est pour moi le caducée de Mercure, mais qui, plus puissant que celui du fils de Jupiter, change à mes yeux le mal en bien, et fait tourner à mon profit les maux de cette vie, tels que la maladie, la "pauvreté," le mépris, et la mort même.

Tu souhaites ardemment d'arriver à la vieillesse; et pour jouir toujours de la compagnie de tes amis, tu les voudrais voir immortels. Cela est-il raisonnable? Peux-tu te flatter que ces amis, qui sont des créatures mortelles, ne te seront point enlevés? Penses-tu que Dieu changera pour toi seul les lois de la nature et l'ordre invariable de ce monde? Désirer ce qui ne peut s'accomplir est une marque de sottise et de folie : c'est entrer en guerre avec la Divinité.

Le sage ne perd jamais de vue ce qu'il est, d'où il vient, et celui qui l'a créé. Son unique occupation est de garder soigneusement son poste, et de montrer dans toutes les occasions son obéissance à celui qui est l'auteur de son être. *Seigneur*, lui dit-il, *voulez-vous que je demeure encore dans ce monde? j'y demeure. Voulez-vous que j'en sorte? j'en sors. Comme j'y suis demeuré pour vous servir, j'en sortirai pour faire votre volonté et obéir à vos commandements que j'ai toujours devant les yeux.*

Si je suis dans la misère; si je ne jouis d'aucune distinction parmi mes concitoyens; si même je suis dans les chaînes, ce n'est pas que la divinité m'ait jugé digne de toute sa haine; car où est le maître qui ait en aversion le meilleur de ses serviteurs? Ce n'est pas non plus une suite du peu de soin que sa providence prend de moi; car elle ne néglige pas la plus petite de ses créatures. Ce souverain maître veut que je lui prouve de quoi ma vertu est capable; il veut connaître s'il a en moi un soldat propre pour sa milice, un sujet digne d'habiter un jour sa cité sainte : il veut enfin que je serve d'exemple aux autres hommes dans la manière dont ils doivent se comporter pour les choses qui ne dépendent point de leur choix.

Il faut qu'un prince ait un mérite bien extraordinaire, quand on s'attache à lui par amour pour sa personne. L'ambition et la fortune sont ordinairement les seuls motifs qui lui amènent des courtisans.

Si tu as soin d'observer une exacte indifférence à l'égard des objets qui sont hors de toi, tu n'auras rien à craindre des hommes; de même qu'un cheval ne craint rien d'un autre cheval, et une abeille d'une autre abeille. Ne vois-tu pas que les désirs et les craintes sont autant de tyrans qui habitent dans ton cœur, et qui le tiennent dans les fers? C'est un fort, d'où ils dirigent leurs attaques contre toi. Chasse donc au plus tôt cette troupe incommode; force-la dans ses retranchements, et reprends ta première indépendance.

En toutes choses, je préfère la volonté de Dieu à la mienne; car je suis persuadé que ce qu'il veut est meilleur pour moi que ce que je veux moi-même. Je m'attache donc à lui; je règle sur lui mes désirs, mes mouvements, mes volontés, mes craintes; en un mot, je ne veux que ce qu'il veut.

Que font des voyageurs prudents, quand ils entendent dire que les chemins par où ils doivent passer sont infestés de voleurs? N'osant pas continuer leur route sans escorte, ils attendent le passage d'un questeur ou d'un proconsul, pour se mettre à sa suite; et avec cette précaution ils achèvent heureusement leur voyage. Le sage en use ainsi, dans le cours de son pélerinage sur la terre. Assuré que tout y est plein de brigandage, de tyrannie, d'afflictions, de calamités, et qu'au milieu de tous ces maux il ne peut passer seul sans périr; il attend un de ces imposants cortéges, à la faveur duquel il échappera aux dangers qui l'environnent. Mais à qui se joindra-t-il? A un magistrat? non. A un consul? non. A un préteur? non. Il les voit tomber eux-mêmes dans les maux qu'il veut éviter. D'ailleurs que pourrait-il espérer si cet homme, qui semblerait devoir lui être utile, formait le dessein de le perdre; et si, au lieu d'une sauvegarde, il rencontrait un oppresseur et un brigand? Il attend donc la rencontre d'un compagnon sur la fidélité duquel il puisse se reposer, dont la constance et la fermeté soient à l'abri de toute attaque; et ce compagnon, c'est Dieu. Il se joint donc à la divinité; il marche avec elle, et sous sa puissante escorte il franchit hardiment tous les écueils de cette vie.

Que les railleries de tes amis ne t'empêchent pas de réformer ta conduite. — Aimes-tu mieux demeurer dans le vice en conservant leur amitié, que de la perdre en devenant vertueux?

Comme la moindre faute d'un pilote peut faire périr un vaisseau, de même aussi la plus petite négligence de notre part, le plus léger défaut d'attention, peut nous faire perdre tous les progrès que nous avons faits dans l'étude de la sagesse. Tenons-nous

donc toujours éveillés. Ce que nous avons à conserver est plus précieux que tout l'or du monde. Est-il en effet de trésor qui puisse être mis en parallèle avec la pudeur, la fidélité, la constance, la soumission aux volontés de la Providence, avec l'état d'une âme exempte de soucis, de troubles et de craintes; en un mot, avec la liberté?

Tes véritables jours de fête sont ceux où tu as vaincu, ou du moins beaucoup affaibli quelqu'un des vices qui te sont familiers, tels que l'orgueil, la médisance, l'envie, le luxe, l'indiscrétion, etc. C'est alors que tu peux et que tu dois offrir des sacrifices aux dieux, avec bien plus de raison que si tu avais obtenu le consulat ou le commandement d'une armée.

Tous les hommes remettent au lendemain la réforme de leur vie passée. *Demain je me corrigerai*, vous disent-ils. Tenir un pareil langage, n'est-ce pas dire : *Aujourd'hui, je veux être débauché, colère, perfide, traître, envieux, calomniateur?* Si les hommes apportaient plus de réflexion dans leurs discours, consentiraient-ils à se livrer à tant de vices? Non, sans doute : cependant, si vous leur en faites faire la remarque, ils vous répondent que l'avenir réparera les fautes du passé; eh! pourquoi ne pas commencer dès aujourd'hui la réparation des anciennes? Si le lendemain peut apporter un si grand avantage, combien plus grand sera celui du jour qui, d'une part servira de préparation à l'œuvre du lendemain, et de l'autre empêchera que l'exécution n'en soit remise à un terme plus éloigné?

TACITE, Caius-Cornélius. Sa correspondance avec Pline le jeune prouve qu'il avait de bonne heure cultivé la poésie, et le style de ses ouvrages en prose annonce avec quel soin et quel succès il s'était livré à l'étude des grands modèles dans l'art d'écrire, particulièrement de Thucydide. Entre les sectes philosophiques, il paraît avoir préféré la stoïcienne: on le trouve presque partout imbu des maximes, pénétré des sentiments qui la caractérisent.

On a droit de conjecturer qu'il commença par porter les armes, non-seulement à cause de l'exactitude et de l'habileté qu'on remarque dans ses écrits, lorsqu'il s'agit d'usages et de détails militaires; mais surtout parce que ce service était encore l'apprentissage ordinaire de ceux qui se destinaient à des fonctions civiles. On sait d'une manière plus directe qu'il embrassa la profession d'avocat peu d'années avant Pline le jeune, qui s'honore d'avoir marché sur ses traces.

On voit par d'autres lettres de Pline que Tacite composait aussi des pièces de vers, et que les hommes les plus instruits de ce temps recherchaient sa société. Celui avec lequel il entretenait le commerce le plus intime, était Pline lui-même, qui lui a écrit onze épitres, ou au moins dix; car il en est une, l'avant-dernière, qui semble être plutôt une réponse de Tacite. Ces lettres nous apprennent qu'ils se communiquaient réciproquement leurs ouvrages, qu'ils mettaient en commun tout ce qu'ils avaient de lumières, de talents et de gloire. Mais son caractère, son génie, et, à vrai dire, tout ce qu'il y a de mémorable dans sa vie, il faut le chercher dans ses ouvrages: c'est là qu'il continue de vivre pour les délices des hommes sages, pour l'effroi des pervers et pour l'instruction de la plus lointaine postérité. (*B. U.*)

Pensées.

Le principal devoir d'un historien, c'est de louer les bonnes actions et de blâmer hardiment les mauvaises.

Les historiens doivent écrire sans amour et sans haine pour les personnes dont ils ont à parler; car l'histoire ne doit pas déclarer la guerre aux hommes; elle ne doit la faire qu'aux vices.

L'ambition de plaire à celui dont on se rend l'historien, déplaît à tout le monde.

Les princes qui usent de violence contre les historiens fidèles, n'acquièrent que du déshonneur en augmentant la réputation des écrivains qu'ils persécutent.

Brûler les livres qui disent la vérité, c'est bien moins en empêcher la lecture que la faire rechercher.

Le feu ne saurait étouffer la voix du peuple, ni détruire la mémoire des bons écrivains.

Il n'y a de louange à désirer que celle des hommes louables.

La flatterie employée par les ambitieux a ruiné la vérité. — Les princes ont grand besoin de ministres qui la leur disent.

Un prince ne peut pas tout savoir; il a donc besoin d'être instruit et assisté par de bons ministres; mais, lorsqu'il s'agit de quelque difficile entreprise, il doit mûrement considérer si ceux qui la lui conseillent l'aiment assez pour s'exposer au danger avec lui et pour lui.

Les princes ne sont pas accoutumés à entendre leurs vérités.

Ils ne veulent, pour la plupart, ouïr que des choses qui leur plaisent.

On leur dirait la vérité, s'ils voulaient l'apprendre.

Les oreilles des princes sont faciles à blesser.

Il est très-difficile de conseiller les princes; mais rien n'est plus facile que de les flatter.

A force d'être flattés ils perdent le bon sens.

La flatterie est toujours sans amour. — Elle est le plus dangereux poison que l'amitié ait à craindre. — Elle déguise toujours la vérité. — Elle se montre plus que jamais dans les nouveaux règnes. — Elle est cause que les princes ne croient rien d'impossible à leur fortune. — Elle les rend plus hardis à commettre des crimes.

Les flatteries outrées sont payées de mépris ou de haine par ceux même que l'on flatte.

La flatterie et la calomnie vont souvent ensemble; mais la flatterie et la servitude sont inséparables.

Les flatteurs ne parlent qu'à la fortune des princes. — Ils adorent toujours le soleil levant et abandonnent le soleil couchant.

C'est leur coutume de louer toutes les actions des princes, soit bonnes, soit mauvaises.

Ils donnent aux vices le nom des vertus qui leur sont opposées.

Moins il y a de sincérité dans leurs actions, plus ils affectent d'empressement et de franchise.

Plus on craint, et plus on flatte.

Sous les méchants princes, les grands cherchent leur salut dans la flatterie.

La haine prend la place de la flatterie quand les princes sont morts.

Les statues de marbre et de bronze qu'on élève aux princes pendant leur vie, sont regardées comme des gibets, lorsque leur mémoire est en exécration.

Quelquefois pour piquer d'honneur le prince, il est bien de lui adresser des choses flatteuses.

Les courtisans deviennent flatteurs par la jalousie qu'ils ont les uns pour les autres.

Ils ne savent comment faire sous un prince qui, avant de régner, a mis lui-même en usage toutes les ruses de la flatterie.

La complaisance continuelle des courtisans corrompt le bon naturel des princes.

Quelque sages que soient les princes il leur est toujours plus agréable que l'on se conduise envers eux avec complaisance qu'avec liberté.

On acquiert et on conserve plus facilement leurs bonnes grâces par la complaisance que par le courage.

On peut tenir le milieu entre une complaisance servile et une liberté revêche.

Les princes sont comme les dieux; ils ne doivent rien octroyer qui ne soit juste.

Ils doivent également éviter d'être trop indulgents et trop sévères.

La méchanceté trouve des partisans qui font gloire de tenir pour elle, lors même qu'elle est malheureuse et persécutée; que sera-ce donc si les princes la protègent et la mettent en crédit?

La crainte et la terreur ne sont pas des liens assez forts pour retenir les sujets dans le devoir.

Les sujets doivent être considérés non comme des esclaves, mais comme des citoyens qu'il faut accoutumer à une obéissance raisonnable.

Comme il ne leur faut pas une entière liberté, il ne leur faut pas non plus une entière servitude.

Dès que les princes ont perdu la pudeur et la crainte, ils se plongent dans tous les vices.

Les princes s'évertuent quelquefois dans la mauvaise fortune, et se corrompent presque toujours dans la bonne.

Le renom de clémence sert beaucoup aux princes qui commencent à régner.

Le prince doit être ménager de son bien, et avare de celui du public. Cette conduite le dispensera de charger son peuple de nouveaux impôts et de recourir, pour lui-même, aux crimes, ou à des moyens honteux.

Un bon prince ne doit jamais user de son pouvoir dans les affaires qui peuvent être réglées par les voies ordinaires de la justice.

La modestie et la docilité ne sont pas des vertus à négliger pour un prince.

C'est un rare bonheur que de vivre sous un prince qui permet de penser ce que l'on veut, et de dire ce que l'on pense.

Un bon prince ne peut, en mourant, faire un plus grand bien à son peuple que de laisser un bon successeur.

Ce n'est pas assez que les princes soient distingués du commun des hommes par la magnificence de leurs funérailles, si leur règne n'est encore honoré du souvenir et des louanges de la postérité.

PLINE LE JEUNE, (né à Côme, ville d'Italie, d'une sœur de Pline le naturaliste, par lequel il fut adopté). Privé d'un tel appui, lors du funeste événement dont il a été rendu compte (page 34), Pline n'en chercha que dans son propre mérite, et se tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida sa première cause à l'âge de dix-neuf ans. Encore fort jeune, il parla devant les centumvirs, dans une affaire où il fallait combattre contre tout ce qu'il y avait de plus accrédité dans Rome, sans en excepter ceux que le prince honorait de sa faveur. Cette action fut la première qui le fit connaître, et qui lui ouvrit, pour ainsi dire, une porte à la considération qu'il s'acquit par la suite.

Ce n'est que pour l'intérêt général, pour ses amis, ou pour ceux qui étaient tombés dans l'infortune, que Pline fit entendre sa voix devant les tribunaux. La plupart des avocats vendaient leur ministère; et à la gloire, autrefois le seul prix d'une si noble tâche, ils avaient substitué un sordide intérêt. L'empereur Trajan, pour arrêter ce désordre, ordonna à tous ceux qui avaient un procès de déclarer par serment qu'ils n'avaient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'était chargé de leur cause. On permettait, après le procès, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces (1,250 fr.). Cette ordonnance fit beaucoup de plaisir et en même temps beaucoup d'honneur à Pline. « Que je suis content, disait-il, de ne m'être pas seulement abstenu de faire aucun traité pour les causes qui m'ont été confiées, mais d'avoir refusé toutes sortes de présents: tout ce qui n'est pas honnête doit s'éviter sans doute, non comme proscrit, mais comme honteux. Il y a pourtant je ne sais quelle satisfaction à voir publiquement défendu ce qu'on ne s'est jamais permis. » *(Roll.)*

Pline se faisait un plaisir et même un devoir d'aider de ses avis et de produire au barreau des jeunes gens bien nés et de bonne espérance. Il était surtout charmé d'en voir qui, en suivant ses conseils et ses traces, commençaient à se distinguer dans la plaidoirie.

Ce fut par ces degrés que bientôt il parvint jusqu'aux premières charges de l'état; il y conserva les vertus qui l'y avaient élevé. Dès le temps de Domitien, il fut fait préteur. Ce prince farouche, qui regardait comme une censure de sa conduite l'innocence des mœurs, chassa de Rome et de l'Italie tous les philosophes. Artémidore, ami de Pline, était de ce nombre. Il s'était retiré dans une maison qu'il avait aux portes de la ville. « J'allai l'y trouver, dit Pline, en une conjoncture où ma visite était plus remarquable et plus dangereuse; ce n'est qu'avec une grosse somme qu'Artémidore pouvait acquitter les dettes qu'il avait contractées pour de très-nobles usages. Quelques-uns de ses amis les plus puissants et les plus riches eurent l'air de ne point s'apercevoir de son embarras. J'empruntai la somme et lui en fis don. Cependant j'avais sujet de trembler pour moi-même; on venait de faire mourir ou d'envoyer en exil sept de mes amis. La foudre, tombée à mes côtés tant de fois et encore fumante, me présageait un sort pareil; mais il s'en faut bien que je croie avoir pour cela mérité la gloire que me donne Artémidore; je n'ai fait qu'éviter l'infamie. »

Lorsque Quintilien maria sa fille, Pline lui écrivit: « Je sais que vous êtes riche des biens de l'âme, et beaucoup moins de ceux de la fortune; je prends donc sur moi une partie de vos obligations, et, comme un second père, je donne à notre chère fille cinquante mille sesterces (6,250 fr.). Je ne me bornerais pas là, si je n'étais persuadé que la médiocrité du présent pourra seule déterminer votre délicatesse à le recevoir (VI, 32). »

Il avait donné à sa nourrice une petite terre qui valait cent mille sesterces (12,500 fr.); où sont maintenant les grands et les riches qui en usent de la sorte? Pline appelle néanmoins cette somme un petit présent: *munusculum*. Et après le don qu'il avait fait, il s'intéressait encore au revenu qu'en tirerait sa nourrice. Il écrit à celui qui s'était chargé de le faire valoir, et lui en recommande le soin: « Car, ajoute-t-il, celle qui a reçu ce petit fonds, n'a pas plus d'intérêt qu'il produise beaucoup, que moi qui l'ai donné. »

Voyant Calvine, qu'il avait en partie dotée de son bien, sur le point de renoncer à la succession paternelle, dans la crainte qu'elle ne fût pas suffisante pour payer les sommes dont il était créancier, il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire d'un père, et, pour la déterminer, il lui envoya une quittance générale.

Des marchands, dans l'espoir d'y gagner, avaient acheté les vendanges de Pline; celui-ci voyant leur attente trompée, leur fit grâce d'une partie de la somme qu'ils avaient à remettre: « Je ne trouve pas moins glorieux, disait-il, de rendre justice dans la maison que dans les tribunaux; dans les petites affaires que dans les grandes; dans les siennes que dans celles d'autrui. »

Ce qu'il fit pour ses concitoyens surpasse ce qui vient d'être rapporté. Les habitants de Côme, n'ayant point chez eux des maîtres pour instruire leurs enfants, étaient obligés de les envoyer dans d'autres villes. Pline, qui avait pour sa patrie un cœur de fils et de père, fit sentir l'avantage que la jeunesse trouverait à être élevée dans Côme même. « Où, dit-il aux parents, leur trouver un séjour plus agréable? où former leurs mœurs plus sûrement que sous les yeux de leurs pères et de leurs mères? où les entretenir à moins de frais que chez vous? N'est-il pas plus convenable que vos enfants reçoivent l'éducation dans le même lieu où ils ont reçu le jour, et qu'ils s'accoutument dès l'enfance à se plaire, à se fixer dans leur pays natal? » Il offrit de contribuer pour un tiers à fonder les appointements des instituteurs, et crut devoir laisser les parents chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons maîtres, par la nécessité de la contribution, et par l'importance de placer leurs fonds utilement.

Il ne borna point là son bienfait; car, comme il le dit ailleurs, la libéralité ne s'arrête point, et plus on en fait usage, plus on en sent la beauté. Il fonda une bibliothèque avec des pensions annuelles pour un certain

nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avait refusé les secours nécessaires pour étudier. Il avait composé à cette occasion un discours qu'il prononça en présence seulement des principaux de la ville. Il délibéra ensuite s'il le rendrait public. « Il est difficile, dit-il, de vanter le bien qu'on a fait, sans donner lieu de juger que l'on ne s'en vante point parce qu'on l'a fait, mais qu'on l'a fait pour s'en vanter. Pour moi, je n'ai point oublié qu'une grande âme est plus touchée du témoignage secret de la conscience que des témoignages éclatants de la renommée. Ce n'est pas à nos actions à courir après la gloire, c'est à la gloire à les suivre. Et s'il arrive que, par un sort bizarre, elle nous échappe, il ne faut pas croire que ce qui l'a méritée perde rien de son prix.

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largesses. Il nous l'explique lui-même, en écrivant à une dame nommée Corellia (*Voy. ce nom*), et à laquelle il avait fait une forte remise : « N'appréhendez pas que cette donation me soit à charge ; qu'elle ne vous fasse point de peine. Il est vrai que le bien que je possède est peu considérable. Mon rang exige de la dépense, et mon revenu, par la nature de mes terres, est aussi casuel que modique ; mais ce qui me manque de ce côté-là, je le retrouve dans une vie frugale, source la plus assurée de mes libéralités. *Quod cessat ex reditu, frugalitate suppletur : ex quâ velut è fonte, liberalitas nostra decurrit.* (*Roll.*)

Pline eut pour amis tout ce que son siècle a produit de grands hommes, tous ceux qui se distinguaient le plus par leurs vertus ou leurs talents : « J'ai vu votre livre, dit-il à Tacite (*L.* VII, *lett.* 20), et j'ai marqué, avec le plus de soin qu'il m'a été possible, ce que je crois nécessaire d'y changer ou d'en retrancher ; car je n'aime pas moins à dire la vérité que vous à l'entendre : et d'ailleurs, l'on ne trouve point de gens plus dociles à la censure que ceux qui méritent le plus de louanges. Je m'attends qu'à votre tour vous me renverrez mon livre avec vos critiques. Quel doux, quel noble échange ! Quel plaisir de penser que si la postérité prend quelque soin de nous, elle empêchera notre union, notre amitié, notre franchise de tomber dans l'oubli ! Ce sera un rare et intéressant spectacle que celui de deux hommes, à peu près de même âge et de même rang, de quelque réputation dans les lettres (si je n'en dis pas plus de vous, c'est que je parle en même temps de moi), qui s'aimaient mutuellement dans leurs études. Dès ma plus tendre jeunesse, votre renom, votre gloire me faisaient désirer de vous suivre, de paraître marcher, et de marcher en effet sur vos traces, loin de vous, mais enfin le premier après vous (1). Il y avait alors à Rome beaucoup de génies supérieurs : la conformité de notre esprit et de nos goûts vous montrait à moi comme le modèle que je pourrais le plus imiter et comme le plus digne d'être imité. Voilà pourquoi je suis si flatté qu'on nous nomme ensemble dans les entretiens sur la littérature, et qu'on pense à moi dès qu'on parle de vous. Je sais qu'il est plus d'un écrivain qu'on nous préfère ; mais que m'importe le rang, pourvu qu'on m'y place avec vous ; venir après vous, c'est être encore le premier. Vous avez pu même remarquer que dans les testaments, excepté ceux de quelques amis particuliers, on ne laisse point de legs à l'un de nous qu'on n'en laisse un semblable à l'autre. La conclusion de tout ceci, c'est que nous ne pouvons trop nous aimer, nous, que les études, les mœurs, la réputation, les dernières volontés des hommes unissent par tant de nœuds. »

Ainsi que son oncle, Pline le jeune avait pour l'étude un goût si prononcé, qu'il le manifestait dans toutes les occasions ; on s'en convaincra par les lettres suivantes.

(1) *Ætate, dignitate, propemodùm æquales... Equidem adolescentulus quùm jam tu famâ gloriâque floreres, te sequi, tibi longo, sed proximus intervallo et esse et haberi concupiscebam.*

A Minutius Fundanus.

Chose merveilleuse ! prenez à part chacune des journées que nous passons à Rome, il n'y en a point qui ne soit ou qui ne paraisse remplie : rassemblez-les toutes, vous les trouverez vides. Demandez à quelqu'un : « qu'avez-vous fait aujourd'hui ? — J'ai assisté, vous dira-t-il, à une cérémonie de la robe virile. J'ai été prié à des fiançailles ou à des noces. L'on m'a demandé pour la signature d'un testament. Celui-ci m'a chargé de sa cause ; celui-là m'a fait appeler à une consultation. » Chacune de ces occupations, le jour qu'on s'y est livré, a paru nécessaire : mais quand on vient à réfléchir que c'est ainsi que se sont passées toutes les journées, on y trouve bien de l'inutilité, surtout lorsqu'on y réfléchit dans la retraite. Alors vous ne pouvez vous empêcher de vous dire : « A quelles bagatelles ai-je perdu mon temps ! » C'est ce que je répète souvent dans ma maison de Laurentin, où mes moments sont continuellement occupés par la lecture, par la composition, ou même par les exercices du corps, dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit. Je n'entends, je ne dis rien, que je me repente d'avoir dit ou d'avoir entendu. Personne devant moi n'ose se permettre de malins discours sur qui que ce soit. Je ne censure personne, si ce n'est moi-même, quand ce que je compose n'est pas à mon gré. Point de désirs, point de craintes qui me tourmentent, point de bruits fâcheux à redouter. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô l'innocente vie ! Que cette oisiveté est douce, qu'elle est honorable ! Je la préfère même aux plus illustres emplois. Mer, rivages, mes vrais cabinets d'études, que ne vous doit pas l'imagination ! que de pensées n'inspirez-vous pas !... Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus ; fuyez les embarras de la ville ; rompez au plus tôt cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent ; livrez-vous à l'étude ou au repos ; et songez au mot spirituel et plaisant de notre ami Attilius : *Il vaut infiniment mieux ne rien faire que de faire des riens.*

A Tacite.

Vous allez rire, et je vous le permets ; riez tant qu'il vous plaira. Ce Pline, que vous connaissez, a pris trois sangliers, mais très grands. Quoi ! lui-même, dites-vous ? lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma paresse. J'étais assis près des toiles, ni épieu ni dard sous ma main ; rien qu'un poinçon et des tablettes. Je rêvais, j'écrivais, et je me préparais la consolation de remporter mes pages pleines, si je m'en retournais les mains vides : ne méprisez pas cette manière d'étudier. Vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de la vivacité à l'esprit ; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude et ce profond silence qu'exige la chasse, sont très-propres à faire naître d'heureuses pensées. Ainsi, croyez moi, quand vous irez chasser, portez votre pauetière et votre bouteille ; mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve ne se plaît pas moins que Diane sur les montagnes.

Les lettres, disait-il à Maxime (VIII, 19), sont pour moi un plaisir et une consolation. Il n'est rien de si doux qui le soit plus qu'elles ; il n'est rien de si triste qui par elles ne devienne moins triste. Dans le trouble que me causent l'indisposition de ma femme, la maladie de mes gens, la mort même de quelques-uns, je ne trouve d'autre remède que l'étude. J'avoue qu'elle me fait mieux comprendre toute la grandeur du mal ; mais elle m'apprend à le mieux supporter.

A Fuscus.

Vous me demandez un plan d'études à suivre dans la retraite dont vous jouissez depuis long-temps. Un des exercices les plus utiles, et que beaucoup de personnes recommandent, c'est de traduire du grec en latin ou du latin en grec ; par là, vous acquérez

continuai pas moins ma lecture avec attention.

Nous étions à la première heure du jour, et cependant il ne paraissait encore qu'une lumière faible et douteuse. Les murs, autour de nous, étaient ébranlés par de si violentes secousses, qu'il devenait dangereux de rester dans un lieu si étroit, quoiqu'il fût découvert. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté s'enfuit avec nous ; et, comme dans la peur on met souvent sa prudence à préférer les idées des autres aux siennes, on nous suit en foule, on nous presse, on nous pousse. Dès que nous sommes hors de Misène, nous nous arrêtons ; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous, étaient, quoiqu'en pleine campagne, entraînées dans tous les sens, et l'on ne pouvait, même avec des pierres, les fixer à la même place. La mer semblait refoulée sur elle-même, et comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le rivage était agrandi, et que beaucoup de poissons étaient demeurés à sec sur le sable... De l'autre côté, une nuée noire et horrible, déchirée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longs sillons de flammes, semblables à des éclairs, et plus grands même que des éclairs.

Alors l'ami dont j'ai parlé revint à la charge et plus vivement que la première fois. *Si votre frère, si votre oncle est vivant*, nous dit-il, *il souhaite sans doute que vous vous sauviez ; et s'il est mort, il a souhaité que vous pussiez lui survivre. Qu'attendez-vous donc pour partir ?* Nous lui répondîmes : *que nous ne pourrions songer à notre sûreté, tant que nous serions incertains du sort de son ami.* L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presqu'aussitôt la nue s'abaisse sur la terre et couvre les mers ; elle dérobait à nos yeux l'île de Caprée, qu'elle enveloppait, et nous cachait la vue du promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver, de quelque manière que ce soit ; elle me dit que la fuite est facile à mon âge ; que pour elle, affaiblie et appesantie par les années, elle mourrait contente, si elle n'était pas cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y a de salut pour moi qu'avec elle ; je lui prends la main, je l'oblige à doubler le pas : elle m'obéit à regret, et s'accuse de ralentir ma marche.

La cendre commençait à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. *Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin*, dis-je à ma mère, *de peur d'être écrasés dans les ténèbres par la foule qui se presse sur nos pas.* A peine nous étions-nous arrêtés, que les ténèbres s'épaissirent encore : on n'eût pas dit seulement une nuit sombre et chargée de nuages, mais l'obscurité d'une chambre où toutes les lumières seraient éteintes. On n'entendait que les gémissements des femmes, les plaintes des enfants, les cris des hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme ; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-là s'alarmait pour lui-même, celui-ci pour les siens. On en vit à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Ici on levait les mains au ciel ; là on se persuadait qu'il n'y avait plus de dieux, et que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit qui devait ensevelir le monde. Plusieurs ajoutaient aux dangers réels des craintes imaginaires et chimériques : ils disaient qu'à Misène, tel édifice s'était écroulé, que tel autre était en feu ; bruits mensongers, mais qui étaient accueillis comme des vérités.

Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait : il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendre recommence, et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits ; sans cette précaution nous étions engloutis et étouffés sous cette masse brûlante (1). Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni une plainte ni une parole qui annonçât de la faiblesse : mais j'étais soutenu par cette pensée tout à la fois triste et consolante, que tout l'univers périssait avec moi. Enfin, cette noire vapeur se dissipa peu à peu, comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après nous revîmes le jour, et le soleil même, mais pâle, et tel qu'il apparaît dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore ; des monceaux de cendre, comme une neige épaisse, couvraient tous les objets.

On retourne à Misène. Chacun s'y établit de son mieux, et nous y passons une nuit entre la crainte et l'espérance ; mais la crainte l'emportait toujours, car le tremblement de terre continuait. On ne voyait que gens effrayés, qui semblaient se plaire à redoubler leurs terreurs et celles des autres par de sinistres prédictions. Cependant, quoique nous eussions couru des dangers, et des dangers dont nous attendions le retour, il ne nous vint pas une seule fois la pensée de nous éloigner, avant d'avoir appris des nouvelles de mon oncle.

(1) La ville de Pompéi, peu éloignée de Stabia, qui n'était alors qu'un simple village, ne fut pas détruite par la lave ; sa position élevée la mit à l'abri d'un pareil événement. Elle disparut sous cette pluie de cendres et de pierres dont parle Pline, et qui a formé des couches alternatives jusqu'à la hauteur de quinze à dix-huit pieds. Cette pluie n'excéda nulle part, les premiers étages des édifices ; mais le poids des pierres et des cendres accumulées sur les toits et sur les terrasses, les fit crouler et entraîna la ruine des parties supérieures.

Pendant 1676 années, la ville de Pompéi resta ensevelie : on eut les premiers indices de ses ruines en 1689 ; mais l'on ne commença les fouilles qu'en 1755.

Le ruisseau, connu aujourd'hui sous le nom de Sarno, qui coule assez loin de son ancien lit et va se jeter dans la mer du côté de Stabia, est le Sarnus : c'était, avant l'éruption du Vésuve, un fleuve navigable.

Pensées.

La seule ambition convenable à un honnête homme, c'est ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues.

Celui-là me paraît très-homme de bien et très-régulier dans ses mœurs, qui pardonne tout aux autres comme s'il faisait lui-même tous les jours des fautes, et qui s'abstient d'en faire comme s'il ne pardonnait rien à personne.

Nous devons regarder comme notre plus proche parent et notre meilleur ami, celui qui a le plus de mérite.

Chacun en particulier peut tromper et être trompé ; mais personne n'a trompé tout le monde, et tout le monde n'a trompé personne.

La gloire doit suivre et ne doit pas être recherchée ; si, par quelque accident, elle ne suit point, ce qui est sans gloire n'en est pas moins beau.

La reconnaissance rend la libéralité plus agréable. L'ingratitude la rend plus éclatante.

L'image la plus noble de la divinité est un prince juste, modéré, chaste, réglé dans ses mœurs et qui ne règne que pour faire régner la vertu.

L'on obéit à un bon prince comme on obéit aux lois.

Les princes ne sont pas aimés des dieux, s'ils ne sont pas aimés des hommes.

Un prince peut-être haï de quelques-uns sans qu'il haïsse lui-même ; il ne peut-être aimé sans qu'il aime.

Il n'est point de prince dont on se plaigne moins que celui dont il est le plus permis de se plaindre.

Il n'y a pas de sujet à qui un prince soit plus agréable qu'à ceux qui ne sauraient supporter un tyran.

Sous les bons princes, les sujets bien loin d'appréhender les espions, voudraient en avoir sans cesse autour d'eux qui pussent ne rien perdre de leurs entretiens secrets ; au contraire, sous les méchants princes, les oreilles des témoins sont ce qu'ils redoutent davantage.

Il n'y a que les méchants princes

qui soient curieux de savoir ce que l'on dit d'eux dans les conversations particulières.

Il ne faut point de maître ni de conseiller aux princes pour les rendre méchants; mais si méchants qu'ils soient, les flatteurs ne laissent pas de leur apprendre beaucoup de méchanceté.

Les courtisans, qui ne sont pas d'humeur à flatter, doivent bien se garder de paraître libres et constants; mais au contraire attribuer leur franchise à la modestie du prince, qui ne veut pas qu'on le flatte.

Quand on reprend les princes, il faut le faire avec tant de mesure que la correction ait le goût et la couleur de la flatterie.

Quelquefois la nécessité de flatter tient lieu de raison.

Le plus grand honneur que l'on puisse faire à un bon prince est de ne rien dire qui soit flatterie, ni même qui en ait l'apparence.

Un bon prince ne craint point de choisir un successeur encore meilleur que lui.

Il doit particulièrement distinguer ceux qui ont été persécutés sous un méchant prince.

ARISTON Titus.

Lettre, à son sujet, écrite par Pline le jeune, à Catilius Severus.

Une circonstance douloureuse me retient depuis long-temps à Rome. Je ne puis voir sans inquiétude la longue et opiniâtre maladie de Titus Ariston, pour qui j'ai une admiration et une tendresse singulières. Rien n'égale sa prudence, son intégrité, son savoir. Les sciences et les lettres me semblent près de succomber avec lui. Il est également versé dans le droit public et dans le droit particulier. L'antiquité n'a point de maxime, d'exemple, de fait qu'il ignore. Tout ce que vous désirez savoir, il peut vous l'apprendre. C'est pour moi un trésor, où je trouve toujours les connaissances qui me manquent. Quelle confiance, quel respect ses paroles ne doivent elles pas inspirer! Que sa lenteur à décider une question est honorable dans un tel homme! Il n'est rien qu'il ne découvre du premier coup d'œil : il doute cependant presque toujours, il hésite, combattu par les raisons opposées, que son génie vaste et pénétrant va rechercher jusque dans leur principe : il les examine, il les pèse. Vous vanterai-je la frugalité de sa table, la simplicité de ses habits? Je vous l'avoue, je n'entre jamais dans sa chambre, je n'en regarde jamais les meubles, que je ne croie revoir les mœurs de nos pères... Il rehausse cette simplicité par une grandeur d'âme qui n'accorde rien à l'ostentation, qui donne tout au secret témoignage de la conscience, et n'attache point la récompense d'une bonne action aux louanges qu'elle attire, mais à la seule satisfaction intérieure qui la suit. En un mot, il n'est pas aisé de trouver, même entre ceux qui, par la sévérité de leur extérieur, affichent le goût de la philosophie, quelqu'un digne de lui être comparé. Vous ne le voyez point courir d'école en école, pour charmer, par de longues disputes, l'oisiveté des autres et la sienne. Les affaires, le barreau l'occupent tout entier. Il plaide pour un, il donne des conseils à l'autre; et malgré tant de soins, il pratique si bien les leçons de la philosophie, qu'aucun de ceux qui en font profession publique ne peut lui disputer la gloire de la modestie, de la bonté, de la justice, de la magnanimité. Si vous étiez près de lui, vous seriez étonné de voir avec quelle patience il supporte la maladie, comment il lutte contre la douleur, comment il résiste à la soif, avec quel courage il souffre les plus cruelles ardeurs de la fièvre!

EUPHRATE, (philosophe.) « Je commençai, dit Pline le jeune (*Liv.* I, *lett.* 10) à le connaître en Syrie, dans ma jeunesse et pendant mes premières campagnes. J'étais admis chez lui, et je l'étudiai à fond. J'employais tous mes efforts pour m'en faire aimer et l'effort n'était pas nécessaire. Il est accessible, prévenant et soutient bien par sa conduite les leçons d'affabilité qu'il donne. Que je serais content, si j'avais pu remplir l'espérance qu'il avait conçue de moi, comme il a surpassé celle qu'on avait déjà de lui! Peut-être qu'en ce jour, j'admire davantage ses vertus, parceque je ne les connaissais pas encore assez. Il n'appartient qu'à un artiste de bien juger d'un peintre, d'un sculpteur, d'un statuaire; il faut de même, posséder la sagesse pour sentir tout le mérite d'un sage. Mais autant que je puis m'y connaître, tant de rares qualités brillent dans Euphrate, qu'elles frappent les moins clairvoyants. Il a tout à la fois de la finesse, de la solidité et de la grâce dans la discussion; souvent même il atteint au sublime, et reproduit la majesté du style de Platon. Il règne dans ses discours une abondance, une variété qui enchantent, et surtout une douceur qui entraîne les plus rebelles. Son extérieur ne dément point le reste; ses habits sont propres sans affectation : son air est sérieux sans être chagrin, son abord inspire le respect sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs; il fait la guerre aux vices, et non aux hommes; il ramène ceux qui s'égarent et ne leur insulte point. On est si charmé de l'entendre, qu'après même qu'il vous a persuadé, vous voudriez qu'il eût à vous persuader encore. Pompée Julien, son beau-père est recommandable par sa vie entière; il s'est honoré surtout par le choix de son gendre, puisque, tenant le premier rang dans sa province, il a cependant choisi la vertu plutôt que la naissance et la fortune.

Mais il faut que je n'aime guère mon repos pour m'étendre si fort sur les louanges d'un ami qui est comme perdu pour moi. Ai-je donc peur de ne point sentir assez ma perte? Malheureuse victime d'un emploi, qui, tout important qu'il est, me paraît plus fâcheux encore, je passe ma vie à écouter, à juger des plaideurs, à répondre à des requêtes, à faire des réglements, à écrire nombre de lettres, mais où les belles-lettres ne sont pour rien. Je m'en plains quelquefois à Euphrate; il essaie de me consoler : « C'est, dit-il, la plus belle fonction de la philosophie que de mettre en œuvre les maximes des philosophes, que de consacrer ses travaux aux intérêts publics, de faire régner la justice et la paix parmi les hommes. »

TÉRENTIUS, Junior. Après avoir servi avec honneur dans la cavalerie, et s'être acquitté dignement de l'intendance de la Gaule-Narbonnaise, Térentius-Junior se retira dans ses terres, et préféra un honnête loisir à toutes les dignités qui l'attendaient. « Un jour, dit Pline le jeune (*Liv.* VII, *lett.* 25), il m'invita à passer une soirée chez lui; j'y consentis, et, le regardant comme un bon père de famille, comme un honnête laboureur, je me disposais à l'entretenir du seul sujet que je lui croyais familier. J'avais déjà commencé, lorsque, fort à propos, et avec la plus parfaite convenance, il tourna la conversation sur les belles-lettres. Que tout ce qu'il me dit était fin et délicat! Comme il s'exprime en latin et en grec! Il possède si bien ces deux langues, qu'il semble toujours que celle qu'il parle est celle qu'il connaît le mieux. Que de lectures! Quelle mémoire! On croirait que cet homme vit au milieu d'Athènes, et non à la campagne. En un mot il a redoublé mes inquiétudes, et je n'appréhenderai pas moins, à l'avenir, le jugement de ces villageois aux dehors rustiques, que celui des hommes dont je connais la science profonde. Je vous conseille d'user de la même circonspection. Lorsque vous y regarderez de près, vous trouverez de ces gens, dans l'empire des lettres, comme dans les armées, qui, sous un air simple et un habit grossier, cachent les plus hautes vertus et les plus rares talents.

CORNUTUS, Annæus. Professeur distingué de philosophie stoïcienne à Rome, Cornutus compta parmi ses disciples deux poètes célèbres, Lu-

cain et Perse. Ce dernier lui adressa sa cinquième satire pour lui témoigner sa reconnaissance ; et à sa mort, il lui laissa sa bibliothèque. Néron ayant formé le projet d'écrire en vers l'histoire Romaine, l'appela, ainsi que plusieurs autres savants, pour les consulter sur le nombre de livres qu'il donnerait à cet ouvrage. Quelqu'un lui conseillait d'en faire quarante : « c'est beaucoup, dit Cornutus, personne ne les lira. Chrysippe, lui répondit-on, que vous admirez et que vous cherchez à imiter, en a fait un bien plus grand nombre.— Cela est différent, répliqua Cornutus, les livres de Chrysippe sont utiles pour les mœurs. » Cette réponse blessa la vanité de Néron; Cornutus fut exilé sur-le-champ. (*B. U.*)

J'étais à Côme, écrit Pline le jeune (*Liv.* v, *lett.* 15), quand j'ai reçu la nouvelle que Cornutus venait d'être chargé de l'entretien de la voie Émilienne. Je ne puis vous exprimer combien j'en suis charmé pour lui et pour moi. Pour lui, parce que, bien qu'il soit véritablement sans ambition, un honneur qu'il n'a point recherché doit pourtant lui faire plaisir. Pour moi, parce que la commission dont je suis chargé me plaît bien d'avantage, depuis que je vois qu'on en donne une semblable à Cornutus ; il n'est pas plus agréable de se voir élever, que de se voir égaler aux gens de bien par les dignités. Et où trouver un plus honnête homme que Cornutus, un homme plus intègre, plus formé sur le modèle des anciennes mœurs, plus consommé en tout genre de vertus? Ce que j'en dis n'est pas sur sa réputation, qui, d'ailleurs, est aussi bien établie que juste ; mais sur la foi d'une très longue expérience. Nous avons toujours eu pour amis, dans l'un et l'autre sexe, tous ceux que de notre temps le mérite a distingués. Cette société d'amitié nous a très-étroitement unis. Les charges publiques ont achevé, par des engagements publics, de serrer les nœuds qui nous lient. Vous savez que, comme si l'on eut consulté mes vœux, je l'ai déjà eu pour collègue quand je fus nommé l'un des gardes du trésor public, et quand je fus consul. Alors, je connus à fond quel homme, et de quel prix il était. Je l'écoutais comme un maître, je le respectais comme un père; et, en cela, je donnais bien moins à l'âge qu'à la sagesse. Voilà ce qui m'engage à me réjouir, autant dans la vue du bien public, que de ce qui me regarde en particulier ; de ce qu'enfin, la vertu ne mène plus, comme auparavant, au précipice, mais conduit aux honneurs...

CORELLIA (sœur de Corellius-Rufus). Cette dame romaine pour laquelle Pline le jeune avait la plus haute considération, acheta de lui, des terres à raison de sept cent mille sesterces. Mieux informée, elle reconnut qu'elles en valaient neuf cent mille, et le pressa vivement de recevoir le surplus, sans pouvoir obtenir cette grâce. Beau combat de droiture et de générosité. Quelle délicatesse dans la personne qui acquiert! Quel noble désintéressement dans le vendeur! Où trouve-t-on de pareils procédés ? (*Roll.*)

AVITUS. Tout, dit Pline le jeune, études, soins, distractions (*Liv.* VIII, *lett.* 23), cède à la douleur que me cause la mort de Julius Avitus: elle me ravit, elle m'arrache tout. Il s'était revêtu chez moi de la robe de sénateur. Je l'avais aidé de mon suffrage lorsqu'il sollicitait les charges publiques. Il m'aimait, il me respectait comme son maître. C'est une disposition fort rare dans nos jeunes gens. En est-il beaucoup qui veuillent déférer ou à l'âge ou à l'autorité ? Dès qu'ils entrent dans le monde, ils sont parfaits, ils savent tout; ils ne respectent, ils n'imitent personne, et se suffisent à eux-mêmes pour exemple comme pour règle. Avitus était bien éloigné de ces sentiments. Il mettait sa sagesse à croire les autres plus sages que lui, et sa science à vouloir s'instruire. Sans cesse il interrogeait ou sur les belles-lettres ou sur les devoirs de la vie; il ne s'éloignait jamais sans s'applaudir d'avoir profité; et en effet il en valait davantage, ou parce qu'il avait appris, ou pour avoir voulu apprendre. Quel attachement n'a-t-il pas marqué pour Servianus, l'un des hommes les plus accomplis de ce siècle? Lorsque celui-ci, en qualité de lieutenant du proconsul, passait de Germanie en Pannonie, Avitus, alors tribun, comprit si bien tout son mérite, et sut lui inspirer tant d'estime, qu'il le suivit, non comme compagnon d'armes, mais comme attaché à sa personne, comme ami. Quelle habileté et quelle modération n'a-t-il pas montrées sous les consuls dont il a été le questeur! car il l'a été de plusieurs. Quel agrément, quelle satisfaction, n'ont-ils point tirés de ses services? Cette charge d'édile, dont une mort imprévue l'empêche de jouir, et qui lui échappe après l'avoir si bien méritée; quelle attention, quel zèle n'a-t-il point apportés pour l'obtenir? Je suis affecté vivement de sa mort prématurée, de la désolation de ses parents. Il avait une mère fort âgée, une femme qu'il avait épousée depuis moins d'un an, une fille qu'il venait de voir naître. Quel changement un seul jour apporte à tant d'espérances, à tant de joie! Édile nouveau, nouveau mari, nouveau père, il laisse une charge sans l'avoir exercée, une mère sans appui, une femme veuve, une fille dans l'âge le plus tendre, et qui n'aura jamais connu ni son aïeul ni son père. Pour comble de chagrin, je l'ai perdu pendant que j'étais absent. J'ai appris sa maladie et sa mort tout à la fois, et lorsque je m'y attendais le moins, comme si l'on eût appréhendé que la crainte ne me familiarisât avec une si cruelle douleur. Tels sont les tourments que j'éprouve; tout plein d'un seul objet, je ne puis ni m'occuper ni parler d'autre chose.

GÉNITOR, Julius. Nous ne parlerons de ce célèbre rhéteur, que d'après ce que Pline le jeune dit à Corellia (*Liv.* III, *lett.* 3).

«.... Votre fils apprendra bientôt à marcher sur les traces de ses ancêtres, si on lui donne un guide qui lui enseigne les routes de la science et de l'honneur ; mais il importe de bien choisir ce guide. Jusqu'ici son enfance l'a tenu auprès de vous, et sous la conduite de ses précepteurs : là, point d'erreur ou très-peu d'erreurs à craindre. Aujourd'hui que le temps est venu de l'envoyer aux écoles publiques, il faut chercher un rhéteur dont la réputation soit établie, en vertu, en modestie, et surtout en sévérité de mœurs: car, entre autres avantages que cet enfant a reçus de la nature et de la fortune, il est doué d'une beauté singulière; et c'est un motif, dans un âge si tendre, pour lui donner, non-seulement un précepteur, mais un gouverneur est un gardien rigide. Je ne vois personne qui soit plus propre à cet emploi que Julius Génitor. Je l'aime, mais l'amitié que je lui porte ne séduit pas mon jugement: c'est au contraire, de mon jugement qu'elle est émanée. Génitor est un homme grave et irréprochable, peut-être un peu sévère pour la licence du siècle. Sur son éloquence, vous pouvez vous en rapporter à l'opinion publique; car le talent de l'éloquence se manifeste de lui-même, et est apprécié sur-le-champ. Il n'en est pas ainsi des qualités de l'âme : elle a des abymes où il n'est pas facile de pénétrer, et sous ce rapport je serai la caution de Génitor. Votre fils ne lui entendra rien dire dont il ne puisse faire son profit; il n'apprendra rien qu'il eût été mieux d'ignorer. Génitor n'aura pas moins de soin, que vous et moi, de rappeler sans cesse devant ses yeux l'image de ses ancêtres, et de lui faire sentir les obligations que leurs grands noms lui imposent. N'hésitez donc pas à le mettre entre les mains d'un précepteur qui le formera d'abord aux bonnes mœurs, et ensuite au talent de l'éloquence, où l'on n'excelle jamais sans les bonnes mœurs. »

SUÉTONE, Caïus Tranquillus. Tout en se plaignant de l'excessive liberté que cet historien emploie pour montrer la dépravation et l'ignominie des Tibère et des Néron, ses censeurs en général rendent hommage à son exactitude et à sa véracité.

Pline le jeune, qui était fort lié avec

lui, dit que c'était un homme d'une grande probité, et d'un caractère fort doux. Après avoir perdu les bonnes grâces de l'empereur Adrien, et avoir même été obligé de s'en éloigner, l'an 121, Suétone vécut dans la retraite, et se consola avec les muses de la perte des faveurs de la cour.

LILIA-FUNDANA. Fille de Fundanus consul romain, Lilia-Fundana se fit admirer de bonne heure par ses talents et ses vertus ; un jour pour la récompenser d'une lettre dictée avec beaucoup de délicatesse, son père lui acheta une bague enrichie de diamants. A l'aspect du bijou, Lilia parut satisfaite et ne manqua pas d'en faire ses remercîments ; après avoir considéré le cadeau, elle demanda à son père combien il avait coûté ; celui-ci lui en ayant dit le prix qui était considérable : « Dieux ! s'écria la jeune personne, quelle énorme et inutile dépense! Vous m'avez appris que la vraie parure de notre sexe est la sagesse, la simplicité ; je ne saurais porter un bijou que je peux perdre si facilement, et qui suffirait pour nourrir un honnête famille pendant plusieurs années.»

Lilia-Fundana fut si sensible à la perte de sa mère, quelle ne tarda pas à la suivre au tombeau. Avant d'expirer elle fit venir auprès d'elle ses jeunes amies ; et, en leur disant le dernier adieu, elle leur distribua ses joyaux, ses plus belles robes, ses livres et les autres objets qui avaient été à son usage. La lettre (1) écrite à cette occasion par Pline le jeune, ne saurait être lue sans intérêt.

« Je vous écris accablé de tristesse. La plus jeune des filles de notre ami Fundanus vient de mourir, je n'ai jamais vu une personne plus intéressante, plus aimable, plus digne de vivre long-temps, plus digne de vivre toujours. Elle n'avait pas encore quatorze ans ; déjà elle montrait toute la prudence de la vieillesse, toute la gravité d'une femme accomplie, sans rien perdre de cette innocente pudeur, de ces grâces naïves qui prêtent tant de charme au premier âge. Avec quelle tendresse elle se jetait dans les bras de son père! Avec quelle douceur et quelle modestie ne recevait-elle pas ceux qu'il aimait! Avec quelle équité elle partageait son attachement entre ses nourrices et les maîtres qui avaient cultivé ou ses mœurs ou son esprit? Que de zèle et de goût dans ses lectures! quelle sage réserve dans ses jeux ! Vous ne sauriez vous imaginer sa retenue, sa patience, sa fermeté même dans sa dernière maladie ; docile aux médecins, attentive à consoler son père et sa sœur, lors même que toutes ses forces l'eurent abandonnée, elle se soutenait encore par son seul courage. Il l'a accompagnée jusqu'à la dernière extrémité, sans que ni la longueur de la maladie, ni la crainte de la mort aient pu l'abattre, comme pour augmenter encore notre douleur et nos regrets.

« Mort vraiment funeste et déplorable! Circonstance plus funeste et plus cruelle que la mort même ! Lilia allait épouser un jeune homme distingué : le jour des noces était fixé ; nous y étions déjà invités. Hélas ! quel changement! quel horreur succède à tant de joie! je ne puis vous exprimer de quelle tristesse je me suis senti pénétré quand j'ai appris que Fundanus, inspiré par la douleur toujours féconde en tristes inventions, a donné lui-même l'ordre que tout l'argent qui devait être dépensé en parures, en perles, en diamants, soit employé en encens, en baumes et en parfums. C'est un homme savant et sage, dont la raison s'est formée de bonne heure par les études les plus profondes : mais aujourd'hui, il semble mépriser tout ce qu'il a entendu dire, tout ce que souvent il a dit lui-même ; on dirait qu'il oublie toutes ses vertus, pour ne plus se souvenir que de sa tendresse....

LOU-TOUP, (Mandarin.)

Pensées.

Il importe bien moins d'enrichir une nation que de la nourrir. C'est la substance qu'il lui faut, et non une abondance de belle monnaie : changez si vous le pouvez le sable des campagnes en l'or le plus pur ; l'or ne se change pas en aliments ; il n'arrache pas à la mort le malheureux affamé. Le peuple peut à jamais se soutenir sans aucun métal à sa disposition ; qu'il les ait tous, qu'il n'ait pas autre chose, il ne peut vivre un seul jour.

(1) (16, liv. v.)

SIMILIS. Distingué par son mérite, ce sénateur romain contribua beaucoup à la fortune d'Adrien. Cet empereur lui donna la charge de préfet du prétoire ; mais Similis s'en défit bientôt, et, dégoûté enfin des intrigues de la cour, il alla chercher dans la solitude, le repos et le bonheur. Il passa les sept dernières années de sa vie à la campagne, et, en mourant, il ordonna qu'on mît sur son tombeau cette inscription : « Ci-git Similis, qui a été sur la terre soixante et seize ans, et qui en a vécu sept. » (*Serv.*)

DÉMONAX. Ce philosophe crétois disait de ceux qui négligeaient l'esprit pour avoir soin du corps, qu'ils arrangeaient le logis sans penser au maître. On ne peut, ajoutait-il, trop donner aux devins s'ils ont quelque influence sur les Parques ; dans le cas contraire, on ne saurait leur donner trop peu.

Le mal qui nous vient de nos ennemis doit être moins grand que celui que nous recevons de nos amis, parce qu'on ne se méfie point de ces derniers.

Démonax dit aux Athéniens qui voulaient établir des combats de gladiateurs, qu'il fallait auparavant renverser l'autel de la Miséricorde. (*Mém. de l'Acad.*)

Voyant quelqu'un frapper à grands coups son esclave : « Cessez, lui dit-il, de vous montrer aussi esclave que lui. »

Il ne respirait que pour sa patrie, et ce dévouement paraissait dans toutes ses actions. On raconte qu'un jour qu'il différait de descendre dans le bain parce qu'il le trouvait trop chaud, quelqu'un l'accusa d'avoir peur : « Peut-il être utile à la patrie que je me brûle? répliqua-il, dites-le moi, et vous ne tarderez pas à me voir exempt de crainte. »

ADRIEN Ælius (né l'an 76). Parvenu à l'empire, Adrien commença à régner avec douceur ; il annonça l'intention de pardonner à ses ennemis, et on cite le mot qu'il adressa à l'un deux lors de son avénement : « Vous voilà sauvé. » Il se montra bienfaisant envers le peuple, ennemi du faste, et rempli de bonté pour les gens de guerre dont il partageait les fatigues et les dangers. Il fit plusieurs réglements connus sous le nom de constitutions, dont l'ordre et l'équité étaient le principe : « Je me propose, disait-il au sénat, de gouverner la république, de manière à prouver que je me souviens bien qu'elle ne m'appartient pas en propre, et que je n'en suis que l'administrateur. »

Les sénateurs, les chevaliers pauvres eurent beaucoup de part à ses largesses ; et dès le moment où il commença ses voyages, qui occupèrent la plus grande partie de son regne, il laissa partout des traces de sa munificence. Enfin on ne verrait en lui qu'un excellent prince si ses qualités brillantes n'eussent été mêlées de défauts et même de vices tellement honteux que, selon la manière dont on les envisage, Adrien peut être comparé à Domitien ou à Titus. On est forcé de convenir qu'il fit le bonheur de ses peuples, et voulut l'assurer après lui, en choisissant des successeurs tels qu'Antonin et Marc-Aurèle : « Je sais, disait-il, en parlant du premier, qu'Antonin est de tous les hommes celui qui désire le moins l'autorité suprême, je sais également qu'il en est le plus digne. »

Adrien fit construire plusieurs édifices remarquables : entre autres un pont sur le Tibre, et près de ce pont un mausolée connu maintenant sous le nom de château St-Ange. (*B. U.*)*

CASSIUS, Avidius. L'histoire n'apprend pas comment Cassius ar-

riva au commandement des armées; elle dit pourtant qu'il avait beaucoup de valeur, d'audace et d'habileté. Dans l'Orient il fut un des principaux instruments des succès de Marc-Aurèle. Placé à la tête d'une armée en Syrie, il remporta plusieurs victoires qui, après plusieurs années de guerre, abattirent entièrement les Parthes. Une grande sédition s'éleva dans son camp; il se présenta, la poitrine découverte, devant les soldats, et leur dit: « Frappez-moi si vous l'osez, et ajoutez ce crime à la corruption de la discipline. » Tout s'apaisa, et Cassius mérita d'être craint, parce qu'il ne craignit point. Par cette conduite vigoureuse il donna tant de force à la discipline, et inspira tant d'effroi aux barbares, qu'ils sollicitèrent de l'empereur Antonin, une paix de cent ans.

APPIEN (historien grec, né à Alexandrie). Jeune encore il se rendit à Rome, où il se distingua dans la profession d'avocat, et fut nommé *procurator*, ou surintendant des affaires domestiques des empereurs. L'histoire qu'il a écrite, et qu'il a divisée en vingt-quatre livres, est moins asservie à l'ordre chronologique, qu'à celui des peuples et des pays dont il y est fait mention. Quelques érudits ont pensé qu'il fallait lire cet auteur avec défiance; d'autres, et Photius à leur tête, soutiennent qu'il est plein de respect pour la vérité, et qu'il montre surtout une grande connaissance des affaires militaires: « En lisant l'histoire d'Appien, ajoute Photius, on croit assister aux batailles qu'il décrit. » Montesquieu a beaucoup profité de la lecture d'Appien; à l'aide du récit de cet auteur, il peint à grands traits la corruption des Romains; mais le simple et véridique Appien la décrit peut-être d'une manière plus énergique. Après avoir exposé tous les crimes qu'enfantent l'ambition et l'avarice, il consacre un chapitre aux vertus qui se montraient au milieu du désordre général, et, dans ce chapitre, il ne trouve à louer que la conduite des femmes et des esclaves. (*B. U.*)

PHAVORINUS, (philosophe). Un jour, dit Aulu-Gelle, que nous étions avec Phavorinus, on lui apprit que la femme de l'un de ses disciples venait de mettre au monde un garçon: — « Allons, dit aussitôt Phavorinus, voir l'accouchée et féliciter son mari. » C'était un sénateur d'une famille illustre. Nous accompagnâmes tous le philosophe. Après avoir embrassé le maître de la maison et lui avoir fait son compliment: » Sans doute, dit Phavorinus, que l'enfant sera nourri par sa mère? » Quelqu'un représenta qu'il fallait la ménager, en lui ôtant une charge si pénible: « Je vous en conjure, reprit le philosophe, permettez que l'on soit mère tout-à-fait; car mettre au monde un enfant et le repousser aussitôt de son sein, avoir nourri dans ses flancs une créature qu'on ne voyait pas, et ne pas l'alimenter de son lait quand on la voit implorer les secours maternels, c'est un genre de maternité que la nature désavoue; c'est n'être mère qu'à demi; c'est au moins ne l'être que d'une manière fort imparfaite. »

Ces réflexions de Phavorinus rappellent que la mode était naguère chez les femmes, de ne point nourrir leurs enfants; il n'en est plus aujourd'hui de même; et l'on peut dire que cet heureux changement est dû en grande partie à l'auteur de l'*Émile*. Qu'il nous soit permis d'en rapporter le passage suivant:

« Le devoir des femmes n'est pas douteux: mais on dispute, si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfants d'être nourris de leur lait ou d'un autre: je tiens cette question, dont les médecins sont les juges, pour décidée au souhait des femmes; et pour moi, je penserais bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mère gâtée, s'il avait quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique? Et l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère que de sa mamelle? D'autres femmes, les bêtes même, pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse: la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien, est une mauvaise mère: comment serait-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement; il faudra que l'habitude change la nature; et l'enfant mal soigné aura le temps de périr cent fois avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mère.

De cet avantage même résulte un inconvénient, qui seul devrait ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre; c'est celui de partager le droit de mère, ou plutôt de l'aliéner; de voir son enfant aimer une autre femme, autant et plus qu'elle; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir: car, où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

La manière dont on remédie à cet inconvénient est d'inspirer aux enfants du mépris pour leurs nourrices, en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir son nourrisson. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connaît plus. La mère, qui croit se substituer à elle, et réparer sa négligence par sa cruauté, se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait. » (*T.* I.)

AULU-GELLE. Le dessin de former un livre qui, en amusant l'esprit de ses enfants, pût contribuer à leur éducation littéraire ainsi que morale, déterminait ce bon et tendre père, pendant son séjour dans la ville d'Athènes, à écrire aussitôt que la nuit le rendait à la solitude.

Cet ouvrage qui, pour cette raison, fut appelé par l'auteur, *Noctes atticæ*, contient des anecdotes historiques et biographiques, avec des notes: il présente aussi de courtes réflexions sur divers objets, tels que la grammaire, les antiquités, la morale, la philosophie, etc.

On ne saurait, disait Aulu-Gelle, éviter avec assez d'attention de tenir, en présence des enfants, des propos irréfléchis et contraires à la décence; car les bons discours sont loin de former leur naturel, autant que les mauvais peuvent leur être pernicieux.

ANTONIN, Titus-Aurélius-Fulvius (tirait son origine de Nîmes, et naquit à Lanuvium ou Lavinium, dans la campagne de Rome, l'an 86). Dès son enfance, sa bonté le rendit cher à ses parents, et tous l'ayant choisi pour héritier lui laissèrent une grande fortune. Sa naissance, et les amis que lui acquirent ses vertus, lui firent bientôt posséder des charges considérables. D'abord consul, puis proconsul en Asie, il revint à Rome, et fut admis dans le conseil d'Adrien, où il inclina toujours pour les mesures de douceur. Adopté par ce prince, Antonin parvint à l'empire l'an 138. Aux honneurs extraordinaires qui lui furent déférés, fut joint le surnom de *Pius*, dont il sut se rendre digne par son respect pour la religion et son attachement pour ses parents. Pausanias ajoute qu'Antonin méritait non-seulement ce surnom, mais encore celui de *Père du genre humain*, autrefois décerné à Cyrus. Dès le commencement de son règne, il signala sa clémence lors des conspirations qui se tramèrent contre lui, et mit en pratique ce mot de Scipion qu'il répétait souvent: « J'aime mieux conserver les jours d'un citoyen que de faire périr mille ennemis. »

Il donnait tout son temps au gouvernement de ses états, étendant ses soins jusque sur les contrées les plus éloignées, s'occupant surtout de rendre ses peuples heureux, et aimant à rendre compte au sénat des motifs de ses actions. En plus d'une cir-

constance il fit remarquer la douceur de son caractère.

Envoyé en Asie comme proconsul, il logea dans la maison du sophiste Polémon alors absent. Celui-ci étant survenu, s'en plaignit avec tant de violence, qu'Antonin sortit aussitôt et alla, au milieu de la nuit, chercher un autre logement. Lorsqu'il fut empereur, un comédien vint se plaindre de ce que le même Polémon l'avait chassé du théâtre en plein midi, et ajouta qu'il en appelait à sa justice. « Il m'a chassé à minuit, répondit Antonin, et je n'en ai point appelé. »

A la prière d'Antonin, Apollonius, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, venait de se rendre à Rome pour être le précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Aussitôt qu'Antonin en fut informé, il fit inviter le philosophe à se rendre au palais; mais Apollonius répondit que c'était au disciple à aller au-devant du maître, et non au maître à aller au-devant du disciple. Antonin lui envoya aussitôt Marc-Aurèle, en se bornant à faire observer qu'il pouvait paraître étrange qu'Apollonius trouvât le chemin de son logement au palais plus long que celui de Chalcis à Rome.

L'infâme classe des délateurs fut repoussée par l'ordre d'Antonin; aussi les condamnations et les confiscations ne furent jamais plus rares que sous le règne de cet Empereur. Des calamités publiques, telles que des disettes, des inondations, des incendies et des tremblements de terre désolèrent ses sujets, sa bienfaisance et sa libéralité réparèrent ces malheurs autant qu'il était possible. Attentif à ne point surcharger le peuple, il ne fit jamais de voyages lointains. Cette vie sédentaire le rendait économe des revenus publics et prodigue de son patrimoine. Il en donna la preuve en payant de ses propres deniers une somme qu'il avait promise au peuple lors de son adoption. Faustine, son épouse, lui en faisait des reproches: « Ne devez-vous pas savoir, lui dit Antonin, que depuis que nous sommes parvenus à l'empire, nous avons perdu le droit de propriété sur ce que nous possédions auparavant? » Son économie et son esprit de justice le portèrent à supprimer plusieurs pensions accordées mal à propos. Toutefois il ne connaissait ni l'avarice ni la cupidité, et il dépensait volontiers des sommes considérables pour tout ce qui pouvait servir à l'ornement et à l'utilité de l'empire...

Antonin rendait lui-même la justice, et fit plusieurs décrets remarquables. Il ne voulut pas qu'un accusé acquitté pût être poursuivi de nouveau pour le même fait. Il défendit qu'on déshéritât comme auparavant, au profit du trésor public, les enfants de ceux qui avaient été reconnus citoyens romains... Dans sa vie privée, il était frugal, modeste, et rien n'altérait la sérénité de son caractère.

Peu de temps après son avénement au trône, il manifesta son estime pour les vertus de Marc-Aurèle, en lui faisant épouser sa fille Faustine et en le déclarant César. Dans la suite, il accumula sur ce prince toutes sortes d'honneurs, et fut payé de retour par la plus profonde soumission et une tendresse vraiment filiale.

Il mourut après un règne de vingt-trois ans; ses cendres furent placées dans le tombeau d'Adrien, et le sénat lui décerna unanimement les plus grands honneurs. Tout l'empire pleura sa perte comme une calamité publique. Une des plus fortes preuves de l'extrême vénération que son nom inspirait, fut que, pendant un siècle, tous les empereurs prirent le surnom d'Antonin, comme étant celui qui pourrait les rendre le plus chers au peuple. Marc-Aurèle et le sénat consacrèrent à sa mémoire, dans une des place de Rome, une colonne entourée de bas-reliefs. Elle subsiste encore et porte le nom de *Colonne Antonine*.

(*B. U.*)

JUSTIN, (historien latin). Cet auteur qui abrégea la grande histoire composée par Trogne-Pompée; ne s'arrêta, comme il le dit lui-même, qu'aux faits et aux passages intéressants. On trouve dans ce qui nous reste de lui, des morceaux d'une grande beauté et des réflexions sages. Dans sa préface, s'adressant à l'empereur Antonin: « Je vous présente seigneur, lui dit-il, cet ouvrage, non pour vous instruire, mais pour le soumettre à vos lumières, et pour vous montrer en même temps suivant le précepte de Caton, l'emploi que j'ai fait de mon loisir. »

PÉRÉGRIN (surnommé le Protée, natif de Parium, dans la Troade.) Ce sophiste qui, pour rendre son nom à jamais célèbre, poussa la démence jusqu'à se brûler lui-même, l'année 166, pendant la célébration des jeux olympiques, ainsi qu'il l'avait pompeusement annoncé, débita des maximes que nous ne passerons pas toutes sous silence, ne fût-ce que pour faire remarquer combien la morale paraît quelquefois belle et utile aux hommes même les moins propres à l'apprécier.

Le sage ne s'engagera jamais dans les routes du crime, quand bien même il serait sûr que sa conduite échapperait aux lumières du ciel, et aux regards des mortels.

Ce n'est pas la crainte des châtiments et du déshonneur qui doit contenir dans les règles de la sagesse. Il faut devoir sa retenue, à l'amour de la justice et de l'honnêteté. (*Aul. Gell.* XII, 2.)

HÉRODES. Pérégrin en vrai cynique, ne ménageait point les insultes et les paroles offensantes envers Hérodes: « Voilà bien des injures, lui dit un jour celui-ci, quel peut en être le motif? » Mais Pérégrin n'est point touché de cette modération; il insiste: « Nous avons vieilli, lui dit alors Hérodes, vous à me dire des injures, et moi à les entendre: soyez persuadé qu'elles n'ont jamais passé au-delà de mes oreilles ». (*Philost.*).

ARRIEN Flavius. Cet historien grec dont il nous reste sept livres très-estimés de l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand*, se fit, par son savoir, un nom célèbre sous les empereurs Adrien, Antonin et Marc-Aurèle; on l'appelait le nouveau Xénophon. Nommé, par Adrien, gouverneur de la Cappadoce, il battit les Alains, et arrêta leurs courses.

Il avait reçu des leçons d'Épictète; c'est à lui que nous devons le manuel qui porte le nom de ce philosophe, et dans lequel l'élève a reproduit la doctrine et même les expressions de son maître.

On voit dans Arrien un homme vertueux et reconnaissant; modeste, malgré ses dignités, il avouait qu'il pouvait se tromper, et qu'en effet il s'était trompé plusieurs fois. (*B. U.*)

MARC-AURÈLE, Antonius-Augustus (empereur romain, né l'an 121). Dès l'âge de douze ans, Marc-Aurèle avait pris le manteau des philosophes. Devenu César à dix-huit, il en avait quarante lorsqu'il parvint à l'empire. Bien loin de s'enorgueillir de son élévation, il pleura sur sa haute fortune, et ne put dissimuler sa tristesse. « Pouvez-vous m'en demander la cause, disait-il à ceux qui paraissaient étonnés de sa douleur, je vais régner; et quels piéges, quels dangers n'environnent pas le trône et les souverains...! » Il s'appliqua à régler l'intérieur de l'état par la sagesse de ses lois, et à le faire respecter au dehors, en rétablissant la discipline militaire.

Il abrégea l'instruction des procès; fixa le taux légal de l'intérêt, et défendit les prêts usuraires; assura la rentrée des impôts en proscrivant les exactions; fit fleurir le commerce (1), et prévint le retour des disettes par l'établissement de greniers publics dans toute l'Italie.

Il remit en vigueur l'autorité du sénat, et assista aux assemblées avec l'assiduité du sénateur le plus zélé. Il délibérait sur toutes les affaires civiles et politiques avec les plus sages de la

(1) Les relations commerciales des Romains s'étendaient jusqu'aux extrémités de l'Asie.

ville, de la cour et du sénat, et déférait sans peine à leurs avis en disant : « Il est plus raisonnable de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger de se soumettre à celle d'un seul homme. »

Si Marc-Aurèle était attentif et toujours prêt à consulter, il ne l'était pas moins à exécuter les délibérations. Il pensait qu'un empereur ne doit jamais agir lentement, et que la négligence dans les plus petites choses expose à en apporter aussi dans les grandes. Persuadé que les lois sont au-dessus des souverains, il ne se regardait que comme plus spécialement chargé des affaires de l'empire. Avant d'entrer en campagne, il demandait au sénat la permission de disposer des fonds publics : « Car, disait-il, rien ne m'appartient en propre, et la maison même que j'habite est à vous. »

Un gouvernement tel que celui de ce prince ne pouvait manquer de se concilier l'amour et l'estime du sénat et du peuple. L'un et l'autre cherchèrent à en donner des témoignages par les nouveaux honneurs qu'ils voulurent rendre à Marc-Aurèle ; mais celui-ci refusa les temples et les autels, dans la conviction où il était, que la vertu seule rapproche les hommes de la divinité, qu'un souverain juste a l'univers pour son temple, et que les gens de bien en sont les prêtres et les ministres.

Sous son règne l'empire fut ébranlé par les irruptions des barbares ; les tremblements de terre et les inondations, la peste et la famine affligèrent plusieurs provinces. Marc-Aurèle repoussa les ennemis, et les soumit par ses victoires et sa générosité. Sa vigilance et ses soins paternels firent, en quelque sorte, oublier tous les désastres. Pour subvenir aux dépenses, il aima mieux, suivant l'exemple qu'en avaient donné Nerva et Trajan, vendre les riches meubles de ses palais, ses pierreries, ses statues, ses tableaux, sa vaisselle d'or et d'argent, les habits mêmes ainsi que les perles de l'impératrice, que de charger son peuple d'impôts. On lui représenta les chrétiens comme des hommes coupables des plus grands excès. Marc-Aurèle répondit qu'il fallait punir ceux qui avoûraient les crimes dont ils étaient accusés ; mais les gouverneurs des provinces interprétèrent faussement la loi sans doute trop vague de l'empereur, et firent couler beaucoup de sang au nom du prince le plus humain et le plus clément, en un mot au nom de Marc-Aurèle. Il a été long-temps accusé d'avoir été l'auteur de cette persécution ; on s'est ensuite restreint à lui reprocher de l'avoir tolérée ; la mémoire de ses vertus a enfin triomphé de ces imputations odieuses, et Marc-Aurèle a été nommé le modèle des hommes et des rois.

Avidius Cassius, gouverneur de la Syrie, que de grands succès et des qualités brillantes avaient signalé à l'estime de Marc-Aurèle, songeait à lui ravir l'empire. Certain que l'amour des Romains pour cet empereur serait un obstacle invincible à ses desseins, il répandit le bruit qu'il était mort, et se fit proclamer par les légions de l'Orient. Marc-Aurèle aussitôt assembla ses troupes et prononça une harangue que Dion nous a conservée. Il y déclare que Cassius a trompé sa confiance et son amitié ; mais que son seul désir est de lui témoigner, par un généreux oubli de ce qui s'est passé, qu'il n'a pas connu toute l'affection que son prince lui portait. Déjà il était en marche contre les rebelles lorsqu'on lui apporta la tête du chef de la révolte : il détourna les yeux de cet horrible spectacle, ordonnant que ces tristes restes fussent inhumés avec honneur. Il pardonna aux enfants de Cassius, leur rendit la moitié des biens de leur père, leur laissant à tous la liberté de se retirer où ils voudraient ; il leur conserva les prérogatives des enfants des sénateurs. Il fit brûler tous les papiers du gouverneur de la Syrie, dans la crainte de trouver des coupables ; il accorda un pardon généreux aux villes qui avaient embrassé le parti de l'usurpateur, et ne visita les provinces de l'Orient que pour y répandre de nouveaux bienfaits.

De retour à Rome, après plusieurs années d'absence, il donna à chaque citoyen huit pièces d'or, fit une remise générale de tout ce qui était dû au trésor ; et, à l'imitation de Trajan, il détruisit publiquement les actes qui constataient les créances.

Voulant se décharger un peu du poids de l'empire, il désigna pour successeur son fils Commode, et se retira pour quelque temps à Lavinium. Là, dans le sein de la philosophie qu'il appelait *sa mère*, par opposition à la cour qu'il nommait *sa marâtre*, il répétait souvent ces paroles de Platon ; « que les peuples seraient heureux si les philosophes étaient rois, ou si les rois étaient philosophes. »

Capitolin dit que sa sagesse, son égalité d'âme et sa piété furent telles, que les vices mêmes de ses proches n'en altérèrent point l'éclat : il était soigneux de sa réputation, s'informant de ce qu'on disait de lui, et réglant sa conduite sur les avis qu'il recevait. « Rien n'est capable, dit Montesquieu, de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurèle qu'il adopta. On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur ; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même parce qu'on a meilleure opinion des hommes. » (*Grand. des Rom.*, ch. XVI.)

Personne ne peint Marc-Aurèle d'une manière plus fidèle ni plus précise que Julien, dans la critique ingénieuse où il trace en peu de mots les portraits des empereurs. Mercure demande à Marc-Aurèle quelle fin il s'était proposée pendant sa vie ? — De ressembler aux dieux. Eh quoi ! lui dit Silène, prétendais-tu te nourrir d'ambroisie et de nectar, au lieu de pain et de vin ? — Non, ce n'est point par là que je prétendais leur ressembler. — En quoi consistait donc cette ressemblance ? — A avoir peu de besoins, et à faire aux autres tout le bien possible.

L'histoire du règne de Marc-Aurèle est en effet remplie du bien que cet empereur fit à ses sujets ; les réflexions morales qu'il écrivit en ont fait un très-grand au genre humain. Elles ne conviennent pas seulement à un prince ; elles peuvent être également utiles à tous les hommes, dans quelque classe de la société que le sort les ait fait naître. Elles les aideront à supporter la mauvaise fortune avec courage ; elles leur apprendront à jouir de la bonne avec modération et même à mépriser l'une et l'autre.

Chapitre I.

Exemples ou leçons de vertu que Marc-Aurèle reconnaissait avoir reçus de ses parents et de ses maîtres.

De mon aïeul Vérus : mœurs honnêtes, jamais de colère.

De mon père ; tant par sa réputation que par l'idée que je conserve de lui, modestie et vigueur mâle.

De ma mère : piété, bienfaisance ; ne jamais faire le mal ; n'en avoir pas même la pensée ; vivre sobrement ; fuir en tout le luxe des riches.

De Tite-Antonin dont je fus le fils adoptif : être doux et cependant inflexible sur les jugements arrêtés après un mûr examen. — Aimer le travail et s'y livrer avec assiduité. — Rendre au mérite personnel tout ce qui lui est dû. — Savoir quand il faut se raidir ou se relâcher. — Renoncer aux folles passions des jeunes gens. — Ne penser qu'à procurer le bien général.

De mon cousin Sévérus : aimer mes proches, la vérité, la justice. — Il me fit connaître quels hommes avaient été Thraséas, Helvidius, Caton, Dion, Brutus.

De mon gouverneur : ne jamais prendre partie, dans les courses du Cirque, pour les uniformes verts ou pour les bleus ; ni, dans les combats des gladiateurs, pour les grands ou les petits boucliers. — Être patient dans les travaux. — Me contenter de peu. — Savoir me servir moi-même. — Ne point me charger de trop d'affaires. — Me défier des délateurs.

De Diognétus : point de vaine cu-

dis selon les règles de la justice, et comme envoyé par quelqu'un qui distribue les choses selon le mérite. Continue donc d'y prendre garde, et tout ce que tu feras, fais-le en pensant à te rendre homme de bien, dans le vrai sens de ce mot. Que ce soit la règle de toutes tes actions.

Ne fais et ne pense rien que comme si tu étais sur le point de sortir de la vie. Ce n'est pas que ce soit une chose fâcheuse s'il y a des dieux, car ils ne te feront aucun mal; et s'il n'y en a point, ou s'ils ne prennent aucun soin des choses d'ici-bas, qu'ai-je à faire de vivre dans un monde sans providence et sans dieux?...

On ne saurait penser que la nature, par ignorance ou par faiblesse, ait fait tomber indifféremment et sans distinction les biens et les maux sur les bons et les méchants; et puisque la mort et la vie, l'honneur et l'opprobre, la douleur et le plaisir, les richesses et la pauvreté, et généralement toutes les choses qui de leur nature ne sont ni honnêtes ni honteuses arrivent également aux bons et aux méchants, il s'ensuit que ce ne sont ni de véritables biens ni de véritables maux.

O univers! tout ce qui te convient m'accommode. Tout ce qui est de saison pour toi, ne peut être pour moi ni tardif ni prématuré. O nature! ce que tes saisons m'apportent est pour moi un fruit toujours mûr. Tu es la source de tout, l'assemblage de tout, le dernier terme de tout. — Ce que la nature de l'univers apporte à chacun lui est utile, et l'est au moment qu'elle l'apporte. — Les dieux me négligent-ils moi et mes enfants? cela même doit avoir sa raison. — Un homme instruit et modeste dit à la nature qui donne tout et qui retire tout : donne-moi ce que tu voudras, reprends tout ce qui te plaira; et il ne le dit point par fierté, mais par un sentiment de résignation et d'amour pour elle.

Chapitre v.

De la Raison.

Celui qui en toutes choses suit la raison, sait concilier le repos avec l'activité nécessaire et l'enjouement avec un air posé. — As-tu la raison en partage? — Oui, je l'ai. — Pourquoi donc ne t'en sers-tu pas? car si elle fait sa fonction, que veux-tu de plus? — Si les matelots refusaient d'obéir au pilote, ou les malades au médecin, à quel autre s'adresseraient-ils; ou comment celui-là pourrait-il sauver les passagers, et celui-ci les malades?

En moins de dix jours, ceux même qui dans ce moment te regardent comme une bête farouche, ou comme un singe, te regarderont comme divin, si tu reprends tes maximes et le culte sacré de ta raison.

Sur chaque action qui se présente, demande-toi : me convient-elle? ne m'en repentirai-je pas? bientôt je ne serai plus; tout aura disparu pour moi; que me reste-t-il à désirer que de me conduire en être intelligent uni à tous les autres, et soumis à la la loi commune? — Dans la pratique des bons principes, il faut se comporter comme un athlète prêt à tous les genres de combats, et non comme un simple gladiateur; car aussitôt que celui-ci a laissé tomber sa lance il est tué, au lieu que l'autre a la main toujours prête, et n'a besoin que d'elle pour frapper.

Si une chose n'est pas honnête; ne la fais point : si elle n'est pas vraie, ne la dis point : car tu en es le maître.

Chapitre vi.

Du Recueillement.

La plupart des hommes cherchent la solitude dans les champs, sur les rivages, sur les collines; mais c'est un goût très-vulgaire; il ne tient qu'à toi de te retirer à toute heure, en dedans de toi-même. Il n'y a aucune retraite où un homme puisse être plus en repos, et plus libre que dans l'intérieur de son âme; principalement s'il y a mis de ces choses précieuses qu'on ne peut revoir et considérer sans se trouver aussitôt dans un calme parfait, qui est selon moi l'état habituel d'une âme où tout se trouve en bon ordre et à sa place. — Jouis donc très-souvent de cette solitude, et reprends-y de nouvelles forces. Mais aussi munis-toi de ces maximes courtes, précises, dont le seul souvenir puisse dissiper sur-le-champ tes inquiétudes, et te mettre en état de soutenir sans trouble tout ce qui pourra se présenter. Car enfin qu'est-ce qui te fait de la peine? est-ce la méchanceté des hommes? Mais rappelle-toi que tous les êtres pensants ont été faits pour se supporter les uns les autres; que cette patience fait partie de la justice qu'ils se doivent réciproquement; qu'ils ne font pas le mal parce qu'ils veulent le mal. D'ailleurs à quoi a-t-il servi à tant d'hommes qui maintenant sont au tombeau, réduits en cendres, d'avoir eu des inimitiés, des soupçons, des haines, des querelles? — Cesse donc de te tourmenter.

Considère la rapidité avec laquelle toutes choses tombent dans l'oubli : cet abîme immense de l'éternité qui t'a précédé et qui te suivra; combien un simple retentissement de bruit est peu de chose; la diversité et la folie des idées, que l'on prend de nous, enfin la petitesse du cercle où ce bruit s'étend : car la terre n'est qu'un point de l'univers. Ce qui en est habité n'est qu'un coin du monde, et dans ce coin-là même, combien auras-tu de panégyristes, et de quelle valeur? — Souviens-toi donc de te retirer ainsi dans cette partie de nous-mêmes. Ne te trouble de rien, ne fais point d'efforts violents; mais demeure libre. Regarde toutes choses avec une fermeté mâle, en homme, en citoyen, en être destiné à mourir; surtout, lorsque tu feras dans ton âme la revue de tes maximes, arrête-toi sur les suivantes : l'une, que les objets ne touchent point notre âme, qu'ils se tiennent immobiles hors d'elle, et que son trouble ne vient jamais que des opinions qu'elle se fait au dedans; l'autre que tout ce que tu vois va changer dans un moment et ne sera plus ce qu'il était. N'oublie jamais combien il est arrivé de révolutions ou en toi ou sous tes yeux.

Rien n'est plus digne de pitié qu'un homme qui passe sa vie à tourner partout, et qui fouille, comme l'a dit quelqu'un, jusque sous terre pour découvrir par conjecture ce que ses voisins ont dans l'âme. Il ne sent pas qu'il suffisait à son bonheur de se tenir auprès du génie qui réside en lui, et de le servir comme il doit l'être. Ce service consiste à le garantir des passions, de toute légèreté et d'impatience, à l'occasion de ce qui vient des dieux et des hommes; car ce qui vient des dieux est respectable à cause de leur vertu, et ce qui vient des hommes, parce qu'ils sont nos frères. — Quelquefois nous devons avoir une sorte de pitié de ceux-ci, à cause de l'ignorance où ils sont des vrais biens et des vrais maux. Cette défectuosité est aussi pardonnable que celle d'un aveugle, qui ne peut distinguer le blanc du noir.

Quel est l'usage que je fais à présent de mon âme? c'est ce qu'il faut se demander en chaque occasion, et sur quoi il faut s'examiner. En quel état se trouve actuellement cette partie de moi, qu'avec raison on appelle mon guide? Quelle est la sorte d'âme que j'ai? Est-ce l'âme d'un enfant? d'un jeune homme? d'une femmelette? d'un tyran? d'une bête de somme? d'un animal féroce?

Tiens-toi recueilli en toi-même. Telle est la nature de la raison qui te sert de guide, qu'elle se suffit à elle-même pourvu qu'elle observe la justice. Alors elle jouit d'une sérénité parfaite. Regarde au dedans de toi, là tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable si tu la creuses toujours.

Chapitre vii.

Sur les Spectacles.

On inventa d'abord la tragédie, pour nous faire voir que la vie est sujette à de grands accidents, qu'il est naturel qu'il en arrive, et que les mêmes choses qui nous ont intéressés au

théatre, ne doivent pas nous paraître insupportables dans le monde. Car vous voyez que le monde ne saurait s'en passer et qu'Œdipe, obligé de les souffrir, s'écrie en vain : O Cithéron! — Il est vrai que les poètes disent quelquefois de bonnes choses ; par exemple : « Si les Dieux ne prennent aucun soin de nos enfants, cela même ne se fait pas sans raison. » Et encore : « Il ne faut point se fâcher contre les affaires.... Il faut que notre vie soit moissonnée comme des épis : » et autres pensées semblables.

Après la tragédie on inventa la comédie, que nous appelons ancienne, laquelle, usant d'une liberté magistrale et nommant les choses par leurs noms, servit à rappeler à la modestie les citoyens orgueilleux.

Considère ensuite quel a été le but de la comédie moyenne, et enfin de la nouvelle, qui bientôt a dégénéré en une représentation ingénieuse de mœurs. On sait bien qu'il s'y dit aussi de bonnes choses ; mais, apres tout, quel peut-être le fruit de toute la peine qu'on prend à disposer, à embellir ces fictions ?

Le goût des spectacles magnifiques est un goût frivole ; ces grandes représentations où l'on fait voir des troupes de grands et de petits animaux, et des combats de gladiateurs, valent-elles mieux que la vue d'un os qu'on jette parmi les chiens? que celle d'un morceau de pain qu'on laisse tomber dans un réservoir de poissons, de fourmis qui travaillent à charrier de petits fardeaux, de souris épouvantées qui courent çà et là, ou de marionnettes? — Lorsque tu ne pourras pas éviter de te rendre à ces grands spectacles, portes-y un sentiment de bonté : point de vaine ostentation ; mais songe qu'un homme n'est vraiment estimable, qu'autant qu'il ne s'affectionne qu'à des objets qui le méritent.

Chapitre viii.

Sur les pensées et les mouvements de l'âme.

Telles que seront ordinairement tes pensées, telle sera ton âme; car notre âme se nourrit de pensées. — Dans le peu qui te reste à vivre, ne perds pas le temps à t'occuper d'autrui, à moins que ce ne soit pour le bien de la société : car tu ne pourrais, sans manquer à quelqu'autre devoir, songer par exemple, à ce qu'un tel fait, et pourquoi il le fait, à ce qu'il dit ou pense, aux intrigues qu'il trame, et autres objets de cette nature. Ce serait errer hors de toi et te détourner de l'étude de cette partie de ton âme qui est faite pour te diriger. Il faut exclure de la suite de tes pensées ce qui n'a qu'un objet vain et frivole, surtout ce qui ne peut être que l'effet d'une curiosité inquiète et d'une méchanceté habituelle.

Règle-toi de manière que si l'on venait te demander à quoi tu penses, on pût voir clairement par ta réponse, que tu n'as dans l'âme rien que de simple et de bon, rien qui ne convienne à un être destiné à vivre avec ses semblables, qui rejette d'ailleurs les plaisirs grossiers, toute imagination voluptueuse; tout sentiment de haine, d'envie, tout soupçon; enfin tout ce qui te couvrirait de honte si tu faisais l'aveu de ce qui se passe dans ton esprit. Un tel homme qui, sans différer à prendre soin de lui même, s'occupe à être ainsi, dès à présent, du nombre de ceux qui ont le plus de vertu, doit être regardé comme un prêtre et un ministre des dieux, puisqu'il se consacre au culte de celui qui a été placé au dedans de lui comme dans un temple. En cet état il ne se laisse plus salir par les voluptés; aucune douleur ne parvient à l'abattre; il est au-dessus des atteintes de la calomnie; il est insensible à toute méchanceté; c'est un athlète qui, luttant contre les passions, demeure vainqueur dans le plus noble des combats. Il est pénétré, jusqu'au fond du cœur, de l'amour de la justice. Il acquiesce de toute son âme à ce qui lui arrive par la distribution de la Providence.

Il y a des pensées sur lesquelles il faut veiller sans cesse pour les effacer de l'esprit, en disant : celle-ci ne sert à rien; celle-là tend à ruiner la société; cette autre va te faire parler contre tes vrais sentiments, ce qui serait la plus indigne de tes actions; enfin cette dernière est pour toi un juste sujet de te faire ce reproche, que tu assujettis la partie la plus importante de toi-même, et que tu la rends esclave de la moins noble, de celle qui doit mourir; en un mot, de ton corps et des grossières sensations qu'il éprouve.

Ne te laisse pas entraîner inconsidérément par l'imagination; mais viens autant qu'il se peut et se doit au secours des affligés, quoiqu'ils n'aient été privés que de biens extérieurs. Garde-toi cependant de croire que cette privation soit un vrai mal. Cette pensée ne serait pas juste. Comporte-toi alors comme un homme qui prierait son enfant de lui prêter sa toupie; il sait bien que ce n'est qu'une toupie.

Chapitre ix.

Sur les troubles intérieurs.

Sois comme un promontoire contre lequel tous les flots de la mer se brisent. Il reste immobile; autour de lui les plus impétueux mouvements de l'eau sont sans force.

Ce qui vient d'arriver t'empêche-t-il d'être juste, magnanime, tempérant, sage, modeste, libre, d'avoir les autres vertus dont l'exercice constitue essentiellement un être raisonnable? Souviens-toi donc, toutes les fois qu'un événement t'inspirera de la tristesse, de faire usage de cette maxime : que ce n'est point un malheur d'éprouver des accidents, mais un bonheur de les supporter avec fermeté.

Ne t'inquiète pas sur l'avenir, tu t'en tireras, s'il le faut, avec le secours de la même raison qui t'éclaire sur le présent.—C'est une honte que le visage obéisse ; qu'il s'arrange et se compose comme il plaît à l'âme, et que celle-ci ne s'arrange pas, ne se compose pas elle-même.

Si une chose dépend de toi pourquoi la fais-tu? Si elle dépend d'autrui, à qui t'en prends-tu? Est-ce aux atomes ou aux dieux? l'un et l'autre seraient folie. Ne te plains jamais d'un autre homme, car il faut le corriger si tu le peux; ou si tu ne le peux pas, il faut remédier au mal qu'il peut faire; et si cela même passe ton pouvoir, pourquoi encore te plaindre? Il faut ne rien faire en vain.—Éloigne toutes ces pensées en ne cessant de te dire : il est actuellement en mon pouvoir de ne laisser dans ce cœur aucune méchanceté, aucune cupidité, en un mot aucune sorte de passion. Mais pourvu que je voie bien la vraie qualité des objets, il m'est permis d'en user suivant le mérite de chacun.

Ne te trouble point en te faisant un tableau de tout le reste de ta vie. Garde-toi de te représenter à la fois le nombre et la grandeur des peines que tu auras probablement à souffrir. Mais à mesure qu'il t'en arrive, demande-toi : qu'est-ce qu'il y a là d'insoutenable? car tu rougiras de t'en faire l'aveu. Ensuite rappelle-toi cette vérité que ce n'est ni l'avenir ni le passé qui t'incommodent; c'est toujours le présent. Mais l'objet présent n'est presque rien, quand on ne lui donne que sa juste étendue, et qu'on demande à son âme, avec reproche, si elle ne peut pas porter un si mince fardeau. — Je n'ai jamais chagriné personne que malgré moi; pourquoi faut-il que je me chagrine moi-même?

Chapitre x.

Être content de tout ce qui arrive.

Songe que, comme il serait ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'est pas moins de trouver étrange les événements que le monde porte en abondance. C'est comme si un médecin et un pilote trouvaient étranges les accidents de la fièvre et des vents contraires.—Tout ce qui arrive est aussi ordinaire et aussi commun que les roses le sont au printemps et les fruits des arbres en été. Telles sont les maladies, la mort, la calomnie, les conjurations; tel

est enfin tout ce qui réjouit ou afflige les sots...

Ou la nature t'a donné assez de force pour supporter tout ce qui t'arrive, ou elle ne t'en a pas donné assez. Si tu as reçu assez de force fais-en usage, et ne te fâche point; si l'accident est au-dessus de tes forces, prends encore patience, car en te consumant il se consumera aussi. Mais souviens-toi que, par ta nature, tu peux supporter tout ce qu'il est en ton pouvoir de rendre supportable, en considérant ton véritable intérêt ou ton honneur. .

Chapitre xi.

Force d'âme contre la douleur.

Ce qui n'empire pas l'essence de l'homme ne saurait empirer la condition de sa vie, ni le blesser véritablement, soit au dedans soit au dehors. — Arrive tout ce qui voudra à ces membres qui peuvent être affectés par quelque accident. Pour moi, si je ne pense pas que cet accident soit un vrai mal, je ne suis pas encore blessé. Or je suis le maître de ne pas le penser.

Ce qui est insupportable tue; ce qui dure est supportable. Cependant mon esprit, se renfermant chez lui, conserve sa tranquillité; mon guide reste hors de toute atteinte.

Ou la douleur est un mal pour le corps, qu'il s'en plaigne donc, ou elle en est un pour l'âme; mais il ne tient qu'à celle-ci de conserver la sérénité, la paix qui lui est propre, et de ne pas croire que ce soit un mal pour elle. En effet ce qui discerne, ce qui désire et ce qui craint, réside tout entier au dedans de nous; aucun mal ne peut arriver jusque-là.

Quand les hommes viendraient à grands cris me charger de tous les outrages dont ils pourraient s'aviser, quand même les bêtes féroces viendraient mettre en pièces les membres de cette masse de boue qui m'enveloppe, je peux affranchir ma vie de toute souffrance et la passer dans la plus grande satisfaction du cœur. Dans toutes les situations qu'est-ce qui empêche mon entendement de se maintenir dans un état paisible, de juger au vrai de ce qui se passe autour de lui, et de tourner promptement à son usage ce qui se présente? Mon jugement ne peut-il pas dire à l'accident : Tu n'es au fond que cela, quoique l'opinion te fasse paraître autre chose? Mon âme exercée ne peut-elle pas lui dire : je te cherchais; car, dans tout ce qui se passe, je trouve comme être raisonnable et sociable, occasion de pratiquer la vertu, d'exercer cet art qui convient à l'homme et à la Divinité. En effet, tout ce qui arrive est propre à me rapprocher ou de Dieu ou de l'homme.

Chapitre xii.

Règles de discernement.

Si tu as la vue fine, dit quelqu'un, sers-t'en pour juger comme jugent les hommes les plus sages. — Examine à fond chaque chose; prends garde que rien ne t'échappe sur sa qualité, sur sa valeur intrinsèque. — Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche; et parmi les hommes, l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre, un autre un poisson; celui-ci des sangliers ou des ours, et celui-là des Sarmates. Ne trouve-t-on point partout les mêmes principes et les mêmes motifs? — Accoutume-toi autant que tu le pourras à analyser tout ce qui frappe ton imagination selon les règles de la nature, de la morale et d'un juste raisonnement. — Prends l'habitude, en voyant les actions d'autrui, de te faire cette question : quel est le but que cet homme se propose? Mais songe d'abord à tes propres actions, et commence par t'examiner toi-même. — Accoutume-toi également à écouter sans distraction ce qu'on dit; et entre, autant qu'il se pourra, dans l'esprit de celui qui parle. — Il faut se dire en toute occasion : ceci me vient évidemment de Dieu; et telle autre chose m'arrive par une suite nécessaire du système général de la connexion et du rapport de toutes choses, dont il a dû résulter particulièrement un tel concours et une telle rencontre.

Quant à cette autre particularité, elle me vient de mon concitoyen, de mon allié, de mon compagnon qui, par malheur, ignore ce qui convient à notre propre nature; mais je ne l'ignore pas; c'est pourquoi je le traiterai avec humanité et justice, selon la loi naturelle d'une société d'hommes. Cependant je n'oublie pas à quel rang je dois mettre ce qui m'arrive, puisque cela même est du nombre des choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises par leur nature.

Chapitre xiii.

Objets dignes de notre estime.

Ce qui rend l'homme estimable n'est pas d'être agité par les vents, comme les plantes; ni de respirer, comme les animaux privés ou sauvages; ni d'avoir une imagination propre à recevoir l'impression des objets; ni d'être secoué par ses appétits, comme ces petites figures qu'on fait mouvoir par des fils ou des ressorts; ni d'être un animal de compagnie, ni de savoir prendre de la nourriture : ces diverses fonctions sont toutes du même genre. — Qu'est-ce qui honore véritablement l'homme? Est-ce d'être accueilli avec des battements de mains? non; ni par conséquent de l'être avec des acclamations et des louanges, puisque les louanges et les acclamations de la multitude ne sont aussi que du bruit. Laissons donc là cette méprisable gloire. — Que reste-t-il qui distingue et relève un homme? C'est, à mon avis, de savoir diriger et contenir tous les mouvements de son âme, au point de ne faire que des actions propres à la constitution d'un être raisonnable; imitant en cela les gens d'art et de métier, qui ne se proposent que de faire les préparations convenables à leur ouvrage. Tel est l'objet du jardinier, du vigneron, de celui qui dompte les chevaux, etc.; a-t-on un autre but dans l'éducation et les instructions qu'on nous donne?

Garde-toi de jamais estimer, comme un bien qu'il te serait utile de posséder, ce qui t'obligerait un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr quelqu'un, à le soupçonner, à le maudire, à le tromper, enfin à désirer des choses qui, pour être cachées ont besoin de voiles et de murailles.

Celui qui donne le premier rang d'estime à son âme, à ce génie divin qui l'éclaire, et au culte sacré des vertus qui lui conviennent, ne fait pas comme les héros de tragédie; il ne pousse point de gémissements sur son sort; il n'évitera ni la solitude, ni le grand monde, et surtout il passera sa vie sans rien ambitionner ni craindre, se mettant peu en peine si son âme sera pendant un court ou long espace de temps enveloppée d'un corps. Il serait aussi prêt à mourir dans ce moment, s'il le fallait, qu'il est prêt à remplir toute autre fonction décente et honnête.

Pour empêcher que le chant, la danse, ou les exercices gymnastiques ne t'affectent trop, considère-les partiellement. Demande-toi : Est-ce un tel son qui me ravit? Est-ce un tel pas, un tel geste qui me charme? tu n'oserais te l'avouer. Uses-en de même pour tous les spectacles. — Dans ce qui n'est point la vertu, ou provenant d'elle, n'oublie pas de porter au plus vite ta pensée en détail sur l'objet qui se présente, afin que cette analyse en diminue l'impression : et applique cette méthode à toute la vie.

Chapitre xiv.

Sur les véritables biens.

Si, dans la vie humaine, tu trouves quelque chose de mieux que la justice, la vérité, la tempérance, la force et une âme qui se suffit à elle-même, en ce qu'elle te fait agir par la droite raison et qu'elle s'abandonne au destin pour ce qui ne dépend pas d'elle; si disons-nous, tu connais quelque bien plus excellent, dirige tous tes efforts vers cette précieuse découverte.

Mais si tu ne vois rien de meilleur que le génie même qui réside en toi, qui commande à tes propres désirs, qui examine tout ce que l'imagination te présente, qui se sauve, comme le disait Socrate, loin des atteintes des sens, qui se soumet lui-même aux dieux et qui aime les hommes; si tout le reste te paraît bas et vil, en comparaison de lui, ferme ton cœur à tout autre objet, qui, venant une fois à t'attirer, ne te permettrait plus, sans te faire éprouver un tiraillement fâcheux, de donner le premier degré d'estime à ce bien particulier aux êtres de ton espèce, et le seul qui t'appartienne véritablement.

Il n'est pas juste qu'un objet étranger vienne contre-balancer le bien de la raison, ce principe de toute action vertueuse. Les voluptés, les richesses, les louanges de la multitude lui sont étrangères. Si une fois ces objets te paraissent pouvoir contribuer à ton bonheur, ils prévaudront dans ton âme et l'entraîneront. Choisis donc ce qu'il y a de mieux, et t'y attache inséparablement.

Mais peut-être ce qui est utile est-il ce qu'il y a de mieux? — Oui, s'il est utile à l'homme en qualité d'animal raisonnable; mais s'il ne lui est utile que comme animal, non vraiment; et sans faste ni ostentation, conserve un jugement sain pour faire un juste et solide parallèle.

L'homme vain fait dépendre son bonheur de l'action d'un autre homme, le voluptueux de ses sensations, le sage des actions qui lui sont propres.

Chapitre xv.

Règles de Conduite.

Il faut avoir toujours à la main ces deux règles; l'une de ne rien faire que ce que t'inspire la raison, ta reine et ta législatrice; l'autre de changer d'avis, s'il se trouve quelqu'un qui te redresse et te retire de ton opinion; mais toujours pourvu que les motifs de ton changement soient basés sur la justice, ou le bien public, ou quelque raison approchante, et non la satisfaction ou l'honneur qui pourraient t'en revenir.

Souviens-toi que, même en changeant d'avis, en te soumettant à celui qui te corrige, tu restes également libre; car ta nouvelle action est toujours un effet de ta volonté et de ton discernement: c'est donc une action propre de ton âme.

Que de temps nous gagnons, en ne nous occupant jamais de ce que le prochain dit, fait, ou pense; mais en nous bornant à rendre nos actions justes et saintes.

Ne travaille pas comme un misérable, ni pour te faire plaindre ou admirer; mais que, dans ta vie, l'action et le repos se rapportent à l'intérêt de la société. — Plie-toi aux événements que l'ordre général t'a destinés; et, quels que soient les hommes avec lesquels le sort te fait vivre, porte-leur un sincère attachement.

Que tes discours, dans le sénat et ailleurs, soient agréables sans être brillants; qu'ils partent d'une raison saine. — Dans ce qu'on dit, sois attentif aux expressions; et, dans ce qu'on fait, à tous les mouvements. Dans ceux-ci, vois promptement à quel but on vise, et, dans le reste, prends garde au véritable sens. — Pénètre jusqu'au fond du cœur de tout le monde, et permets à tout le monde de pénétrer jusqu'au fond du tien.

Pourquoi s'amuser à des conjectures, quand on peut voir dans le moment ce qui est à faire. Si tu le vois, marche à ton objet avec calme et fermeté; si tu ne le vois pas, suspends ton jugement et prends de meilleurs conseils. Si quelque difficulté encore se présente, pense-y, et, selon les circonstances, marche à ce qui te paraîtra le plus juste. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. En allant à ce but, quelle chute pourrais-tu craindre?

Accoutume-toi à tous les exercices qui te sont le moins familiers; car la main gauche, qui, faute d'habitude, est ordinairement faible, tient pourtant la bride plus solidement que la main droite: c'est qu'elle y est accoutumée.

Prends toujours le plus court chemin; c'est celui de la nature. Il consiste à faire et à dire ce qu'il y a de plus conforme à la justice. Cette façon de vivre épargne à l'homme beaucoup de peines et de combats; elle le délivre du soin de ménager toute sa conduite, et d'user d'adresse.

Comme les médecins ont toujours sous la main des instruments et des outils prêts pour les cures imprévues, de même tu dois être muni des principes nécessaires pour connaître tes devoirs envers dieu et envers l'homme; et pour faire les moindres choses, comme ayant toujours devant les yeux la liaison qui existe entre ces deux sortes de devoirs: car tu ne feras rien de bien dans les choses humaines, si tu oublies le rapport qu'elles ont avec Dieu, ni rien de bien dans les choses divines, si tu oublies leur rapport avec la société.

Chapitre xvi.

Défauts à éviter.

Ne fais rien de nuisible à tes semblables, rien sans examen, rien par esprit de contradiction. — Qu'on te croie sur ta parole, sans serments ni témoins. — Sois gai et serein sans avoir besoin du secours ni des consolations de personne. — En un mot, sois ferme et droit par toi-même, sans avoir besoin de soutien étranger.

L'âme se déshonore de plusieurs manières; principalement lorsqu'elle devient, en quelque sorte, une tumeur dans le corps du monde. Car c'est se séparer de la nature dont tous les êtres font partie, que de supporter impatiemment ce qui s'y fait; d'avoir de l'aversion pour un autre homme ou même de s'élever contre lui avec animosité, comme il arrive dans la colère. — Elle se déshonore aussi lorsqu'elle cède à la volupté ou à la douleur, lorsqu'elle dissimule, qu'elle use de feinte ou de mensonge; lorsqu'elle ne dirige vers aucun but son action et les mouvements de son cœur, faisant tout au hasard, et ne mettant de l'ordre et de la justice à rien.

Recevoir sans fierté, rendre sans peine. — Point d'inquiétude dans la conversation.

Quand tu agis, n'aie point l'air abattu d'un homme haletant de fatigue. — Évite également l'air sombre et les saillies de vivacité.

« J'ai résolu de traiter franchement avec vous; » Que ces paroles supposent de corruption et de fausseté! Que fais-tu, ô homme? A quoi bon ce préambule? Ce que tu vas dire, a déjà dû se montrer sur ton front, éclater dans tes yeux. L'ostentation de franchise est un poignard caché. Rien de si horrible que les caresses d'un traître! Évite cela, par-dessus tout.

Chapitre xvii.

Sur la Volupté et la Colère.

De quelles voluptés les brigands, les débauchés, les parricides, les tyrans, ne firent-ils pas l'essai?

Le vrai bien est utile et ne peut jamais être un sujet de repentir; il mérite même les soins d'un homme vertueux et honnête; mais un homme honnête et vertueux ne s'est jamais repenti d'avoir négligé la volupté; la volupté n'est donc ni utile ni bonne. Dans la constitution d'un être raisonnable, je ne vois aucune vertu qui puisse être mise en opposition avec la justice; mais j'y vois la continence opposée à la volupté.

L'altération qui se fait au visage par l'habitude de la colère, est un accident fort contraire à la nature, puisque souvent la couleur en devient pâle et finit par s'éteindre au point de ne pouvoir plus se ranimer. N'est-ce point une preuve que la colère est aussi contre la raison?

Chapitre xviii.

Contre la vaine gloire.

Celui qui s'inquiète de ce qu'on dira après sa mort, ne songe pas que

chacun de ceux qui se souviendraient de lui, mourra bientôt lui-même, et qu'il en arrivera autant à leurs successeurs, jusqu'à ce que toute cette renommée périsse après avoir passé par quelque races également inquiètes et mortelles.

Nous n'entendons plus prononcer quantité de mots qui étaient en usage autrefois. Il en est de même des noms des plus illustres personnages des temps passés, tels que Camille, Céson, Volésus, Léonatus, Scipion, Caton et Auguste, et Adrien et Antonin; ce sont comme des mots tombés en désuétude. Tout cela s'évanouit, se met bientôt au rang des fables, s'efface entièrement de la mémoire. — Mais après tout, quand notre nom ne devrait jamais être oublié sur la terre, que serait-ce? Pure vanité. Que faut-il donc ambitionner? Une seule chose: d'avoir l'esprit de justice, de faire des actions utiles à la société; d'éviter constamment le mensonge, d'être disposé à recevoir chaque accident de la vie comme une chose nécessaire, qui nous vient du même principe et de la même source que nous. Le sable du bord de la mer est caché par le nouveau sable que les flots apportent, et celui-ci par d'autre; de même, en ce monde, ce qui survient anéantit bientôt la trace de tout ce qui a précédé.

O homme! tu viens de haranguer le peuple avec de grands cris; est-ce que tu as oublié ce que c'est, au fond, que ton art et ce peuple? — Non je ne l'ai point oublié; mais on estime et l'on recherche toutes ces choses-là! — Faut-il donc que tu sois fou, parce que les autres manquent de sagesse?

Chapitre xix.

Sentiment de soi-même.

Si quelqu'un peut me faire apercevoir que je pense ou me conduis mal, je me corrigerai avec plaisir; car je cherche la vérité qui n'a jamais fait de mal à personne, au lieu que c'est un vrai mal de se tromper et de ne pas se connaître soi-même. — Qu'ai-je à faire de vivre plus longtemps, si je perds le sentiment de mes fautes! — Les dieux immortels ne se fâchent pas d'avoir à supporter si long-temps un grand nombre d'hommes, et d'hommes si méchants; ils ont même toutes sortes de soins pour eux: et toi, qui as si peu de temps à vivre, tu en es las? Toi qui es un de ces méchants!

Quand tu voudras te procurer de la satisfaction, songe aux excellentes qualités de tes contemporains, comme à l'activité de celui-ci, à la pudeur de celui-là, à la libéralité d'un autre, et ainsi du reste: car il n'est rien de si agréable que l'image des vertus qui éclatent dans les mœurs de ceux qui vivent avec nous, lorsqu'on les rassemble comme sous un même point de vue. — Il est étrange que tu ne veuilles pas te dérober à tes mauvais penchants, ce qui est en ton pouvoir; et que tu prétendes échapper à ceux des autres, ce qui ne dépend pas de toi.

C'est avec justice que tu éprouves des tourments intérieurs, puisque tu aimes mieux différer à devenir bon que de commencer à l'être.

Chapitre xx.

Contre la Paresse.

Le matin, lorsque tu sens de la peine à te lever, fais aussitôt cette réflexion: je m'éveille pour faire l'ouvrage d'un homme, dois-je être fâché de vaquer aux actions pour lesquelles je suis né, pour lesquelles j'ai été envoyé dans ce monde? N'ai-je été crée que pour rester chaudement couché entre deux draps? — Mais cela fait plaisir! — C'est donc pour avoir du plaisir que tu as reçu le jour, et non pour agir et travailler? Vois ces plantes, ces oiseaux, ces fourmis, ces araignées, ces abeilles qui de concert enrichissent le monde de leurs ouvrages: et toi tu refuses de remplir tes fonctions d'homme? Tu ne cours point à ce que ta nature exige? — Mais il faut bien prendre quelque repos. — La nature a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis à celui de manger et de boire; et tu passes ces bornes, tu passes au-delà du besoin, tandis que sur le travail tu restes en-deçà du possible! C'est que tu ne t'aimes pas toi-même; car si tu t'aimais, tu aimerais aussi ta propre nature, et ce qu'elle veut. Les artistes qui sont passionnés pour leur art sèchent, pour ainsi dire, sur leurs ouvrages, sans se baigner et mangeant peu. Fais-tu moins de cas de ta nature, que n'en fait un tourneur de son industrie, un comédien de son jeu, un avare de son argent, un ambitieux de sa folle vanité? — Aussitôt que ces gens-là sont à leur objet chéri, ils ont bien plus à cœur d'y faire des progrès que de dormir ou de manger. Les actions sociales te paraissent-elles moins honnêtes, moins dignes de ton zèle? Rappelle-toi, quand tu seras tenté de rester au lit, qu'il est de la conformation de ton être et de ta condition d'aller t'acquitter de quelque devoir social, au lieu que le dormir t'est commun avec les bêtes.

chapitre xxi

Contre le respect humain.

Juge-toi digne de ne jamais dire ou faire que ce qui convient à ta nature. Que le blâme ou les discours d'autrui ne t'en imposent point. Si la chose est honnête, sache qu'elle n'est point indigne de toi. Les autres ont leur façon de penser, leurs inclinations; C'est leur affaire, n'y regarde pas. Suis ton droit chemin. — Ne te laisse pas entraîner par le tourbillon. Entre les divers mouvements de ton cœur, choisis ce qui est le plus conforme à la justice; et, entre tes diverses imaginations, n'abandonne pas ce que tu as clairement conçu.

Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, il faut absolument que je sois homme de bien; il doit en être de moi comme de l'or de l'émerande, de la pourpre, qui diraient sans cesse: quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, il faut absolument que je conserve ma nature.

Tu veux être loué d'un homme qui trois fois dans une heure se maudit? Il faudrait qu'il se plût à lui-même; et comment pourrait-il se plaire, puisqu'il se repent de presque tout ce qu'il fait?

chapitre xxii.

Des obstacles à faire le bien.

Quand il s'agit de ton devoir, qu'importe que tu aies froid ou chaud? que tu aies envie de dormir ou non? qu'on doive te blâmer ou te louer? que tu ailles mourir ou faire toute autre chose? Mourir est une fonction de la vie, et en cela, comme dans tout le reste, il suffit de bien faire ce qu'on fait dans le moment.

Si quelqu'un s'oppose en toi à ce qui est conforme à la nature d'un être raisonnable et sociable, tourne ton âme à la patience et à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton désir n'était que conditionnel, et que tu ne souhaitais pas l'impossible. Que voulais-tu? un certain effet de ton désir, et tu l'obtiens. Ce désir devient la chose elle-même.

N'oublie point qu'un citoyen de cette grande ville du monde ne peut être blessé que de ce qui offenserait la ville entière. Il n'est rien qui puisse nuire au monde, que ce qui troublerait la loi de son arrangement; et aucun de ces accidents, que le vulgaire nomme fâcheux, ne peut troubler cet ordre: ils ne peuvent donc nuire ni à la ville ni au citoyen.

Comme ceux qui te font obstacle dans le chemin de la droite raison ne peuvent t'empêcher de te bien conduire, ne cesse pas de les aimer; mais tiens-toi ferme également sur ces deux principes: l'un de persévérer dans ta façon de penser et d'agir; l'autre d'avoir de la douceur pour ceux-même qui veulent te faire obstacle ou qui te sont fâcheux de tout autre manière; car il n'y aurait pas moins de faiblesse à leur en vouloir du mal, qu'à abandonner la bonne action et succomber à la crainte.

Si quelque chose te paraît difficile, songe qu'elle n'est pas impossible à l'humanité; et si un autre peut la faire, si même elle convient à tout homme, songe que tu peux y atteindre aussi.

Que le pouvoir de l'homme est grand! L'homme est libre de ne rien faire que ce qu'il sait bien que Dieu approuvera, et de recevoir, avec résignation, tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer.

CHAPITRE XXIII.

Encouragement à la vertu.

Embellis ton âme de simplicité, de pudeur, et d'indifférence pour tout ce qui n'est ni vertu ni vice. Aime tous les hommes. Marche à la suite de Dieu; car, comme dit un poète, ses lois gouvernent tout.

Il ne faut pas seulement considérer que, tous les jours, la vie se consume, mais encore songer que, si l'on parvient à un grand âge, il n'est pas sûr que l'on conservera la même force d'esprit et de jugement pour la contemplation, la recherche et la connaissance des choses divines et humaines.

Si un homme tombe dans l'enfance, il continue à la vérité de dormir, de prendre de la nourriture, d'avoir de certaines idées, de certains désirs et autres objets semblables; mais il ne jouit plus de lui-même, et, la vivacité de son esprit se trouvant éteinte, il n'est plus en état de bien sentir toutes les parties de ses devoirs, ni même d'examiner s'il est temps de mettre son esprit en liberté, ni toute autre question qui demande une raison bien active... Il faut donc se hâter, non-seulement parce que tous les jours on s'approche de la mort, mais surtout pour prévenir cet affaissement total de notre intelligence et de notre raison.

Songe depuis combien d'années tu remets au lendemain, et combien d'occasions la providence t'a fournies dont tu n'as tiré aucun avantage. Il faut enfin que tu connaisses de quel monde tu fais partie, et quel est ce maître de l'univers dont ton âme est une émanation; qu'il n'a laissé à ta disposition, qu'un temps limité, et que si tu n'en profites point il s'envolera; tu disparaîtras avec lui. Ne fais pas comme si tu avais à vivre des siècles; la mort s'avance pendant que tu vis, pendant que tu le peux rends-toi homme de bien.

Prends garde de te croire supérieur à toute loi, comme les mauvais empereurs. Prends garde de faire naufrage; il n'y en a que trop d'exemples! Persiste à vouloir être simple, bon, de mœurs pures, grave, ennemi des plaisanteries, juste, religieux, bienfaisant, humain, ferme dans la pratique de tes devoirs. Révère les dieux, et rends service aux hommes. La vie est courte; le seul avantage qu'il y ait à passer quelque temps sur la terre, c'est de pouvoir vivre en homme sage, et faire des actions utiles à la société.

Te flattes-tu de mériter les titres de bon, modeste, véridique, prudent, doux, magnanime? Prends bien garde à ne point mériter les titres contraires; et si tu perds ceux-là, tâche de les recouvrer au plus tôt: mais souviens-toi que le titre de prudent veut dire que tu dois avoir pris l'habitude d'examiner attentivement et sans distraction la nature de chaque objet; que le titre de doux, t'oblige à acquiescer volontairement à tout ce que la commune nature t'a distribué; que le titre de magnanime suppose une élévation d'âme au-dessus de toutes les impressions douces ou rudes que la chair éprouve, au-dessus de la vaine gloire, au-dessus de la mort et des accidents les plus terribles.

Si tu tâches de mériter ces titres, sans te soucier que les hommes te les donnent, alors tu deviendras tout autre, et tu parviendras à une vie toute nouvelle; car rester le même que tu as été par le passé, continuer de mener une vie où l'âme reçoit mille atteintes mortelles et se couvre de souillures, c'est n'avoir aucun sentiment, c'est être esclave de l'amour de la vie, c'est ressembler à ces gladiateurs qui, à moitié dévorés dans un combat contre les bêtes, et tout couverts de blessures, de sang et de poussière, demandent cependant à être réservés au lendemain pour être livrés aux mêmes dents et aux mêmes ongles. Entre donc en possession de ce petit nombre de titres; et si tu peux y rester, restes-y aussi content que si tu étais transporté dans un séjour comparable à celui des bienheureux.

Essaie de voir ce qui t'adviendra de mener la vie d'un homme de bien, qui accepte avec résignation la part qui lui a été destinée des événements du monde, qui fait consister son bonheur à ne faire lui-même que des actions justes, et qui a le cœur plein de bienveillance pour les autres. — Quoi! jusqu'à ce qu'une torche soit consumée, elle ne cesse point de jeter sa lumière, et tu souffrirais que la vérité, la justice, la tempérance s'éteignissent en toi, tant que tu subsisteras?

O mon âme! quand seras-tu donc bonne, simple et toujours la même, plus à découvert que le corps qui t'environne? quand feras-tu sentir à tous les hommes une douce et tendre bienveillance? quand seras-tu assez riche de ton fonds pour n'avoir besoin de rien, pour n'avoir rien à désirer au dehors parmi les êtres animés ou inanimés; pour ne pas vouloir être en quelqu'autre lieu, dans un autre pays, respirer un air plus pur, vivre avec des hommes plus sociables; mais pour qu'en te pliant à ta situation, tu prennes plaisir à tout ce qui est, persuadée que tu as en toi tout ce qu'il te faut, que tout va bien pour toi, qu'il n'y a rien qui ne te vienne des dieux; que ce qu'il leur a plu ordonner et ce qu'ils ordonneront ne peut être que bon pour toi: quand est-ce enfin que tu te seras mise en état de vivre avec les dieux et les hommes, de façon que tu ne te plaignes jamais d'eux et qu'ils n'aient rien à blâmer dans tes actions?

C'est une honte que, dans la vie que tu mènes, ton corps ne succombe point aux fatigues de la guerre, et qu'avant lui ton âme tombe dans la langueur. — Si tu te veux du bien, tu peux dans un moment te procurer les vraies sources de ce bonheur que tu désires, et autour duquel tu ne fais que tourner. Tu n'as qu'à oublier le passé, remettre l'avenir entre les mains de la Providence, et, ne t'occupant que du présent, te diriger vers des objets de droiture et de justice.

CHAPITRE XXIV.

Supporter les hommes.

Ne manque pas de dire chaque matin: aujourd'hui j'aurai affaire à des gens inquiets, ingrats, insolents, fourbes, envieux, insociables. Ils n'ont ces défauts que parce qu'ils ne connaissent pas les vrais biens et les vrais maux. Mais moi, qui ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est honnête et le vrai mal dans ce qui est honteux; moi, qui sais quelle est la nature de celui qui agit mal à mon égard, et qu'il est mon parent, non par la chair et le sang, mais par notre commune participation à un même esprit émané de dieu, je ne peux me tenir pour offensé. En effet il ne saurait dépouiller mon âme de sa vertu; et je n'ai aucune raison pour me fâcher contre un frère et moins encore pour le haïr; nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie à l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupières, des deux mâchoires. Ainsi il est contre la nature que nous soyons ennemis. Or ce serait l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine et de se fuir.

Il y a une sorte d'inhumanité à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paraissent convenables et utiles, et tu sembles le leur défendre lorsque tu te fâches contre eux de leurs fautes; car ils ne se portent à ce qu'ils font que comme y trouvant de l'utilité et de la convenance. Mais, diras-tu, ils se trompent. Détrompe-les donc, instruis-les, mais sans te fâcher.

Qu'est-ce que la méchanté? tu l'as vu souvent. Ainsi à tout ce qui arrive en ce genre, dis aussitôt: c'est ce que j'ai vu plusieurs fois. Partout tu trou-

veras les mêmes choses qui remplissent nos histoires, soit anciennes, soit du moyen âge, soit modernes, les mêmes dont toutes les villes et les familles sont pleines. Rien de nouveau; tout est ordinaire, comme de bien courte durée.

Si l'on te blâme, si l'on te hait, ou si l'on te décrie, examine de près l'âme de ces gens-là; pénètre dans leur intérieur et vois ce qu'ils sont. Tu reconnaîtras qu'il ne faut pas te tourmenter pour leur faire prendre une autre opinion de toi. Il faut cependant leur vouloir du bien, car la nature a voulu que vous fussiez amis, et les dieux même leur donnent des secours de toute espèce, pour qu'ils ne se méprennent pas sur les faux biens qu'ils recherchent avec inquiétude. — A-t-il fait une faute? c'est à lui-même qu'il a manqué; mais peut-être ne l'a-t-il pas faite. — S'il se trompe, instruis-le avec amitié; fais-lui connaître son erreur, et si tu ne peux y réussir n'accuse que toi, ou même ne t'accuse pas.

Dissipe, si tu peux, les préjugés des hommes, et si tu ne le peux pas, souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donné le sentiment de la bienveillance. Les dieux même les aiment, et contribuent, tant leur bonté est grande, à leur faire avoir de la santé, des richesses, de la gloire. Il ne tient qu'à toi de leur vouloir du bien; dis-moi qui t'en empêche?

Chapitre xxv.

Sur les offenses qu'on reçoit.

En faisant ensemble nos exercices, quelqu'un nous a égratignés et blessés inconsidérément? Nous ne nous en plaignons pas. Nous ne nous tenons pas pour offensés, et dans la suite nous ne nous défions pas de cet homme comme d'un traître; nous nous gardons simplement de lui, sans air d'inimitié ni de soupçon; nous nous contentons de l'éviter tout doucement. C'est ainsi qu'il faut faire dans tout le reste de la vie. Passons bien des choses à ceux qui, pour ainsi dire, s'exercent avec nous. Il ne nous est pas défendu, comme je l'ai dit, d'éviter certaines gens; mais il ne faut ni haine ni méfiance.

Lorsqu'un impudent te choque, fais-toi aussitôt cette question: est-il possible que, dans le monde, il n'y ait point d'impudents? Cela ne se peut pas; ne demande donc pas l'impossible: celui-ci est un de ces impudents qui doivent nécessairement se trouver dans le monde. Ne manque pas d'en dire autant du fourbe, du traître, de tout autre méchant; car en te rappelant qu'il est impossible de ne pas rencontrer des hommes de cette espèce, tu en seras plus indulgent pour chacun d'eux.

Il est aussi fort utile de penser d'abord à celles des vertus que l'homme a reçues de la nature contre chaque défaut de son prochain; elle lui a donné la douceur, comme une sorte de préservatif contre la colère que peut exciter la sottise; et, contre un autre défaut, elle a donné un autre antidote. Après tout, il ne tient qu'à toi de remettre dans le bon chemin celui qui en est sorti; car tout homme qui manque à son devoir, manque le but général qu'il s'est proposé.

Sur toutes choses, quand tu te plains d'un homme sans foi, d'un ingrat, reviens sur toi-même; car c'est évidemment ta faute d'avoir cru qu'un homme sans foi soit fidèle, ou de t'être proposé, en faisant du bien, autre chose que d'en faire, et de goûter dans le moment tout le fruit de ta bonne action. Eh! que cherches-tu de plus en faisant du bien aux hommes? Ne te suffit-il pas d'avoir agi conformément à ta nature? Tu veux en être récompensé? C'est comme si l'œil demandait à être récompensé parce qu'il voit, ou les pieds parce qu'ils marchent; car comme ces différentes parties du corps ont été faites pour une fin, et qu'en agissant selon leur structure elles ne font que ce qui leur est propre, de même aussi l'homme, ayant été créé pour être bienfaisant, n'a fait que se conformer à son organisation lorsqu'il a fait du bien à quelqu'un, ou qu'il a concouru à lui procurer des avantages extérieurs. Il a dès-lors tout ce qui lui appartient.

N'aie pas des choses l'opinion qu'en a celui qui te fait injure, ou l'opinion qu'il veut t'en faire prendre. Vois-les comme elles sont réellement. — Un tel me méprise? Qu'il en examine les motifs. Quant à moi, je veillerai à ne rien faire ou dire qu'il puisse trouver digne de mépris. Un autre me hait? C'est son affaire. La mienne est d'avoir de la bienveillance et de la douceur pour tout le monde; et pour lui-même, d'être prêt à lui montrer qu'il se trompe, non, en le mortifiant, non avec une modération affectée, mais avec une noble franchise et une bonté véritable.

Chapitre xxvi.

Pardonner à ses ennemis et les aimer.

C'est le propre d'un homme d'aimer ceux-mêmes qui l'offensent. — Tu les aimeras si tu viens à penser que tu es leur parent, que c'est par ignorance et malgré eux qu'ils font des fautes, que, dans peu, vous mourrez tous, et surtout qu'on ne t'a point fait de mal, puisqu'on n'a pas rendu ton âme de pire condition qu'elle n'était auparavant. — Lorsqu'il arrive à quelqu'un de te manquer, pense aussitôt à l'opinion qu'il a dû avoir sur ce qui est bien et ce qui est mal, pour s'être porté à cette faute. Après cette réflexion, tu seras touché de compassion, au lieu d'être étonné ou fâché; car si tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien, ou une autre opinion qui ressemble à la sienne, tu dois lui pardonner; et, dans le cas contraire, tu en auras d'autant plus de facilité à excuser un homme qui simplement a mal vu.

La meilleure façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler.

Chapitre xxvii.

Bonheur de la vie.

Si tu t'occupes de l'affaire du moment selon la droite raison, avec soin, avec fermeté, tranquillement, sans te laisser distraire par aucun objet étranger; si tu conserves dans sa pureté, le génie qui t'anime, comme si, dans l'instant, tu devais le rendre; si, attaché à ces principes, tu ne désires rien, tu ne crains rien; si, content de faire ce que tu fais suivant la nature de ton être, tu dis hautement la vérité, sans t'en écarter d'un seul mot, tu vivras heureux. Or personne ne peut t'empêcher de faire tout cela. — Il dépendra toujours de toi de mener une vie heureuse, si tu veux prendre le droit chemin, si tu penses bien; et si tu as une bonne conduite.

La joie de l'esprit humain consiste à faire ce qui est propre à l'homme. Or le propre de l'homme est d'aimer son prochain, de mépriser tout ce qui affecte les sens, de distinguer le spécieux du vrai, enfin de contempler la nature universelle et ses œuvres. — Les uns prennent du plaisir à une chose, les autres à une autre; et moi, à rendre mon esprit sain, pour ne fuir aucun homme, ni rien de ce qui arrive aux hommes, même tout voir, tout accueillir d'un œil tranquille, et faire usage de tout ce qui se présentera sans donner à aucun objet plus de valeur et de mérite qu'il n'en pourrait avoir. — Prends-moi, jette-moi où tu voudras. Partout le génie qui réside en moi sera tranquille; je veux dire qu'il sera content s'il pense et s'il agit comme le demande la condition d'un homme.

Puisque te voilà enfin pénétré de la vérité de tes principes, uniquement occupé d'actions utiles à la société, disposé du fond du cœur à recevoir tout ce que la cause par excellence voudra t'envoyer, c'est assez: sois content.

Chapitre xxviii.

L'homme vertueux.

Dans une âme toujours bien réglée, tu ne verras aucune corruption, rien d'impur, point de venin

Que désires-tu? d'exister, c'est-à-dire de sentir, de vouloir, de croître pendant un temps, de ne plus croître ensuite, de parler, de penser... La quelle de ces facultés te paraît la meilleure? Si chacune en particulier te semble peu de chose, le plus sûr parti à prendre, crois-moi, c'est d'obéir à ta raison et à dieu; mais il y a de la contradiction à honorer l'un et l'autre, et à ne pouvoir supporter les privations que la mort nous impose.

On redoute son changement; mais, sans le changement, qu'est-ce qui se ferait dans le monde? Y a-t-il rien de plus familier, de plus ordinaire à la nature de l'univers? Toi-même pourrais-tu prendre le bain, si le bois ne changeait? Pourrais-tu te nourrir, si les aliments ne changeaient? Pourrait-il, en général, se rien faire d'utile sans le changement? Ne vois-tu pas que le changement qui t'attend sera comme tous les autres dont la nature de l'univers ne peut se passer?

Une action, une pensée, un désir meurent, pour ainsi dire, lorsqu'ils finissent. Il n'y a point de mal à cela. Songe maintenant à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge avancé. Le passage de chacun de ces états à celui qui le suit, suppose la mort de celui qui a précédé; y a-t-il là quelque mal? — Pense ensuite aux intervalles de temps où tu as vécu sous ton aïeul, ta mère, ton père; rappelle-toi plusieurs autres différences et changements de situation, et, t'arrêtant à la fin de chacune, demande-toi : y a-t-il eu là quelque mal? Il en sera de même de la fin, de la cessation, du changement de toute ta vie.

Tout homme qui s'afflige et se fâche de quelque événement que ce soit, ressemble à un vil pourceau qui, pendant qu'on l'immole, regimbe et crie. Fais-toi la même image de celui qui, se voyant étendu dans son lit, y déplore seul en secret sa destinée. Songe que ce n'est qu'aux êtres raisonnables qu'il a été donné d'obéir librement aux dispositions primitives; car ne faire qu'y obéir simplement, c'est pour tous, une chose inévitable.

Ne méprise point la mort; envisage-la comme un des ouvrages qui plaisent à la nature; car être dissous est la même chose que passer de l'enfance à la jeunesse, et de la jeunesse à la vieillesse; il est d'un homme raisonnable de n'être ni léger, ni emporté, ni fier et dédaigneux sur la mort. Attends le moment où ton âme quittera son enveloppe, comme tu attends que l'enfant dont ta femme est enceinte vienne au monde.

Si tu veux encore une consolation triviale, mais propre à te faire même désirer la mort, jette les yeux sur les objets dont elle te délivrera et sur la fange dont tu seras sorti! Il ne faut point s'irriter contre les méchants; il faut même les bien traiter et les supporter avec douceur. Souviens-toi cependant que tu n'auras point à quitter des hommes imbus des mêmes principes que toi; car ce serait la seule chose qui pourrait te faire appréhender la mort et t'attacher à la vie, si tu pouvais espérer de ne vivre qu'avec des hommes fidèles à suivre des maximes semblables aux tiennes. Mais tu sais bien que la discordance de mœurs te rend fâcheuse la nécessité de vivre avec eux jusqu'à te faire dire : ô mort! hâte-toi de venir, de peur qu'à la fin je ne m'oublie aussi moi-même!

Tout est un amas confus d'atomes qui, après s'être accrochés, se dispersent; ou tout a été uni et arrangé, ce qui suppose une providence. Dans la première supposition, pourquoi souhaiterais-je de rester plus longtemps au milieu d'un assemblage fait au hasard, au milieu d'un bourbier? Devrais-je avoir d'autre désir que de devenir poussière? Pourquoi me troublerais-je? Car quelque chose que je fasse, la force de la dispersion parviendrait jusqu'à moi : au lieu que s'il en est autrement, j'adore la main qui me gouverne, et je mets en elle tout mon repos, toute ma confiance.

Songe de Marc-Aurèle (1).

Je voulais méditer sur la douleur, la nuit était déjà avancée, le besoin du sommeil fatiguait ma paupière; je luttai quelque temps; enfin je fus obligé de céder et je m'assoupis; mais, dans cet intervalle, je crus avoir un songe; il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes assemblés. Ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand : quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits ne m'étaient point étrangers. Je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome; je les regardais tous, quand une forte voix se fit entendre. « Mortels! apprenez à souffrir! » Au même instant, devant l'un, je vis allumer des flambeaux et il y posa sa main : on apporta à l'autre du poison, il but et fit une libation aux dieux : le troisième était debout auprès d'une statue de la Liberté brisée; il tenait d'une main, un livre, de l'autre il prit une épée dont il regardait la pointe : plus loin je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux; je cours à lui en m'écriant : ô Régulus! est-ce toi? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux et je détournai mes regards : alors j'aperçus Fabricius mourant dans l'exil; Epictète écrivant dans les chaînes; Sénèque et Thraséas les veines ouvertes et regardant d'un air tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux je versais des larmes; ils parurent étonnés : l'un d'eux, ce fut Caton, s'approche de moi et me dit : « Ne nous plains pas, mais imite-nous; et toi aussi apprends à vaincre la douleur. » Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main : je voulus l'arrêter, je frémis et je m'éveillai... Je réfléchis sur ce songe et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas droit d'ébranler mon courage. Je résolus d'être homme, de souffrir et de faire du bien. (*Thom. Éloge de Marc-Aurèle*).

(1) On sait que Marc-Aurèle avait laissé un ouvrage intitulé : *De lui-même à lui-même.*

LUCIEN (né à Samosate). Instruit du mérite de cet écrivain, Marc-Aurèle le nomma greffier du préfet d'Egypte. Dans ses dialogues des morts, production par laquelle Lucien est le plus connu, il peint avec autant de finesse que d'agrément, les bizarreries, les ridicules et la sotte vanité de l'espèce humaine. Les sujets qui fournissent le plus à ses réflexions et à ses railleries, sont les prétentions de l'hypocrisie, la fausse modestie et la vaine sagesse; l'inutilité du pouvoir, des honneurs et des richesses pour rendre heureux. « Je suis, dit-il lui-même, l'ennemi déclaré de l'orgueil, de l'imposture, de la fausseté, de l'ostentation; et l'ami de la vérité, de l'humanité, de l'honneur, de la franchise, enfin de tout ce qu'il y a de bon et d'honnête. (*D. H.*)

Nous devons cependant prévenir que Lucien a, dans ses écrits, encouru les reproches les plus graves.

POMPÉIEN, Claude. Par son courage et ses vertus, ce sénateur romain fut élevé aux premiers emplois de la république, et devint le gendre de Marc-Aurèle. Il donna de très-bons conseils à son beau-frère l'empereur Commode, qui n'en profita point. Ne pouvant supporter la vue des horribles excès de ce prince, Pompéien s'éloigna de Rome, sous prétexte d'infirmités. Il y reparut dès qu'il apprit qu'on voulait mettre Pertinax sur le trône; mais quand cet empereur, dont le règne fut trop court, eut été tué, les infirmités de Pompéien revinrent, et l'éloignèrent de nouveau de Rome. Aucun de ses concitoyens n'y avait joué de rôle plus brillant; grand homme de guerre, l'oracle du sénat et le Caton de son siècle. Malgré tant de raisons de se détacher de Commode, il lui resta fidèle; il versa même des larmes à la mort de ce prince, sous lequel sa vie n'avait pas été assurée un instant.

Julien pense que Pompéien était le successeur que Marc-Aurèle aurait dû choisir. (*D. H.*)

PERTINAX, Helvius (empereur romain, né à Villa-Martis l'an 126). Fils d'un affranchi qui faisait un commerce considérable de bois ou de charbon, Pertinax reçut une éducation très-soignée. On cite parmi ses instituteurs Sulpitius Apollinaris, grammairien, dont Aulu-Gelle parle avec éloge. Les progrès de Pertinax furent si remarquables, qu'après la mort de son maître il ouvrit une école dans la Ligurie; mais bientôt il prit le parti des armes, servit avec succès dans la guerre des Parthes, et s'éleva par son mérite à des emplois importants. Informé de la conduite et des talents de Pertinax, Marc-Aurèle l'admit au sénat, et lui confia le commandement d'une légion. Pertinax rendit de grands services dans la guerre de Germanie, et il en fut récompensé par son élévation au consulat. Il contribua depuis à étouffer les troubles excités dans l'orient par Cassius. Il contint les barbares au-delà du Danube, et gouverna successivement les deux Mésies, la Dace et la Syrie, où il laissa partout des regrets.

Rappelé à Rome, il fut exilé dans le lieu de sa naissance. Sans se plaindre d'un traitement rigoureux qui l'éloignait d'une cour, où du reste les gens de bien ne pouvaient se plaire, il employa ses économies à embellir *Villa-Martis;* mais il ne voulut pas toucher à la petite cabane de son père, parce qu'elle lui rappelait la médiocrité de son premier état. Au bout de trois ans, Commode le tira de son exil, et l'envoya dans la Grande-Bretagne; il le fit passer ensuite en Afrique avec le titre de proconsul. A son retour, il fut désigné une seconde fois consul, et nommé préfet de Rome.

Commode ayant été étranglé par les complices de ses crimes, les conjurés allèrent dans la nuit trouver Pertinax, et l'obligèrent à se laisser conduire au camp des Prétoriens où il fut salué empereur. Son élection fut confirmée par le sénat, qui lui décerna, le même jour, le titre de père de la patrie. Pertinax repoussa les honneurs que la flatterie offrait à Titiana sa femme; et il s'opposa à ce que son fils fût créé César, disant: « Je n'y consentirai que lorsqu'il en sera digne. » Il déclara qu'il prendrait les Antonins pour modèles; rappela les bannis, flétrit les délateurs, et déclara qu'il n'accepterait aucun legs au préjudice des héritiers légitimes. Il obligea les affranchis de Commode à verser au trésor les sommes qu'ils avaient extorquées; fit vendre les meubles de ce prince, pour payer les dettes de l'état, et apporta dans les dépenses, une économie qui le mit à même de diminuer les impôts.

En annonçant le projet de réformer les abus, Pertinax se fit un grand nombre d'ennemis. Excités secrètement, les Prétoriens le firent tomber sous leurs coups, le 18 mars 193. La mémoire de cet empereur resta chère aux Romains. (*B. U.*)

APULÉE, Lucius (né à Madaure, ville d'Afrique). Le temps a épargné peu d'ouvrages d'Apulée, qui cependant en avait composé beaucoup en vers ainsi qu'en prose. Le plus connu que nous ayons est sa *métamorphose* ou *l'âne d'or*, fiction allégorique pleine de leçons de morale, cachées sous des plaisanteries ingénieuses.

Doué d'un cœur généreux, Apulée soulagea les indigents, secourut ses amis, et reconnut les soins de ses maîtres; il dota leurs filles, et sa libéralité fut cause en partie de l'indigence à laquelle il se trouva réduit pendant quelque temps.

Apulée disait qu'il aurait acheté, au prix de tout son patrimoine, le mépris de ce patrimoine; disposition d'esprit plus précieuse que les avantages de la fortune. (*D. H.*)

PESCENNIUS-NIGER, Caius (empereur romain). Originaire de la ville d'Aquino, où sa famille tenait un rang élevé, Pescennius embrassa le parti des armes, sous le règne des

Antonins, et dut à ses talents son élévation aux premiers emplois. Commode le nomma gouverneur de Syrie et lui donna le commandement des légions de l'Asie, qu'il maintint par sa fermeté dans la discipline la plus exacte. Il fut enfin désigné consul, et cette récompense de ses longs services fut, dit-on, sollicitée par les officiers employés sous ses ordres. Beaucoup de sénateurs l'invitèrent à se rendre à Rome pour venger la mort de Pertinax et chasser du trône Didius Julianus. Déjà avancé en âge, Pescennius se contenta de réunir les légions à Antioche, et, leur ayant fait connaître le vœu du sénat, il fut proclamé empereur l'an 193, et reçut en même temps le surnom de juste.

Cependant Sévère, élu empereur dans l'Illyrie, marche sur Rome qu'il délivre de Didius, et il est reconnu par le sénat qui ne demandait qu'un vengeur. Pescennius, instruit que Sévère se dispose à pénétrer dans l'Asie, va au-devant de son rival et lui propose de l'associer à l'empire, pour éviter une lutte meurtrière. Sévère rejette avec mépris cette proposition, excite des soulèvements dans la Syrie, et fait déclarer Pescennius ennemi de l'état. Forcé de combattre, celui-ci remporte d'abord quelques avantages; mais bientôt il essuie une double défaite : il vient alors établir son camp près d'Issus, dans le même lieu où le roi des Perses avait été vaincu par Alexandre. Pescennius y est traité de même : après une résistance opiniâtre, son armée fut enveloppée et taillée en pièces. Ce prince, que ses vertus rendaient digne d'un meilleur sort, s'enfuit à Antioche, d'où il sortit à pied, cherchant à gagner le pays des Parthes; accablé de fatigue, s'étant assis non loin du Cyzique, il fut découvert par des soldats qui lui tranchèrent la tête.

Spartien a conservé, dans la vie de Pescennius, plusieurs traits qui honorent le caractère de cet empereur: sa modération, son amour pour la justice, et son zèle pour le maintien de la discipline, l'avaient fait respecter des soldats et chérir des peuples.

Un orateur lui ayant demandé la permission de prononcer son panégyrique : « Faites-nous plutôt, lui dit Pescennius, l'éloge de quelqu'un des fameux capitaines dont la mort nous a privés, et retracez à nos yeux ses belles actions pour nous servir de modèle. Il est ridicule d'encenser les vivants, surtout les princes, dont il y a toujours quelque chose à craindre ou à espérer. Pour moi, je veux faire du bien pendant ma vie, et n'être loué qu'après ma mort. »

On voyait encore à Rome, dans le temps de Spartien, la maison de Pescennius, *domus Pescenniana*, décorée de sa statue en marbre d'Égypte, avec une inscription grecque à sa louange que Sévère respecta, disant à ceux qui lui conseillaient de l'effacer : « Il est bon que tout le monde connaisse quel était l'homme que j'ai vaincu. (*B. U.*)

PRISCUS. Son mérite, sa réputation après les constructions publiques qu'il eut à diriger, furent appréciés hautement, lorsque Byzance, la plus considérable ville de la Thrace, fut prise par Septime-Sévère. On fit périr par l'ordre de cet empereur, tous les magistrats et tous les soldats. La ville fut ruinée, ses murailles furent rasées, ses théâtres, ses bains et tous ses ornements furent abattus. On vendit tout ce que possédaient les habitants; et Byzance, privée de la liberté, fut soumise comme un simple bourg à la ville de Périnthe. Priscus seul fut épargné dans sa personne, dans sa liberté, et dans ses biens. L'empereur continua de lui donner des marques d'affection, et en retira des services importants. (*D. H.*)

GALIEN, Claude (célèbre médecin, né à Pergame, ville de l'Asie-Mineure, l'an 131). Avide d'instruction, Galien employait à l'étude une grande partie des nuits. C'est aussi dans la vue d'augmenter la somme de ses connaissances qu'il voyagea beaucoup, et qu'il parcourut la Phénicie, l'Égypte, la Bithynie, l'Asie, la Pales-

tine, l'Italie, la Thrace, la Macédoine, les îles de Crète, de Chypre, de Lemnos, etc., etc. Il regardait les voyages comme absolument nécessaires aux personnes de sa profession : quoique né dans une sorte d'opulence, il les faisait souvent à pied, non par avarice, mais afin de mieux voir, et de multiplier ses observations. (*B. U.*)

Il ne parle jamais de son père ni de ses maîtres qu'avec une vive et respectueuse reconnaissance, surtout quand il s'agit d'Hippocrate, à qui il fait honneur de tout ce qu'il savait et de tout ce qu'il pratiquait. S'il n'adopte pas toujours ses opinions, car il respectait la vérité au-dessus de tout, il use de précautions et de ménagements qui marquent la sincère estime qu'il lui portait, et combien il se regardait au-dessous de lui, en tout genre et de toute manière. (*Roll.*)

Dans les circonstances graves, lorsque l'exactitude des serviteurs lui était suspecte, Galien avait coutume de passer les nuits chez ses malades ; de même que tous les médecins de son temps, il avait un officine particulière où il conservait et préparait lui-même les médicaments qu'il croyait pouvoir leur être utiles. Jamais il ne leur en donnait de nouveaux et d'inconnus, avant d'en avoir fait l'essai sur lui-même.

Quoique imbu des principes du paganisme, Galien reconnaissait un Dieu, bon, sage, tout-puissant, créateur de l'homme et des animaux. Voici comme il s'exprime dans un de ses ouvrages : « En écrivant ces livres, je compose une hymne à celui qui nous a faits. Je pense que la solide piété ne consiste pas tant à lui sacrifier plusieurs centaines de taureaux, et à lui offrir les parfums les plus exquis, qu'à reconnaître et annoncer sa sagesse, sa puissance, sa bonté. Avoir mis toutes choses dans l'ordre et la disposition les plus propres à les faire subsister, avoir voulu que tout se ressentît de ses bienfaits, c'est une marque de sa bonté qui mérite nos actions de grâces : on voit briller sa sagesse en ce qu'il a trouvé le moyen d'établir ce bel ordre que nous admirons ; et il a signalé sa toute-puissance en faisant tout ce qui lui a plu. » (*B. U.*)

« A mon retour de Rome, dit Galien, j'eus pour compagnon de voyage un Crétois, homme de probité, bon ami et fort honnête ; mais d'un caractère très-violent ; outré de colère de ce que deux de ses esclaves à qui il demandait des nouvelles de ses effets ne lui répondaient rien, il les frappa si rudement à la tête, qu'il en fit couler une grande quantité de sang. Bientôt après, touché de repentir, il me prit par la main et me conduisit dans une chambre où il ôta lui-même sa robe ; puis, me présentant une courroie, il me pria de lui rendre les coups qu'il avait donnés, disait-il, par un emportement criminel ; comme j'éclatais de rire à une telle proposition, il se jeta à mes genoux et me renouvela sa prière avec les plus vives instances. Cette obstination me faisait rire encore davantage : cependant je promis de faire ce qu'il me demandait, c'est-à-dire de lui donner des coups de fouet, s'il voulait bien écouter ce que j'avais à lui dire. Il me répondit qu'il écouterait très-volontiers. Alors je lui adressai une longue remontrance, dans laquelle je lui appris comment il fallait réprimer tous les mouvements de colère et d'emportement qui s'élèvent dans notre âme ; je lui prouvai que c'était, non par les coups de fouet, mais par d'autres moyens. Mon discours l'ayant fait rentrer en lui-même, il devint plus modéré. »

PAPINIEN, ÆMILIUS. Regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité, Papinien fut chargé par Sévère, à son avénement au trône, de lui présenter les requêtes des divers sujets de l'empire. Les actes qu'il rédigea au nom de Sévère, furent remarquables par l'équité, et par la pureté de l'expression. Spartien dit que Papinien adoucit l'humeur farouche de l'empereur, et lui apprit à mériter l'amour et le respect de ses sujets. Lorsque Caracalla eut attenté à la vie de son père, Papinien s'interposa pour les

réconcilier. Sévère, sur son lit de mort, le pria de servir de guide à ses deux fils, chargés seuls désormais du fardeau de l'empire. Papinien porta bientôt toutes ses affections sur Géta, dont les qualités heureuses excitaient l'intérêt, et que la douceur de son naturel exposait presque sans défense aux fureurs de son frère. Importuné par la présence d'un homme qui s'efforçait avec persévérance de maintenir la paix dans la famille impériale, Caracalla relégua Papinien dans la Grande-Bretagne, et assouvit sa haine par le meurtre de Géta. Le peuple ne dissimule pas l'horreur que ce crime lui inspire. Le tyran est alarmé ; il prescrit à Papinien de faire l'apologie du meurtre de Géta, et lui annonce qu'un refus l'expose à une mort certaine. Papinien répond avec douleur : *Qu'il est plus facile de commettre un parricide que de le justifier.* Le monstre insiste, et le presse de persuader au moins au peuple que Géta a mérité son sort et déclaré le premier une guerre à mort à son frère. *C'est se souiller d'un nouveau parricide que d'accuser une victime innocente*, s'écrie le vieillard indigné. (*B. U.*)

TROISIÈME SIÈCLE DEPUIS J.-C.

SÉVÈRE, Lucius-Septimus (empereur romain, né à Leptis, sur la côte d'Afrique, l'an 146, et mort l'an 220). Parcourant avec rapidité la carrière des emplois, il fut questeur, tribun, proconsul et consul. Il s'était acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestait la valeur et la capacité. Monté sur le trône, le moindre soupçon devint souvent pour lui l'occasion d'exercer de grandes rigueurs : cependant il encourageait la culture des lettres et des sciences ; il appelait dans ses conseils le jurisconsulte Papinien (*voyez ce nom*) ; il adoucissait le sort des provinces accablées par les agents du fisc ; il rendit la justice la plus scrupuleuse à tous ses sujets sans distinction ; par de sages édits, il s'efforçait d'arrêter le torrent des mauvaises mœurs : Sévère enfin avait de grandes qualités ; mais, dit Montesquieu, la douceur, cette première vertu des princes, lui manquait entièrement.

GÉTA, P.-Septimus. Après avoir montré d'abord peu de douceur de caractère, il devint bientôt, par sa bonté et son affabilité, les délices du peuple et de l'armée. On cite de lui, lorsqu'il n'était encore âgé que de huit ans, une réponse pleine d'humanité. Son père, Septime-Sévère, disait en parlant des complices de différentes révoltes qu'il condamnait à mort : « Ce sont des ennemis, dont je vous délivre. » L'enfant demanda combien il en périrait : l'empereur en dit le nombre. « Ont-ils des parents ou des proches ? » reprit Géta. Sur la réponse qu'ils en avaient plusieurs : « Il y aura donc, répliqua-t-il, plus de citoyens qui s'affligeront de notre victoire, que nous n'en verrons prendre part à notre joie ! » Caracalla était présent à cette conversation ; et, loin d'être de l'avis de son frère, il voulait que l'on mît à mort tous les coupables avec leurs enfants. « Vous qui voulez tant de meurtres, reprit Géta, vous n'épargnerez personne dans votre propre famille...! » Triste pressentiment, qui ne fut que trop vérifié par la suite.

PAULA, Julia-Cornélia (fille de Julius-Paulus). Héliogabale en était éperdument amoureux lorsqu'il l'épousa ; bientôt après, ses goûts ayant changé, il la chassa du palais. Dépouillée du titre d'*Auguste*, et des honneurs qui l'accompagnaient, Paula rentra paisiblement dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe : elle se fit remarquer par beaucoup d'agréments et beaucoup de vertus. (*D. H.*)

OPPIEN (natif d'Anazarbe). Ce poète grec a composé plusieurs ouvrages où l'on remarque une érudition embellie par les charmes et la délicatesse de la versification.

Ses poèmes de la *Chasse* et de la *Pêche* avaient été conçus et exécutés dans le loisir d'une retraite forcée, où son père, personnage également distingué par son rang et son mérite, avait été relégué, pour s'être dispensé de rendre à Septime-Sévère, qui venait de s'emparer du trône, les honneurs dus au légitime souverain. Lorsque ces ouvrages furent achevés, Oppien se rendit à Rome et les présenta au fils de Sévère, Antoninus Caracalla, qui les trouva tellement de son goût, qu'il permit à l'auteur de lui demander pour récompense tout ce qu'il voudrait. Oppien ne demanda que le retour de son père dans ses foyers ; et l'empereur, aussi touché de la piété du fils, que charmé des vers du poète, ajouta à la grâce qu'il lui accordait le don d'une statère d'or (environ trente francs de notre monnaie actuelle) pour chacun des vers qu'il venait d'entendre. Oppien n'en jouit pas long-temps : à peine de retour dans sa patrie, il succomba, âgé seulement de trente ans, victime d'une maladie contagieuse.

Ses compatriotes firent graver sur son tombeau cette inscription : « Les dieux ne se sont hâtés de rappeler Oppien, que parce qu'il avait déjà surpassé les mortels. »

ULPIEN, Domitius (fameux jurisconsulte de l'acienne Rome). Non moins recommandable par sa science que par sa probité, Ulpien, qui remplit plusieurs des plus honorables fonctions, fut appelé par quelques empereurs, et surtout par Justinien, *le très-prudent, très-sage, et très-fécond jurisconsulte.*

L'empereur Alexandre Sévère l'aimait, et avait tant d'estime pour lui, qu'il le prit pour son tuteur. Quoique jeune encore, ce prince d'un cœur droit et d'un esprit cultivé, ne pouvait se passer d'Ulpien, dont le savant entretien et la prudence le charmaient également. Suivant Lampride, Alexandre ne fut un grand empereur, que parce qu'il gouverna l'état par les conseils d'Ulpien.

OSSIAN. Ce barde ou poète, fils de Fingal roi de Morven, et qui paraît avoir vécu dans les deuxième et troisième siècles de l'ère chrétienne, se distingua, comme son père, dans un grand nombre d'expéditions militaires, et joignit au courage du héros le génie qui l'immortalise. On reconnaît dans ses ouvrages le caractère d'un guerrier plein de valeur, d'humanité et de sentiments chevaleresques ; quoiqu'ils aient été composés, pour la plupart, dans la vieillesse du barde écossais, on y remarque une grande richesse d'imagination, un étonnant mélange de sublime et de naturel, et surtout une concision qui fait placer Ossian au-dessus d'Homère par quelques admirateurs enthousiastes.

L'Écosse et l'Irlande se sont disputé l'honneur d'avoir donné la naissance à ce barde célèbre : quelques littérateurs, pour mettre les deux peuples d'accord, ont nié l'existence d'Ossian. Quoi qu'il en soit, les poèmes qui portent ce nom si avantageusement connu, seront regardés avec raison comme des ouvrages d'un mérite très-distingué. (*B. U.*)

GORDIEN, Marcus-Antonius (surnommé l'Africain, et proclamé empereur en 237, à l'âge de 80 ans). Il possédait des terres considérables dans les provinces et était logé magnifiquement à Rome dans la maison de Pompée ; les dons de la fortune étaient relaussés chez lui par les talens et les vertus. Dans sa première jeunesse il composa plusieurs poèmes ; celui qui mérite d'être le plus distingué, et celui qui par le choix même du sujet fait l'éloge de son auteur, était une *Antoniade* en trente livres. Il y célébrait les vertus de Tite-Antonin et de Marc-Aurèle. Ayant passé sa vie, pour se servir de l'expression de Capitolin, avec Platon, Aristote, Cicéron et Virgile, ses mœurs furent dignes d'une telle société : une modération parfaite, une conduite toujours réglée par la raison et par la sagesse. Il aima tout ce qu'il devait aimer : bon citoyen, bon père, gendre respectueux, au point que, jusqu'à sa préture, il ne s'assit jamais devant son beau-père Annius-Severus,

et qu'il ne laissait passer aucun jour sans aller lui rendre ses devoirs.

Le règne de Gordien fut aussi court qu'un songe; on le trouve renfermé dans un intervalle de moins de six semaines. Cet empereur ne goûta du rang suprême que les inquiétudes et les amertumes. Les bons citoyens le regrettèrent autant pour sa magnanimité et sa douceur, que pour son courage et son esprit. Il ressemblait parfaitement à Auguste; il en avait la voix, le geste et la taille. Comme lui, il eut le goût des beaux-arts, et mourut pleuré des Romains. (*B. U.*)

GORDIEN, Marcus Antonius (le jeune, né l'an 191). Instruit dans les belles-lettres par Serenus-Sammonicus, Gordien hérita de sa bibliothèque composée de soixante mille volumes. Son esprit cultivé, son caractère d'une douceur et d'une complaisance excessives le firent aimer de l'empereur Héliogabale qui lui donna la charge de questeur. La préture lui fut ensuite confiée par Alexandre Sévère, et les succès qu'il eut en remplissant cette charge, lui méritèrent le consulat. Malgré son goût pour les plaisirs, il montra un courage digne d'un général romain. Le sénat lui décerna le titre d'Auguste. (*D. H.*)

MYSITHÉE (préfet du prétoire). Il était beau-père de l'empereur Gordien-le-Pieux qui, le prenant pour guide, se conduisit par ses conseils, et lui dut la prospérité de son règne. Les deux objets de la politique de Mysithée furent la gloire de son maître et le bonheur des peuples. Il savait se faire craindre et aimer en même temps, et le respect pour sa vertu faisait éviter plus de fautes que la crainte des punitions. Avant lui les commandements militaires étaient donnés sans discernement; les services demeuraient sans récompense, les grâces et les condamnations, indépendantes du mérite des causes, étaient réglées par le caprice ou par l'argent. Le trésor public était au pillage, les citoyens vertueux, chassés de partout, étaient remplacés par les méchants, Mysithée découvrit ces abus à Gordien; il reçut du sénat le titre honorable de *tuteur de la république*. (*D. H.*)

GORDIEN, Marcus-Antonius (neveu de Gordien le jeune, et surnommé le Pieux.) Honoré du titre de César à l'âge de douze ans et proclamé empereur à treize, l'an 237, ce jeune prince montra la sagesse d'un vieillard expérimenté. Instruit par Mysithée, son beau-père, des abus qui s'étaient introduits partout, Gordien ne put s'empêcher de dire: « Le sort d'un prince est bien à plaindre! on lui cache la vérité; et comme il ne peut pas tout voir, il est obligé de s'en rapporter à des hommes qui sont d'intelligence pour le tromper. »

Tandis que ce jeune empereur illustrait le nom romain par ses exploits, Philippe, préfet du prétoire, la seconde personne de l'empire, voulut en devenir la première, et fit assassiner Gordien. L'armée honora la mémoire de cet empereur par un tombeau sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langues grecque, syriaque, latine et égyptienne: « Au divin Gordien, vainqueur des Perses, des Goths et des Sarmates; qui a mis fin aux troubles domestiques de l'empire, et subjugué les Germains, mais non Philippe. » Également sensible à cette perte, le sénat rendit un décret en l'honneur des Gordiens, par lequel leur postérité était exempte de tous les emplois onéreux de la république.

TRANQUILLINA, Furia-Sabina. Fille de Mysithée aussi recommandable par sa probité que par son éloquence, Tranquillina devint l'épouse de Gordien-le-Pieux. La figure de cette impératrice était très-belle, son caractère doux, ses mœurs pures. Comme la bienfaisance était sa vertu favorite, les dames romaines lui élevèrent une statue, et les provinces divers monumens. Gordien ayant été tué en 244, Tranquillina rentra dans la vie privée, avec la consolation de n'avoir

occupé le trône que pour faire des heureux. (*D. H.*)

ALEXANDRE SÉVÈRE, Marcus-Aurélius, (empereur romain, né à Arco en Phénicie, vers l'an 209.) Héliogabale complotait la mort d'Alexandre son fils adoptif, lorsqu'il fut tué lui-même, ainsi que sa mère, dans une sédition de soldats prétoriens, qui élevèrent aussitôt Alexandre à la dignité impériale en 222. Le sénat confirma ce choix. On offrit à Alexandre le nom d'Antonin; mais il le refusa par modestie; et la même défiance de ses forces, portée beaucoup trop loin, fit qu'il abandonna l'administration de l'état à sa mère Mamæa et à son aïeule Mœsa: Toutefois, l'empire n'eut point à se plaindre de la manière dont elles exercèrent le pouvoir suprême. Les grandes places furent données à des hommes de mérite et de talent: Le célèbre jurisconsulte Ulpien fut préfet du Prétoire. Mamæa, qui se faisait respecter par un grand caractère, dont l'ascendant sur son fils suffisait pour inspirer au jeune Alexandre des pensées dignes de sa haute fortune, veilla plus que jamais sur lui, désirant que cet empereur fût en tout le modèle des bons princes; et c'est dans le portrait qu'en a tracé Gibbon d'après les historiens latins, que l'on peut voir à quel point elle y était parvenue.

« Alexandre Sévère, dit cet historien, se levait de bonne heure; il consacrait les premiers moments du jour à des actes religieux. Le lieu retiré où il s'y livrait était rempli des images de ces grands hommes qui, en améliorant ou en réformant la vie humaine, ont mérité le respect et la reconnaissance de la postérité; mais, regardant les services rendus à ses semblables comme ce qui est le plus agréable aux dieux, il passait dans son conseil la plus grande partie des heures de la matinée; il y discutait et décidait les affaires publiques et particulières avec une patience et une intelligence supérieures à son âge. Il charmait la sécheresse des affaires par les agréments de la littérature, et réservait toujours une portion de son temps pour ses études favorites de poésie, d'histoire et de philosophie. Les ouvrages de Virgile et d'Horace, la république de Platon et celle de Cicéron formaient son goût, étendaient ses connaissances et lui donnaient les plus nobles idées sur les hommes et les gouvernements. Les exercices du corps succédaient à ceux de l'esprit, et Alexandre qui était grand, actif et robuste, surpassait la plupart de ses compagnons dans la gymnastique.

Après avoir renouvelé ses forces par l'usage du bain et par un léger dîner, il reprenait avec vigueur les travaux du jour, et jusqu'à l'heure du souper, repas principal des Romains, il avait près de lui ses secrétaires, lisait avec eux le grand nombre de lettres, de mémoires et de pétitions qu'on lui adressait de toutes les parties du monde soumises à ses lois, et y faisait réponse. Sa table était servie avec la plus grande simplicité, et toutes les fois qu'il était libre de consulter sa propre inclination, sa société consistait en un petit nombre d'amis choisis, hommes instruits et vertueux parmi lesquels Ulpien avait constamment sa place. Leur conversation était familière, instructive, et, par intervalles, ils se faisaient réciter quelque ouvrage intéressant, au lieu d'appeler des danseurs, des comédiens, et même des gladiateurs, comme il arrivait si souvent dans les fêtes des Romains opulents et adonnés au luxe. L'habillement d'Alexandre était décent et modeste; sa conduite polie et affable. Aux heures indiquées son palais était ouvert à tous ses sujets; mais un crieur public se faisait entendre comme dans les mystères d'Éleusis, et prononçait la même recommandation salutaire: *Que personne n'entre dans l'intérieur de ces saintes murailles, s'il n'est sûr d'avoir un cœur plein d'innocence et de pureté.* »

Massacré ainsi que sa mère, l'an 235, par les troupes de Maximin dont il avait aimé la bravoure et qu'il avait fait chef d'un corps de Pannoniens, Alexandre fut sincèrement regretté du sénat et du peuple, qui lui déférèrent de grands honneurs.

Un de ses principaux soins fut de ne confier les dignités qu'à ceux qui les mériteraient le plus; les vendre lui paraissait une chose détestable : « Quiconque achète, disait-il, vend à son tour; et l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter. »

Il fut toujours attentif à fournir aux soldats ce qui leur était nécessaire, et pensait qu'ils ne craignent point leurs chefs, s'ils ne sont bien vêtus, bien nourris, et s'ils n'ont quelque argent à leur disposition.

Alexandre vivait en égal avec ses amis et avec les savants; il les visitait dans leurs maladies, il prévenait leurs besoins : « Pourquoi ne me demandez-vous rien, leur disait-il avec bonté, aimez-vous mieux vous plaindre en secret que de m'avoir quelque obligation? »

AQUILLIUS-SABINUS et FABIUS-SABINUS (frères). Ces deux romains étaient de grands jurisconsultes; l'aîné fut surnommé le Caton de son siècle; le second fut choisi par l'empereur Sévère pour être un de ses conseillers dans les affaires de l'état. Il fut l'oracle de Rome par son savoir, et l'exemple des citoyens par ses vertus.

Se servir du bien d'autrui, disait Fabius, malgré la présomption où l'on est que le possesseur n'y consent pas, c'est commettre un larcin. C'est se rendre également coupable que de s'emparer à son profit de ce qui a été perdu, soit qu'on sache à qui il appartient, soit qu'on l'ignore.

CRISPILLA. La belle et vertueuse épouse de Pupien, Crispilla, se trouvait dans Aquilée pendant que Maximien en faisait le siége. Elle ne voulut point en sortir; par son exemple, autant que par ses discours, elle ranima plusieurs fois le courage des assiégés. Elle engagea toutes les femmes de la ville à se faire couper les cheveux pour faire des cordes aux arcs; elle fut la première à sacrifier les siens. Par la suite le sénat, en l'honneur de Crispilla, fit bâtir un temple sous le nom de *Vénus la Chauve*. Il fit frapper aussi une médaille, où elle était représentée sans cheveux.

ÉLIEN, Claude (né à Préneste, enseignait la Rhétorique, vers l'an 222). Revêtu de la dignité de grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom, Élien avait des mœurs qui répondaient à la gravité de son ministère. Libre d'ambition, il méprisait ce que le vulgaire admire et recherche avec ardeur; c'est lui-même qui se rend ce témoignage. « Je préfère, dit-t-il, l'avantage de cultiver mon esprit et de multiplier mes connaissances, aux honneurs et aux richesses que j'aurais pu obtenir à la cour des princes. Je sais que les avares et les ambitieux m'en feront un crime. J'ai mieux aimé consacrer à l'étude tous les moments de ma vie que de travailler pour mon élévation et pour ma fortune. »

Élien nous apprend que ce n'était pas toujours entre les citoyens de leur ville que les Athéniens prenaient leurs magistrats et les commandants de leurs armées; ils confiaient souvent l'administration de la république à des étrangers dont la probité et les talents étaient reconnus; c'est ainsi qu'ils choisirent plusieurs fois, pour général de leurs troupes, Apollodore de Cysique et Héraclide de Clazomène; ils pensaient que des hommes qui avaient mérité l'estime publique n'étaient pas indignes de leur commander.

On ne peut, ajoute Élien, que louer la conduite des habitants d'Athènes qui, sans partialité pour leurs concitoyens, savaient honorer et récompenser la vertu dans ceux que la diversité d'origine pouvait leur rendre indifférents.

Cette remarque d'Élien est fort judicieuse : la suivante ne l'est pas moins.

Le roi Antigone voyant que son fils traitait ses sujets avec hauteur et dureté. « Ne savez-vous pas, lui dit-il, que votre royauté n'est qu'un honorable esclavage? » Ce mot d'Antigone, dit Élien, respire la bonté et l'humanité; quiconque ne pense pas ainsi me paraît ignorer ce que c'est qu'un roi ou un homme d'état, et n'avoir vécu qu'avec des tyrans.

DÈCE, Cneius-Métius-Quintus-Trajanus (natif de Bubalie ou Budalie, dans la Pannonie inférieure). Nommé empereur par un décret du sénat, l'an 249, Dèce fut déclaré égal à Trajan et honoré du titre de *très-bon*, qu'il fut cependant fort loin de mériter par la persécution violente qu'il fit subir aux chrétiens, et par sa conduite envers Philippe son bienfaiteur. Les historiens, en blâmant son ambition, ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Ses mœurs étaient pures : c'est à une étude constante qu'il en était redevable. Il périt en poursuivant les Goths. « On cite de lui, en cette triste occasion, un trait de fermeté et de grandeur d'âme tout semblable à celui que l'histoire rapporte au sujet de Crassus, dans la guerre contre les Parthes. Le fils de Dèce ayant péri dans le combat, ce père généreux qui venait de l'élever au rang d'Auguste, loin de succomber à la douleur, entreprend de consoler ses troupes et de ranimer leur courage. Après leur avoir représenté que la perte d'un soldat n'est pas la ruine d'une armée, il se précipite vers les ennemis, en est enveloppé et reçoit le coup mortel.

SALONINE, Julia-Cornélia. Aux traits les plus réguliers, cette princesse joignait les grâces et les vertus de son sexe. Non moins sensible que généreuse, elle accueillait tous les malheureux, et s'empressait de les soulager. Rome lui dut l'abondance et un temple à *Ségétia*, déesse des moissons. Elle cultiva les lettres et la philosophie. Et l'on sait qu'elle honora Plotin d'une estime particulière. Rappelant à Gallien son époux l'étendue de ses devoirs, elle le força plus d'une fois à prendre d'utiles mesures pour réprimer l'agression des Barbares. Elle l'accompagnait à l'armée, et veillait sur les besoins des soldats dont sa présence garantissait la fidélité.

PLOTIN (de l'école d'Alexandrie, né à Lycopolis, en Égypte, l'an 205). Ce philosophe commença de bonne heure à paraître singulier dans ses goûts et ses manières. Cependant ses ouvrages et ses mœurs lui concilièrent l'estime publique. Il comptait parmi ses auditeurs des sénateurs romains, dont quelques-uns, épris des charmes de sa doctrine, abandonnèrent les fonctions publiques pour vivre comme lui en philosophes. Plusieurs dames partagèrent aussi cet enthousiasme. Il passait pour si habile et à la fois si vertueux, que les mourants lui confiaient leurs biens et leurs familles. (*Bayle* d'après *Porphire*.) Surveillant d'un grand nombre de tutelles, Plotin fut encore l'arbitre d'une infinité de procès et n'en eut aucun lui-même pendant le temps qu'il fut à Rome. (*B. U.*)

CLAUDE, Marcus-Aurélius-Flavius (né en Illyrie, en 214). L'empire romain prit une nouvelle vie sous ce nouveau Trajan. Aurélius défit le rebelle Auréole, abolit les impôts et rendit aux particuliers les biens que son injuste prédécesseur leur avait enlevés. Instruite de son équité, une femme vint le trouver et lui dit : « Prince, un officier, nommé Claude, est aujourd'hui le maître de ma terre; elle était mon unique bien; faites-la moi rendre. » Reconnaissant aussitôt que c'était de lui-même qu'elle parlait, Claude lui répondit avec douceur : « Il est juste que Claude empereur restitue ce qu'a pris Claude particulier. »

Tandis qu'il faisait fleurir l'empire au dedans, il le défendit au dehors. Les Goths, au nombre de trois cent vingt mille, pillent la Thrace et la Grèce; Claude marche contre eux, les poursuit jusqu'au mont Hœmus, et remporte la victoire la plus signalée. Cet empereur fut à la fois grand capitaine, juge équitable et bon prince. Un plus long règne eût rendu à Rome son éclat, et à l'empire son ancienne gloire. (*D. H.*)

HÉRODIEN. Cet historien célèbre, qui, d'après son propre témoi-

gnage, prolongea sa carrière pendant la plus grande partie du troisième siècle, remplit des fonctions honorables, soit au service des empereurs, soit à celui de l'état (*liv.* 1, *ch.* 4). La modération qui brille partout dans ses écrits semble indiquer que sa vie fut paisible comme son caractère. En général, Hérodien a beaucoup trop songé à l'agrément; cette attention continuelle à plaire par les fleurs et les ornements de la rhétorique est tellement marquée, qu'elle en devient fatigante. Toutefois, dans sa *Vie d'Albinus* (*ch.* 12), Jules Capitolin invite ses lecteurs, curieux de détails plus approfondis, à les chercher dans Marius-Maximus, ou dans Hérodien, qui, ajoute-t-il, se distinguent également par leur exactitude et leur fidélité. *Qui ad fidem pleraque dixerunt.* (*B. U.*)

HORMISDAS (troisième roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, était fils de Schahpour Ier, et monta sur le trône, l'an 271). On raconte de ce prince que, du temps de son père, il avait été gouverneur du Khoraçan : ses ennemis répandirent le bruit qu'il levait une armée pour détrôner Schahpour. Quand Hormisdas en fut informé, il se fit couper une main, et l'envoya à son père, pour lui prouver qu'il n'avait aucune intention de lui ravir l'empire; car, chez les Persans, un prince mutilé ne pouvait monter sur le trône. Cet acte d'héroïsme augmenta l'amitié que Schahpour portait à son fils, et décida ce monarque à en faire son successeur. (*B. U.*)

Hormisdas ne voulut point entrer dans le complot que les habitants de Palmyre avaient fait pour priver l'empereur Aurélien de sa couronne. Sa générosité égalait son amour pour la paix. Les administrateurs d'une de ses provinces lui proposaient de faire l'acquisition de plusieurs beaux diamants, parce qu'il y avait à gagner une somme considérable : « Eh! leur répondit le prince avec indignation, que deviendront les négociants de mon empire, si je me sers de mon or et de mon crédit pour leur enlever les profits les plus avantageux et les plus légitimes? » (*D. H.*)

LONGIN, (célèbre rhéteur grec, mort l'an 273.) Appelé à la cour de Zénobie pour enseigner le grec à cette princesse, Longin fut nommé son premier ministre, et bientôt après fut l'âme de ses conseils. Il contribua beaucoup par son influence à affermir Zénobie dans la résolution de s'ensevelir sous les ruines de Palmyre, plutôt que de se rendre à Aurélien. Cependant, après de longs efforts, l'empereur romain, devenu maître de cette ville, déshonora sa victoire par le supplice de Longin qu'il accusait d'avoir dicté à la reine, une lettre insolente en réponse à celle qu'il lui avait adressée, et dans laquelle il lui faisait l'offre de la vie et d'un lieu de retraite, pourvu qu'elle se rendit dans un temps déterminé.

Voici cette réponse telle que l'historien Flavius-Vopiscus la rapporte :

« Zénobie, reine de l'Orient,

A l'empereur Aurélien.

Personne jusqu'ici n'a fait une demande pareille à la tienne; c'est la valeur, Aurélien, qui doit être tout dans la guerre. Tu m'ordonnes de me remettre entre tes mains, comme si tu ne savais pas que Cléopâtre aima mieux mourir avec le titre de reine, que de vivre sans cette dignité : ton armée a déjà été défaite dans la Syrie par une bande de voleurs; les secours que les Perses nous envoient sont près d'arriver; les Sarrasins arment pour nous; les Arméniens se sont déclarés en notre faveur : juge de ce que tu dois attendre quand toutes ces forces seront réunies. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu de l'univers, tu m'imposes l'ordre de me rendre. »

Si Aurélien, dit Zozime, eût été un ennemi généreux, bien loin de punir Longin, il aurait admiré le courageux ministre qui avait inspiré à Zénobie ce langage noble, fier et digne d'une reine. Ce grand personnage souffrit la mort avec une intrépidité admirable, consolant lui-même ses amis qui pleuraient sur une destinée si triste et si peu méritée.

Dans son traité *du Sublime*, opuscule admirable et que Casaubon appelle un livre d'or, se trouvent réunis la justesse et la profondeur des aperçus, la délicatesse, l'élégance, la simplicité, la force du style qui placent Longin au-dessus de tous les critiques de l'antiquité, et au niveau de tous les critiques modernes. Il est remarquable que, de tous les écrivains payens, il est le premier qui ait senti ou du moins qui ait avoué les beautés simples de l'Écriture.

Eunape, en parlant de Longin, a dit hyperboliquement, qu'il était *une bibliothèque vivante et un musée ambulant.*

ZABDAS ou SABON (selon Pollion dans la vie de Claude, et Zabas, selon Vopiscus dans la vie d'Aurélien). On le compte parmi les généraux qui conduisirent les armées de Zénobie, reine de Palmyre. Cette princesse l'envoya à la tête de soixante-dix mille hommes pour faire une invasion en Égypte, et il s'empara de cette contrée après avoir mis en fuite une armée de cinquante mille hommes qu'on lui opposait. Il y laissa une garnison et se rendit en Syrie, où les progrès de l'empereur Aurélien appelaient tous les efforts des habitants de Palmyre.

Ayant été défait par les Romains près d'Antioche, et voulant se défendre pendant quelques instants dans cette ville, il imagina un stratagème qui lui réussit; ce fut de répandre le bruit qu'il avait battu l'armée romaine, et qu'il ramenait Aurélien prisonnier. Ayant trouvé un homme qui ressemblait à cet empereur, il le fit charger de chaînes et entrer dans cet état dans Antioche. Les habitants n'osèrent pas lui fermer les portes. Dès la nuit suivante, il se retira à Émèse, avec Zénobie et le reste des troupes. (*Voy. Zosime, liv.* 1.) Il concourut ensuite de tous ses efforts à la courageuse résistance que cette princesse opposa aux Romains; il périt probablement vers cette époque, car l'histoire n'en fait plus aucune mention. (*B. U.*)

AURÉLIEN, Lucius-Domitius. Il fut un des tyrans qui s'élevèrent dans l'empire romain sous Valérien et Gallien; il se montra cruel dans les châtiments : ce qui fit dire qu'il était bon médecin, mais qu'il tirait un peu trop de sang. Faisant le siége de Tyane en Cappadoce, il jura qu'il n'y laisserait pas un chien en vie; lorsqu'il s'en fût rendu maître, il se calma, et dit à ses troupes qui voulaient mettre cette ville à feu et à sang : « Qu'il leur permettait seulement de tuer les chiens qu'ils y rencontreraient. » Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs, étaient fouettés sur-le-champ. « Enrichissez-vous, disait-il à ses soldats, des dépouilles de l'ennemi et non des larmes des citoyens. » (*D.H.*)

En 272, Aurélien entreprit l'expédition qui a le plus illustré son règne, en allant combattre Zénobie, reine de Palmyre. Après avoir fait servir cette princesse à l'ornement de son triomphe, Aurélien montra de la clemence dans la manière dont il la traita. Il donna alors ses soins à rétablir l'ordre et réformer les abus. Il déploya une grande munificence dans les largesses qu'il fit au peuple, et mérita la reconnaissance générale, en faisant remise de tout ce qui était dû au trésor public, et en faisant brûler dans la place Trajane toutes les obligations relatives à ces dettes. (*B. U.*)

ZÉNOBIE Septimia. Cette reine gouverna la ville de Palmyre (1) et la plupart des provinces orientales de l'empire romain, depuis l'an 267, jusqu'en 272. Assiégée dans sa capitale par l'empereur Aurélien, elle

(1) La noble et riche Palmyre, dit Pline l'ancien, voit ses campagnes fertiles et ses belles eaux enfermées par l'immensité du désert. La nature a voulu l'isoler du reste du monde. Seule entre les deux grands empires, elle est toujours, dans les querelles des Romains et des Parthes, le premier objet de leur inquiétude.

se défendit avec un courage héroïque. Aurélien fut cent fois au moment d'abandonner le siége. Il écrivait à un de ses confidents : « Je sais qu'on dit à Rome que je ne fais la guerre que contre une femme, comme si cette femme n'était pas aussi redoutable que l'ennemi le plus belliqueux. Je ne vous dissimulerai point que pour vaincre Zénobie, nous avons besoin que les dieux qui ont été toujours propices aux armes romaines, continuent de nous protéger et de nous être favorables. »

Cependant, après les exploits les plus surprenants, Palmyre fut forcée de se rendre, et la reine amenée prisonnière. Elle fut, dit-on traitée, avec le respect dû à son génie, à son rang et à son malheur. Aurélien lui demanda comment elle avait osé combattre contre les empereurs. Le discours que Pollion lui fait tenir est noble et adroit : « Je vous reconnais pour empereur, vous qui savez vaincre; mais je ne pouvais reconnaître pour tels, Gallien et tous ces tyrans qui déshonoraient les titres dont ils s'étaient emparés. »

TACITE, Marcus-Claudius (proclamé empereur, l'an 275.) Doué d'un esprit juste et ferme, d'un caractère affable et généreux, il se concilia l'estime publique dans les divers emplois qu'il remplit successivement. Ce fut malgré lui qu'il fut élevé à l'empire. En vain il allégua son âge avancé et sa faiblesse, qui le mettaient hors d'état de marcher à la tête des armées. Tous les sénateurs lui répondirent que l'objet de leur choix était, non son corps, mais son mérite d'une supériorité reconnue.

Ce choix, confirmé par les troupes, fut accueilli dans tout l'empire par de grandes démonstrations de joie. Dans le premier discours qu'il prononça devant le sénat, Tacite annonça l'intention de rendre à ce corps illustre toutes les prérogatives dont il avait été dépouillé. Cependant il ne put obtenir le consulat qu'il demandait pour Flavius son frère : loin de s'en offenser il dit qu'il voyait avec plaisir que le sénat connaissait le prince qu'il venait de nommer. Il signala son avénement au trône par l'abandon, à l'état, de ses revenus, dont une partie fut affectée à payer la solde arriérée des troupes, et l'autre à l'entretien et à l'embellissement du temple du Capitole. Il affranchit tous les esclaves qu'il avait dans Rome, et, après avoir fait abattre sa maison, il fit construire sur l'emplacement des thermes publics.

De sages réglements, qui, par malheur, ne tardèrent pas à être négligés, mirent des bornes aux extravagances du luxe de la table et des vêtements. L'empereur donna lui-même l'exemple de l'ordre et de l'économie. Tous les mets qu'on lui servait étaient fournis par son jardin et sa basse-cour. Il ne changea rien à son costume, et ne voulut pas permettre à l'impératrice de porter des pierreries. Le cours de la justice fut mieux réglé que sous les règnes précédents; et les esclaves cessèrent d'être admis à déposer contre leurs maîtres, même soupçonnés du crime de lèse-majesté. A ces qualités, Tacite joignit le goût des lettres dont la culture avait constamment charmé ses loisirs. Il consacrait une partie des nuits à lire les meilleurs ouvrages, particulièrement ceux de l'historien Tacite, dont il s'honorait de descendre, et pour lequel il avait une telle vénération, qu'il ordonna que ses productions fussent placées dans toutes les bibliothèques. (*B. U.*)

PROBUS, Aurélius-Valérius (né dans l'Illyrie et tué près de Sirmium, l'an 281). L'empereur Valérien, qui sut démêler le mérite précoce de Probus, en lui annonçant qu'il lui confiait le commandement de la troisième légion, lui écrivit : « Mon cher Probus, je vous avance bien vite; mais, si je compte vos services, la récompense ne vient pour vous que lentement. »

Tout aussi appréciateur du mérite de Probus que Valérien lui-même auquel il avait succédé, l'empereur Aurélien confia à Probus le commandement de la plus vaillante légion de ses armées et lui écrivit une lettre dont voici les propres expressions. « Afin que vous sachiez à quel point je vous estime, recevez le commandement de la dixième légion que Claude II avait mis sous mes ordres. Ce corps est heureux, et il semble que sa prérogative singulière soit de n'avoir pour commandants que de futurs empereurs. »

Ces dernières paroles indiquent que Aurélien jugeait Probus digne de régner.

Ainsi que Tacite, ce fut malgré lui que Probus fut élevé à l'empire. Une de ses lettres nous fait connaître ses véritables sentiments. « Je n'ai jamais désiré, disait-il, la place où je suis; je n'y suis monté qu'à regret et je n'y demeure que parce que j'y suis forcé par la crainte de jeter la république dans de nouveaux périls, et de m'y exposer moi-même ». (*Tr. des Étu.*)

NÉMÉSIEN et CALPURNIUS. Contemporains et amis, ils vivaient sous l'empire de Carus. Ce prince qui aimait les vers disputa le prix de la poésie à Némésien, et fut vaincu. La honte de sa défaite ne l'empêcha pas d'élever aux honneurs son heureux rival, et Némésien fit refluer cette générosité rare sur son ami Calpurnius qui était dans la misère. On vit alors ce que ne devraient jamais oublier les amis des lettres et de la vertu; on vit un grand empereur combler de bienfaits le poète qui avait le plus affligé son amour-propre; on vit enfin un auteur distingué produire, à la plus brillante cour de l'univers, celui qui pouvait le supplanter lui-même. Mais Calpurnius, tout entier à la reconnaissance, ne cessa de regarder Némésien comme son Mécène, qui à son tour le regarda toujours comme son Virgile; c'est ainsi que jadis, dans la littérature, on savait être juste, généreux et reconnaissant. (*S. L.*)

Fragment d'Églogue qui offre l'éloge funèbre d'un vieillard vertueux.

« Si le sentiment nous reste lorsque notre âme s'envole, et s'il est vrai que les âmes vertueuses, une fois détachées de cette enveloppe mortelle, habitent les demeures célestes et commencent à jouir du bonheur dans toute sa pureté, prêtez l'oreille à mes chants, ô bon Mélibée, à ces chants que vous avez formés vous-même, que vous avez encouragés ! En vain, pour modérer notre douleur, nous pensons que vous avez atteint le dernier cercle de la vie humaine, et que ce n'est qu'après tout le bonheur désirable que le destin est venu fermer votre honorable carrière, nos larmes ne sont pas moins amères que si vous étiez tombé à la fleur de vos ans.

Les consolations vulgaires soulagent peu, quand on se voit ravir tant de vertus à la fois; et quoique nous ne vous perdions que par la loi de la nature, par la bonté divine qui vous juge digne du ciel, votre corps n'en est pas moins frappé de la glace de la mort. La sainte justice habitait dans votre âme; vous étiez l'arbitre de tous les différends; votre patience céleste éteignait toutes les haines; à votre exemple l'incorruptible probité florissait parmi nous; par vous on respectait les bornes de son voisin; la douceur était peinte sur votre front, votre front était moins doux encore que votre cœur. » (*Soir. litt.* IX; 95.)

NUMÉRIEN, Marcus-Aurélius (empereur romain, mort l'an 284). Il possédait les qualités du cœur et de l'esprit. Les affaires de l'état étaient sa seule occupation, et les sciences son seul amusement. Il se faisait aimer de ses sujets, et admirer des hommes instruits qui l'ont cité comme un de ceux qui étaient les plus habiles de son temps.

DIOCLÉTIEN-Caius, Valérius Aurélius (né à Docléa, près de Salone en Dalmatie, l'an 245). Cet empereur, que Lactance appelle un méchant homme et un grand prince, que certains écrivains accusent d'avarice, d'autres de prodigalité, et qui s'est rendu bien plus répréhensible encore par la persécution des chrétiens à la quelle il n'eut pas le courage de s'opposer, avait des qualités éminentes : issu de

parents obscurs, il obtint par son mérite seul les emplois les plus élevés. Le choix de l'armée, qu'il ne brigua pas, est un éloge que ne peut affaiblir aucun témoignage historique. Élu empereur, il sut rendre à la couronne tout son éclat, au pouvoir toute sa force. Jamais l'empire ne fut plus tranquille au dedans et plus respecté au dehors. Dioclétien était vif, impétueux, mais il savait réprimer ses mouvements. Une grande sagesse, une prudence justement mesurée furent la règle de sa conduite. Le grand nombre de ses lois qui se trouvent insérées dans le code Justinien nous prouve l'excellence de son administration : c'est à Dioclétien, que nous devons celle qui annule les contrats de vente dans lesquels il y a lésion d'outre moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi : *humanum est*. Il protégea les lettres, et les historiens qui vécurent sous son règne furent encouragés par ses bienfaits. Les surnoms de Britannique, de Germanique, de Gothique, de Sarmatique qui lui furent donnés, nous font voir qu'il triompha de ces nations, ou par lui ou par ses généraux. (*B U.*)

Il ne faut, disait cet empereur, que quatre ou cinq personnes unies entre elles et bien déterminées à tromper le prince pour y réussir; elles ne lui montrent jamais les choses que par le seul côté qui peut les faire accueillir; elles lui cachent tout ce qui contribuerait à l'éclairer; et comme elles l'obsèdent continuellement il ne peut être instruit que par leur intermédiaire; il ne sait que ce qu'il leur plaît de lui dire. Ainsi il accorde les magistratures à qui il faudrait les refuser; il destitue de leurs emplois les personnes qui en sont les plus dignes : en un mot le meilleur prince souvent est vendu par elles, malgré sa vigilance, malgré même ses défiances et ses soupçons. (*Roll.*)

Lors des premières victoires remportées par Dioclétien et son collègue, au commencement de leur règne, le sénat leur avait décerné le triomphe; mais la cérémonie en fut différée et n'eut lieu qu'après la défaite des Perses. Les Romains virent pour la dernière fois cette cérémonie auguste, qui était chez ce peuple guerrier le plus haut prix de la valeur. A cette occasion, Dioclétien donna des jeux publics; mais, blâmant le luxe insensé de Carinus, il ne voulut pas imiter sa prodigalité, et encourut par-là le reproche de quelques censeurs. Mécontent des Romains, qui s'étaient permis de plaisanter sur ce qu'ils appelaient sa mesquinerie, il se retira à Ravenne pour célébrer son neuvième consulat, et ne céda point aux sollicitations de ceux qui voulaient le retenir à Rome. Étant tombé malade en route, il ne put se rendre à Nicomédie qu'avec beaucoup de peine. Sa santé et, suivant quelques historiens, sa raison même s'affaiblirent : il resta longtemps sans paraître en public; ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il s'y montra, pour satisfaire au vœu de l'armée impatiente de revoir son chef. L'avide Galère, apprenant l'état de l'empereur, se hâta de se rendre auprès de lui, afin de presser le moment où, maître du pouvoir, il pourrait en jouir seul : il obtint tout de la faiblesse de Dioclétien. Ce monarque, fatigué de régner, fatigué des menaces de Galère, craignant aussi de n'avoir plus la force de soutenir l'empire au point de gloire où il l'avait élevé, préféra une abdication à la douleur de voir ses états en proie à tous les maux dont il avait su les préserver pendant son règne. Il quitta la pourpre, l'an 305, à trois milles de Nicomédie. Le même lieu où, par les bienfaits de Dioclétien, Galère avait été fait César onze ans auparavant, fut encore témoin de son élévation au rang d'Auguste. On sait que, le même jour, Maximien-Hercule abdiqua aussi l'empire à Milan. Dioclétien se retira à Salone sa patrie, et se montra aussi grand dans une condition privée, qu'il l'avait été en exerçant le souverain pouvoir.

Lorsque Maximien-Hercule le sollicita de se ressaisir du gouvernement : « Venez à Salone, lui répondit-il, vous y verrez si le soin que je prends de mes plantes ne me rend pas plus heureux que ne le ferait un empire, et vous apprendrez vous-même à apprécier le bonheur que je goûte en cultivant mon jardin. » Dioclétien vécut ainsi dans le repos pendant plusieurs années, satisfait de se voir dégagé du fardeau dont on ne sent le poids que lorsqu'il faut le supporter, et plus heureux de passer sa vie au milieu des champs que de commander au monde. C'est le premier monarque qui ait su renoncer au pouvoir suprême et peut-être le seul qui ne l'ait pas regretté.

CONSTANCE-CHLORE, FLAVIUS-VALÉRIUS (né l'an 250, et mort l'an 306, était fils d'Eutropius, Illyrien d'une famille très-distinguée). Il reçut une éducation toute militaire et s'éleva par degrés au commandement. Il servit avec distinction sous Aurélien et sous Probus. Dioclétien l'employa avec succès à repousser une irruption des Sarmates. Maximien, collègue de cet empereur, le fit César et l'adopta. Ayant eu pour département l'Espagne, les Gaules et la Grande-Bretagne, Constance enleva à Carausius la ville de Boulogne que celui-ci possédait au bord de l'Océan, reprit aux Francs leurs conquêtes et les força de se rendre à discrétion. Vers le même temps il rétablit la ville d'Autun, et en releva l'antique et célèbre école, à la tête de laquelle il plaça l'orateur Eumène qui y professa les belles-lettres.

Constance se rendit ensuite maître de la Grande-Bretagne, usa de la victoire avec la modération qui était dans son caractère, et termina tout par une amnistie générale. Ainsi fut réduite cette province l'an 296 après plus de neuf ans de révolte. Constance eut encore d'autres succès militaires. Il remporta sur les Germains ou Allemands une victoire qui, suivant un auteur, leur fit perdre soixante mille hommes.

Quand Dioclétien et Maximien-Hercule eurent abdiqué, l'empire eut à sa tête Constance et Galère en qualité d'Augustes; Sévère et Maximin-Daza furent nommés Césars. Constance n'eut pour lui que son ancien département. Il continua d'en faire le bonheur par sa douceur et son équité. Il y fit cesser la persécution, alors exercée contre les chrétiens dans tout l'empire. Bien loin de fouler ses peuples par des impôts, il laissait vide le trésor public.

Dioclétien, qui aimait à accumuler les richesses, n'approuvait pas la conduite de Constance. Il lui représenta que la pauvreté ne convenait pas à un prince, et que négliger ses finances était négliger le bien général. Constance ne répondit rien, mais prouva bientôt, comme Cyrus à l'égard de Crésus, qu'en laissant à ses sujets la garde de ses trésors, il la laissait à de fidèles dépositaires.

Ce prince était si éloigné de tout faste, que, lorsqu'il avait un grand repas à donner, il était obligé d'emprunter l'argenterie de ses amis pour le service de sa table. Au retour d'une campagne glorieuse contre les Pictes, il mourut à York, dans les bras de Constantin son fils. (*B. U.*)

« Nous ne saurions, disait Constance, soupçonner celui à qui il manque un accusateur, lorsqu'il ne lui manque pas un ennemi. » (*Analyse de l'Esprit des Lois.*)

VALÉRIA, GALÉRIA (fille de Dioclétien). Elle épousa, l'an 292, Galère-Maximin qui fut nommé César, et adopté par son beau-père. Sa bonté, ses vertus, le désir de rendre ses sujets heureux honorèrent le règne de cette princesse. Les longs malheurs qu'elle éprouva avec Prisca sa mère, tant de la part de Maximin-Daza que de Licinius, la rendirent l'objet d'un intérêt tout particulier, ainsi que de beaucoup de regrets.

Galère-Maximin avait en mourant recommandé sa femme et son fils Candidien à Licinius, qui lui devait son élévation et qu'il avait dit-on le dessein de désigner son successeur. La conduite indigne de Licinius à l'égard de Valéria et de sa mère obligea ces deux princesses à chercher un asile

dans le camp de Maximin-Daza qui les reçut avec empressement; mais, épris des charmes de Valéria, il lui proposa de l'épouser, après avoir répudié sa femme. Sur le refus de Valéria il l'exila dans les déserts de la Syrie. Il mourut bientôt, et les deux malheureuses princesses furent réduites à se cacher pour se soustraire à la fureur de Licinius, qui, joignant la perfidie à l'ingratitude, leur faisait un crime de leur séjour près de Maximin. Découvertes à Thessalonique, après avoir eu la douleur de voir massacrer le jeune Candidien, elles furent décapitées et leurs corps jetés dans la mer au commencement de l'année 315.

QUATRIÈME SIÈCLE DEPUIS J. C.

CONSTANTIN-LE-GRAND, Caïus-Flavius (fils de Constance-Chlore et d'Hélène, né en 272, et mort en 337). A peine âgé de dix-neuf ans, il suivit l'empereur Dioclétien en Égypte, où Achillée s'était révolté. Les vertus et les talents du jeune prince parurent avec tant d'éclat, qu'il devint bientôt l'amour et l'espérance des Romains, mais en même temps l'objet de la jalousie des empereurs et des jeunes Césars : lorsqu'après l'abdication de Dioclétien, Constance et Galère prirent le titre d'Augustes, le dernier ne voulut point consentir à donner celui de César au fils de son collègue : malgré les demandes réitérées de Constance, il garda près de lui Constantin, qui se vit à tout moment entouré de piéges, et chargé des ordres les plus périlleux. Mais déjà le ciel semblait avoir choisi ce prince pour renouveler la face du monde, et les historiens lui font accumuler les prodiges : comme Hercule, il abat un lion furieux; comme David, il terrasse un Barbare d'une taille gigantesque; il traverse à cheval un marais sans fond : enfin son adresse, son courage, sa prudence et sa fermeté le sauvent des embûches et des mains de Galère. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut d'accorder aux chrétiens le libre exercice de leur religion. Par l'édit qu'il rendit en leur faveur, ils furent autorisés à rentrer dans la possession des biens qu'on leur avait enlevés pendant la persécution. Il fut défendu non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges et des emplois publics.

Devenu maître de l'Occident et de l'Orient, Constantin ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité générale. Il abolit les lieux de débauche; les enfants des pauvres furent nourris à ses dépens. Les juges étaient dans l'usage de condamner au fouet ou à la prison les contribuables trop lents à payer les taxes; Constantin le leur défendit, se bornant à mettre le délinquant sous la garde d'un soldat. Il baissa d'un quart l'impôt sur les terres; pour obtenir une répartition plus juste, il fit faire un nouveau cadastre. Le fisc s'emparait de la fortune des criminels : leurs femmes durent à Constantin la conservation de leurs biens, et leurs enfants l'adoucissement de leur sort. (*B. U.*)

EUMÈNE (orateur, originaire d'Athènes). Il professa la rhétorique avec beaucoup de succès à Autun, sa patrie, où il ramena le goût des arts et de l'éloquence. Cet auteur nous a laissé quatre discours; le plus célèbre est celui dans lequel il engageait Riccius-Varus, préfet de la Gaule-Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques. Il contribua à ce rétablissement pour une somme assez considérable, puisqu'il y consacra une année des appointements qu'il recevait en qualité de secrétaire des empereurs. (*D. H.*)

AUSONE, Julius, (père du poète de ce nom, né vers l'an 287.) Médecin distingué de l'empereur Valentinien, et ensuite nommé préfet d'Illyrie,

Ausone se fraya des routes nouvelles dans son art qu'il exerçait gratuitement. Il était philosophe, et possédait des qualités rares; sans passions, sans désirs ambitieux; jouissant, dans la médiocrité, d'une paix inaltérable, et s'étudiant moins à parler qu'à vivre en sage. (*D. H.*)

LIBANIUS (né l'an 314, et mort âgé de 76 ans). Irrité contre les magistrats d'Antioche, l'empereur Julien avait fait mettre en prison le sénat tout entier. Libanius, l'un des orateurs les plus distingués de cette ville, alla parler à l'empereur en faveur de ses concitoyens. Comme il s'exprimait avec beaucoup de liberté, il fut interrompu par un courtisan qui lui dit : « Orateur, pour parler si hardiment, tu es bien près du fleuve Oronte. — Courtisan, répliqua Libanius, ta menace ne peut que déshonorer le maître que tu veux me faire craindre. »

JULIEN, Marcus-Aurélius (dit l'Apostat, et empereur romain, né l'an 331). Léger, inconstant et cruel surtout envers les chrétiens, s'appliquant à l'astrologie, à la magie et à toutes les vaines illusions du paganisme, Julien montra néanmoins une austérité de mœurs assez remarquable.

Dans la guerre qu'il fit contre les Perses, il s'abstint, à l'exemple d'Alexandre-le-Grand, de voir les vierges captives dont on lui avait vanté les charmes. Il disait, d'après un grand poète grec : « La chasteté est, à l'égard des mœurs, ce qu'est la tête à une belle statue, et l'incontinence suffit pour déparer la plus belle vie.

Qu'on me montre, disait encore Julien, un homme qui se soit appauvri par ses aumônes; les miennes m'ont toujours rendu plus riche malgré mon peu d'économie; j'en ai fait souvent l'épreuve, lorsque j'étais particulier : donnons à tout le monde, plus libéralement aux gens de bien; mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à notre ennemi; car ce n'est pas aux mœurs ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons. »

Pendant son séjour à Antioche, un homme vint se jeter à ses genoux et le supplia de lui accorder la vie. Julien demanda qui c'était? « C'est, lui répondit-on, Théodote, ci-devant chef du conseil d'Hiéraple. » Quelqu'un même ajouta méchamment : « En reconduisant Constance qui se préparait à vous attaquer, il le complimentait d'avance sur la victoire, et le conjurait, avec des gémissements et des larmes, d'envoyer promptement à Hiéraple la tête de ce rebelle, de cet ingrat... c'est ainsi qu'il vous appelait. — Je savais tout cela depuis longtemps, dit l'empereur, en adressant la parole à Théodote qui n'attendait que son arrêt de mort; retournez chez vous sans rien craindre; vous vivez sous un prince qui, suivant la maxime d'un grand philosophe, cherche de tout son cœur à diminuer le nombre de ses ennemis, et à augmenter celui de ses amis. »

Par une réponse pleine de sagesse et de dignité, il réprima le zèle indiscret d'un avocat qui, sans preuves, accusait de concussion le président de la Gaule-Narbonnaise : « S'il ne faut que nier, s'écriait l'homme du barreau, qui sera jamais coupable? — Et s'il suffit d'affirmer, répliqua Julien, qui sera jamais déclaré innocent? »

A l'aspect d'un homme couvert d'habits magnifiques qui s'était présenté pour raser l'empereur : « C'est un barbier qu'il me faut, dit ce prince, et non un sénateur. »

« O Platon! Platon! quels soins et quelle occupation pour un philosophe » s'écriait Julien, lorsqu'il répétait quelque évolution qu'il ne pouvait se dispenser d'apprendre.

Il fit voir, dans ses derniers moments, la tranquillité d'un héros et d'un sage. Les philosophes qui l'avaient suivi dans sa dernière expédition, comparèrent sa tente à la prison de Socrate; et ceux que le devoir, l'attachement, la curiosité venaient de rassembler auprès de son lit de mort, écoutèrent, avec une douleur mêlée de respect, les dernières paroles de leur empereur mourant. « Mes amis et mes camarades, dit-il, je me soumets avec joie aux décrets éternels; convaincu que celui qui tient trop à la vie quand il faut mourir, est plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre. La mort, qui est un mal pour les méchants, est un bien pour l'homme vertueux. C'est une dette qu'un sage doit savoir payer. Je meurs sans remords parce que j'ai vécu sans crime. J'ai regardé le pouvoir suprême comme une émanation de la puissance divine; et persuadé que le bonheur des sujets est la fin unique de tout gouvernement équitable, j'ai détesté le pouvoir arbitraire, source fatale de la corruption des mœurs et de la décadence des empires. Ma vie a été courte, il est vrai; mais je remercie le dieu éternel de m'enlever de ce monde au milieu d'une course glorieuse..... Adieu.... Je sens que mes forces m'abandonnent.... Quant à l'élection d'un empereur, je n'ai garde de prévenir votre choix. Je souhaite seulement que vous me remplaciez par un digne successeur. »

ANICIUS-PROBUS, Sextus. Ce consul romain qui fut aussi préfet du prétoire, gagna l'amour des peuples par son humanité, et s'illustra dans l'empire par sa sagesse. Les deux philosophes de la Perse qui allèrent voir saint Ambroise à Milan, en 390, passèrent exprès à Rome pour jouir de la conversation d'Anicius-Probus.

THÉMISTIUS (né dans la Paphlagonie). Sous les yeux d'Eugénius son père, homme de savoir et de mérite, Thémistius fit de tels progrès dans la philosophie que ses amis ainsi que ses parents publièrent malgré lui des commentaires qu'il composa fort jeune, sur plusieurs traités d'Aristote. A la seule lecture de ces commentaires, Celse, philosophe de Sicyone, impatient d'en connaître l'auteur, se rendit à Constantinople avec toute son école. Thémistius résidait alors dans cette capitale, où sa réputation l'avait contraint d'aller répandre le bienfait de ses leçons et de ses exemples.

Parmi les vertus qui accompagnaient en lui les talents, on distingue la plus noble générosité; on dit qu'il n'acceptait jamais rien de son auditoire, et que, malgré ce désintéressement qui avait mis des bornes aux récompenses des princes et à l'accroissement de sa fortune, il s'empressa plus d'une fois d'aller au secours de ses disciples.

A une éloquence affectueuse et touchante, à la clarté, à la variété du langage, l'illustre professeur joignait une instruction presque universelle, et la connaissance de toutes les traditions qui avaient perpétué, à travers tant de siècles, les dogmes de Pythagore; il y ajoutait surtout l'étude approfondie des ouvrages de Platon. Il prit dans les croyances passées tout ce qui élève l'âme, tout ce qui enseigne la vertu; il rassembla toutes les pensées religieuses et morales qui avaient honoré l'intelligence humaine. C'est à ce libre choix, à ce sage *éclectisme*, et à la tolérance qui en est la suite nécessaire, qu'on peut attribuer la confiance que lui témoignèrent les familles chrétiennes et la faveur dont il jouit auprès de sept empereurs soit païens soit chrétiens.

Le premier prince dont il ait fixé les regards est l'empereur Constance, fils et successeur de Constantin, et qui le nomma membre du sénat de Constantinople. En tête du discours de remercîment, on trouve cette lettre impériale, que Thomas regarde comme le plus beau monument de ce règne. « La grande réputation du philosophe Thémistius, disait l'empereur, ayant fait parvenir son nom jusqu'à moi, j'ai cru qu'il était de mon devoir et du vôtre de récompenser dignement sa vertu, en l'admettant dans cet auguste conseil. C'est un honneur pour ce grand homme; mais c'est aussi un honneur pour le sénat. Vous lui communiquerez de votre dignité, et il répandra sur vous une partie de sa gloire... Thémistius ne se contente pas d'être vertueux et savant pour lui seul : en méritant d'être appelé l'interprète des anciens sages, et l'hiérophante des mystères de la philosophie, il est le bienfaiteur de notre empire. »

Qu'on retranche, si l'on veut, des éloges que lui prodiguent ses admirateurs, qu'on l'envisage avec sévérité comme écrivain, panégyriste, homme public, il restera toujours d'assez beaux traits de caractère et de talent, pour mériter que l'on conserve le souvenir de cet orateur philosophe, ornement d'une époque si stérile pour la littérature profane, et pour vaincre l'indifférence des traducteurs français, qui ont négligé jusqu'ici l'interprète d'Aristote, l'imitateur de Platon et le précepteur du fils de Théodose. (*B. U.*)

AUSONE, Décius-Magnus. (poète le plus célèbre du IVe siècle et né à Bordeaux l'an 309). Son père Julius, qui jouissait de la faveur de l'empereur Valentinien Ier, et qui, de son médecin, était devenu préfet d'Illyrie, ne négligea rien pour lui donner une excellente éducation. Après avoir étudié sous les maitres les plus distingués, Ausone obtint à l'école de Bordeaux la chaire de grammaire, et peu de temps après celle d'éloquence. La manière dont il s'acquitta de ces nouvelles fonctions, en attirant auprès de lui un grand nombre d'élèves, lui fit une réputation qui s'étendit bientôt dans tout l'empire. Valentinien lui confia l'éducation de son fils Gratien, et le récompensa de ses soins en le nommant comte de l'empire, questeur et préfet du prétoire. Lorsque Gratien fut monté sur le trône, il ne se montra pas moins reconnaissant envers son maitre. Pendant qu'Ausone était à Trèves, l'empereur lui conféra la dignité de consul dans les Gaules; et la lettre par laquelle il lui annonce cette faveur fait un honneur infini à Gratien (*Voy. ce nom*). Tant qu'exista son élève, Ausone demeura à la cour; mais il se retira ensuite dans une terre qu'il possédait aux environs de Bordeaux; il y vécut en homme que la fortune n'avait point abusé, et qui, à la cour même, avait su se garantir de la corruption. Partageant son temps entre quelques amis, la culture des lettres et les plaisirs simples de la campagne, il parvint à une grande vieillesse.

Quoiqu'un peu trop pompeuses, les idylles de ce poète sont remplies de sentiments nobles et élevés, surtout celle qui a pour titre : *Ma maison de campagne*.

« Je vous salue, dit-il, humbles toits, ancien royaume de mes ancêtres, jardin chéri cultivé par mon bisaïeul, par mon aïeul, et que mon père m'a transmis trop tôt. Sans doute il est dans la nature qu'un fils hérite de son père; mais il est bien plus dans le sentiment de partager sa fortune et sa félicité avec lui. J'ai maintenant toute la peine du ménage, autrefois je n'en avais que les agréments; mon vertueux père se chargeait du reste. Cette campagne était d'une faible ressource pour nous deux, mais nos cœurs s'entendaient; que pouvait-il nous manquer? Les richesses sont peu de chose; c'est l'âme qui en fait le prix. Les désirs de Crésus étaient immenses, et Diogène, qui ne désirait rien, était bien plus heureux. Tout l'or de la Lydie ne satisfaisait pas Midas, tandis qu'Aristippe se trouva content après avoir jeté tout le sien au milieu des Syrtes (1). Quand on ne finit pas de désirer, on ne finit pas d'amasser et l'on ne jouit jamais. »

Ausone, dans l'épigramme 42, tourne en ridicule un ignorant qui tirait vanité de sa bibliothèque.

« O Philomuse! lui dit-il, parceque vous avez des armoires remplies de livres, vous vous croyez un savant, un profond littérateur; faites aussi emplette d'instruments de musique : si vous les achetez aujourd'hui, demain vous serez un musicien du premier ordre. »

GRATIEN (empereur romain d'Occident, fils de Valentinien Ier, et né à Firmium, l'an 359). A la mort de Valentinien, le jeune prince entrait dans sa dix-septième année, et ses vertus justifiaient les espérances des peuples et des soldats : mais, tranquille dans la ville de Trèves, il n'apprit la fin de son père, que lorsque les chefs de l'armée avaient déjà fait proclamer empereur le jeune Valentinien son frère, né de la seconde femme de Valentinien Ier. La modération de Gratien épargna une guerre civile à l'empire; et tandis que Valens, son oncle, régnait seul dans l'Orient, il consentit à partager l'empire d'Occident avec son jeune frère, dont il devint le tuteur.

Doux, modeste, vigilant, chaste, sobre et libéral, Gratien se signalait à la guerre par son activité et par son courage, marchant toujours le premier à l'ennemi, et prenant des soins paternels pour ses soldats. Saint Ambroise en a fait le plus grand éloge. Gratien avait l'esprit cultivé, et devait le goût et la connaissance des lettres au poète Ausone son précepteur, pour lequel il conserva la plus constante reconnaissance. En lui conférant les places de questeur et de préfet du prétoire, il lui écrivit une lettre pleine d'expressions affectueuses et de sentiments généreux. « Lorsque je pensais, lui disait-il, à nommer des consuls pour cette année, j'invoquai l'assistance divine comme vous savez que c'est mon usage en tout ce que j'entreprends, et comme je sais que vous voulez que je fasse. J'ai cru que je devais vous nommer consul, et que le ciel demandait de moi ce témoignage de ma reconnaissance pour les utiles instructions que j'ai reçues de vous. Je vous rends donc ce que je vous dois, et, sachant qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers ses père et mère, ni envers ses maitres, je confesse que je vous suis encore redevable de tout ce que je ne puis vous rendre. »

Il lui envoya, par le même courrier, la robe consulaire, la même que les empereurs portaient le jour de leur triomphe. (*D. H.*)

ORIBASE (célèbre médecin grec). Élevé à l'école de Zénon de Cypre, Oribase fit de grands progrès dans les sciences, et devint l'homme le plus habile dans sa profession. Mais, par la mort de l'empereur Julien, privé de son protecteur, et en butte à l'envie de ses ennemis, il tomba dans la disgrâce de Valentinien et de Valens qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, le bannirent, et l'obligèrent à se réfugier parmi les Barbares. Oribase supporta son malheur avec beaucoup de fermeté et de résignation, exerça ses talents avec de grands succès pendant son exil, et s'acquit une telle réputation dans les pays qu'il parcourut, qu'il y fut regardé comme un dieu tutélaire. Bientôt les mêmes empereurs, appréciant ses belles qualités, le rappelèrent auprès d'eux, et le dédommagèrent amplement des pertes qu'il avait essuyées. (*B. U.*)

LACHANIUS (Gaulois). Nommé successivement questeur, préfet du prétoire et gouverneur de Toscane, Lachanius s'acquit beaucoup de gloire dans toutes ces charges. Les peuples, charmés de sa bonté, de son équité et surtout de son attention à leur procurer toute sorte de soulagements, lui dédièrent plusieurs statues, sur différents points de l'empire.

VALENTINIEN II, Flavius (mort l'an 392). Amené à Milan après la mort de son père Valentinien Ier, le jeune empereur y fut élevé par Justine sa mère dans les erreurs de l'arianisme, ce qui lui fit perdre l'affection de ses sujets. Vainqueur de Gratien, Maxime profita de la disposition des esprits pour se rendre maitre de l'Italie. Mais la défaite et la mort de ce dernier rétablirent Valentinien dans la possession de ses états, et Théodose y joignit les provinces au-delà des Alpes enlevées à l'usurpateur. Une instruction plus pure effaça bientôt du cœur du jeune prince jusqu'à la trace des erreurs que sa mère lui avait inculquées dans son enfance; et il ne négligea rien pour reconquérir l'amour de ses sujets. Il diminua les impôts, abolit les jeux du cirque onéreux au peuple, et parut disposé à prendre les mesures les plus propres à rétablir dans l'empire la paix et l'abondance. Théodose lui avait donné, pour l'aider de

(1) Écueils de la côte d'Afrique.

même; celle-ci, pour frapper les regards, n'a pas besoin de l'éclat de la fortune; modeste au sein des dignités et peu jalouse des capricieux applaudissements de la multitude, jamais elle ne soupire après des richesses étrangères, jamais elle ne mendie les éloges: fière des trésors qu'elle renferme, loin de courber la tête sous les coups du sort, de l'élévation où elle est placée, elle abaisse sur les grandeurs humaines des regards dédaigneux; pour triompher de ses refus, l'honneur aime à la prévenir, et suit complaisamment ses pas. Souvent on la vit guider le licteur dans une campagne obscure, et arracher un consul à son humble charrue.

CINQUIÈME SIÈCLE DEPUIS J.-C.

ANTHÉMIUS (l'un des hommes les plus recommandables qui aient paru dans l'histoire de l'empire d'Orient). Il fut d'abord ambassadeur en Perse, puis maître des offices, et enfin consul en 405, sous le règne d'Arcadius; la même année il fut nommé préfet d'Orient, et l'année suivante patrice. Il se montra, par sa prudence et ses vertus, digne de ces hautes fonctions; et lorsqu'en 408 Arcadius à sa mort laissa le sceptre à Théodose II, qui n'avait que sept ans, Anthémius, par sa sagesse, conserva au jeune empereur son héritage. Il l'entoura des hommes les plus habiles et les plus intègres, forma une étroite alliance avec les Perses, soumit les Huns, arrêta les violences des différentes sectes qui partageaient la capitale, forma d'utiles établissements, éleva des monuments publics, et procura à Constantinople une nouvelle enceinte de murailles. Ses rares qualités lui attirèrent ce bel éloge de la part de saint Jean Chrysostome : « Au lieu de vous féliciter d'avoir réuni le consulat et la préfecture, je félicite ces deux dignités d'être si bien placées. La vertu, à l'abri de votre tribunal, va se trouver dans un asyle assuré, et le temps de votre magistrature sera pour tout l'Orient une fête perpétuelle. »

Lors de l'élévation de Pulchérie, vers l'an 414, Anthémius se démit du pouvoir, et passa dans l'obscurité le reste de ses jours. (*B. U.*)

PLACIDIE, Galla-Augusta (fille de Théodose le Grand). Cette impératrice, à laquelle les historiens croient devoir prodiguer moins les éloges que les reproches, ne voulut point que les princes eux-mêmes pussent se soustraire aux juges ordinaires. Voici les termes dans lesquels est conçue cette disposition, qui suffirait pour immortaliser Placidie.

« La majesté souveraine se fait honneur en reconnaissant qu'elle est soumise aux lois. Leur puissance fait la nôtre. Il existe plus de véritable grandeur à leur obéir qu'à commander sans elles. Par le présent édit nous sommes bien aise de montrer à nos sujets quelles sont les bornes que nous prétendons mettre à notre autorité. »

MARCIEN (né en 391). D'une famille peu connue, cet homme, destiné à monter sur le trône, fut d'abord simple soldat, mais parvint de grade en grade aux premières dignités. Proclamé empereur à l'âge de près de soixante ans, et marié avec Pulchérie, qui, pour affermir son autorité, crut devoir la partager avec quelqu'un dont les vastes connaissances dans les affaires se trouvaient jointes à de rares vertus, Marcien s'empressa d'appeler à sa cour les hommes les plus probes. Sa première action fut de refuser fièrement à Attila le honteux tribut que Théodose II s'était engagé à lui payer : « Je n'ai de l'or que pour mes amis, et je garde le fer pour mes ennemis, » répondit Marcien. Sa sagesse brilla pendant le concile de Chalcédoine, et plusieurs fois les Pères de ce concile

eurent recours à ses lumières dans les questions qui leur furent soumises. Son règne, qui ne dura que six ans et quelques mois, fut pour l'Orient un temps de paix, de justice et de bonheur. (*B. U.*)

PULCHÉRIE, Ælia (née à Constantinople, l'an 399, et déclarée Auguste, en 414). Elle gouverna l'empire sous le nom de Théodose II son frère, et plus jeune qu'elle de deux ans. Dans un âge si rapproché de l'enfance, elle fit voir des vertus et des qualités, qui sont d'ordinaire les fruits d'une expérience consommée; elle s'exprimait, avec autant de grâce que de facilité, dans les langues grecque et latine, aimait les lettres et accordait une noble protection aux savants. Malgré son exactitude à remplir ses devoirs de piété, elle ne négligeait aucun des détails du gouvernement; elle assistait à toutes les séances du conseil, et rédigeait elle-même les délibérations les plus importantes; mais c'était sans bruit, sans ostentation, attribuant à son frère tout le bien qu'elle faisait, sentant combien il importait de conserver à l'empereur le respect et l'affection des peuples.

La sagesse de Pulchérie, sa douceur, son inépuisable bonté ne purent la mettre à l'abri des traits des envieux; on parvint à lui faire perdre la confiance de Théodose, et elle se vit obligée de quitter la cour; mais elle ne tarda pas à y être rappelée, et, après la mort de son frère, Pulchérie fut unanimement proclamée impératrice de l'Orient. (*B. U.*)

L'empereur Théodose avait pris la funeste habitude de signer, sans examen et même sans les lire, tous les papiers qui étaient présentés à sa signature. Loin de vouloir régner seule, Pulchérie s'affligeait de voir son frère négliger ainsi les affaires du gouvernement, et se livrer à l'indolence; elle lui avait souvent fait des représentations à cet égard, mais sans succès. Enfin elle imagina de lui faire signer un acte par lequel il lui abandonnait à jamais l'impératrice Eudoxie pour son esclave. Quelque temps après Pulchérie mit cet écrit sous les yeux du prince. Théodose fut si frappé de cette leçon, qu'on assure qu'il fut corrigé pour toujours de sa négligence et de sa paresse. (*Beautis of history.*)

HIÉROCLÈS. Philosophe platonicien fort célèbre, Hiéroclès avait une école florissante à Alexandrie, au commencement du cinquième siècle. Damascius dit qu'il parlait avec tant de facilité et d'élégance, que ses auditeurs, dans leur ravissement, croyaient voir revivre ce Platon dont il était un si éloquent interprète. Aux qualités les plus brillantes de l'esprit, il joignait une grandeur d'âme et une fermeté peu communes. Dans un voyage qu'il fit à Byzance, il encourut, par quelques mots indiscrets, la disgrâce des gouverneurs de la ville. Il fut amené devant leur tribunal, et condamné à être déchiré à coups de fouet; la douleur ne lui arracha aucune plainte: l'exécution finie, il prend du sang qui ruisselait de son corps, et le présente au juge en lui adressant le vers d'Homère, dont voici la signification: « Achève ton horrible repas, et bois ce vin, puisque tu t'es rassasié de chair humaine. » (*B. U.*)

Ne jurez ni souvent ni témérairement, disait Hiéroclès: le serment doit être réservé pour les grandes et importantes affaires.

On croira à vos serments, si votre conduite garantit que la vérité est pour vous toujours sacrée.

L'habitude de ne point jurer porte à ne jurer qu'avec respect.

ARCADIE (fille d'Arcadius et sœur de l'empereur Théodose II). Cette princesse illustra sa haute naissance par ses vertus. Le patriarche Atticus lui dédia son *Traité de la Foi et de la Virginité*. Elle fit bâtir les bains Arcadiens à Constantinople. (*D. H.*)

MACROBE. Ce philosophe platonicien nous est plus connu par les

écrits qu'il a laissés que par les circonstances de sa vie; son nom même n'est pas donné avec certitude; de bons auteurs pensent que Macrobe n'était chez lui qu'un surnom. Il paraît, d'après une loi du code Théodosien, qu'à la cour de Théodose le jeune, en 422, il était revêtu d'une charge importante à laquelle on joignit d'autres distinctions honorifiques.

Les *Saturnales*, le plus estimé des ouvrages de Macrobe, portent ce titre parce que l'auteur y rend compte à son fils de conversations qu'il suppose avoir entendues lors des fêtes de ce nom qui duraient huit jours. On voit que l'auteur a voulu imiter la forme d'un dialogue de Platon, ou du banquet des sept Sages de Plutarque. Parmi les douze ou treize interlocuteurs qu'il met en scène, on remarque Prétextat, dans la bibliothèque duquel a lieu la réunion, Symmaque le grammairien, Servius, et autres personnages les plus distingués de cette époque. (*B. U.*)

Fragments des Saturnales.

Les Romains savaient qu'aux yeux des Immortels les esclaves étaient égaux à leurs maîtres. Comment mépriserait-on cette classe d'infortunés, quand on sait que la reine Hécube, le roi Crésus, la mère de Darius, le philosophe Diogène, le divin Platon, ont langui dans l'esclavage? Ne sont-ils pas sortis de la même origine que nous; ne jouissent-ils pas du même ciel, ne vivent-ils pas et ne meurent-ils pas comme nous! combien d'entr'eux, sous les fers qui les outragent, conservent une âme plus libre que la nôtre? Ils sont esclaves par l'irrésistible empire de la nécessité. Trop souvent nous sommes esclaves de nos passions, de l'amour, de l'avarice, de l'ambition, de l'espérance, de la crainte. Nous sommes esclaves de notre volonté, le pire de tous les esclavages. Eh quoi! parce que la fortune les tient enchaînés à son joug cruel, faut-il que nous les foulions à nos pieds, nous mille fois peut-être moins estimables qu'eux? Vous trouverez, dans cet état que vous dédaignez, des hommes incorruptibles, plus forts que l'argent; et souvent leurs maîtres orgueilleux iront leur baiser les mains dans la vue du plus sordide intérêt. Ce n'est point sur la fortune, c'est sur les mœurs qu'il faut juger les hommes.

Imitez nos ancêtres, qui eurent la générosité de retrancher ce que l'autorité des maîtres avait de trop odieux, afin de se rapprocher de leurs esclaves, et qui ne les appelaient que leur famille. Au lieu de vous faire craindre des vôtres, faites-vous-en chérir. On me dira, peut-être, qu'en les élevant ainsi jusqu'à nous, c'est nous dégrader. Tenir ce langage ce serait exercer un droit que les dieux, protecteurs éternels de ces infortunés, n'exercent point.

Loin de nous cette affreuse maxime que nos plus grands ennemis sont nos esclaves. C'est de nous que vient cette inimitié, quand elle est entrée dans leur sein. C'est notre orgueil, notre cruauté, notre injustice qui en sont les véritables causes.... Comment ne se permettraient-ils pas quelques plaintes contre des maîtres si tyranniques! et cependant ces hommes tourmentés à ce point sont prêts encore à mourir pour sauver leurs bourreaux. Voulez-vous que je fasse passer sous vos yeux une foule d'esclaves fidèles qui se sont dévoués pour eux? celui d'Urbinus, celui de Démosthènes, ceux de Labiénus, de Restius, du plus jeune des Gracques, de Scipion, du roi Saleucus, de César, d'Auguste, ceux de tant d'autres Romains, Grecs et Barbares? toutes les histoires sont remplies de la fidélité de ces hommes qui gémissent sous vos coups: or ce fut pour consoler l'humanité que nos ancêtres ont imaginé les Saturnales; dans ce siècle de fer ils ont voulu nous donner une idée de l'âge d'or.

L'esclavage est un de ces pénibles spectacles qui s'offrent moins de nos jours qu'ils ne s'offraient dans les temps reculés; on ne saurait pourtant soutenir qu'il est peu répandu; sur combien

de points de notre globe ne le retrouve-t-on pas encore ! Quelque intérêt que nous devions à la classe qui semble y être condamnée, nous n'examinerons pas s'il conviendrait de changer le sort de ceux qui la composent, quand et comment pourra s'opérer cette amélioration : ce serait trop nous écarter de notre sujet; mais on nous pardonnera, sans doute, de rapporter, le plus brièvement possible, quelques traits récents et peu connus de ces hommes envers lesquels une simple différence de couleur a souvent excité des sentiments trop sévères. Heureux, si ce rapprochement pouvait atténuer certaines préventions, suggérer des réflexions salutaires aux maîtres des esclaves, comme aux esclaves eux-mêmes, et fournir à ces derniers, quelques nouveaux motifs d'espérance et de consolation !

Un esclave de la Martinique avait gagné de quoi se racheter, mais il lui était impossible de racheter sa mère en même temps. L'abandonnera-t-il ? lui promettra-t-il de la racheter plus tard ? il prend un parti plus généreux; il rachète sa mère, et reste esclave lui-même. (*Robin*, t. I, p. 204.)

L'outrage le plus sanglant qu'on puisse faire à un nègre, c'est de maudire les auteurs de ses jours, ou d'en parler avec mépris : « Frappez-moi, disait un esclave à son maître; mais ne maudissez point ma mère. » (*Voyage dans l'Afriq. par Mungo-Park*, t. II.)

Les noirs conservent la plus grande vénération pour leurs aïeux. Ils vont souvent répandre des larmes sur la tombe de ceux que la mort a arrachés à leur tendresse.

La disposition bienveillante où ils se trouvent les uns à l'égard des autres est telle, qu'ils n'ont pas besoin qu'on leur dise : « Aimez votre prochain comme vous-même. » (*Stedman*, l. III, p. 66.)

Ceux du même pays, surtout, ont un penchant particulier à se secourir réciproquement. Hélas ! presque toujours ces malheureux n'ont rien à espérer que de ceux auxquels ils sont associés par l'infortune !

Plusieurs nègres marrons (1) avaient été condamnés à être pendus; on offre la grâce à l'un d'eux, à condition qu'il se chargera d'exécuter les autres; il refuse; il aime mieux mourir. Le maître désigne un de ses esclaves pour le remplacer. — « Attendez que je me prépare... » Il va dans sa *case*, prend une hache, se coupe le poing, revient et dit à son maître : « Exige maintenant que je sois le bourreau de mes camarades. » (*Mercier*, t. II, Art. *Morale*.)

Voyant un blanc maltraiter son père, un nègre enleva vite l'enfant de ce brutal : « de peur, dit-il à celui-ci, qu'il n'apprenne à imiter ta conduite. »

Un blanc avait été tué; un homme accusé de ce crime allait être mis à mort. Le meurtrier va se déclarer à la justice, parce qu'il ne pourrait supporter le regret d'avoir causé à deux individus la perte de la vie. (*Dikson*.)

La reconnaissance porte les noirs à s'exposer à la mort pour sauver leurs bienfaiteurs. (*Stedman*, t. III). Peut-on en être surpris quand on les voit bienfaisants à l'égard de ceux qui les oppriment ?

Un nègre portugais, qui avait pris la fuite, entend dire que son maître est traduit en jugement pour cause d'assassinat; il se constitue aussitôt prisonnier, donne des preuves fausses, mais judiciaires, de son prétendu crime et subit la mort pour sauver les jours du coupable.

Les nègres, que l'on regarde comme des hommes abrutis, sont doués d'une intelligence bien connue dans le Levant. Niéburh parle de Farhan, qui fut fait gouverneur par le prince de l'Yémen et qui montra beaucoup de talents, de prudence et de vertus sociales. On voit, dans divers ports du golfe Persique, des nègres à la tête de grandes maisons de commerce, recevant des envois, expédiant des bâtiments sur toutes les côtes de l'Inde.

Adanson, étonné de voir les nègres du Sénégal lui nommer un grand nombre d'étoiles, et raisonner pertinemment sur les astres, assure qu'avec de bons instruments, et des études en mathématiques, ils deviendraient de bons astronomes. (*Voy. au Sénégal*, p. 149.)

(1) Esclaves qui se sont enfuis dans les bois.

Sur divers points de la côte, il y a des nègres sachant deux et trois langues, et faisant fonctions d'interprètes. En général ils ont une conception rapide et jouissent d'une mémoire surprenante.

J. Thoumazeau, né en Afrique, fut vendu à Saint-Domingue en 1736. Ayant obtenu sa liberté, il épousa une négresse de la Côte-d'Or, et fonda au Cap un hospice pour les pauvres nègres et mulâtres. Pendant plus de quarante ans, il s'est voué avec sa femme à leur soulagement, et leur a consacré ses soins et sa fortune. (*Descript. de Saint-Domingue, par Moreau Saint-Méry*.

On impute aux nègres plusieurs défauts et notamment une indolence extrême. Ils ne peuvent avoir une grande propension au travail, ces hommes qui n'ont aucune propriété, pas même celle de leurs personnes, dont les sueurs entretiennent le luxe ou l'avarice d'un maître quelquefois impitoyable, et qui naissent dans des contrées favorisées par la nature, où des productions spontanées, et un travail facile fournissent abondamment les objets de première nécessité. Mais ils savent résister à la fatigue et aux privations. Courbés sur le sol ingrat de certaines colonies, ils supportent le poids d'un soleil brûlant, et cultivent la terre sans le secours de la charrue (1).

L'histoire abonde en traits de leur fermeté. « On a vu, dit Labat, t. IV, p. 183, des esclaves, après plusieurs jours de tortures non-interrompues, aux prises avec la mort, causer froidement entre eux, et même rire aux éclats. »

Leur bravoure est à toute épreuve; on ne peut lire sans intérêt ce qui arriva lors du siége de Carthagène, rapporté par le même auteur : Toutes les troupes de ligne avaient été repoussées par la garnison du fort de la Bocachique, les nègres amenés de Saint-Domingue, se présentent, et attaquent avec une telle impétuosité, que bientôt, privés de tout espoir, les assiégés sont forcés de se rendre.

(1) Qu'on se rappelle les laborieux habitants d'Axim sur la Côte-d'Or (*Prévot*, t. IV, p. 17); ceux du pays de Boulam, que Beaver cite comme endurcis au travail (p. 383); ceux de Jagra, renommés par une activité qui enrichit leur pays (*Ledyard*, t. II, p. 332); ceux de Cabomonte et de Fida, cultivateurs infatigables (*Bosman, lett.* 18).

HYPATIA (fille de Théon célèbre mathématicien d'Alexandrie). Douée d'une rare pénétration, Hypatia y joignait une si grande ardeur de s'instruire, qu'elle consacrait à l'étude les jours entiers et une partie des nuits.

Après avoir suivi à Athènes les leçons des maîtres les plus fameux, de retour dans sa patrie, elle fut invitée par les magistrats à y enseigner la philosophie; et l'on vit une femme succéder à cette longue suite d'illustres professeurs qui, depuis deux siècles, avaient rendu l'école d'Alexandrie l'une des plus célèbres de l'univers. Cette distinction flatteuse, qui était alors sans exemple, engagea Hypatia à redoubler de zèle pour remplir dignement des fonctions dont elle sentait toute l'importance.

Elle unissait aux dons de l'esprit toutes les qualités extérieures et les vertus de son sexe. Elle était vêtue simplement, et s'enveloppait souvent du manteau, à la façon des philosophes.

Sa conduite fut toujours à l'abri de tout soupçon, comme du plus léger reproche. (*B. U.*)

THÉODORIC Ier (roi des Goths et des Visigoths). Le courage qu'il avait montré dans diverses occasions, et ses qualités brillantes le firent choisir, en 419 ou 420, pour succéder à Vallia, le fondateur de la monarchie des Goths dans les provinces méridionales de la France. Il profita de l'embarras des Romains, occupés par la guerre contre les Bourguignons, et mit

le siége devant Narbonne. Le comte Litorius reçut l'ordre de secourir cette ville dont les habitants éprouvaient toutes les horreurs de la famine, et réussit dans cette entreprise. Avitus, lié depuis long-temps avec Théodoric, se rendit dans le camp de ce prince pour l'engager à se retirer: celui-ci ne voulut point y consentir; mais, ayant été battu par Litorius, il fut forcé de se replier jusque sous les murs de Toulouse. Le général romain, enflé de ce succès, poursuivit les Goths qu'il se flattait d'exterminer; il rejeta toutes les conditions que Théodoric lui fit offrir pour obtenir la paix. Ne prenant conseil que de son désespoir, Théodoric fondit sur les Romains, les tailla en pièces et fit Litorius prisonnier. Cette victoire sauva la monarchie des Goths d'une destruction qui paraissait inévitable.

Séduit par les promesses trompeuses d'Attila, Théodoric ne mit d'abord aucun obstacle à ses projets d'envahissement; mais bientôt, éclairé par Avitus sur la perfidie du roi des Huns, il n'hésita plus à se joindre aux Romains pour l'arrêter dans sa marche. Il concourut avec Aétius à sauver Orléans du pillage et de l'incendie: les Romains et les Goths poursuivirent Attila, l'atteignirent sur les bords de la Marne, dans les plaines déjà signalées par la victoire d'Aurélien sur Tetricus, et qui devaient l'être encore par une des batailles les plus sanglantes dont l'histoire fasse mention. Théodoric, qui avait le commandement de l'aile droite, courait de rang en rang pour animer ses soldats, lorsqu'il tomba percé d'un dard, sous les pieds des chevaux. Son corps fut retrouvé sous un monceau de cadavres, et ses funérailles furent célébrées avec toute la pompe militaire, à la vue du camp ennemi. Ce monarque avait occupé le trône avec gloire pendant trente-deux ans. (*B. U.*)

AVITUS, Marcus-Maecilius (natif d'Auvergne, proclamé empereur à Toulouse, l'an 455). Ce prince, qui ne reçut le sceptre que pour le porter sans gloire et sans éclat, pendant un peu plus d'un an, s'était distingué par ses qualités personnelles. Elles lui avaient acquis l'estime et l'amitié de Théodoric II, roi des Visigoths, qui se conduisit souvent par ses conseils. Avitus n'usa de son ascendant sur le monarque que pour contribuer au bonheur de ses concitoyens. Employé dans les plus importantes négociations, il montra toujours une extrême prudence sans aucun mélange d'artifice; sa parole, dans les traités, fut toujours le garant le plus sûr. (*D. H.*)

L'exposé de ces faits suffit pour montrer combien les qualités éminentes sont surtout nécessaires aux hommes appelés au pouvoir suprême.

AÉTIUS. Ce général romain, dont les belles actions ne peuvent faire oublier les intrigues et les viles manœuvres qu'il employa pour perdre ses rivaux et ses ennemis, gouvernait les Gaules, quand ce pays fut envahi, d'un côté par les Francs ainsi que les Bourguignons, et de l'autre par les Huns, sous la conduite d'Attila. Il remporta trois grandes victoires sur les premiers, et battit complètement les seconds, en Champagne. Jaloux de la gloire de ce général, l'empereur Valentinien III le tua de sa propre main.

PROCLUS (philosophe grec, né l'an 412). Lorsque quelqu'un de ses amis devenait malade, Proclus commençait par prier les dieux pour sa santé. Il faisait ensuite des sacrifices; ce n'était qu'après ces cérémonies qu'il avait recours aux médecins. (*Mém. de l'Acad.*)

Il eut beaucoup de part à l'estime et à l'amitié de l'empereur Anastase. Quoique partisan du paganisme, il est, parmi les anciens philosophes, un de ceux qui ont le plus clairement reconnu la création de la matière; il dit que *la matière qui est le sujet de toutes choses, est elle-même produite par l'auteur de toutes choses.*

OEDÉSIA. Remarquable autant par ses vertus que par les charmes de sa figure, OEdésia regardait son bien comme le patrimoine des pauvres, et se livra tout entière à l'éducation de ses enfants qu'elle confia aux soins de Proclus, quand elle eut perdu Hermias, son époux, philosophe renommé par sa mémoire prodigieuse et son excellente morale.

ANTHÉMIUS (empereur d'Occident, et petit-fils, par sa mère, d'Anthémius déjà cité). Né à Constantinople, de la famille du tyran Procope qui avait pris la pourpre sous Valens, Anthémius se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia-Euphémia sa fille unique, et le nomma général des troupes de l'Orient. Anthémius, ayant repoussé les Goths et les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de César, et proclamé Auguste, en avril 467, par le sénat et le peuple. Le général Ricimer dominait alors dans l'Occident; Anthémius crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage. Ce bienfait n'empêcha point le barbare de venir mettre, quelque temps après, le siége devant Rome, où Anthémius était enfermé. La terreur que répandit l'assiégeant fit ouvrir les portes de cette ville qui fut livrée à la fureur du soldat. Anthémius fut assassiné par ordre de son gendre, en 472, après un règne de 5 ans. Ce prince était zélé pour la justice et la religion, compatissant envers les malheureux, et n'ayant ni dans son caractère, ni dans son extérieur, rien de la fierté que le trône inspire.

LÉON Ier (empereur d'Orient). Ce prince, qui ne fut pas exempt d'avarice, et à qui l'on peut reprocher la faiblesse qu'il eut de souffrir l'ambition d'Aspar et de Basilisque, auxquels on doit imputer tous les malheurs de l'empire, a conservé la réputation d'un souverain actif, éclairé, vigilant, sage, et qui ne négligea rien pour rendre à l'empire son éclat et sa force. Il promulgua de bonnes lois, éleva des monuments, et donna l'exemple de la modération et de plusieurs autres belles qualités; ce qui pourtant ne suffit pas pour justifier le titre de grand, que la vanité des Grecs lui donna. Des fléaux terribles signalèrent diverses époques de ce règne. En 458, la ville d'Antioche fut renversée par un tremblement de terre; en 465, Constantinople fut presqu'entièrement dévorée par les flammes; en 469, des pluies excessives et des torrents causèrent de grands ravages; en 472, une violente éruption du Vésuve, couvrit Constantinople de cendres, et plongea cette ville dans l'obscurité et dans l'effroi. Ce fait, attesté par de nombreux témoignages, n'en paraîtra pas moins exagéré.

Léon eut pour épouse Vérine, qui ne parut occupée, pendant le règne de ce prince, que des vertus pieuses et modestes de son sexe, mais à qui l'ambition et des passions violentes firent jouer dans la suite un rôle moins honorable. (*B. U.*)

ECDICIUS ou HEGDICIUS (fils de l'empereur Avitus). Après avoir commandé la cavalerie dans les Gaules, sous l'empire d'Anthémius, Ecdicius défendit, en 471, la ville de Clermont contre les Goths, et les obligea d'en lever le siége. Sidoine rapporte qu'Ecdicius, suivi de dix-huit soldats, traversa le camp des Goths en plein jour, et rentra dans la ville avec sa petite troupe, après avoir tué ou blessé tous ceux qui avaient voulu lui résister. Il fut nommé patrice par l'empereur Julius-Népos, et Sidoine fait observer que ce titre qu'on s'empressa de donner à Ecdicius parut lui arriver tard, en raison des services qu'il avait rendus.

Pendant une famine qui désola les Gaules, Ecdicius fit loger et nourrir, à ses frais, plus de quatre mille personnes. (*B. U.*)

STOBÉE, Jean. Le premier de ces noms est sans doute tiré de Stobi, deuxième métropolitaine de la Macédoine après la division de cette pro

vince, et dans laquelle on suppose qu'est né cet écrivain. Quoique nous ne connaissions aucun ouvrage qui soit véritablement de lui, cependant il est pour nous un des plus précieux auteurs de l'antiquité. Si l'on peut lui contester cette qualification, et ne lui accorder que celle de compilateur, au moins sera-t-il le plus intéressant de tous ceux à qui on l'a donnée, ainsi que le prouve le recueil que nous lui devons. C'est un grand corps de doctrine, ou un traité de philosophie physique et morale, composé de fragments recueillis chez les plus célèbres auteurs grecs, au nombre d'environ cinq cents. Stobée l'avait formé pour l'instruction de son fils Sestimius (ou Épimius, selon Suidas). Cet ouvrage est inestimable par le genre de richesses qu'il a conservées, et qui n'existeraient plus sans lui; il a encore été infiniment utile aux savants qui ont donné les premières éditions des anciens auteurs grecs échappés aux ravages du temps. Il leur a offert de grands secours pour rectifier les manuscrits défectueux, remplir des lacunes, confirmer les bonnes leçons, rejeter les mauvaises, éclaircir les douteuses, recueillir quelquefois les variantes remarquables qu'ils ont rapportées dans leurs notes, et soumises à la discussion des érudits. Le célèbre Grotius a mis en beaux vers latins les passages des poètes grecs, rassemblées par cet auteur, et son travail a paru sous ce titre : *Dicta poetarum quæ apud Stobæum extant.* (*B. U.*)

Les jeunes gens, disait Stobée, ne doivent jamais perdre de vue trois choses : les dieux, les parents, et les lois.

Quiconque pendant sa vie honore ses père et mère est chéri des dieux avant et après sa mort. Au contraire, le mépris pour les parents est un des crimes qui sont en horreur aux hommes, et que les dieux punissent chez les morts, s'ils ne les ont pas punis chez les vivants.

Quel bonheur pour les esclaves de rencontrer de bons maîtres, et pour les maîtres de rencontrer des esclaves affectionnés!

SYMMAQUE, Quintus-Aurelius-Memmius. Cet illustre sénateur descendait d'un préfet de Rome, avec lequel on l'a confondu quelquefois, bien qu'il y ait entre eux l'intervalle de plus d'un siècle. Dès sa jeunesse il cultiva la philosophie avec ardeur, et dut à ses talents, ainsi qu'à ses vertus, une considération que le rang et la fortune n'obtiennent pas toujours. Il fut désigné consul l'an 485, sous le règne d'Odoacre; et l'histoire fait remarquer qu'on ne lui donna point de collègue. Boèce, fort jeune encore, vint à perdre son père; Symmaque se chargea de l'administration de ses biens, et, quelques années après, lui donna la main de sa fille Rusticienne (1). L'habitude de vivre ensemble fortifia l'amitié réciproque du beau-père et du gendre, unis déjà par les mêmes principes et les mêmes goûts. La gloire de Boèce qui dédia une partie de ses ouvrages à Symmaque jetait un vif éclat sur celui-ci, et son autorité s'accrut de celle que donnait à son beau-père un long exercice de toutes les vertus publiques et privées. Occupé de l'éducation de ses petits-fils, Symmaque passait des jours tranquilles lorsque la disgrâce de Boèce vint mettre son courage à la plus rude épreuve. Veiller à la sûreté des enfants et de la mère fut alors l'objet de tous ses soins; il s'efforçait de ranimer leurs espérances; mais, en apprenant la mort de son gendre, il ne put contenir son indignation. Les paroles indiscrètes échappées à sa douleur furent rapportées à Théodoric. Chargé de fers et traîné à Ravenne, Symmaque fut égorgé dans cette ville, où l'on conserve encore pour lui une vénération toute particulière. (*B. U.*)

(1) On croit assez généralement que Boèce avait épousé d'abord Espis, fille de Festus; mais le savant Tiraboschi, regarde ce mariage comme douteux; et il est certain que le nom d'Espis ne se trouve pas une seule fois dans les ouvrages de Boèce. (*Storia della letteratura Ital.* III, 65.)

« Si la Providence, dit la philosophie en parlant à Boèce (*deuxième livre*) vous a conservé ce qu'il y a de plus précieux parmi tout ce qui dépend de la fortune; si vous possédez encore ce qu'il y a de plus attachant et de plus estimable dans le monde, pouvez-vous vous croire malheureux? Or il vit encore cet illustre Symmaque, votre beau-père, qui, par ses vertus, fait tant d'honneur à l'humanité, et, ce que vous payeriez volontiers de tout votre sang, ce grand homme, ce sage si admirable, oubliant ses propres intérêts, est uniquement touché des vôtres.

Elle vit cette épouse incomparable, qui joint à un esprit élevé la plus rare modestie, la vertu la plus épurée; et, pour achever son éloge en deux mots, elle vit cette digne fille de Symmaque si parfaitement semblable à son auguste père! »

SIXIEME SIÈCLE DEPUIS J.-C.

BOÈCE, ANICIUS-MANLIUS-TORQUATUS-SEVERINUS (l'un des hommes les plus illustres des cinquième et sixième siècles par sa naissance, ses vertus, ses talents, ses services, et ses malheurs, né à Rome vers l'an 470). Après avoir reçu une brillante éducation sous d'habiles maîtres, qui s'appliquèrent à cultiver ses heureuses dispositions naturelles, Boèce se rendit à Athènes, encore le centre du goût et des lettres. Là, sous les plus célèbres philosophes et orateurs, il se nourrit de toutes les sciences qu'ils enseignaient, et puisa à leur école ce genre de philosophie qui caractérise tous ses écrits. De retour à Rome, il y fut, au bout de quelque temps, déclaré patrice (1) par considération pour sa famille. Théodoric, qu'il avait harangué au nom du sénat lors de l'entrée solennelle de ce prince dans la capitale de l'empire, fut si charmé de la générosité de ses sentiments, de l'étendue de ses connaissances, de sa rare capacité pour les affaires, qu'il le fit maître du palais et des offices, les deux charges de la cour qui donnaient le plus d'autorité dans l'état, et le plus d'accès auprès du trône. Il empêcha ce prince arien de persécuter les catholiques, l'engagea même à les prendre sous sa protection : il lui persuada de diminuer les impôts, de ménager les finances avec une sage économie, d'entretenir en temps de paix des troupes bien disciplinées, afin de donner du relief à la majesté royale, et d'imposer aux puissances ennemies. Il insista fortement sur la nécessité de ne donner les places qu'au mérite, de faire observer strictement les lois, et d'en punir la transgression avec sévérité. Il l'exhorta à protéger les sciences et les beaux-arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès, à mettre de la magnificence dans les édifices publics, et dans certaines fêtes qui relèvent aux yeux du peuple l'éclat de la souveraineté.

Il fut long-temps l'oracle de Théodoric et l'idole de la nation des Goths. Les plus grands honneurs ne paraissaient point encore suffisants pour récompenser son mérite et ses vertus. Trois fois on l'éleva au consulat, et par une distinction unique il posséda, en 510, cette haute dignité, sans collègue. Ses deux fils, jeunes encore, furent désignés consuls pour l'année 522; c'était un privilége réservé aux fils des empereurs. Il les vit tous deux portés sur un char, dans toute la ville, accompagnés du sénat et suivis d'un concours prodigieux; il eut lui-même au cirque une place au milieu des deux consuls, et reçut les compliments du roi, aux acclamations de tout le peuple : ce jour-là même il prononça le panégyrique de Théodoric dans le sénat; après quoi, on lui mit une couronne sur la tête, et il fut proclamé prince de l'éloquence.

Boèce semblait n'être arrivé si haut que pour faire une plus grande chute.

(1) Titre d'une dignité de l'empire romain, instituée par Constantin.

Ses amis, ses richesses, ses honneurs, ses services, ne purent le garantir des coups de la fortune. Tant que Théodoric se conduisit d'après les conseils de Boèce, son règne mérita de servir de modèle aux bons princes; mais, devenu vieux, il fut mélancolique, jaloux et défiant pour tous ceux qui l'approchaient. Il donna toute sa confiance à deux Goths aussi avares que perfides, et qui écrasèrent le peuple par des impôts excessifs. Dans une disette, ils firent remplir les greniers du prince du blé qu'ils achetaient à bas prix, pour le revendre à un prix très-élevé. Boèce se chargea de porter aux pieds du trône les soupirs et les larmes des provinces. Ses représentations furent inutiles. Résolu de faire un dernier effort, il exposa au roi, en plein sénat, les manœuvres des sangsues publiques; il ne craignit pas de défendre le sénat lui-même, accusé de conspiration pour délivrer l'Italie du joug des Goths. Les hommes injustes qu'il avait réprimés pendant son ministère, les usurpateurs qu'il avait punis, lui avaient suscité des ennemis en grand nombre; ils se réunirent tous alors pour attribuer à ses dernières démarches les plus mauvaises intentions. Son courage fut regardé comme un acte de rébellion, sa défense du sénat comme une preuve de sa complicité avec ce corps. Théodoric fit prononcer contre Boèce un décret qui le déclarait coupable de haute trahison : celui-ci fut arrêté avec son beau-père Symmaque, et renfermé au château de Pavie, où l'on montre encore aujourd'hui une tour qui, suivant la tradition populaire, leur servit de prison. Relégué ensuite dans un autre château, hors de la ville, il y fut mis à mort avec des circonstances qui font frémir. Peu de temps après son beau-père fut décapité.

La piété de Boèce, sa constance admirable au milieu des supplices qu'il regarda comme une faveur du ciel, son zèle pour la religion, ont rendu sa mémoire chère à toutes les âmes vertueuses, et ses ouvrages lui ont mérité l'estime des gens de lettres de tous les siècles. Dans le temps qu'il était ministre, il se délassait, par l'étude, de l'application aux affaires publiques. Il fit plusieurs ouvrages; mais le plus célèbre, et celui qui, à la noblesse des sentiments, à la facilité, à la justesse des expressions dans les matières même les plus abstraites, joint une pureté de style au-dessus des écrivains de la même époque, est sa *Consolation philosophique*, qu'il composa dans sa prison de Pavie, sans le secours d'aucun livre. (*B. U.*)

FRAGMENTS DE CET OUVRAGE.

Livre premier.

Est-ce toi, dit la Philosophie s'adressant à Boèce, est-ce toi que j'ai nourri de mon lait, que j'ai élevé avec tant de soin? Est-ce toi dont j'ai pris plaisir à former l'esprit et le cœur? Comment t'es-tu laissé vaincre?... Je t'avais donné des armes qui devaient te rendre invincible; sans doute tu n'en as fait aucun usage. Me reconnais-tu?... tu gardes le silence, est-ce par honte ou par étonnement? plût au ciel que ce fût par une honte salutaire!... mais je le vois, c'est un stupide abattement qui te prive de l'usage de la parole.

Comme elle s'aperçut, dit Boèce, que non-seulement je m'obstinais au silence, mais que j'étais sans mouvement, elle porta la main sur mon cœur. « Il n'y a point de danger, reprit-elle; ce n'est qu'une léthargie, maladie ordinaire aux esprits séduits par l'illusion. Il s'est un peu oublié lui-même; en me reconnaissant, il se reconnaîtra sans doute; mais pourra-t-il me reconnaître tant que le nuage des choses terrestres offusquera sa vue? » Aussitôt, pour le dissiper, elle essuya mes yeux presque éteints par l'abondance de mes larmes. « Eh quoi! m'écriai-je, en voyant que c'était la Philosophie, ô vous! mère féconde de toutes les vertus, vous daignez descendre des cieux pour venir me visiter dans ce triste lieu d'exil! seriez-vous impliquée dans les fausses accusations

qu'on me suscite ? — Avez-vous pu penser, mon cher élève, me répondit-elle, que je vous abandonnerais dans vos malheurs, et que je refuserais de partager avec vous la persécution à laquelle vous n'êtes en butte que pour l'amour de moi? Je serais inexcusable, si, dans de pareilles circonstances, je me séparais un instant d'un être faussement accusé, et dont la cause est la mienne! pensez-vous que de pareilles accusations soient capables de m'intimider? rien de ce qui vous arrive ne peut me causer ni surprise ni frayeur; j'y suis accoutumée. Est-ce donc la première fois que la sagesse a couru les plus grands dangers par les efforts des méchants?... Rien ne peut agiter celui qui sait régler sa conduite, mépriser les événements, et regarder d'un œil égal la bonne et la mauvaise fortune: ni la mer irritée, lorsqu'elle appelle les tempêtes du fond de ses abîmes, ni les volcans impétueux, lorsque de leur cime entr'ouverte ils roulent des torrents de soufre enflammé; ni la foudre des dieux, lorsque, grondant dans les airs, elle s'annonce par des sillons de feu, et menace les plus hautes tours de les réduire en cendres: rien n'est capable de l'ébranler. Pourquoi les malheureux s'étonnent-ils des vaines menaces d'un tyran? qu'ils sachent ne rien désirer, ne rien craindre, et sa rage est vaincue; mais, s'ils livrent leur cœur aux impressions de la crainte et aux désirs de l'espérance, incertains, troublés, hors d'eux-mêmes, ils rendront bientôt les armes, et courront en aveugles au-devant des fers d'un cruel esclavage.

Comprenez-vous ce que je dis? y seriez-vous insensible? pourquoi fondez-vous en larmes? Parlez; quels sont vos sentiments? si vous voulez que le médecin vous guérisse, faites-lui connaître vos maux.

Alors rassemblant toutes mes forces: « Qu'ai-je besoin de m'expliquer, lui dis-je? le seul aspect du lieu où je suis n'est-il pas capable d'exciter votre pitié? est-ce donc là cette riche bibliothèque où vous aviez pris plaisir à fixer votre séjour, et où vous m'instruisiez des choses divines et humaines? Étais-je, hélas! dans le triste état où je suis aujourd'hui, lorsque je sondais avec vous les secrets de la nature, lorsque vous me traciez les routes différentes que parcourent les astres, et que vous m'apprenniez à être réglé dans mes mœurs et dans ma conduite comme ils le sont dans leur cours? J'écoutais vos leçons avec tant de docilité: est-ce là ma récompense? »..

Après que j'eus exposé les motifs de ma douleur, la Philosophie, qui me regardait d'un œil tranquille, me dit: Dès que j'ai vu couler vos larmes, j'ai bien compris que vous vous croyez exilé et malheureux. Mais êtes-vous véritablement exilé, ne vous trompez-vous point?

Je sais maintenant quelle est la principale cause de votre maladie: vous avez cessé de vous connaître. Votre mal est grave, et pourrait devenir funeste, puisque vous vous oubliez vous-même; que vous gémissez de vous voir exilé et dépouillé de vos biens; que vous ignorez la fin de toutes choses; que vous regardez les scélérats comme véritablement puissants et heureux, et qu'enfin, ne connaissant point les ressorts secrets que la providence fait agir, vous pensez que tous les événements sont l'effet du hasard. En faut-il davantage pour causer non-seulement la plus grande maladie de la raison, mais sa mort même? Grâces en soient rendues au tout-puissant Auteur de la vie! cette raison naturelle ne vous a pas entièrement abandonné. Si vous ne savez comment Dieu gouverne le monde, vous savez du moins qu'il le gouverne: ce premier principe vous conduira à d'autres vérités; cette étincelle de vie produira en vous une santé parfaite...

Les astres les plus brillants perdent leur éclat lorsqu'ils sont voilés par de sombres nuages; si le vent du midi agite les flots de la mer, son onde, qui le disputait à l'azur des cieux, se trouble et cesse d'être transparente; le fleuve impétueux, qui du haut des montagnes coulait avec vitesse, arrêté quelque temps par les obstacles qui se

trouvent sur sa route, est obligé de retourner sur lui-même. Voulez-vous marcher librement ici-bas, et voir la vérité sans nuages? ne vous laissez ni ébranler par la crainte, ni séduire par la joie, ni entraîner par l'espérance; car l'âme, qui est en proie à ces passions, perd tout à la fois sa lumière et sa liberté...

Livre second.

La Philosophie s'arrêta quelque temps, et, quand elle vit que son silence n'avait fait que réveiller mon attention, elle recommença en ces termes :

Si votre maladie m'est bien connue, si j'en pénètre bien la cause et la nature, elle a pour principe le regret qu'excite en vous la perte de votre fortune; vous vous exagérez le changement de votre état : voilà la cause du changement étonnant survenu dans votre âme. Je conçois par quels artifices la Fortune a opéré cette espèce de prodige : elle séduit par ses caresses les plus familières ceux qu'elle a dessein de tromper, et, au moment où ils pensent jouir de ses faveurs, l'infidèle les abandonne et les laisse dans une douleur d'autant plus vive qu'ils avaient moins lieu de s'attendre à son infidélité. Mais si vous y réfléchissez, vous verrez qu'elle n'avait rien de si grand et de si beau, et qu'en la perdant vous n'avez pas autant perdu que vous l'imaginez...

Qui peut vous plonger dans une si accablante tristesse? Pensez-vous éprouver quelque chose de bien nouveau et de bien surprenant? En vous traitant de la sorte, la Fortune n'a rien changé à sa coutume. Uniquement constante dans l'inconstance qui lui est propre, en changeant à votre égard, elle a soutenu son caractère; elle était inconstante dans le temps même qu'elle vous accablait de caresses, et qu'elle vous trompait par les charmes d'un bonheur apparent. Vous avez dû apercevoir jusqu'où va la duplicité de l'aveugle déesse. Elle peut encore se dérober aux yeux de beaucoup de monde; mais elle s'est entièrement dévoilée aux vôtres. Profitez de cet avantage, et ne perdez pas votre temps en plaintes inutiles. Si vous détestez sa perfidie, méprisez la perfide; renoncez à ses pernicieuses faveurs. Ce qui fait votre peine aujourd'hui, aurait dû assurer votre tranquillité. La Fortune vous abandonne! Eh! qui jamais a pu la retenir? Pouvez-vous tant estimer une félicité passagère?... Si personne n'est maître de la fixer, et si son changement rend les hommes malheureux, la présence de cette inconstante est le présage assuré d'un malheur prochain. Il ne suffit pas de considérer ce qu'on a sous les yeux, la prudence porte plus loin ses regards; elle prévoit les événements, et comme elle sait que la fortune est toujours prête à changer, elle sait aussi qu'on ne doit point redouter ses menaces, ni désirer ses caresses. Dès qu'une fois on se soumet à son joug, il faut supporter tranquillement tout ce qui peut arriver sous son empire.

Mais je veux vous mettre à portée de la mieux juger encore. C'est elle qui va parler. « Pourquoi te répands-tu sans cesse en plaintes contre moi? quel tort t'ai-je fait? Je m'en rapporte à qui tu voudras sur ce qui regarde la possession des biens et des honneurs de ce monde: et si tu prouves qu'il est un mortel qui ait sur eux un droit de propriété, j'avouerai que tu as celui de les réclamer comme t'ayant légitimement appartenu. Mais quand tu es arrivé dans ce monde, tu étais nu et dépouillé de tout; je t'ai pris alors entre mes mains, je t'ai prêté mes richesses, je t'ai comblé de mes faveurs. Mon plaisir aujourd'hui est de les retirer; ne te plains point; rends-moi plutôt les actions de grâce qui me sont dues pour t'avoir accordé la jouissance des biens qui n'étaient point à toi. Les biens, les honneurs et toutes les choses de ce genre sont en mon pouvoir; j'en dispose à mon gré; ce sont des esclaves qui me reconnaissent pour leur souveraine; ils viennent avec moi, et s'en vont de même; s'ils t'eussent appartenu, rien n'aurait pu te les ravir. Quoi donc? serai-je la seule qui ne

pourrai disposer librement de mes droits! Le ciel, à son gré, fait briller le soleil de l'éclat le plus vif ou le dérobe par d'épais nuages; l'année qui couvre la terre de fleurs et de fruits, la couvre aussi de brouillards et de frimas: la mer peut, à sa volonté, séduire nos yeux par un calme flatteur ou nous effrayer par d'horribles tempêtes; et moi, dont l'inconstance fait le caractère, devrai-je me soumettre au caprice des mortels, me rendre stable et invariable? Ma roue tourne sans cesse avec une extrême rapidité: tel qui était au haut, le moment d'après rampe dans la boue; et celui qui était dans la poussière se voit, en un instant, au point le plus élevé. C'est ainsi que j'exerce ma puissance; voilà mes jeux et mon amusement. Monte, si tu le veux, au plus haut de cette roue; mais à condition que, quand il me plaira, il faudra que tu en descendes.

« L'ingénieuse fable ne t'a-t-elle pas appris que dans le vestibule du palais de Jupiter sont placés deux tonneaux, dont l'un contient les biens et l'autre les maux de ce monde? Qui sait si tu n'as pas plus puisé dans le premier que dans le second? Sais-tu toi-même si je t'ai entièrement abandonné? ma propre inconstance est pour toi un juste motif d'espérer un changement avantageux.

« Hommes injustes! ils se plaindraient encore quand l'abondance répandrait toujours sur eux autant de biens que la mer contient de grains de sable dans son sein, autant que le ciel fait briller d'étoiles dans une belle nuit. En vain un Dieu propice leur prodiguerait les richesses et les honneurs, ce qu'ils ont, ils ne le comptent pour rien. Leur avidité dévore ce qu'elle a, et, par ses désirs, engloutit ce qu'elle ne peut se procurer. Quel frein pourra donc contenir dans de justes bornes, cette voracité insatiable des biens de ce monde, qui s'accroît par la possession, et qui s'estime toujours moins riche de ce qu'elle a, que pauvre de ce qu'elle n'a pas? »

Si la Fortune vous parlait ainsi en sa faveur, je ne vois pas ce que vous auriez à répondre..... Mais, afin que vous ne pensiez pas que je suis trop prévenue contre elle, j'avoue qu'elle rend quelquefois un grand service aux hommes, c'est lorsqu'elle leur fait connaître son caractère et sa conduite. Vous ne comprenez peut-être pas encore ce que je veux dire; c'est une chose singulière et que j'ai de la peine à exprimer comme je le désire. Je pense que la mauvaise fortune est plus avantageuse aux hommes que la prospérité: en effet, celle-ci les abuse sans cesse sous l'apparence séductrice d'un bonheur imaginaire; celle-là leur découvre la vérité lorsque, par ses continuels changements, elle leur montre son inconstance naturelle; celle-ci captive leurs cœurs par le charme des faux biens de ce monde; celle-là leur rend la liberté en leur faisant connaître combien ils sont fragiles et de peu de valeur. Aussi l'une est toujours enflée d'orgueil, dissipatrice, insensée; elle ne se connaît pas elle-même: l'autre est toujours sobre, retenue, et l'adversité qu'elle éprouve la rend plus éclairée et plus prudente; enfin, la prospérité corrompt les gens de bien même, et les entraîne au mal: la mauvaise fortune, au contraire, les arrache à la corruption et les force de se tourner du côté du vrai bien.....

Livre troisième.

Il n'y a de vrais amis que ceux que la vertu nous attache: ne comptons point sur ceux que la Fortune nous procure. Infidèles comme elle, non-seulement ils nous abandonnent dans l'adversité, mais ils deviennent nos ennemis; ennemis d'autant plus à craindre qu'ils auront vécu avec nous dans une plus grande intimité.

Que celui qui veut être véritablement puissant, commence par régner sur lui-même; qu'il dompte sa colère et ne soit pas le vil esclave de ses passions. En effet, quand il étendrait son empire d'une extrémité de la terre à l'autre, pourrait-il se vanter d'être fort, tant qu'il ne pourra pas chasser de son âme les soucis rongeurs?

Que souvent la gloire est trompeuse

et honteuse même! et qu'un poète tragique a eu raison de s'écrier: « O gloire! par ton pouvoir magique, tu fais honorer des hommes bien méprisables par eux-mêmes! Combien n'en est-il pas qui ne sont illustres que dans la fausse opinion et par les injustes éloges du vulgaire? éloges honteux! la raison les désavoue, et force ceux qui en sont l'indigne objet à rougir de leur propre gloire. »

De même que l'abeille, la volupté porte avec elle son aiguillon. A peine a-t-elle donné quelques gouttes de miel, la perfide s'envole et laisse un trait dont la blessure se fait sentir long-temps.

Pour comprendre combien les qualités du corps méritent peu d'estime, il suffit de considérer que pour détruire cette prétendue merveille il ne faut qu'une fièvre de trois jours.

Mortels infortunés! dans quels égarements tombe votre ignorance? Vous en savez assez, je l'avoue, pour ne point aller chercher l'or sur les arbres de vos forêts, ni les perles parmi les pampres de vos vignes: vous n'êtes pas assez stupides pour tendre sur les montagnes l'hameçon perfide que vous préparez aux poissons; ce n'est point sur les bancs de sable de la mer d'Étrurie, que vous chassez les chevreuils timides; vous savez dans quels antres profonds la mer recèle les perles éclatantes et la pourpre vermeille; vous savez sur quelles côtes se pêche chaque espèce de poisson: vous savez tant de choses, et le ciel permet que vous ignoriez où réside le vrai bien! Aveugles que vous êtes, vous cherchez sur la terre ce qui est au-dessus des cieux! âmes grossières! puissiez-vous comme des forcenés courir après les honneurs et les richesses, les atteindre ces faux biens avec des peines incroyables; et, détrompés enfin, venir rendre hommage au bien suprême! C'est tout le mal que je vous souhaite...

Être infini, créateur du ciel et de la terre, dont la sagesse éternelle gouverne l'univers depuis le commencement des siècles! vous qui, dans un repos immuable, donnez le mouvement à toute la nature, vous n'avez été porté à créer ce grand ouvrage que par votre bonté seule. Pour le former vous n'avez eu d'autres modèles que vos idées favorables. Les beautés de ce monde ne sont qu'une faible image des vôtres; quoique parfait dans son ensemble, pour que cet ouvrage fût aussi parfait dans chacune de ses parties, votre sagesse toute-puissante a su concilier dans les éléments les qualités les plus opposées entre elles.....

O mon Dieu! ô mon père! élevez nos âmes jusqu'au séjour auguste que vous habitez; conduisez-nous à la source du bien; favorisez-nous de cette lumière céleste qui seule peut vous découvrir à nos yeux, et nous rendre capables de vous contempler; dissipez l'obscurité qui vous environne; brillez de toute votre gloire. Nous ne pouvons trouver qu'en vous la paix et le bonheur que nous cherchons: car vous êtes notre premier principe, notre fin dernière, notre guide, notre soutien. Vous êtes tout à la fois, et le terme heureux auquel nous aspirons et la voie qui y conduit.....

Il ne faut qu'une étincelle de raison pour comprendre que Dieu, principe de toutes choses, est souverainement bon; et qu'étant ce qu'il y a de meilleur, le bien parfait ne réside et ne peut résider qu'en lui seul. Sans cela, il ne serait point au-dessus de tous les êtres, puisqu'il y en aurait quelque autre de plus excellent dans lequel résiderait le bien parfait, et dont l'existence précéderait la sienne; car il est évident que les êtres les plus parfaits ont précédé les autres. Le Dieu suprême est la plénitude de tous biens et de toutes perfections; conséquemment, en lui réside la vraie béatitude.

Livre quatrième.

Ce serait le renversement le plus déplorable et le plus monstrueux, si, dans une maison aussi bien réglée que celle du souverain père de famille, ce qu'il y a de plus vil était en honneur, tandis que ce qu'il y a de plus précieux serait dans l'humiliation et le mépris. Mais il en est tout autrement.

Il est facile de comprendre que la vraie puissance est le partage des bons, et que les méchants sont toujours faibles et méprisables ; que le vice n'est jamais sans châtiment, ni la vertu sans récompense ; que les gens de bien sont toujours véritablement heureux, et les méchants toujours réellement malheureux.

Les bons et les méchants tendent naturellement au bien ; les premiers y parviennent, les autres n'y parviennent pas ; les premiers ont donc en partage le vrai pouvoir dont il faut nécessairement que les autres manquent, puisqu'ils n'y parviennent point. Cela est fondé sur la nature des choses et sur les conséquences les plus justes. Supposons deux hommes qui ont formé le même projet ; supposons encore que l'un l'accomplisse par des moyens simples et naturels, et que l'autre, prenant une route différente de celle que la raison indique, ne parvienne point à le réaliser, ou ne le réalise que d'une manière imparfaite, lequel des deux peut-on regarder comme le plus puissant? ou, pour mieux faire comprendre cette idée : marcher est un mouvement naturel à l'homme, telle est la destination de ses pieds. Si, pour marcher, l'un ne se sert que de ses pieds, et que l'autre ait besoin de se servir aussi de ses mains, lequel des deux peut-on regarder comme le plus fort ? C'est celui qui, tout naturellement, fait ce qui est impossible à l'autre ; mais à quoi mène ce raisonnement ? le voici :

Le souverain bien est l'objet désirable dont l'acquisition est proposée aux méchants comme aux bons : ceux-ci y parviennent sans obstacle par le véritable chemin qui est celui de la vertu ; tandis que les méchants s'efforcent en vain d'y parvenir, parce qu'ils suivent les routes trompeuses que leurs passions leur font prendre...

La probité élève l'homme au-dessus de sa condition mortelle ; le vice au contraire le dégrade et le rend semblable aux brutes, oui : le vice opère cette honteuse métamorphose. L'injuste usurpateur n'est plus un homme, c'est un loup ravisseur, un plaideur de profession, un monstre de chicane, un chien hargneux qui inquiète et maltraite tout le voisinage. Ces fourbes adroits, qui tendent des embûches d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus cachées, n'ont-ils pas le caractère et l'odieuse fuesse du renard ? ces gens colères, toujours dans l'emportement et dans la rage, ne sont-ils pas des lions furieux ? cette âme tremblante qui s'alarme, qui frémit là où ne se trouve pas même l'apparence du danger, n'a-t-elle pas toute la timidité du cerf ? ce paresseux, cet insensible qui croupit dans sa stupidité, ne mène-t-il pas la vie de la plus vile bête de charge ? cet esprit léger que rien ne fixe, qui change à chaque instant de désirs et d'idées, n'est-il pas tout semblable à l'oiseau qui voltige sans cesse de branche en branche ? enfin ce débauché qui se plonge dans les voluptés les plus grossières et les plus honteuses, vit-il comme un homme ou comme un pourceau ? c'est ainsi qu'en cessant d'être vertueux, l'homme cesse encore d'être homme. La vertu en eût fait un dieu, le vice en fait un animal immonde ; il lui arrive quelque chose de plus funeste que ce que la fable nous raconte des compagnons d'Ulysse...

Eh quoi! nous mettrons-nous au rang de ces mortels moins semblables à des hommes qu'aux êtres les plus vils ? si quelqu'un, non-seulement avait perdu la vue, mais ne se ressouvenait pas d'en avoir joui, et qu'il pensât que rien ne manque à la perfection de sa nature, il n'y a que des aveugles qui pussent penser de la sorte ; et presque tous les hommes ne voient pas plus clair. Qui d'entre eux, par exemple, concevra que celui qui fait une injure, est plus malheureux que celui qui la reçoit ? cette vérité est pourtant fondée sur les raisons les plus solides...

Supposons que vous soyez juge, et qu'assis sur le tribunal, vous ayez à décider entre celui qui a reçu l'injure et celui qui l'a faite, vous n'hésiterez pas à forcer l'agresseur de faire à l'offensé la satisfaction à laquelle il a droit de prétendre. Celui qui fait l'injure est donc plus malheureux que celui qui la reçoit, puisqu'il est seul digne de punition... Les orateurs considèrent peu cette vérité, lorsqu'ils s'appliquent à émouvoir en faveur de celui qui a reçu quelque grand outrage. En effet ceux qui en sont les auteurs, sont seuls dignes de compassion ; et leurs accusateurs, loin de se déchaîner contre eux, devraient les prendre en pitié, comme des malades qu'on mène au médecin, et les conduire ainsi avec bonté aux pieds de leurs juges, pour qu'ils reçoivent dans une punition salutaire, le vrai remède aux maladies de leurs âmes déréglées.

La haine ne peut jamais avoir d'accès dans le cœur du sage : car il faut être insensé pour haïr les gens de bien, et inhumain pour haïr les méchants. En effet, la méchanceté est une maladie de l'âme, comme la fièvre ou la langueur sont des maladies du corps. Mais si l'humanité nous apprend que ces malades sont dignes de toute notre compassion, pourquoi n'aurions-nous pas pitié de ceux qui sont engagés dans le vice, puisque le vice est la plus funeste de toutes les maladies ?

Quelle fureur, aveugles mortels, vous porte à chercher dans la guerre une fin plus prompte ? Si vous désirez la mort, ne vient-elle pas assez vite ? insensés! les animaux féroces arment contre vous leurs dents meurtrières ; qu'est-il besoin de recourir à vos épées ? Qui peut vous porter à ces guerres barbares, où vous vous préparez une mort mutuelle? est-ce la différence qui existe entre vos mœurs et celles de vos voisins ? motif tout à la fois inhumain et injuste! Guidés par l'équité et la raison, voulez-vous rendre à chacun ce qui lui est dû ? chérissez les gens de bien ; ils méritent tous votre amour ; et plaignez les méchants, ils sont dignes de toute votre pitié...

L'ignorance est la source ordinaire de notre étonnement. Voir l'étoile polaire presque immobile, et la constellation qui en est proche prévenir avec tant d'empressement le lever des autres astres et rester cependant sur l'horizon long-temps après eux, c'est ce qui ne se conçoit pas aisément par ceux qui n'entendent rien en astronomie. Quand la lune s'éclipse au milieu de la nuit, et que les étoiles recouvrent la clarté que la supériorité de sa lumière leur dérobait, le vulgaire superstitieux, saisi d'admiration et de frayeur, pousse des cris lugubres, et croit, par les sons aigus dont il fait retentir les airs, secourir l'astre défaillant, et lui rendre son premier éclat. Sait-on, au contraire, la cause de quelque événement ? on n'en est plus frappé. On regarde sans surprise les flots de la mer se rompre en mugissant contre le rivage, lorsqu'il sont poussés par un vent orageux. On n'est point étonné de voir la neige fondre en torrents, aux premières ardeurs du soleil. Les hommes ne sont surpris que de ce qui arrive subitement et sans qu'on puisse s'y attendre.

Le corps d'un homme sain est formé de perfections et de vertus. C'est par une disposition également sage de cette providence adorable, que souvent le pouvoir suprême est entre les mains des gens de bien, afin qu'ils soient en état de réprimer l'insolence des méchants. Quelquefois, selon la différence des caractères, elle mêle pour les uns les biens avec les maux ; elle interrompt par quelques revers la prospérité de ceux-ci, de peur qu'elle ne les corrompe ; elle permet que ceux-là éprouvent les plus grandes calamités, afin d'exercer leur patience et de perfectionner leur vertu. La timidité des uns s'effraie-t-elle sans raison? La témérité des autres brave-t-elle tout avec audace ? La Providence leur fait éprouver leurs forces par l'adversité, et leur apprend à se connaître eux-mêmes. Il en est qui, par une mort glorieuse, se sont acquis une gloire immortelle ; il en est d'autres dont la constance inébranlable, au milieu des plus grands supplices, nous a fait voir qu'il n'est rien dont la vertu ne puisse triompher. Ainsi tout, par la sagesse de la Pro-

vidence, arrive à propos, et, pour le plus grand bien de chacun, jusqu'à ce mélange même de biens et de maux qu'éprouvent les méchants. S'il leur arrive des disgrâces, il n'est rien de plus convenable; car, au jugement de tout le monde, ils sont dignes de punition; punition salutaire pour eux, puisqu'elle sert à les corriger, et salutaire pour les autres qu'elle épouvante et détourne du crime. Si, au contraire, ils jouissent de quelque prospérité, c'est une leçon vivante qui apprend aux gens de bien le peu de prix qu'ils attachent à la fortune, puisqu'elle se prête si indignement aux désirs de l'iniquité.

Peut-être aussi la Providence n'accorde-t-elle des biens à certaines gens que parce qu'elle prévoit indubitablement que l'indigence porterait au mal leur naturel fougueux et incapable de rien souffrir. Par ses bienfaits elle les retient, elle les corrige même. Considérant d'un côté le mauvais état de leur conscience, chargée de crimes honteux, et de l'autre l'état florissant de leur fortune, ils craignent qu'en prolongeant leur vie criminelle ils ne perdent tous les avantages dont ils jouissent; et ils changent leurs mœurs corrompues pour éviter un changement de fortune, dont l'idée seule les fait frémir. La Providence permet que d'autres ne s'élèvent au comble du bonheur, que pour tomber de plus haut dans l'abyme qu'ils se sont creusé eux-mêmes. Enfin il en est d'autres à qui elle n'accorde le droit de vie et de mort que pour exercer la patience des gens de bien, et faire subir à ceux qui sont pervers comme eux le juste châtiment de leur méchanceté. Car ce n'est pas seulement entre les gens de bien et les méchants qu'il y a une guerre éternelle; les méchants se la font eux-mêmes; et comment pourraient-ils s'accorder ensemble? chacun d'eux n'est jamais d'accord avec sa propre conscience qui, déchirée par les remords, déteste le mal après l'avoir fait. Souvent même l'horreur qu'ils ont pour de plus méchants qu'eux les porte à haïr l'iniquité, et à adopter une vie vertueuse, afin de ne plus ressembler à ceux qu'ils abhorrent. En sorte que, par un miracle insigne de la Providence, les méchants servent à la conversion des méchants mêmes. Tirer ainsi le bien du mal n'appartient qu'à Dieu seul. Telle est la sagesse de son gouvernement que ce qui s'écarte dans un sens de l'ordre général, rentre toujours dans un autre ordre de la Providence.....

Si ton âme veut connaître dans ses effets la sagesse toute-puissante du Dieu qui lance le tonnerre, qu'elle élève ses regards jusqu'au firmament. Les astres dont il brille conservent entre eux une paix non interrompue. Malgré la rapidité de son char le soleil ne sort pas de sa carrière pour aller fondre les glaces du nord. L'Ourse qui roule sur un des pôles du monde, toujours élevée sur l'horizon, voit sans envie le reste des étoiles se plonger dans les flots, et profiter de leur fraîcheur. C'est toujours le même astre qui dit à la nuit d'étendre sur l'univers son voile ténébreux; c'est le même qui tous les matins l'avertit de se replier pour faire place à l'aurore; ainsi l'amour de l'ordre renouvelle sans cesse le cours des globes célestes: ainsi il conserve entre eux une harmonie constante. Il fait également sentir sa puissance aux éléments; il accorde l'humide avec le sec, le froid avec le chaud. Il donne à la flamme cette légèreté rapide qui la porte vers les cieux, et à la terre ce poids uniforme qui la maintient dans sa position. C'est lui qui fait éclore mille fleurs charmantes aux premiers jours du printemps; il mûrit dans l'été les riches dons de Cérès; il nous fait recueillir en automne les fruits les plus abondants, et ramène ensuite la saison de l'hiver. Par cette alternative salutaire, il produit et conserve tout ce qui respire, comme elle le fait disparaître quand le moment est arrivé.

Pendant ces révolutions, l'Être suprême, assis sur son trône, tient en ses mains le sceptre de l'univers; sa toute-puissance est le principe de tout ce qui s'y fait; sa volonté en est la loi; sa sagesse en est le juge. Si sa providence abandonnait le soin du monde; si elle cessait un instant de contenir les êtres dans le cercle qu'elle leur a tracé, tout se détruirait et rentrerait dans le néant; l'amour du bien contient tout dans l'ordre, et conserve tout en faisant tout remonter à sa source.

Livre cinquième.

C'est avec tous les charmes de la poésie qu'Homère célèbre le soleil, père de la lumière; cependant cet astre impuissant ne pénètre ni les entrailles de la terre, ni les abymes de la mer. Les yeux du souverain Créateur ont une bien grande supériorité. Ni la profonde masse de la terre, ni les épaisses ténèbres de la nuit ne peuvent rien dérober à sa vue. D'un seul regard il voit tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera; et puisqu'il est le seul qui connaisse tout, c'est lui seul aussi qui est le vrai soleil et la véritable lumière du monde.

La nature a pris plaisir à varier les figures des animaux qu'elle a produits. Les uns rampent sur la poussière et ne s'y traînent qu'avec peine; les autres d'une aile légère et rapide traversent, sans efforts, l'immense étendue de la plaine azurée; d'autres, imprimant partout la trace de leurs pas, tantôt parcourent les coteaux et les vallées, tantôt s'enfoncent dans l'épaisseur des bois: mais tous ont la tête également penchée vers la terre. L'homme seul la porte droite et élevée; et, s'il veut user de sa raison, il se convaincra que puisque ses yeux sont faits pour contempler le ciel, son âme doit se détacher de la terre. Ne serait-il pas honteux pour lui que son cœur fût lié aux choses d'ici-bas; tandis que, par sa noble structure, son corps l'avertit sans cesse de se porter vers le séjour céleste?

RUSTICIENNE. Boèce fut, dit-on, marié deux fois; d'abord avec Espis, ensuite avec Rusticienne, fille de Symmaque. Cette seconde épouse lui donna deux fils qui obtinrent le consulat en mémoire de leur père. Elle partagea tous les malheurs de son époux, et, n'ayant pu partager sa mort, elle distribua tous ses biens aux pauvres, et vécut dans l'indigence. Totila fut sollicité de lui ôter la vie; mais il respecta toujours des vertus si peu communes.

THÉODORIC (roi des Ostrogoths et fondateur de leur monarchie, né vers l'an 457 et mort en 526). L'âge, les infirmités, rendirent ce prince jaloux, avare, inquiet et soupçonneux; les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus recommandables sujets qu'il y eut dans la république, Symmaque, et Boèce son gendre. Tranquille cependant après de violentes secousses, ce monarque avait mis tous ses soins à faire fleurir le commerce dans ses états; la police s'y faisait avec le plus grand ordre. Les lettres furent protégées et cultivées. Théodoric avait pris pour secrétaire d'état le célèbre Cassiodore, qui remplit parfaitement ses vues. Rome fut redevable à ce monarque de plusieurs édifices et de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie et Ravennes. Il promulgua un grand nombre de lois. Enfin il fut pendant trente ans le père des Italiens et de ses autres sujets, bienfaiteur impartial des uns et des autres, et également cher aux deux nations. (*D. H.*)

« Notre triomphe, disait-il dans une de ses lettres, n'est pas de régner sur les peuples; il consiste à faire régner les lois sur eux. Quels fruits nous offriraient nos conquêtes, et quels avantages y aurait-il pour les habitants de l'Italie d'être délivrés des barbares, s'ils retrouvaient en nous des maîtres non moins barbares? Là où la justice conserve sa force, les droits particuliers ne sont jamais confondus. Les défenseurs de la liberté ne se proposent pas de faire des esclaves. Laissons les autres conquérants saccager et détruire les villes. Nous voulons, nous, que nos peuples n'aient d'autre regret que celui de n'avoir pas été vaincus plus tôt .. » (*Roberti; Della probità naturale; dubbio primo.*)

CASSIODORE, Aurelius Senator. (Son aïeul avait sauvé la Sicile de l'invasion des Vandales; son père avait

été secrétaire de Valentinien III, et ambassadeur de ce prince auprès d'Attila.) Les talents de Cassiodore brillèrent dès sa plus tendre jeunesse; l'Italie, déjà presque barbare sous la domination des Érules, le regarda comme un esprit universel, et s'étonna de voir un jeune homme de dix-huit ans doué d'un profond savoir et d'une prudence consommée. Odoacre, roi des Érules, lui confia le soin de ses domaines et de ses finances; et lorsque ce prince eut été vaincu et tué par Théodoric, en 493, Cassiodore se retira dans son pays natal, et chercha dans l'étude des lettres l'oubli des malheurs auxquels l'Italie était en proie. Sa prudente éloquence détourna ses compatriotes et les Siciliens de la résistance inutile à laquelle ils se préparaient contre Théodoric. Ce prince reconnaissant le nomma aussitôt gouverneur de la Lucanie et du pays des Brutiens. Les vertus et la modération de Cassiodore, parlaient en sa faveur plus que n'aurait fait l'ambition la plus active, et Théodoric qui voulait être le législateur et le restaurateur de l'Italie, mais qui n'avait que les talents d'un soldat, crut devoir s'assurer de ceux de Cassiodore, et le choisit pour être son organe et son aide dans l'accomplissement de ses sages projets. Il le nomma son secrétaire et lui donna toute sa confiance. Dans ce poste élevé Cassiodore devint l'appui de son prince, le bienfaiteur de l'Italie, le modèle des grands ministres. Les réglements fameux qu'il publia au nom de Théodoric, les lettres qu'il écrivit pour ce prince, attestent l'étendue de ses vues, la sagesse de son administration, et, à quelques déclamations près, l'étendue de son génie. Théodoric le fit bientôt questeur : c'était alors la première place de l'état. Cassiodore, sous un prince ardent, vigilant, infatigable, remplit toutes ses vues, exécuta tous ses projets, prévint toutes ses volontés, et sut encore charmer les loisirs de son maître par une conversation aussi agréable qu'instructive.

Sa faveur s'accrut avec ses services; il obtint le consulat, il était en outre maître des offices et patrice; mais lorsque la vieillesse et les contrariétés commencèrent à altérer les grandes qualités de Théodoric, et que d'indignes courtisans s'emparèrent de son esprit, Cassiodore prévit les maux qu'il ne pourrait empêcher; il se démit de toutes ses charges et se retira de la cour en 524. La triste fin de Boèce et de Symmaque prouva bientôt la sagesse de ce parti. Après la mort de Théodoric en 525, Cassiodore fut rappelé par Amalasonte, qui lui confia le titre de préfet du prétoire, et lui donna même le commandement des troupes qui gardaient les côtes de l'Italie. Cassiodore, dévoué à la fille de Théodoric et à son petit fils Athalaric, servit l'état avec un zèle que ne ralentirent ni les désordres, ni la mort d'Athalaric, ni les malheurs d'Amalasonte, ni même l'incapacité de Théodat; mais enfin accablé des revers et de la ruine des Goths, qu'il n'avait pu prévenir et qu'il ne pouvait empêcher, âgé de soixante-dix ans et fatigué par cinquante années de travaux assidus, glorieux et désormais inutiles, il se retira dans sa patrie et passa le reste de ses jours dans la retraite. Il y forma une grande bibliothèque, dépensa des sommes considérables à recueillir de bons manuscrits, les faisait copier et les copiait souvent lui-même. (*B. U.*)

« Acquérir de l'or en immolant des hommes, c'est un forfait, disait Cassiodore; l'aller chercher à travers les périls de la mer, c'est une folie; en amasser par la corruption et les vices, c'est une lâcheté. Les seuls lucres qui soient justes, qui soient honnêtes, se font sans blesser personne, et l'on ne possède sans remords que ce qui n'a point été arraché ou soustrait à la propriété d'autrui. (*Hist. phil. des deux Indes, l.* VIII, ch. 14.)

AMALASONTE (reine des Ostrogoths, fille de Théodoric Ier). Cette princesse choisit pour principal ministre et pour secrétaire Cassiodore, romain qui s'efforçait de communiquer aux Goths les usages et les mœurs de ses

compatriotes, de leur inspirer quelque respect pour les arts, pour les lois, et pour ce qui restait encore d'une antique cilivisation. Amalasonte poursuivit le plan que son père s'était tracé pour réconcilier le peuple conquis avec le peuple conquérant, et pour fondre les deux nations en une : elle témoigna pour les lettres et pour les lois un respect qu'elle communiquait ainsi aux vainqueurs de Rome; enfin elle apporta dans l'administration et dans ses relations avec les autres puissances assez de vigueur pour qu'un peuple guerrier ne dût point avoir de honte d'obéir à une femme. Réparant autant qu'il dépendait d'elle les dernières rigueurs de Théodoric, elle rendit aux enfants de Symmaque et de Boèce les biens de leurs pères confisqués après le supplice. Elle voulut aussi que son fils participât aux connaissances des Romains, et qu'il fût instruit dans les arts libéraux; elle connaissait les diverses langues des peuples voisins; ce qui la dispensait, en traitant avec eux, de recourir aux interprètes. Amalasonte, que Théodat son second mari, homme lâche, avare et perfide, fit mettre à mort, fut vivement regrettée de ses sujets. (*B. U.*)

THIERRI Ier ou THÉODORIC (roi d'Austrasie). Ce prince était brave à la tête des armées et sage dans le conseil; mais il avait une grande ambition et se servait de tout pour la satisfaire. Il passe pour avoir le premier donné aux peuples de Bavière, un code de lois, qu'il fit rédiger par d'habiles jurisconsultes. Ces lois n'ont pas peu servi à la rédaction de celles de l'empereur Justinien. (*D. H.*)

THÉODEBERT Ier. Petit-fils de Clovis, il succéda à son père Thierri, en 554. Ses oncles essayèrent de lui ravir cet héritage; mais il avait fait preuve de courage et d'habileté à l'âge de dix-huit ans, en combattant une armée danoise qui, transportée sur des vaisseaux, était venue exercer le pillage près de l'embouchure de la Meuse.

Ce prince ambitieux se disposait à exécuter les plus vastes projets contre l'empire; il allait marcher sur Constantinople, et déjà il avait intéressé dans sa querelle les Lombards et plusieurs autres peuples impatients de secouer le joug de Justinien, quand il fut tué à la chasse par une branche d'arbre qui le renversa de cheval.

Ce monarque dans un moment de calamité prêta de l'argent à ses sujets; les voyant ensuite prospérer, il voulut que cet argent restât entre leurs mains. Il punissait les maltôtiers de la manière la plus efficace, qui est la restitution. Il adressa cet apologue à l'un d'entre eux qu'il retenait en prison jusqu'au paiement : « Un serpent s'étant glissé dans une bouteille ne pouvait en sortir à cause de la quantité de vin dont il s'était gorgé; le maître de la bouteille lui dit : tu ne sortiras de là, que lorsque tu auras rendu ce que tu as pris de trop. »

JUSTINIEN (empereur d'Orient, né vers 484, et mort à l'âge de 81 ans). Le malheur de ce prince, qui mérite une place distinguée dans l'histoire, fut de vieillir sur le trône. Vers la fin de ses jours, gouverné par son épouse Théodora, il devint avare, méfiant, cruel, accablant le peuple d'impôts, et ajoutant foi à toutes les accusations. Cependant élevé par Théophile, qui lui inspira le goût des sciences, Justinien soutint d'abord l'empire grec, faible reste de la puissance romaine qui ne faisait que languir. Il en étendit les bornes, et lui rendit quelque chose de son ancien éclat. Il mit à la tête de ses troupes le vaillant Bélisaire. Rome fut prise et reprise plusieurs fois : mais, malgré la valeur des trois derniers rois des Ostrogoths qui périrent les armes à la main, en se défendant contre Bélisaire et Narsès, cette ville et l'Italie passèrent sous la puissance de Justinien. Ce prince s'occupa, en même temps, d'étouffer les dissensions intestines qui déchiraient l'empire.

Après avoir rétabli la tranquillité au dedans et au dehors, il retira les lois de la confusion extrême où elles se trouvaient depuis long-temps. Il char-

gea dix jurisconsultes, choisis parmi les plus habiles de l'empire, de rédiger un nouveau code tiré des édits et réglements anciens et modernes. Cet ouvrage fut divisé en douze livres, et les matières, distinctes les unes des autres, furent classées sous les titres qui leur étaient propres. Ce code fut suivi: 1° du *Digeste* ou *Pandectes*, recueil des diverses décisions des jurisconsultes, répandues dans plus de deux mille volumes; 2° des *Institutes*, qui comprennent en quatre livres, avec clarté et précision, les éléments de la jurisprudence; 3° du code des *Novelles*, dans lequel on recueillit les lois rendues depuis la publication de ces diverses collections.

Il s'occupa aussi du rétablissement des bonnes mœurs, et institua des préteurs, *prætores plebis*, chargés de poursuivre ceux qui oseraient y porter atteinte; il prohiba les mariages entre proches parents, bannit les femmes d'une mauvaise vie, et punit de la même peine les libertins scandaleux. Il régla les cérémonies des funérailles, et chargea les magistrats de veiller à ce que les inhumations fussent faites avec décence. Il rétablit les villes ruinées par la guerre ou par des accidents, en construisit de nouvelles. Il décora Constantinople de plusieurs édifices somptueux, et entre autres de la basilique de Sainte-Sophie qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture. Il parvint ainsi à donner une haute idée de sa puissance et de ses richesses. On voit, par cet exposé, dit Rollin, quels services peut rendre à ses peuples un prince qui s'applique avec constance aux soins du gouvernement, et qui est convaincu de l'étendue et de l'importance de ses devoirs. Ce n'est ni au nombre de ses troupes, ni au courage de ses soldats, ni à l'expérience de ses généraux, ni à ses propres talents et à son habileté, que Justinien attribuait les grands avantages qu'il avait remportés, mais uniquement à la protection divine. S'il s'était contenté de sa gloire militaire, il n'aurait cru remplir qu'à demi les fonctions de la royauté, établie principalement pour rendre la justice aux peuples au nom et en la place de Dieu même. Aussi il déclare expressément, dans un édit public, que la majesté impériale ne doit pas être seulement relevée par les armes, mais encore armée par les lois, pour bien gouverner les peuples en temps de paix comme en temps de guerre.

Nous terminerons cet article par l'extrait de quelques lois de Justinien qui pourront donner une idée de la beauté et de la sagesse des dispositions qu'elles renferment.

« C'est une parole digne d'un prince, de déclarer que, tout souverain qu'il est, il se croit lié et astreint par les lois, tant notre autorité dépend de celle du droit et de la justice. En effet, il y a plus de grandeur à soumettre son pouvoir aux lois, qu'à exercer la souveraineté, et nous sommes bien aise de prévenir les autres de ce que nous ne croyons pas nous être permis. » Remarquez, dit Rollin, que c'est un empereur, maître de presque tout l'univers, qui parle de la sorte, et qui ne craint point de porter atteinte à son autorité, en fixant lui-même les justes bornes dans lesquelles elle est renfermée.

« Nous ordonnons à tous les juges de n'avoir aucun égard aux rescrits qu'on aura obtenus de nous, s'ils sont contraires à la justice, à moins qu'ils ne tendent à accorder quelque grâce qui ne fasse de tort à personne, ou à remettre à des coupables la peine due à leurs crimes. » Il est rare aux princes, ajoute l'auteur du *Traité des Études*, de reconnaître qu'ils se soient trompés eux-mêmes, ou qu'on les ait trompés, et de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne peut leur faire plus d'honneur qu'un tel aveu.

« Les avocats qui, par le secours de leur éloquence terminent les procès, rétablissent souvent des affaires ruinées, et soutiennent celles qui sont chancelantes, ne rendent pas un moindre service au genre humain, que si, dans les combats, ils sauvaient, au prix de leur sang, leur patrie, leurs pères et leurs mères: car nous mettons au nombre de ceux qui combattent pour notre empire, non-seulement ceux qui emploient, pour sa défense, l'épée, le bouclier, la cuirasse; mais encore ceux qui prêtent le secours de leurs voix à nos sujets, pour soutenir leurs intérêts dans les divers dangers qui se présentent, pour défendre leur vie, et assurer le repos de leur postérité la plus reculée. »

C'est avec raison que ce prince fait un si bel éloge d'une profession où les talents de l'esprit peuvent être si avantageusement employés, et qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand et de plus estimable. Mais, en même temps, il recommande aux avocats d'exercer avec désintéressement cette belle profession, et de ne point la déshonorer par la recherche d'un vil intérêt. Il leur recommande aussi de ne point se livrer au plaisir inhumain d'adresser des railleries piquantes et de grossières injures qui ne sont propres qu'à décrier ceux qui se les permettent; mais de se renfermer sévèrement dans ce que l'utilité et la nécessité de la cause exigent de leur ministère. (*Roll. Hist. Anc.*, XII, 686.)

TRIBONIEN. Né à Side, en Pamphilie, vers le commencement du sixième siècle, ce jurisconsulte grec fut élevé sous Justinien aux plus hautes dignités. Il passait pour l'homme le plus savant et le plus spirituel de cette époque. Son urbanité, sa douceur, les grâces de son élocution, l'étendue et la variété de ses connaissances, le faisaient aimer de tout le monde. (*Procop. in bello Pers.*) Il suivit la carrière du barreau, plaida quelque temps devant les hautes cours de Constantinople, appelées *préfectures judiciaires*, et fut ensuite admis, comme rapporteur, au conseil du prince.

Justinien, qui se connaissait en hommes, discerna bientôt le génie de Tribonien. Occupé de grands projets, cet empereur sentait le besoin d'appeler auprès de sa personne, pour la direction des affaires, un administrateur en chef. Tribonien lui parut réunir les qualités qu'exigeait ce poste élevé. Il le nomma successivement questeur, maître des offices, préfet du prétoire, et consul. Ce fut sous ces différents titres qu'à l'exemple de plusieurs autres empereurs, Justinien fit d'un jurisconsulte son premier ministre (1). Tribonien avait déjà donné les plus grandes preuves d'habileté dans l'exercice de ses diverses fonctions, lorsqu'une entreprise, la plus importante de celles qui ont illustré le règne de Justinien, lui fournit l'occasion de se distinguer à la fois comme jurisconsulte et comme législateur. Ce prince avait conçu l'idée heureuse et hardie de refondre l'ancienne législation dont il voulait faire la base de la sienne. Il avait lui-même tracé le plan; Tribonien fut chargé de l'exécuter; toutefois comme il n'eût pu suffire seul à un travail si compliqué, il reçut l'autorisation de s'adjoindre des collaborateurs qui, choisis parmi les notabilités de la magistrature et du barreau, furent Théophile, Dorothée, les deux Constantin, Cratinus, Étienne, Menuas, etc. Le travail était immense. A la difficulté de coordonner tant d'éléments divers, s'ajoutait encore la défectuosité du plan. Quand on considère de quel amas et même de quel chaos de lois, de traités et de commentaires a été extrait le *Corpus juris Justinianeum*, on a peine à croire que cet immense ouvrage, commencé en 530, ait été achevé en quatre ans.

On s'attendrait en vain à trouver dans ces extraits une exactitude rigoureuse. Quelques érudits ont accusé Tribonien, mais sans preuves, d'avoir lui-même détruit les sources où il avait puisé; leurs opinions, évidemment exagérées, sont assez réfutées par le passage de Cujas, le meilleur juge en cette matière. « Pénétré des écrits des anciens jurisconsultes, Tribonien, grand jurisconsulte lui-même, et, comme un autre Papinien, tout voué à l'étude du droit, fut en

(1) Tels furent Pégase sous Trajan, Papinien sous les Antonins, et Ulpien sous Alexandre-Sévère.

grande partie l'auteur et le rédacteur des savantes constitutions de Justinien. Le règne de cet empereur ne présente aucun homme supérieur à Tribonien, dont les soins et les travaux nous ont conservé les trésors de l'antique jurisprudence. »

Ce même Tribonien, auquel, dans son ouvrage, Procope donne les plus grands éloges, se trouve peint avec des couleurs bien opposées dans l'*Histoire secrète* attribuée au même auteur. Quoi qu'il en soit, si Tribonien ne peut être absous de tout reproche comme ministre, on est au moins forcé de convenir qu'il rendit à Justinien des services éminents et qui n'ont pas été sans profit pour la postérité. (*B. U.*)

BÉLISAIRE (né en Thrace et général d'armée). Justinien dut presque tout l'éclat de son règne aux talents, à la fidélité et aux vertus de Bélisaire, de ce héros, le Scipion Africain de la nouvelle Rome, le plus grand capitaine qu'ait produit l'empire de Constantin.

L'armée de Bélisaire venait de pénétrer dans la ville de Naples, et y usait cruellement des droits de la guerre, surtout les soldats Huns qui se faisaient remarquer par leur férocité et leurs sacriléges. Parcourant les rues et les temples pour mettre un terme au massacre et au pillage : « Arrêtez, criait Bélisaire à ses soldats, c'est Dieu qui vous donne la victoire, et vous outragez la majesté divine par votre cruauté ! l'or et l'argent vous appartiennent, c'est une récompense de votre valeur; mais, au nom de l'humanité, épargnez les habitants : ils sont soumis, ils sont nos concitoyens; rendez les enfants à leurs pères, rendez les femmes à leurs maris, et que votre générosité leur apprenne de quels amis ils se sont toujours privés. »

Les vertus et l'autorité du conquérant sauvèrent la ville : dans un même jour les Napolitains perdirent et recouvrèrent la liberté.

La marche d'une armée commandée par Bélisaire enrichissait un pays au lieu de l'appauvrir, et telle était la discipline de son camp, que ses soldats n'auraient pas fait tomber une pomme d'un arbre, ni ouvert un sentier dans un champ de blé; aussi voyait-on, à l'ombre de ses drapeaux, le cultivateur passer ses jours dans la tranquillité et dans l'abondance. « Nous sommes gardes du laboureur, disait ce grand homme à ses soldats : une armée est faite pour protéger les campagnes, et non pour les ravager. »

PROCOPE (historien grec, natif de Césarée, en Palestine). D'abord professeur d'éloquence à Césarée, Procope fut ensuite professeur de Bélisaire, préfet de Constantinople, et auteur de plusieurs histoires remplies de faits curieux et vrais, qui sont écrites d'un style non dépourvu d'élégance.

Dans ses premiers ouvrages, Procope donne les plus grands éloges aux personnes dont la cour impériale était composée; dans son *Histoire secrète*, ou *Anecdotes* pour servir à la grande histoire, il expose les torts de Justinien, fait de l'impératrice Théodora une affreuse peinture, et présente Bélisaire comme indignement soumis à une épouse intrigante et débauchée.

Cette dernière histoire, où l'auteur venge la vérité qu'il avait été contraint d'outrager, est un monument éternel, qui atteste la nullité des efforts humains pour dérober la vérité aux regards des nations futures.

CLOTAIRE Ier (4e fils de Clovis). Ce monarque, dont le règne n'offre que des crimes, passant les dernières années de sa vie dans une tristesse profonde, s'écriait sur le point d'expirer : « Que doit donc être le Roi du ciel, puisqu'il fait mourir ainsi les plus grands rois sur la terre !... »

CHOSROÈS-LE-GRAND, ou KOROU Ier (21me roi de Perse, de la race des Sassanides). Ce monarque, qui succéda à Kobad, son père, est cité par les Orientaux, après douze siècles, comme le modèle des rois; et le glorieux surnom de Juste est presque le seul qu'il porte dans l'histoire. D'après les différents dialectes de l'ancienne langue de leur pays, les Persans lui donnent divers noms qui tous signifient également, *âme douce* ou *généreuse*.

Dès sa tendre jeunesse il avait fait entrevoir les vertus qu'il devait un jour déployer sur le trône, ce qui l'avait rendu l'objet de la prédilection de son père qui lui avait déjà donné la principale part à l'administration des affaires et qui, selon l'usage des monarques persans, l'avait fait roi d'une des provinces de son empire pour indiquer qu'il serait son successeur.

Monté sur le trône l'an 531, Chosroès s'occupa d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans plusieurs parties de l'état, et de réparer les maux produits par la mauvaise administration de son père. Son premier soin fut de rétablir une sévère discipline dans ses armées, et de remettre l'ordre dans les finances, soit en réglant ses dépenses, soit en établissant une répartition d'impôts plus juste et plus exacte. Il partagea, pour cet objet, son empire en quatre grands gouvernements qu'il confia à des hommes éprouvés par leur intégrité, et dont la capacité était généralement connue. (*B. U.*)

On prétend que Chosroès fit mettre sur son diadème l'inscription suivante : « La vie la plus longue et le règne le plus glorieux passent comme un songe, et nos successeurs nous pressent de partir. C'est de mon père que je tiens ce diadème, qui servira bientôt d'ornement à une autre tête. » Il recommandait à son fils de ne jamais entrer dans une province que pour y faire du bien à tout le monde, et de n'en sortir que pour faire également du bien ailleurs.

On vit un jour arriver un courrier qui s'écria, en abordant Chosroès : « Dieu est juste! l'implacable ennemi de notre maître vient d'être enlevé par la mort! — A Dieu ne plaise, répartit le roi, avec tranquillité, que je me réjouisse de la mort de mon ennemi. Il n'est rien de plus ridicule et de plus pitoyable, pour des mortels, que de se réjouir à la vue d'un exemple de mortalité. » (*D. H.*)

MITRANE. Ce ministre demanda à Chosroès la permission de se retirer de la cour; le roi, qui aimait beaucoup un homme si vertueux, voulut savoir ce qui l'engageait à le quitter. Mitrane répondit que c'était pour se livrer entièrement, dans la solitude, à l'éducation de son fils unique. Chosroès y consentit à condition que Mitrane se chargerait aussi du prince son fils. Mitrane partit avec les deux enfants, et, au bout de sept ans, revint à la cour avec eux. Chosroès fut fort affligé de ne pas trouver le jeune prince égal en mérite au fils de son ancien ministre; il s'en plaignit à Mitrane qui lui répondit : « Mon fils a fait un meilleur usage que le vôtre des leçons que j'ai données à tous deux : mes soins leur ont été partagés également; mais mon fils savait qu'il aurait besoin des hommes, et je n'ai pu cacher au vôtre que les hommes auraient besoin de lui. »

Cette réponse explique en peu de mots la véritable difficulté à vaincre dans l'éducation des princes. Cependant il n'est pas vrai qu'un prince puisse se passer des hommes. Sa réputation et sa gloire en dépendent; il ne peut obtenir le plus léger succès sans leur secours. Serait-il possible qu'un gouverneur habile et zélé ne sût pas démontrer des vérités si simples et si frappantes, et qu'elles ne fissent pas naître dans le cœur d'un jeune prince les vertus qui doivent en être les résultats?

TRIBUNUS (né dans la Palestine, et mort l'an 579). Chosroès avait une si grande amitié pour ce médecin, qu'ayant su qu'il avait été fait prisonnier par les troupes de Justinien, il ne voulut accorder aucune trêve avant qu'on l'eût remis en liberté. La paix fut conclue à cette condition; mais ce savant ne demeura qu'une année à la cour. Pendant cet intervalle, le monarque persan voulut l'enrichir en lui faisant des présents considérables : par

une supériorité d'âme peu commune, Tribunus les refusa, et, pour toute récompense des services qu'il pouvait avoir rendus, il ne demanda à son libérateur que la délivrance des Romains qui se trouvaient encore au nombre des captifs; cette demande fut accordée. Chosroès ne retint même aucun des soldats qui avaient combattu sous les ordres de Justinien. (*D. H.*)

BOUZOURDJMIHIR (principal ministre de Chosroès-le-Grand). Ayant un jour réuni auprès de sa personne les Grecs et les Indiens les plus savants et les plus recommandables, ce monarque persan leur demanda quelle était la situation la plus fâcheuse? Un philosophe grec répondit: « La vieillesse accompagnée de la pauvreté. » Un sage indien pensait que c'était un extrême abattement d'esprit suivi de violentes douleurs du corps. Le sentiment de Bouzourdjmihir, qui était chargé de l'éducation d'Hormisdas, fils de Chosroès, fut que le plus malheureux des hommes était celui qui se trouvait près du terme de la vie, sans avoir pratiqué la vertu.

Dans un des conseils du roi, où chacun de ceux qui étaient appelés avait donné son avis, Bouzourdjmihir gardait le silence. Chosroès étonné en demanda la cause: « Les conseillers des monarques, répondit le ministre, doivent ressembler aux médecins qui n'offrent leurs remèdes qu'aux personnes qui en ont besoin. » (*D. H.*)

TIBÈRE-CONSTANTIN (empereur d'Orient, né en Thrace). Doué de tous les avantages extérieurs, de beaucoup de talents et de vertus, il parvint rapidement aux premières dignités. Se voyant sans enfants et dans un état de faiblesse qui ne lui permettait point de résister aux prétentions de sa famille et à celles de ses courtisans, l'empereur Justin voulut se donner un successeur que la reconnaissance seule déterminât à faire le bonheur de l'empire. Ce fut par les conseils de sa femme Sophie qu'il choisit Tibère, son capitaine des gardes, qui eut pour son bienfaiteur les plus grands égards. Justin passa les quatre dernières années de sa vie dans une paisible obscurité; mais la fierté et les prétentions de sa veuve troublèrent quelque temps les projets de félicité conçus par son successeur. Le peuple demandait avec impatience une impératrice; et ce fut avec une extrême surprise que Sophie vit proclamer, en cette qualité, Anastasie, l'épouse secrète, mais légitime de Tibère. Ce prince ne négligea rien pour calmer sa mère adoptive. Il lui accorda le titre d'impératrice, avec une maison nombreuse et un palais magnifique; il allait même la consulter dans les occasions importantes. Mais l'ambitieuse et hautaine princesse dédaigna ce vain simulacre de souveraineté; elle suscita des ennemis à Tibère et forma pour le détrôner un complot avec Justinien, fils de Germanus. Cet excellent prince, après avoir étouffé la conspiration, borna sa vengeance à priver l'impératrice douairière de la pompe et des honneurs dont elle abusait, et à la mettre hors d'état de nuire. Il adressa à Justinien quelques reproches paternels, dont la modération fit croire qu'il songeait à former une alliance avec son rival; mais il comptait encore plus sur ses vertus et sur les bienfaits qu'il voulait répandre: Il ajouta à son nom odieux de Tibère, celui de Constantin, devenu populaire, et prit véritablement pour modèles les Titus et les Antonins.

Après avoir gémi si long-temps des vices et des extravagances de tant d'empereurs, les peuples purent à la fin contempler sur le trône un prince aussi remarquable par sa douceur et son humanité que par la justice et la fermeté de ses décisions. Affable dans son palais, religieux au pied des autels, et toujours impartial dans ses fonctions de juge, il soulagea tous ceux dont les affaires domestiques avaient été dérangées par les malheurs des temps, ou par la dureté des financiers. Il manda aux gouverneurs des provinces qu'il ne voulait pas qu'on vît des pauvres dans son empire; remit

une année entière du tribut, et le diminua considérablement pour l'avenir. Il dédommagea en même temps les provinces frontières des ravages que la guerre leur avait causés, et mit fin à cette guerre par les victoires de ses généraux; mais le trait le plus touchant de ce beau règne est sans doute le renvoi que fit Tibère de tous les prisonniers persans, après les avoir rachetés de ses soldats et de ses officiers. Voyant ce souverain toujours prêt à réparer, par des bienfaits imprévus, toutes les infortunes et tous les désastres de la nature et de la guerre, le peuple crut qu'il avait découvert un trésor inépuisable; mais le véritable trésor de l'empereur était l'économie et le mépris de toutes les dépenses vaines et superflues. (*B. U.*)

Ce règne fut trop court; attaqué d'une maladie grave, Tibère désigna Maurice, son gendre, pour son successeur, et lui donna les avis les plus sages: «Mon cher Maurice, lui dit-il, je ne vous demande point d'autre épitaphe que votre règne, ni d'autre mausolée que celui que m'élèveront vos vertus. Je serai assez grand dans l'esprit des Romains, si je leur ai donné un prince qui les gouverne avec sagesse. Modérez votre puissance par la raison, votre sévérité par la douceur, et votre douceur par une juste fermeté. La nature en donnant un aiguillon au roi des abeilles, l'a armé pour se faire obéir et non pour se faire détester. Que l'éclat du trône ne vous inspire pas un vain orgueil; préférez les remontrances d'un sujet zélé, aux flatteries d'un courtisan perfide. Ne vous imaginez pas surpasser les hommes en prudence parce que vous les surpassez en pouvoir...» (*D. H.*)

ANASTASIE. Cette princesse mérita par ses grâces et ses vertus l'attachement de l'empereur Tibère-Constantin. Montée au rang d'impératrice, elle s'en montra digne en concourant au bien que fit son époux, et en partageant avec lui l'amour des peuples.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE LIVRAISON.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

CONTENANT LES NOMS DES PERSONNAGES QUI ONT SUIVI NOTRE ÈRE ET QUI SONT CITÉS DANS CETTE LIVRAISON.

PHILODÈME. *L'article qui concerne ce philosophe, n'ayant pu être inséré dans la première livraison, se trouve dans la seconde. (Voyez l'avant-propos.)*

PREMIER SIÈCLE DEPUIS J.-C.

Valère-Maxime, Romain.	Pag. 1	Canus, de Rome.	Pag. 9
Furnius, *id.*	4	Germanicus, *id.*	10
Antonia.	5	Agrippine, *id.*	12
Lesbonax, de Mytilène.	*id.*	Cécina, *id.*	*id.*
Tibère, empereur romain.	*id.*	Aria, *id.*	13
Apicata.	6	Caligula, empereur romain.	*id.*
Térentius.	*id.*	Pétrone, Romain.	14
Passiénus.	*id.*	Caractacus, roi des Silures.	*id.*
Phèdre, de Thrace.	*id.*	Gétulicus.	*id.*
Ania, Romaine.	8	Sénèque, de Cordoue.	15
Perse, de Toscane.	*id.*	Libéralis, Romain.	29
Démétrius.	9	Paterculus, *id.*	*id.*
Græcinus, de Fréjus.	*id.*	Burrhus, *id.*	*id.*

Thraséas, de Padoue. Pag. 30
Néron, empereur romain. 31
Musonius. 52
Galba, empereur romain. *id.*
Othon, *id.* 53
Ban-Boi. *id.*
Pline l'ancien, de Vérone. 54
Vespasien, empereur romain. 56
Céréalis. 58
Éponine. *id.*
Helvidius-Priscus. 59
Lucain, de Cordoue. *id.*
Silius-Italicus, de Rome. 40
Pomponia-Græcina, *id.* 41
Titus, empereur romain. *id.*
Apollonius, de Tyanes. 45
Martial, de Bilbilis en Espagne. 46
Verginius, de Côme. Pag. 47
Quintilien. 48
Valérius-Flaccus. 52
Agricola, de Fréjus. *id.*
Juvénal, d'Aquinum. 53
Plutarque, de Chéronée. 55
Cléa. 68
Eurydice, Illyrienne. *id.*
Stace, de Naples. *id.*
Isée. 69
Nerva, empereur romain. *id.*
Atticus, d'Athènes. *id.*
Quinte-Curce. 70
Frontin. *id.*
Fronton. *id.*
Sextus. 71
Mœcien. *id.*

NOTA. *Les neuf personnages suivants, qui ont tous été parents ou précepteurs de Marc-Aurèle, n'ont point ici des articles particuliers. Leurs noms se trouvent à l'article de cet empereur, pages* 103 *et* 104.

Vérus.
Sévérus.
Diognétus.
Rusticus.
Apollonius.
Catulus.
Alexandre-le-Grammairien.
Alexandre-le-Platonicien.
Maximus.

DEUXIÈME SIÈCLE DEPUIS J.-C.

Trajan, empereur romain. 72
Marciana. 75
Plotine. *id.*
Fannia. 75
Fannius. 76
Épictète, d'Hiérapolis. *id.*

Tacite. Pag. 82
Pline le jeune, de Côme. 84
Ariston. 92
Euphrate. *id.*
Térentius-Junior, de Rome. 93
Cornutus, *id.* *id.*
Corellia, *id.* 94
Avitus, *id.* *id.*
Génitor, *id.* 95
Suétone. *id.*
Lilia-Fundana. 96
Lou-Toup. *id.*
Similis, de Rome. 97
Démonax, de Crète. *id.*
Adrien, empereur romain. *id.*
Cassius-Avidius. *id.*
Appien, d'Alexandrie. 8
Phavorinus. Pag. 98
Aulu-Gelle. 99
Antonin, empereur romain. *id.*
Justin. 100
Pérégrin, de la Troade. 101
Hérodes. *id.*
Arrien. *id.*
Marc-Aurèle, empereur romain. *id.*
Lucien, de Samosate. 123
Pompéien, Romain. *id.*
Pertinax, empereur romain. 123
Apulée, de Madaure, (Afrique.) *id.*
Pescennius-Niger, empereur rom. *id.*
Priscus, de Byzance. 125
Galien, de Pergame (Asie mineure). *id.*
Papinien, Romain. 126

TROISIÈME SIÈCLE DEPUIS J.-C.

Sévère, emp. r., né à Leptis (Afr.) 128
Géta, fils du précédent. *id.*
Paula. *id.*
Oppien, d'Anazarbe. *id.*
Ulpien, Romain. 129
Ossian, Écossais. *id.*
Gordien, empereur romain. *id.*
Gordien-le-jeune. 130
Mysithée, Romain. *id.*
Gordien-le-Pieux. *id.*
Tranquillina. *id.*
Alexandre-Sévère, emp. rom. 131
Aquillius-Sabinus et F. Sabinus. 132
Crispilla. *id.*
Élien, de Préneste. *id.*
Dèce, de Budalie. 133
Salonine. *id.*
Plotin. 133
Claude, empereur romain. *id.*
Hérodien. *id.*
Hormisdas, roi de Perse. 134
Longin. *id.*
Zabdas. 135
Aurélien, empereur romain. *id.*
Zénobie, reine de Palmyre. *id.*
Tacite, empereur romain. 136
Probus, de l'Illyrie. *id.*
Némésien et Calpurnius. 137
Carus. *Voyez* Némésien.
Numérien, empereur romain. *id.*
Dioclétien. *id.* *id.*
Constance-Chlore, *id.* 139
Valéria-Galéria, fille de Dioclétien. *id.*

QUATRIÈME SIÈCLE DEPUIS J.-C.

Constantin-le-Grand, emp.r. Pag. 141
Eumène, originaire d'Athènes. *id.*
Ausone (père du poète de ce nom.) *id.*
Libanius. 142
Julien, empereur romain. *id.*
Anicius-Probus, Romain. 143
Thémistius, de la Paphlagonie. *id.*
Ausone, de Bordeaux. 144
Gratien, emp. d'Occident. Pag. 144
Oribase, Grec. 145
Lachanius, Gaulois. *id.*
Théodose-le-Grand. *id.*
Flaccilla, impératrice romaine. 146
Valentinien II, empereur romain. *id.*
Claudien, d'Alexandrie. 147

CINQUIÈME SIÈCLE DEPUIS J.-C.

Anthémius. 149
Placidie, impératrice romaine. *id.*
Marcien, empereur. *id.*
Pulchérie, sœur de Théodose II. 150
Hiéroclès, d'Alexandrie. *id.*
Arcadie, sœur de Théodose II. *id.*
Macrobe. *id.*
Hypatia, d'Alexandrie. 153
Théodoric Ier, roi des Goths. *id.*
Avitus, empereur d'Occident. 154
Aétius, Romain. 154
Proclus, Grec. *id.*
Œdésia. *id.*
Hermias. *Voyez* Œdésia.
Anthémius, empereur d'Occident. 155
Léon Ier, *id.* *id.*
Vérine, *Voyez* Léon Ier.
Ecdicius, ou Hecdicius. 155
Stobée, Grec. *id.*
Symmaque, Romain. 156

SIXIÈME SIÈCLE DEPUIS J.-C.

Boèce, Romain. 158
Rusticienne. 167
Théodoric, roi des Ostrogoths. 167
Cassiodore. *id.*

Amalasonte, reine des Ostr. Pag. 168
Thierri Ier, roi d'Austrasie. 169
Théodebert Ier, *id.* *id.*
Justinien, empereur d'Orient. *id.*
Tribonien, de Side, en Pamphilie. 171
Bélisaire. 172
Procope, de Césarée. *id.*
Clotaire Ier. Pag. 172
Chosroës, roi de Perse. *id.*
Mitrane. 173
Tribunus, de la Palestine. *id.*
Bouzourdjmihir. 174
Tibère-Constantin, emp. d'Orient. *id.*
Anastasie, impératrice romaine. 175

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE GÉNÉRALE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

DES PERSONNAGES COMPRIS DANS LES DEUX LIVRAISONS.

A.

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Abdolonyme, roi de Sidon.	I.	117
Achéménide, aïeul du grand Cyrus.	I.	14
Acilius-Caïus, soldat de l'armée de Jules-César.	I.	211
Adimantus, général Athénien.	I.	46
Adrien, empereur Romain..	II.	97
Aétius, général.	II.	154
Æmilius-Lépidus.	I.	167
Afranie, fille de Ménénius Agrippa.	I.	41
Agasiclès, roi de Sparte.	I.	15
Agathoclès, tyran de Sicile.	I.	120
Agathon, poète.	I.	59
Agésilas, roi de Sparte.	I.	74
Agis II, *id.*	I.	65
Agis IV, *id.*	I.	142

NOMS ET QUALITÉS	LIVRAISONS.	PAG.
Agricola, consul et général romain.	II.	52
Agrippa, commandant des flottes romaines.	I.	223
Agrippa, consul romain.	I.	42
Agrippine, épouse de Germanicus.	II.	12
Alcaménès, roi de Sparte.	I.	8
Alcée, poète lyrique.	I.	11
Alcibiade, disciple de Socrate.	I.	72
Alcis. *Voyez* Androclée.	I.	235
Alexandre le Grammairien.	II.	104
Alexandre-le-Grand.	I.	111
Alexandre le Platonicien.	II.	104
Alexandre-Sévère.	II.	131
Alexis, poète comique.	I.	119
Alvanius.	I.	76
Amalasonte, reine des Ostrogoths.	II.	168
Amasis, roi d'Égypte.	I.	22
Anacharsis philosophe Scythe.	I.	19
Anacréon, poète lyrique.	I.	26
Anastasie, impératrice.	II.	175
Anaxagore, philosophe.	I.	59
Anaxandre, roi de Lacédémone.	I.	11
Anaxandride, *id.*	I.	21
Anaxandride, poète.	I.	79
Anaxarque, philosophe.	I.	94
Anaxilas, roi de Rhégium.	I.	41
Anaxilaüs.	I.	*id.*
Anaximènes, historien.	I.	95
Androclée.	I.	235
Ania, dame romaine.	II.	8
Anicius-Probus.	II.	143
Annibal, général carthaginois.	I.	146
Anthémius, empereur d'Occident.	II.	155
Anthémius, préfet d'Orient.	II.	149
Antigone, l'un des capitaines d'Alexandre.	I.	114
Antiochus, roi de Syrie.	I.	165
Antipater, général, un des successeurs d'Alexandre.	I.	113
Antiphane, poète.	I.	119
Antisthènes, philosophe.	I.	76
Antoine le Triumvir.	I.	211

NOMS ET QUALITÉS	LIVRAISONS.	PAG.
Antiphane, poète.	I.	119
Antisthènes, philosophe.	I.	76
Antoine, le triumvir.	I.	211
Antonia, fille de Marc-Antoine.	II.	5
Antonin, empereur.	II.	99
Antonius, orateur.	I.	181
Apelles, peintre célèbre.	I.	107
Apicata, épouse de Séjan.	II.	6
Appius-Claudius.	I.	128
Appius.	I.	212
Appius, fils du précédent. (*Voyez* Appius.)	I.	*id.*
Apollodore, poète.	I.	138
Apollonis, épouse d'Attale.	I.	161
Apollonius. (*Voyez* l'art. de Marc-Aurèle.)	II.	104
Apollonius, d'Alabande, rhéteur.	I.	188
Apollonius de Tyanes, philosophe.	II.	45
Apollophanes, médecin.	I.	147
Appien, historien grec.	II.	98
Apulée, écrivain.	II.	124
Aquillius-Sabinus, jurisconsulte.	II.	132
Aratus, général.	I.	120
Arcadie, sœur de Théodose II.	II.	150
Arcésilas, philosophe.	I.	146
Archélaüs, roi de Sparte.	I.	8
Archias, poète.	I.	194
Archidamidas, archonte.	I.	45
Archidamie, femme spartiate.	I.	138
Archidamus, fils d'Agésilas-le-Grand.	I.	92
Archidamus, roi de Sparte.	I.	48
Archimède, célèbre mathématicien.	I.	148
Architas, général.	I.	78
Argiléonis, mère de Brasidas.	I.	63
Ariobarzane, roi de Cappadoce.	I.	185
Aristacridas, capitaine spartiate.	I.	101
Aristarque, poète grec.	I.	59
Aristide, général athénien.	I.	50
Aristide, peintre.	I.	99
Aristippe, disciple de Socrate.	I.	81
Aristomène, roi de Messénie.	I.	9

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Ariston, ami de Pline le jeune.	II.	92
Ariston, roi de Sparte.	I.	22
Aristophane, poète grec.	I.	65
Aristote, célèbre philosophe.	I.	103
Arria, femme de Cécina Pœtus.	II.	13
Arrien, historien.	II.	101
Artabane, frère de Darius.	I.	42
Artaxercès, roi de Perse.	I.	68
Arthémise, épouse de Mausole.	I.	85
Asclépiade, philosophe.	I.	76
Aspasie, de Milet.	I.	61
Aspasie ou Milto, épouse de Cyrus.	I.	69
Athénodore, philosophe stoïcien.	I.	215
Attale, roi de Pergame.	I.	177
Attalus, philosophe stoïcien.	I.	225
Attia, mère de l'empereur Auguste.	I.	214
Atticus-Julius.	II.	69
Atticus-Pomponius, chevalier romain.	I.	189
Attilius-Régulus, général romain.	I.	138
Auguste, empereur.	I.	221
Aulu-Gelle, historien.	II.	99
Aurélien, empereur.	II.	135
Ausone, père du poète Ausone.	II.	141
Ausone, poète.	II.	144
Avitus, empereur.	II.	154
Avitus, sénateur.	II.	94

B.

Bacchylide, poète lyrique.	I.	25
Balbus.	I.	215
Ban-Boa.	I.	187
Ban-Boi, mandarin.	II.	33
Bandius.	I.	162
Bélisaire, célèbre général.	II.	172
Bérénice, reine d'Égypte.	I.	234

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Bias, l'un des sept sages de la Grèce.	I.	16
Bibaculus, préteur.	I.	145
Bibulus, M.-Calpurnius.	I.	213
Bion, philosophe grec.	I.	131
Boèce, patrice et écrivain.	II.	158
Bouzourdjmihir, ministre des Chosroès.	II.	174
Brasidas, général.	I.	65
Brutus, M.-Junius.	I.	210
Burrhus, gouverneur de Néron.	II.	29
Busa, dame de l'Apulie.	I.	149

C.

Cæcilius, orateur.	I.	192
Cæcilius, poète comique.	I.	144
Cæpion, frère de Caton-d'Utique.	I.	198
Cæsétius, chevalier romain.	I.	215
Caius-Mutius, architecte.	I.	190
Calénus, patricien.	I.	193
Caligula, empereur romain	II.	13
Callicratidas, général.	I.	66
Callimaque, capitaine athénien.	I.	45
Callimaque, grammairien et poète.	I.	137
Callisthènes, philosophe.	I.	105
Callistrate, orateur.	I.	98
Calpurnie, femme de César.	I.	209
Calpurnius. (*Voyez* Némésien.)	II.	137
Calpurnius-Flamma, tribun militaire.	I.	139
Cambyse, roi des Perses.	I.	31
Camille, dictateur.	I.	82
Canus, philosophe.	II.	9
Capitolinus, consul.	I.	49
Caractacus, roi des Silures.	II.	14
Carnéade, philosophe.	I.	147
Carus. (*Voyez* l'art. de Némésien.)	II.	137

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Cassiodore, préfet du prétoire.	II.	167
Cassius-Avidius, commandant d'armée.	II.	97
Castricius, magistrat.	I.	185
Caton d'Utique.	I.	197
Caton, le censeur.	I.	150
Catulle, poète.	I.	215
Catulus (*Voyez* l'art. de Marc-Aurèle).	II.	104
Catulus, orateur.	I.	187
Cébès, disciple de Socrate.	I.	77
Cécina, lieutenant de Germanicus.	II.	12
Céphale, orateur.	I.	65
Cercidas, poète.	I.	142
Céréalis, général romain	II.	38
César, dictateur.	I.	208
Chabrias, général.	I.	85
Charillus ou Charilaüs, roi de Sparte.	I.	8
Charondas, législateur.	I.	7
Chélonis, fille de Léonidas.	I.	52
Chillon, un des sept sages.	I.	17
Chosroès-le-Grand, roi de Perse.	II.	172
Chrysippe, stoïcien.	I.	126
Cicéréius, secrétaire de Scipion.	I.	167
Cicéron, célèbre orateur.	I.	198
Cimon, fils de Miltiade.	I.	62
Cincinnatus, dictateur romain.	I.	49
Cinéas, ministre de Pyrrhus.	I.	133
Cippus, général romain.	I.	143
Claude, deuxième empereur de ce nom.	II.	133
Claudia, vestale.	I.	177
Claudien, poète.	II.	147
Claudius (Appius), consul.	I.	128
Cléa	II.	68
Cléanthe, stoïcien.	I.	137
Clélie, jeune fille donnée en ôtage à Porsenna.	I.	35
Cléobule, un des sept pages.	I.	17
Cléobuline ou Émétis	I.	25
Clinias, père d'Alcibiade.	I.	65
Clinias, philosophe pythagoricien.	I.	78
Clotaire Ier, fils de Clovis.	II.	172

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Coclès (Horatius.)	I.	35
Concidius.	I.	188
Confucius, philosophe, mandarin et ministre.	I.	36
Conon, général.	I.	67
Constance-Chlore, empereur	II.	139
Constantin-le-Grand.	II.	141
Corellia, dame romaine	II.	94
Corinne, célèbre poètesse.	I.	39
Coriolan, général romain.	I.	45
Cornélie, fille de Scipion l'Africain.	I.	166
Cornélius, consul.	I.	132
Cornélius-Népos, historien.	I.	214
Cornificia.	I.	229
Cornificius, poète.	I.	*id.*
Cornutus, philosophe stoïcien	II.	93
Cossus, tribun des soldats.	I.	65
Cotius.	I.	177
Cotta, consul.	I.	192
Cotys, roi de Thrace.	I.	82
Cotys V, *id.*	I.	195
Crantor, philosophe.	I.	132
Crassus (Lucius).	I.	185
Crassus, triumvir.	I.	*id.*
Cratère, favori d'Alexandre.	I.	119
Cratès, philosophe.	I.	118
Cratésicléa, mère de Cléomène.	I.	44
Cratésipolis, reine de Sicyone.	I.	101
Cratippus, péripatéticien.	I.	194
Crispilla.	II.	132
Crispinus.	I.	151
Critolaüs, général achéen.	I.	176
Criton, disciple et ami de Socrate.	I.	78
Curius-Dentatus, général romain.	I.	129
Curtius.	I.	35
Cynégire, frère d'Eschyle.	I.	39
Cyrus, roi des Mèdes.	I.	32

D.

NOMS ET QUALITÉS	LIVRAISONS.	PAG.
Damindas	I.	94
Damo, fille de Pythagore	I.	35
Damon, philosophe pythagoricien	I.	75
Darius, fils d'Hystaspe, roi des Perses	I.	40
Dèce, empereur	II.	153
Décius-Mus, consul	I.	*id.*
Décius, fils du précédent et consul	I.	98
Démades, orateur	I.	102
Démarate, roi de Sparte	I.	36
Démétrius de Phalère	I.	136
Démétrius, philosophe	II.	9
Démétrius-Poliorcètes	I.	131
Démocrate	I.	234
Démocrite, philosophe	I.	47
Démonax, philosophe	II.	97
Démophile, pythagoricien	I.	108
Démosthènes, célèbre orateur d'Athènes	I.	99
Denys l'ancien	I.	68
Denys le jeune	I.	95
Dicénée, philosophe égyptien	I.	226
Dioclétien, empereur	II.	157
Diodore de Sicile, historien	I.	190
Diodore, poète	I.	118
Diogène, le cynique	I.	105
Diognétus. (*Voyez* l'art. de Marc-Aurèle)	II.	103
Diomédon, général	I.	67
Dion, gendre de Denys l'Ancien	I.	88
Diphile, poète comique grec	I.	145
Domitius-Ahénobarbus, tribun	I.	180
Dracon, législateur	I.	10
Drusus-Livius, tribun du peuple	I.	179
Drusus, son fils	I.	182
Drusus-Germanicus	I.	226

E.

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Ecdicius, commandant de cavalerie	II.	155
Élien, rhéteur	II.	152
Élius, préteur romain	I.	152
Empédocle, philosophe	I.	49
Ennius, poète	I.	162
Épaminondas, célèbre capitaine	I.	79
Éphialte, orateur	I.	65
Épicharme, poète	I.	62
Épictète, philosophe stoïcien	II.	76
Épicure	I.	154
Épiménide, philosophe	I.	11
Éponine, épouse de Sabinus	II.	38
Eratosthènes, bibliothécaire d'Alexandrie	I.	140
Eschine, orateur	I.	100
Eschyle, poète tragique	I.	39
Ésope, acteur tragique	I.	192
Ésope, fabuliste	I.	20
Eubulus, poète comique	I.	100
Euchidas	I.	48
Euclide, célèbre mathématicien	I.	123
Euclide, sophiste dialecticien	I.	77
Eudamidas, Corinthien	I.	97
Eudamidas, frère d'Agis	I.	*id.*
Eudoxe, disciple de Platon	I.	88
Eumène, orateur	II.	141
Euménès, un des généraux d'Alexandre	I.	114
Euphrate, philosophe	II.	92
Euripide, poète	I.	58
Eurydice, femme illyrienne	II.	68
Évène, poète	I.	70

F.

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Fabius-Dorso.	I.	76
Fabius, le temporiseur.	I.	144
Fabius-Max.-Rullianus, dictateur.	I.	121
Fabius-Sabinus. (*Voyez* Aquillius.)	II.	132
Fabius-Max.(Servilianus), censeur.	I.	178
Fabricius, général romain.	I.	132
Fannia, fille de Thraséas.	II.	75
Fannius, historien.	II.	76
Fannius-Strabon, consul.	I.	160
Fimbria, chevalier romain.	I.	182
Flaccilla, impératrice.	II.	146
Flaminius-Caïus, tribun du peuple.	I.	144
Flaminius-Titus, consul.	I.	165
Flaminius, son frère, sénateur.	I.	186
Florus, orateur.	I.	231
Frontin, jurisconsulte.	II.	70
Fronton, orateur.	II.	*id.*
Fulvius, censeur.	I.	167
Furnius, consul.	II.	4

G.

Gaï, Mandarin.	I.	172
Galba, empereur romain.	II.	32
Galétès.	I.	234
Galien, célèbre médecin.	II.	125
Gallus (Caïus), consul.	I.	174
Gellius, censeur.	I.	175
Gélon fils de Dinoménès, roi de Sicile.	I.	65
Germanicus, petit-neveu d'Auguste.	II.	10
Géta, fils de l'empereur Sévère.	II.	128
Gétulicus, commandant des troupes sous Tibère.	II.	14

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Gillias.	I.	68
Glabrio.	I.	167
Gniphon, instituteur de Cicéron et de César.	I.	181
Gobryas, Persan.	I.	33
Gordien, l'Africain.	II.	129
Gordien, le jeune.	II.	130
Gordien, le Pieux.	II.	*id.*
Gorgias, orateur.	I.	52
Gorgo, fille de Cléomène.	I.	43
Gracchus, tribun du peuple.	I.	166
Græcinus, philosophe.	II.	9
Gratien, empereur.	II.	144
Guia-Chan, mandarin.	I.	172
Gurgès, ambassadeur.	I.	129

H.

Hannon, général et sénateur.	I.	149
Harmonia, fille de Gélon.	I.	105
Hécaton, philosophe.	I.	178
Hecdicius. *Voyez* Ecdicius.	II.	155
Hégétoride, de Thase.	I.	48
Helvia, mère de Sénèque.	I.	229
Helvidius, sénateur romain.	II.	59
Héraclite, philosophe.	I.	34
Herennius, Samnite.	I.	121
Hermias, philosophe.	I.	87
Hermias. *Voyez* OEdésia.	II.	154
Herminius, compagnon d'Horatius Coclès.	I.	35
Hermocrate.	I.	70
Hérodes.	II.	101
Hérodien, historien.	II.	133
Hérodote, *id.*	I.	52
Hésiode, poète.	I.	5
Hiéroclès, philosophe.	II.	150

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Hiéron, frère et successeur de Gélon.	I.	64
Hiéron, roi de Syracuse.	I.	148
Hipparque, astronome.	I.	178
Hipparque, fils de Pisistrate.	I.	25
Hippocrate, célèbre médecin.	I.	57
Hipsicratée, épouse de Mithridate.	I.	186
Homère, poète.	I.	1
Horace, *id.*	I.	219
Hormisdas, roi de Perse.	II.	154
Hortensius, célèbre orateur.	I.	195
Hypatia, fille de Théon.	II.	153
Hypérides, orateur.	I.	100

I.

Iphicrate, général.	I.	97
Isée, orateur.	II.	69
Isocrate, *id.*	I.	88

J.

Jugurtha, roi de Numidie.	I.	181
Julie, fille de César.	I.	218
Julie, mère de Marc-Antoine.	I.	176
Julien, empereur romain.	II.	142
Justin, historien.	II.	100
Justinien, empereur.	II.	169
Juvénal, poète satirique.	II.	53

L.

Labérius, poète.	I.	207

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Lachanius, préfet du prétoire.	II.	145
Lælius, compagnon d'armes de Scipion.	I.	155
Lælius Sapiens, fils du précédent.	I.	175
Lætorius, ami de Gracchus. *Voyez* Pomponius.	I.	167
Lævinus, consul.	I.	140
Lævinus, préteur et consul.	I.	150
Lasus, poète grec.	I.	21
Léon, ambassadeur.	I.	96
Léon I, empereur d'Orient.	II.	155
Léonidas, roi de Sparte.	I.	44
Léoprépès, poète.	I.	21
Léotichidas, roi de Sparte.	I.	39
Lesbonax, philosophe et orateur.	II.	5
Libanius, orateur.	II.	142
Libéralis, philosophe.	II.	29
Lilia-Fundana.	II.	96
Longin, rhéteur et premier ministre.	II.	134
Lou-Toup, mandarin.	II.	96
Lucain, poète.	II.	59
Lucien, *id.*	II.	125
Lucilius, ami de Brutus.	I.	211
Lucilius Caïus, chevalier romain.	I.	176
Lucrèce, poète.	I.	206
Lucullus, consul.	I.	192
Lycomèdes, général.	I.	80
Lycurgue, législateur lacédémonien.	I.	6
Lycurgue, orateur.	I.	98
Lysandre, général spartiate.	I.	46
Lysias, célèbre orateur d'Athènes.	I.	70
Lysimaque, l'un des lieutenants d'Alexandre.	I.	116
Lysippe, statuaire grec.	I.	119
Lysis, philosophe.	I.	64

M.

Macrobe, philosophe.	II.	150

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Mæcien, jurisconsulte.	II.	71
Mandanes, prince et philosophe indien.	I.	117
Manlius Capitolinus, consul.	I.	96
Manlius-Torquatus, *id.*	I.	147
Manlius-Torquatus, dictateur.	I.	130
Marc-Aurèle, empereur.	II.	101
Marcellus, illustre capitaine.	I.	149
Marcellus, consul.	I.	186
Marcellus, le jeune.	I.	228
Marciana.	II.	75
Marcien, empereur.	II.	149
Marius.	I.	178
Martia, fille de Caton l'Ancien.	I.	153
Martial, poète.	II.	46
Massinissa, roi de Numidie.	I.	145
Maximus, *Voyez* Marc-Aurèle.	II.	104
Mécène, ami d'Auguste.	I.	224
Mégisto, épouse de Timoléon.	I.	92
Mélisse, pythagoricienne.	I.	30
Memnon, général de Darius.	I.	117
Ménandre, poète grec.	I.	126
Ménédème. *Voyez* Aselépiade.	I.	76
Ménédème, philosophe d'Érétrie.	I.	121
Meng-Tseu, philosophe chinois.	I.	101
Messala-Corvinus, préfet de Rome.	I.	228
Métellus Céler, consul.	I.	195
Métellus, général.	I.	176
Métellus, le Numidique.	I.	179
Métellus Pius, proconsul.	I.	185
Métellus-Scipion, fils du précédent	I.	189
Métius-Tarpa.	I.	226
Métrodore, philosophe et peintre.	I.	174
Métrodore, philosophe et poète.	I.	49
Mévius, centurion.	I.	225
Micalus.	I.	41
Micipsa, roi de Numidie.	I.	176
Miltiade, général athénien.	I.	42
Mimnerme, poète grec.	I.	22
Minutius, dictateur.	I.	145

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Mithridate, roi des Parthes.	I.	178
Mitrane, ministre de Chosroès.	II.	175
Molon, rhéteur.	I.	189
Moschus, poète bucolique.	I.	177
Musonius, philosophe.	II.	52
Mya, pythagoricienne.	I.	30
Mysithée, préfet du prétoire.	II.	130
Myson, un des sept sages de la Grèce.	I.	18

N.

Néalcès, peintre grec.	I.	140
Néarque, commandant des troupes de mer d'Alexandre.	I.	116
Némésien, poète.	II.	137
Néron Claudius, vainqueur d'Asdrubal.	I.	153
Néron, empereur romain.	II.	51
Nerva, *id.*	II.	69
Nicias, peintre.	I.	119
Nicoclès, fils d'Évagoras.	I.	87
Nicolaüs. *Voyez* Hermocrate.	I.	70
Nigidius-Figulus, sénateur.	I.	193
Nomachius, poète.	I.	141
Numa-Pompilius, deuxième roi de Rome.	I.	9
Numérien, empereur romain.	II.	137

O.

Octavie, sœur d'Auguste.	I.	222
Œdésia.	II.	154
Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand.	I.	94

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Oppien, poète.	II.	128
Oribase, médecin.	II.	145
Ossian, barde écossais.	II.	129
Othon, empereur romain.	II.	53
Ovide, poète célèbre.	I.	227

P.

Panétius, philosophe.	I.	161
Papinien, jurisconsulte.	II.	126
Papirius, fils du sénateur de ce nom.	I.	96
Parménide, philosophe.	I.	54
Parménion, général.	I.	94
Parrhasius, peintre.	I.	76
Passiénus.	II.	6
Paterculus Velléius, historien.	II.	29
Paula, femme d'Héliogabale.	II.	128
Paul-Émile, général.	I.	158
Paulus, acteur.	I.	68
Pausanias, général lacédémonien.	I.	47
Pausanias, officier de Philippe.	I.	94
Pausias, peintre.	I.	83
Pédanius, centurion. *Voyez* Vibius-Accius.	I.	152
Pélopidas, général.	I.	78
Pérégrin, sophiste.	II.	101
Périandre, un des sept sages.	I.	16
Périclès, général.	I.	60
Perse, poète satirique.	II.	8
Pertinax, empereur.	II.	124
Pescennius-Niger, *id.*	II.	*id.*
Pétrone, sénateur romain.	II.	14
Phalaris, tyran d'Agrigente.	I.	21
Phavorinus, philosophe.	II.	98
Phédon, *id.*	I.	77
Phèdre, fabuliste latin.	II.	6

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Phérécide, philosophe grec.	I.	26
Phidias, sculpteur célèbre.	I.	62
Phila, fille d'Antipater.	I.	122
Philémon, poète.	I.	135
Philènes, frères.	I.	15
Philippe, roi de Macédoine.	I.	92
Philiscus, rhéteur.	I.	*id.*
Philodème, philosophe. *Voyez* l'introduction.	II.	VI
Philopœmen, général.	I.	155
Philotime, disciple de Platon.	I.	99
Phintias. *Voyez* Damon.	I.	75
Phocion, général.	I.	108
Phocion (épouse de).	I.	111
Phocylides, poète.	I.	12
Pilpay, bramine.	I.	56
Pindare, poète lyrique grec.	I.	40
Pisistrate, général athénien.	I.	20
Pisistratidas.	I.	9
Pison C. Calpurnius.	I.	207
Pison Cnéius.	I.	212
Pison, tribun.	I.	176
Pittacus, un des sept sages de la Grèce.	I.	17
Placidie, impératrice.	II.	149
Plancus, (C. Plotius.)	I.	213
Platon, célèbre philosophe.	I.	83
Plaute, poète.	I.	157
Pline, l'ancien ou le naturaliste.	I.	54
Pline le jeune.	II.	84
Plotin, philosophe.	II.	153
Plotine, épouse de Trajan.	II.	75
Plutarque (le père de)	I.	214
Plutarque, historien.	II.	55
Pœdarète.	I.	9
Polémon, philosophe.	I.	122
Polémon, roi de Pont.	I.	218
Pollion, orateur et poète.	I.	230
Polybe, historien grec.	I.	160
Polyclète, sculpteur.	I.	143
Polyclète, statuaire.	I.	80

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Polygnote, peintre.	I.	62
Polymnis, père d'Épaminondas.	I.	69
Pompée le Grand.	I.	196
Pompéien, sénateur.	II.	125
Pomponia-Grœcina, dame romaine.	II.	41
Pomponius, ami de Gracchus.	I.	167
Popilius.	I.	174
Posidippe, poète comique.	I.	142
Posidonius, philosophe.	I.	219
Praxilla, femme poète.	I.	50
Praxis. *Voyez* Théoclès.	I.	65
Priscus.	II.	125
Probus, empereur.	II.	136
Proclus, philosophe.	II.	154
Procope, historien grec.	II.	172
Proculéius, chevalier.	I.	225
Prodicus, rhéteur.	I.	53
Properce, poète élégiaque.	I.	226
Ptolémée-Évergète, roi d'Égypte.	I.	142
Ptolémée-Philadelphe, *id.*	I.	130
Ptolémée-Soter, *id.*	I.	115
Publicola. *Voyez* Valérius.	I.	34
Publius-Luscinius, grand-pontife.	I.	132
Publius Syrus, poète mimique.	I.	209
Pulchérie, impératrice.	II.	150
Pulfio, centurion. *Voyez* Varénus.	I.	212
Pulton.	I.	185
Pyrrhon, disciple d'Anaxarque.	I.	135
Pyrrhus, roi d'Épire.	I.	134
Pythagore, philosophe.	I.	26
Pythéas, rhéteur.	I.	102
Pythès (épouse de).	I.	44
Pythias, fille d'Aristote.	I.	121

Q.

Quinte-Curce, historien.	II.	70

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Quintilien, rhéteur.	II.	48
Quintus-Cicéron, frère de l'orateur.	I.	205

R.

Régulus-Serranus.	I.	145
Rex (Q. M.), collègue de Caton dans le consulat.	I.	179
Rhianus, poète.	I.	141
Romulus, premier roi de Rome.	I.	9
Roscius, célèbre acteur.	I.	186
Rufus Cælius.	I.	207
Rufus (P. R.), sénateur.	I.	174
Rupilius, consul	I.	178
Rusticienne, épouse de Boèce.	II.	167
Rusticus. *Voyez* Marc-Aurèle.	II.	104
Rutilie, épouse de M. Cotta.	I.	192

S.

Salinator, consul.	I.	153
Salluste, historien.	I.	228
Salonine, impératrice.	II.	153
Sapho.	I.	11
Satyrus, acteur comique.	I.	95
Scæva, commandant.	I.	214
Scævola, préteur.	I.	194
Scævola, romain célèbre.	I.	53
Scævola, savant jurisconsulte.	I.	182
Scaurus.	I.	180
Scaurus, fils du précédent.	I.	187
Scipion-Émilien.	I.	169
Scipion l'Africain.	I.	162
Scipion Nasica.	I.	165
Scipion Nasica, fils du précédent.	I.	168
Séleucus, roi de Syrie.	I.	116
Sempronia (fille de Gracchus et de Cornélie).	I.	175

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Sénèque-Lucius-Annæus, fils du rhéteur.	II.	15
Sentius, consul.	I.	251
Sertorius, un des chefs de l'armée de Marius.	I.	188
Servius-Sulpicius, ami de Cicéron.	I.	195
Servius Tullius, sixième roi de Rome.	I.	21
Sévère, empereur.	II.	128
Sévérus. *Voyez* Marc-Aurèle.	II.	105
Sextus, neveu de Plutarque.	II.	71
Sicinius-Dentatus, tribun du peuple.	I.	69
Silius-Italicus, consul.	II.	40
Silure, roi des Scythes.	I.	235
Similis, sénateur.	II.	97
Simonide, poète.	I.	22
Socrate, peintre.	I.	102
Socrate, philosophe.	I.	53
Solon, un des sept sages de la Grèce.	I.	18
Sophocle, poète tragique.	I.	48
Sotade, poète.	I.	75
Spartacus, général.	I.	187
Spurius, consul.	I.	65
Stace, poète latin.	II.	68
Stasippus.	I.	253
Sténius, premier magistrat de Messine.	I.	197
Stésichore, poète.	I.	10
Stilpon, philosophe.	I.	121
Stobée, auteur.	II.	155
Strabon, historien.	I.	251
Suétone, *id.*	II.	95
Sulpitia.	I.	181
Sylla, dictateur.	I.	182
Symmaque sénateur.	II.	156

T.

Tacite, empereur.	II.	156
Tacite, historien.	II.	82
Tarquin l'ancien, cinquième roi de Rome.	I.	43

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Tcho-Tsoi.	I.	173
Télècre.	I.	95
Télésilla, héroïne.	I.	50
Térence, poète.	I.	168
Térentius Culéon, sénateur.	I.	154
Térentius-Junior.	II.	93
Téribase.	I.	68
Texène, femme d'Agathoclès.	I.	120
Thalès, philosophe, un des sept sages de la Grèce.	I.	15
Thalès, poète.	I.	6
Théano, femme de Pythagore.	I.	28
Théano, prêtresse.	I.	72
Thémistius, orateur et philosophe.	II.	143
Thémistocle, général athénien.	I.	51
Théoclès.	I.	65
Théocrite, poète.	I.	152
Théodebert, petit-fils de Clovis.	II.	169
Théodoric Ier, roi des Goths.	II.	155
Théodoric, roi des Ostrogoths.	II.	167
Théodorus.	I.	82
Théodose-le-Grand.	II.	146
Théognis, poète grec.	I.	23
Théophraste, philosophe.	I.	125
Théopompe, roi de Sparte.	I.	8
Théramène, un des trente tyrans d'Athènes.	I.	70
Thiérri Ier, ou Théodoric, roi d'Austrasie.	I.	169
Thraséas, sénateur romain.	II.	50
Thrasibule, général athénien.	I.	66
Thucydide, célèbre historien.	I.	62
Tibère-Claudius, empereur romain.	II.	5
Tibère-Constantin, empereur d'Orient.	II.	174
Tibulle, poète élégiaque.	I.	225
Timandride.	I.	253
Timée, philosophe.	I.	72
Timoléon, capitaine Corinthien.	I.	91
Timon, le misanthrope.	I.	66
Timothée, général, fils de Conon.	I.	86
Timothée, poète.	I.	*id.*
Tite-Live, historien.	I.	229

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Titus, empereur.	II.	41
Titus-Manlius, grand-pontife.	I.	157
Traconide. *Voyez* Théoclès.	I.	65
Trajan, empereur romain.	II.	72
Tranquillina, fille de Mysithée.	II.	150
Trébatius, savant jurisconsulte.	I.	212
Tribonien, jurisconsulte.	II.	171
Tribunus, médecin.	II.	175
Tubéro, petit-fils de Paul-Émile.	I.	181
Tullius-Hostilius, troisième roi de Rome.	I.	15
Tyrtée, poète.	I.	10

U.

Ulpien, jurisconsulte.	II.	129

V.

Valentinien II, empereur.	II.	145
Valère-Maxime, auteur romain.	II.	1
Valéria, fille de Dioclétien.	II.	139
Valérius-Flaccus. *Voyez* Vibius-Accius.	I.	152
Valérius-Flaccus, poète.	II.	52
Valérius-Publicola.	I.	54
Varénus, centurion.	I.	212
Varron, consul.	I.	147
Ven-Ti, empereur de la Chine.	I.	171
Ventidius, consul.	I.	185
Verginius, consul.	II.	47
Vérine. *Voyez* Léon Ier.	II.	155
Vérus. *Voyez* Marc-Aurèle.	II.	103
Vespasien, empereur romain.	II.	56
Vibius-Accius.	I.	152

NOMS ET QUALITÉS.	LIVRAISONS.	PAG.
Vichnou-Sarma, docteur indien.	I.	56
Virgile, poète célèbre.	I.	216
Vitruve, architecte.	I.	213
Volumnius, chevalier romain.	I.	215

X.

Xantippe.	I.	140
Xénocrate, philosophe.	I.	102
Xénophane, *id.*	I.	25
Xénophon, disciple et ami de Socrate.	I.	87
Xercès, roi des Perses.	I.	44

Z.

Zabdas, général.	II.	155
Zaleucus, législateur des Locriens.	I.	7
Zarine, reine des Scythes.	I.	13
Zénobie, reine de Palmyre.	II.	135
Zénon, de Citium, philosophe.	I.	125
Zénon d'Élée, *id.*	I.	46
Zeuxis, peintre.	I.	76

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTA. *Les Livraisons sont indiquées par les chiffres romains et les pages par les chiffres arabes.*

A.

Abdication. I. 17. 18. 49. 83. 224. II. 158.

Accusation. I. 57. 151. II. 30. 139. 142.

Activité. I. 140. 156. 181. 208. II. 5. 58.

Administration. I. 98. 122. (*Voyez* Gouvernement.)

Admiration. I. 76. II. 67.

Adresse. I. 84. 95. II. 4. 7.

Adversité. I. 206. 234. II. 7. 9. (*Voyez* Malheurs.)

Affabilité. I. 32. 89. 125. 188. 194.

Affranchis. I. 231. II. 32. (*Voyez* Esclaves.)

Agriculture. I. 148. 171. 222.

Ambition. I. 96. 103. 126. 181. 202. 206. II. 27. 91.

Ame. I. 57. 81. 171. 176. 229. II. 27. 79. 108. 110. 161.

Amis. I. 11. 16. 18. 24. 28. 54. 79. 87. 90. 103. 106. 115. 127. 132. 137. 148. 151. 158. 176. 189. 216. 227. II. 73. 75. 162.

Amitié. I. 76. 82. 97. 116. 167. 178. 186. 199. 205. 215. 224. II. 2. 41. 57. 79. 86. 173.

Amnistie. I. 66.

Amour. I. 126. 153. 168. 206. 228.

Amour conjugal. I. 52. 83. 121. 166. 186. 209. 218. 225. 229. 234. II. 5. 8. 12. 13. 58.

Amour de la patrie. I. 46. 58. 85. II. 2. 98.

Amour des arts. I. 151. 140. 165. 222.

Amour des sciences et des lettres. I. 72. 151. 165. 176. 182. 189. 194. 195. 222. II. 9. 41. 136.

Amour filial. (*V.* Tendresse filiale.)

Amour fraternel. I. 5. 162. 164. 197. 225. II. 2. 44. 150.

Amour maternel. I. 99. 214. 228. II. 68.

Amour paternel. I. 7. 121. 150. 162. 196. II. 215.

Amour-propre. I. 17. 203. II. 8.

Anecdotes. II. 35. 38. 39. 61. 85. 126. (*Voyez* Traits divers.)
Apologue. I. 11. II. 169.
Application. I. 25. II. 3. 88. 156.
Arts. (*Voyez* Amour des arts.)
Astronomie. I. 174. 179.
Autorité paternelle. I. 144. 157. 183.
Avares. I. 132. 210.
Avarice. I. 66. 126. 152. 169. 280. II. 95. 162. 168.
Avis. I. 119. 147. 173. 215. (*Voy.* Conseils.)
Avocats. II. 31. 170. 171.

B.

Babil. II. 60. 61. (*Voyez* Parleurs.)
Beauté. I. 11. 13. 54. 62. 126. 131. 148.
Beaux sentiments. I. 77. 86. 91. 153. 175. 179. 182. 185. 205. 216. 230. II. 9. 44. 74. 98. 99. 100. 101. 124. 157. 143. 145. 155.
Beaux traits. I. 35. 45. 63. 82. 112 131. 133. 143. 161. 165. 165. 185. II. 10. 73. 74. 85. 86. 96. 98. 124. 125. 132. 139. 141. 151. 152.
Belles actions. I. 64. 94. 185. 191. II. 158. 174.
Belles-lettres. I. 9. 74. 143. (*Voyez* Amour des sciences et des lettres.)
Belles paroles. I. 142. 182. II. 146.
Belles pensées. I. 59. 211. (*Voyez* Pensées diverses et réflexions judicieuses.)
Belles réponses. I. 57. 78. 80. 85. 95. 98. 110. 111. 118. 166. 188. II. 100. 134. 142.
Bibliothèque. I. 20. 231. II. 168.
Bienfaisance. I. 23. 58. 68. 78. 79. 122. 159. 168. 197. 204. 224. 234. II. 130. 153. 155. 167.
Bienfaits. I. 17. 41. 87. 143. 144. II. 103. 104. 124.
Bien public. I. 152. 187. 210. 222. II. 30.
Biens. I. 62. 104. 106. II. 111. 162. 163. 164. 166.
Bienséance. I. 127. 168.
Bonheur. I. 13. 18. 19. 26. 74. 81. 94. 103. 104. 108. 109. 121. 131. 173. 220. 226. 227. 234. II. 119. 162. 164.
Bonne foi. I. 3. 58. 144. 221.
Bons mots. I. 56. 65. 66. 69. 82. 86. 92. 96. 97. 99. 111. 133. 142. 187. II. 6. 76.
Bonté. I. 93. 116. 164. 168. 178. 193. II. 132. 136. 174.
Bravoure. I. 101. 139. 167. 183. II. 153. 154.

C.

Calomnie. I. 39. 108. 128.
Caution. I. 17. 78.
Censure. II. 1.
Censure. (*Voyez* Critique.)
Chagrins. I. 142. 221. (*Voyez* Malheurs.)
Charges publiques. I. 78. 80. 230. II. 9.
Chasteté. II. 2. 12.
Châtiments. I. 26. 56. 63. 78. 82. 93. 141. 164. 206. 207. 221. 225. II. 51. 101.
Civilisation. I. 113.
Clémence. I. 44. 176. 178. II. 69. 97. 102. 142. 146.
Colère. I. 3. 38. 82. 84. 220. II. 3. 26. 27. 39. 113.
Commerce. I. 40. 130.
Compagnies. (*Voyez* Sociétés.)
Comparaison. I. 9. II. 5.
Concorde. I. 11. 80. 167. 233.
Conduite. I. 21. 38. 55. 98. 224. II. 112.
Confiance. I. 9. 16. 64. 108. 112. 114. 120. 181. 208. 222. 225. 228. II. 7. 143.
Connaissance de soi-même. I. 15. 54.
Conscience. I. 16. 132. 202. 205. II. 21.
Conseils. I. 7. 17. 26. 29. 30. 32. 58. 39. 56. 58. 61. 88. 92. 94. 95. 117. 120. 128. 134. 137. 141. 145. 159. 160. 164. 171. 173. 214. 221. 224. 229. 232. 234. II. 84. 86. 98. 126. 133. 158. 160. 161. 171. 175.
Consolations. I. 81. 88. 100. 127. 132. 195. 213. II. 33. 159.
Constance. I. 116. II. 9. 31. 155.
Conversations. I. 205. II. 79. 131.
Corrections. (*Voyez* Fautes.)
Courage. I. 25. 35. 43. 45. 48. 57. 63. 66. 83. 89. 119. 138. 167. 182. II. 6. 9. 33. 124. 130. 132. 136. 145. 154. 156. 159. 169. 172.
Courtisans. I. 91. II. 81. 83. 92.
Crimes. I. 7. 206.
Critique. I. 23. II. 54. 66.
Culte. 76. 113. 137.
Cupidité. I. 66. 128. 172. 191.
Curiosité. I. 54. II. 60.

D.

Dangers. I. 89. 208. 209.
Dangers du pouvoir, (*Voyez* Pouvoir.)
Danse. I. 32. 165. 200.
Décence I. 12. 30. 122. 198. 203. 204. 222.
Défauts. I. 37. 112. 216. 221. II. 8. 113.
Défiance de soi-même. I. 33. 87. (*Voyez* Modestie).
Délateurs. II. 44. 100. 136. 142.

Délicatesse. I. 112. 120. 135. 146. 210. 221. II. 94.
Dépenses. I. 64. 118. II. 54.
Descriptions. II. 89. 90. 135.
Désintéressement. I. 42. 43. 46. 50 55. 58. 65. 66. 78. 86. 95. 103. 110. 117. 119. 129. 130. 132. 133. 151. 156. 159. 164. 170. 187. 188. 189. II. 84. 100. 102. 143.
Désirs. I. 17. 104. 105. 202. 226. II. 164.
Devoirs. I. 8. 14. 15. 17. 27. 28. 29. 30. 31. 37. 40. 61. 78. 81. 88. 98. 101. 150. 158. 161. 178. 195. 199. 200. 201. 226. II. 50. 51. 131. 147. 150. 170.
Devoirs des pères et mères. (*Voyez* pères et mères.)
Dévouement. I. 13. 33. 34. 35. 42. 44. 45. 48. 68. 75. 78. 80. 94. 98. 105. 110. 121. 139. 143. 152. 167. 197. 224. 235. II. 132. 134.
Dieu. I. 1. 2. 7. 8. 16. 23. 26. 31. 40. 57. 62. 76. 78. 84. 87. 105. 115. 125. 132. 158. 157. 199. 200. 219. 227. II. 15. 77. 104. 126. 132. 160. 163. 166. 167. 172.
Dignité de caractère. I. 175. 180. 208. 230.
Dignités. (*Voyez* Charges publiques.)
Discernement. I. 52. 111. 226. II. 110.
Discipline militaire. I. 178. 180. II. 1. 172.
Discours. I. 26. 41. 42. 51. 61. 70. 101. 103. II. 150.
Discrétion. I. 17. 96. 118.
Discussion. I. 51. 53. II. 32.
Disgrâces. (*Voyez* Malheurs.)
Domestiques. I. 12. II. 151. 152. (*Voyez* Esclaves.)
Douceurs. I. 56. 115. 123. 125. 149. 164. II. 31. 36. 41.
Douleurs. I. 99. 119. 136. 138. 143. 219. II. 110.
Doutes. I. 28. 135.
Droiture. I. 11. 98. 169. 198. 217. II. 56. 43.

E.

Éclipses. I. 60.
Économie. I. 210. II. 72. 175.
Éducation. I. 28. 31. 53. 58. 84. 85. 92. 103. 113. 157. 160. 166. 174. 181. 207. 217. 222. 229. 230. II. 48. 49. 64. 98. 99. 173.
Égalité d'âme. I. 122. 136. 180. (*Voyez* Fermeté.)
Égards. I. 43. 204. 210. II. 5. (*Voyez* Complaisance.)
Églogues. II. 137.
Éloges. 24. 91. 211. II. 12. 51. 149. 157.
Éloges funèbres. I. 22. 230.
Éloquence. I. 40. 110. 147. 182. 196. 202. 208. 221. 231. II. 9.
Emploi du temps. I. 25. 26. 68. II. 34. 87. 88. 101. 131. 137. 150.
Emportements. I. 56. 84. 220. (*Voyez* Colère.)
Émulation. I. 12. 37. 103.

Enfance. I. 150. 218. II. 48. 49.
Enfants. I. 2. II. 51. 52. 55.
Ennemis. I. 77. 87. 106. 192. II. 119.
Ennuis. II. 27. 28.
Entêtement. I. 57.
Enthousiasme. I. 10. 52.
Envie. I. 138. II. 7. 66.
Envieux. I. 34. 65. 77. 126. 129. 220.
Épigrammes. 62. 110. 208. II. 47. 144.
Épitaphe. II. 97.
Époux. I. 29. 135. 218.
Équité. 50. 64. 75. 76. 100. 115. 126. 130. 144. 178. 179. 194. 198. 209. 222.
Érudition. II. 171.
Esclaves. I. 109. 135. 231. II. 84. 97. 151 152. 156.
Espérance. I. 103. 208.
Étrangers. I. 4. II. 132. (*Voyez* Hospitalité.)
Étude. I. 19. 47. 76. 77. 78. 85. 90. 99. 103. 105. 147. 175. 189. 197. 210. II. 3. 28. 32. 34. 68. 87. 88. 153. 168.
Exactitude. I. 65. 198. 210.
Exemples. I. 12. 52. 111. 152. II. 34. 103. 136.
Exercice. I. 53. 111. 114.
Exil. I. 50. 51. 52.
Expérience. I. 21. 190. 191. II. 7.
Exploits militaires. I. 155. (*Voyez* Belles actions et vertus guerrières.)

F.

Fable. I. 5. 20. 21. 40. 85. II. 162.
Faste. I. 75. (*Voyez* Luxe.)
Fautes. I. 85. 90. 191. 210. 225. 234.
Faux jugements. II. 80. 160. 161.
Femmes. I. 5. 17. 21. 24. 27. 45. 126. 128. 220. II. 67. 98.
Fermeté. I. 46. 49. 59. 60. 72. 83. 92. 99. 102. 107. 117. 122. 147. 166. 169. 174. 175. 179. 180. 182. 187. 192. 196. 205. 208. 211. 212. 215. 219. 220. 225. II. 10. 12 13. 31. 39. 40. 75. 109. 127. 133. 134. 142. 145. 149. 150. 153.
Festins. I. 52. 47. 59. 101.
Fêtes publiques. I. 25. 80. 109.
Fictions. I. 39 55.
Fidélité. I. 75. 76. 78. 105. 115. 145. 185. 194. 211. 213. 218. 223. II. 151.
Flatteries. I. 84. 108. 126 227. II. 6. 56. 83. 92.
Flatteurs. I. 36. 89. 105. 114. 118. 148. II. 44. 65. 83.
Folie. I. 55. 77. 108. 141.
Force. I. 17. 87. 159. 179. 225. II. 14.
Fortune. I. 21 22. 55. 77. 87. 127. 138. 141. 168. 204. 210. 218. 225. 230. II. 3. 59. 161. 162.
Franchise. I. 8. 42. 49. 65. 66. 88. 94. 96. 119. 143. 147. 208. 221. 224. 225. II. 6. 14. 113.
Frugalité. I. 12. 33. 48. 86. 111. 135. 150. 176.
Funérailles. (*Voyez* Pompes funèbres.)

G.

Générosité. I. 9. 16. 22. 49. 51. 63. 65. 78. 82. 86. 87. 95. 97. 100. 115. 144. 146. 149. 150. 157. 163. 165. 167. 170. 171. 177. 188. 193. 197. 207. 209. 211. 212. 215. 216. 222. II. 134. 141. 146. 175.
Géographie. I. 231.
Gloire. I. 40. 47. 74. 92. 104. 111. 130. 160. 204. II. 113. 162.
Gouvernement. I. 5. 8. 9. 19. 91. 115. 130. 142. 148. 201. 225. II. 149. 155. 167. 169. 174.
Grandeur d'âme. I. 6. 34. 41. 44. 50. 57. 67. 82. 112. 120. 133. 139. 144. 156. 165. 177. 230. II. 133. 134. 150.
Grandeurs. I. 59. 151. 173.
Guerre. I. 77. 127. 157. II. 165.

H.

Habileté. I. 83. 129.
Habitudes. I. 70. 85. 99. 218. II. 40. 79.
Harangues. (*Voyez* Discours.)
Hardiesse. I. 68. 70. 183.
Hauts faits. (*Voyez* Belles actions.)
Héroïsme. I. 13. 35. 50. 182. 230. II. 134.
Héros. (*Voyez* Héroïsme.)
Histoire. I. 14. 152. 190. II. 82. 172.
Homme (l'). I. 34. 106. II. 18. 117. 119. 167.
Homme de bien. I. 40. 105. 221. II. 43. 101. 129.
Honneurs. I. 59. 98. 103. 151. 173. 220. 227. II. 54.
Honneurs funèbres. (*Voyez* Pompes funèbres.)
Honneurs publics. I. 50. 64. 161. II. 100. 145.
Honte. I. 101. II. 52.
Hospitalité. I. 4. 56. 56. 65. 68. 76. 151.
Humanité. I. 21. 44. 46. 60. 104. 132. 135. 178. 195. 209. 217. 234. II. 10. 14. 42. 45. 146. 172.
Hymnes. I. 137. 138.

I.

Idylle. II. 144.
Ignorance. I. 12. 55. 81. 84. 103. 105. 128. 202. II. 163. 165.
Immortalité de l'âme. I. 2. 26. 78. 162. (*Voyez* Ame.)
Impartialité. I. 112. 230. II. 132.

Indigence. (*Voyez* Pauvreté.)
Indolence. II. 150.
Inflexibilité. I. 185. 197.
Infortune. I. 17. 36. 96. (*Voyez* Malheurs.)
Injures. I. 110. 151. 207. 208. 210. 230. II. 164.
Injustice. I. 213. 234.
Inscriptions. I. 13. 15. 21. 45. 50. II. 11. 129. 150. 173.
Instabilité. I. 18. 91. 227. II. 161.
Institutions politiques. I. 9.
Instruction. I. 32. 103. 137. 160. 214. 220. II. 15. 48. 55. 77. 143. 159.
Intégrité. I. 179. 198.
Intérêt public. (*Voyez* bien public.)
Intrépidité. I. 35. 39. 98. 130. 180. 196. 198. 211. II. 12. 42. 98. 132.
Invocation. I. 11. II. 165.
Ivresse. I. 32. 83. 90. 119.
Ivrognerie. I. 19. 101. 140. II 23.

J.

Jalousie. I. 30.
Jeunes gens. I. 12. 27. 108. 132. 137. 151. 168. II. 9. 50. 156.
Jeunesse. I. 13. 19. 81. 108. 194. 217. II. 4. 50. 64.
Jeux. I. 5. 85. 171. II. 7.
Justice. I. 51. 74. 88. 93. 102. 105. 108. 112. 114. 155. 166. 168. 183. 195. 215. II. 32. 69. 74. 133. 136. 145. 149. 167. 170.

L.

Laconisme. I. 110. 135.
Leçons. 18. 19. 37. 54. 69. 73. 75. 84. 92. 93. 106. 107. 114. 122. 123. 143 159. 192. 213. 214. 217. II. 103. 150.
Lectures. I. 81. 199. 220.
Législation. I. 6.
Lettres. I. 28. 29. 30. 31. II. 67. 87. 88. 89. 90. 92. 95. 96. 134. 143. 145.
Lettres (belles-). I. 205. 224. II. 136. (*Voyez* Amour des sciences et des lettres.)
Liaisons. I. 36. 178. (*Voyez* Sociétés.)
Libéralité. I. 32. 62. 68. 148. 208. 211. II. 2. 6. 36. 70. 97.
Liberté. I. 16. 106. 117. 195. II. 3. 9. 84.
Licence. I. 147. 168.
Lois. I. 8. 11. 14. 16. 47. 66. 101. 109. 126. 136. 148. 172. 178. 230. 231 II. 147. 149. 167. 169. 170. 171.

Lois somptuaires. I. (*Voy.* réglements).
Loisirs. I. 87. 90. (*Voy.* Emploi du temps.)
Louanges. I. 53. 209.
Luxe. I. 30. 86. 158. 160. 172.

M.

Magistrats. I. 7. 27. 58. 51. 60. 85. 201.
Magnanimité. I. 51. 164.
Magnificence. I. 113. 187.
Maîtres. II. 50. 104. 126.
Majesté. II. 1.
Majesté divine. (*Voyez* Dieu.)
Maladies. I. 90. II. 80. 92. 154.
Malheureux. I. 191. 204.
Malheurs. I. 19. 22. 77. 127. 138. 173. 218. 220. 228. 230. II. 145. 166.
Mariage. I. 109. 128. II. 8.
Matière (la). II. 154.
Mauvaise foi. I. 87.
Maximes. I. 5. 12. 16. 17. 18. 19. 25. 38. 64. 89. 134. 135. 221. II. 7. 54. 55. 77. 103. 113. 132. 137.
Méchanceté. I. 66. 84.
Méchants. I. 56. 143.
Médecins. I. 58. 86. 147. II. 126. 145.
Médiocrité. I. 220. 225.
Médisance. I. 52. 85. 102. 104. 221. 250.
Mémoire. I. 52. II. 65.
Mensonge. I. 5. 8. 80. 87. 103. 126 193. II. 7.
Mères. I. 28. 30. II. 98. 99.
Mérite. I. 52. 86. 144. 162. 186. 194. II. 132. 136. 145. 146. 168. 171.
Ministres. I. 101. 187.
Misanthropie. I. 66.
Modèle. I. 53. 156. 165.
Modération. I. 6. 8. 11. 18. 20. 26. 32. 40. 49. 51. 59. 63. 64. 69. 70. 71. 72. 75. 80. 85. 88. 90. 91. 92. 94. 95. 112. 115. 129. 134. 135. 140. 143. 150. 151. 153. 158. 165. 169. 170. 184. 191. 197. 199. 220. 224. II. 37. 42. 47. 75. 100. 101. 102. 132. 139. 142. 145. 146. 149. 150. 173. 174.
Modestie. I. 3. 30. 58. 69. 75. 86. 90. 92. 102. 103. 108. 111. 120. 121. 123. 140. 148. 149. 161. 164. 170. 178. 186. 198. 209. 213. 215. 221. 222. 229. II. 2. 11. 101. 124. 149. 170.
Mœurs. I. 7. 8. 14. 88. 102. 104. 109. 125. 126. 127. 146. 169. 197. 202. 216. II. 3. 50. 170.
Mollesse. I. 4. 29. 56. 229. II. 57.
Morale. I. 58. 77. 132. 168. 217. II. 7. 8. 54. 55. 68. 77. 91. 103. 127. 147. 159.
Moralité. I. 21.
Mort (la). I. 11. 24. 64. 119. 146. 172. 204. 206. 219. 221. 225. 226. II. 59. 121. 165. 173.

Morts (les). I. 11. 67. II. 152.
Motifs de consolation. I. 15. 19. 143. II. 159.
Munificence. I. 113. 177. II. 135.
Musique. I. 19. 36. 48. 92. 111. 134.

N.

Nature. I. 26. 204. II. 7. 113. 167.
Négligence. I. 220. 254.
Négociations. II. 154.
Nourrices. I. 30. II. 98. 99.

O.

Obéissance. I. 18. 33. II. 80. 81.
Obligeance. I. 161. 210. (*Voyez* Complaisance, Égards.)
Obstacles. II. 115. 116.
Occupation. I. 98. 102. 169. II. 34. 87. 103.
Odes. I. 25. 26. 40.
Offenses. II. 118. (*Voyez* Injures, Pardon.)
Oisiveté. I. 54. 129. 216.
Opinion. I. 21. II. 22.
Or. I. 152. II. 168.
Oracles. I. 45. 67.
Orgueil. I. 24. 66. II. IX. X. XI.

P.

Paix (la). I. 25. 127. 147.
Panégyrique. I. 73. II. 147.
Parasites. I. 118.
Pardon. I. 111. 131. 197. 209. II. 8. 43. 91. 119.
Parents. I. 125. 218. II. 64. 80. 91. 103. 126.
Paresse. I. 52. 152. 220. II. 114.
Parjure. I. 12. (*Voyez* Serment.)
Parleurs. I. 65. 104. 126. II. 60. 61.
Paroles. I. 80. 127. II. 3.
Paroles obligeantes. I. 162.
Parures. I. 50. 48. 96. 122. 227.
Passions. I. 56. 84. 85. 109. 122. 151. 171. 213. 221. II. 22. 162.
Patience. I. 30. 56. 110. 124. 136. 209. 210. 219. II. 23. 32. 76. 101. 117. 162.
Patrie. I. 8. 10. 35. 59. 87. 95. 101. 104. 110. 148. 170.

Patriotisme. I. 43. 51. 65. 81. 83. 104. 156. 189. 195. 231. 255. II. 97.
Pauvres. I. 142. 172. II. 155.
Pauvreté. I. 41. 50. 65. 127. 133. 137. 181. 204. II. 40. 81.
Peines. I. 17. 142. II. 40.
Pensées diverses. I. 22. 25. 25. 28. 37. 48 58. 59. 61. 70 101. 117. 125. 127. 157. 168. 170. 171. 172. 191. 194. 209. 217. 219. 225. 226. 227. 230. 254. II. 7. 8. 9. 15. 33. 40. 46. 54. 55. 68. 70. 77. 82. 83. 84. 91. 92. 97.
Pères. I. 27. 128. 150.
Pères et mères. I. 2. 27. 28. 98. 221.
Perfection. I. 23. 123. 214.
Perfidie. II. 5.
Persévérance. I. 99. 102. 105. 137. 206.
Persuasion. I. 41. 86. 134. 192. II. 68.
Philosophie. I. 36. 77. 78. 82. 88. 99. 106. 118. 133. 137. 192. 193. II. 24. 159 et *suiv.*
Piété. I. 132. 165. (*Voyez* Religion.)
Piété filiale. I. 114. 130. 145. 168. 185. 192. 193. 196. 212. II. 2.
Plaintes. I. 12. 110. 226. II. 162.
Plaisanterie. I. 15. 221. II. 46. 80.
Plaisirs. I. 77. 89. 99. 105. 118. 142. 171. 193. 221. II. 17.
Pleurs. I. 11. 128. 209. (*Voyez* Regrets.)
Politique. I. 17. 109.
Pompes funèbres. I. 230. II. 11. 84.
Pouvoir. I. 18. 100. 207. 220.
Préceptes. I. 8. 15. 25. 234. II. 52.
Précipitation. I. 24. 35. 64.
Présages. I. 59. II. 61.
Prévoyance. I. 43. 58. 77. 80. 82. 83. 97. II. 73.
Prières. I. 122. 225.
Princes. II. 83. 84. 91. 146. 147. 173.
Probité. I. 11. 40. 118. 137. 175. 182. 186. 203. 212. II. 9. 164.
Procès. I. 91. 204.
Prodigalité. I. 204.
Projets. I. 24. 220.
Promesses. I. 16. 202. 221.
Prospérité. I. 93. II. 17.
Providence. I. 194. 201. II. 16. 77. 105. 163. 165. 166. 167.
Prudence. I. 12. 17. 37. 58. 59. 60. 66. 78. 86. 90. 104. 127. 132. 144. 145. 149. 165. 174. 183. 189. 194. 218. 223. II. 81. 154. 166.
Pudeur. I. 11. 24. 181. 227. 204. II. 12.
Puissance. I. 65. 172. II. 162. 167.
Punition. II. 166. (*Voy.* Châtiments.)

Q.

Qualités. I. 10. 14. 16. 30. 44. 50. 57. 66. 70. 74. 79. 85. 87. 88. 121. 161. 181. 187. 189. 196. 198. 199. 226. 228. 229. 231. 233. 234. II. 51. 53. 69. 70. 72. 76. 92. 93. 94. 95. 99. 101. 103. 111. 123. 126. 129. 136. 157. 138. 142. 143. 145. 147. 149. 150. 153.
Querelles. I. 5. 12. 228. II. 79. (*Voy.* Colère.)

R.

Railleries. I. 17. 22. 84. 93. 94. 106. 107. 110. II. 81.
Raison. I. 35. 108. 109. 110. II. 9. 106.
Récompenses. I. 26. 35. 46. 50. 61. 114. 138. 140. 155. 165. 175. 176. II. 5. 13. 125. 145. 158.
Réconciliation. I. 48. 82. 87. 167. 191. II. 2.
Reconnaissance. I. 64. 82. 102. 105. 128. 151. 154. 145. 145. 146. 154. 165. 167. 177. 234. II. 5. 52. 42. 145.
Recueillement. I. 24. 26. II. 106.
Réflexions judicieuses. I. 49. 52. 59. 60. 166. 172. II. 78. 79. 82. 89. 125. 131. 138. 160. 161. 173.
Refus. I. 11. 26. 45. 69. 80. 100. 106. 117. II. 40.
Réglements. I. 54. 116. 160. II. 100. 156.
Règles de conduite. I. 8. 16. 25. 58. 101. 112. 154. 155. 141. 220. II. 7. 16. 103.
Regrets. I. 91. 195. 207. 225. II. 11.
Religion. I. 9. 26. 53. 63. 75. 91. 157. 202. 212. 217. II. 159.
Remontrances. I. 51. 56. 122. 213. II. 126.
Renommée. I. 5. 126.
Reparties. I. 72. 85. 101. 136.
Repentir. I. 101. 227. 254.
Réponses remarquables. I. 21.
Réponses sensées. I. 8. 11. 15. 19. 23. 33. 36. 41. 44. 45. 48. 51. 70. 76. 77. 80. 93. 96. 102. 105. 118. 123. 126. 131. 134. 153. 161. 193. II. 43. 128. 136. 146. 174.
Réprimandes. I. 128. 213. (*Voyez* Remontrances.)
Reproches. I. 102. 107. 137. 151. 159. 198. 219. 233. II. 68.
Réputation. I. 16. 54. 66. 137. 182. 191. 214. II. 143. 146.
Résignation. I. 84. 229. II. 81. 105.
Respect filial. I. 41. (*Voy.* Tendresse filiale.)
Respect humain. II. 115.
Respect pour les morts. (*Voy.* Morts.)
Respect religieux. (*Voyez* Religion).
Ressentiments. I. 3. 34. 165. 188.
Retenue. I. 112. 163. 196.
Retraite (amour et avantage de la). I. 91. 193. 219.
Revers. I. 68. II. 161. (*Voy.* Malheurs.)
Richesses. I. 8. 24. 26. 59. 78. 79. 82. 90. 103. 110. 115. 118. 119. 127. 129. 135. 145. 150. 178. 186. 225. 227.
Rire. I. 216.
Rois. I. 2. 3. 5. 14. 41. 59. 91. 101. 171. 173. 187. 199.
Royauté. I. 114. 116. II. 152.

S.

Sacrifices. I. 5. 7. 76. 84. II. 8.

Sages. I. 26. 77. 101. 103. 108. 202. II. 17. 80. 165.

Sagesse. I. 3. 12. 14. 16. 20. 24. 34. 35. 40. 42. 55. 69. 77. 81. 84. 86. 97. 101. 110. 117. 121. 128. 140. 165. 168. 183. 189. 229. 234. II. 30. 58. 69. 75. 80. 143. 145. 155. 167. 169.

Satire. II. 8.

Savoir. I. 54. 60. 70.

Scepticisme. I. 206.

Sciences. I. 64. 74. 81. 103. 140. 142. 208. 229. 231. II. 169.

Sculpteurs. I. 55. 145.

Secours. I. 6. 16. II. 5. 56.

Secret. I. 18. 79. 96. 161. 189.

Sécurité. I. 44.

Sensibilité. I. 15. 192. II. 29. 94. 96.

Sentiments élevés. I. 9. 17. 18. 47. 59. 60. 123. 148. 151. 165. 166. 176. 177. 181. 208. 209. 233. II. 134. 137.

Sentiments religieux. I. 76. 83. 145.

Serments. I. 9. 60. 78. 139. 162. 179. 201. 216. II. 150.

Services importants. I. 13. 14. 210. II. 170.

Sévérité. I. 79. 130. 133. 147. 157. 178. 211.

Silence. I. 45. 125. 124. 127. 197. 209. II. 46. 66. 79.

Simplicité de mœurs. I. 18. 54. 145. 150. 156. 170. 194. 222. II. 52. 57. 72. 139. 144. 153. 154.

Sincérité. I. 5. 12. 18. 100. II. 57.

Sobriété. I. 54. 59. 56.

Société (la). I. 57. 101. 126.

Sociétés (les). I. 16. 24. 55. 101. 126. 221. II. 65. 131.

Solitude. I. 18. 203. 216. II. 29. 79. 97.

Sommeil. I. 25. 146.

Songes. I. 47. 107. 147. 170. II. 68. 123.

Sottise. I. 108. 216. 221.

Soucis. I. 220. (*Voy.* Peines.)

Souffrances. I. 17. 218.

Soumission. I. 55. 75. 145. 225. 234. II. 81. 128.

Spectacles. I. 28. 111. II. 107. 108.

Statues. I. 21. 35. 50. 62. 67. 80. 151. 155. II. 14. 83.

Stratagèmes. I. 97.

Succès militaires. I. 42. (*Voy.* Exploits et belles actions.)

Superstition. I. 59. 202.

T.

Tableaux. I. 62. 76. 77. 83. 99. 107. 108. 140.

Talents. I. 62. 86. 119. 148. 163. 188. 192. 227.

Témérité. I. 128. 132. 144. 147. 161.

Témoignage. I. 123. 194.

Tempérance. I. 55. 74. 108.

Temps. I. 107. 206. 221. 227. II. 9.

Tendresse filiale. I. 46. 52. 162. 177. 189. II. 89. 156.

Tendresse fraternelle. I. 193. 216.

Tendresse maternelle. (*Voy.* Amour maternel.)

Tendresse paternelle. (*Voyez* Amour paternel.)

Testaments. I. 97.

Théâtres. I. 106. 169. 207. II. 89.

Timidité. I. 54. 89. 123. 137. 158. 206. II. 63.

Tombeaux. I. 59. 83. 172.

Trahison. I. 87.

Traits divers. I. 4. 6. 7. 10. 11. 13. 33. 45. 56. 74. 75. 102. 103. 123. II. 10. 45. 151. 152. 153. (*Voyez* Anecdotes.)

Tranquillité d'âme. I. 151. II. 29. 61.

Travail. I. 12. 107. 126. 132. 137. 146. 152. 179. 190. 197. 221. 228. II. 52. 54. 55. 153. 171.

Triomphe. I. 129. 153. 178. 184. 225. 230.

Tromperie. I. 24. 65. II. 95.

Tyrans. I. 82. 172. II. 147.

U.

Union. I. 114.

Utilité générale. I. 60. (*V.* bien public.)

V.

Valeur. I. 9. 45. 63. 69. 70. 72. 74. 96. 98. 113. 114. 115 117. 132. 150. 152. 163. 187. 188. 203. 210. 212. 215. 223. II. 154.

Vanité. I. 88. 122. 222. II. 96.

Vengeance. I. 88. 144.

Vérité. I. 33. 62. 84. 91. 128. 157. 161. 191. 203. 209. 234. II. 95. 98. 150. 172.

Vertu. I. 10. 23. 25. 30. 36. 50. 53 57. 69. 74. 77. 78. 94. 105. 106. 107. 108. 109. 112. 118. 123. 154. 156. 175. 186. 192. 202. 211. 214. 219. 220. 221. 225.

228. 234. 235. II. 1. 5. 6. 8. 19. 30. 58. 74. 75. 99. 103. 116. 125. 130. 133. 137. 146. 147. 150. 155. 165. 168. 173. 175. 182.
Vertus guerrières. I. 9. 10. 32. 49. 51. 60. 74. 79. 82. 111. 132. 144. 146. 149. 155. 158. 162. 169. II. 10. 36. 41. 72. 124. 128. 139. 141. 145.
Vertus sociales. I. 6. II. 17. 18. 72. 74. 101. 131. 139. 145.
Vices. I. 62. 108. 171. 176. 195. 221. II. 147. 164.
Vie. I. 20. 34. 47. 49. 84. 85. 104. 106. 107. 142. 157. 170. 206. 219. 227. II. 23. 25. 119.
Vie champêtre. I. 217.
Vie future. I. 72. (*Voyez* Immortalité de l'âme.)
Vieillesse. I. 12. 24. 53. 62. 127. 132. II. 80.
Vigilance. I. 3. 86.
Vin. I. 140. (*Voyez* Ivresse et ivrognerie.)
Vœux. I. 11. II. 7. 24. 74.
Voix. I. 4. II. 3.
Volupté. I. 4. 53. 54. 78. II. 115. 163.
Voyage. I. 40. 146. 209.

Z.

Zèle. I. 58. 189. 199.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

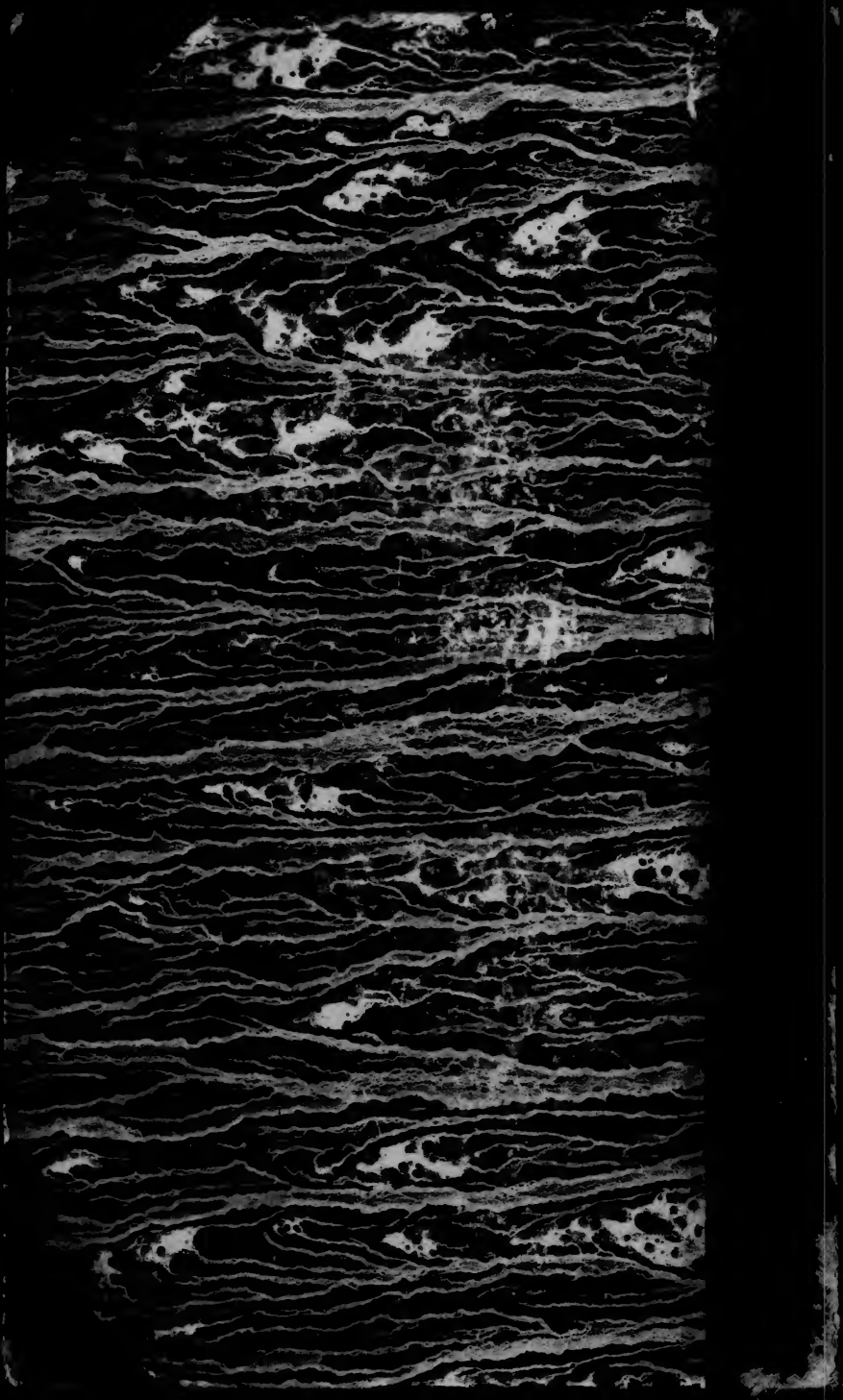
PREMIÈRE LIVRAISON.

Pag.	166.	Col.	2.	Lig. 13;	*au lieu de*	dignités *lisez* dignité
—	169.	—	2.	— 25;	—	solititude. *lisez* solitude.
—	177.	—	2.	— 38;	—	magnificence *lisez* munificence
—	180.	—	1.	— dernière;	—	ne croirez-vous? *lisez* croirez-vous?
—	194.	—	1.	— 29;	—	Mitylène *lisez* Mytilène.
—	199.	—	1.	— 16;	—	soulageaiant *lisez* soulageaient
—	209.	—	2.	— 2;	—	sa mort *lisez* la mort
—	229.	—	1.	— dernière;	—	d'excellente *lisez* d'excellentes
—	238.	—	2.	— 24;	—	Héraclyte, *lisez* Héraclite,
—	245.	—	1.	— 54;	—	reine *lisez* roi
—	245.	—	2.	— 17;	—	Æmilius Scaurus, *l.* Scaurus Æmilius,
—	245.	—	2.	— 22;	—	Jngurtha, *lisez* Jugurtha,

SECONDE LIVRAISON.

Pag.	1.	Col.	2.	Lig. 2;	*au lieu de*	l'ayile *lisez* l'asile
—	16.	—	2.	— 47;	—	goble *lisez* globe
—	42.	—	2.	— 39;	—	rédigeiat *lisez* rédigeait
—	49.	—	2.	— 3;	—	Commecenments; *lis.* commencements;
—	53.	—	1.	— 41;	—	La sort *lisez* le sort
—	54.	—	1.	— 50;	—	Nulla *lisez* Nulla
—	164.	—	1.	— 52;	—	aux brutes, oui: *lisez* aux brutes : oui,
—	179.	—	2.	— 11;	—	123 *lisez* 124.
—	179.	—	2.	— 12;	—	*id. lisez* 124.
—	180.	—	2.	— 4;	—	*id. lisez* 146.
—	180.	—	2.	— 6;	—	*id. lisez* 145.
—	200.			—— 16;	—	chevalier. *lisez* chevalier romain.

FIN.

170
S2

COLUMBIA UNIVERSITY
0026047160